TOME II
Maître

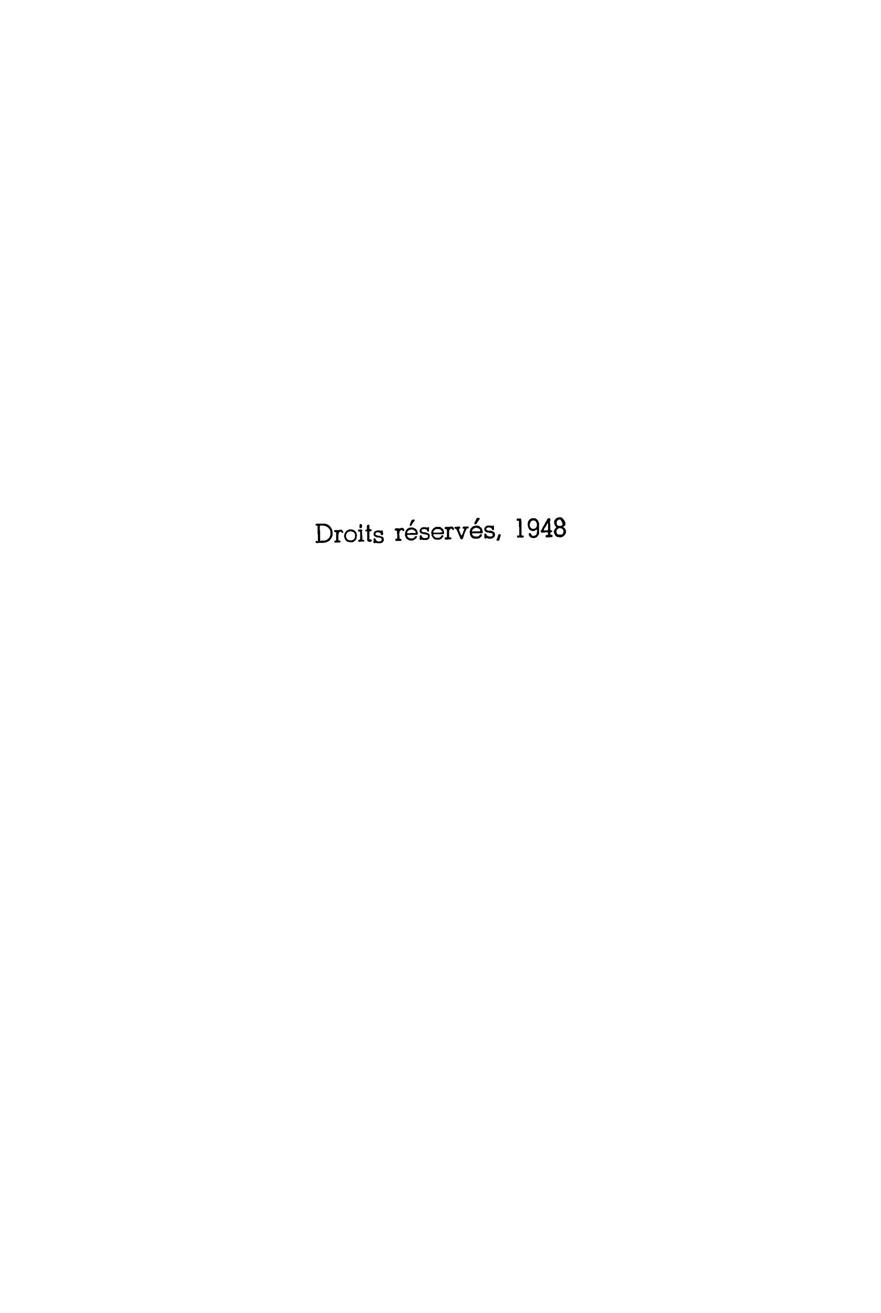
Lectures littéraires



PROCURE DES FRÈRES DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE
LAPRAIRIE, P. Q.

LECTURES LITTERAIRES

LIVRE DU MAITRE



LE FRANÇAIS PAR LES TEXTES

LECTURES LITTERAIRES

par les
FRERES DE L'INSTRUCTION CHRETIENNE

Analyse des textes

par

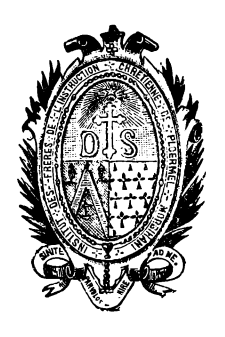
Chan. C. GRILLET
Docteur ès lettres
Professeur à la Faculté des Lettres
de l'Université catholique de Lyon.

Mgr Emile CHARTIER
Docteur ès lettres
Ancien doyen des Lettres
à l'Université de Montréal.

Livre du Maître

VOLUME II

LETTRES — HISTOIRE
POESIE — ELOQUENCE



LA PRAIRIE
Procure des Frères de l'Instruction Chrétienne
1958

LETTRES

---

1. Mme de Sévigné à M. de Pompone

LE MADRIGAL DE LOUIS XIV

1. — *Quelle est la nature de cette lettre?*

Une lettre d'amitié.

2. — *Que savez-vous de son auteur?*

Cf. ***Biographies***, **à la fin du livre de l'élève.**

3. — *Pourquoi a-t-il écrit*: je vous conte... divertira, *et non*: je vous raconte... amusera? *Donnez le sens précis de* historiette.

Conter, narrer comme pour faire un conte. Un conte est un récit plaisant. Le verbe *conter* convient donc bien au récit de Mme de Sévigné qui est plaisant en effet. *Raconter* n'implique pas cette nuance d'agrément : c'est faire un récit, quel qu'il soit.

Divertira (*di-vertere*, tourner vers autre chose), vous délassera de vos préoccupations en tournant votre attention vers autre chose. *Amusera* n'implique pas ces occupations absorbantes. On peut amuser un oisif, mais on divertit un homme qui a de sérieuses occupations. Mme de Sévigné connaît tous les raffinements du vocabulaire et de la politesse : elle suppose délicatement que son correspondant est très occupé. D'autre part *amusera* contient plus de promesses de rires que *divertira*. Notre marquise n'a pas l'outrecuidance de faire des promesses que peut-être sa lettre ne tiendra pas.

Une *historiette* (petite histoire; rapp. *chanson, chansonnette*) est un récit plaisant, de peu d'importance.

4. — *Pourquoi Mme de Sévigné fait-elle remarquer que son historiette est vraie?*

Parce que l'on peut croire ce récit inventé à plaisir, tandis qu'au contraire sa vérité lui ajoute une saveur nouvelle.

5. — *Quel est le sens de* se mêle de...?

Intervient dans... (Rapp.: *se mêler* d'une affaire).

6. — *Qu'est-ce qu'un euphémisme?*

Une figure de rhétorique qui consiste à adoucir une expression désagréable ou blessante : *n'être plus jeune,* pour : *être vieux.* Le mot vient du grec : *eu,* bien; *phêmi,* je dis.

— *Relevez-en un dans la troisième phrase.*

Pas trop joli (pour : *assez mauvais*).

7. — *Expliquez* impertinent.

Du latin: *in,* négatif, et *pertinens,* qui a rapport à. A signifié d'abord : *déplacé.* Puis, par aggravation de sens : *irrévérencieux, offensant, insolent* : réponse impertinente. Ici, qui passe les bornes du bon ton.

8. — *Relevez tous les détails qui dénotent chez le maréchal l'intention évidente de flatter le roi.*

D'abord le ton obséquieux : *Sire* ... *Sire* ... *Sire* ... Ensuite, il opine du bonnet à tous les jugements du roi. Et il renchérit : "Voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal"; "Il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom." Enfin son excuse, piteuse, qui est le dernier mot de la flatterie : "Ah ! Sire ! Quelle trahison ! Que Votre Majesté me le rende ! Je l'ai lu trop vite." C'est-à-dire : "Tout ce que fait Votre Majesté ne peut être qu'admirable ! Sûrement, j'ai lu trop vite !"

9. — *Que pensez-vous de l'excuse*: je l'ai lu brusquement?

Elle ne vaut rien. C'est une simple flatterie. Au surplus, il ne l'a peut-être pas lu du tout, bien décidé qu'i était à conformer son opinion à celle du roi.

10. — *Appréciez en cette occasion la conduite de Louis XIV celle du maréchal.*

On peut trouver la plaisanterie cruelle, surtout à l'endroit d'un vieux courtisan. Mais le maréchal méritait une leçon : il pousse vraiment la flatterie trop loin.

11. — *La réflexion finale de Mme de Sévigné vous paraît-elle juste?*

Oui.

— *Pourquoi?*

Parce qu'autour du roi, et plus généralement des puissants, les "Gramont" sont légion. Dans les grandes choses aussi bien que dans les petites, le prince qui demande conseil et cherche à s'éclairer ne reçoit d'ordinaire pour réponse que des flatteries. On peut "juger par là, comme le remarque Mme de Sévigné, combien il est loin de connaître la vérité."

---

2. Mme de Sévigné à M. de Coulanges

L'HIVER À GRIGNAN

(*Fond*) Cette lettre est une lettre d'amitié. Nous en connaissons déjà l'auteur, par le morceau précédent. Le destinataire est M. de Coulanges, cousin de Mme de Sévigné.

Celle-ci, devenue orpheline dès l'âge de sept ans, avait été élevée par le bon abbé de Coulanges, son oncle, qui était en même temps l'oncle du jeune de Coulanges dont il est ici question.

La lettre est datée de Grignan. Mme de Sévigné fait alors un séjour chez sa fille. M. de Grignan, gouverneur de Provence, avait épousé la fille de Mme de Sévigné. Le village et le château de Grignan sont situés près de Montélimar, dans le département actuel de la Drôme.

Cette lettre peut se diviser en trois parties : *a*) Mme de Sévigné *donne de ses nouvelles* à M. de Coulanges (1er alinéa et 1re phrase du 2e alinéa) ; *b*) *Elle lui demande de ses nouvelles*, à lui (2e alinéa, depuis : "Où êtes-vous ?...

jusqu'à : "...jeune Coulanges ?") ; *c*) *Réflexions morales* sur les richesses (reste du 2e alinéa).

a) Nous sommes en plein hiver (3 février). Le froid sévit à Paris. Mme de Sévigné, qui séjourne à Grignan, a reçu des félicitations de son amie Mme de Chaulnes restée dans la capitale. Il faut savoir que, vus de Paris, Valence et Grignan sont situés dans le Midi de la France et passent pour jouir des avantages du ciel provençal, toujours ensoleillé. En réalité, Grignan n'est situé qu'aux portes du Midi, vers le "midi moins un quart" comme l'on dit plaisamment. Des Alpes toutes proches, soufflent les vents d'est glacés et par le couloir du Rhône s'engouffre le vent du nord, la bise, le terrible mistral. Notre "méridionale" d'un jour va donc écrire à ce bon Parisien de M. de Coulanges toutes les "horreurs" de l'hiver à Grignan. Evidemment elle exagère quand elle écrit : "cent fois plus froid ici qu'à Paris... nous ne respirons que de la neige ... excès d'horreur ..." Mais n'oublions pas qu'elle sourit en écrivant tout cela. Puis, nous sommes au pays de l'exagération : les Méridionaux exagèrent volontiers : Mme de Sévigné a pris l'air et les petits travers du pays. Le tableau printanier qui termine le 1er alinéa fait contraste avec la description d'hiver qui précède : la mention des prairies et des orangers témoigne d'un vif sentiment des beautés de la nature — sentiment rare au XVIIe siècle où la campagne est délaissée pour la cour et les salons, et où l'on prise surtout les choses de l'âme et les agréments de l'esprit.

b) Saint-Martin dont parle Mme de Sévigné fait aujourd'hui partie de Paris. Meudon et Bâville sont situés dans la banlieue. — "Quel est le bienheureux endroit qui possède l'aimable et jeune Coulanges ?" *Bienheureux* s'explique par *aimable* et *jeune* : c'est un bonheur pour le pays de posséder un tel trésor !

Aimable: voir la lettre ci-après ("mon *aimable* cousin... *agréables* comme vous...").

Mme de Coulanges dont il s'agit ensuite est la jeune femme du précédent.

Mme de Meckelbourg était morte en laissant une grosse fortune. A quoi bon thésauriser ainsi ? Et en est-elle maintenant plus avancée ? Tout autant de réflexions que Mme de Sévigné avait faites dans une lettre antérieure adressée à Mme de Coulanges, lettre à laquelle il est fait allusion ici. Ces réflexions sur l'avarice montrent la profonde sagesse et aussi l'esprit chrétien de la marquise : "c'est assez pour une chrétienne".

(*Forme*) Les mots. Quelques expressions vieillies : *mande* pour : *m'écrit* (*me fait savoir par lettre*). *Parasols* : ombrelles.

Expressions pittoresques, imagées : "jours filés d'or et de soie"; "(les vents) se battent entre eux ..."

Antithèses et contrastes : "Ils se battent... pour avoir l'honneur de nous enfermer dans nos chambres"; "montagnes charmantes... dans leur excès d'horreur"; "épouvantables beautés".

(*La phrase*) La phrase est généralement brève ou faite de membres brefs : c'est la phrase de la conversation. Elle est de forme variée : voyez les interrogations du 2e alinéa.

(*La composition du paragraphe*) La description de l'hiver à Grignan pourrait être citée comme modèle de "développement du paragraphe par énumération de détails."

(*Thème*) Nous avons plus de froid ici qu'à Paris.

(*Développement*) 1° Nous sommes exposés à *tous les vents* (vent du midi... bise...; ils se battent...);

2° Toutes *nos rivières* sont prises...;

3° *Nos écritoires* sont gelées;

4° *Nos plumes* ne sont plus conduites par nos doigts;

5° Nous ne respirons que *de la neige;*

6° Nos montagnes sont *charmantes* ... *d'horreur* (développement par répétition : *épouvantable beauté*).

(*Résumé*) Voilà où nous en sommes.

(*Impression générale*) — Mme de Sévigné admirait beaucoup La Fontaine dont elle trouvait les *Fables* "divines". Elle se rapproche de lui par son sentiment de

la nature (montagnes charmantes, prairies, orangers), par le naturel, la variété et surtout la grâce enjouée de son style.

---

3. Mme de Sévigné à M. de Coulanges

Lettre d'amitié. Trois parties : a) *Vos lettres sont agréables comme vous* (1er alinéa) ; b) *Le temps ne peut rien sur vous ni sur votre santé* (2e alinéa, jusqu'à : "Pour moi...") ; c) *Ma propre santé n'est pas mauvaise non plus* (fin).

(*Fond*) *a*) Mme de Sévigné a connu le petit Coulanges tout enfant; et l'affection qu'elle porte à ce jeune cousin est un peu celle d'une sœur aînée. Elle se rappelle le temps où "il a commencé d'ouvrir les yeux".

b) Le chevalier de Grignan, dont il est question au 2e alinéa, est le gendre de Mme de Sévigné.

(*Forme*) Mots. Quelques expressions vieillies: *Chaleur* pour *affection. Baptistaire* pour: *état-civil* Les registres de baptêmes tenaient lieu d'état-civil.

Vocabulaire, simple, familier: "Je ne gronde point, je ne boude point ... tortue ... écrevisse ..."

Antithèses et contrastes. "*On a mis* sur le sien (baptistaire) tout ce que l'on *a ôté* du vôtre". — "*J'avance* comme une *tortue* ... je *vais* comme une *écrevisse.*"

Comparaisons jolies et enjouées : palais enchanté, tortue, écrevisse.

Phrases faites de membres brefs. Usage fréquent de la simple juxtaposition : "On aime ..., on vous approuve, on vous admire ..." "Je ne gronde point, je ne boude point, je dis ..." — "Mon cousin est ... , mon cousin n'est point ...". La phrase agile court, vole.

(*Impression générale*). Grâce enjouée, çà et là peut-être un peu précieuse, c'est-à-dire recherchée. (Voir la première phrase du 2e alinéa. L'aimable marquise veut dire

simplement ceci : "Mon gendre et vous, vous êtes du même âge; mais M. de Grignan, mon gendre, paraît plus âgé que son âge, et vous, vous paraissez plus jeune que le vôtre").

---

4. Joseph de Maistre à son fils

2 parties : a) *Il complimente son fils d'avoir d'aussi bons sentiments* (1er alinéa); b) *Il lui recommande la docilité chrétienne et l'application à l'étude.*

(*Eclaircissements sur le fond*). — Nous sommes en 1799. La Révolution française continue. Joseph de Maistre est ambassadeur du Piémont en Russie. Il écrit à son fils resté à Chambéry, en Savoie, avec les autres membres de sa famille. La Savoie ne fait pas alors partie de la France, mais du Piémont.

Les armées françaises, ayant envahi la Savoie en 1794, y ont introduit les idées révolutionnaires, issues des sophismes de Rousseau et de Voltaire: c'est à ces événements que de Maistre fait allusion dans la première phrase du 2e alinéa: on y voit aussi qu'il prend soin d'élever son fils en dehors de ces systèmes pernicieux.

(*Forme*) Vocabulaire. Langue claire : il n'hésite pas à se répéter si la clarté y trouve son compte : "Si *tu m'aimes*, si *tu aimes ta mère*..., il faut que *tu aimes* ta table ... si *tu aimes* le travail."

Expressions imagées : "premier ministre au département des affaires internes...; ton âme est un papier blanc...; dans le naufrage universel, tu ne peux aborder que sur une feuille de papier, c'est ton arche ..."

Syntaxe un peu lourde : beaucoup de *que* ... Peu de variété dans la forme des phrases : toutes énonciatives.

---

5. P.-L. Courier à Mme Pigalle, sa cousine

UNE SINGULIÈRE AVENTURE

1. — *Quelle est la nature de cette lettre?*

Une lettre d'amitié et de nouvelles.

2. — *Distinguez le début* (alinéas 1 et 2); *le récit* (de: "Un jour je voyageais..." jusqu'au dernier alinéa exclusivement); *la conclusion* (dernier alinéa), *et, dans le récit:*

a) *L'***exposition** : *le lieu* (3ᵉ alin., 1ʳᵉ phrase); *les dispositions des habitants* (ibid., 2ᵉ et 3ᵉ phrase); *le croquis du compagnon de voyage* (ibid., 4ᵉ phrase). b) *Le* **nœud** : *la chevauchée dans la forêt* (4ᵉ alin., phrases 1, 2, 3); *l'entrée et le souper dans la cabane des bûcherons* (fin du 3ᵉ, 4ᵉ et 5ᵉ alin.); *les angoisses de la nuit* (6ᵉ et 7ᵉ alinéas), jusqu'à : "Quand il fut à l'échelle...". c) Le **dénouement** : *le crime* (fin du 7ᵉ alin.); *l'explication de la méprise* (avant-dernier alinéa).

3. — *Montrez comment, dans le premier alinéa, Courier sait adresser un reproche en tempérant l'amertume de ce reproche par un compliment.*

Il lui reproche d'écrire trop rarement, mais il ajoute... qu'elle a raison; car, si elle écrivait souvent, il ne pourrait plus se passer de la lire.

4. — *Remarquez le ton enjoué et spirituel du deuxième alinéa, l'espèce de laisser-aller, d'abandon, qui en fait tout le charme; citez les passages caractéristiques.*

"J'ai de quoi vous attendrir, vous faire rire, vous faire peur, vous faire dormir... Et comme je suis complaisant, quoi qu'on en dise, voici, en attendant, un petit échantillon de mon histoire : mais c'est du noir, prenez-y garde. Ne lisez pas cela en vous couchant; vous en rêveriez, et pour rien au monde je ne voudrais vous avoir donné le cauchemar."

5. — *Avant de commencer un récit, quel qu'il soit, il faut d'abord se demander quelle impression on veut produire et ensuite quels moyens on devra prendre pour réussir. C'est ce*

qu'a fait l'auteur dans cette lettre, vrai modèle de narration: quelle impression *voulait-il causer chez sa correspondante?*

L'angoisse.

6. — *L'exposition du récit est simple et brève; que fait-elle connaître?*

Le lieu du voyage, la Calabre, les dispositions des habitants, le compagnon de voyage trop jeune et trop confiant.

— *Montrez que les détails qu'elle fournit ont leur importance pour la suite.*

La Calabre est un pays de brigands; de plus, les Calabrais n'aiment pas les Français; enfin, le jeune compagnon a bonne mine. Or Courier et son compagnon sont Français. Circonstances peu rassurantes et qui font craindre à notre voyageur quelque terrible aventure.

7. — *Remarquez que, dans le choix des divers incidents qui composent le nœud, l'auteur se borne aux seuls détails pouvant exciter la curiosité, accroître l'intérêt et produire chez sa lectrice l'impression qu'il désire;*

Impression d'inquiétude pour les voyageurs.

— *On sent qu'il accumule tout ce qui peut rendre la situation plus dramatique: l'étude des idées principales et secondaires nous le fera voir clairement.*

8. — *Déjà l'exposition nous a suffisamment renseignés sur les dispositions des Calabrais; d'autres détails sont aussi de nature à augmenter notre inquiétude sur le sort des deux voyageurs: indiquez-les.*

Les voilà égarés, en pleine forêt, loin de tout secours humain. Il fait nuit noire. La maison qui les accueille est fort noire elle-même. Et la figure noire des hôtes, des charbonniers, n'a rien de rassurant.

— *L'intérieur de la maison n'est pas de nature à rassurer (pourquoi?)*

Des armes partout. "Vous l'eussiez prise pour un arsenal".

— *Aussi tout déplaît à Courier, et, ce qui est de mauvais augure, il voit bien qu'il déplaît aussi. Pour comble d'infortune,*

voici que le jeune homme dont l'imprudence et la légèreté ont causé leur malheur s'empresse de faire connaître à ses hôtes des choses qu'il aurait dû taire (lesquelles?).

Qu'il était Français, qu'il était riche et qu'il tenait beaucoup à sa valise.

10. — *On le voit, le nœud s'est resserré graduellement, notre inquiétude s'est peu à peu changée en crainte; notre crainte va maintenant se transformer par degrés en terreur: qu'est-ce qui contribue à produire ce dernier sentiment?*

Les paroles entendues : "Faut-il les tuer tous les deux ?"

— *Comment Courier montre-t-il l'impossibilité d'échapper à l'arrêt fatal?*

Par l'indication des circonstances qui rendent impossible toute issue favorable. Deux seules hypothèses à envisager pour une issue heureuse : la résistance, la fuite. Or, impossible de résister : ils n'ont pas d'armes, ils sont deux contre douze ou quinze; puis le jeune compagnon dort, recru de sommeil. Fuir ? Comment ? Par la fenêtre ? Il y a des dogues en bas.

11. — *C'en est donc fait des deux voyageurs, nous allons assister à leur assassinat. Justement, quelqu'un monte dans l'escalier: c'est le bûcheron, tenant sa lampe d'une main, de l'autre un de ses grands couteaux... Relevez les autres détails qui expliquent bien les transes mortelles d'une des victimes.*

Il est là derrière la porte avec sa femme. Il ouvre, pose sa lampe que sa femme emporte, il entre pieds nus; sa femme, qui masque entre ses doigts la lumière trop vive, lui dit d'en bas à voix basse : "Doucement, va doucement". Son couteau entre les dents, il se dirige vers l'échelle de la soupente où dort le compagnon. Le voici à la hauteur du lit. Le pauvre jeune homme est là qui, dans son sommeil, offre sa gorge découverte. D'une main, notre Calabrais saisit son couteau et, de l'autre, il saisit....

12. — *Notre effroi est à son comble, nous ne respirons plus... Heureusement que l'auteur a enfin pitié de nous et qu'il précipite le dénouement en faisant tomber sous les coups de l'honnête meurtrier (quoi?).*

Un jambon.

— *Le cœur, que la crainte et l'effroi avaient de plus en plus comprimé, se sent subitement dégagé, se dilate enfin: quel sentiment fait brusquement suite à l'angoisse?*

La joie.

13. — *Quelle phrase de l'avant-dernier alinéa explique tout?*

"En les voyant (les deux chapons), je compris enfin le sens de ces terribles mots : "Faut-il les tuer tous les deux ?"

14. — *Quelle conclusion morale se dégage de cette aventure?*

Qu'il ne faut pas juger les gens sur la mine.

15. — *Pour faire ressortir l'*unité *du récit et montrer que Courier n'a pas un seul instant perdu de vue le but qu'il s'était proposé, relevez tous les termes qui ont un rapport direct avec l'impression à produire.*

Calabre. Pays de méchantes gens. En veulent surtout aux Français. Pour compagnon, un jeune homme. Un sentier nous égara. Nuit noire. Près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon. La maison, ... un arsenal. Je déplaisais. Mon camarade, par ... imprudence ..., dit que nous étions Français ... et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche ... Il parla de sa valise, priant qu'on la mît au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Une soupente était le coucher qui nous attendait. Mon camarade y grimpa seul et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Le jour ne pouvait être loin. J'entendis notre hôte et sa femme : "Eh bien! enfin, voyons, faut-il les tuer tous les deux?" — "Oui".

Dieu ! quand j'y pense encore !... Nous deux, presque sans armes, contre eux douze ou quinze ! M'échapper, je ne pouvais. En quelle peine je me trouvais, imaginez-le si vous pouvez. Sur l'escalier, quelqu'un, le père, un de ses grands couteaux (dans la main). Il montait. Il ouvrit. Il entra pieds nus. "Doucement, va doucement". Il monte, son couteau dans les dents. Ce pauvre jeune

homme étendu, offrant sa gorge découverte. D'une main, il prend le couteau, et de l'autre...

16. — *Quel sentiment l'auteur manifeste-t-il dans le dernier alinéa?*

D'humilité : il confesse son rôle peu glorieux et rappelle la disgrâce de son visage.

— *Appréciez le conseil qu'il y donne.*

Il donne aux narrateurs le conseil de ne choisir que des sujets qui s'accordent avec leur visage : à jolie personne, récit aimable; à visages ravagés, contes effrayants. Le conseil est un compliment à la belle correspondante. Mais notre narrateur serait sans doute fort dépité qu'on le crût sur parole : il conte lui-même à l'occasion avec infiniment de grâce.

17. — *Le style de cette lettre est vif, alerte, animé, harmonieux, pittoresque. Les phrases, courtes, présentent les formes les plus variées (citez quelques* inversions *élégantes)* ;

"*Pour vous écrire tout,* ah ! vraiment vous plaisantez. — *La maison,* vous l'eussiez prise pour un arsenal. — *Une soupente,* c'était là le coucher. — *A me voir,* vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. — *L'appeler,* je n'osais; *m'échapper,* je ne pouvais. — *En quelle peine je me trouvais,* imaginez-le si vous pouvez."

— *elles respirent un certain abandon qui rappelle le laisser-aller de la conversation et nous porte à excuser quelques rares négligences (relevez-en quelques-unes)* ;

"Vous n'aimez pas *à être refusée* (pour : *que l'on vous oppose des refus*). — *Suffit* qu'ils nous haïssent à mort (pour : *Il suffit...*). — Pour nos guides le *lendemain* pour : ... *du lendemain*). — Son couteau *dans les dents* (entre les dents)."

— *on y reconnaît aussi la langue fine, délicate, parfois ironique de l'auteur (citez quelques traits spirituels ou ironiques).*

Je vous pardonne donc, crainte de pis. — J'ai de quoi vous faire peur, vous faire... dormir. — C'est du noir, prenez-y garde. Ne lisez pas cela en vous couchant, vous en rêveriez. — Mon camarade... il était de la famille,

il riait, il causait.... — On crut que nous portions les diamants de la Couronne. — : Cousine, ne contez point cette histoire, vous la gâteriez ... votre figure nuirait à l'effet. Prenez des sujets qui aillent à votre air : Psyché, par exemple.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **charbonnier** (*de* charbon), *latin* carbo, *et donnez-en la signification.*

charbonnier, ère : — lat. carbo. — Qui fait ou vend du charbon.

charbon : — lat. carbo. — Produit qui résulte du bois brûlé à l'abri du contact de l'air. — Houille ou charbon de terre.

charbonnage : — Exploitation de la houille en général ou d'une houillère en particulier.

charbonnée : — Viande grillée sur le charbon. — Dessin au charbon.

charbonner : — Réduire en charbon.

charbonnerie : — Dépôt de charbon.

charbonnette : — Bois débité pour faire du charbon.

charbonneux, euse : — Qui a rapport au charbon (maladie).

charbonnière : — Lieu où l'on fait du charbon de bois au milieu des forêts.

carbonaro : mot ital. signifiant charbon. — Affilié au carbonarisme, société politique secrète existant en Italie au début du XIXe siècle, dont les membres se réunissaient clandestinement et tout d'abord dans des cabanes de charbonniers.

carbonate : — Sel de l'acide carbonique.

carbonater : — Transformer en carbonate. — Additionner de carbonate.

carbone : — lat. carbo, onis, charbon. — Corps simple (C), qui se rencontre dans la nature, soit cristallisé (diamant, graphite), soit amorphe (charbon de terre, houille, anthracite, lignite).

carboné, e : — Qui contient du carbone.

carboneux, euse : — Qui contient du carbone; de la nature du carbone.

carbonide : — Qui ressemble au carbone.

carbonifère : — Qui contient du charbon.

carbonique : — Se dit d'un anhydride (CO^2), résultant de la combinaison du carbone avec l'oxygène.

carbonisation : — Transformation d'un corps en charbon.

carboniser : — Réduire en charbon.

carbonnade : — ital. carbonata. — Viande grillée sur des charbons.

carborundum : — En chimie, siliciure de carbone, qui sert d'abrasif. (N. déposé).

carburant : — Qui contient du carbure d'hydrogène.

carburateur, trice : — Se dit des appareils destinés à produire la carburation de certains corps.

carburation : — Opération qui a pour objet de soumettre certains corps à l'action du carbone.

carbure : — Combinaison du carbone avec un autre corps simple.

carburé, e : — Qui contient du carbone.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **singulière** (*sens qu'il a dans le titre*), **mine** (2e *alinéa*), **aventure.**

singulière : — lat. singularis. — Qui ne ressemble pas aux autres. — Inusité. — Extraordinaire.

extraordinaire : — préf. extra, et ordinaire. — Qui n'est pas selon l'usage ordinaire. — Singulière, bizarre.

inusité : — Qui n'est pas usité. — Qui arrive bien rarement.

rare : — lat. rarus. — Qui n'est pas commun. — Qui arrive rarement.

peu commune : — Qui sort du commun, qui est rare.

exceptionnelle : — Qui fait exception; qui est rare, qui n'arrive que rarement.

mine : — Apparence. — Air du visage, prestance. — Expression des traits.

ressemblance : — Conformité, rapport de physionomie, de forme, de caractère, etc., entre les personnes ou les choses, entre une chose et son modèle. — Analogie.

apparence : — lat. apparere, apparaître. — Ce qui apparaît au dehors. — Vraisemblance, ressemblance.

analogie : — gr. analogia, rapport. — Rapport, ressemblance, similitude partielle d'une chose avec une autre.

similitude : — lat. similitudo. — Ressemblance, analogie, conformité . . .

aventure : — lat. adventurus, qui doit arriver. — Evénement, fait inopiné, fortuit, surprenant.

incident : — Evénement qui arrive, qui survient.

histoire : — Ici, conte, récit mensonger ou vraisemblable d'aventures pour amuser. — Aventure survenue.

affaire : — Une difficulté, un danger.

3. — *Distinguez* **couteau** *de* **coutelas.**

couteau : — lat. cultellus. — Instrument tranchant, composé d'une lame et d'un manche.

— Il y a les couteaux à découper, les couteaux de table, les couteaux de cuisine, les couteaux de poche, les couteaux à papier, etc.

coutelas : — Epée courte et large qui ne tranche que d'un côté. — Grand couteau de cuisine.

4. — *Enumérez les différentes parties d'un lit garni.*

La tête du lit, le pied, les supports du sommier, le sommier, les draps, les oreillers, le traversin, les couvertures, les taies d'oreillers, la courtepointe, le couvre-pieds, le couvre-lit, la descente de lit, etc.

5. — *Citez quelques adjectifs pouvant caractériser une personne qui a peur.*

En voici quelques-uns: blême, lâche, livide, tremblante, pâle, figée, interdite, stupéfiée, hagarde, hurlante, vociférante, troublée, fuyante, crispée, affaissée, mourante, surexcitée, haletante, anonnante, etc.

6. — *Appréciez cette exclamation*: **Ah! jeunesse! jeunesse! que votre âge est à plaindre!**

L'exclamation souligne l'imprudence du jeune homme, son manque d'expérience; elle contribue à rendre le jeune homme plus coupable qu'il n'est en réalité : c'est que l'auteur manie le contraste pour soutenir l'intérêt et se ménager un dénouement plus inattendu. L'auteur est habile et est du métier.

6. Louis Veuillot à sa sœur

L'AURORE

1. — *Quelle est la nature de cette lettre?*

Une lettre d'amitié et de nouvelles.

2. — *Que savez-vous de son auteur?*

Cf. Vol. I, Livre du Maître, p. 555, question 1.

3. — *Distinguez-en les différentes parties:*

a) *L. Veuillot décrit l'aspect de la campagne au point du jour* (1er alin.) ; b) *Le chant des oiseaux lui rappelle le souvenir de sa fille* (2e alin.) ; c) *Il renouvelle son acte de résignation* (3e alin.).

4. — *Relevez, dans la première phrase, une locution familière.*

"Je suis très bien."

— *Appréciez les images que renferme la deuxième phrase.*

Il compare son voyage à celui d'un haut personnage en déplacement officiel. Il a été accompagné d'un piquet d'honneur, comme les rois, comme les ministres. Mais qui donc l'a ainsi *escorté*? La foudre. A Montbard, comme pour l'arrivée d'un prince, on l'attendait cérémonieusement. Mais qui donc l'attendait ainsi ? La voiture. Toute pimpante, elle semblait avoir mis des gants : *des gants blancs de cérémonie.*

5. — *Au lieu de nous donner une description banale de l'aurore, l'auteur en fait un tableau original, précis et charmant. Il la personnifie: relevez les termes qui l'indiquent.*

Les apprêts du lever de l'Aurore. Elle a commencé par tirer ses rideaux. Un petit sourire. Puis l'Aurore a ouvert sa fenêtre et passé la tête. J'ai vu tout son visage. Physionomie pâlotte, mais souriante, fraîche, avec une teinte de mélancolie. Sa coiffure de nuit. Elle fit sa toilette et se pommada. Son haleine.

6. — *Comment a-t-il représenté les transformations successives de la campagne?*

En comparant les progrès de la lumière aux changements successifs qui s'opèrent sur le visage de l'Aurore, et autour d'elle au cours de sa toilette matinale.

— *Expliquez*: les arbres ont poussé.

La lumière les fait sortir progressivement de l'ombre, et pour ainsi dire du néant : là où il n'y avait rien, il y a maintenant des arbres : *ils ont poussé.*

7. — *Montrez que, dans ce tableau, il n'a pas oublié les couleurs.*

Bleu rose. Verts et blonds, de noirs qu'ils étaient. Pâlotte.

8. — *Justifiez l'emploi des épithètes qui caractérisent la physionomie de l'aurore.*

Pâlotte. On l'appelle aussi *l'aube* ou la blanche. — *Souriante.* On associe volontiers l'idée de lumière à celle de sourire, comme l'idée de noir à celle de tristesse et de deuil. Rapp. : un *sourire illumina* son visage. Des idées *sombres,* de *noirs* desseins. — *Fraîche.* Dans les deux sens du mot : légèrement froide (le temps est frais), et qui est encore dans son premier éclat (lait frais, fleurs fraîches, teint frais, physionomie fraîche).

9. — *L'auteur n'a pas seulement noté les sensations de la vue, mais encore celles de l'ouïe, de l'odorat et du toucher: distinguez-les dans le texte.*

(*Ouïe*) "Les oiseaux éclatèrent en chansons."

(*Odorat*) "Se pommada de tilleul et de foin, avec une pointe de sureau, c'est son parfum."

(*Toucher*) "Son haleine est fraîche ... sensation de froid ..."

10. — *Pourquoi parle-t-il d'envoyer une sensation de froid?*

Parce qu'il fait trop chaud à Paris.

— *Quel est ici le sens de* taudis?

Appartement étroit, où l'on étouffe, par opposition aux libres espaces et au grand air de la campagne.

11. — *Par quelle association d'idées se rappelle-t-il le souvenir de sa fille?*

C'est le chant des oiseaux qui lui rappelle ce souvenir : "Papa, lui avait-elle dit un jour, les oiseaux ils font *sa* prière du matin ?"

— *A quelle prière fait-il allusion dans l'avant-dernière phrase du deuxième alinéa?*

A l'acceptation chrétienne de la mort de sa fille, acte de foi et de confiance qui est la plus belle des prières. "Donnons au bon Dieu ce qu'il a voulu prendre, dira-t-il tout à l'heure, afin qu'Il nous prenne aussi, quand même nous ne voudrions pas nous donner."

— *Commentez l'épithète* triomphante.

Triomphante vient de "triomphe". Au sens propre, le triomphe était l'entrée pompeuse et joyeuse d'un général d'armée romain qui avait remporté une grande victoire. Au sens figuré, le triomphe est un succès brillant : le mot *triomphant* veut dire alors : radieux des succès remportés : avoir un air triomphant. *Triomphant* est plus fort que *victorieux* : et il s'y ajoute, on vient de le voir, une idée de joie et de grande victoire. La grande victoire est celle que le chrétien remporte ici sur l'homme et le père. Et la joie éprouvée est toute surnaturelle.

12. — *Montrez que le spectacle de l'aurore, joint au souvenir de sa fille, élève son âme vers un spectacle encore plus beau.*

Le spectacle de cette belle nature élève sa pensée vers le Créateur, vers le ciel (dernière phrase de l'avant-dernier alinéa). Arrivée à ces hauteurs, la méditation de Veuillot s'y maintient. Tout le dernier alinéa est d'une admirable élévation surnaturelle.

13. — *Quels termes du dernier alinéa indiquent qu'il avait ressenti beaucoup de peine à la perte de sa fille?*

"Ceux à qui il a pris un tel trésor malgré eux."

— *Qu'il est maintenant résigné à la volonté de Dieu?*

"Donnons au bon Dieu ce qu'Il a voulu prendre."

14. — *Expliquez l'antithèse de la dernière phrase.*

L'antithèse — déjà amorcée dans la phrase qui précède — consiste ici dans l'opposition entre *prendre* et *donner.* Sa fille a été *prise* à Veuillot *malgré lui.* Eh bien, il va la *donner* à Dieu, c'est-à-dire *accepter* cette perte.

15. — *Quels sentiments l'auteur manifeste-t-il dans cette lettre?*

Amour de la nature, tendresse pour les siens, foi, résignation et espérance chrétiennes.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* trésor (*latin* thesaurus) *et donnez-en la signification.*

trésor : — lat. thesaurus. — Amas d'or, d'argent, de choses précieuses mises en réserve.

trésorerie : — Administration du trésor public. — Lieu où l'on garde et administre ce trésor.

trésorier : — Fonctionnaire qui reçoit et distribue les fonds d'un prince, d'un Etat, d'une communauté, d'un chapitre, d'un régiment, etc.

trésorière : — Celle qui, dans une communauté, dans une association, reçoit les revenus, les souscriptions, etc.

thésaurisation : — Action de thésauriser.

thésauriser : — gr. thesauros, trésor. — Amasser de l'argent.

thésauriseur, euse : — Qui thésaurise.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* mélancolie, prière.

mélancolie : — lat. melancholia; gr. melas, anos, noir, et kholê, bile. — Etat morbide de tristesse et de dépression. — Sombre tristesse. — Tristesse vague.

tristesse : — Souffrance morale. — Abattement. — Mélancolie habituelle.

chagrin : — Tristesse, mélancolie, affliction.

lypémanie : — gr. lupê, tristesse, mania, folie. — Mélancolie ou délire dépressif.

abattement : — Découragement, accablement, affaiblissement.

peine : — lat. paena. — Souffrance, affliction, chagrin.

affliction : — lat. afflictio. — Chagrin vif. — Peine de l'âme.

accablement : — Prostration physique ou morale. — Extrême abattement.

prostration : — Abattement extrême. — Accablement.

prière : — Supplication adressée à la divinité.

supplication : — Humble prière.

supplique : — Requête pour demander une grâce à l'autorité. — Par extension, requête, prière, adressée au ciel.

imploration : — Sollicitation, invocation. — Adjuration.

conjuration : — au pluriel : Prières, supplications.

3. — *Différenciez les épithètes qui suivent*:

beau : — lat. bellus. — Qui plaît à l'œil ou à l'esprit.

joli : — Agréable à voir. — Gentil.

gracieux : — lat. gratiosus. — Qui est rempli d'agrément, d'élégance.

ravissant : — Qui enlève par force. — Qui charme, exalte.

magnifique : — lat. magnificus; de magnus, grand, et facere, faire. — Qui a de l'éclat, de la beauté. — Très beau en son genre.

charmant : — Agréable, qui plaît extrêmement, qui captive le cœur. — Plus qu'agréable sans peut-être être achevé.

agréable : — Qui plaît. — Il peut cependant ne pas être parfait dans son genre.

achevé : — Accompli, parfait dans son genre.

pittoresque : — ital. pittoresco. — Qui appartient, qui a rapport à la peinture. — En peinture et en littérature, piquant, original.

---

7. Louis Veuillot à sa sœur

Veuillot fait une cure d'eaux à Royat. Il écrit ici à sa sœur Elise pour lui donner de ses nouvelles. Devenu veuf de bonne heure, il trouvait en elle une seconde mère pour ses cinq enfants et elle témoignait à son frère lui-même une affection et un dévouement sans bornes.

La lettre est datée de 1868. Veuillot jouit alors en France d'une véritable célébrité : on admire, on redoute

sa plume. Rien d'étonnant, dès lors, qu'à Royat, les écrivains du cru viennent lui soumettre leurs œuvres. Leur démarche importune notre villégiateur, mais aussi le flatte. Il rapporte avec une satisfaction mal déguisée les attentions dont il est l'objet de partout.

Thème général : Impressions de villégiature. Six parties : a) *La douche* (alinéas 1, 2, 3) ; b) *Après la douche* (alin. 4 et 5) ; c) *Les autres occupations d'une journée de ville d'eaux* (alin. 6) ; d) *Ma santé morale et physique* (alin. 7) ; e) *La nourriture* (alin. 8) ; f) *Adieu, et formules rassurantes* (dernier alinéa).

(*Fond*). La bouche parle de l'abondance du cœur. Notre cher Veuillot se livre ici tout entier, même avec ses petites faiblesses : "Ces choses me flattaient, mais toutefois, il ... m'embêtait *avec son passé.*" (allusion aux "Vous *avez été* fort ... Vous *avez été* solide ..." de son doucheur). — Relevons seulement les détails qui manifestent ses sentiments religieux : "J'ai fait une visite au curé de Royat, j'ai dit mon chapelet dans la vieille église." Quant à son esprit endiablé, il perce partout. Voyez ces mots inattendus et pleins de sous-entendus piquants qui surgissent de partout. Il les souligne d'un clignement d'yeux malicieux. "*Prix : un franc.* — Il y a des gens qui font pire, *sans être Auvergnats.* — Le maire de Royat, "*secrétaire perpétuel de l'Académie de Clermont*". — Oui, mais *le traître* ajoute : ..."

(*Forme*) Très naturelle. Il recourt volontiers à l'expression familière : "Zing ! sapristi, m'embêtait, ce diable de mal de tête."

Très vivante. Le dialogue fait soudain irruption dans le récit : "Y êtes-vous? — Oui. — Zing!" Nombreuses interjections. Tours elliptiques ("Prix : un franc !").

Tours des plus variés : exclamations, interrogations sont aussi nombreuses que les simples formules énonciatives. Phrases tantôt courtes, tantôt plus longues.

(*Impression générale*) Un naturel parfait. Une verve endiablée, toujours souriante, mais sourire où perce la malice. Veuillot a bien de l'esprit.

8. Saint François de Sales à une cousine

1. — *Distinguez les différentes parties de cette lettre:*

a) *Préambule* (1er alin.) ; b) *Annonce de la triste nouvelle* (2e alin.) ; c) *Condoléances et éloge discret du défunt* (3e alin.) ; d) *Invitation à la résignation* (4e alin.) ; e) *Pensées de consolation* (5e et 6e alin.) ; f) *Assurances de dévouement* (dernier alin.).

2. — *Chargé d'annoncer à sa cousine la mort de son mari, saint François de Sales avait une mission délicate à remplir. Comment prépare-t-il sa correspondante à la triste nouvelle?*

En lui rappelant, en termes généraux, les tristesses et les vicissitudes de toute existence humaine

3. — *Quel mot du deuxième alinéa révèle toute l'étendue du malheur?*

Viduité (latin *vidua,* veuve).

4. — *En disant à sa cousine que beaucoup prennent part à sa douleur, montrez qu'il fait en même temps un éloge discret du défunt.*

Ces multiples regrets supposent en effet que le défunt comptait beaucoup d'amis, était très estimé.

5. — *Il lui suggère ensuite quelques pensées réconfortantes de la foi qui, seule, peut faire germer, dans les cœurs affligés, d'immortelles espérances (indiquez-les).*

Dieu est un Père souverainement bon (''souveraine Bonté... mains paternelles...''). Il est notre refuge et notre support, comme l'est un père pour ses enfants. Mais encore faut-il que nous nous jetions avec confiance et résignation entre ses bras. (4e alin.).

6. — *Comment montre-t-il que la raison et la foi s'accordent ici pour inspirer la résignation à la volonté divine?*

La raison nous dit que Dieu, qui nous a envoyé l'épreuve, est obligé aussi de nous être propice. Elle nous dit encore que la mort est un mal inévitable contre lequel il ne sert de rien de récriminer. Quant à la foi, elle

tourne nos regards vers l'éternité : là, ''toutes nos pertes seront réparées'', et les cœurs séparés seront réunis.

7. — *En résumé, saint François de Sales ne s'est pas contenté ici d'adresser quelques phrases banales n'exprimant que des "regrets sincères" et de "sympathiques condoléances", mais, profondément pénétré de sympathie, il a su trouver dans son cœur et dans sa foi, pour les présenter avec tact et délicatesse, les accents qui consolent et les pensées qui fortifient. Le tout, comme d'ailleurs il convient, est exprimé d'une manière très simple.*

Remarquez en particulier avec quelle délicate simplicité il exprime sa compassion : il multiplie les formules affectueuses (''ma très chère Cousine'' répété huit fois). Le trait distinctif de ce saint évêque, et qui rend sa figure si attirante, est une douceur, une bonté toujours égales et une extraordinaire promptitude à s'attendrir. Il avait les dons de l'esprit et les grâces de l'imagination. Mais c'est par le cœur qu'il était le plus grand.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **patience.**

patience : — lat. patientia. — Vertu qui fait supporter les maux avec résignation. — Espèce de polygonacées, à racines antiscorbutiques.

patiemment : — Avec patience.

patient, e : — Qui a de la patience. — Dit ou fait avec patience.

patienter : — Prendre patience.

impatiemment : — Avec impatience.

impatience : — lat. impatiens. — Manque de patience.

impatiens ou **impatiente :** — Genre de balsamines, dont le fruit éclate dès qu'on y touche.

impatient, e : — Qui manque de patience.

impatientant, e : — Qui impatiente.

impatienter : — Faire perdre patience. — S'impatienter : Perdre patience.

passion : — Différents états par lesquels on passe. — Vice,

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **tribulation, inopiné, viduité.**

tribulation : — lat. tribulatio, de tribulare, presser, affliger. — Affliction, adversité morale.
affliction : — lat. afflictio. — Chagrin vif, peine de l'âme.
adversité : — Infortune, malheur.
chagrin : — Tristesse, mélancolie, affliction.
peine : — lat. paena. — Punition, châtiment.
infortune : — Revers de fortune, adversité.
malheur : — Mauvaise fortune. — Accident fâcheux.

inopiné : — lat. inopinatus, de in priv., et opinari, penser. — Imprévu, qu'on n'attendait pas.
inattendu. — Qu'on n'attendait pas. — Soudain.
soudain : — lat. subitaneus, subit. — Subit, prompt.
subit : — lat. subitus. — Soudain, qui arrive tout à coup.
imprévu : — Qu'on n'a pas prévu. — Inattendu, inopiné.

viduité : — lat. viduitas. — Veuvage.
veuvage : — Etat d'un veuf, d'une veuve.

3. — *Différenciez :*

espérance : — Attente d'un bien qu'on désire. — Objet de cette attente. — L'une des trois vertus théologales.
confiance : — lat. confidentia. — Espérance ferme en quelqu'un, en quelque chose. — Assurance dans la probité de quelqu'un.
résignation : — Soumission à la volonté de quelqu'un, à son sort.

prier : — lat. precari. — Conjurer ou honorer la divinité par des paroles où l'on exprime ses besoins ou son respect. — Demander avec instance et, quelquefois, avec humilité.
supplier : — lat. supplicare, plier le genou. — Prier avec instance et soumission.
implorer : — lat. implorare. — Demander humblement et avec instance.
solliciter : — lat. sollicitare, demander. — Demander avec instance.
adjurer : — lat. adjurare. — Supplier avec instance.
invoquer : — lat. invocare, de in, dans, et vocare, appeler. — Appeler à son aide, à son secours.

4. — *Indiquez quelques* adjectifs *qui rendent la stupeur d'une personne accablée par une nouvelle inattendue.*

En voici quelques-uns: interdite, stupéfaite, atterrée, anéantie, pâle, livide, exsangue, assommée, abasourdie, frappée, annihilée, brisée, suffoquée, renversée, perplexe, désespérée, exaspérée, etc.

5. — *Que signifie* élargies?

élargies : — latin *elargire*, départir, attribuer, octroyer.

---

9. Louis Veuillot à M. Henri Parrot

Cette lettre est une lettre de condoléances. Henri Parrot, ami de Louis Veuillot, a perdu son fils. Veuillot, qui a perdu autrefois quatre enfants, rappelle à son ami les pensées chrétiennes où il a trouvé lui-même et trouve encore sa meilleure consolation.

La lettre est datée de mai 1871. On est aux lendemains de la malheureuse guerre franco-allemande et la Commune est maîtresse de Paris : Veuillot est réfugié à Versailles d'où il écrit. La 1re phrase (*désastre*) fait allusion à ces tristes événements.

4 parties : a) *Combien je comprends ta douleur !* (p. 25) ; b) *Mais ton fils n'est pas mort* (p. 26, 14 lignes) ; c) *Par l'intercession de Jésus-Christ, nous sommes tout puissants contre la mort* (fin du 1er alinéa) ; d) *Rendons-nous dignes de revoir nos enfants* (2e et dernier alinéa).

(*Fond*) Page de haute inspiration chrétienne, qui nous fait songer au cri de l'apôtre : "O mort, où est ta victoire [1]?" Elle témoigne, non seulement de la foi profonde de Veuillot, mais de son exquise sensibilité : "ami ... mon cher Henri...". — "J'ai pleuré quatre enfants". — "Comme je voudrais être près de toi."

---

1. Saint Paul. 1 Cor., XV, 55. Titre d'un roman décourageant de Daniel Rops (1937).

(*Style*) Le ton est grave, comme il convient. L'émotion se traduit par la brièveté des phrases, par des formules de tendresse: "Cher ami, mon vieil ami, mon cher Henri", par des répétitions expressives : ton fils *n'est pas mort.* Il a vécu, mais *il n'est pas mort.*" "*Non, non,* mille fois..."

(*Impression générale*) Est-ce bien le même Veuillot que nous avons connu ailleurs si plaisant, si rieur ? Quelle variété dans sa manière ! Il ne nous laisse voir ici de lui-même que le chrétien et l'ami. Mais quelle grande âme et quel noble cœur !

---

10. Louis Veuillot à Mgr Parisis, évêque d'Arras

Louis Veuillot vient de perdre deux filles : Marie et Gertrude. Il répond à une lettre de condoléance de son ami Mgr Parisis.

4 parties : a) *Entrée en matière* (1er alinéa) ; b) *Loin de m'abattre, ces coups me relèvent* (2e alin.) c) *Les vertus et la pieuse mort de ces deux enfants* (3e alin.) ; d) *Demande de prières.*

(*Fond*) Il bénit la main qui le frappe. Il déclare même, dans son humilité, qu'il a mérité ces épreuves: "J'ai trop à faire de m'humilier et de me repentir pour me plaindre ..." Et plus loin: "Une sévérité de Dieu m'a éloigné de ce saint spectacle." La foi et la résignation de ce père sont profondément émouvantes et édifiantes.

(*Forme*) A cette révélation de la pensée et du sentiment répond une forme simple et grave. Les phrases sont courtes. La ferveur qui les anime s'exprime parfois en formules exclamatives et comme jaculatoires : "Oh ! que la miséricorde de Dieu est grande ! Comme il m'avertit ! comme il me presse ! comme il me commande ! et comme je l'entends !"

(*Impression générale*) Mais qu'importe ici la forme, si belle qu'elle soit ? En cheminant avec un si noble compagnon, nous ne songeons guère à admirer les fleurs du chemin, tant sa conversation nous transporte dans les hauteurs sublimes de la foi.

---

11. Voltaire à Mme la duchesse de Choiseul

La lettre est datée de Ferney, dans les montagnes de Savoie, près de Genève : Voltaire s'est retiré là depuis de nombreuses années. Il est le seigneur du lieu. Le château où il résidait existe encore. Voltaire, né en 1694, est âgé de 74 ans au moment où il écrit. Il mourra en 1778, dix ans plus tard

2 parties : a) *Il s'excuse de ne pas exprimer en vers sa reconnaissance;* b) *et de l'exprimer en si mauvaise prose* (à partir de: "Nous nous défions même...").

(*Le fond*) *a*) N'oublions pas que la faveur dont Voltaire remercie Mme de Choiseul a été accordée à la petite fille de Corneille. En souvenir d'un si grand poète, ne conviendrait-il pas que Voltaire tournât son compliment en beaux vers alexandrins ? Sans doute, mais encore faudrait-il avoir hérité de Corneille son secret poétique ! *b*) Ma prose elle-même, ajoute Voltaire avec une modeste feinte, sent un peu son montagnard, son Allobroge; et, pour la faire agréer, il faudra toute l'indulgence de la bienfaitrice.

(*Forme*) La forme de ces lignes en fait tout le prix. Leur contenu pourrait tenir en un mot : *Merci !* Mais voilà qui serait bien sec pour un compliment. Voltaire donne à ce merci les développements qui conviennent. Il affecte une grande déférence. Sa modestie est feinte. Mais son esprit est partout manifeste. Un sourire malicieux détend son visage lorsqu'il écrit : "Les temps sont *bien durs* et la plupart des vers qu'on fait *le sont aussi.*" —

"Nous sommes des *Allobroges.* Des gens *arrivés de Versailles* nous ont dit que..."

Regardons enfin qu'il dit : *nous,* et non *je.* Ce n'est pas là un pluriel de majesté. Il parle au nom de Mme Dupuits et au sien. Et l'humiliation de remercier et de complimenter lui pèse d'autant moins qu'il en fait supporter une bonne part à sa protégée.

---

12. Piron à Maurice de Saxe

(*Fond*) Lettre dont on peut dire, comme de celles de Voltaire, que l'esprit en fait tout le prix.

D'abord il félicite ce général victorieux d'être ... *édifiant,* d'avoir été envoyé pour notre salut ... *spirituel,* de nous mener au paradis ... *sur son char de triomphe.*

Le reste de la lettre énumère toutes les preuves que le maréchal nous donne ... de *sa bravoure ?* Non, de sa piété, de son zèle : il nous force à chanter sans cesse des *Te Deum,* et oblige ainsi à aller à la Messe des gens que l'on ne voit d'ordinaire qu'à l'Opéra.

(*Forme*) Remarquez les ingénieux rapprochements, ou plutôt les ingénieuses oppositions de mots :

L'épée *à la main* ... les louanges *à la bouche.*

A la messe ... à l'Opéra.

---

13. Voltaire à M. le marquis d'Argenson

4 parties : a) *Introduction où Voltaire s'excuse habilement* (1re phrase) ; b) *Présentation du jeune homme dont l'éloge est ingénieusement mêlé à celui de M. d'Argenson;* c) *Références* (avant-dernier alinéa) ; d) *Formule finale.*

RÉDACTION

(*Lettre au chef d'une maison de commerce pour solliciter un emploi qui s'y trouve vacant.*)

OBSERVATIONS SUR LA LETTRE DE DEMANDE

Il s'agit de vous concilier la bienveillance de votre correspondant et d'obtenir de lui une réponse favorable. Vous vous efforcerez donc, afin d'adopter la forme convenable, de vous mettre par la pensée en sa présence et de répondre d'avance aux objections qu'il ne manquera pas de faire :

1. Pourquoi avez-vous quitté votre place ? — Je n'en avais pas. Je viens de terminer mes études.

2. Pourquoi désirez-vous entrer à mon service ? — On dit un si grand bien de votre maison.

3. Oui, mais êtes-vous bien capable de servir utilement chez moi ? — Mon Dieu, je ne suis pas bachelier, mais j'ai mon certificat d'études ...

4. Le patron (à part lui) : Ce garçon m'a l'air, en effet, intelligent. Mais savoir s'il est consciencieux et travailleur ? — Je m'efforcerai de mériter votre confiance...

Québec, le 15 septembre 1926

Monsieur,

L'année[1] scolaire est achevée; je viens de quitter l'école des Frères, où j'ai terminé mes études.

Ayant appris qu'il y avait un emploi vacant dans vos bureaux, je prends la liberté, Monsieur, de m'adresser à vous.

Je désirerais vivement entrer dans votre maison de commerce si honorablement et si avantageusement connue.

J'ai mon diplôme de fin d'études et, sans vouloir surfaire mes modestes capacités, je puis bien dire que mes maîtres s'accordaient généralement à me trouver une bonne écriture et une certaine facilité pour calculer et pour rédiger une lettre.

1. Evitez de commencer vos lettres par *Je*.

En tout cas, si vous me faisiez, Monsieur, la faveur d'agréer cette demande, je m'efforcerais toujours d'être un employé laborieux et consciencieux, et de répondre ainsi, par mon travail et ma bonne volonté, à la confiance dont vous m'auriez honoré.

Dans l'espoir que vous voudrez bien, s'il est possible, faire à cette demande un accueil favorable, j'ose vous exprimer d'avance, Monsieur, mes plus vifs remerciements.

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes humbles civilités, l'expression de mon très profond respect.

Jean Mercier

---

14. Louis Veuillot à M. D. Carrière

Louis Veuillot, rédacteur en chef du journal *l'Univers*, écrit à un de ses lecteurs et amis, pour refuser d'insérer une pièce de vers que cet ami lui offre.

4 *parties* : a) *Le refus* (1re phrase) ; b) *Les raisons* : 1° Si nous créions un précédent, il nous pleuvrait des vers ; 2° et de lecteurs ayant de l'influence ; 3° sinon du talent ; 4° et que nous indisposerions par un refus ; c) *Conclusion* : Veuillot adjure donc son ami de bien prendre ce refus ; d) Et il ajoute que c'est encore lui, qui est le plus à plaindre, d'être obligé de refuser et de se faire ainsi détester.

(*Observations diverses sur la forme*). — Pour faire passer son refus, l'auteur multiplie : 1° *les protestations d'amitié* :

"mon bon petit Carrière; s'il y a au monde un homme qui désire vous être agréable, c'est bien votre serviteur; tout à vous néanmoins."

2° *les adjurations* familières et touchantes :

"Pour l'amour de Dieu, au nom de votre fille Jeanne et de ma fille Marie..."

3° *les hyperboles* enveloppées d'un sourire :

"tout *ce qui pleuvrait* de poèmes...; ***députés et pairs*** de France se mettraient de la partie...; nourrissant de ***noirs et*** *furieux projets* contre nous...; je suis ***en horreur au genre*** *humain.*"

---

15. Vauvenargues à M. Amelot

Trois parties : a) *Il note poliment que sa lettre est restée sans réponse* (1re phrase) ; b) *Il s'explique ce silence* : (le ministre est si occupé !), *mais il ajoute que l'inutilité de telles démarches décourage la noblesse des provinces* (fin du 1er alinéa) ; c) *Il rappelle ses états de service et l'offre de sa démission* (2e alinéa jusqu'à : "Je n'ai pu ...") ; d) *Formules d'excuses destinées à attirer la bienveillance du destinataire* : (*"Je n'ai pu..."* et avant-dernière phrase) ; e) *Formule finale* (dernière phrase).

(*Fond*) Cette lettre nous renseigne sur l'état d'âme des officiers nobles qui servent en province au XVIIIe siècle. L'avancement, les places, les faveurs, vont à la noblesse de cour. Et ils s'en montrent fort contrariés.

Vauvenargues est officier. Déçu dans ses ambitions, il offre sa démission. Sa lettre est d'un mécontent, mais très habile. Il ne néglige aucune occasion de placer son propre éloge : "Gentilhomme qui n'a que du zèle ... J'ai passé toute ma jeunesse loin des distractions ... Volonté laborieuse ... L'amour de mon devoir ..."

Nul doute qu'au reçu d'une telle lettre, le ministre n'obtienne du roi quelque récompense, pour ce bon serviteur de Vauvenargues, et une pension avantageuse.

Observons néanmoins qu'il ne faut pas prendre ses doléances au pied de la lettre. On est toujours mauvais juge dans sa propre cause et on est toujours mal venu de faire sa propre apologie. Ainsi Vauvenargues exagère manifestement lorsqu'il parle de "toute sa jeunesse ...

passée ...'' Il a vingt-neuf ans à peine à la date de cette lettre [1].

(*Forme*) Les phrases sont un peu longues, lourdes, et embarrassées de *qui* et de *que*. Mais cet embarras même prévient ici en sa faveur : car il trahit sa gêne d'une telle démarche.

(*Conclusion*) La démarche de Vauvenargues a abouti. Il a obtenu de quitter l'armée. Heureusement pour les lettres; il a pu consacrer ses loisirs à ciseler de belles *Maximes* dont nous trouverons plus loin (N° 124) quelques jolis spécimens. L'une de ces maximes ne prend même toute sa signification que si elle est rapprochée de la lettre qui nous occupe :

''On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, *comme on se console de n'avoir pas les grandes places.* On peut être au-dessus de l'une et l'autre par le cœur'' (p. 461).

L'amertume qui perce à travers la lettre à M. Amelot prouve surabondamment que Vauvenargues se consolait assez mal de n'avoir pas les grandes places. Les éloges qu'il s'y décernait supposent un fonds de vanité que nous retrouvons ici dans sa maxime; car il va sans dire qu'il s'attribue libéralement cette ''supériorité du cœur'' dont il parle. Ainsi la lettre et la maxime s'éclairent mutuellement.

---

16. Mme de Maintenon à Mlle d'Aubigné

Mme de Maintenon était la raison, la sagesse même. L'heureuse influence qu'elle exerçait sur Louis XIV l'avait fait surnommer Sa Solidité.

Elle avait créé l'établissement de Saint-Cyr pour l'éducation des jeunes filles nobles et elle s'occupait avec zèle de ses jeunes protégées. C'est sur sa demande que Racine composa pour elles *Esther* et *Athalie*.

1. Il est né en 1715, et la lettre est de *janvier* 1744.

Elle appartenait par sa naissance à la famille des d'Aubigné. Mlle d'Aubigné, à laquelle elle écrit ici, était une fille de son frère. Elevée à Saint-Cyr, cette jeune fille, fort glorieuse de la haute situation de sa tante, montrait un fâcheux penchant à l'orgueil. C'est contre ce défaut que Mme de Maintenon va la mettre en garde.

Trois parties : a) *Deux phrases d'introduction;* b) *Votre orgueil est effroyable* (1er alinéa) ; c) *et injustifié* (2e alinéa jusqu'à : "... et vous n'êtes rien.") ; d) *Je fais appel à votre raison et à votre cœur* (de : "Je vous parle comme à une grande fille..." jusqu'à la fin).

(*Forme*) Sa forme est celle d'une admonestation sévère, mais digne, et tempérée par la bonté. La lettre commence et se termine par des termes d'affection (Je vous aime ... je vous en aimerai davantage). Mais cette affection justifie et corrige le ton sévère de l'ensemble. On croit entendre Mme de Maintenon sermonner sa nièce. Elle parle sa lettre plutôt qu'elle ne l'écrit : le ton est d'une réprimande verbale : les phrases sont courtes, coupées de silences; leur forme est volontiers interrogative et exclamative; l'ironie y est destinée à mater la suffisance de la petite orgueilleuse;

"Vous croyez-vous un personnage important?"
"Vous savez l'Evangile par cœur, eh! qu'importe!"
"Vous voudriez même vous élever au-dessus de moi!"

Enfin certains mots plus importants se détachent en fin de phrases. Une voix grondeuse les appuie, les fait vibrer. Et ils sont suivis d'un silence :

"Je vois en vous un orgueil *effroyable.*"
"Je suis très peu de chose, et vous n'êtes *rien.*"
"Présomption ridicule devant les hommes, et *criminelle* devant [Dieu."

(*Impression générale*) Mme de Maintenon se révèle ici telle que nous la connaissons par ailleurs, foncièrement raisonnable, droite, vertueuse, faisant tout fléchir devant la raison; bonne, mais sans tendresse, et franche jusqu'à la sévérité.

---

17. Voltaire à M. Deodati de Tovazzi

HARMONIE ET RICHESSE DE LA LANGUE FRANÇAISE

1. — *Quel est le sujet de cette lettre?*

Une défense de la langue française.

— *Que savez-vous de son auteur?*

Cf. *Biographies,* fin du livre de l'élève.

— *Dans quelle circonstance l'a-t-il écrite?*

En réponse à un grammairien italien qui avait prétendu établir, dans une brochure, la supériorité de la langue italienne sur le français et qui avait envoyé à Voltaire la brochure en question.

2. — *Distinguez-en nettement les différentes parties*:

a) *Préambule* (1er alin.); b) *Considérations sur les langues en général* (alin. 2, 3, 4); c) *L'harmonie de la langue française* (alin. 5); d) *Sa richesse* (de : "Vous vantez, Monsieur, l'extrême abondance... etc.... p. 39)" jusqu'à: "Mais croyez-moi ... (p. 41)"; e) *Conclusion* (de: "Mais croyez-moi ..." à la fin).

3. — *Voltaire dit que c'est le peuple qui a formé les langues: est-ce vrai pour la langue française?*

Oui et non. Le fond principal de la langue est en effet constitué par des mots de formation populaire venus du latin. Mais ce fond a été enrichi par des mots de formation savante, forgés en général avec des éléments grecs : philosophie, autopsie, épidémie, mégalomanie, microscope, photographie, télescope (Cf. *Dictionnaire Hatzfeld*, introd.).

4. — *Quelles raisons donne-t-il de la supériorité de deux d'entre elles?*

La présence d'un rythme dans le latin et dans le grec, rythme fait d'un mélange de dactyles et de spondées [1].

---

1. Le *dactyle* est un pied formé d'une syllabe longue et de deux syllabes brèves (Analogie tirée du doigt qui est formé de trois parties, une plus longue et deux plus courtes : phalange, phalangine

— *Quels éléments d'harmonie signale-t-il dans la langue française?*

La présence des diphtongues, comme *oi* dans *rois, exploits, histoires,* et des *e* muets finals : *empire, victoire, couronne.*

5. — *Comment établit-il la richesse de celle-ci?*

Par l'indication d'un grand nombre de synonymes aux mots *orgueil, vaillant, ragoût, gourmand, savant.* L'auteur italien s'imaginait que ces mots manquaient de synonymes en français.

6. — *Voltaire rappelle à son correspondant quelques-uns des principaux écrivains français du XVIIe siècle; complétez cette liste en énumérant ceux du XIXe siècle.*

Il n'y a qu'à faire un choix parmi les écrivains du XIXe siècle cités à la *table des matières* (livre de l'élève) : J. de Maistre, Chateaubriand, Lamennais, Lamartine, Vigny, Michelet, Victor Hugo, Musset, Veuillot, Taine, Daudet.

7. — *Montrez que, dans sa défense de la langue française, l'auteur réfute point par point son adversaire, mais sans jamais se départir de la délicatesse et de la courtoisie. On en peut conclure que cette lettre, où l'on ne rencontre ni "rudesse", ni "obscurité", ni "sécheresse", est déjà en elle-même, par sa composition et sa forme, un excellent plaidoyer pour la langue.*

L'auteur italien, ainsi que Voltaire le rappelle (voir le 2e alinéa de la p. 40), reprochait quatre choses à notre langue: 1° sa rudesse (ou manque d'harmonie) ; 2° son défaut de prosodie; 3° son obscurité; 4° sa sécheresse (ou indigence).

Or, il lui répond : 1° que des diphtongues et des finales muettes donnent à notre langue une sorte d'harmonie que l'italien lui-même ne possède point; 2° que sans doute le français n'a ni dactyles ni spondées, mais que l'italien n'en a pas davantage; 3° que notre langue est incapable

---

t phalangette). *Dactylos* en grec : doigt; d'où *dactylographie.* Le *spondée* est formé de deux syllabes longues. Le mélange en de certaines proportions du dactyle et du spondée constitue les vers d'Homère et de Virgile.

de rendre certaines nuances des choses, mais que c'est là un sort commun à toutes les langues; 4° que notre prétendue indigence verbale est une véritable richesse. En regard de *"valente, prode, animoso"* (vaillant, preux, animé), nous avons : vaillant, valeureux, preux, courageux, intrépide, hardi, animé, audacieux, brave, et ainsi du reste pour les autres mots incriminés.

Mais Voltaire enveloppe sa réfutation de toutes sortes de précautions oratoires, d'appréciations flatteuses pour la langue italienne et pour son correspondant, si bien que ce correspondant, traité avec tant de courtoisie, ne peut songer à s'offenser de la réponse de Voltaire. Le spirituel Français mêle habilement les éloges de l'italien à l'apologie de notre langue : ces éloges font passer cette apologie.

8. — *Le style est en général très simple; cependant on rencontre, par-ci par-là, quelques tours imagés ou spirituels qui donnent du relief à la pensée; donnez quelques exemples.*

"Jouissez de votre droit d'aînesse et laissez à vos cadettes partager quelque chose de la succession. — J'ai toujours respecté les Italiens comme nos maîtres. Mais vous avouerez que vous avez fait de fort bons disciples. — Votre alphabet de nos misères. — Vous vous imaginez que nous n'avons que ce terme (ragoût) pour exprimer nos mets ... Plût à Dieu que vous ayez raison, je m'en porterais mieux ! mais *malheureusement* nous avons un dictionnaire entier de cuisine."

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* langue (*lat.* lingua) *et donnez-en la signification.*

langue : — lat. lingua. — Idiome d'une nation.

langage : — Emploi de la parole pour exprimer les idées.

langue-de-bœuf : — Outil de maçon en forme de cœur.

langue-de-carpe : — Instrument de dentiste pour extirper les dents molaires.

langue-de-carpette : — Burin de serrurier, à tranchant arrondi.

langue-de-chat : — Biscuit long et plat. — Outil de graveur.

languedocien, enne : — Du Languedoc.

languette : — Petite langue. — Se dit de tout objet qui rappelle la forme d'une petite langue.

langueyage : — Action de langueyer.

langueyer : — Visiter la langue d'un porc pour s'assurer qu'il est sain ou s'il est ladre. — Garnir les tuyaux d'orgue de languettes métalliques.

langueyeur : — Individu chargé de langueyer les porcs.

languier : — Langue et gorge fumées d'un porc.

2. — *Distinguez les synonymes de* orgueil, vaillant, gourmand, savant, *énumérés dans le texte.*

orgueil : — anc. haut. allem. urgoli. — Opinion trop avantageuse de soi-même.

superbe : — lat. superbus. — Orgueil, présomption. (Dans ce sens, il est nom fém.)

présomption : — Opinion trop avantageuse de soi-même.

jactance : — lat. jactantia. — Hardiesse à se vanter. — Vanterie.

hauteur : — Ici, fierté, arrogance, orgueil, morgue.

fierté : — lat. feritas. — Caractère de ce qui est fier, altier, arrogant, orgueilleux.

morgue : — Contenance hautaine et méprisante.

élévation : — lat. elevatio. — Grandeur d'âme.

dédain : — Mépris exprimé par l'air, le ton, le maintien.

arrogance : — Fierté méprisante et insultante. — Morgue, manière hautaine.

insolence : — Effronterie, hardiesse excessive. — Orgueil offensant.

gloire : — lat. gloria. — Honneur, éclat acquis par les vertus, les talents. — Hommage. — Splendeur.

gloriole : — Vanité qu'on tire des petites choses.

outrecuidance : — De outre, et du vieux mot français cuider, penser. — Présomption impertinente, fatuité.

vaillant : — lat. valens, qui a de la force, du courage. — Qui a de la vaillance, c'est-à-dire, de la valeur, du courage.

audacieux : — Qui a de l'audace, de la hardiesse.

animé : — Plein de vie, d'animation, de courage.

preux : — lat. prodis. — Brave, vaillant, chevaleresque.

courageux : — Qui a du courage.

intrépide : — lat. intrepidus. — Qui ne craint point le péril.
valeureux : — Qui a de la vaillance, du courage.
hardi : — goth. hardus, dur. — Qui agit avec audace et confiance. — Audacieux.
héroïque : — Qui appartient au héros. — D'un héros.
brave : — Vaillant, courageux.

gourmand : — Qui mange avec excès les bons morceaux, les mets fins.
glouton : — lat. glutto. — Qui mange beaucoup et avec avidité.
friand : — Qui aime les morceaux délicats. Qui est gourmand.
goulu : — lat. gula, gueule. — Qui aime à manger et qui mange avec avidité.
avide : — Vorace, goulu.
vorace : — Qui dévore, qui mange avec avidité.

savant : — Qui a des connaissances étendues.
docte : — lat. doctus, de docere, instruire. — Savant, érudit.
érudit : — lat. eruditus. — Qui a, qui renferme beaucoup d'érudition, de savoir.
instruit : — Qui a de l'instruction.
éclairé : — Qui a beaucoup de connaissances, d'expérience; instruit.
habile : — lat. habilis. — Apte, ayant le droit de. — Adroit.
lettré : — Qui a du savoir.

3. — *Indiquez dix* épithètes *pouvant caractériser le mot* langue.

Epithètes: — souple, claire, harmonieuse, châtiée, pure, impeccable, savante, fleurie, riche, excellente, heureuse, abondante, pauvre, indigente, hardie, obscure...

4. — *Expliquez les expressions ci-après relatives à ce même mot*:

langage : — Emploi de la parole pour exprimer les idées. — Manière de parler.
parler : — lat. pop. paraulare, pour parabolare. — Exprimer sa pensée par la parole. — Nom : Dialecte.
parlure : — Mot employé pour caractériser la langue d'un orateur.
idiome : — gr. idiôma; de idios, propre. — Langue propre à une nation.

dialecte : — gr. dialektos. — Variété régionale d'une langue.

patois : — bas. lat. patriensis, du pays paternel. — Idiome populaire propre à une province.

jargon : — langage corrompu, et, abusivement, langue étrangère qu'on n'entend pas. — Langage particulier à certains milieux.

baragouin : — Langage corrompu et incompréhensible.

argot : — langue spéciale aux gueux, aux malfaiteurs. — Langage particulier adopté dans certaines professions : l'argot des peintres, l'argot des militaires.

idiotisme : — Construction particulière à un idiome.

gallicisme : — lat. gallicus, gaulois. — Construction propre à la langue française, contraire aux règles ordinaires, mais autorisée par l'usage. — Ex.: il vient de mourir.

hellénisme : — Expression particulière à la langue grecque.

latinisme : — Expression particulière à la langue latine.

hébraïsme : — Expression particulière à la langue hébraïque.

anglicisme : — Locution propre à la langue anglaise et transportée dans notre langue.

provincialisme : — Manière de s'exprimer, propre à une province.

archaïsme : — gr. arkhaios, ancien. — Mot, tour de phrase suranné. — Emploi de mots, de termes qui ont vieilli.

néologisme : — préf. néo, gr. logos, discours. — Emploi de mots nouveaux ou de mots anciens dans un sens nouveau.

barbarisme : — Mot forgé dans une langue où il n'existe pas, employé dans un sens contraire à l'usage.

solécisme : — Faute contre la syntaxe.

philologie : — gr. philos, ami, logos, discours. — Science qui embrasse toute l'étude des belles-lettres; science de la vie intellectuelle, sociale, artistique d'un ou de plusieurs peuples. — Aujourd'hui, souvent employé dans le sens de linguistique.

linguistique : — Etude historique et comparative des langues.

glossaire : — gr. glôssa, langue. — Dictionnaire expliquant les mots vieillis ou peu connus d'une langue.

vocabulaire : — Ensemble des mots qui appartiennent à une langue, à une science.

lexicologie : — gr. lexikon, lexique, logos, discours. — Science, connaissance raisonnée des mots sous le rapport de l'éty-

mologie, des acceptions et, en général, de tout ce qu'il est essentiel de savoir pour écrire convenablement une langue.

bilingue : — lat. bilinguis. — Qui est ou qui parle en deux idiomes différents.

polyglotte : — préf. poly, plusieurs, et gr. glôssa, langue. — Se dit des ouvrages écrits en plusieurs langues. — Nom et adj. : Personne qui parle plusieurs langues.

langue morte : — Langue qu'on ne parle plus, comme le latin, le grec, le sanscrit.

langue vivante : — Langue actuellement parlée, comme le français, l'anglais, etc.

langue analytique : — où les formes sont complexes. Ex.: Je vous ai vu.

langue synthétique : — où les formes sont contractées. Ex.: Vidi.

---

18. Mme de Sévigné au comte de Bussy-Rabutin

Le comte de Bussy-Rabutin était cousin de Mme de Sévigné. Il exerçait aux dépens de ses meilleurs amis sa verve caustique. Mme de Sévigné eut fréquemment à se plaindre de ses propos malins. Elle lui avait justement adressé dans une lettre précédente quelque reproche un peu vif. C'est de cette vivacité qu'elle s'excuse dans la lettre précédente.

Trois parties: a) *Elle se repent de sa lettre* (deux phrases) ; b) *Elle rejette tout le tort sur elle-même, sur sa méchante humeur qui est maintenant passée* (1er alinéa) ; c) *"N'en parlons plus"* (2e alinéa).

(*Fond*) Ces lignes témoignent d'un grand fonds de bonté. Mme de Sévigné souffre de tout le chagrin qu'elle croit avoir causé. Nous retrouvons bien ici le bon cœur de celle qui écrivait à sa fille : "J'ai mal à votre poitrine". Sa bonté est ici d'autant plus manifeste que, selon toutes probabilités, son ressentiment contre son cousin devait être justifié.

(*Forme*) *Conjugaison.* Mme de Sévigné emploie encore certaines formes verbales, que l'on tend à abandonner aujourd'hui.

AU LIEU DE:	ON DIRAIT PLUTÔT AUJOURD'HUI :
Je ne l'*eus* pas plus tôt écrite que je m'en *repentis.*	Je ne l'*ai* pas *eu* plus tôt écrite que je m'en *suis repentie.*
Je n'*eus* pas la docilité...	Je n'*ai* pas *eu*...
Je *trempai* ma plume dans mon fiel, et cela *composa*...	J'*ai trempé*... et cela *a composé*...
Si vous *fussiez* entré..., nous nous *fussions* moqués...	Si vous *étiez* entré..., nous nous *serions* moqués...

Images. Nous retrouvons ici les façons de s'exprimer si imagées, si pittoresques, que nous avons déjà remarquées chez la spirituelle marquise : "Démonter mon esprit ... trempai ma plume dans mon fiel ... lettre amère." (Cf. Nos 2 et 3).

---

19. Voltaire à Mademoiselle * * *

1. — *Quelle est la nature de cette lettre?*

Une lettre de conseils.

2. — *Distinguez-en les différentes parties:*

a) *Début* : excuses et compliments (six premières lignes) ; b) *Le conseil* : les auteurs qu'il faut préférer (reste du 1er alinéa) ; c) *La première qualité des bons auteurs*: le naturel (2e alin.) ; d) *Les profits que l'on retire de leur fréquentation* (3e alin.) ; e) *Formule finale* (trois dernières lignes).

3. — *Le début montre avec quel art l'auteur sait présenter des excuses et tourner un compliment. Quel effet produit la négation dans*: Je ne suis qu'un...?

L'effet d'une affirmation plus forte : "*Je suis seulement* un vieux malade."

— *Qu'y a-t-il de flatteur pour la jeune fille dans la première phrase?*

Il y a ceci que Voltaire, à l'apogée du talent et de la gloire, a l'air d'attribuer à cette jeune fille une grande supériorité sur lui.

— (*Commentez: dont vous* m'honorez... que *de la prose.*) ;

Dont vous m'honorez. Il affecte de croire que sa correspondante lui fait beaucoup d'honneur en lui écrivant. *"Que de la prose".* Il se prononce à lui-même ce *"que"* dans un sourire : car il ne doute point que sa prose vaille tous les vers du monde. Mais il continue ici les compliments déjà inclus dans "vous m'honorez",

— *dans la deuxième phrase?*

Le compliment continue : Voltaire se défend de pouvoir donner des conseils à sa correspondante, tant elle lui est supérieure !

— *Pourquoi* d'autre *au singulier?*

Parce que l'adjectif se rapporte à conseil sous-entendu. *Votre goût* est déjà un excellent conseil; il suffit; pourquoi en vouloir *un autre ?*

4. — *Voltaire conseille un choix rigoureux, exclusif même* (ne lire que...) : *quelles sont les deux conditions que doivent réunir les ouvrages à lire?*

1°) D'être réputés ("suffrages du public") ; 2°) mais d'une réputation de bon aloi ("point équivoque").

5. — *Il indique ensuite comment se distinguent les bons auteurs.*

Par le naturel, le bon sens, la clarté.

6. — *Il insiste sur le naturel: montrez avec quelle force il condamne le défaut contraire.*

Le contraire est l'affectation. Voltaire s'étend sur ce défaut; il l'analyse; il le définit en variant les formules : *On n'écrit plus qu'en énigmes. Rien n'est plus simple, tout est affecté. On s'éloigne en tout de la nature. On a*

le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres. (Voir aussi à l'alinéa qui suit: la moindre affectation est un vice). Il y a tout à parier que les "jolis vers" de la correspondante devaient être passablement entortillés. Il faut se défier des roses que Voltaire vous offre : elles piquent.

7. — *Il cite, comme exemples, deux auteurs remarquables de naturel; indiquez le jugement qu'il porte sur chacun d'eux.*

Mme de Sévigné écrit avec un grand naturel, Racine, avec une élégante simplicité.

— *Quels sont les termes qui révèlent l'admiration toute particulière qu'il a pour Racine?*

"Chacun croit, en le lisant, qu'il dirait en prose tout ce que Racine dit en vers."

8. — *Que pensez-vous des écrivains qu'il propose comme modèles dans le paragraphe qui suit?*

Tous se distinguent par une élégante simplicité [1], par le naturel : Boileau-Despréaux se fit même le théoricien du naturel littéraire dans son *Art poétique*:

Aimez donc la raison: que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix [2].

Bossuet écrivait une langue ferme, dont tous les mots, retrempés à leur source, gardaient leur saveur étymologique. Quant à Racine, voir ce que nous disons plus loin (N° 68, question 5, fin) sur la propriété de ses expressions.

9. — *Quels profits retire-t-on de la lecture des bons auteurs?*

On s'accoutume à bien parler en les lisant.

10. — *Que faut-il, d'après Voltaire, pour bien écrire?*

"Exprimer simplement et noblement sa pensée."

---

1. Cependant on peut trouver que Fénelon est un peu trop fleuri, trop apprêté, dans son *Télémaque*.
2. Cf. Vol. I, L. de l'élève, p. 83.

11. — *Montrez* 1° *que la composition de ce morceau est un peu libre, et cela se comprend pour une lettre;*

Il revient sur la même idée dans les divers alinéas : sa pensée se répète plutôt qu'elle ne progresse [1].

1er *alinéa* : "Vous me demandez des conseils. Il ne vous en faut pas d'autre que votre goût."

2e *alinéa* : "Vos réflexions vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire."

1er *alinéa* : Les bons auteurs s'expriment avec clarté.

2e *alinéa* : Voyez avec quelle clarté notre Racine s'exprime toujours.

3e *alinéa* : Vous verrez que nos bons écrivains employaient toujours le mot propre.

— (*examinez en particulier l'enchaînement des idées*)*;*

Il faudrait plutôt parler de l'absence d'enchaînement apparent des idées. Pas de particules de liaison. De petites phrases qui se suivent, juxtaposées, sans que l'on puisse prévoir la direction que va prendre la pensée. Un seul exemple typique suffira. Il est tiré du 3e alinéa. Voltaire parle du mot propre. On croit qu'il va citer des exemples. Pas du tout. Il tourne court et parle du profit que l'on retire des bons auteurs.

2° *que Voltaire a su parfaitement s'adapter au caractère de sa correspondante;*

On devine entre les lignes qu'elle devait faire ses délices des "mauvais petits livres", des "petits romans" entortillés. Et le conseil de lire des auteurs simples et d'écrire simplement nous en dit long sur cette correspondante inconnue.

— 3° *qu'il lui donne ses conseils avec une politesse, une amabilité, une discrétion qui lui font éviter tout ce qui pourrait rappeler l'idée de leçon* (*citez les passages remarquables de ce point de vue*)*;*

---

1. Mais ses répétitions ne sont point des défauts : elles donnent plus d'importance à sa pensée, qu'elles retournent dans tous les sens. Sur la répétition comme procédé de développement, voir *Exercices de Style,* p. 75.

"Vous me demandez des conseils, il ne vous en faut point d'autre que votre goût... Mais, puisque vous daignez me consulter, je vous invite (et non : je vous *incite* ...) à *ne* lire *que* les ouvrages qui ... (*c'est donc qu'elle en lisait d'autres*)... Je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissez (*euphémisme*) faite pour leur ressembler ... Pardonnez, Mademoiselle, à ces longues réflexions (*euphémisme poli pour : conseils*).

— 4° *que le style, par sa simplicité, sa clarté, son élégance, est bien approprié au genre du morceau et au sujet littéraire qu'y traite l'auteur.*

Il écrit au courant de la plume et il se soucie peu des répétitions : le *simple* ... *simplicité* ... *simple* ... *simplement. S'expriment* ... *s'exprime* ... *exprimer.* Mais sa phrase est courte, nette, claire, nuancée : il évite les formules blessantes.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* lettre.

lettre : — lat. littera. — Chacun des caractères de l'alphabet. — Epître, missive, dépêche. — Pluriel : La littérature en général : histoire, grammaire, roman, poésie ...

lettrage : — Action de marquer avec des lettres. — Résultat de cette action.

lettré, e : — Qui a du savoir.

lettrine : — Petite lettre placée à côté d'un mot, pour indiquer un renvoi. — Lettres majuscules, ordinairement au nombre de trois, placées au haut de chaque colonne dans un dictionnaire.

littéraire : — lat. litterae, belles-lettres. — Qui concerne les belles-lettres.

littérairement : — Sous le rapport littéraire. (Peu us.)

littéral, e, aux : — lat. littera, lettre. — Qui est selon la lettre, le sens strict des mots.

littéralement : — A la lettre.

littérateur : — Qui fait son occupation habituelle de la littérature.

littérature : — lat. litterae, belles-lettres. — Connaissance des ouvrages et des règles littéraires. — Carrière des lettres, profession de l'homme de lettres. Néologisme : tout ce qui a été écrit sur un sujet particulier.

2. — *Indiquez des synonymes de* **affectation,** *des homonymes de* **vice, lire.**

Synonymes :

affectation : — Destination, application. — Manière d'être ou d'agir, qui n'est pas naturelle (C'est le sens qu'il a ici).

enflure : — Emphase dans le style.

boursouflage : — Enflure du style.

boursouflure : — Enflure, au propre et au figuré.

emphase : — gr. emphasis, apparence. — Exagération pompeuse dans le discours ou le ton.

exagération : — Action de dépasser la mesure, la vérité, en pensée, en parole, en action, en littérature.

pompe : — gr. pompê, procession. — Apparat, procédés solennels.

préciosité : — Affectation dans les manières, dans le langage, les écrits.

burlesque : — Drôlerie exagérée. Ex.: "Virgile travesti," de Scarron.

Homonymes :

vice (mauvaise habitude): — vis (n. fém. pièce de bois, de métal, cannelée en spirale). — visse, visses, vissent (v. visser); vice : particule qui entre dans beaucoup de noms.

lire (verbe): — lyre (instrument de musique à cordes); lire (unité monétaire italienne).

3. — *Donnez les différentes acceptions de* **prose.**

a) Tout ce qui se dit et s'écrit et qui n'est point en vers : — Le langage ordinaire est la prose la plus simple et la plus familière.

b) Hymne latine composée de vers sans mesure, mais rimés : La chorale interpréta avec brio la prose "Veni, Sancte Spiritus".

c) Sens familier : discours, lettre. — Je lus sa prose avec plaisir.

4. — *Citez quelques* adjectifs *qui marquent les qualités et les défauts du style.*

a) *Les qualités* : — naturel, clair, harmonieux, précis, concis, noble, simple, correct, etc.

b) *Les défauts* : — emphatique, obscur, trivial, enflé, cacophonique, prolixe, incorrect, exagéré, affecté, etc.

5. — *A propos du mot* livre, *expliquez*:

plaquette : — Petit volume de peu d'épaisseur.
brochure : — Ouvrage broché, peu volumineux.
opuscule : — lat. opusculum, dimin. de opus, ouvrage. — Petit ouvrage de science ou de littérature.
pamphlet[1] **:** — mot anglais. — Petit écrit satirique et violent.
libelle : — lat. libellus, petit livre. — Ecrit diffamatoire.
livraison : — Partie d'un ouvrage qu'on livre aux souscripteurs, au fur et à mesure de l'impression partielle qui s'en fait.
fascicule : — lat. fasciculus, petit faisceau. — Cahier d'un ouvrage scientifique ou littéraire publié par fragments.
bouquin : — flam. boeckin. — Vieux livre de peu de valeur.
manuel : — Livre qui présente, sous un petit format, les notions essentielles d'un art, d'une science.
album : — Registre destiné à recevoir des vers, des dessins. — Recueil de musique. — Sorte de livre où des carrés, des ovales sont découpés, pour qu'on y glisse des photographies, etc.
eucologe : — gr. eukhê, prière, et logos, discours. — Livre de prières pour l'office des dimanches et des fêtes.
missel : — lat. missa, messe. — Livre qui contient les prières de la messe pour tous les jours de l'année.

---

1. Provincialisme au sens de *plaquette* ou *brochure*.

20. Fénelon au duc de Bourgogne

Dans cette lettre, qui n'est qu'une effusion de son cœur, Fénelon donne à son royal élève, qu'il a si bien formé, les conseils les plus judicieux pour la conduite de sa vie. Essayez de dégager les sentiments qui y sont manifestés.

Fénelon félicite son royal élève de son amour de Dieu (1er alin.). Il lui conseille le courage (2e alin.), l'oraison (3e alin.), les lectures édifiantes, la fréquentation des sacrements et la fuite du respect humain (4e alin.). Le jeune prince devra aussi cultiver en lui l'humilité; et si, par malheur, il venait à offenser Dieu, qu'il se reprenne promptement par une bonne confession (avant-dernier alin.). Il peut compter en tout cas sur le souvenir, les prières et le dévouement de son précepteur (dernier alinéa).

---

21. Comment on sollicite une invitation à un dîner

Louis Veuillot joue ici d'un syllogisme amusant : Ne pouvant dîner seul, je dois le faire avec Du Lac. Or, Du Lac dîne chez vous. Tirez, madame, la conclusion.

Seulement, il s'excuse de la contraindre à une conclusion pareille. Il s'en excuse sur son envie d'être invité, sur la bonne histoire qu'il contera à ses hôtes, sur le conseil qu'il attend du mari, à propos d'une étude sur Cicéron.

Enfin, il réfute d'avance les deux objections qu'on pourrait soulever : la lubie des treize à table, ce qui entraîne fatalement la mort d'un des treize au cours de l'année (!), ou la présence de Lamartine, un ami de la famille, mais son ennemi à lui.

Le tout revient à cette finesse: Je ne vous demande pas de m'inviter; mais invitez-moi quand même!

---

22. Demande de faveur

La lettre est amusante pour trois raisons entre autres. D'abord, la répétition du mot Pichon (*une* Pichon, *un* Pichon, de *petits* Pichon) finit par être d'une drôlerie cocasse. Puis, la lettre nous renseigne sur un moyen de locomotion assez original : l'entassement, dans une caisse, des bagages sur les bagages et des voyageurs sur les bagages. Enfin elle se termine par une de ces pirouettes familières à Voltaire, que le roi de Prusse avait justement éconduit: il aime mieux servir un pauvre domestique que le roi de Prusse (*Vandales*).

La demande de faveur se cache finement derrière ces saillies de forme ou de fond.

---

23. Invitation à croire

On ne peut être plus habile. Nadar va affronter le ciel; mais, s'il a bon cœur, il a mauvais esprit. Veuillot demande que Dieu traite Nadar selon sa bonté de cœur, en lui épargnant une chute mortelle.

Mais en même temps, cette grâce, Nadar ne la mérite pas. Veuillot oppose ici aux bienfaits de Dieu pour le photographe le mauvais esprit que celui-ci a montré envers Dieu.

En cas de chute, il faut donc se réconcilier avec Dieu. Pour échapper au danger, les navigateurs jettent l'ancre en bas; les aéronautes incroyants doivent jeter l'ancre "en haut." Il y a là un Père pour la saisir et faire entrer dans son ciel l'aéronaute avec son ballon. Peut-on imaginer prédication à la fois plus fine et plus discrète?

---

24. Comment on fait des reproches

Toute cette lettre se résume en un mot : *oiseau*. C'est lui qui fait l'examen de conscience de la fillette; c'est lui qui révèle les faveurs qu'elle reçoit et l'indifférence avec laquelle elle y répond; c'est lui enfin qui indique par quelle conduite elle réparera sa légèreté.

L'oncle n'est là que pour traduire à la fillette le langage de l'oiseau. Avec quel art il s'acquitte du message ! Pas un mot de reproches de sa part; la simple transmission de ceux que fait l'oiseau.

Et quel choix, celui d'un oiseau du bon Dieu, quand on sait l'atmosphère pieuse de la famille Veuillot! Et quel art pour présenter la récompense : "le bon Dieu donnera des ailes à son âme pour voler au ciel comme je vole sur la mer"!

---

25. Comment on exhorte

L'écrivain qui parlait tantôt avec son cœur à une enfant s'adresse maintenant avec sa tête à un soldat. Quelle différence de ton, mais quelle ressemblance de génie !

Du point de vue de l'expression, le mérite de cette lettre est que tout le vocabulaire en est emprunté à l'art militaire. C'est un cas où l'écrivain a tenu au dragon le langage de sa profession. Aucun ne pouvait être mieux compris du comte de Mun.

Mais le fond de la lettre révèle le tempérament à la fois de l'écrivain et du soldat. En celui-ci, nous apercevons un orateur à ses débuts, n'osant brandir le verbe qu'avec timidité, comme s'il avait peur de blesser avec ses mots, lui qui tue avec son épée. Pourtant, il a le don naturel, où Cicéron reconnaissait l'orateur; Veuillot trouve toutefois qu'il lui manque le ton non pas surnaturel, mais chevaleresque, celui qu'on attend d'un militaire.

Le caractère de Veuillot apparaît ici comme celui d'un homme qui a fait sienne l'exhortation de l'Apôtre : *Induite vos armaturam Dei, scutum gladii, galeam justitiæ.* On a en lui le pourfendeur qui se dresse contre quiconque s'attaque à ce qu'il aime. Le Veuillot polémiste chrétien est ici tout entier, comme le Veuillot père tendre était tout entier dans la lettre précédente.

Celle-ci s'agrémente enfin de souvenirs littéraires (la définition cicéronienne de l'orateur :*Vir bonus dicendi peritus*) et historiques (le mot de Joinville) qui en atténuent la verdeur. "Les martyrs qui ne craignent pas de donner la mort," cela est une vraie trouvaille, tout comme "les auditeurs qui emportent, au lieu d'une estafilade, une bénédiction."

HISTOIRE

26. Comment Descartes s'instruisit

1. — *Quelle est l'idée maîtresse de ce morceau?*

Se renfermer en soi-même et réfléchir, voilà, selon Descartes, le meilleur moyen de s'instruire.

2. — *Distinguez-en les différentes parties:*

a) *Mes études dans les livres ne m'ont point donné la certitude entière que je cherchais* (jusqu'à l'avant-dernier alinéa exclusivement) ; b) *L'étude du "grand livre du monde", par l'observation et l'expérience, n'a guère eu de meilleurs résultats* (avant-dernier alinéa) ; c) *L'étude de moi-même, par la réflexion, voilà ce qui m'a le mieux réussi* (dernier alinéa).

3. — *Quel fut, pour Descartes, le résultat de son cours d'études?*

Découvrir son ignorance (p. 57, 10e ligne).

— *Pourquoi fait-il remarquer qu'il se trouvait cependant placé dans des circonstances favorables?*

Pour cinq raisons. Il avait suivi les cours d'une des plus célèbres écoles de l'Europe. Il y figurait parmi les meilleurs élèves. Il avait appris tout ce que les autres y apprenaient. Il avait même poussé plus loin. Enfin le siècle où il vivait ne paraissait pas moins savant que les précédents.

4. — *L'auteur passe en revue toutes les principales sciences; il reconnaît les mérites de chacune d'elles, mais aussi leur insuffisance. Comment, en particulier, considère-t-il la lecture des bons livres?*

Il considère que la lecture des bons livres est "comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées." (2e alinéa).

— *Quels sont, d'après lui, les avantages et les inconvénients de l'étude des choses du passé?*

(*Avantages*) Les mêmes que ceux des voyages : connaître les mœurs et coutumes des autres peuples afin de "juger des nôtres plus sainement".

(*Inconvénients*) On risque de devenir étranger à son pays et à son temps.

— *Que pense-t-il des mathématiques? de la théologie? de la philosophie?*

"*Les mathématiques,* dit-il, ont des inventions très subtiles, et qui peuvent beaucoup servir tant à contenter les curieux qu'à faciliter tous les arts et diminuer le travail des hommes." Descartes définit ici les mathématiques par leur but (double : théorique et pratique) plutôt que par leur objet. Mais tout ce qu'il en dit est fort exact. Cette science, qui a pour objet les nombres (arithmétique, algèbre), les figures (géométrie), les mouvements (dynamique), peut en effet piquer notre curiosité par le jeu de ses combinaisons *théoriques* et se prêter aussi à des applications *pratiques* (calcul simplifié, arpentage, calcul des résistances dans les constructions, etc. ...).

"*La théologie* enseigne à gagner le ciel". Définition du but et non de l'objet, mais appréciation très juste aussi. Car cette science, ayant pour objet les données de la révélation qu'elle systématise, nous apprend ce qu'il faut croire (théologie dogmatique) et ce qu'il faut pratiquer (théologie morale) pour faire son salut.

"*La philosophie* donne moyen de parler vraisemblable-

ment [1] de toutes choses et se faire admirer des moins savants.'' Une telle définition pourrait convenir tout aussi bien à la rhétorique. Il faut discerner là une pointe d'ironie. Autant dire que la philosophie est l'art d'étonner les badauds. La philosophie (logique, psychologie, métaphysique, morale), qui étudie les causes premières ou, si l'on veut, les raisons dernières des choses, a ses insuffisances et ses limites, comme la raison humaine elle-même; mais elle ne mérite pas le discrédit dans lequel Descartes semble ici la tenir. Il ne songeait bien entendu qu'aux systèmes qui étaient alors en faveur. Mais, même dans ces limites, il exagère. Son propre système (le cartésianisme) n'a pu remplacer les vues admirables de saint Thomas d'Aquin : la philosophie thomiste a survécu à Descartes et connaît de nos jours un regain d'actualité. [2]

5. — *Il abandonna ensuite les lettres pour le "grand livre du monde". Montrez l'exactitude de cette dernière expression.*

Par *monde*, il faut entendre ici l'univers aussi bien que la société des hommes. La lecture des *livres* est un moyen de s'instruire. La vue du *monde* nous instruit aussi. C'est pourquoi le *monde* est appelé ici un *livre,* le *grand* livre, car il embrasse tout. Observons que le livre ne nous offre que les signes des choses, tandis que le monde nous donne en spectacle les choses elles-mêmes.

— *Qu'est-ce qui lui a inspiré une certaine défiance de l'*exemple *et de la* coutume?

Leur diversité même et leurs contradictions (avant-dernier alinéa).

6. — *Il prit enfin la résolution de s'étudier lui-même; dans quelle intention?*

De découvrir la voie qu'il devait suivre.

7. — *Montrez l'enchaînement des trois parties du morceau.*

Descartes entend montrer qu'il n'a trouvé la vérité qu'en rentrant *en lui-même* (3e alinéa) : *hors de lui,* il n'a

1. Avec vraisemblance, c.-à-d. selon la vérité.
2. Néothomisme de l'Ecole de Louvain.

découvert que son ignorance (1re partie) ou que contradiction (2e partie). En d'autres termes, ce morceau n'est que le développement de ce syllogisme: Pour trouver la vérité. il faut chercher hors de soi ou en soi. Or je ne l'ai pas trouvée hors de moi (1re et 2e partie). Donc je l'ai cherchée en moi (3e partie).

— *Pourquoi sont-elles d'inégale étendue?*

Parce que la mineure du syllogisme précédent (mineure qui embrasse les deux premières parties) demandait de longs développements pour être établie : Descartes notamment y parcourt toutes les sciences. Mais, une fois cette mineure établie, la conclusion allait de soi et pouvait être indiquée brièvement : de là cette courte 3e partie.

8. — *Indiquez les traits du caractère de Descartes manifestés dans ce morceau.*

(*Amour de la vérité*) Il la cherche partout.

(*Indépendance d'esprit*) Il ne s'en tient pas à ce que lui apprennent les maîtres, les livres, les usages.

(*Prudence dans les jugements*) Il exclut de sa critique ou, si l'on aime mieux, de son libre examen, la théologie, parce que les vérités révélées qu'elle a pour objet "sont au-dessus de notre intelligence".

(*Désir d'apprendre*) Il étudie, il lit, il voyage. Il met une sorte d'acharnement à s'instruire.

(*Modestie*) Il ne dit pas qu'il était le premier de ses condisciples, il écrit : "Je ne voyais pas qu'on m'estimât inférieur à mes condisciples." S'il renonce à cultiver la philosophie d'après les méthodes anciennes, c'est que, dit-il, "elle a été cultivée par les plus excellents esprits . . . , et je n'avais point assez de présomption pour espérer d'y rencontrer mieux que les autres." (pp. 60 et 61).

9. — *Il avait d'abord écrit son* Discours *en latin, c'est ce qui explique que la phrase y est souvent embarrassée de constructions latines, chargée de nombreuses incidentes (citez quelques exemples).*

P. 59: "Il est bon de savoir quelque chose des mœurs des divers peuples, afin de juger des nôtres plus sainement

et *que* nous ne pensions pas *que* tout ce *qui* est contre nos modes soit ridicule et contre raison, *ainsi qu'*ont coutume de faire ceux *qui* n'ont rien vu.

P. 60: "Je ne dirai rien de la philosophie, sinon *que*, voyant *qu'elle* ... *qui* aient vécu ... , et *que* ... *dont* ... *qui* ... *que* ..."

P. 61, dernière phrase de l'avant-dernier alinéa: "*En sorte que* ... *que* ... *qui* ... *qui* ... *bien que* ... *de ce qui* ... *que* ..."

— *Relevez aussi quelques expressions ou formes de langage vieillies.*

J'ai été nourri *aux lettres.* Ceux qui *digèrent* le mieux leurs pensées. *Les inventions* (*idées*) les plus agréables. Je *prétendais à* gagner le ciel.

10. — *Quels enseignements peut-on tirer de ces pages pour sa propre éducation?*

Ne pas se borner à s'instruire par les livres, mais profiter des leçons que nous donne la vie elle-même. Avoir la passion de la vérité; mais ne pas oublier que la raison a ses limites et que les régions qu'elle ne peut atteindre sont du domaine de l'Eglise. Savoir concilier, avec la fermeté dans les principes, la largeur d'esprit dans les jugements : les meilleurs esprits, livrés à leurs propres lumières, ont erré ou se sont contredits. Surtout, s'observer soi-même afin de se mieux connaître et de prendre les moyens d'accroître sans cesse sa valeur morale : car, ce qui importe, ce n'est ni de bien dire ni de beaucoup savoir, mais de bien vivre. Et le moyen de réformer sa vie et de la bien ordonner, si d'abord on n'en connaît le désordre et les infirmités ?

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **docte.**

docte : — lat. doctus; de docere, instruire. — Savant, érudit.

doctement : — Savamment.

docteur : — lat. doctor. — Celui qui enseigne publiquement. —

Qui est promu au plus haut degré d'une faculté. — Docteur de l'Eglise : Père de l'Eglise, théologien d'une grande autorité.

doctissime : — lat. doctissimus. — Très docte.

doctoral, e, aux : — De docteur.

doctoralement : — D'une manière doctorale.

doctorat : — Grade de docteur.

doctoresse : — Femme qui a obtenu le diplôme de docteur.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* estimer, docte, évident.

estimer : — lat. aestimare; dérivé de aes, argent, monnaie. — Faire cas. — Déterminer la valeur. — Juger, être d'avis, penser.

priser : — lat. pretiare. — Evaluer. — Faire cas de.

faire cas : — Estimer.

être d'avis : — Etre d'opinion que.

apprécier : — préf. ad, et lat. pretium, prix. — Evaluer, faire cas de.

évaluer : — Apprécier, fixer la valeur d'une chose.

croire : — Tenir pour vrai, juger.

docte : — lat. doctus; de docere, instruire. — Savant, érudit.

savant : — Celui, celle qui a de la science.

docteur, doctoresse : — lat. doctor. — Qui est promu au plus haut degré d'une faculté.

savantasse : — Personne qui affecte de paraître savante, mais qui n'a qu'un savoir confus.

érudit : — lat. eruditus. — Qui a, qui renferme beaucoup d'érudition.

lettré : — Qui a du savoir.

maître : — lat. magister; de major, plus grand. — Celui qui enseigne. — Personne d'un savoir, d'un art supérieur.

sage : — lat. sapiens. — Homme instruit, savant. (Vx.)

mage : — Chez les Grecs et les Romains, astrologue, magicien, savant.

ferré : — très fort en sa matière (comme un cheval ferré à neuf).

évident : — lat. evidens; de videre, voir. — D'une certitude facile à saisir. — Clair, manifeste.

clair : — lat. clarus. — Lumineux, éclatant, net.
manifeste : — lat. manifestus. — Evident, notoire.
certain : — lat. certus. — Indubitable, vrai.
fulgurant : — lat. fulgur, éclair. — Eblouissant, très lumineux.
lumineux : — lat. luminosus. — Qui saisit promptement la vérité. — Clair, d'une vérité frappante.
indubitable : — Dont on ne peut douter. — Assuré, vrai.
vrai : — lat. verus. — Conforme à la vérité. — Sincère, exact.
crevant : — Dont l'évidence crève les yeux.

3. — *Quelle est la composition* **de théologie, condisciple, philosophie?**

théologie : — gr. theos, Dieu, et logos, discours. — Science de la religion, des choses divines.
condisciple : — préf. con, avec, latin discipulus, de discere, apprendre. — Compagnon d'études.
philosophie : — gr. philos, ami, sophia, sagesse. — Ami de la sagesse. — Science générale des êtres, des principes et des causes.

4. — *Trouvez* a) *quelques* épithètes *pouvant qualifier le mot* idée; b) *quelques* verbes *qui expriment l'acte de la réflexion.*

a) *Quelques épithètes*: — Une idée : claire, nette, excellente, obscure, fausse, saugrenue, fantastique, exacte, haute, élevée, générale, petite, merveilleuse, extravagante, ridicule, subtile, juste, étrangère, extraordinaire...

b) *Quelques verbes*: — méditer, supputer, réfléchir, considérer, délibérer, peser, étudier, remarquer, repenser, penser, chercher, juger, apprécier, comparer, rejeter, choisir, résoudre, estimer, assimiler, digérer, inventer, examiner, découvrir, approfondir...

---

27. Les moines

1. — *Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Dites brièvement ce que vous savez de son auteur.*

Ce morceau est une apologie des moines. Il est tiré des *Moines d'Occident*. L'auteur est le comte Charles de Mon-

talembert, pair de France, né en 1810 et mort en 1870. Il subit d'abord très fortement l'ascendant de Lamennais et fut avec Lacordaire un des rédacteurs du journal *L'Avenir.* Il se sépara de Lamennais quand Lamennais se sépara de l'Eglise.

Dans *L'Avenir,* comme à la Chambre des pairs, il se fit le défenseur des nationalités opprimées : l'Irlande, la Pologne. Ce sont des opprimés encore que ces *Moines d'Occident* dont il célèbre l'œuvre, dans le bel ouvrage historique de ce titre paru en 1860. Depuis sa rupture avec Lamennais, en 1833, il se consacrait à de grandes œuvres d'histoire. Avant ses *Moines d'Occident,* il avait fait paraître, en 1836, une *Vie de Sainte Elisabeth de Hongrie* qui reste lue encore. Véritable chevalier moderne, ce fut un grand chrétien et un grand Français.

Il écrit d'une plume noble, élégante, un peu emphatique cependant.

2. — *Distinguez-en les deux parties*:

a) *Tous les bienfaits des moines ne leur ont guère valu que l'ingratitude, la proscription et le mépris* (1er alinéa) ;

b) *J'ai résolu de venger leur mémoire* (2e alinéa).

3. — *Quelle vision hantait l'imagination de l'auteur dans le silence de son cabinet de travail?*

Il croit voir apparaître autour de lui l'imposant cortège des moines des siècles passés.

4. — *D'après lui, qu'ont produit les ordres monastiques? Pourriez-vous citer quelques exemples dans chacune des catégories qu'il mentionne?*

Les ordres monastiques ont produit des saints, des pontifes, des docteurs, des missionnaires, des artistes, des maîtres de la parole et de la vie; des saints comme : saint Ignace de Loyola, fondateur des Jésuites; saint François d'Assise, fondateur des Franciscains; des pontifes, comme le grand pape Grégoire VII, bénédictin; des docteurs, comme saint Thomas d'Aquin, dominicain; des missionnaires comme saint François Xavier, l'apôtre des In-

des, jésuite [1]; des artistes, comme Fra Angelico, dominicain; des maîtres de la parole, comme Lacordaire, dominicain; et de la vie spirituelle, comme saint Bernard, cistercien [2].

5. — *A quoi l'auteur fait-il allusion dans cette phrase*: Tant de travaux incessants... hommes?

Au dévouement des moines.

6. — *Faites ressortir le contraste de la fin du premier alinéa.*

Et, pour prix de ce dévouement, la calomnie, l'ingratitude, etc. L'énumération de cette avant-dernière phrase fait contraste, noir contre blanc, avec l'énumération de la phrase précédente : "Tant de travaux ... etc.". Deux mots de la dernière phrase de l'alinéa rappellent et résument ce contraste des services reçus par les populations et de leur ingratitude : "... générations ... à la fois *comblées et oublieuses* ..."

7. — *En quels termes Montalembert a-t-il exprimé qu'il appartient à une famille de soldats?*

"... Je suis le premier de mon sang qui n'ai guerroyé qu'avec la plume." Mais, avec elle et la parole, il a vraiment guerroyé.

8. — *Quels sentiments manifeste-t-il dans ce morceau? Relevez les mots qui les font connaître. Appréciez-les. D'après cela, quelle idée vous faites-vous de son caractère?*

Il manifeste dans ce morceau quatre sortes de sentiments : *a*) sa vénération pour les moines glorieux du passé ("ces *augustes* ressuscités d'un passé plein de gloire"); *b*) sa confusion d'être leur trop indigne historien ("moi, leur indigne annaliste, confus et accablé du poids de mon indignité"); *c*) une noble colère devant l'ingratitude publique ("un frémissement d'ardente et douloureuse émotion"); *d*) son désir de combattre par la plume pour

1. Le maître pourra faire observer que les Franciscains et les Jésuites furent les premiers apôtres de la Nouvelle-France.

2. De l'ordre de Cîteaux (en latin : *Cistercium*).

ces nobles victimes (que ma plume, dit-il, "devienne un glaive à son tour, dans la rude et sainte lutte ... contre la triomphante oppression du mensonge et du mal.")

Ces sentiments honorent grandement Montalembert. D'après ce morceau, nous nous représentons Montalembert comme : *a*) enthousiaste, accessible à la beauté du passé; *b*) pénétré d'humilité chrétienne; *c*) d'une grande indépendance et noblesse morales, refusant, même seul, de s'asservir à la foule, de "hurler avec les loups" et de flatter les préjugés du vulgaire grossier et ingrat; *d*) d'une foi agissante, qui ne se contente point de déplorer l'ingratitude publique, mais qui entend la combattre. — Il se montra, dans les temps modernes, un véritable chevalier chrétien, bien qu'il n'ait pas toujours compris la lutte comme l'entendaient d'autres catholiques, par exemple Louis Veuillot

9. — *Expliquez*: massifs in-folio, monuments de leur industrie, venger leur mémoire.

In-folio (mot latin signifiant : *en une seule feuille*). Livre de grande dimension où la feuille d'imprimerie n'est pliée qu'en deux, du format par conséquent d'un journal. Comparez : *in-quarto, in-octavo,* in-12, in-16, qui désignent des formats de plus en plus réduits. Les moines du moyen âge étaient fort érudits; on dit encore : "une science de bénédictin". Ils copiaient, lisaient, composaient d'énormes volumes, *de massifs in-folio,* comme ceux dont parle Montalembert.

Monument (du latin *monumentum,* souvenir) désigne, d'une façon générale, toute œuvre qui rappelle le souvenir d'un disparu digne de mémoire. Le mot s'applique d'ordinaire à un édifice [1]. Ici, il désigne les énormes *in-folio* qui rappellent le souvenir de ces patients et infatigables ouvriers qu'étaient les moines.

Industrie (du latin *industria,* qui signifie habileté; d'où : *industrieux,* chevalier *d'industrie,* homme trop habile) en

1. Par extension de sens, il en est même venu à désigner toute construction imposante.

est venu à désigner l'application à un métier qui exige de l'habileté. Ici le mot a le sens de travail intelligent. Ce travail est dit *infatigable,* à cause du temps et de l'effort que suppose la composition des massifs in-folio.

Venger leur mémoire. Ici *mémoire* signifie la réputation bonne ou mauvaise qui reste d'une personne après sa mort. Celle des moines est attaquée de tous côtés. Il s'agit de tirer vengeance de ces attaques; d'où : *venger leur mémoire.*

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* saint.

saint, e : — lat. sanctus. — Essentiellement pur, souverainement parfait. — Se dit d'un élu qui a obtenu dans le ciel une haute récompense et qui est reconnu par l'Eglise.
sainteté : — Qualité de ce qui est saint. — Sa Sainteté : titre d'honneur donné au pape.
saintement : — D'une manière sainte.
Saint-Père : — Nom par lequel on désigne le pape.
Saint-Siège : — Siège du chef de l'Eglise catholique. — Gouvernement pontifical.
sanctifiant, e : — Qui sanctifie.
sanctificateur, trice : — Qui sanctifie. — Absolum : le Saint-Esprit.
sanctification : — Action et effet de ce qui sanctifie.
sanctifier : — lat. sanctus, saint, et facere, faire. — Rendre saint. — Mettre dans la voie du salut.
sanctissime : — Très saint.
sanctuaire : — lat. sanctuarium; de sanctus, saint. — Chez les Juifs, la partie la plus secrète du temple de Jérusalem. — Endroit de l'église où est le maître-autel.
Saint-Esprit : — 3e personne de la sainte Trinité.
Saint-Sacrement : — l'Eucharistie.

2. — *Distinguez les mots ci-après :*

inconnu [1] **:** — Qui n'est pas connu, qui n'a pas de notoriété. — Personne qu'on ne connaît pas.

---

1. Ne pas confondre avec *inconnaissable.* Ex. : Les mystères de la nature sont des phénomènes encore *inconnus;* ceux de la foi sont des vérités *inconnaissables* par la raison.

méconnu : — Qu'on ne veut pas reconnaître; qu'on refuse, par orgueil, de reconnaître.

annaliste : — Historien qui écrit les annales : faits historiques rapportés année par année.

historien : — Qui écrit l'histoire.

biographe : — Auteur de biographies, ou vies de personnages.

chroniqueur : — Auteur de chronique : histoire dressée selon l'ordre des temps.

archiviste : — Garde des archives (lat. archivum), d'anciens titres, chartes, manuscrits et autres papiers importants, concernant l'histoire d'un Etat, d'une ville, d'une famille, etc.

3. — *Indiquez les différents sens de* **consumer** (*lat.*: **consumere**).

a) Détruire. — Le feu consuma les édifices du Parlement et une partie de la ville.

b) Faire dépérir : — Le chagrin consumait cette pauvre veuve.

c) Absorber, dépenser : — Il consumait honorablement son patrimoine.

d) S'épuiser, dépérir, s'éteindre : — Il se consumait en efforts pour équilibrer son budget.

---

28. Deux frères

1. — *Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Dites brièvement ce que vous savez de l'auteur.*

Ce morceau est une longue confidence sur la vie affective de l'auteur. Il est tiré des *Libres penseurs*. L'auteur est Louis Veuillot (sur lui, voir vol. I, Livre du Maître, p. 555, question 1).

2. — *Dégagez-en l'idée maîtresse.*

Une affection réciproque nous a toujours unis, mon jeune frère et moi.

3. — *Distinguez-en les différentes parties:*

a) *Nous nous aimions tendrement dans notre enfance*

(1er paragraphe, pp. 67-68) ; b) *Les années n'ont pas refroidi cette affection mutuelle* (2e paragraphe, p. 68) ; c) *Véritables amis, notre désir est d'être étroitement unis dans la vie, dans la mort* (3e et dernier parag., p. 69).

4. — *L. Veuillot commence par montrer l'affection qui l'unissait à son frère; relevez quelques traits naïfs et charmants.*

"Le matin, je portais le panier parce que nos provisions le rendaient plus lourd; c'était lui qui le portait le soir." — "Si j'étais au pain sec, il savait bien me garder la moitié de ses noix et la moitié de sa moitié de pomme. Une fois il vint en pleurant, et pourtant il apportait un morceau de sucre, un grappillon de raisin et quelque reste de rôti. Festin de roi ! Je m'informai de ce qui le faisait pleurer : "Ah ! me dit-il, la soupe était si bonne, mon frère !"

5. — *La vraie affection se prouve par les actes, que dites-vous alors de celle qui unissait ces deux frères?*

Elle est sincère, profonde et bonne. Parfois cependant elle semble dépasser la mesure : car, par affection fraternelle, il arrive à Louis de méconnaître légèrement les devoirs de la justice : "... il y eut beaucoup (de poires) que je volai par amour fraternel". Mais ce sont là peccadilles, avouées et inspirées par un si bon cœur ! Tant d'affection désarme le moraliste.

6. — *L'auteur a cru nécessaire d'employer les deux synonymes* affliction *et* douleur; *montrez la nuance qui les distingue.*

L'affliction se dit des peines de l'âme, comme déceptions, séparations, deuils... Elle se manifeste par des gémissements et des larmes.

La *douleur* se dit des peines corporelles aussi bien que de celles de l'âme : "Les stoïciens refusaient de voir un mal *dans la douleur*". Elle peut ne se trahir par aucun signe extérieur : "Les grandes douleurs sont muettes."

L'*affliction* est plus vive et plus extérieure; la *douleur*, plus continue et plus profonde.

7. — *Comment a-t-il exprimé cette idée: la présence de mon frère m'a préservé de bien des chutes?*

"J'aimais mieux ... remplir mon devoir avec lui que de lui faire partager la responsabilité de mon crime" (p. 68).

8. — *Justifiez l'emploi des épithètes* accommodant *et* redoutable.

Louis se montre *accommodant,* pour épargner à Eugène les risques d'une querelle plus prolongée.

— et *redoutable,* car la pensée d'avoir à protéger son jeune frère décuplait l'ardeur et la force de l'aîné.

9. — *A quoi fait-il allusion dans l'expression* jardins dévalisés? *Ne développe-t-il pas la même idée un peu plus loin? Quelle excuse présente-t-il à ce sujet?*

Il fait allusion aux petites maraudes de fruits, par exemple aux poires dérobées dont il est question un peu plus loin, à la fin de la page 68. Son excuse? "... je volai par amour fraternel".

10. — *Les deux frères ont grandi; ils sont en âge d'homme. Comment se témoignent-ils maintenant leur affection?*

"L'un ne peut souffrir que l'autre ne pleure... etc." (p. 69).

11. — *Montrez la délicatesse des sentiments exprimés dans la dernière phrase du 2e alinéa.*

Louis y déclare que, dans ce commerce d'affection qui unit leurs maturités, tout le bénéfice est pour lui : (Eugène) "est toujours mon conseiller" et, ajoute-t-il charitablement, "il me croit toujours son guide." La phrase continue sur ce ton de gratitude et d'humilité : "il connaît toujours mes défauts — et il ne les voit jamais; il m'aide à réparer mes erreurs — et je ne sais s'il pense que j'ai pu me tromper."

12. — *L. Veuillot trouve dans son frère tous les caractères de l'ami sincère; quels sont-ils d'après lui?*

L'ami sincère, d'après Veuillot, est celui "qui, devant les hommes, (vous) défend; devant Dieu, prie pour (vous);

dont (notre) bonheur est le plus cher désir... ; qui sera toujours satisfait de (notre) prospérité; qui (nous) restera fidèle en toutes (nos) disgrâces; que tous (nos) torts trouveront indulgent et toutes (nos) peines, compatissant.''

13. — *Citez une phrase qui rappelle cette parole de M. René Bazin*: Un ami, c'est une perle au fond des mers [1].

''Nous sentons notre richesse'' (dernier alinéa).

14. — *Quels termes l'auteur a-t-il employés, dans les deux dernières phrases, pour rendre plus sensible l'intimité de leur union?*

''... ensemble, ... ensemble, ... ensemble; ... ensemble'' (avant-dernière phrase); ''..., même ..., même ..., même ..., même ..., même ...'' (dernière phrase).

15. — *Quel est le lien qui relie les trois parties de ce morceau? Pourquoi la première est-elle plus étendue que les deux autres?*

Les trois parties se rapportent à l'affection mutuelle des deux frères : dans le passé, dans le présent, dans l'avenir ... — La première est la plus étendue, parce que les souvenirs anciens sont les plus vivaces et ceux que l'on évoque le plus volontiers, ensuite parce qu'ils se rapportent à l'enfance des deux frères, à une époque où ils n'étaient pas encore séparés par la vie : les traits et les preuves de leur affection mutuelle étaient naturellement plus nombreux.

16. — *Dans ces pages, pourtant si simples de ton comme il convient à la nature des pensées exprimées, L. Veuillot a su trouver, pour rendre ses idées, des images pittoresques, des expressions délicates et savoureuses. Donnez-en des exemples.*

(*Images pittoresques*) ''... les douces *fêtes du cœur''* (p. 67) ; ''...nous *tenant* par la main et *par le cœur*...

1. Le maître pourra observer que cette image de Bazin est une réminiscence biblique : "Où trouver la sagesse ?... Elle l'emporte sur les perles de la mer. Dieu sait où elle habite" (*Job*, 28), souvent signalée chez V. Hugo :

Où donc est la science ? Où donc est l'origine ?
Cherchez au fond des mers cette perle divine...
(*Feuilles d'automne*, XXVII).

Nos caractères *s'enlacent* dans une constante harmonie... *à l'ombre du même clocher*" (69).

(*Expressions délicates*) "Présentement nous sommes en âge d'homme et, grâce à Dieu, *notre enfance n'a point cessé*" (p. 68) ; "Il connaît toujours mes défauts, *et il ne les voit jamais*" (p. 69).

(*... savoureuses*) "... quand *j'avais quelque affaire* ... le secours *de ses petits poings... Festin de roi !...* je regardais tout *d'un œil stoïque...*" (pp. 67-68).

17. — *D'après le texte, quelle idée vous faites-vous:* **1°** *de la jeunesse de Veuillot;* **2°** *de son caractère;* **3°** *de ses dispositions au moment où il écrit ces pages? Relevez les expressions où éclatent ses sentiments chrétiens.*

1° *La jeunesse* se passe dans un milieu plus naturaliste que religieux. Elle est pleine de sève, ardente, batailleuse ("dînettes, batailles, jardins dévalisés"), plus ouverte aux appels de la vie qu'à ceux de la grâce, mais sauvegardée et ennoblie par l'affection fraternelle.

2° *Son caractère ?* Ardent, combatif, plein de rondeur et de franchise, avec une grande sensibilité naturelle et une religion acquise, qui tempèrent ses impulsions violentes.

3° *Ses dispositions* sont celles d'un frère toujours aimant et dévoué, qui est devenu un grand chrétien. Il sait gré à ce frère, que Dieu lui a donné (p. 67), de prier pour lui (p. 69). Il met sous la protection de Dieu, à la vie et à la mort, cette affection fraternelle : "Nous demandons à Dieu de vivre ensemble... Plaise à sa miséricorde... de nous donner un jour le même repos à l'ombre du même clocher."

---

29. Incendie du temple de Jérusalem

1. — *Quelle est la nature de ce morceau?*

Une narration historique.

2. — *Distinguez-en les différentes parties:*

a) *Les hésitations de Titus à recourir à l'incendie* (deux premiers alinéas) ; b) *Le feu est allumé contre sa volonté* (alinéas 3 et 4) ; c) *L'incendie du sanctuaire* (avant-dernier alinéa) ; d) *Réflexions de l'auteur* (dernier alinéa).

3. — *Pourquoi Titus hésitait-il à incendier le temple?*

Par respect religieux, ce sanctuaire étant "sacré pour les païens eux-mêmes" (2e alinéa).

4. — *Ses lieutenants étaient-ils de son avis?*

Non.

— *Quelle raison invoquaient-ils pour motiver leur sentiment?*

Ce n'était plus un lieu sacré, mais une citadelle.

5. — *Pourquoi l'auteur peut-il dire que les Juifs avaient renoncé à sauver le temple?*

Parce que Titus, avant de porter au temple le coup fatal, avait engagé les Juifs à se rendre. Ils avaient refusé.

6. — *Comment le feu fut-il allumé à l'intérieur du sanctuaire?*

A l'aide d'un tison qu'un soldat jeta à travers une fenêtre (3e alinéa).

7. — *Quelle impression produisit sur les Juifs la vue de la lueur fatale?*

Ils "n'ont de force que pour pousser un cri de désespoir" (4e alinéa, 1re phrase).

8. — *Qu'est-ce qui expliquait la désobéissance des soldats de Titus?*

La cupidité. Ils voient tout revêtu d'or ...

9. — *Justifiez les images qui suivent*:

Sa voix se perd dans le bruit. Il n'y a plus de discipline : les ordres de César ne sont ni écoutés ni même entendus parmi la ruée des soldats.

Promener ses regards profanes. Titus était païen et contemplait en ce moment ce que les Juifs eux-mêmes n'avaient jamais aperçu.

— *Quelle idée cette dernière épithète ajoute-t-elle à la phrase?*

Il considérait tout cela en curieux, et non pas en croyant.

— *Le même alinéa ne contient-il pas une gradation?*

Si. Gradation d'abord dans l'ensemble de l'alinéa : la ruée des soldats et avec eux l'incendie gagnent de proche en proche, jusqu'au Lieu-Saint, qui était la partie la plus inaccessible du temple. Gradation de détails aussi dans la 4e phrase : "se poussent, se renversent, s'écrasent ..."

10. — *Quelle phrase surtout de l'avant-dernier alinéa donne une idée du carnage qui eut lieu?*

"Le sol encombré de morts au point qu'on ne pouvait ni marcher sur le pavé ni même le voir."

11. — *Dans la description de la dernière heure du temple, l'auteur exprime ce qu'on pouvait voir ou entendre; relevez les idées qui ont rapport au sens de la vue*:

"... il sembla, à celui qui voyait de loin cette flamme immense, que toute la montagne de Moria brûlait jusque dans ses racines."

— *puis au sens de l'ouïe*:

"C'est alors qu'aux cris de fureur des soldats païens, aux hurlements des Juifs ..., aux clameurs de cette multitude désarmée ..., répondit de la montagne voisine de Sion une exclamation de douleur qui retentit, selon Josèphe, jusque, etc. ..."

12. — *Quelles étaient à ce moment les dispositions des soldats romains?*

"... irrités par quatre mois de siège, ivres de cupidité et de colère, exaltés par le carnage et l'incendie, ne recon-

naissant plus ni le bâton du centurion ni la voix de César, tuant ..." (avant-dernier alinéa).

13. — *Vous souvenez-vous en quelle circonstance Notre-Seigneur prédit le siège de Jérusalem et la destruction du temple? Citez ses paroles.*

C'était lors du triomphe des Rameaux. Le cortège de Jésus, avant d'entrer dans la ville, s'arrêta sur la colline des Oliviers. A ce point, la ville sainte, la merveille de l'Orient, apparaissait tout d'un coup ... Au milieu des cris d'allégresse qui saluaient son triomphe, Jésus contemplait la ville, où il venait mourir, et pleura sur elle: "... Viendra le temps que tes ennemis t'environneront de tranchées, et t'enfermeront, et te serreront de toutes parts, et te détruiront, toi et tes enfants écrasés sur le sol au milieu de toi, et ils ne laisseront en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée."[1]

Le surlendemain, le Seigneur étant près du temple, un de ses disciples lui dit : "Maître, voyez quelles pierres, quelle structure !" Et Jésus dit alors : "Tous ces grands bâtiments, en vérité il n'en restera pas pierre sur pierre."[2]

14. — *Les Romains furent les instruments de la justice divine pour détruire le temple de Jérusalem et châtier le peuple déicide; citez quelques faits de notre histoire où apparaît visiblement l'action de Dieu et de sa providence.*

Echec de tous les essais de colonisation avec des repris de justice. — Le retour de Québec à la France en 1632. — La colonie sauvée des Iroquois par le dévouement de Dollard au Long-Sault (1660). — La défaite de l'amiral Phipps (1690). — Destruction totale de la flotte de l'amiral Walker (1711). — La victoire de la Monongahéla (1755). — Carillon (1758). — Enfin, et surtout, le merveilleux développement des Canadiens français qui, malgré bien des obstacles, ont su garder leurs lois, leur langue, leurs traditions et leur foi.

---

1. Fouard, Vie de Jésus, t. II, pp. 191-192.
2. Ibid, pp. 229-230.

15. — *Relevez les termes qui expriment une impression ou une réflexion de l'auteur.*

"Dieu, qui voulait anéantir le Sanctuaire ..." (3e alinéa) "La ruine du temple était complète ... etc." (dernier alinéa tout entier).

16. — *Le style de ce morceau brille surtout par la* clarté *et la* précision: *citez quelques verbes de l'avant-dernier alinéa remarquables par leur précision.*

... accumulés ... se ruant ... propagé ... détruire ... brûlait jusque dans ses racines ... repoussaient ... répondit ... retentit ....

— *On pourrait peut-être reprocher à l'auteur quelques répétitions: trouvez-en quelques-unes.*

Sanctuaire, incendie, feu, trop souvent répétés. A noter aussi l'abus des répétitions: plus de trente *de* dans l'avant-dernier alinéa. Enfin cinq *est* dans les trois premières lignes; et trois fois l'expression *il y a* ("*Il y eut* alors un jour de trêve." "*Il n'y a* [1] plus de discipline ... *Il y eut* un moment suprême.")

17. — *Quelles sont vos impressions à la suite de ce morceau?*

Une impression de terreur sacrée et un vif sentiment de l'action de la Providence : on sent partout ici, derrière les acteurs de ce drame, l'invisible présence de Dieu.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **incendie, flamme,** *et donnez-en la signification.*

incendie : — lat. incendium; de incendere, brûler. — Embrasement total ou partiel d'un édifice, d'une forêt, d'une récolte, etc.
incendiaire : — Auteur volontaire d'un incendie. — Adj.: Destiné à causer un incendie.
incendié, e : — Détruit par un incendie. — Personne dont la propriété a été détruite par un incendie.
incendier : brûler, consumer par le feu.

1. Comme la simple expression : *Plus de discipline !* eût été plus énergique !

flamme : — lat. flamma. — Apparence lumineuse et légère qui se dégage des matières en combustion. — Au figuré : amour, objet d'affection.

flammé, e : — qui a la forme d'une flamme, qui est ondulé. — Qui a des taches en forme de flammes.

flammèche : — parcelle embrasée qui s'élève d'un brasier.

flammerole : — feu follet.

flammette : — petite flamme.

flamboyer : — jeter une flamme brillante. — Briller comme la flamme.

flamboyant, e : — qui flamboie.

flamboiement : — éclat d'un objet qui flamboie.

flamber : — passer légèrement à la flamme. — Jeter de la flamme, brûler.

flambée : — feu clair de menu bois.

flambeau : — torche, chandelle de cire ou de suif.

flambage : — action de flamber.

flambant, e : — qui flambe. — Flambant neuf : entièrement neuf.

oriflamme : — drapeau aux couleurs flamboyantes.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **trêve, se ruer, cupide.**

trêve : — suspension d'hostilités entre des belligérants. — La trêve a fait place à l'armistice ou suspension d'armes.

armistice : — suspension d'armes, interruption momentanée des hostilités par accord mutuel. — L'armistice est conclue par les gouvernements. Elle est ou générale ou restreinte à une partie du théâtre de la guerre. Malgré l'armistice, les belligérants conservent l'administration des pays qu'ils occupent respectivement.

suspension d'armes : — interruption momentanée des hostilités conclue par les autorités militaires, pour un temps et sur un point, en vue d'intérêts urgents (enlèvement des blessés, inhumation des morts). L'armistice, le plus souvent, prépare la paix; la suspension d'armes, plus courte, n'est qu'un arrêt momentané où il n'est pas question de paix.

se ruer : — se jeter impétueusement et soudainement.

se précipiter : — se jeter avec élan, avec hâte, d'une hauteur ou d'un lieu élevé.

s'élancer : — se jeter en avant avec impétuosité, avec élan.

faire irruption : — latin irruptum, supin d'irrumpere, entrer brusquement. — Entrée soudaine des ennemis dans un pays, dans une place forte.

cupide : — latin cupidus. — Qui a de la cupidité, de la convoitise : c.-à-d. un désir immodéré des richesses.

avide : — latin avidus. — Vorace, goulu. — Qui désire avec beaucoup d'ardeur.

insatiable : — qui ne peut être assouvi, rassasié, qui désire toujours.

assoiffé : — toujours altéré. — Se dit surtout au figuré : assoiffé de richesses, cupide.

altéré : — qui a une soif ardente. — Qui désire avec ardeur quelque chose.

3. — *De quel mot vient* **citadelle? anéantir? attenant?**

citadelle : — ital. citadella, dimin. de citta, cité. — Forteresse qui commande une ville.

anéantir : — de à et de néant (lat. ne, non, et ens, entis, être : ce qui n'est point). — Réduire à rien, au néant.

attenant : — mot tenir, verbe, lat. tenere; préf. ad, et tenir. — Qui tient à : Cour attenante à la maison.

4. — *Quelles* épithètes *pourraient caractériser la lueur d'un incendie?*

— On pourrait employer les épithètes ci-après : fulgurant, sinistre, extraordinaire, suffocant, immense, flambant, flamboyant, fumant, embrasé, incandescent, enflammé, allumé, fatal, ardent, désastreux, considérable, crépitant, pétillant, étincelant, encombré, alarmant, attisé, calciné, carbonisé, etc.

5. — *Expliquez les termes ci-après qui peuvent servir à décrire un incendie :*

flammèche : — parcelle embrasée qui s'échappe d'un brasier.

tison : — morceau de bois brûlé en partie (il peut être ardent ou non).

brandon : — corps enflammé qui s'élève d'un incendie.

embrasement : — vaste incendie.

pétillement : — action de pétiller, d'éclater avec un petit bruit réitéré.

flamboiement : — éclat d'un objet qui flamboie.

brasier : — feu de charbons incandescents.

crépitation : — bruit d'une flamme vive qui pétille.

décombres : — débris d'un édifice démoli ou renversé.

borne-fontaine : — fontaine en forme de borne où les boyaux à incendie peuvent se fixer, dans les incendies.

boyau d'incendie : — conduit de toile, de cuir, de caoutchouc pouvant s'adapter à une pompe, à une borne-fontaine.

couver : — subsister à l'état presque latent. — Avoir à l'état latent.

jaillir : — sortir impétueusement, en parlant des liquides, quelquefois aussi de la lumière, du feu.

éclater : — produire un bruit subit et violent. — Se manifester soudain.

crépiter : — lat. crepitare. — Produire une crépitation.

aviver : — rendre plus ardent, plus éclatant.

pétiller : — éclater avec un petit bruit réitéré, tout en brûlant.

flamber : — jeter de la flamme, brûler.

étinceler : — jeter des étincelles.

enflammer : — mettre en feu, mettre en flamme, livrer aux flammes.

craquer : — produire un bruit sec en éclatant, en se déchirant.

suffoquer : — étouffer, faire perdre la respiration.

---

30. Meurtre de saint Prétextat

1. — *Quelle est l'idée maîtresse de cette narration historique?*

Le meurtre de saint Prétextat, à l'instigation de Frédégonde.

2. — *Distinguez-en les différentes parties:*

a) *L'évêque se rend à l'église pour l'office du matin* (1er alinéa) ; b) *Il est frappé à mort d'un coup de couteau* (2e alinéa) ; c) *Il meurt après avoir reproché à Frédégonde ses crimes et son hypocrisie* (3e et 4e alinéa).

3. — *Dans la première partie, l'auteur nous présente les personnages: l'évêque, remarquable par son calme inaltérable et sa grande piété (relevez les mots du texte qui mettent en relief ces qualités)*;

(*Calme*) "Il alla s'asseoir à sa place *accoutumée*, ... sur un siège *isolé* ..., et ... entonna, *suivant l'usage*, ..." Il ne déroge en rien à ses habitudes, bien qu'il doive se sentir menacé.

(*Piété*) "Se rendit *de bonne heure à l'église* ... prie-Dieu ... office du matin".

— *le meurtrier, qui a recours à la ruse pour accomplir son crime (montrez-le)*.

Se glisse par derrière, s'approche insensiblement, frappe au moment où l'évêque est absorbé en prières.

4. — *En même temps, il décrit le lieu de la scène, les circonstances de temps (en quels termes?)*.

(*Lieu*) "... à quelques pas du maître-autel, sur un siège isolé, au-devant duquel se trouvait un prie-Dieu ..." (1er alinéa). (Après avoir été frappé), l'évêque "se dirigea vers l'autel, dont il eut encore la force de monter les degrés ... Au-dessus de l'autel, le vase d'or ... où l'on gardait l'Eucharistie..."

(*Temps*) "Prétextat s'agenouilla... Cette posture, dans laquelle il resta longtemps, fournit à l'assassin l'occasion ..." (2e alinéa).

— *Est-il mieux de dire* guettait la sortie *que* épiait la sortie?

Non. Car *épier* (vieux français : espier, d'où *espion*) se prend dans un sens défavorable et suppose une intention mauvaise qui n'est pas incluse dans *guetter*.

5. — *Remarquez la composition de ce récit, vrai modèle de narration. L'auteur, en faisant connaître d'abord les personnages et les circonstances de temps et de lieu, a décrit* **le cadre des actions**: *il décrit ensuite* **ces actions elles-mêmes** *dans l'ordre où elles se sont produites: indiquez-les brièvement.*

L'attentat; le viatique de l'évêque; la visite de Frédégonde à l'évêque mourant; les paroles hypocrites de

Frédégonde; réponse de Prétextat; sortie de la reine; mort de l'évêque.

6. — *A. Thierry peint en deux mots des plus suggestifs les sentiments des témoins de l'attentat; relevez ces mots*

"... soit malveillance, soit lâcheté, aucun des clercs présents n'accourut ..."

— *et commentez-les.*

D'après Thierry, l'évêque aurait donc compté, parmi ses clercs, des mécontents ou même des ennemis : leur *malveillance* expliquait leur abstention. D'autres, malgré leur grande sympathie pour Prétextat, éprouvaient une crainte plus grande encore de la reine Frédégonde: la *lâcheté* les immobilisait. Mais notons bien qu'en ce temps, les clercs n'étaient pas nécessairement prêtres. Ensuite on peut imaginer une explication plus simple que celle de Thierry : la rapidité de l'attentat et la stupeur qui dut l'accompagner suffisent à expliquer l'inertie des témoins.

— *Faites ressortir la précision du verbe* s'esquiver.

S'esquiver signifie se retirer sans être aperçu. Le mot insiste, plus que *s'enfuir*, sur la manière habile et secrète dont s'est effectué le départ. Comparez : *fuir* une difficulté et *esquiver* une difficulté.

7. — *Montrez que le saint évêque, frappé à mort, se distingue encore par son courage et sa foi.*

Il trouve l'énergie d'aller seul à l'autel, pour s'y communier de ses propres mains.

8. — *Frédégonde était une femme ambitieuse, criminelle, d'une méchanceté infernale, d'une effronterie et d'une hypocrisie qui révoltent: relevez, dans le texte, les termes qui l'expriment.*

(*Ambitieuse*) "... la main qui a tué des rois, qui a si souvent répandu le sang innocent ..." (4e alinéa). Pourquoi ? On le sait par ailleurs : pour satisfaire sa soif de domination.

(*Criminelle*) "... quelle part elle avait prise à ce crime ... toi qui t'es rencontrée pour concevoir et diriger l'attentat qui m'ôte la vie, ..." (3e et 4e alinéa).

(*Méchanceté infernale*) "Frédégonde voulut se donner l'affreux plaisir de voir son ennemi agonisant." (3e alinéa).

(*Effronterie*) "Aucun signe de trouble ne parut sur le visage de la reine, ... elle reprit du ton le plus calme ... etc. La patience de l'évêque ne put tenir contre tant d'effronterie ..." (4e alinéa).

(*Hypocrisie*) "La reine dissimula ce qu'elle ressentait de joie et ... dit au mourant : "Il est triste pour nous, ô saint évêque, qu'un pareil mal soit arrivé à ta personne vénérable. Plût à Dieu qu'on nous indiquât celui qui a osé commettre cette horrible action, afin qu'il fût puni..." (3e alinéa).

9. — *L'expression* en hâte (3e alinéa) *a-t-elle sa raison d'être?*

Oui. Frédégonde veut arriver avant la mort de l'évêque.

— *Pourquoi cette scène était-elle* étrange *pour les deux compagnons de Frédégonde?*

Parce qu'ils ignoraient sa complicité.

10. — *En quels termes l'auteur dépeint-il l'évêque couché sur son lit?*

"Prétextat était dans son lit, ayant sur le visage tous les signes d'une mort prochaine, mais conservant encore le sentiment et la connaissance."

— *Montrez que ce qu'il dit du moribond se trouve vérifié par la suite du récit.*

Il va mourir en effet, mais les paroles qu'il adressera à Frédégonde témoignent qu'il garde encore très vifs "le sentiment et la connaissance".

11. — *Comment la reine dissimule-t-elle sa joie?*

En "prenant, avec un air de sympathie, un ton de dignité royale".

— *Quelle est son attitude aux premières paroles du mourant?*

Elle ne manifeste aucun trouble et semble mettre sur le compte de la fièvre les terribles paroles de l'évêque.

— *Quels mots nous laissent deviner l'impression produite sur elle par les dernières paroles du saint évêque?*

"Frédégonde se retira sans dire un mot, ..." Silence d'aveu et d'accablement.

12. — *Relevez une image très expressive dans la première phrase du dernier alinéa et montrez-en toute l'énergie.*

"... attachant ses yeux sur Frédégonde, ..." Ce regard commente les terribles accusations qui suivent, il les enfonce, comme un trait, au cœur de la reine.

13. — *La grande étendue donnée à la troisième partie s'explique par le fait que l'attentat décrit n'est qu'un épisode de la vie de Frédégonde. Cependant ce récit est* un: *par quoi est assurée cette unité?*

On s'intéresse vivement au sort de saint Prétextat.

14. — *Tracez le caractère de saint Prétextat.*

C'est le type d'un grand évêque, ne connaissant que son devoir, craignant Dieu et non les hommes, redoutable et redouté pour sa droiture même, et trouvant dans sa foi profonde le secret de son héroïsme. Oh ! le geste sublime de ses mains ensanglantées tendues vers l'hostie ! Il fallait de tels évêques, pour que le christianisme pût s'imposer alors dans un monde à demi-païen et parmi des princes barbares.

15. — *Quelles sont les circonstances de ce récit qui le rendent si intéressant, si émouvant même?*

Cette circonstance que nous trouvons ici aux prises les deux plus hautes autorités du royaume : la reine et l'évêque; l'une disposant de la toute-puissance matérielle, l'autre n'ayant d'autre force que celle qui lui vient de sa conscience et de sa qualité de représentant de Dieu.

16. — *Ce morceau montre le merveilleux talent d'A. Thierry pour reconstituer le passé: il rend ses personnages tellement vivants qu'on croirait assister à ce qu'il raconte. Mais il ne cherche pas à embellir ni à dramatiser les faits; il ne dit que ce qu'il est absolument nécessaire de dire; il a le ton qui convient à l'histoire, grâce à la* précision *des termes et à la* sobriété *du*

style. Relisez, pour vous en convaincre, le deuxième alinéa. Citez plusieurs expressions de ce même alinéa qui, en faisant image, laissent une vive impression dans l'esprit du lecteur:

"Ses mains pleines de sang ... Voulut se donner l'affreux plaisir de voir son ennemi agonisant ... Le vieillard ... se souleva sur son lit de douleur et, attachant ses yeux sur Frédégonde ... Tu seras dans tous les siècles un objet d'exécration et la justice divine vengera mon sang sur ta tête."

17. — *Si, en général, cet historien se borne à laisser parler les faits, ici cependant, à certains moments, il n'a pu s'empêcher de manifester son sentiment: relevez les passages en question.*

".... Lâcheté ... l'affreux plaisir ... ce crime ... tant d'effronterie ..."

18. — *Quelles sont vos impressions à la lecture de ce morceau?*

Les mêmes impressions morales qu'à la lecture d'*Athalie*. Entre la reine juive et la reine franque, il existe tant d'analogie de caractère ! Et l'on peut faire entre leurs crimes de si pathétiques rapprochements !

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* confirmer, entonner, *et donnez-en la signification.*

confirmer : — lat. confirmare. — Rendre plus stable, plus certain. — Sanctionner, ratifier. — Conférer le sacrement de confirmation.

confirmatif, ive : — qui confirme.

confirmation : — ce qui rend une chose plus certaine. — Assurance expresse et nouvelle. — Sacrement de l'Eglise. — Partie du discours.

confirmatoire : — propre à confirmer.

ferme : — lat. firmus. — Solide, stable, fixe.

fermement : — avec force et fermeté.

fermeté : — état de ce qui est ferme, solide.

entonner : — de *ton*, commencer un chant. — Commencer un air pour donner le ton aux autres. — de *tonneau*, verser un liquide dans un tonneau, dans la bouche, ingurgiter.

entonnage, entonnement ou **entonnaison :** — mise en tonneau.

entonnoir : — instrument pour entonner un liquide.

tonnage : — jaugeage, capacité de transport d'un navire évaluée en tonneaux.

tonne : — grand tonneau. — Ce que contient une tonne pleine. — Unité de poids.

tonneau : — vaisseau de bois formé de douves assemblées, retenues par des cercles et ayant deux fonds plats. — Mesure de capacité. — Voiture légère.

tonnelage : — ce qui concerne la tonnellerie.

tonneler : — prendre à la tonnelle.

tonnelet : — petit tonneau.

tonneleur : — chasseur à la tonnelle.

tonnelier : — ouvrier qui fait ou répare les tonneaux.

tonnelle : — berceau couvert de verdure. — Filet pour prendre les perdrix.

tonnellerie : — profession du tonnelier. — Lieu où il travaille.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* meurtre, posture.

meurtre : — homicide commis volontairement.

homicide : — latin homo, homme, et caedere, tuer. — Meurtrier d'un être humain. Action de tuer un être humain. Crime que commet celui qui tue un être humain.

fratricide : — crime que commet celui qui tue son frère.

parricide : — crime que commet celui qui tue son père.

infanticide : — crime que commet celui ou celle qui tue un enfant.

déicide : — crime que commet celui qui tue son Dieu.

suicide : — crime que commet celui qui se tue lui-même, se donne la mort.

régicide : — crime que commet celui qui tue son roi.

matricide : — crime que commet celui qui tue sa mère.

tyrannicide : — crime que commet celui qui tue un tyran.

posture : — ital. postura. — Attitude, maintien.

attitude : — lat. aptitudo, aptitude; ital. attitudine. — Position du corps.

maintien : — contenance, attitude.

position : — situation d'une chose. — Attitude.
contenance : — maintien, posture.

3. — *Trouver dix mots ayant même préfixe que* **prosterner.**

prosterner : — lat. pro, en avant, sternere, étendre.

prostyle : — grec. pro, devant, stulos, colonne. — Façade d'un temple ornée de colonnes sur le devant seulement.

prolemme : — lat. pro, en avant, lemme. — Proposition servant de fondement au lemme.

prosternation : — même formation que prosterner.

prostration : — lat. pro, devant, sternere, étendre.

prosternum : — lat. pro, et sternum. — Partie du corps ou du thorax des insectes.

prosyllogisme : — préf. pro, et syllogisme. — Dans la logique de Kant, conclusion servant de prémisse à un nouveau raisonnement.

prosynodal : — préf. pro, et synodal. — Qui est avant un synode.

provenir : — lat. pro, de, et venire, venir.

provicaire : — préf. pro, et vicaire. — Ecclésiastique qui prend la place du vicaire.

prozoïque : — préf. pro, et gr. zôon, animal. — Qui est antérieur à l'apparition des êtres vivants.

4. — *Construisez une phrase pour chacune des acceptions de* **chœur.**

Réunion de personnes exécutant des danses et des chants. — Les chœurs de la tragédie antique nécessitaient une importante mise en scène.

Troupe de musiciens qui chantent ensemble. — Il me fut donné d'écouter une fois le chœur russe appelé "Les Cosaques du Don".

Composition musicale à plusieurs parties : — La chorale interpréta le chœur célèbre intitulé : "L'Orphéon en voyage".

Partie de l'église, où l'on chante l'office divin : — Les chanoines, au chœur, récitaient l'office divin en commun.

"Enfant de chœur" : enfant employé au service du prêtre pendant les cérémonies de l'Eglise catholique. — L'enfant de chœur agita la clochette et les têtes s'inclinèrent avec un ensemble parfait.

5. — *Expliquez les expressions ci-après :*

autel privilégié : — où l'on gagne des indulgences spéciales en y disant la messe à certains jours.

monter à l'autel : — recevoir le sacerdoce, aller dire la messe.

dresser des autels à quelqu'un : — le canoniser, l'inscrire au catalogue des saints, au Martyrologe.

clergé régulier : — ordres religieux, dont les membres reçoivent le sacerdoce et sont soumis à une "règle".

clergé séculier : — prêtres vivant dans le siècle et n'ayant pas fait de vœux monastiques.

6. — *Nommez les différents* objets *qui se trouvent dans le chœur d'une église ainsi que les* personnes *qui s'y placent habituellement.*

Les objets :

L'autel et tous ses accessoires, la crédence, la banquette du célébrant, les stalles, les bancs des enfants de chœur, les petits sièges pour les servants de messe, les miséricordes, les burettes sur la crédence, le manuterge, le bénitier et le goupillon s'y trouvent parfois, un carton sur lequel se trouvent imprimées les prières récitées par le prêtre à la fin d'une basse messe, prie-Dieu, tentures, missel, porte-missel, etc.

Les personnes :

Les ministres du culte : le curé et ses vicaires, parfois l'évêque; les enfants de chœur, les servants de messe choisis parmi ces derniers, le sacristain y fait des apparitions. Puis, après les offices, les personnes préposées au service de l'autel : religieuses, personnes désignées à cet effet, etc.

---

31. Le naufrage de la "Blanche Nef"

1. — *Quel but s'est proposé l'auteur dans ce récit?*

De raconter le naufrage de la "Blanche Nef".

2. — *Distinguez-en les différentes parties:*

a) *Le roi confie ses enfants au patron de la Blanche Nef* (1er alinéa) ; b) *Le navire donne contre un écueil et disparaît* (2e alinéa) ; c) *Derniers incidents du naufrage* (3e alinéa).

3. — *Que signifie cette expression*: un certain... (2ᵉ phrase) ?

C'est une expression indéfinie signifiant : "*un homme nommé Thomas* ...". Elle est l'opposé de : *le célèbre*. On ne dira pas, par exemple : "*un certain* Guillaume le Conquérant ...", mais : "le *célèbre* Guillaume..." ou : *le fameux* ...", ou, plus simplement encore, "Guillaume ....".

4. — *A quels sentiments faisait appel Thomas en présentant sa requête au roi?*

A sa fidélité à la mémoire de son glorieux père Guillaume et à la reconnaissance due au fils d'Etienne.

5. — *Le vent était-il favorable à la traversée de la Manche?*

Oui.

— *Pourquoi?*

Le vent du sud soufflait, poussant par conséquent vers le Nord, c'est-à-dire vers l'Angleterre, les navires partis de France.

6. — *Quelle imprudence commirent les fils du roi avant le départ?*

"Ils s'engagèrent imprudemment parmi des rochers à fleur d'eau ..."

7. — *Quelle sorte de navire avaient-ils pour la traversée?*

La *Blanche Nef*, navire de cinquante rameurs et de trois cents passagers.

8. — *Dites quelle fut la cause immédiate du désastre.*

La déchirure faite par un écueil au flanc gauche du navire.

9. — *Rendez de deux autres manières cette expression*: donna contre un écueil.

Toucha. Talonna.

10. — *Remarquez comment l'auteur raconte le naufrage*: *son récit est d'une extrême* sobriété, *on n'y rencontre pas un détail*

inutile; le style est simple, *mais aussi* très précis. *Relisez ce passage en faisant ressortir la précision des verbes.*

Pour mieux saisir toute la précision des verbes, comparez-les avec les expressions plus générales, plus vagues, mises entre parenthèses. *S'engagèrent* (pénétrèrent). *Donna contre* (frappa). *S'entr'ouvrit* (se fendit). *Poussa* (eut). *Soupçonna* (sut). *Fut englouti* (s'enfonça).

11. — *Qu'advint-il du patron de la Blanche Nef?*

Après avoir plongé une fois, il revint à la surface de l'eau. Apprenant que le fils du roi n'avait pas reparu, il replongea volontairement.

— *Quel sentiment le fit agir ainsi?*

Le désespoir, à cause de sa responsabilité engagée.

12. — *Ne raconte-t-on pas un fait touchant, vers la fin du dernier alinéa?*

Le plus délicat des deux survivants, un homme de condition, Godefroi, "perdant ses forces, lâcha le bois qui le soutenait et descendit au fond de la mer en recommandant à Dieu son compagnon", le pauvre boucher Bérauld.

13. — *Comment a-t-on connu les détails du naufrage de la Blanche Nef?*

Par Bérauld, l'unique survivant.

14. — *Relevez les termes de marine employés dans ce récit.*

Flotte, port, vaisseau, navire, naviguaient, longeant la côte, faisaient force de rames, rochers à fleur d'eau, donna contre un écueil, par le flanc gauche, équipage, en pleine mer, passagers, vergue, patron, naufragés, barque.

15. — *Dites ce que vous savez d'Augustin Thierry.*

N. B. — Le maître fera se reporter les élèves à la notice biographique de la fin de leur livre. Il pourra ajouter qu'A. Thierry, dont le travail d'archives avait usé la vue, était aveugle quand il composa ses fameux ouvrages d'histoire.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* flotte, patron (*latin* patronus, *de* pater, *père*), *et donnez-en la signification.*

flotte : — Grand nombre de bâtiments de mer, réunis pour naviguer ensemble. — Ensemble des forces navales d'un pays. — Bouée ou barrique qui soutient un câble à la surface de l'eau. — Morceau de liège qui maintient une ligne ou un filet à fleur d'eau.

flot : — Eau agitée, onde, vague, marée montante.

flottabilité : — Qualité possédée par certains corps flottants de rester insubmersibles.

flottable : — Qui peut flotter. — Un cours d'eau (peu profond) est flottable, s'il ne peut porter que des radeaux ou des trains de bois, et navigable (plus profond) s'il peut servir à une navigation continue par bateaux.

flottage ou flot : — Transport du bois par eau, quand on le fait flotter.

flottant, e : — Qui flotte sur un liquide.

flottaison : — Endroit où la surface de l'eau atteint la carène d'un navire.

flottement : — Etat d'un objet qui flotte. — Hésitation.

flotter : — Etre porté sur un liquide.

flotteur : — Ouvrier qui fait ou conduit des trains de bois. — Corps léger flottant sur l'eau.

flottille : — Petite flotte.

fluctuant : — lat. fluctuare, flotter. — Qui offre le balancement d'un liquide.

fluctuation : — Mouvement d'oscillation d'un liquide.

fluctueux, euse : — Agité de mouvements violents.

fluence : — Mouvement de ce qui coule ou s'écoule.

fluer : — Couler. (Peu us.).

flux et reflux : — lat. fluxus; de fluere, couler. — Mouvement réglé de la mer vers le rivage et réciproquement, à certaines heures.

patron, onne : — Citoyen, patricien, auquel des personnes libres de condition inférieure (clients) étaient attachées. — Protecteur, protectrice, saint, sainte dont on porte le nom. — Chef d'une entreprise. — Celui qui commande une embarcation.

patron : — Modèle en bois mince, zinc, carton, papier, mousseline, d'après lequel on taille un objet. — Carton à jours pour le coloriage.

patrie : — lat. patria, de pater, père. — Pays où l'on est né, dont on est citoyen.

patrimoine : — Bien qui vient du père ou de la mère.

patrimonial, e, aux : — qui est du patrimoine.

patrimonialement : — à titre de patrimoine.

patriotard, e : — d'un patriotisme excessif (chauvinisme).

patriote : — qui aime sa patrie, qui cherche à lui être utile.

patriotique : — qui appartient au patriote, qui concerne la patrie.

patriotiquement : — en patriote.

patriotisme : — Amour de la patrie.

patrologie : — Connaissance de la vie et des œuvres des Pères de l'Eglise. — Traité sur eux. — Collection de leurs écrits.

patronage : — Protection accordée par un homme puissant à un inférieur. — Association de bienfaisance. — Lieu où siège cette association.

patronal, e, aux : — Qui concerne les patrons.

patronat : — Qualité, droit du patron à l'égard du client. — Ensemble des patrons.

patronner : — Recommander, appuyer. — Introduire en protégeant. — Imprimer à l'aide d'un patron à jours. — Découper sur un patron.

patronesse : — Dame qui dirige une fête, un bal ... de bienfaisance. — Qui dirige un patronage.

patronnet : — Jeune garçon pâtissier.

patronymique : — (gr. pater, tros, père et onuma, nom). — Se disait de substantifs dérivant des noms propres et communs à tous les descendants d'un personnage. — Auj. nom patronymique : nom de famille, par opposition au prénom.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* navire, détresse, faire droit à la requête.

navire : — vaisseau, bâtiment de mer.

vaisseau : — grand bâtiment sur mer.

bâtiment : — construction navale, navire.

bateau : — nom générique donné aux navires d'échantillon moyen.

steamer : — navire à vapeur.

vapeur : — bateau à vapeur.

voile : — bateau à voiles.

transatlantique : — paquebot qui fait le service entre l'ancien et le nouveau continent, en traversant l'Atlantique. (Abel Hermant : ***Les Transatlantiques***).

paquebot : — navire de commerce, auj. toujours à vapeur, qui transporte des lettres, des passagers, des marchandises.

détresse : — lat. pop. districtio, de districtus, serré. — Angoisse, infortune, misère.

angoisse : — lat. angustia, resserrement. — Anxiété physique ou morale.

infortune : — revers de fortune, adversité. — Pl.: Evénements malheureux.

misère : — lat. miseria; de miser, malheureux. — Etat digne de pitié par le malheur ou la pauvreté. — Pl.: Peine, calamité.

anxiété : — lat. anxietas. — Angoisse, inquiétude, tourment d'esprit.

tourment : — lat. tormentum. — Torture. — Violente douleur physique ou morale.

désespoir : — cruelle affliction. — Vif regret. — Perte de l'espérance.

faire droit à la requête : — rendre justice à une requête; — se rendre à la demande de quelqu'un; — exaucer la demande de quelqu'un; — accorder sa confiance à quelqu'un qui la sollicite, appuyant sa demande sur des motifs; — trouver juste la demande de quelqu'un.

3. — *Dans le mot* survivre, *quelle idée ajoute le préfixe? Citez six autres verbes formés de la même manière.*

survivre : — sur, et vivre. — Demeurer en vie après un autre.

surajouter : — sur, et ajouter. — Ajouter à ce que l'on a déjà ajouté.

suralimenter : — sur, et alimenter. — Ajouter à l'alimentation normale. — Pratiquer la suralimentation.

surcharger : — sur, et charger. — Ajouter une autre charge à celle qui existait déjà.

surcroître : — sur, et croître. — Croître au delà des bornes ordinaires.
surélever : — sur, et élever. — Donner un surcroît d'élévation.
surenchérir : — sur, et enchérir. — Faire une surenchère.
surestimer : — sur, et estimer. — Estimer au delà de son prix.
surexciter : — sur, et exciter. — Exciter au delà des limites ordinaires.
surnommer : — sur, et nommer. — Donner un surnom, un nom de plus que celui qu'on avait déjà.

4. — *Expliquez les expressions qui suivent :*

chavirer : — du provençal capvirar, tourner la tête. — Se dit d'un vaisseau, d'un bateau, d'un véhicule qui se renverse sans dessus dessous.
couler : — lat. colare, filtrer. — Immerger, s'engloutir.
dégréer : — Oter les agrès d'un navire.
désemparer : — Mettre hors d'état de servir. — Navire désemparé : qui a éprouvé dans son gréement, son gouvernail, etc., des avaries qui l'empêchent de manœuvrer.
s'échouer : — Toucher à la côte, sur les bas-fonds.
s'engloutir : — bas lat. ingluttire, avaler. — Etre absorbé par la mer, disparaître dans les flots.
s'ensabler : — S'échouer sur le sable.
submerger : — lat. sub, sous, et mergere, plonger. — Engloutir dans l'eau.
renflouer : Remettre à flot.
talonner : — Toucher du talon, c.-à-d. de l'extrémité de la quille, pour un navire (à l'arrière).
coup de vent : — coup, latin colaphus, choc. — Vent violent et subit.
sauvetage : — Action de préserver de la mort ou de la destruction les hommes, les choses, tombés à la mer à la suite d'un naufrage.
bouée : — Appareil flottant, indiquant la route en mer, ou marquant un obstacle.
épave : — lat. expavidus, effrayé. — Débris que la mer rejette. — Débris en général.
s'enliser : — S'enfoncer dans le sable ou la boue (S.-Paul Lias : *Le supplice d'Antar*).

32. Mort de saint Thomas Becket

1. — *Quelle est la nature de ce morceau?*

Une narration historique.

— *Que savez-vous de son auteur?*

(Cf. *Biographies,* fin du livre de l'élève). Le maître pourra ajouter qu'en France, au temps d'Ozanam, la société cultivée et en général la bourgeoisie étaient voltairiennes. Des maîtres comme Ozanam représentaient une exception dans les chaires universitaires françaises. Aujourd'hui, heureusement, il n'en va plus ainsi. Les instituteurs primaires officiels restent sujets à caution; mais, parmi les professeurs de l'enseignement secondaire et des Facultés, les catholiques fervents sont fort nombreux.

2. — *Distinguez-en les différentes parties:*

a) *L'archevêque refuse de fuir* (1er alinéa); b) *Les meurtriers se saisissent de lui dans l'église* (2e et 3e alinéa); c) *Il leur oppose une fermeté inébranlable et tombe sous leurs coups* (dernier alinéa).

3. — *Ce qui frappe d'abord dans la personne du saint archevêque, c'est son calme inaltérable; comment se manifeste-t-il?*

Il ne change rien au programme ordinaire de ses journées, rien à la grave lenteur de sa marche, rien aux dispositions ordinaires qui rendent libre l'accès de l'église (1er alinéa).

4. — *Pourquoi refuse-t-il de fuir?*

Fuir eût trahi un sentiment de crainte.

5. — *Comment voit-on que les meurtriers se faisaient d'abord un scrupule de le mettre à mort dans l'église même?*

"Suivez-nous", lui dit un des meurtriers, en l'entraînant par son manteau. L'archevêque refusa de se laisser entraîner, s'écriant : "Vous exécuterez ici vos desseins", ici, c'est-à-dire dans l'église.

6. — *Dans ces paroles: "Vous exécuterez ici vos desseins ou vos ordres", que semblent indiquer les derniers mots?*

Que l'archevêque comprend que les meurtriers agissent par ordre, qu'ils sont les instruments de la volonté royale.

7. — *Il y a deux dialogues dans ce morceau; indiquez-les,*

L'un dans le 2e alinéa, l'autre dans le 3e.

— *et dites quelles en sont les caractéristiques.*

Dans le premier, l'archevêque se fait connaître aux meurtriers qui le cherchent. Dans le second, tout contribue à montrer en l'archevêque un martyr : il meurt dans l'église, pour l'Eglise.

8. — *Relevez un détail qui rend particulièrement odieux l'un des assassins.*

Le fait que l'archevêque était le bienfaiteur de Réginald rend cet assassin particulièrement odieux.

9. — *Montrez la grande charité de l'archevêque pour tous les siens;*

"Si c'est ma tête que vous cherchez, dit-il, je vous défends ... de toucher à aucun des miens ..."

— *cet incident ne vous rappelle-t-il pas un fait analogue de la passion du Sauveur?*

Si. Thomas Becket s'adresse ici à Réginald dans des termes voisins de ceux que Jésus, lors de son arrestation, adressa à Judas au jardin des Oliviers : "Judas, mon ami, est-ce pour cela que tu es venu ici ?" (S. Matth. XXVI, 50). Jésus demanda aussi aux soldats de laisser aller les apôtres (S. Jean, XVIII, 8).

— *Montrez aussi son mépris de la mort.*

"Pour moi, je reçois volontiers la mort, si, dans l'effusion de mon sang, l'Eglise peut trouver la paix et la liberté."

10. — *Comment se manifeste son inébranlable fermeté?*

Il refusa d'absoudre les évêques excommuniés.

— *Quelle condition exige-t-il pour lever l'excommunication?*

Qu'ils aient satisfait aux saints canons, c'est-à-dire aux lois de l'Eglise.

11. — *Quelle est sa dernière prière?*

"Je recommande à Dieu, à la bienheureuse Marie, aux saints patrons de ce lieu et au bienheureux martyr saint Denis, mon âme et la cause de l'Eglise."

12. — *Racontez son martyre.*

Un premier coup d'épée atteignit l'archevêque à la tête. Un second coup le renversa par terre. Un troisième coup lui enleva une grande partie du crâne. La cervelle étant ainsi mise à nu, un des meurtriers, par un raffinement de cruauté, la fit jaillir avec la pointe de son épée et la répandit sur le pavé.

13. — *Quelle leçon donne ici saint Thomas Becket?*

De constance dans sa foi et de noble indépendance en face d'un pouvoir tyrannique.

14. — *Par quoi est assurée l'*unité *de ce morceau?*

C'est la belle figure de saint Thomas Becket qui met de l'unité dans ce récit; elle occupe le début, le centre, la fin : tout y converge vers le meurtre de ce martyr. Avant le meurtre, le meurtre, après le meurtre, voilà de quoi il est question dans cette page d'Ozanam. Au surplus, la phrase finale rappelle et résume l'objet du morceau : "*Ainsi périt ... Thomas Becket,* archevêque de Cantorbéry."

15. — *Quelles sont les qualités dominantes du style dans ce morceau? Faites-les ressortir par l'étude de quelques passages plus remarquables.*

(*Simplicité*) Elle consiste à fuir la recherche dans les mots, dans les tours de phrase, dans les images. Le vocabulaire est celui de la langue courante, sans trivialité (car, dans un sujet si tragique, toute vulgarité eût été déplacée), mais sans emphase : l'histoire est ici assez belle et assez grande pour qu'il soit inutile de l'orner ou de la relever par les procédés factices de la rhétorique. Les

phrases elles-mêmes sont construites sans apprêts, sans aucun de ces parallélismes ou oppositions de mots dont Hugo n'eût pas manqué d'abuser en pareil cas. Soit la 1re phrase : V. Hugo n'eût pas manqué de dire : *''L'ombre* du soir, favorable à l'œuvre *ténébreuse* des meurtriers, permettait par contre à l'archevêque une fuite facile. Ses clercs l'y exhortaient; leur effroi contrastait avec son calme; leurs pleurs avec son sang-froid . . .'' Ozanam dit simplement : ''Le déclin du jour, etc. . . .''

Les images sont rares, naturelles, simples : ''. . . marchant le dernier de tous, comme le berger qui pousse ses brebis devant soi.'' ''Il semblait, n'eût pas manqué d'ajouter Hugo, que les siens, et non lui, étaient les victimes promises et qu'il menait au sacrifice son troupeau.''

(*Sobriété*) Aucun détail inutile, aucun effort d'amplification ou de vaine phraséologie. Au 2e alinéa, Hugo n'eût pas manqué de décrire longuement, en belles antithèses pathétiques, le tableau formé par la pacifique figure de ce pasteur, silencieux et digne, opposé au groupe bruyant, agité, des meurtriers armés de haches et de glaives. Ozanam s'en tient aux faits, déjà assez pathétiques par eux-mêmes : ''Tout à coup les quatre meurtriers, etc. . . .'' Tout est en action. Pas de tableau où se fût complu un artiste. L'art n'a que faire ici.

De même, dans l'avant-dernière phrase, Hugo n'eût pas manqué de développer le mot ''vociférations''. Il eût trouvé là un thème facile à antithèses et à amplifications, mettant, par exemple, sur les lèvres des assassins les mots de ''traître'' et de ''séditieux'' appliqués . . . à la noble victime.

— *Expliquez:*

(*Il resta impassible.*) *Impassible* (qui ne manifeste aucune émotion, aucune ''passion''). L'impassibilité de l'archevêque est ici la manifestation de son calme, elle est opposée à l'effroi et aux pleurs de ses clercs.

(*On le somma d'absoudre.*) *On lui enjoignit* de lever l'excommunication qu'il avait portée contre les évêques

asservis au roi. Elle était en effet le principal grief du roi contre lui.

(*Poussant des vociférations.*) Plus fort et plus précis que : *poussant des cris.* Les vociférations sont des cris accompagnés d'injures.

16. — *Quelles sont vos impressions à la lecture de ce morceau?*

Le martyre de saint Thomas Becket nous rappelle celui de saint Prétextat (n° 30). De tels caractères d'évêques honorent non seulement leur religion, mais l'humanité tout entière, et ils nous tracent notre devoir.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* mort, déclin, *et donnez-en la signification.*

mort : — lat. mors, mortis. — Cessation définitive de la vie.

mort, e : — lat. mortuus. — Privé d'animation, de vie. — Qui manque d'ardeur. — N.: personne morte, cadavre.

mortaillable : — se disait d'un serf qui ne pouvait rien laisser à ses héritiers.

mortaille : — de mort, et tailler. — Droit de certains seigneurs à l'héritage de leur serf mort sans héritier naturel.

mortalité : — lat. mortalitas. — Condition de ce qui est sujet à la mort.

mort-bois : — Bois de peu de valeur, comme les épines, les ronces.

morte-eau : — Nom donné aux marées les plus faibles, entre la nouvelle et la pleine lune. — Epoque de ces marées.

mortel, elle : — lat. mortalis. — Sujet à la mort. — Qui appartient à l'homme. — Qui donne ou est propre à donner la mort.

mortellement : — A mort. — Extrêmement.

morte-paye : — Soldat entretenu en temps de paix comme en temps de guerre. — Vieux domestique qu'on garde sans le faire travailler.

morte-saison : — Temps où, dans certaines professions, on a moins de travail, moins de débit qu'à l'ordinaire.

mort-gage : — Gage dont on laisse jouir un créancier, sans que les fruits dont il profite soient imputables sur la dette.

mortifère : — lat. mors, mortis, mort, et ferre, porter. — Qui cause la mort.

mortifiant, e : — Qui mortifie, humilie.

mortification : — Action de mortifier son corps.

mortifier : — lat. mortificare; de mors, mortis, mort, et facere, faire. — Affliger son corps par des jeûnes, des austérités.

mortinatalité : — Etat des enfants mort-nés. — Rapport du nombre des enfants mort-nés à celui des naissances normales.

mort-né, e : — Mort en venant au monde.

mortuaire : — lat. mortuarius. — Qui appartient au service, à la pompe funèbre

morticole : — lat. mors, mort, colere, cultiver. Nom donné par dénigrement aux médecins (cf. "Les Morticoles" de Léon Daudet).

immortel : — qui n'est point sujet a la mort. Qui dure très longtemps. Qui vivra perpétuellement dans la mémoire des générations futures. Membre de l'Académie française. Nom masculin pluriel : les dieux du paganisme. Les gardes des anciens rois de Perse. Nom féminin : nom donné à certaines plantes, à cause de la durée de leurs fleurs, dont l'involucre ne change pas avec le temps. Les fleurs elles-mêmes.

immortellement : — d'une manière immortelle.

immortaliser : — rendre immortel. Rendre immortel dans la mémoire des hommes.

immortalité : — qualité, état de ce qui est immortel. Vie perpétuelle dans le souvenir des hommes. Nom donné au bûcher sur lequel est représenté le phénix.

malemort : — mort tragique.

mourir : — cesser de vivre. Souffrir beaucoup de, être tourmenté par. Perdre son activité, son mouvement. S'affaiblir graduellement.

mourant : — qui se meurt. Qui annonce qu'on est près de mourir. Qui est en train de disparaître. Languissant.

moribond : — lat. moribundus; de mori, mourir. Qui est près de mourir.

immortifié : — qui n'est point mortifié.

immortification : — état d'une personne qui n'est pas mortifiée.

amortir : — rendre moins violent. Affaiblir.

amortissement : — extinction graduelle d'une rente, d'une dette.

amortissable : — qui peut être amorti.

amortisseur : — dispositif qui permet d'amortir les trépidations d'un moteur, les chocs, les sons.

déclin : — Etat d'une chose qui arrive à la fin de sa course.

déclinable : — Qui peut être décliné.

déclinaison : — Dans les langues à flexion, modification des désinences selon les genres, les nombres et les cas. — Distance d'un astre à l'équateur céleste.

déclinant, e : — Qui décline, s'affaiblit.

déclinateur ou déclinatoire : — Acte par lequel un plaideur décline, conteste la compétence. — Qui a pour but de décliner une juridiction.

décliner : — lat. declinare. — Déchoir, pencher vers sa fin. — Refuser. — S'éloigner de l'équateur céleste, en parlant d'un astre. — Réciter une déclinaison (cf. ci-haut).

inclinaison : — Etat de ce qui est incliné.

inclinant : — Se dit d'un cadran dont le plan n'est ni vertical ni horizontal, mais oblique à l'horizon.

inclination : — Action de pencher la tête ou le corps en signe d'acquiescement ou de respect.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* bienfait, meurtrier.

bienfait : — lat. benefactum. — Bien que l'on fait, service, faveur.

service : — lat. servire, servir. — Assistance, bon office.

faveur : — lat. favor; de favere, être propice. — Bienveillance, protection. — Marque exceptionnelle de bienveillance. — Privilège.

bienveillance : — bonté, disposition favorable.

assistance : — aide, secours.

attention : — soins officieux, sollicitude, égards.

don : — libéralité à titre gratuit.

cadeau : — don d'un objet d'ordinaire matériel.

meurtrier : — qui commet un meurtre. Assassin.

assassin : — qui tue. — Meurtrier.

homicide : — lat. homo, homme, et caedere, tuer. — Meurtrier d'un être humain.

tueur : — qui tue.

parricide : — celui qui tue son père.

fratricide : — celui qui tue son frère ou sa sœur.

infanticide : — celui qui tue un enfant.

déicide : — celui qui tue son Dieu.

régicide : — celui qui tue son roi.

matricide : — celui ou celle qui tue sa mère.

suicide : — celui ou celle qui se tue.

3. — *Décomposez les mots ci-après*: **archevêque, excommunié,** impassible.

archevêque : — du grec archê, primauté, et de évêque. — Qui a la primauté sur les évêques.

excommunié : — lat. excommunicare; de ex, hors, et communicare, communiquer. — Retranché de la communion de l'Eglise.

impassible : lat. impassibilis; préf. in privatif, passibilis, capable de souffrir. — Qui n'est pas susceptible de souffrance.

4. — *Quelles idées éveille dans votre esprit la pensée de saint Thomas Becket? Donner les* noms *qui les désignent.*

La pensée de saint Thomas Becket éveille dans notre esprit les idées suggérées par les mots qui suivent :

Fidélité, énergie, courage, bravoure, respect, sainteté, sang-froid, force d'âme extraordinaire, charité héroïque, héroïsme, dignité, grandeur d'âme, zèle héroïque pour son troupeau, pour l'Eglise, fermeté inébranlable devant un roi tyran et impie, foi intrépide, apôtre, martyr, etc.

5. — *Expliquez les expressions qui suivent relatives au mot* saint:

élu : — prédestiné par la volonté de Dieu à la béatitude éternelle.

martyr : — gr. martur, témoin. — Qui a souffert la mort pour soutenir la vérité de sa religion.

confesseur de la foi : — chrétien qui confessait ou proclamait sa foi, au temps des persécutions.

thaumaturge : — gr. thauma, atos, prodige, et ergon, œuvre. — Qui fait des miracles.

apothéose : — gr. apo, à part, et théos, dieu. — Déification des empereurs romains et des héros. — Honneurs extraordinaires rendus à quelqu'un.

auréole : — lat. aureola, de couleur d'or. — Cercle lumineux dont les peintres, les sculpteurs entourent la tête des saints ou des personnes divines.

nimbe : — lat. nimbus, nuage. — Cercle de lumière mis par les peintres et les sculpteurs autour de la tête des saints ou des personnes divines.

béatification : — action de béatifier, de mettre au nombre des Bienheureux.

palme du martyre : — lat. palma, branche de palmier. — Mort glorieuse soufferte pour la foi.

ère des martyrs : — celle qui commence à l'avènement de Dioclétien.

commun des saints : — lat. communis, ce qui est propre à plusieurs. — Office commun à plusieurs saints, ex.: commun des docteurs.

culte de dulie : — dulie, gr. douleia, servitude. — Hommage rendu aux anges et aux saints, par opposition au culte de latrie, rendu à Dieu seul.

communion des saints : — union commune, rapports entre les fidèles de la terre, du purgatoire et du ciel.

le Saint-Siège : — siège du chef de l'Eglise catholique. Gouvernement pontifical.

ne savoir à quel saint se vouer : — n'avoir plus de ressources.

prêcher pour son saint : — parler avec chaleur pour une cause où l'on est intéressé.

canonisation : — action de mettre au nombre des saints (de les insérer dans le *canon* ou registre des saints).

33. Sixième centenaire des Vêpres siciliennes

1. — *Quelles raisons, et tirées de quelles sources, invoque Mgr Freppel pour condamner la célébration d'un pareil anniversaire?*

Il s'appuie sur l'idée de civilisation chrétienne, qui implique essentiellement les notions d'amour et de paix; sur l'histoire de la Sicile, où la disparition de la maison d'Anjou n'a servi qu'à l'installation de la maison d'Aragon; sur le fait que le massacre en Sicile fut une vengeance et non une punition.

2. — *Etudiez la phrase où il définit, d'après l'histoire, le caractère des* Vêpres siciliennes.

Elle se compose de cinq mots essentiels : on *échangea* une domination pour une autre, étrangère comme la première; on *remplaça* une maison par une autre, toutes deux étrangères; on *substitua* un joug à un autre, deux jougs étrangers toujours. Cette idée de joug entraîne l'appréciation "*peu flatteur* pour l'honneur national" et la conclusion "vaut-il bien la peine d'être *solennisé ?*"

3. — *A quel sentiment en appelle-t-il pour faire rougir les Siciliens de cette aventure, dans le deuxième paragraphe?*

En somme, l'argument revient à faire honte aux Siciliens, à leur reprocher leur défaut de fierté patriotique. Qu'ils eussent, par orgueil national, chassé la maison d'Anjou pour lui substituer une maison sicilienne, la chose, faite par des moyens légitimes et pacifiques, les honorerait. Mais ils ont, dans leur révolution, maintenu un joug étranger et prouvé qu'ils étaient incapables de se gouverner eux-mêmes. Y a-t-il là vraiment de quoi être fier ? N'insistons pas sur l'opposition entre Français et Espagnols; mais on devine le sentiment secret qui dicte à l'écrivain l'opposition entre "le *joug* des Espagnols" et "le *pouvoir* des Français". Qu'on pense seulement à l'image contenue dans le mot *"joug"* et à sa provenance.

4. — *Que vaut, dans le troisième, l'argument tiré de la disproportion entre le crime et ses prétendues causes?*

L'argument est d'autant plus fort que, même si la noblesse et le peuple siciliens avaient de réels griefs, ils ne pouvaient nier l'honorabilité de la maison à laquelle ils s'attaquaient. Cette honorabilité, l'écrivain l'établit par deux faits: l'un, biographique, Charles d'Anjou étant "le fils de Blanche de Castille et le frère de saint Louis"; l'autre, militaire, la maison s'étant illustrée aux origines de la monarchie française comme au temps des croisades, sur le champ de bataille de Poitiers (732) et devant les murs de Saint-Jean-d'Acre (1191).

5. — *Que savez-vous de la maison d'Anjou et de celle d'Aragon?*

Nous venons de dire ce que fut la maison d'Anjou. Quant à l'autre, il suffit de se rappeler que le mariage de Ferdinand d'Aragon avec Isabelle de Castille inaugura l'unité de l'Espagne, que consomma l'expulsion des Maures de Grenade (1492). Cette date nous rappelle aussi que, si l'Amérique fut découverte cette année-là, ce fut à cause de la générosité de ce couple royal.

6. — *Mgr Freppel avait-il un motif particulier pour intervenir dans cette affaire?*

L'écrivain, membre du parlement français, était en même temps évêque d'Angers, l'ancienne capitale de l'Anjou. Il pouvait donc se croire le droit de parler non seulement au nom de ses commettants, mais à celui de la France entière.

7. — *Quels sentiments vous semblent animer le cœur de l'évêque et du Français tout au long de cette lettre?*

Un double sentiment : le cœur de l'évêque se révolte à l'idée que les Siciliens, au lieu de célébrer une journée de paix et d'amour, évoquent le souvenir d'un massacre atroce; le cœur du patriote s'attriste de ce qu'on ne rende pas justice à l'une des maisons qui ont propagé au dehors la gloire de la France.

8. — *Ne se rattache-t-elle pas au genre oratoire tout autant qu'au genre historique?*

De fait, le ton est celui d'un orateur; il suffirait d'enlever au texte le caractère d'une lettre personnelle à un rédacteur de journal pour en faire un vrai discours. Seulement, si la forme de cette lettre la rattache au genre oratoire, par le fond elle est uniquement historique, étant toute nourrie de quelques-unes des plus belles pages de l'histoire de France. Par son caractère essentiel donc, le texte appartient au genre historique encore plus qu'à l'autre.

---

34. La foi au moyen âge

1. — *Quelle est la nature de ce morceau?*

Un exposé historique de certaines manifestations de la foi au moyen âge.

— *De quel ouvrage est-il tiré?*

De la vie de *Sainte Elisabeth de Hongrie.*

— *Que savez-vous de son auteur?*

(Voir n° 27).

2. — *Distinguez-en les deux parties*:

a) *Les chrétiens ... croyances* (alinéas 1-4); b) *En revanche, ... sentiments.* (dernier alinéa).

3. — *Quel but se proposait-on au moyen âge dans l'étude de la nature?*

On se proposait d'y retrouver des rapports avec la religion.

— *Montrez que cette étude, envisagée de cette façon, loin d'être desséchante pour l'esprit et le cœur, était pleine de charme et de poésie.*

La nature était ainsi une "belle créature de Dieu", tout animée, toute peuplée d'êtres et de choses où l'on voyait mille symboles et qui parlaient de Dieu, de Marie, des Saints, au cœur et à l'imagination de l'homme.

4. — *Indiquez, par quelques exemples, comment les chrétiens d'alors savaient associer les choses qui passent aux réalités qui demeurent, comment ils se servaient des créatures pour s'élever jusqu'au Créateur.*

"Ils voyaient dans les mœurs des animaux, dans les phénomènes des plantes, dans le chant des oiseaux, dans les vertus des pierres précieuses, autant de symboles des vérités consacrées par la foi." La voie lactée, par exemple, était *le chemin de saint Jacques;* maintes fleurs portaient des noms qui rappelaient le souvenir de la sainte Vierge; la coccinelle était "la bête du bon Dieu"; un vin muscat renommé se nommait "lacryma Christi" ou "larme du Christ". Le rouge-gorge devait son nom et sa tache rouge à une goutte de sang du Christ, car il était venu doucement se blottir sur l'épaule du Maître, lors de la crucifixion.

5. — *Commentez la première phrase du deuxième alinéa.*

"De pédantes nomenclatures ..." Les classifications d'histoire naturelle répartissent les végétaux et les animaux par *genres, espèces ...,* de là des nomenclatures savantes, appelées pédantes par rapport aux simples dénominations usuelles. Par exemple, le nom scientifique du lilas est *syringa vulgaris,* mais il serait pédant de l'appeler ainsi dans l'usage courant. Beaucoup de plantes portaient des noms de saints : ainsi une sorte de lierre s'appelait *Courroie de saint Jean;* elle répond à la *Glechoma hederacea* de la nomenclature savante. Montalembert semble regretter, comme une profanation, cette substitution de noms nouveaux aux anciennes appellations chrétiennes. Mais cette nomenclature scientifique est une nécessité. Elle fournit aux savants des étiquettes communes sans lesquelles il serait impossible de s'entendre, les appellations populaires différant avec les pays et les époques.

— *Doit-on en conclure qu'il faille condamner les efforts de la vraie science qui, respectueuse de la Révélation, cherche à pénétrer de plus en plus les secrets de la nature?*

Non. Les efforts de la science sont légitimes et voulus

de Dieu. L'intelligence et la raison humaines y trouvent leur emploi normal, qui est de mieux connaître la nature pour mieux la faire servir à nos usages.

— *Montrez que la science et la poésie ont chacune leur domaine propre et que, toutes deux, elles peuvent servir à la gloire de Dieu.*

La science perçoit le vrai; la poésie, le beau. L'une et l'autre sont l'exercice légitime de facultés et de méthodes différentes; dans l'une, l'intelligence a plus de part, dans l'autre, la sensibilité et l'imagination. Mais toutes les deux peuvent servir également à la gloire de Dieu, car Dieu est lui-même, par excellence, la Vérité et la Beauté.

6. — *Différenciez les épithètes* tendres *et* vifs (3e *alinéa*).

Tendres insiste sur le côté affectif et s'applique ici à certains sentiments passifs tels que la confiance, la douceur, ou modérés tels que l'amitié. *Vifs,* au contraire, convient à des sentiments comme l'amour, le zèle, l'enthousiasme, qui comportent de la fougue, des élans passionnés.

7. — *En quels termes l'auteur parle-t-il de la très sainte Vierge?*

"Mais Marie surtout, cette fleur des fleurs ... etc."

— *Montrez la justesse et la beauté des images de ce passage.*

L'auteur vient de nous dire que beaucoup de fleurs portaient les noms des saints. Et Marie, va-t-il ajouter, Marie surtout, donnera son nom à des fleurs. N'est-elle pas la "fleur des fleurs" (c'est-à-dire, belle entre toutes), la "rose sans épines" (c'est-à-dire, la toute aimante et toute bonne); enfin, le "lis sans tache", (c'est-à-dire, la pureté même)? Toutes ces images, si justes, sont par surcroît fort belles, car les fleurs ici évoquées : la rose, le lis ..., fleurs printanières, éclatantes et parfumées, dégagent mille suggestions gracieuses et s'associent dans notre pensée à d'agréables idées de jeunesse, de joie, de tendresse.

8. — *Comment le bon peuple se rappelait-il le souvenir de cette Mère chérie?*

Par la simple vue des fleurs dont le nom lui rappelait jusqu'aux vêtements qu'elle portait sur la terre.

— *Ne reste-t-il pas encore quelque trace au Canada d'une coutume de ces âges de foi?*

Si. "Dans plusieurs endroits de la province de Québec, on désigne encore les fleurs de la belle ancolie des bois sous le nom de *Gants de Notre-Dame;* la grande fleur blanche du liseron des haies s'appelle la *Chemise de Notre-Dame* et la si curieuse fleur du cypripède porte toujours le nom de *Sabot de la Vierge.*"

9. — *Si les chrétiens du moyen âge s'intéressaient à la terre, "cette belle créature de Dieu", ils jugeaient que celle-ci, en retour, devait s'associer à leurs tristesses; comment l'auteur l'a-t-il exprimé?*

Par une proposition générale et par des exemples qui la développent et la justifient [1]. La proposition générale est la première phrase du dernier alinéa. Les exemples suivent. Les uns illustrent cette idée que la nature était associée aux joies religieuses de l'homme : "On allait, dans la nuit de Noël, annoncer aux arbres ... etc.". Les autres montrent comment la nature devait prendre sa part des tristesses humaines : "Mais, en revanche, elle devait donner des roses et des anémones au lieu où l'homme versait son sang ... (etc. jusqu'à : On conçoit ...").

10. — *Vous souvenez-vous de quelques faits où éclate la fraternité qui unissait saint François d'Assise "à la nature animée et inanimée"?*

Oui. L'anecdote du loup de Gubio et le sermon à ses "frères les oiseaux" témoignent de sa fraternité avec la nature animée. Il aimait aussi à converser avec les fleurs et les arbres, les félicitant de leurs parfums, de leur beauté, et les invitant à chanter avec lui la gloire et la bonté du Créateur.

---

1. Pour ce procédé de développement, voir les *Exercices de style,* pp. 17-25.

11. — *Montalembert compare l'époque où il vit à celle du moyen âge: vers laquelle vont ses préférences?*

Vers celle du moyen âge.

— *Pourquoi?*

Parce que "tous les chrétiens avaient alors plus ou moins" ce sentiment de l'union de la nature avec la religion. La terre était alors plus aimable, plus aimée et plus belle, pour le cœur et l'imagination. "C'était un vaste royaume d'amour et de sciences aussi; car tout avait sa raison, et sa raison dans la foi."

— *Commentez* stérilisée *et* imprégnée.

Stérilisée, rendue stérile (comparez : fleurs *stérilisées*), figée dans l'immobilité et la mort, sans âme, sans parfum, faite de formes desséchées (comme des spécimens d'herbiers, tristes, morts, qui parlent à l'esprit du savant, mais laissent froid le cœur de l'homme).

Imprégnée, pénétrée d'une beauté immortelle. En dehors de sa poésie propre, la terre, en effet, était toute pénétrée, toute transformée par des symboles religieux que le peuple voyait en elle.

12. — *D'après ce morceau, dites quels étaient les principaux caractères de la piété populaire au moyen âge.*

(*Simplicité*) Leur foi ne s'embarrassait pas de difficultés inutiles. Elle voyait Dieu partout, dans les plantes elles-mêmes et les éléments.

(*Naïveté*) Leur foi n'allait pas chercher, pour s'exprimer, de grandes formules. Ils concevaient les choses et manifestaient leurs sentiments comme feraient de grands enfants au cœur naïf : "On allait, dans la nuit de Noël, annoncer aux arbres que le Christ allait venir..."

(*Poésie*) Cette façon de vivre leur foi, et d'en voir partout les symboles, faisait de leur vie une fête continuelle de l'imagination et du cœur.

13. — *Quels sentiments l'auteur y a-t-il manifestés? Relevez, dans le texte, les termes qui y correspondent.*

Une foi ardente, qui se manifeste par la façon même,

enthousiaste et attendrie, dont il parle de Dieu, de Marie et des pieux chrétiens d'autrefois.

L'amour de la Sainte Vierge. "C'est ainsi qu'ils aimaient Marie, ces chrétiens ..." (1er alinéa). — "Marie surtout, cette fleur des fleurs ... etc." (4e alinéa).

La sympathie pour le peuple chrétien du moyen âge, partout sensible et qui s'exprime surtout par la sympathie des épithètes : "... leur *féconde* sollicitude ... leur affection *ingénue* ... La terre était alors *imprégnée* d'une beauté *immortelle* ... C'était un vaste royaume *d'amour* ..."

L'horreur de la science matérialiste, dont il parle avec une pitié railleuse: "pédantes nomenclatures" — "terre aujourd'hui stérilisée ..."

Une certaine ironie, dont les "savants" modernes font les frais. Ainsi, quand il parle de Junon (2e alinéa), de Vénus (4e alinéa) et de terre "stérilisée" (5e alinéa), il accompagne ces mots d'un sourire railleur.

Le sens de la vraie poésie, qui consiste à prêter une âme aux choses [1]: "Ils ne pouvaient se résoudre à en faire un corps sans vie supérieure; ils y cherchaient toujours des relations mystérieuses ... etc." (1er alinéa).

14. — *Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?*

Nous comprenons l'amour enthousiaste de Montalembert pour le moyen âge chrétien et nous le partageons dans une certaine mesure. L'enfance des peuples, comme celle des individus, possède une grâce naïve dont après coup, longtemps après, on regrette le charme. Mais ces regrets — que toute âme sensible éprouve fatalement — ne doivent pas nous faire dédaigner le siècle où nous vivons, ni regretter d'y être nés. Notre temps n'a coupé les ailes ni à la poésie, ni à la foi. En élargissant notre horizon, les découvertes scientifiques peuvent même donner à notre

---

1. Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?
(*Lamartine.*)

imagination un nouvel essor et à notre foi des justifications inattendues [1].

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* foi (*latin* fides, *engagement, lien*), fleur (*latin* florem), *et donnez-en la signification.*

foi : — croyance aux vérités de la religion. — Croyance en la fidélité, la véracité de quelqu'un ou la vérité de quelque chose. — Religion chrétienne.

fidéicommis : — lat. fidei, à la foi, et de commis. — Legs testamentaire fait au nom d'une personne secrètement ou expressément chargée de le restituer à une autre.

fidéicommissaire : — Qui est chargé d'un fidéicommis.

fidéisme : — lat. fides, foi. — Système qui place la connaissance des premières vérités dans la foi.

fidéjusseur : — Celui qui se constitue caution pour un autre.

fidéjussion : — Contrat de caution.

fidéjussoire : — Relatif à la fidéjussion.

fidèle (adj.) : — lat. fidelis; de fides, foi. — Qui remplit ses engagements. — Nom pl.: Ceux qui professent et pratiquent la foi catholique.

fidèlement : D'une manière fidèle.

fidélité : — Exactitude à remplir ses engagements.

fiduciaire : — Chargé d'un fidéicommis. — Se dit de valeurs fictives fondées sur la confiance accordée à celui qui les émet. — Monnaie fiduciaire : billets de banque.

fiduciairement : — D'une manière fiduciaire.

fiducie : — lat. fiducia. — Vente fictive par laquelle l'objet vendu doit être rétrocédé au vendeur après un temps donné.

infidèle : — Déloyal, qui manque de foi. — N. : qui n'a pas la vraie foi.

infidèlement : — D'une manière infidèle.

infidélité : — Manque de fidélité, de probité. — Manque d'exactitude, de vérité. — Action infidèle.

---

1. Cf. Vigouroux : *La Bible et les découvertes récentes* (5 *vol.*).

perfide : — lat. perfidus. — Qui manque à sa parole, qui trahit. — Personne perfide.

perfidie : — déloyauté, trahison.

perfidement : — d'une manière perfide.

fier (verbe) : — lat. fidere. Confier.

se fier : — mettre sa confiance en quelqu'un.

fiancer : — ancien dr. français, dérivé de fier; on employait aussi fiance. Promettre solennellement en mariage. Consacrer cette promesse.

fiancé, e : — qui a fait promesse de mariage.

fiançailles : — promesses de mariage, échangées en présence de parents et d'amis, ou d'un prêtre.

affidé : — à qui l'on se fie. Agent secret, espion.

confier : — lat. confidere, avoir confiance. Remettre une chose au soin, à la fidélité, à l'habileté de quelqu'un. Faire confidence. Donner sa confiance.

confiant : — disposé à la confiance.

confiance : — lat. confidentia. Espérance ferme en quelqu'un, en quelque chose. Assurance dans la probité de quelqu'un. Sécurité, hardiesse.

confident : — à qui l'on confie ses plus secrètes pensées. Personnage subalterne dans une pièce de théâtre.

confidemment : — en confidence.

confidence : — lat. confidentia. Communication d'un secret. Secret.

confidentiel : — qui se dit, se fait en confidence.

confidentiellement : — d'une manière confidentielle.

défier : — provoquer au combat. Ne pas croire capable de. Braver, affronter.

défiant : — qui craint d'être trompé. Inspiré par la défiance.

défiance : lat. diffidentia. Crainte d'être trompé. Manque de confiance.

défiancer : — rompre les fiançailles.

défi : — provocation. Appel à un combat singulier. Déclarer son projet impossible.

se méfier : — ne pas se fier.

méfiant : — qui se méfie.

méfiance : — disposition à soupçonner le mal dans les autres.

fédérer : — former en fédération.

fédéré, e : — qui fait partie d'une fédération.

fédération : — association de plusieurs Etats particuliers en un seul Etat collectif. Réunion de citoyens armés.

fédératif, ive : — qui appartient au fédéralisme.

fédéraliste : — qui a rapport au fédéralisme. Partisan du gouvernement fédératif.

fédéralisme : — système politique dans lequel plusieurs petits Etats se réunissent en confédération, tout en conservant chacun une autonomie relative.

fédéraliser : — constituer un pays à l'état de fédération.

fédéral, e, aux : — du lat. foedus, eris, alliance. Qui a rapport à une fédération. Nom donné aux Etats du Nord et aux soldats de ces Etats, pendant la guerre de Sécession américaine.

confédératif, ive : — synonyme de fédératif.

confédération : — du lat. confederatio. Union de plusieurs Etats qui se soumettent à un pouvoir général, tout en conservant un certaine autonomie. Ligue, association.

confédéré, e : — uni par confédération.

confédérer : — du lat. cum, avec, et foedus, eris, alliance. Réunir en confédération.

fleur : — lat. flos, floris. — Partie d'un végétal qui contient les deux ou l'un des organes reproducteurs et qui est souvent parée de couleurs éclatantes.

fleurage : — combinaison de fleurs sur une tenture, un tapis.

fleuraison : — ou encore floraison (voir plus loin).

fleurant, e : — qui répand, exhale une odeur, un parfum.

fleurdeliser : — orner, semer de fleurs de lis.

fleurer : — (de flairer). Répandre une odeur.

fleuret : — (de fleur) Sorte d'épée sans tranchant et terminée par un bouton, dont on se sert à l'escrime.

fleurette : — Petite fleur. — Propos galant : conter fleurette.

fleuri, e : — Qui est en fleur.

fleurir : — Pousser des fleurs.

fleurissant, e : — Qui se couvre de fleurs.

fleuriste : — Qui s'occupe de la culture et du commerce des fleurs.

fleuron : — (de fleur) — Ornement d'architecture en forme de fleur. — Ornement typographique en forme de fleur, de feuille, placé en en-tête ou à la fin d'un chapitre.

fleuronné, e : — Orné de fleurs, de fleurons.

fleuronner : — Pousser des fleurons. — Orner de fleurons.

floraison : — Epanouissement de la fleur. — Temps où cet épanouissement se produit.

floral, e, aux : — lat. floralis. — Qui a rapport à la fleur.

flore : — lat. Flora, déesse des fleurs. — Ensemble des plantes qui croissent dans une région. — Livre qui en contient la description [1].

floréal : — lat. floreus, de fleurs. — Huitième mois de l'année républicaine (du 20-21 avril au 19-20 mai).

florée : — Indigo de qualité inférieure. — Florée d'acide : fécule de pastel.

florence : — Taffetas léger. — Sorte de crin très résistant, obtenu en plongeant dans du vinaigre le ver à soie qui va filer son cocon et qu'emploient les pêcheurs à la ligne pour empiler leurs hameçons.

florencé, e : — lat. flos, oris, fleur. — Se dit d'une fleur de lis qui a des boutons entre ses pétales.

florès : — Terme usité dans l'expression : faire florès, c.-à-d. briller dans le monde.

floricole : — lat. flos, oris, fleur et colere, habiter. — Qui vit sur les fleurs.

floriculture : — Branche de l'horticulture, qui s'occupe spécialement des fleurs et des plantes d'ornement.

floridées : — Ordre de plantes, de la classe des algues.

florifère : — lat. florifer. — Qui porte des fleurs. Qui donne beaucoup de fleurs.

florilège : — lat. flos, floris, fleur, et legere, choisir. — Recueil de pensées ou de poésies.

florin : — ital. fiorino. — Pièce de monnaie étrangère de valeur très variable selon les pays. Unité monétaire des Pays-Bas.

florissant, e : — Qui est dans un état prospère. Qui accuse un état prospère.

---

1. Penser à la monumentale *Flore laurentienne* du Frère Marie-Victorin.

florule : — Fleur isolée d'un épi. — Flore d'une petite région ou d'un certain groupe de plantes.

flosculeux, euse : — lat. flosculus, petite fleur. — Se dit d'une fleur composée qui ne renferme que des fleurons.

déflorer : — Enlever à un sujet sa fleur, sa nouveauté. — Faire perdre la virginité de.

défloraison ou défleuraison : — Chute ou flétrissure naturelle des fleurs.

efflorescence : — du préf. é, et du lat. florescere, fleurir. — Début de la floraison. — Transformation des sels qui se résolvent en matière pulvérulente. — Eruption sur la peau. — Poussière qui recouvre certains fruits.

effleurescent, e : — Qui est en voie de floraison.

effleurer : — préf. é, et fleur. — Entamer superficiellement. — Toucher légèrement.

effleurement ou effleurage : — Action d'effleurer.

effloraison : — Action d'entrer en fleur.

effleurir ou s'effleurir : — Tomber en efflorescence.

affleurer : — Mettre de niveau deux choses contiguës. — Etre au niveau de.

affleurage : — Action de délayer la pâte qui sert à la fabrication du papier.

affleurement : — Action d'affleurer. — Résultat de cette action.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **sollicitude, ingénu, symbole.**

sollicitude : — lat. sollicitudo. — Soin attentif, minutieusement affectueux.

soin : — Attention qu'on a pour quelqu'un.

préoccupation : — Etat d'un esprit absorbé par un objet. — Inquiétude affectueuse.

attention : — préf. ad, et lat. tendere, tendre. — Soins officieux, sollicitude, égard.

inquiétude : — lat. inquietudo. — Etat d'une personne qui n'a pas de repos; qui s'alarme au sujet d'un objet auquel elle tient beaucoup.

égard : — préf. é, et garder. — Attention, marque d'estime, de respect.

ingénu : — lat. ingenuus, né libre. — D'une innocence franche. Simple, naïf.

simple : — lat. simplex. — Naturel, ingénu, sans artifice. — Inexpérimenté, crédule, sans finesse.

franc : — Loyal, sincère, vrai.

spontané : — lat. sponte, de son propre mouvement. — Que l'on fait de soi-même, sans y être poussé, bien naturellement.

naturel : — Exempt de recherche et d'affectation.

symbole : — grec symbolon. — Objet physique ayant une signification morale fondée sur un rapport naturel. — Formulaire qui contient les principaux articles de la foi.

emblème : — gr. emblêma, ouvrage de marqueterie. — Figure symbolique, avec des paroles sentencieuses. — Symbole. — Attribut.

attribut : — de attribuer. — Ce qui est propre, particulier à un être. — Emblème distinctif, symbole.

armes : — Emblèmes figurés sur l'écu.

armoiries : — Ensemble des signes, devises et ornements intérieurs et extérieurs de l'écu d'un Etat, d'une ville, d'une famille royale.

blason : — Ensemble des armoiries ou des signes qui composent un écu armorial.

signe : — Trait ou ensemble de traits ayant un sens conventionnel.

hiéroglyphe : — gr. hieros, sacré et glyphein, graver. — Caractère de l'écriture, à la fois symbolique et phonétique, des anciens Egyptiens.

3. — *Différenciez les noms ci-après :*

grâce [1] **:** — lat. gratia. — Faveur qu'on fait sans y être obligé. — Agrément, attrait de celui ou de ce qui a quelque chose de doux et d'aimable, ou de simple et d'harmonieux.

charme : — lat. carmen. — Enchantement magique. — Grand agrément, puissant attrait.

beauté [1] **:** — harmonie physique, morale ou artistique, qui inspire l'admiration et charme.

---

1. Se rappeler le beau vers de La Fontaine :
   Et la grâce, plus belle encor que la beauté.

splendeur : — lat. splendor. — Grand éclat de lumière, d'honneur, de gloire. — Magnificence, pompe.

élégance : — lat. elegantia. — Grâce dans la parure. — Agrément, distinction dans les formes, dans les manières.

distinction : — lat. distinctio. — Bon ton, courtoisie, supériorité, mérite.

gentillesse : — caractère de ce qui est gentil. — Saillie agréable, spirituelle.

4. — *Construisez une phrase pour chacune des acceptions de* vertu (*lat.* virtus).

a) Energie morale, courage. — L'histoire exalte la vertu de Bayard.

b) Disposition constante de l'âme, qui porte à faire le bien et à éviter le mal : — La vertu a des degrés.

c) Personnes vertueuses : — La vertu sait se passer d'admiration.

d) Chasteté, en parlant des femmes : — C'est un crime abominable que d'attenter à la vertu d'une femme.

e) Femme très pure, très chaste : — Louis Veuillot épousa une vraie vertu.

f) Propriétés, efficacité. — La vertu qu'ont les sacrements de donner la grâce leur vient des mérites de Jésus-Christ.

5. — *Indiquez les différentes attitudes que peut prendre l'homme à l'égard de la religion, depuis le saint jusqu'au sectaire.*

Il peut être saint, mais il peut aussi être très fervent, fervent, tiède, froid, indifférent, incrédule, libre-penseur, impie, sectaire.

---

35. Mort de sainte Jeanne d'Arc

1. — *De quel ouvrage est tiré ce récit historique?*

De l'*Histoire de France* de Michelet.

— *Que savez-vous de son auteur?*

(Voir *Biographies*, à la fin du livre de l'élève). Michelet appartient à l'école romantique. C'est un poète en

prose; son imagination nuit à son impartialité. Mais la figure sublime de Jeanne a forcé ici son admiration.

— *Quelle impression générale s'en dégage?*

D'émotion intense, faite d'admiration pour la victime, que son âge, son innocence, sa douceur rendent infiniment touchante, et d'horreur pour ses bourreaux.

2. — *Distinguez-en les différentes parties:*

a) *Les Anglais entraînent Jeanne d'Arc au lieu du supplice* (1er alinéa) ; b) *Sa mort* (alinéas 2-5) ; c) *Les impressions des témoins* (les deux derniers alinéas).

3. — *A quoi fait allusion la première phrase?*

A l'innocence de Jeanne et à l'exécution de la sentence inique.

4. — *Expliquez*: les soldats grondaient;

Murmuraient bruyamment d'impatience.

— *donnez une autre acception du verbe* gronder.

Gronder un enfant : le réprimander avec humeur.

5. — *De quels sentiments sont animés les soudards anglais?*

D'impatience et de colère.

— *Comment les manifestent-ils?*

Par les murmures des soldats, les récriminations des capitaines : "Comment ! nous ferez-vous dîner ici ? ..." et l'intervention brutale des deux sergents et des hommes d'armes.

6. — *Dites l'impression produite sur les assistants par la conduite brutale et indigne de la soldatesque?*

"Plusieurs des assistants, des juges même, s'enfuirent pour n'en pas voir davantage."

7. — *Comment l'auteur montre-t-il la délicatesse de conscience de Jeanne?*

Comme elle proférait un déchirant adieu à la vie, elle s'interrompit ... pour ne pas "pécher par les lèvres."

8. — *Citez ses réflexions de la fin du troisième alinéa et expliquez-les.*

"Ah ! Rouen, Rouen, j'ai grand'peur que tu n'aies à souffrir de ma mort !" Rouen, ville française, était alors occupée par les Anglais. Jeanne craint qu'après sa mort ses compatriotes n'aient à souffrir de son absence. Ainsi, comme dit Michelet, "elle n'exprima, en mourant, que de la compassion" pour le peuple de France.

9. — *Justifiez l'emploi de l'épithète dans l'expression*: écriteau infâme.

Infâme (*in,* sans, *fama,* réputation; comparez : diffamation). L'écriteau est dit *infâme* ici pour deux raisons : d'abord parce qu'il contient les inscriptions qui notent d'infamie notre sainte; ensuite, parce que ces inscriptions flétriront éternellement ceux qui les ont appliquées à Jeanne (Comparez : des accusations infâmes.) [1]

10. — *Relevez un trait touchant de la charité de Jeanne pour le prochain.*

Elle met en garde contre la flamme le frère qui l'exhortait.

11. — *Quels sont les divers sentiments manifestés par elle sur le bûcher?*

Un commencement d'effroi physique vite maîtrisé; la confiance en Dieu, en ses anges et en ses saintes, en ses voix; enfin une admirable foi chrétienne : Jésus ! fut son dernier cri.

— *Quelle allusion renferme cette parole*: Oui, mes voix étaient de Dieu?

Certains l'avaient accusée d'imposture; d'autres, traitée de sorcière.

12. — *Dites les impressions que produisit sur les témoins la vue de la constance héroïque de Jeanne dans son supplice.*

Dix mille hommes pleuraient, Français et même An-

1. L'épithète a donc ici un double sens : objectif (qui convient à écriteau) et subjectif (qui s'applique à ses auteurs).

glais. Quelques assistants seuls, des Anglais, riaient ou faisaient semblant.

— *Commentez cette expression*: tâchaient de rire.

S'efforçaient de rire, mais sans y parvenir : le cœur n'y était pas. Ils voulaient se donner le change et craignaient aussi de montrer leur trouble secret à l'assistance française. Mais leur rire était forcé, sonnait faux, ou même ils ne parvenaient pas à rire du tout, malgré tous leurs efforts.

13. — *Donnez, d'après le texte, les principaux traits du caractère de sainte Jeanne d'Arc en relevant les passages correspondants.*

Confiance en Dieu : "Jeanne se remit en toute confiance à Dieu ... Elle ne nomma plus que Dieu ..." (1er et 5e alinéas).

Piété : "... elle embrassait cette croix ... demanda de l'eau bénite ... répétait le nom du Sauveur ..." (1er et 5e alinéas).

Crainte : "La nature pâlit et la chair se troubla ... La malheureuse frémit ..." (2e et 5e alinéas).

Charité pour le prochain : "Elle eut peur pour lui" (le frère Isambard que menaçait la flamme). (4e alinéa).

Admirable douceur d'âme : "Elle n'accusa ni son roi ni ses saintes, etc." (3e alinéa).

14. — *Ne trouvez-vous pas extraordinaire que Dieu, voulant arracher la France des mains des Anglais, se soit servi d'une humble bergère de dix-sept ans? Pourquoi, pensez-vous, a-t-il agi ainsi?*

Pour que le miracle fût plus manifeste.

— *Ne rencontre-t-on pas dans l'histoire d'autres faits analogues?*

Si. Au Ve siècle, la bergère sainte Geneviève sauve Paris des fureurs d'Attila. Jeanne Hachette, au XVe siècle, défend Beauvais, sa ville natale, contre Charles le Téméraire. Enfin Madeleine de Verchères, la jeune héroïne

canadienne, tient victorieusement, pendant huit jours, contre une véritable petite armée indienne (voir le n° 41).

15. — *Certains impies objectent parfois que c'est l'Eglise qui a condamné Jeanne; que leur répondriez-vous?*

Qu'elle a été brûlée par les Anglais et d'abord condamnée par des juges à leur solde. L'Eglise a réhabilité Jeanne vingt ans après son supplice et l'a canonisée en 1920.

16. — *Quelles raisons pouvaient avoir les Anglais de faire périr sur le bûcher cette jeune vierge?*

Ils voulaient se venger des revers qu'elle leur avait infligés, ensuite s'assurer contre une intervention nouvelle de sa part.

17. — *Remarquez le style* nerveux, saccadé *et comme* haché, *de ce récit. Il n'est d'ailleurs que la notation exacte de l'émotion intense de l'historien, émotion qui perce sous les mots, qui se manifeste par l'emploi de phrases haletantes et des plus suggestives. Donnez quelques exemples.*

"Elle poussa un grand cri ... Dix mille hommes pleuraient ... Elle expirait au moment où il le mit, il se trouva mal ... "J'ai vu, disait-il, hors de lui-même, j'ai vu ...". Notez que le dernier alinéa tout entier est fait surtout de propositions indépendantes, sans liaisons marquées [1] : d'où un mouvement haletant, haché.

— *Relevez aussi quelques expressions remarquables d'*énergie *et de* précision:

"L'envoyer à la mort..., la traînèrent au bourreau..., s'enfuirent pour n'en pas voir davantage ..., la malheureuse frémit ..., riaient ou tâchaient de rire ..., reprendre ses esprits; mais il ne pouvait se remettre."

18. — *L'auteur n'a pu s'empêcher d'exprimer explicitement son* admiration, *son* indignation, *sa* compassion; *cherchez dans le texte les termes qui correspondent à ces sentiments.*

---

1. Deux conjonctions : "... *mais* ... *que* ..." dans la 2e phrase. Et c'est tout. Au lieu de : Le bourreau alla ... *parce qu'il*", il supprime *parce que.* De même à la fin : "... (*parce que*) nous avons brûlé..."

Admiration : "Elle n'en dit pas plus et ne pécha pas par ses lèvres, dans ce moment même d'effroi ... Elle n'accusa ni son roi ni ses saintes ... admirable douceur d'âme ..., s'oubliant elle-même ..."

Indignation : "Cette furie de soldats fit horreur ... l'écriteau *infâme* ..."

Compassion : "La nature pâlit et la chair se troubla ... La malheureuse frémit ... Dix mille hommes pleuraient ..."

19. — *Quelles ont été vos impressions à la lecture de ce morceau?*

Devant tant de douceur, d'innocence, de jeunesse, ainsi sacrifiées, il est difficile de retenir ses larmes. Et l'on se demande pourquoi ses saintes ont abandonné la pieuse enfant. Les desseins de la Providence sont impénétrables. Mais peut-être l'horreur de ce crime contribua-t-elle à chasser les Anglais du royaume, le remords les poursuivant comme autrefois Caïn. Après sa mort, et du haut du Ciel, sainte Jeanne continuait ainsi sa mission terrestre, plus efficacement qu'elle ne l'eût fait vivante.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* bûcher, *et donnez-en la signification.*

bûcher : — Pile de bois sur laquelle les anciens brûlaient les corps. — Amas de bois sur lequel on brûlait ceux qui avaient été condamnés au supplice du feu.

bûche : — lat. boscum, bois. — Morceau de gros bois de chauffage. — Personne stupide (confusion avec *buse*).

bûcher : — Dégrossir une pièce de bois. — Abattre les saillies d'une pierre. — Battre. — Travailler sans relâche.

bûcheron, onne : — Qui abat du bois dans une forêt.

bûchette : — Menu morceau de bois.

bûcheur, euse : — Travailleur.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **gronder (1er** ***alinéa*****), furie, compassion, taverne.**

aronder : — murmurer entre ses dents.
murmurer : — se plaindre tout bas.
se plaindre : — témoigner du mécontentement contre quelqu'un.
s'impatienter : — perdre patience.

furie : — grand emportement de colère.
colère : — lat. cholera, bile. — Irritation, mouvement désordonné de l'âme offensée.
emportement : — mouvement violent, causé par quelque passion, ici la colère.
mécontentement : — manque de satisfaction.
fâcherie : — déplaisir, brouille, bouderie.

compassion : — mouvement de l'âme qui nous rend sensible aux maux d'autrui.
pitié : — lat. pietas. — Compassion pour les souffrances des autres
commisération : — pitié, sentiment de compassion.

taverne : — lat. taberna. — Cabaret.
cabaret : — Lieu où l'on boit, où l'on achète des boissons spiritueuses au détail.
restaurant : — Etablissement public où l'on mange, et où parfois on boit.
buvette : — Petit débit de boissons, d'aliment légers, dans un théâtre, une gare, etc.
débit : — Lieu où se vendent certaines marchandises : débit de tabac, de boisson.

3. — *Donnez, avec leur orthographe, quelques noms composés formés de l'adjectif* **grand** *et d'un nom.*

Sing. grand'peur *plur.* grand'peur

grands-chambres	grand-chambre
grands-chantres	grand-chantre
grand'chose	grand'chose
grands-croix (si nom) (inv. si grade)	grand-croix
grands-ducs	grand-duc
grands-duchés	grand-duché
grandes-duchesses	grande-duchesse

grand-maman	grands-mamans
grand-mère	grand-mères
grand-messe	grand-messes
grand-oncle	grands-oncles
grand-papa	grands-papas
grand-père	grands-pères
grand-tante	grand-tantes
grands-parents	grands-pères et grand-mères

4. — *Construisez une phrase pour chacune des acceptions du mot* voix (*lat.* vox).

a) Son qui sort des poumons et de la bouche : — Veuillez lire à haute et intelligible voix.

b) Expression métaphorique qui indique l'intensité et le caractère de certaines voix, de certains instruments : — La chorale comprenait des voix de sopranos, des voix d'altos et des voix de basse.

c) Se dit particulièrement des sons émis en chantant et de la faculté de les émettre : — Il chantait d'une voix de ténor.

d) Bruit quelconque : — La voix du tonnerre se faisant entendre, chacun rentra chez soi.

e) Conseil : — Il est avantageux parfois d'écouter la voix d'un ami.

f) Sentiment, opinion : — Il n'y a qu'une voix sur son compte.

g) Impulsion : — La voix des passions était forte chez lui, mais la grâce triompha.

h) Mouvement intérieur : — Il faut toujours écouter la voix de sa conscience.

i) Suffrage : — Le candidat fut battu par vingt voix.

j) Opinion du peuple : — A toujours écouter la voix du peuple, on ne gouverne pas sagement.

k) Terme grammatical : — Les verbes peuvent être à la voix active ou passive.

36. Notre histoire

1. — *Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur?*

Ce morceau est une page d'histoire. Il est tiré du *Cours d'histoire du Canada.* L'auteur, l'abbé J.-B. Ferland, naquit à Montréal en 1805 et mourut à Québec en 1865. Professeur d'histoire à l'Université Laval, il publia la matière de son enseignement dans le *Cours d'histoire du Canada* qui parut en 1861. Ce livre ne concerne que les années du régime français.

2. — *Quel but s'est-il proposé en l'écrivant?*

Il s'est proposé d'attirer l'attention du lecteur sur l'intérêt que peut offrir l'histoire de notre patrie canadienne.

3. — *Distinguez-en les différentes parties.*

Le morceau peut se diviser en six parties : *a*) Un regard sur la mère-patrie (1er alinéa) ; *b*) L'intérêt que doit nous inspirer notre histoire canadienne (2e alinéa) ; *c*) Elle n'a pas le cachet d'antiquité de certaines histoires (3e alinéa) ; *d*) Mais ses commencements sont mieux connus (4e alinéa) ; *e*) Les premiers temps présentent un caractère profondément religieux (5e et 6e alinéas) ; *f*) Un caractère aussi d'héroïsme guerrier et civique (dernier alinéa).

4. — *Pourquoi appelle-t-on la France*: la fille aînée de l'Eglise?

Parce que Clovis fut le premier roi chrétien.

5. — *A quels événements historiques est-il fait allusion dans le premier alinéa?*

Aux Croisades : "elle les envoyait en Orient délivrer le tombeau du Christ"; à l'évangélisation des infidèles par les missionnaires français et à la création de la patrie canadienne : "ses enfants qu'elle envoyait se créer une nouvelle patrie dans les forêts de l'Occident".

6. — *Commentez la devise :* Foi et honneur.

"Foi et honneur !" Dans cette devise se résument en effet les sentiments et la mission de la France. *Foi !* c'est-à-dire croyance et fidélité à Jésus-Christ : la France ne se contente pas de cultiver en elle ces sentiments pieux ; elle s'efforce de les répandre au dehors : c'est elle qui a fourni le contingent le plus élevé à l'armée des croisés ; c'est à elle que notre peuple canadien doit son catholicisme ; c'est chez elle qu'a pris naissance et que s'est développée l'œuvre de la *Propagation de la Foi* ; et elle n'est pas seulement prodigue de ses ressources ; elle donne aussi ses enfants, son sang, avec une charité inépuisable ; c'est chez elle que se recrutent le plus grand nombre de religieux et de missionnaires.

Honneur ! L'honneur est une sorte de *noblesse* de l'âme, qui nous rend inaccessibles aux sentiments vils, qui nous donne le respect chevaleresque de toutes les infortunes et de toutes les faiblesses (de celles de la femme comme de celles de l'enfant et du vieillard, "de la veuve et de l'orphelin", comme disaient nos pères). Tous les opprimés ont toujours trouvé dans la France une nation prête à se sacrifier pour eux [1]. L'honneur français trouve aussi son expression dans une exquise politesse qui n'est qu'une forme du respect d'autrui.

7. — *Quelles sont, d'après l'abbé Ferland, les raisons pour lesquelles nous devons nous intéresser vivement à notre histoire?*

Trois raisons : *a*) cette histoire renferme le tableau des souffrances et des succès de nos ancêtres ; *b*) elle nous redit les moyens qu'ils ont employés pour implanter ici le catholicisme ; *c*) elle nous désigne la voie que doivent suivre les Canadiens pour maintenir leurs traditions.

8. — *L'auteur fait un parallèle entre les histoires de l'Europe et celle du Canada; indiquez les principaux éléments de ce parallèle.*

Les histoires de l'ancien continent remontent très loin

1. Lire, dans le *Parfum de Rome* de Louis Veuillot, le chapitre *Ecco la fiera*.

dans l'antiquité; celles du Nouveau Monde ne datent que de deux siècles et demi. Le parallèle est alors à l'avantage de l'Ancien Monde.

Mais les premiers temps de l'Europe sont mal connus, ils se perdent dans les ténèbres de la fable, tandis que, dès son berceau, le peuple canadien a grandi sous les yeux de l'histoire. Le parallèle est ici à l'avantage du Canada.

9. — *Que veut dire*: font le désespoir des archéologues?

Font que les archéologues désespèrent d'arriver à connaître la vérité sur ces temps reculés. Nous trouvons une expression semblable chez Gaspé : "fait le désespoir de ... l'ornithologiste" (Vol. I des *Lectures,* p. 230).

10. — *Quel a été dans notre histoire le rôle de la religion? Selon l'auteur, à quelle condition le Canada français continuera-t-il à se développer et à prospérer?*

Dès les commencements, la religion a occupé partout la première place : *a*) c'est elle qui poussait vers ces terres nouvelles Cartier et Champlain; *b*) elle bénissait les fondations de nouvelles bourgades françaises; *c*) elle envoyait des prêtres chez les sauvages de l'intérieur; *d*) par suite, elle contribuait à découvrir de nouvelles terres; *e*) elle formait un lien entre les familles françaises venues au Canada de provinces différentes. Selon l'auteur, le Canada français ne continuera donc à se développer et à prospérer qu'à la condition de "demeurer fidèle aux traditions paternelles" qui font sa cohésion et sa force : à savoir, sa langue et sa religion.

11. — *Le dernier alinéa donne une vision rapide des événements du régime français; en le relisant, indiquez au fur et à mesure les faits qui y sont évoqués.*

"Pendant son enfance, il fut guerrier et chasseur par nécessité ... combats de tous les jours contre les farouches tribus iroquoises." De 1534, date où Jacques Cartier, le pilote malouin, débarquait à la baie de Gaspé et prenait possession du pays au nom de la France, jusqu'en 1701,

date de la signature d'un traité entre M. de Callières, gouverneur général de la Nouvelle-France, et les féroces tribus iroquoises, nos pères eurent à lutter contre les tribus indigènes et contre la nature elle-même, pour remonter le Saint-Laurent et s'installer à l'intérieur du pays.

"Aussi, lorsqu'à la suite des revers ..." Il est fait ici allusion à la malheureuse guerre de Sept ans (1755-1763), à l'issue de laquelle le Canada fut perdu pour la France : le courage de Montcalm, vainqueur à Carillon, de Bougainville et du chevalier de Lévis, vainqueur à Sainte-Foy, ne put rien pour sauver le pays. Québec fut contraint de se rendre le 18 septembre 1759 et, en 1763, le traité de Paris abandonnait définitivement la "Nouvelle-France" et la Louisiane à l'Angleterre. Louis XV et son ministre Choiseul se félicitaient d'un résultat qui les affranchissait de lourdes charges et les délivrait d'une lutte trop forte pour eux. Ils ne voyaient que l'effet immédiat. Ils ne voyaient pas que son expulsion du Canada faisait perdre à la France sa part d'influence sur la civilisation et les destinées du Nouveau-Monde. Cette renonciation volontaire de politique à courte vue, les Français restés au Canada n'ont pas voulu y souscrire pour leur propre compte. Et les 70 000 qu'ils étaient au temps de Montcalm, devenus aujourd'hui plus de quatre millions et demi, perpétuent dans leur nouvelle patrie les traditions de foi et d'honneur de la France immortelle.

12. — *Expliquez*: gardienne des traditions, preux chevaliers, cachet d'antiquité. *Par quelle image l'auteur a-t-il désigné les enseignements du christianisme, dans le premier alinéa? la protection du clergé, dans le dernier? A qui compare-t-il le peuple dans le quatrième paragraphe?*

Gardienne des traditions vient de l'expression *garder les traditions* : la France garde ses traditions comme elle ferait d'un héritage sacré. — *Preux chevaliers.* "Preux", dans cette expression, veut dire *brave.* Un chevalier était un noble admis dans l'ordre de la chevalerie. Il s'engageait à mettre la foi et l'honneur au-dessus de tout. — *Cachet d'antiquité* : une empreinte, une marque, qui per-

met de reconnaître l'antiquité d'une chose. On dit, de même : cette œuvre porte le *cachet du génie,* c'est-à-dire qu'elle est *marquée* des signes caractéristiques du génie. L'image est tirée du *cachet* de cire portant les signes distinctifs d'une personne : armes, initiales ...

Dans le 1er alinéa, pour désigner les enseignements du christianisme, l'auteur l'a représenté comme un flambeau dont on porte la lumière "au milieu des tribus qui dormaient plongées dans la nuit de l'infidélité". L'image est tirée en substance de l'Evangile selon saint Luc (1, 79, *Cantique de Zacharie*) : "Et toi, enfant, tu iras devant la face du Seigneur, ... qui a éclairé ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort."

Dans le dernier alinéa, la protection du clergé est comparée à l'abri que la poule fournit à ses poussins, en les couvrant de son aile maternelle.

Le peuple, dans le 4e paragraphe, est comparé à une personne véritable, aux diverses époques de sa vie physique (naissance, enfance, âge viril, l'avenir) et de sa vie morale (sa faiblesse, les plaintes du jeune âge et de la maladie, les chants de joie).

13. — *Quels sentiments l'abbé Ferland manifeste-t-il dans ce morceau?*

L'abbé Ferland manifeste ici deux sentiments principaux : il est reconnaissant pour le passé, envers la grande patrie, des traditions de foi et d'honneur qu'elle a apportées à la "Nouvelle-France"; il dit son attachement pour le présent et pour l'avenir aux traditions ancestrales (à notre foi, à nos coutumes, à notre langue).

14. — *N'y a-t-il pas quelque part une certaine allure oratoire?*

Tout le premier paragraphe, à partir de la huitième ligne, a le ton que les orateurs donnent à la péroraison de leurs discours.

15. — *Expliquez les mots en italique.*

Avaient déjà que: équivaut à "avaient exploré, tandis que." — Dans le texte qui suit de Fréchette, *devant*

correspond à "en comparaison de, au prix de (La Fontaine)".

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **histoire** *et donnez-en la signification.*

histoire : — gr. historia, proprement information, recherche de la vérité. — Récit des événements, des faits dignes de mémoire.

historial, e, aux : — Qui se rapporte à l'histoire (peu us.).

historicité : — Caractère de ce qui est historique.

historié, e : — Orné de figurines, de vignettes.

historien : — Qui écrit l'histoire.

historier : — Raconter en détail (peu us.).

historiette : — Récit plaisant. — Anecdote de peu d'importance.

historiographe : — gr. historia, histoire, et graphein, écrire. — Lettré passionné pour écrire l'histoire de son temps ou de son pays.

historiographie : — Art d'écrire l'histoire.

historiographique : — Qui concerne l'historiographie.

historique : — Qui appartient à l'histoire.

historiquement : — En historien. — Du point de vue historique.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* ancêtres, revers.

ancêtres : — lat. ante, auparavant, et cedere, marcher. — Ceux de qui l'on descend, ceux qui ont vécu avant nous.

aïeux : — ceux qui nous ont précédés, nos ancêtres.

pères : — nos pères : nos ancêtres.

ascendants : — nos ancêtres plus rapprochés, les parents dont on descend.

revers : — lat. reversus, retourné. — Ici, mauvaise chance, mauvaise fortune, accidents fâcheux.

malchance : — mauvaise fortune, mauvaise chance.

malheur : de mal, et heur. — Mauvaise fortune, accident fâcheux.

épreuve : — malheur qui nous arrive et qui sert à éprouver le courage.

occurrence fâcheuse : — rencontre, circonstances fâcheuses.

désastre : — préf. dés, et astre. — Calamité, grand malheur (Autrefois attribués aux astres).

calamité : — lat. calamitas. — Grand malheur public. — Infortune qui atteint toute une catégorie d'individus.

3. — *A propos du mot* histoire, *expliquez les mots et les expressions ci-après*:

conte : — Récit court et plaisant. — Récit d'aventures imaginaires. — Discours ou récit mensonger.

nouvelle : — Composition littéraire de peu d'étendue, qui tient le milieu entre le conte et le roman.

historiette : — Récit plaisant, anecdote de peu d'importance.

annales : — Ouvrage qui rapporte les événements année par année.

anecdote : — gr. anekdotos, non publié. — Petit fait historique. — Historiette, petit récit piquant.

épisode : — gr. epeisodion, ce qui vient du dehors. — Action incidente liée à l'action principale. — Fait accessoire appartenant à une série d'événements formant un tout.

biographie : — gr. bios, vie, et graphein, écrire. — Histoire de la vie d'un personnage.

monographie : — préf. mono, et gr. graphê, écriture. — Etude d'histoire et de géographie portant sur une seule personne, une seule région.

nécrologie : — gr. nekros, mort, et logos, discours. — Revue de toutes les personnes de distinction mortes dans un certain espace de temps.

mémoires : — Recueil des travaux d'une société savante. — Relation écrite par ceux qui ont pris part aux événements.

odyssée : — gr. Odusseus, Ulysse. — Tout récit d'un voyage aventureux. — Suite d'événements bizarres et variés.

légende : — lat. legenda, choses à lire. — Récit où l'histoire est défigurée par des traditions.

mythe : — gr. muthos, fable. — Trait, récit des temps fabuleux et héroïques. — Tradition qui, en forme d'allégorie, décrit un grand fait naturel, historique ou philosophique. — Chose fabuleuse.

fable : — lat. fabula, discours, récit. — Petit récit, conte, apo-

logue, le plus souvent en vers, qui cache une moralité sous le voile d'une fiction.

roman : — Oeuvre d'imagination, récit en prose d'aventures imaginaires inventées et combinées pour intéresser le lecteur.

racontar ou racontage : — Récit insignifiant; bavardage, cancans.

ethnographie : gr. ethnos, nation, et graphein, décrire. — Etude et description des diverses nations, du point de vue des manifestations matérielles de leur activité.

épopée : — gr. epos, discours, et poiein, faire. — Poème de longue haleine sur un sujet héroïque.

éphémérides : — Livres ou notices qui contiennent les événements accomplis dans un même jour, à différentes époques.

récit humoristique : — Relation d'un fait avec humour, dans un style qui cache de l'humour, de la gaieté sous un air sérieux, pleine d'ironie et d'imprévu.

narration piquante : — Récit d'un style fin, spirituel, mordant, satirique.

récit fidèle : — Relation, narration d'un fait absolument tel qu'il est arrivé.

4. — *Donnez quelques exemples de* **devises.**

a) L'union fait la force. (Armoiries de la Belgique et d'Haïti).
b) Je me souviens. (Province de Québec).
c) Fais ce que dois. (Journal français "Le Devoir", de Montréal).
d) Jusqu'au bout ! (Une école de la ville de Montréal).
e) Honni soit qui mal y pense. (Ordre de la Jarretière, en Angleterre).
f) Franc et sans dol. (Georges-Etienne Cartier).
g) Bien faire et laisser braire. (Journal des étudiants de l'Université de Montréal).
h) Sans peur et sans reproche. (Chevalier Bayard).

37. L'esprit apostolique des fondateurs de la Nouvelle-France

1. — *Quelle est la nature de ce morceau?*

Une page de considérations historiques.

2. — *L'idée maîtresse est exprimée par le titre; indiquez l'ordre suivi par l'auteur dans le développement de cette idée maîtresse et reconstituez le plan du morceau.*

L'auteur étudie l'esprit apostolique des rois de France, de l'Eglise de France et des premiers colons. Le plan est donc celui-ci: 1° Les rois de France, colonisateurs: *a*) leurs principes chrétiens (1er alinéa); *b*) leur conduite à l'égard des indigènes (2e alinéa); 2° L'action apostolique de l'Eglise de France (3e alinéa); 3° L'action apostolique des premiers colons (4e alinéa).

3. — *Que désigne cette périphrase:* les rois chrétiens?

Les rois de France.

— *D'où leur vient ce nom?*

Il leur a été donné par les Souverains Pontifes pour leur zèle à servir le christianisme.

— *Quel but se sont-ils proposé dans leurs entreprises coloniales?*

Civiliser les peuples en leur portant la lumière de la religion catholique.

— *Par quels moyens voulaient-ils l'atteindre?*

Par toutes les voies les plus douces qu'il se pourrait.

4. — *Expliquez:* style officiel, persistance d'une tradition.

Officiel (*officium,* fonction publique) se dit de tout ce qui émane de l'Etat, par opposition à *privé* (qui concerne un simple citoyen). Il y aura donc des personnages officiels, par opposition aux personnes privées, et un style officiel, par opposition au style individuel. Les formules du style officiel, anonymes comme l'Etat lui-même, ne

sont pas livrées à la fantaisie de ceux qui les emploient; les mêmes s'imposent à tous les fonctionnaires; elles sont comme stéréotypées.

Persistance d'une tradition. Ces formules officielles se transmettent d'une génération à l'autre et entretiennent ainsi, à travers les âges, la pensée que la formule exprime.

5. — *Quelles allusions renferme la première partie du deuxième alinéa?*

Aux entreprises coloniales des Espagnols, des Anglais et des Allemands: leurs colonisateurs emploient la force et même l'alcool pour asservir l'indigène à leurs desseins mercantiles.

6. — *En quels termes l'auteur apprécie-t-il la conduite de la France à l'égard des indigènes?*

"Quelle noblesse, dit-il, dans l'attitude de la France à l'égard des nations indigènes !"

— *A quel procédé a-t-il recours pour la mettre mieux en relief?*

Au contraste. Il oppose cette conduite des Français à celle des autres peuples.

7. — *Expliquez*: âpre désir, geste de grand seigneur.

L'âpre désir du commerce équivaut à l'"âpre soif du gain". Cet "âpre désir" des commerçants est opposé à l'esprit apostolique des colonisateurs chrétiens.

Geste de grand seigneur. Les "grands seigneurs" étaient réputés pour leur désintéressement. On opposait leur état d'esprit à celui des bourgeois et des marchands acharnés à leurs intérêts. Richelieu, qui admet dans la famille française les sauvages devenus chrétiens au lieu de les considérer comme des esclaves — outils fournissant une main-d'œuvre bon marché —, esquissait donc là un geste large, désintéressé, un vrai "geste de grand seigneur", de "grand seigneur" qu'il était. Colbert répétera ce geste, quoiqu'il fût d'humble origine, étant le fils d'un drapier. L'expression "geste de grand seigneur" doit donc s'entendre au sens moral.

8. — *Prouvez, par quelques exemples, ce que dit l'auteur au sujet des premiers missionnaires.*

"Les premiers missionnaires, dit l'auteur, n'ont qu'une ambition : établir (en Nouvelle-France) une Eglise modèle". Exemples : les "Associés de Montréal"; les manifestations d'Argentan et de Séez (3e alinéa). Ces traits sont rapportés dans les *Relations des Jésuites.*

9. — *Comment se représentait-on le Canada en France, vers le milieu du XVIIe siècle?*

Comme "le chemin le plus court pour aller au ciel."

10. — *Qu'était-ce que le jansénisme?*

C'était la doctrine de Jansénius (théologien hollandais, évêque d'Ypres, mort en 1638) sur la grâce et la prédestination. Cette doctrine, rigoureuse et sèche, condamnée par l'Eglise, jetait l'âme dans le désespoir du salut.

11. — *Quel but s'était proposé Champlain dans ses expéditions?*

Non des biens à acquérir, mais l'honneur et la gloire de Dieu à promouvoir.

12. — *Indiquez les sentiments manifestés dans les dernières paroles de Louis Hébert.*

Touchant esprit de foi et de zèle chrétien.

13. — *Faites ressortir la beauté de la dernière idée du texte.*

L'unité catholique est représentée là, non dans une formule abstraite, mais d'une façon concrète et saisissante. Notre Amérique française, où toutes les nations se sont donné rendez-vous pour en peupler les terres immenses, où toutes les langues se parlent à la fois, deviendra comme un raccourci de l'univers catholique et le sanctuaire où se réuniront des adorateurs ailleurs dispersés.

14. — *Quelles impressions laisse en vous cette lecture?*

Après cette lecture, nous sentons s'aviver notre affection pour la France, notre gratitude pour nos premiers missionnaires, notre piété filiale pour nos admirables ancêtres.

15. — *Expliquez les mots en italique.*

Naturels françois: seront considérés comme nés en France. — *Succéder*: pourront bénéficier d'une succession, donc hériter.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* apôtre, voie (*lat.* via), *et donnez-en la signification.*

apôtre : — gr. apo, loin, et stellein, envoyer. — Chacun des douze disciples que Jésus-Christ chargea de prêcher l'Evangile. — Celui qui se voue à la propagation et à la défense d'une doctrine.

apostolat : — gr. apostolê, départ. — Ministère d'apôtre. — Action de propager des idées nouvelles.

apostolicité : — Caractère de ce qui est conforme à la doctrine des apôtres.

apostolique : — D'apôtre. — Qui émane du Saint-Siège.

apostoliquement : — D'une manière apostolique.

voie : — lat. via. — Route, chemin que l'on suit.

via : — ablatif du lat. via, voie. — Par la voie de : départ pour Londres via Cherbourg.

viaduc : — lat. via, voie, et ducere, conduire. — Pont en arcades, construit au-dessus d'une route ou d'une vallée, pour le passage d'un chemin de fer ou d'une route.

viatique : — lat. viaticum; de via, chemin. — Argent, provision, que l'on donne à quelqu'un pour faire un voyage. — Sacrement de l'Eucharistie, reçu par un malade en danger de mort.

vicinal, e, aux : — lat. vicinalis; de vicinus, voisin. — Se dit d'un chemin qui met en communication les villages, les hameaux voisins.

vicinalité : — Qualité de chemin vicinal.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* s'enflammer (*au figuré*), âpre, conspuer; *des antonymes de* régnicole.

s'enflammer : — s'échauffer, s'exciter, s'enthousiasmer.

s'échauffer : — s'exciter, s'animer.

s'exciter : — se stimuler, s'activer.

s'enthousiasmer : — s'engouer.
se stimuler : — s'exciter, s'aiguillonner.
s'activer : — se presser, se pousser, accélérer.
s'animer : — s'exciter, s'encourager.

âpre : — lat. asper. — Rude au goût, au toucher. — Avide, violent, plein d'aigreur.
avide : — Vorace, goulu. — Qui désire avec beaucoup d'ardeur. — Cupide, insatiable.
violent : — lat. violentus. — Qui a une force impérieuse.
cupide : — lat. cupidus. — Qui a de la cupidité, c.-à-d. de la convoitise, un désir immodéré des richesses.
insatiable : — lat. insatiabilis. — Qui ne peut être rassasié. — Qui ne peut être assouvi.
impétueux : — lat. impetuosus; de impetus, impulsion. — Vif, emporté, fougueux.
impulsif : — Qui agit comme sous la poussée d'une force irrésistible.
irrésistible : — A quoi l'on ne peut résister.

conspuer : — lat. conspuere, cracher dessus. — Honnir publiquement.
honnir : — germ. haunjan. — Couvrir publiquement de honte.
insulter : — lat. insultare; de in, sur, et saltare, sauter. — Offenser par des outrages en actes ou en paroles.
offenser : — Faire une offense; être injurieux pour quelqu'un.
blesser : — Choquer, offenser, porter préjudice.
vilipender : — Traiter comme vil, mépriser, dire du mal de.
avilir : — Rendre vil, dégrader.
invectiver (ne pas prononcer *invictimer*) : — Accabler quelqu'un de sottises.

régnicole : — *antonymes* : — étranger : — qui est d'une autre nation.

exotique : — gr. exôtikos; de exô, dehors. — Qualification donnée aux animaux et aux végétaux étrangers au climat dans lequel on les transporte. — Emprunts à l'étranger (littérature exotique).

aubain : — lat. alibi, ailleurs. — Individu fixé en pays étranger sans être naturalisé.

immigrant, e : — qui vient de l'étranger dans un pays pour l'habiter.

immigré, e : — se dit des personnes qui se sont établies quelque part par immigration.

allogène : qui est d'une autre race.

3. — *Distinguez les adjectifs ci-après*:

noble : — lat. nobilis, illustre. — Qui fait partie de la noblesse. Qui est propre à la noblesse. — Qui annonce de la grandeur, de l'élévation morale, de la distinction.

généreux : — lat. generosus, libéral. — D'un naturel noble. — Courageux.

chevaleresque : — Qui a le caractère généreux de l'ancienne chevalerie.

dévoué : — Plein de dévouement.

désintéressé : — Qui n'agit point par motif d'intérêt.

obligeant : — Qui aime à obliger; qui annonce un homme aimable, officieux.

libéral : — lat. liberalis, libre. — Qui aime à donner.

magnanime : lat. magnanimus; de magnus, grand, et animus, esprit. — Qui a l'âme grande, élevée, noble.

héroïque : — Qui appartient au héros. Qui est noble, élevé.

4. — *Citez quelques* épithètes *pouvant caractériser un geste.*

Un geste : ample, gracieux, généreux, noble, désintéressé, magnanime, libéral, aimable, grand, héroïque, officiel, significatif, entendu, familier, mesquin, étonnant, humiliant, etc.

5. — *Expliquez les expressions qui suivent relatives au mot* testament:

legs : — pour lais; de laisser, sous l'influence du lat. legatum, chose léguée. — Don fait par testament.

prélegs : — Legs qui doit être prélevé sur la masse avant tout partage.

testament authentique : — Testament fait par un notaire en présence de témoins.

testament olographe : — Testament entièrement écrit, daté et signé de la main du testateur.

codicille : — Acte postérieur à un testament et qui le modifie.
testateur : — Celui qui fait un testament.
colégataire : — Qui est légataire avec une ou plusieurs autres personnes.

---

38. Les sauvages avant le combat.

1. — *Quelle est la nature de ce morceau?*

Une page d'histoire.

— *De quel ouvrage est-il tiré?*

De l'"Histoire du Canada".

— *Que savez-vous de son auteur?*

Voir *Biographies,* fin du livre de l'élève.

2. — *Quel but s'est-il proposé en l'écrivant?*

Nous renseigner sur l'état des mœurs guerrières chez les sauvages d'avant la conquête.

3. — *Distinguez-en les différentes parties:*

a) *Leur amour de la guerre* (1er alinéa) ; b) *La harangue des vieillards* (2e alinéa) ; c) *Le chant de guerre* (alinéas 3-6) ; d) *Les préparatifs du départ* (alinéa 7) ; e) *En campagne* (alinéas 8-9).

4. — *Comment l'historien montre-t-il le tempérament belliqueux des sauvages?*

En décrivant les effets physiques et moraux que le seul mot de guerre produisait sur eux: sur leurs sens (frémissement plein de délices), leur imagination, leur volonté.

5. — *Quels sentiments sont manifestés dans la harangue des vieillards?*

La vengeance, l'émulation guerrière.

— *dans leur chant de guerre?*

Le mépris de l'ennemi, l'orgueil de la race, les adieux.

6. — *La langue des sauvages, comme toutes les langues primitives, abonde en images; relevez, dans le texte, les plus suggestives.*

"... tant que l'eau coulera dans les rivières ... tressaille à l'aspect du serpent sous la fougère ... plus rapide que la biche ... les chevelures de ses frères orneront nos cabanes ... leurs cendres seront emportées du bûcher par le vent ... levez la hache de guerre et teignez du sang de nos vainqueurs les bois témoins de leurs victoires..."

— *Montrez aussi qu'elles sont prises dans les choses familières aux sauvages.*

Elles sont tirées de leur faune (serpent, biche), de leur flore (fougère), des spectacles de leur nature familière (l'eau des rivières, l'herbe des champs, le torrent qui bondit, les forêts, les bois, la neige et la gelée), enfin de leurs armes ordinaires (haches, massues) et de leurs coutumes (scalpe, bûcher).

7. — *En quoi consistaient leurs préparatifs de guerre?*

En quatre choses : le choix d'un chef, une prière, la danse de guerre, un repas solennel.

8. — *Quelles précautions prenaient-ils en campagne?*

Tant qu''ils s'avançaient sur leur propre territoire, ils marchaient dispersés, sans soin particulier. Mais, une fois en territoire ennemi, ils ne se séparaient plus, ne se parlaient que par signes et, pour dissimuler leur présence, ils marchaient sur une seule file, mettant les pieds dans les mêmes traces, que le dernier recouvrait de feuilles. S'ils rencontraient une rivière, ils cheminaient dedans.

9. — *Montrez, par le texte, quelques traits du caractère des sauvages.*

L'amour de la guerre. Le seul nom de guerre excitait chez eux un frémissement plein de délices et un enthousiasme profond (1er alinéa).

La cruauté. Les chevelures ennemies ornent leurs cabanes. Ils font mourir leurs prisonniers dans les supplices (5e alinéa).

La vengeance. Leurs cris de vengeance réjouissent l'ombre de leurs morts (2e alinéa). Vengez-nous, si nous succombons (6e alinéa).

L'esprit d'observation. Ils étudiaient soigneusement le pays qu'ils traversaient.

La sagacité. "Ils devinaient une habitation de très loin par l'odeur de la fumée; ils découvraient des pas sur l'herbe la plus tendre ... et lisaient dans ces vestiges le sexe et la stature de la personne qui les avait laissés." (8e alinéa)

La tendresse pour la famille. "Faibles enfants, tendres femmes, adieu ! Pour vous et pour vous seuls, nous aimons la vie. Ne pleurez pas". (6e alinéa).

L'esprit de solidarité. "La guerre ne se décidait que par la tribu réunie" (2e alinéa). Ils brûlent d'égaler ou de venger leurs ancêtres (1er et 6e alinéas).

La fidélité aux coutumes, religieuses et autres, de la tribu (7e alinéa).

10. — *Relevez aussi quelques-unes de leurs mœurs, de leurs pratiques religieuses, de leurs ruses de guerre.*

Mœurs. Ils forment une sorte de république et prennent leurs décisions dans des assemblées. Leur chef de guerre est élu et non héréditaire. La guerre est leur industrie nationale. Elle inspire même leurs réjouissances : danses de guerre, repas interminables où les anciens racontent leurs exploits.

Pratiques religieuses. Le chef élu faisait de longs jeûnes pour se rendre les dieux favorables (7e alinéa).

Ruses de guerre. Nous avons déjà vu le soin qu'ils mettaient à dissimuler leur présence. Arrivés près de l'ennemi, ils s'efforçaient de le surprendre dans son sommeil et de préparer le travail du casse-tête par l'épouvante de leurs cris et la grêle de leurs traits.

11. — *Expliquez:*

Frémissement plein de délices. D'ordinaire, on frémit

d'épouvante. Le ''frémissement de délices'' est une expression hardie, ici fort énergique.

Imagination enflammée. Les récits des ancêtres tombaient dans leur imagination comme une étincelle qui y mettait le feu. Comparez : *imagination ardente.* Mais *ardente* (*ardens,* brûlant) marque un état habituel et *enflammée,* un état transitoire.

Sagacité inconcevable (*Sagax,* qui a les sens subtils. *Inconcevable,* que l'on a de la peine à concevoir). Perspicacité inimaginable. Comparez avec l'expression un peu vulgaire : *avoir un flair d'Apache, une ruse d'Apache.*

— *Montrez la précision de* **se glissaient (dernier alinéa).**

Au lieu de *se glissaient,* mettez *entraient,* et la phrase perd beaucoup de sa valeur expressive. *Se glissaient* évoque une approche invisible, sourde comme celle d'un serpent, ou comme un mouvement sur une pente de glace. Le verbe est ici très bien choisi. Au terme du long acheminement silencieux des sauvages, il fait contraste avec l'attaque bruyante, trépidante, tumultueuse, qui va suivre.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **chant** (*latin* **cantus**), **carnage** (*latin* **carnem,** *chair*), *et donnez-en la signification.*

chant : — lat. cantus. — Suite de sons modulés, émis par la voix. — Air mis sur des paroles. — Mélodie. — Chanson de style soutenu.

chanson : — lat. cantio. — Pièce de vers frivole ou satirique, que l'on chante.

chansonner : — Faire une chanson satirique contre quelqu'un.

chansonnette : — Petite chanson.

chansonnier, ère : — Personne qui fait, qui chante des chansons. — N.: Recueil de chansons.

chantage : — Action d'extorquer à une personne de l'argent, des faveurs, etc. sous la menace de révélations scandaleuses.

chantant, e : — Qui chante. — Où l'on chante.

chantepleure : — Entonnoir à long tuyau, percé de trous. — Robinet. — Espèce d'arrosoir. — Fente verticale pratiquée dans un mur pour l'écoulement des eaux.

chanter : — lat. cantare. — Former avec la voix des sons variés. — Célébrer, louer. — Chansonner, railler.

chanterelle : — Corde d'un violon, d'une basse, qui a le son le plus aigu. — Oiseau qu'on emploie pour en attirer d'autres dans des filets. — Femelle de la perdrix, dont on se sert pour attirer les mâles.

chanteur, euse : — Qui chante souvent ou fait métier de chanter.

chantonner : — Chanter à demi-voix.

chantre : — lat. cantor. — Celui qui chante, spécialement qui chante au lutrin.

cantabile : — mot ital. — Mélodie facile, gracieuse, parfois mélancolique, et d'un mouvement modéré.

cantate : — Poésie, souvent de circonstance, faite pour être mise en musique et chantée. — Musique faite pour ce poème.

cantatille : — Petite cantate.

cantatrice : — lat. cantatrix. — Chanteuse professionnelle de talent.

cantilène : — lat. cantilena, chanson. — Mélodie d'un mouvement modéré. Romance d'un genre grave et sentimental.

cantique : — lat. canticum, chant. — Chant religieux, et particulièrement chant religieux d'action de grâces.

canzonnette : — Dans le Midi, petite chanson populaire à refrain.

enchanter : — lat. incantare; de in, contre, et cantare, chanter. — Charmer par des opérations magiques.

enchantement : — Action de charmer, d'ensorceler par des opérations magiques. — Chose merveilleuse, surprenante. — Joie très vive.

enchanteur, eresse. — Qui charme, séduit. Doux. — Magicien.

désenchanter : — Rompre l'enchantement. — Désillusionner.

désenchantement : — Cessation de l'enchantement. — Désillusion.

désenchanteur, eresse : — Qui désenchante.

carnage : — ital. carnaggio. — Massacre, tuerie. — Chair qui

sert de pâture aux bêtes féroces, ou qu'on donne aux chiens de chasse.

carnaire : — lat. caro, carnis, chair. — Qui vit de la viande ou sur la viande.

carnassier, ère : — Qui se repaît ordinairement de chair crue et en est avide.

carnation : — lat. caro, carnis, chair. — Teint, coloration, apparence des chairs d'une personne. — Coloris des chairs.

carne : — ital. carne. — Pop. mauvaise viande.

carné, e : — Couleur de chair.

carnification : — Altération d'un organe, de tissus, qui se carnifient.

se carnifier : — Acquérir la consistance des parties charnues.

carnivore : — lat. caro, carnis, chair, et vorare, dévorer. — Qui mange de la chair.

charogne : — lat. caro, chair. — (On disait autrefois carogne). — Cadavre d'une bête en décomposition.

chair : — lat. caro. — Substance molle, sanguine ou organique de l'animal.

charcuter : — Couper malproprement de la viande. — Couper, entailler maladroitement.

charcuterie : — Commerce, boutique ou marchandises du charcutier.

charcutier, ère : — de chair, et cuit. — Qui prépare ou vend de la chair de porc.

charnel, elle : — lat. carnalis; de caro, carnis, chair. — Voluptueux. — Qui a rapport aux sens.

charnellement : — D'une manière charnelle.

charnier : — lat. carnarium; de caro, carnis, chair. — Lieu où l'on conserve des viandes salées ou destinées à la consommation. — Dépôt d'ossements humains. — Entassement de cadavres.

charnu, e : — lat. caro, carnis, chair. — Formé de chair. — Bien fourni de chair. Se dit des fruits épais et succulents.

charnure : — Constitution, ensemble des parties charnues du corps (peu us.).

décharné, e : — Privé de chair. Très maigre.

décharner : — Oter les chairs. Amaigrir.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **tumulte, sagacité, vestige.**

tumulte : — lat. tumultus. — Grand mouvement avec bruit et désordre. — Trouble, agitation.

désordre : — Confusion, querelles, dissensions.

trouble : — Agitation tumultueuse. — Pl. soulèvement populaire.

agitation : — Trouble.

soulèvement : — Mouvement de révolte indignée.

révolte : — Rébellion, soulèvement contre l'autorité établie. — Soulèvement violent.

insurrection : — lat. insurrectio. — Soulèvement contre le pouvoir établi.

rébellion : — lat. rebellio. — Résistance avec violence envers les agents de l'autorité. — Action de s'opposer avec violence aux ordres de la justice.

sagacité : — Perspicacité, pénétration d'esprit.

perspicacité : — Pénétration d'esprit.

pénétration d'esprit : — Haut degré d'intelligence.

vestige : — lat. vestigium, trace. — Empreinte du pied. — Traces, restes.

reste : — Ce qui demeure d'un tout dont on a retranché une ou plusieurs parties.

trace : — Empreinte, vestige marquant le passage d'un homme ou d'un animal.

empreinte : — Figure, marque, trace, en creux ou en relief.

marque : — Empreinte, signe sur un objet qui le fait reconnaître.

signe : — Indice, marque.

indice : — lat. indicium. — Signe apparent et probable qu'une chose est.

3. — *Donnez la nuance précise des adjectifs ci-après :*

expert : — lat. expertus, qui a été mis à l'épreuve, qui a fait preuve de. — Fort versé dans un art par la pratique. Très habile.

entendu : — Intelligent, habile, capable.

inventif : — Qui a le génie, le talent d'inventer.

avisé : — Prudent, circonspect.

malin : — lat. malignus; de malus, méchant. — Qui prend plaisir à faire et à dire du mal. — Pernicieux, satirique.

finaud : — Fin, rusé dans les petites choses.

fourbe : — Qui trompe avec perfidie.

artificieux : — Rusé, qui cherche à tromper.

matois : — Rusé, fin.

madré : — Rusé, matois.

futé : — de fût, bâton. — Fin, rusé, artificieux... comme celui qui a déjà été battu.

retors : — Qui a été tordu plusieurs fois. — Fin, rusé, artificieux.

compétent : — Qui est bien renseigné sur une matière déterminée.

4. — *Le mot* sauvage *évoque dans votre esprit un certain nombre d'idées; donnez* les noms *qui les désignent.*

Voici quelques-unes de ces idées : carnage, cruauté, massacre, terreur, supplice, combats, vie nomade, pêche, chasse, conseil de guerre, calumet, danse, sorcier, amulette, manitou, chef, tomahawk, arc, flèches, etc.

---

39. Bataille de Carillon

1. — *Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur?*

Ce morceau est une page d'histoire. Il est tiré de la biographie de *Montcalm.* L'auteur, sir Thomas Chapais, est un historien contemporain [1], qui s'est placé au premier rang, par la publication du *Marquis de Montcalm.* Il donna des conférences historiques à l'Université Laval. Tandis que l'abbé Ferland avait étudié surtout les années du régime français, les recherches de Thomas Chapais portent plutôt sur le régime anglais.

1. Décédé, à 88 ans, le 15 juillet 1946.

Pour le fond, il s'efforce d'être impartial, de s'abstenir de toute préoccupation tendancieuse. Sa forme est soignée, pittoresque, vivante.

2. — *Dégagez l'idée maîtresse de chaque alinéa, puis distinguez nettement les parties de ce morceau.*

Le morceau comprend quinze paragraphes ou alinéas dont voici, pour chacun d'eux, l'idée maîtresse :

1. Les derniers préparatifs. — 2. L'approche de l'armée anglaise. — 3. L'ordre de bataille des Français. — 4. Les Anglais entrent dans l'abatis. — 5. Le "feu" des Français. — 6. Les Anglais traversent l'abatis. — 7. Ils sont décimés parmi les arbres "appointés". — 8. Recul et retour offensif. — 9. Une diversion sans succès. — 10. L'avance, sur la droite, du 42e écossais. — 11. Les Français parent à droite. — 12. Et contre-attaquent à l'extrême droite. — 13. Les Anglais en retraite. — 14. Epilogue, ou résultat de cette bataille. — 15. Réflexion rétrospective.

Ces divers paragraphes peuvent se grouper en trois parties : *a*) Avant la bataille (parag. 1-4) ; *b*) Les phases de la bataille (5-13) ; *c*) La victoire (14-15).

3. — *Remarquez le procédé de l'auteur pour nous faire connaître les ennemis: relisez ce passage.*

Au lieu d'une sèche énumération : éclaireurs, infanterie légère, bateliers, provinciaux, réguliers, qui nous eût montré ces divers corps au repos, l'auteur nous les présente en cours de marche, au fur et à mesure que leur approche les offre à son regard. Ils s'avancent échelonnés en profondeur. Ce sont d'abord les éclaireurs de Rogers ... Puis on voit défiler les provinciaux ... Enfin paraissent les réguliers ... L'auteur note au passage les particularités de cette progression : le 1er groupe ouvre un feu de tirailleurs pour protéger les opérations des 2e et 3e; le 2e déploie de gauche à droite une ligne lâche; dans les interstices de cette ligne, passent les réguliers du 3e groupe, dont l'on voit depuis un moment, là-bas, sous le soleil, la masse rouge qui s'avance : ils passent, et les voilà qui s'engagent dans l'abatis.

4. — *Le deuxième alinéa déborde de mouvement et de vie; par contraste, le troisième est un tableau où, derrière des retranchements, apparaissent les bataillons français figés dans l'attente, calmes, résolus. Montrez que rien ne manque à ce tableau: il a un centre, un premier plan, un arrière-plan, des couleurs. Dans tout tableau, il faut choisir* un *point de vue, évidemment le plus favorable, et s'y maintenir tout le temps. Appréciez celui-ci par rapport à cette règle.*

En contraste avec ces lignes mouvantes, avec ce feu de tirailleurs, avec les rouges uniformes des réguliers, voici, derrière ses retranchements, immobile, silencieuse, sur trois lignes blanches, l'armée française. Elle s'offre à nous en un tableau où rien ne manque : au centre, parmi les soldats de Royal-Roussillon : Montcalm. Au premier plan, au bord du retranchement, trois lignes de blancs uniformes, avec Lévis à droite et Bourlamaque à gauche. A l'arrière-plan, les réserves. Cette masse forme un fond blanc sur lequel se détache au centre l'enseigne rouge et bleue de Royal-Roussillon et, de gauche à droite, la ligne ondulante des drapeaux de bataillons.

Ce tableau de l'armée française donne *une* impression de *calme résolution* : c'est *à ce point de vue* que s'est placé l'auteur : il note et présente habilement tous les traits matériels capables de traduire et de nous communiquer cette impression.

Les peintres, comme il est dit dans les *Exercices pratiques de style et de composition* (pp. 14 et 34), quand ils veulent nous présenter un ensemble de détails bien coordonnés, d'effets, de causes; quand ils veulent représenter une chose abstraite (comme c'est ici le cas, puisque nous venons de noter que M. Chapais entend traduire la *calme résolution* des Français), recourent à des détails caractéristiques : gestes, attitudes, expressions ... qui font tomber sous nos sens l'idée ou le sentiment en question. Or, justement, nous avons fait observer que cette scène muette des Français groupés autour de Montcalm, dans le fort de Carillon, était un véritable tableau vivant et pouvait être traité comme tel.

Le fond. L'auteur a d'abord très habilement choisi *le moment* le plus utile[1] pour traduire cette *calme résolution* : c'est le moment de l'assaut ennemi; le sang-froid des Français apparaît donc d'autant plus qu'ils sont alors soumis à une plus rude épreuve. Il obtenait en outre un effet de contraste qui mettait en valeur le sang-froid français. Il n'est pas jusqu'aux flottements des drapeaux qui ne soulignent l'immobilité française.

Il a choisi aussi *les détails* matériels les mieux appropriés pour rendre cette *calme résolution,* à savoir : le *silence* (retranchements *silencieux*), *l'ordre extérieur* (chacun à sa place), *l'immobilité* (seuls ondulent les drapeaux).

Du point de vue de la disposition artistique, on remarquera que Montcalm, le personnage principal, qui est l'âme de cette froide résolution française, est à peu près au centre du tableau. Il occupe aussi le centre du drame : ce silence, cette discipline, cette immobilité sont son œuvre: "Montcalm a défendu de tirer un seul coup de feu sans son ordre." La tenue même le distingue : il est prêt au travail, tête nue et habit bas.

La forme. Cette impression générale de silence et d'*immobilité* (significative de la froide discipline française) est indiquée dans la 1re phrase : "Devant eux se dressent les retranchements *silencieux* ..." (1re phrase)... et dans la dernière : "Montcalm a défendu de tirer un seul coup de feu ...", phrases qui annoncent ou rappellent le thème du tableau.[2]

5. — *Les colonnes anglaises avancent toujours dans l'enchevêtrement de l'abatis, sans que retentisse un seul coup de feu, ni d'un côté, ni de l'autre, pourquoi? Que peut-on entendre seulement dans ce silence impressionnant?*

Pas un coup de feu du côté des Anglais: leur consigne est d'enlever la position à la baïonnette. Pas un coup

---

1. Pour le "moment utile" (*Exercices,* p. 34).
2. *Exercices,* p. 28.

de feu non plus du côté des Français : Montcalm leur a interdit de tirer avant qu'il en donne l'ordre.

Dans le silence impressionnant, on entend le son du fifre et de la cornemuse qui accompagne les colonnes anglaises.

6. — *Quels effets produit sur les ennemis la première décharge? Comment l'auteur fait-il ressortir leur intrépidité? Par quelle expression désigne-t-il une fumée éclairée par la lueur des coups de feu?*

La première décharge *vomit la mort* parmi les ennemis; elle les laboure, les décime; leurs colonnes vacillent, hésitent.

Pour faire ressortir leur intrépidité, l'auteur les montre répondant au feu de nos bataillons et reprenant leur marche, bien que la mort semble planer sur les abatis sanglants : "ils se pressent, se poussent, enjambent les troncs d'arbres, laissant des lambeaux de chair aux branches tranchantes comme des glaives, et montent ... etc."

"Le brouillard rouge de la fusillade", telle est l'expression qui désigne la fumée éclairée par la lueur des coups de feu.

7. — *Après un instant de découragement, les ennemis, sur l'ordre de leur chef, se ruent de nouveau à l'assaut. Montrez que le rythme de la phrase*: Scène épique... *rend bien la sensation de violence, d'impétuosité, de rage, qui caractérise l'attaque des masses anglaises.*

La phrase se compose de membres accumulés qui marquent les circonstances diverses de l'attaque : ces membres sont tantôt brefs, faits de simples verbes énumérés qui se succèdent, se pressent et, pour ainsi dire, se bousculent, comme les gestes ("tombent, se relèvent") et les clameurs ("crient, jurent") qu'ils expriment; et tantôt alourdis de compléments, pour marquer les embarras mêmes de la progression ("se précipitent dans un effroyable enchevêtrement d'obstructions", ... "s'embarrassent dans les branches aiguës", "s'avancent toujours" — *et notez comme ce dernier terme de l'énumération, plus long que les*

autres, allongé encore par les points de suspension, exprime bien le long effort tendu vers le but inaccessible — s'avancent toujours vers la hauteur fatale d'où semble pleuvoir le trépas ! ...)

8. — *Citez un incident de la bataille qui fait ressortir la prévoyance de Montcalm.*

A ce moment, nos troupes entendent, en arrière de leurs positions, une fusillade. Seraient-elles tournées ? De la rivière de la Chute, qui coule derrière les retranchements, voici, en effet, des Anglais qui débarquent ... Mais Montcalm a tout prévu. Bernard et Duprat sont là, en vue de cette éventualité. Deux barques ennemies sont coulées. Le reste prend la fuite ...

9. — *L'élite de l'armée anglaise atteint le pied des retranchements. En quels termes l'auteur décrit-il les soldats du 42e? Comment montre-t-il* leur impassible bravoure et froide ténacité? *Commentez*: semant leur route de...

"Le formidable 42e est là, les montagnards d'Ecosse, reconnaissables à leurs jambes nues et à leur costume bizarre." Leur impassible bravoure et leur froide ténacité sont décrites méthodiquement. Voici d'abord la proposition qui contient le *thème* [1] général de la description ("Rien ne les arrête"). Puis *les détails* de leur progression ("Ils vont, ils franchissent l'abatis, ils avancent toujours ... ils sont au pied des retranchements"). [2]

"Semant leur route de cadavres et de sang", ce trait, inséré dans la description de l'attaque anglaise, indique un des effets [3] de cette attaque. Le mot *semant* est très bien choisi et fait image : le 42e, en effet, en avançant parmi les abatis, laisse sur son passage des cadavres et une traînée sanglante, comme le semeur égrène derrière lui les grains de blé dans les sillons.

---

1. Voir, pour ce qui concerne le thème, les détails, le petit livre d'*Exercices*.

2. Notez l'ordre des verbes, qui est celui même des actions.

3. Cf. *Exercices*, p. 27 et suivantes.

10. — *A cette heure décisive, quelle est l'attitude de nos soldats? de Lévis? de Montcalm? Quel aspect présentent alors les retranchements? Quels sentiments animent les blessés écossais?*

A cette heure décisive, nos soldats crient : "Tirez à droite !" C'est de là, en effet, que vient le danger. Lévis voit ce danger sans trembler. Montcalm, tête nue, accourt avec ses grenadiers. — Les baïonnettes étincellent sur les retranchements qu'enveloppe "un rempart de flamme, de fer et d'acier". — Les blessés écossais conservent leur tenace bravoure : "ils crient à leurs compagnons de marcher en avant et de faire triompher le drapeau."

11. — *A ce moment critique, une énergique contre-attaque est lancée à l'extrême droite; qui la dirige? quelles troupes l'exécutent?*

C'est Lévis qui dirige la contre-attaque de l'extrême droite. Elle est exécutée par les compagnies coloniales que commandent MM. de Raymond, de Saint-Ours, de Lanaudière, de Gaspé.

12. — *Comment l'auteur apprécie-t-il les résultats de la bataille? Indiquez quelques causes qui nous ont valu la victoire.*

Les résultats de la bataille peuvent être appréciés du point de vue tactique (ou gain de terrain : *taxis*, position, cf. syntaxe) ou stratégique (domination d'une armée par l'autre, *stratégos*, général; *stratos*, armée). A l'un et l'autre point de vue, les Anglais ont échoué. Le fort n'est pas pris : "Toute l'armée d'Abercromby est en pleine retraite". Et leur armée a subi des pertes terribles : "Près de deux mille Anglo-Américains gisent ... Sur la droite, le sol est jonché des cadavres ... écossais".

Les causes qui nous ont valu la victoire sont également de deux sortes : les unes, matérielles (bonne organisation du terrain, abatis appointés...) ; les autres, morales (l'esprit de décision et de prévoyance des chefs, la discipline des hommes, l'héroïsme de tous).

13. — *Quelles qualités a montrées Montcalm dans cette journée mémorable?*

Montcalm a montré : 1° un grand esprit d'organisation

(sachant ses effectifs six fois moins nombreux, il a compensé par de redoutables travaux de défense leur infériorité numérique) ; 2° beaucoup de prévoyance (notez l'affaire de la Chute) ; 3° enfin un grand héroïsme personnel : "Il combat comme le dernier de ses soldats, dont il enflamme le courage jusqu'à l'héroïsme."

14. — *D'après l'auteur, quelle vision évoque chez les Canadiens le seul nom de Carillon?*

Le seul nom de Carillon retentit à nos oreilles comme un coup de clairon. Il évoque dans notre imagination émue :

Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.

15. — *Quelles impressions laisse en vous cette lecture?*

Le souvenir de cette victoire franco-canadienne provoque en nous à la fois de la fierté et de la tristesse : de la fierté, pour tant d'héroïsme de nos pères ; de la tristesse, pour l'inutilité de leur sacrifice. Mais ce souvenir nous inspire aussi des résolutions viriles : nous, les fils de ces héros, nous devons nous montrer dignes de nos pères, en restant obstinément attachés aux traditions pour lesquelles ils ont versé leur sang.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **régulier** *et donnez-en la signification.*

régulier : — lat. regularis. — Conforme aux règles. — Bien proportionné. — Exact, ponctuel. — Conforme aux devoirs de la morale, de la religion. — Ici, soldats réguliers, c'est-à-dire, enrégimentés, costumés et dont la profession est d'être soldats.

régularisation : — Action de régulariser.

régulariser : — lat. regularis, régulier. — Rendre régulier.

régularité : — Qualité de ce qui est régulier. — Conformité à des règles.

régulateur, trice : — Qui règle. — N.: Sorte de pendule de salle à manger. — Horloge à poids, sans sonnerie, à marche très régulière, dont les horlogers se servent

pour régler les pendules et les montres. — Toute pièce, tout appareil destiné à régulariser le mouvement d'une machine et, en particulier, le passage de la vapeur de la chaudière aux cylindres.

régulation : — Action de régler.

régulièrement : — D'une manière régulière. — Exactement, uniformément.

irrégularité : — Manque de régularité. — Chose faite irrégulièrement.

irrégulier, ère : — Qui n'est pas régulier.

irrégulièrement : — D'une façon irrégulière.

réglage : — Action ou manière de régler du papier. — Action de régulariser la marche d'un mécanisme.

règle : — lat. regula; de regere, diriger. — Instrument droit et plat, pour tracer des lignes.

réglé, e : — Sage. Uniforme.

règlement : — Action d'arrêter, de régler en général. — Ordonnance, statut qui prescrit ce que l'on doit faire.

réglément : — D'une façon mesurée.

réglementaire ou règlementaire : — Qui concerne le règlement.

réglementation : — Action de fixer par des règlements.

réglementer : — Soumettre, assujettir à un règlement.

régler : — Tirer, avec la règle, des lignes sur du papier. — Fixer, déterminer.

se régler : — Devenir régulier. — Se donner à soi-même de l'ordre. — Se modeler sur.

réglet : — Règle à coulisses des menuisiers. — Moulure rectiligne séparant les compartiments dans un panneau.

réglette : — Petite règle employée en typographie pour former les garnitures.

régleur : — Ouvrier qui règle le papier de musique, les registres.

réglisse : — gr. glukurrhiza, douce racine. — Genre de légumineuses papilionacées, dont la racine est employée en médecine pour composer des boissons rafraîchissantes. — Jus de cette plante.

régloir : — Instrument pour régler. — Os dont se servent les cordonniers.

réglure : — Manière dont le papier est réglé.

dérèglement : — Désordre. — Désordre moral.
déréglé, e : — Irrégulier. — Immoral.
dérèglément : — D'une manière déréglée.
dérégler : — Déranger. — Faire sortir des règles du devoir.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **vaciller**, étinceler.

vaciller : — lat. vacillare. — Chanceler, n'être pas bien solide. — Trembloter. — Hésiter, être irrésolu, incertain.
trembloter : — Trembler un peu.
chanceler : — lat. cancellare. — Vaciller sur ses pieds, sa base. — Etre irrésolu.
hésiter : — lat. hesitare; de haerere, être arrêté. — Ne pas trouver facilement ce qu'on veut dire. — Etre incertain sur le parti qu'on doit prendre.

étinceler : — jeter des étincelles. — Briller. — Jeter un vif éclat, en parlant de l'esprit des personnes.
briller : — ital. brillare; du lat. beryllus, pierre précieuse très brillante. — Jeter une vive lumière. — Avoir de l'éclat. — Luire.
éclater : — Briller. — Projeter de l'éclat subitement.
luire : — lat. lucere. — Briller de sa lumière propre. — Eclairer. — Réfléchir une lumière. — Se manifester avec éclat.
scintiller : — Briller par petits éclats continus : Ex : Les étoiles scintillent.

3. — *Nommez quelques instruments de musique à cordes, à vent, à percussion.*

a) **Instruments à cordes :** violon, viole, violoncelle, contrebasse, harpe, mandoline, guitare, etc.
b) **Instruments à vent :** l'orgue, l'harmonium, la cornemuse, l'hélicon, le cor, la basse, le baryton, l'alto, le saxophone, l'ophicléide, le sarrussophone, le trombone, le cornet, la trompette, le clairon, le bugle, le fifre, le basson, la flûte, le flageolet, la clarinette, le hautbois, l'ocarina, l'accordéon, etc.
c) **Instruments à percussion :** 1° capables d'émettre un son définitif : les timbales, les cloches tubulaires, le timbre, le Glockenspiel, le vibraphone, le xylophone, les crotales (cymbales antiques);

2° incapables de sons définitifs : les tambours (tambour militaire, caisse roulante, toms-toms ou tambours indiens, tambour-ténor, tambour-basse, etc.), le triangle, la tambourine moyenne ou petite, le "woodblock", les cloches à vache, les castagnettes, le fouet, la crécelle, les blocs de bois dits "de temple", les cymbales.

4. — *Citez quelques* verbes *pouvant servir pour exprimer les* mouvements *et les* sentiments *d'une troupe d'assaut.*

a) **Les mouvements :** avancer, reculer, piétiner, bondir, hurler, blesser, se blesser, retraiter, harceler, tirer, faire feu, mitrailler, bombarder, prendre d'assaut, déloger, culbuter, faire reculer, faire fuir, poursuivre, triompher, etc.

b) **Les sentiments :** hésiter, trembler, gémir, se lamenter, capituler, demander grâce, souffrir, haïr, crier grâce, prier, supplier, murmurer, agoniser, grincer des dents, sabrer, etc.

5. — *Expliquez les expressions ci-après qui rappellent l'idée de combat :*

battre à plate couture : complètement.

cueillir des palmes : acquérir de la gloire. — Remporter la victoire dans un combat, une discussion.

mettre en déroute : mettre en fuite l'ennemi, et en désordre.

tenir en échec : faire échouer; faire rater; infliger un revers.

enfoncer l'ennemi : culbuter l'ennemi, le mettre en déroute.

mettre hors de combat : rendre l'ennemi incapable de continuer la lutte.

lâcher pied : quitter sa position, s'enfuir, incapable de résister.

se rendre à discrétion : — se rendre à l'ennemi sans condition.

entrer en lice : entreprendre une lutte, une discussion.

échauffourée : bagarre. — Engagement peu important entre deux troupes.

escarmouche : ital. scaramuccia. — Léger engagement entre tirailleurs de deux armées.

combat singulier : duel.

pugilat : — lat. pugilatus. — Combat à coups de poing.

carrousel : exercice de parade où des cavaliers exécutent des évolutions variées.

tournoi : fête guerrière où l'on combattait à armes courtoises et à cheval.

40. Mort de Montcalm

1. — *De quel ouvrage est tiré ce récit?*

De la biographie de Montcalm.

— *Que savez-vous de son auteur?*

Voir n°. 39.

2. — *Quels sentiments régnaient dans Québec quand Montcalm y rentrait?*

La terreur et la désolation.

3. — *Remarquez avec quel relief l'auteur a peint le "groupe tragique" de la rue Saint-Louis. Quels détails a-t-il signalés?*

Ceux qui accusent toute la profondeur et toute l'horreur de la défaite : "habits *souillés de sang* — *affaissé* sur son cheval — descendait *lentement* — *appuyé* sur ses soldats — ... dont la contenance indiquait *le désespoir.*"

— *Montrez que tous ces détails concourent à produire une même impression.*

Le désespoir. Les habits du chef souillés, et de sang!, son expression accablée (affaissé ... lentement ... appuyé ...), la contenance des soldats.

4. — *Qu'est-ce qui prouve l'affection réciproque du bon peuple de Québec et de Montcalm?*

Les cris de douleur qui éclatèrent de toutes parts sur son passage et la touchante pensée qu'il eut aussitôt de tranquilliser tout ce peuple qu'il aimait : "Ce n'est rien, mes bonnes amies."

— *Relevez une expression qui rappelle la délicatesse des procédés de celui-ci.*

"sa courtoisie habituelle ..."

5. — *Comment Montcalm accueillit-il l'annonce de sa mort* prochaine?

"Avec une sérénité et une fermeté d'âme admirables."

— *Pourquoi ajouta-t-il*: dites-moi la vérité comme un ami sincère?

Parce qu'il voulait prendre ses dispositions suprêmes

et que seuls les amis sincères ont le courage de rendre aux mourants ce dernier service de leur dire toute la vérité.

6. — *Quelle parole croit-on qu'il dit alors?*

"Tant mieux, je ne verrai pas les Anglais dans Québec."

7. — *Quels souvenirs chers à Montcalm sont rappelés au commencement du dernier alinéa?*

Les souvenirs du pays natal, Candiac, près de Nîmes, où il laissait sa mère, son épouse et des enfants, êtres aimés qu'il ne devait plus revoir ici-bas.

— *Commentez* s'envoler.

La pensée, chose immatérielle, est représentée ici avec des ailes, comme une colombe, comme un ange. *S'envoler* évoque la rapidité avec laquelle la pensée se porte à travers les espaces. Il fait songer aussi à la colombe qui se hâte vers le toit familier. *Se porter* aurait le même sens général. Mais combien *s'envoler* est plus délicat, plus touchant, plus expressif ! Ce verbe est ici bien à sa place.

— *Montrez la justesse et la beauté d'une périphrase de la même phrase.*

"L'éternelle patrie des âmes" pour signifier le ciel. Les chrétiens appartiennent, dans le temps, à des patries diverses et qui passent. Mais nos âmes n'ont qu'une patrie qui est le ciel, où habite notre Père commun (*pater,* patria) et où la famille chrétienne se retrouvera pour toujours réunie. Ces rapprochements inattendus de mots qui semblent si peu faits pour se rencontrer: *âmes, patrie, éternelle,* offrent à l'esprit une image non seulement fort juste, mais grandiose et magnifiquement évocatrice.

8. — *La foi profonde de Montcalm produisit en lui deux effets à ses derniers moments: indiquez-les.*

Elle adoucit et fortifia ses derniers moments.

9. — *Quelles pensées évoque le dicton:* la guerre est le tombeau des Montcalm?

Il rappelle que plusieurs membres de la famille des Montcalm avaient versé leur sang pour la France. Et il

fait songer à cette autre devise française : "Bon sang ne saurait mentir".

10. — ***Relevez dans ce morceau les termes qui manifestent les sentiments de Montcalm.***

Courtoisie, p. 120. *Sérénité et fermeté d'âme*, p. 120. *Foi profonde*, p. 121. *Piété très vive*, p. 121. *Héroïsme chrétien*, p. 121.

11. — ***L'auteur a si bien reconstitué cette scène émouvante de notre histoire qu'elle semble se passer réellement sous nos yeux. Le style, comme il convient à ce genre, est*** **simple, sobre:** ***l'auteur, en général, laisse parler les faits eux-mêmes. Cependant il n'a pu s'empêcher de manifester son admiration: en quels termes?***

Sous forme d'épithètes laudatives : *admirables* ..., ... *cher* ..., *aimés* ..., *profonde* ..., *comme un héros chrétien* (p. 121) ou consternées: "*groupe tragique* ..., *lugubre cortège* ..." p. 120). Son admiration se marque aussi dans la notation des qualités morales de son héros, telles que nous les avons rapportées ci-dessus, à la question 10.

12. — ***Quelles sont vos propres impressions à la suite de cette lecture?***

Nous partageons la consternation de la foule et l'admiration de l'auteur.

VOCABULAIRE

1. — ***Cherchez les mots de la même famille que*** **ordre (*latin* ordo)** ***et donnez-en la signification.***

ordre : — Disposition méthodique des choses. — Nature, classe. — Commandement d'une autorité supérieure. — Disposition des choses d'une manière utile et harmonieuse.

ordinaire : — lat. ordinarius; de ordo, ordinis, ordre. — Qui a coutume de se faire, qui arrive ordinairement. — Médiocre, vulgaire. — Chef d'un diocèse.

ordinairement : — Habituellement.

ordinal, e, aux : — lat. ordinalis; de ordo, inis, ordre. — Adjectifs dérivant de nombres et marquant le rang, l'ordre.

ordinand : — lat. ordinandus. — Qui se présente à l'ordination.

ordinant : — lat. ordinans. — L'évêque qui confère les ordres sacrés.

ordinariat : — Juridiction de l'ordinaire ou évêque diocésain.

ordination : — lat. ordinatio; de ordinare, ordonner. — Cérémonie religieuse par laquelle on confère les ordres sacrés.

ordo : — mot lat. signifiant ordre. — Sorte de calendrier ecclésiastique, imprimé chaque année dans chaque diocèse et qui indique la manière dont on doit faire et réciter l'office de chaque jour.

ordonnance : — Disposition, arrangement. — Ordre émané d'une autorité souveraine. Prescription d'un médecin. Loi, règlement. — Serviteur d'un officier supérieur (armée).

ordonnancement : — Action d'ordonnancer un payement.

ordonnancer : — Déclarer bon à payer, par un ordre écrit au bas de l'acte.

ordonnateur, trice : — Qui ordonne, dispose. — Celui qui a qualité pour ordonnancer et liquider les payements.

ordonné, e : — Qui a certaines qualités d'ordre et de méthode.

ordonnée : — L'une des coordonnées d'un point.

ordonnément : — D'une manière ordonnée.

ordonner : — lat. ordinare; de ordo, ordre. — Ranger, disposer, mettre en ordre. — Conférer les ordres. — Commander, prescrire.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **désolation, contenance** (1er *alinéa*), **courtoisie, proférer, sérénité;** *un homonyme de* **héros.**

désolation : — Ruine entière; destruction. — Extrême affliction.

affliction : — lat. afflictio. — Chagrin vif, peine de l'âme.

consternation : — Stupéfaction, désolation épouvantée.

épouvante : — Terreur grande et soudaine. — Effroi, frayeur.

effroi douloureux : — Grande frayeur, mélangée de douleur.

contenance : — maintien, posture, attitude.

maintien : — contenance, attitude.

attitude : — ital. attitudine, du lat. aptitudo, aptitude. — Position du corps.

posture : — attitude, maintien.

position : — attitude, position du corps.

courtoisie : — civilité, honnêteté, politesse.

civilité : — manière honnête de vivre, de converser. — Courtoisie.

honnêteté : — probité, bienséance.

politesse : — ital. politezza. — Manière d'agir ou de parler civile et honnête. — L'action même qui offre ce caractère.

urbanité : — politesse que donne l'usage du monde.

proférer : — lat. proferre. — Prononcer, articuler.

prononcer : — lat. pronuntiare. — Articuler, proférer, débiter.

articuler : — prononcer avec soin.

débiter : — réciter, déclamer, dire.

dire : — lat. dicere. — Exprimer, déclarer, déclamer.

exprimer : — lat. exprimere; de ex, hors, et premere, presser. — Manifester ses pensées; formuler des paroles. — Faire connaître ses pensées et ses sentiments.

sérénité : — calme, tranquillité.

calme : — ital. calmo. — Tranquillité, silence.

tranquillité : — Etat de ce qui est sans mouvement, sans agitation, sans inquiétude.

silence : — lat. silentium. — Paix, inaction.

paix : — lat. pax. — Repos, tranquillité.

quiétude : — Douce tranquillité d'âme.

héros : — Homonymes — **héraut :** bas lat. heraldus. — Officier public, dont la fonction était de signifier les déclarations de guerre, de porter les messages, etc., et dont la personne était sacrée.

3. — *Par quelles* épithètes *peut-on donner une idée de l'état d'âme de Montcalm descendant la rue Saint-Louis? à son lit de mort?*

a) *Descendant la rue Saint-Louis* : calme, souffrant, sanglant, pâle, traits crispés, affalé, ferme cependant, désintéressé, grand devant la mort, courtois, courageux, héroïque, patriotisme héroïque, tranquille, satisfait du devoir accompli, prêt au sacrifice suprême, etc.

b) *A son lit de mort* : grandeur d'âme, prêt au sacrifice, âme sereine, ferme, calme, admirable, patriote jusqu'au bout : "Tant mieux...", croyant, chrétien, foi profonde, héros chrétien, résigné...

4. — *Indiquez quelques* adjectifs *par lesquels se traduisent des sentiments de douleur et d'affliction.*

En voici quelques-uns : ému, désolé, consterné, terrifié, peiné, interdit, poignant, douloureux, empoignant, prostré, affligé, gémissant, soupirant, éploré, etc.

5. — *Expliquez les expressions ci-après relatives au mot* patrie.

la mère patrie : — Etat dont dépend une colonie.

la petite patrie : — le hameau, le village où nous sommes nés.

la céleste patrie : — le ciel des chrétiens.

un sans-patrie : — homme qui n'a pas de patrie. — Un malheureux, un exilé.

un grand patriote : — Un homme qui aime beaucoup sa patrie et cherche à lui être utile.

un chauvin : — patriote fanatique. — Personne entichée d'un patriotisme belliqueux et exagéré.

à tous les cœurs bien nés que la patrie est chère ! — Ce vers de Voltaire, tiré de "Tancrède", III, 1. est souvent rappelé pour exprimer l'amour que nous inspire l'endroit où nous avons reçu le jour.

---

41. Peuple sans histoire

1. — *Quelle est la nature de ce morceau?*

Une narration.

— *De quel ouvrage est-il tiré?*

Des *Récits laurentiens* (parus en 1920), ainsi intitulés parce qu'ils ont pour cadre (ce sont en effet des tableaux) et pour scène (la plupart sont aussi de petits drames) les bords du Saint-Laurent. L'auteur, Frère Marie-Victorin, est mort accidentellement le 15 juillet 1944.

2. — *Quelle en est l'idée maîtresse?*

Que le Canada a déjà une histoire aussi belle qu'une épopée, à preuve l'histoire de Madeleine de Verchères.

3. — *Distinguez-en les différentes parties:*

a) *La demande d'explication* (p. 123) ; b) *Le récit de l'exploit de Madeleine de Verchères* (pp. 124, 125, et 1er paragraphe de 126) ; c) *L'impression de lord Durham* (p. 126, alinéas 2, 3, 4 jusqu'à: "... qui pardonnait.") ; d) *Il s'explique aisément le mystère* (de : "Ainsi, relevant sa belle tête ... " jusqu'à la fin).

4. — *En présence du gouverneur, la jeune fille ne laisse-t-elle pas percer son émotion? Relevez les termes qui l'indiquent.*

"La jeune fille pâlit un peu." (p. 123).

5. — *Quel sentiment manifeste cette parole de Durham:* J'aime beaucoup vos... légendes...? *Cette parole n'est-elle pas bien en harmonie avec la dernière phrase de son rapport?*

Le sentiment que ce peuple n'a pas d'histoire véritable à raconter, mais tout au plus d'agréables légendes.

6. — *L'auteur a d'abord condensé tout le récit de l'exploit de Madeleine de Verchères en un tableau remarquable. Montrez qu'il a su choisir ce qu'on appelle en peinture et en sculpture le* moment utile *de l'action, c'est-à-dire l'instant où l'attitude des personnages suggère le mieux l'ensemble de l'action.*

Au moment où s'ouvre l'action, le père et la mère de Madeleine de Verchères sont absents; massacrés, les défenseurs du fort, les vingt moissonneurs. En présence des Iroquois, il ne reste donc plus qu'une garnison de femmes, de vieillards et d'enfants, garnison que notre jeune héroïne organise et anime. Le moment est donc bien choisi pour mettre en lumière son héroïsme.

(*Cadre*) Arrière-plan : fond de forêts et d'eau bleue. Premier plan : maigre palissade du fort. Le lieu de la scène : l'intérieur du fort.

(*Personnages*) De l'autre côté de la palissade, les Iroquois. A l'intérieur du fort, femmes, enfants, vieillards. Mais, au milieu de ce groupe débile, partout présente, formant contraste avec les vieillards par son jeune âge; avec le désespoir de tous, par son courage; avec leur passivité,

par son activité, la petite jeune fille de quatorze ans, Madeleine de Verchères.

— *les termes de peinture dont l'auteur s'est servi.*

Fond, se profilent, silhouette.

7. — *A l'époque de Durham, combien d'années s'étaient écoulées depuis l'exploit de Verchères?*

Un siècle et demi; l'exploit est de 1692.

— *Pourquoi Thérèse dit-elle alors*: **il y a déjà deux siècles?**

Elle veut probablement dire que ce fait s'est passé dans le deuxième siècle avant le moment où elle parle.

8. — *A quoi font allusion ces paroles*: **La Vierge qui venait de sauver Québec?**

A la délivrance miraculeuse de Québec en 1690, par Frontenac.

9. — *Indiquez les sentiments manifestés par la jeune Canadienne dans son récit, dans son attitude.*

Admiration : "Exploit beau comme une fable antique" (p. 124) — *Fierté*: "Ses yeux brillaient de fierté". — *Emotion* : "Sa voix tremblait d'émotion." — *Foi* : "la Vierge qui venait de sauver Québec" (p. 125). — *Patriotisme* : "Je plaidais une cause, celle des miens, etc." (p. 127). — *Amour tout français du panache*: "Cette fillette de quatorze ans, coiffée d'un feutre à panache (p. 125)... toujours coiffée à la mousquetaire" (p. 126).

10. — *Relevez les paroles par lesquelles lord Durham fait connaître ses impressions.*

"Je comprends que le fort de Verchères est toujours français et que, malgré le siècle écoulé, l'ombre de la petite Madeleine (allusion à l'intervention furtive de Thérèse) revient parfois la nuit, dans le Château, monter la garde !"

— *Comment le récit qu'il vient d'entendre a-t-il pu l'éclairer sur le mystère de la nuit précédente?*

D'abord il lui vient un soupçon en voyant Thérèse s'animer de la sorte (p. 125). Puis, comme elle rectifie des

paroles ("un chant de l'Iliade") que Durham lance sans doute à dessein et qu'elle les rectifie en des termes qui rappellent ceux du rapport ("c'est une page de l'histoire du Canada"), Durham ne garde plus de doute sur la main qui écrivit la suscription mystérieuse.

11. — *Indiquez, d'après le texte, quels auraient été les traits principaux du caractère de Durham.*

Caractère droit, sachant rendre hommage à la fidélité canadienne, et homme de cœur capable de s'attendrir (p. 126).

— *Montrez qu'ils s'accordent bien avec ce qu'en dit l'histoire.*

La carrière politique de Durham nous le montre résolument hostile aux mesures oppressives. Membre de la Chambre des Communes dès 1815, il s'élève courageusement contre les actes peu libéraux du ministère Castlereagh. Il contribua singulièrement à faire adopter le bill de réforme en 1832.

Nommé gouverneur du Canada après l'insurrection de 1837, il s'empressa, pour pacifier le pays, d'accorder une amnistie générale aux prisonniers politiques. Cet acte de clémence fut blâmé à Londres; il en fut vivement blessé et donna sa démission, qui fut acceptée. Dans un volumineux rapport, il proposa plusieurs réformes favorables aux Canadiens français; elles furent en partie exécutées dans la constitution donnée en 1840.

12. — *Qu'est-ce qui fait l'intérêt, le charme de ce morceau?*

1° *Le spectacle de cette lutte* (dont l'issue reste incertaine jusqu'à la fin) entre "ces hideuses figures tatouées" et la brave fillette de quatorze ans à la grâce si française. Notre angoisse, comme l'intérêt, va croissant. Car la lutte — il y a tout lieu de le craindre — se dénouera à l'encontre de nos sympathies. Et pourtant non. Nous avions raison d'espérer encore contre toute espérance. Et notre cœur n'avait pas tort de prendre parti contre notre raison : tout finit ... par bien finir.

2° *La disproportion des adversaires* : d'un côté un parti nombreux de sauvages; d'un autre côté, une petite jeune fille de quatorze ans, que sa grâce chevaleresque et son panache de mousquetaire ne suffisent certes point à défendre.

3° *La cause en jeu,* car la jeune de Verchères représente notre patrie, notre foi, notre sang. Mais, que l'on y prenne garde, la lutte dont il s'agit ici n'a pas seulement pour acteurs les Iroquois et Madeleine de Verchères. Elle se livre également, et aussi disproportionnée, et avec une issue aussi douteuse, et avec le même enjeu de la cause française à défendre, entre lord Durham, le puissant gouverneur anglais, et la pauvre petite Française Thérèse... qui gagne la cause dont elle s'était faite l'avocate.

13. — *Montrez, par quelques exemples. que le style est bien adapté à la pensée et au caractère des personnages.*

Lord Durham, *poli* : "*miss*", mais avec cette nuance de condescendance qui convient à son rang. Des formules familières : "Je suis *bien* content ... *n'est-ce pas ?*" Pas de vaines démonstrations : "Vous allez me donner... Dites-moi son histoire ... Poursuivez..." — *Lettré, cultivé* : "J'aime beaucoup vos légendes ... on croirait entendre un chant de l'Iliade ... L'ombre de la petite Madeleine revient ..." — *Sensible et délicat* : "Permettez-moi, miss, de vous remettre ceci sans vous demander d'explication !" Lui qui ne voyait d'abord, dans l'héroïque histoire, qu'une pittoresque légende ("ne manque pas de pittoresque ... un chant de l'Iliade"), s'incline devant la beauté de cette page d'histoire qui lui est racontée; et son silence ému nous dit assez qu'il trouve cette humble histoire plus sublime qu'un récit d'épopée.

Thérèse, *respectueuse* : "Excellence", mais *Française* passionnément attachée à son pays et à ses gloires. Comme la plupart des Françaises, brave, spirituelle : "Thou liest, Durham"; aimant le panache : voir le portrait, qu'elle dessine avec amour, de la petite Madeleine; ayant de la faconde : comparez cette faconde avec la réserve toute britannique de lord Durham.

14. — *Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?*

Nous applaudissons au geste et au récit de la jeune Thérèse, comme nous étions de cœur avec la petite Madeleine dans sa lutte inégale. Ah ! comme nous reconnaissons, dans ces jeunes héroïnes, l'instinct, le geste, et la voix de notre race bien-aimée !

15. — *Demandez-vous si la scène n'est pas fondée sur une interprétation fausse d'un mot du rapport de lord Durham.*

Pris dans son contexte, le mot de Durham signifie : "Leur existence eut si peu d'éclat qu'aucun écrivain n'en a raconté l'histoire." L'auteur ici s'appuie sur une autre interprétation : "Ils n'ont pas vécu, ils n'ont accompli aucun geste glorieux." Le premier sens s'explique par la date : l'*Histoire* de Garneau est de 1845; le rapport de Durham, de 1839. Le second sens prête aux emportements patriotiques; est-ce pour cela qu'il a longtemps prévalu ? Aujourd'hui, on se rallie de plus en plus au premier.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* vieillard *et donnez-en la signification.*

vieillard : — Homme très âgé, dont la vie a été longue.

vie : — lat. vita. — Résultat du jeu des organes, concourant au développement et à la conservation du sujet.

vieillarder : — Prendre les qualités du vin vieux.

vieillerie : — Vieilles hardes, vieux meubles. — Fig. Idées rabattues, usées.

vieillesse : — Age avancé.

vieilli, e : — Qui porte les traces apparentes de la vieillesse.

vieillir : — Devenir vieux.

vieillissant, e : — Qui vieillit.

vieillissement : — Etat de ce qui vieillit.

vieillot, otte : — Petit vieux ou paraissant tel.

vieux ou vieil (autre forme pour **vieux**), **vieille** : — lat. vetulus; de vetus, ancien. — Avancé en âge.

vieux-catholique, vieille-catholique : — Catholique allemand faisant partie de ceux qui refusèrent d'adhérer au dogme

de l'infaillibilité pontificale et se sont constitués en Eglise indépendante.

vif, vive : — lat. vivus; de vivere, vivre. — Qui est en vie. — Qui a des mouvements prompts. — Prompt à s'impatienter.

vif-argent : — le mercure. — Avoir du vif-argent : de la vivacité.

vétuste : — lat. vetustus. — Vieux, détérioré par l'usage.

vétusté : — lat. vetustas; de vetus, ancien. — Etat de détérioration, résultant de l'ancienneté.

Compléter par le N° 49.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* lisière, débile, crâne *(adj.)*.

lisière : — limite, bord.

limite : — lat. limes, itis. — Ligne commune à deux Etats ou à deux terrains contigus. — Ligne qui marquait la fin d'une étendue (la fin du bois).

bord : — bas allem. bord; angl. board. — Extrémité d'une surface. — Rivage; côte.

orée : — lat. ora. — Borne, lisière.

entrée du bois : — Endroit par où l'on entre. — Début, ouverture, commencement.

borne : — ligne imaginaire ou réelle entre deux objets.

débile : — lat. debilis. — Qui manque de forces; faible.

faible : — lat. flebilis, pitoyable. — Débile, sans vigueur.

grêle : — lat. gracilis. — Long et menu. — Aigu et faible.

ténu : — lat. tenuis. — Fort délié, fort mince, faible.

crâne : — fier et décidé.

martial : — belliqueux, résolu, décidé, altier.

fier : — lat. ferus, farouche. — Audacieux, intrépide, altier.

décidé : — déterminé, ferme, résolu.

audacieux : — très hardi.

intrépide : — lat. intrepidus. — Qui ne recule pas, qui ne craint pas.

résolu : — hardi, déterminé.

ferme : — lat. firmus. — Assuré, constant, inébranlable.

hardi : — du goth, hardus, dur. — Qui agit avec audace, audacieux, intrépide.

déterminé : — hardi.

téméraire : — d'une hardiesse inconsidérée.

3. — *Donnez les différentes acceptions du mot* **régime** (*lat.* regimen, *gouvernement*).

a) Ensemble des règles que l'on impose, que l'on suit.

b) Règle observée dans la manière de vivre, spécialement en ce qui regarde les aliments et les boissons.

c) Forme de gouvernement d'un Etat.

d) Administration de certains établissements.

e) Convention matrimoniale.

f) Ensemble des règles légales et fiscales qui régissent certains produits : "Le régime des boissons".

g) Assemblage des fruits à l'extrémité d'un rameau.

h) Débit d'un fluide, selon les circonstances qui le règlent.

i) Marche, vitesse normale d'un moteur, d'un avion.

j) Nom qui, en grammaire, dépend d'un autre mot de la même phrase.

4. — *Quelles* épithètes *pourraient caractériser la conduite de Madeleine de Verchères? donner une idée de l'état d'âme de lord Durham pendant le récit.*

a) *Epithètes pouvant caractériser la conduite de Madeleine de Verchères.*

C'est une conduite crâne, courageuse, héroïque, admirable, d'un pur patriotisme, audacieuse, résolue, ferme, intrépide, décidée, fière, martiale, hardie, déterminée, sublime, etc.

b) *Etat d'âme de lord Durham.*

L'âme de lord Durham passe de la colère et du mécontentement à l'indulgence et au pardon, plus, à l'admiration franche.

On lui a joué un tour! on récuse ce qu'il vient d'écrire! c'est trop fort, le coupable sera trouvé et puni. Il ouvre son enquête en questionnant la jeune fille de service sur la signature de la phrase qui révoque son jugement. En apprenant que la personne qui porte ce nom est morte depuis un siècle, il ne peut s'empêcher de rêver. Il commence à douter de son jugement. Un pays où l'on adopte pour pseudonymes des noms historiques ne peut pas ne pas avoir d'histoire. Il hésite à prononcer le mot "légendes", et si Thérèse, dans son récit, s'arrête un moment pour respirer, il lui dira : "Poursuivez, Miss"..., il est captivé par le trait historique, et, lorsqu'il demandera à "Thérèse" : "Et comment finit tout cela ?", une double certitude s'est fixée dans son esprit : deux siècles d'existence ont

doté la Nouvelle-France d'une histoire réelle, ne manquant ni d'intérêt, ni d'héroïsme; et cette histoire, transmise plus par la tradition que par les manuels, est profondément vivante dans le cœur des jeunes et est la source d'actes de courage réels; c'est une Madeleine de Verchères — celle qui a signé — qui, devant lui parle et s'enthousiasme. Dans sa droiture innée, il sait reconnaître qu'elle a raison, il l'en félicite même : "Je comprends... que l'ombre de la petite Madeleine revient parfois la nuit, dans le Château, monter la garde!"

---

42. La renaissance du peuple acadien

1. — *Quelle est la nature de ce morceau?*

Une page d'histoire.

2. — *Distinguez-en les différentes parties:*

a) *Personne n'aurait cru, lors de sa dispersion, à la renaissance du peuple acadien* (1er alinéa) ; b) *Les vigoureux Acadiens ont triomphé de tous les obstacles* (2e alinéa) ; c) *Leur ralliement a été lent, mais constant* (3e alinéa) ; d) *Leurs occupations actuelles contribuent à les fixer au sol* (4e alinéa) ; e) *Leur fidélité au catholicisme et à la langue française* (5e alinéa) ; f) *L'influence de plus en plus grande aujourd'hui des Acadiens* (6e alinéa) ; g) *Réflexions de l'auteur sur l'action de la Providence dans la renaissance acadienne* (dernier alinéa).

3. — *Pour faire mieux ressortir la renaissance acadienne, montrez que l'auteur a recours d'abord au contraste* (1er alinéa),

Contraste entre hier (dispersion) et aujourd'hui (reconstitution de ce peuple).

— *puis à la comparaison* (2e alinéa).

Le peuple acadien, par sa vitalité, par sa résistance au malheur, est comparable à ces arbres vigoureux que les tempêtes elles-mêmes ne peuvent déraciner.

4. — *Quelles sont les trois causes qui ont aidé les Acadiens à triompher de tous les obstacles?*

Leur vigueur physique, leurs qualités morales, le secours d'en haut (2e alinéa).

5. — *Pourquoi l'auteur peut-il dire que la race acadienne est la sœur jumelle de la nôtre?*

Acadiens et Canadiens français sont de même souche française.

6. — *Comment le malheur peut-il* grandir *et* glorifier?

Le malheur *grandit* ceux qui le supportent, en les obligeant à s'élever au-dessus des épreuves, à développer en eux les qualités morales d'abnégation, de constance, d'énergie, de foi. Il les *glorifie* aussi dans la mesure même où il les rend plus grands, car la vraie gloire n'est que l'hommage public rendu à la grandeur.

7. — *Justifiez l'emploi du mot* **épaves (1er alinéa);**

Décimés par les déportations, ballottés par toutes les tempêtes persécutrices, déportés sur vingt côtes lointaines, ils ressemblent aux débris que le naufrage a partout dispersés.

— *Commentez* berceau chargé d'orages (2e alinéa).

C'est dans la presqu'île de la "Nouvelle-Ecosse" que naquit et grandit le peuple acadien, issu d'une petite communauté française. Cette terre fut donc pour ainsi dire son *berceau.* Mais, dès les premiers temps de son installation en "Acadie", il fut en butte à l'hostilité de ses voisins, les Anglais. D'où : "berceau *chargé d'orages.*" Notre race canadienne-française connut des traverses semblables, qui nous rendent doublement frères des Acadiens : fraternité du sang et fraternité du malheur. Comme le leur, notre "berceau fut chargé d'orages".

8. — *Par quelle comparaison suggestive l'auteur fait-il entrevoir la tactique des Acadiens pour reconquérir le domaine de leurs ancêtres?*

En la comparant à un siège, à une réoccupation progressive.

9. — *Qu'est-ce qui fait la force de leur race?*

La foi, le patriotisme, l'endurance qui la cuirassent.

10. — *Dites quelle a été de tous temps l'occupation préférée des Acadiens?*

La pêche.

— *Pourquoi?*

A cause de leur ascendance bretonne.

— *Quelle remarque l'auteur fait-il à ce sujet?*

Que ce goût pour la mer les avait détournés des occupations agricoles, mais que leurs nouvelles occupations les attachent désormais plus étroitement au sol.

11. — *Justifiez l'emploi des épithètes* prometteuse *et* fascinatrice.

Prometteuse de l'inépuisable récompense de ses richesses marines. Mais *fascinatrice* (le mot s'emploie d'ordinaire en mauvaise part), car l'on ne peut se soustraire à l'emprise de son regard, de ses appels : son regard et sa voix, comme ceux de la sirène, vous entraînent souvent vers l'écueil, le naufrage, la mort.

12. — *A quoi Mgr Paquet attribue-t-il la conservation du catholicisme chez les Acadiens?*

A l'action de Dieu et de son Eglise, mais aussi à leur fidélité à la langue française.

13. — *Quels termes indiquent leur grand amour pour la langue française?*

"Son parler maternel".

14. — *Dans l'avant-dernier alinéa, l'auteur rappelle un épisode de la dispersion et en fait comme le symbole, l'image, de la renaissance acadienne: montrez la justesse de ce rapprochement.*

Ce geste des bannis de 1755, s'emparant du vaisseau qui les exilait et le ramenant de force vers des ports français, leurs frères Acadiens dispersés l'ont refait sans déses-

pérer pendant 150 ans. Des plus lointaines régions de leur exil, ils sont revenus vers leur Acadie française [1], où, à force d'énergie, ils reprennent maintenant le gouvernail, c'est-à-dire la direction des affaires publiques.

15. — *Quelle leçon se dégage de ces événements?*

Une belle leçon de foi en l'énergie et la vitalité de notre admirable race française.

— *Commentez* se joue (*dernier alinéa*).

La Providence *dédaigne, tant elle les domine,* nos petites combinaisons humaines, où nous prétendons l'emprisonner. Quand elle entre en scène, elle *se fait un jeu* de bouleverser les calculs les plus habiles de la malice humaine et de rétablir la justice outragée.

16. — *Quels sentiments fait naître en vous le souvenir de la déportation de* 1755?

D'indignation contre ces maîtres perfides, cruels et égoïstes, qui, pour s'emparer de terres très fertiles, déportèrent ainsi des populations paisibles, séparant le frère de la sœur, le père de la mère, les enfants de leurs parents. D'admiration aussi pour la fidélité des Acadiens à leur foi, à leur patrie, à leur langue.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* peuple (*latin* populus), ralliement, *et donnez-en la signification.*

peuple : — Multitude d'hommes : 1. formant une nation : le peuple français; 2. appartenant à plusieurs nationalités, mais groupés sous une même autorité : les peuples de la Yougoslavie; 3. le peuple de Dieu : les Juifs; 4. partie la plus nombreuse et la moins riche et la moins cultivée des habitants d'une ville, d'un pays, etc.: la noblesse et le peuple.

1. Quelques-uns, établis en France, à Belle-Isle-en-mer (Bretagne) et à Charnisay (Poitou), y ont fondé une Acadie en dehors de l'Acadie (cf. l'ouvrage de Le Gallen et la thèse d'Ernest Martin). D'autres sont demeurés en Louisiane et y continuent encore leur vie française (diocèse de Lafayette).

peuplement : — Action de peupler.

dépeuplement : — Action de dépeupler. — Etat de ce qui est dépeuplé.

peuplade : — Société humaine incomplètement organisée.

peupler : — Etablir des hommes, des animaux, des végétaux, dans un endroit où ils n'étaient pas auparavant. — Se multiplier.

dépeupler : — Dégarnir d'habitants.

repeuplement : — Action de repeupler.

repeupler : — Peupler de nouveau un pays d'habitants; un parc, de gibier; un étang, de poissons.

populace : — Le bas peuple, la plèbe.

populacerie : — Mœurs, langage de la populace. (Peu us.)

populacier, ère : — Qui appartient, qui est propre à la populace.

populage : — Genre de renonculacées abondantes dans les prés humides et dites vulgairement bouton-d'or, bassin-d'or, souci-des-Marais.

populaire : — lat. populus, peuple. — Qui a rapport au peuple. — Propre au peuple. — Qui jouit de la faveur du peuple.

populairement : — D'une manière populaire. (Peu us.)

populariser : — Vulgariser. — Imposer à la faveur du peuple.

popularité : — Caractère, conduite de celui qui cherche à se rendre populaire.

population : — Ensemble des habitants d'un pays.

populéum : — lat. populus, peuplier. — Onguent calmant, dans lequel il entre des bourgeons de peuplier.

populeux, euse : — Très peuplé.

populo : — Bas peuple, foule.

ralliement : — Action de rallier les troupes, de se rallier. — Sonnerie pour rallier. — Point de ralliement : endroit indiqué aux troupes pour se rallier. — Signe de ralliement : signal auquel on doit se rallier autour d'un chef en cas de danger, d'échec, etc.

rallié, e : — Qui a donné son adhésion à un parti, à une cause.

rallier : — préf. re, et allier. — Rassembler ceux qui étaient dispersés. — Ramener à une cause, à une opinion. — Rejoindre.

se rallier : — Se réunir.

alliable : — Qui peut être allié : plaisir alliable au devoir.

alliacé, e : — Qui tient de l'ail.

alliage : — Combinaison de métaux par la fusion. — Mélange impur. — Opération en arithmétique.

alliance : — Mariage; parenté qui en résulte. — Anneau de mariage. — Ligue, coalition, confédération.

allié, e : — Personne unie à d'autres par parenté, par mariage. — Peuple confédéré, ligué.

alliement : — Nœud que l'on fait à la corde d'une grue pour enlever un fardeau.

allier : — préf. ad, et lat. ligare, lier. — Mêler, combiner.

s'allier : — S'unir par mariage. — Se liguer.

allier, hallier : — Sorte de filet à prendre les oiseaux, surtout les cailles et les perdrix.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **aléa,** lamentable.

aléa : — Chance, hasard.

chance : — lat. cadentia. — Nature ou résultat d'un événement. — Bonheur, Pl. Probabilités.

hasard : — de El-Azar, château de Syrie. — Fortune, sort, chance. — Cas fortuit. — Pl. risques, périls.

fortune : — lat. fortuna. — Hasard, chance.

sort : — lat. sors. — Destinée. — Rencontre fortuite d'événements. — Hasard.

risque : — ital. risco. — Danger, péril, inconvénient possible. — A tout risque : à tout hasard.

lamentable : — lat. lamentabilis. — Qui mérite d'être pleuré. — Qui porte à la pitié.

pitoyable : — Qui est naturellement enclin à la pitié. — Qui excite la pitié. — Méprisable, mauvais.

déplorable : — Qui mérite d'être déploré.

triste, attristant : — lat. tristis. — Affligeant, sombre, funeste, déplorable.

malheureux : — Qui n'est pas heureux, qui est dans le malheur.

navrant : — Qui cause une vive affliction. — Qui annonce le malheur, qui porte malheur.

affligeant : — Qui afflige. — Qui est atteint douloureusement, qui est désolé.

désolant : — Qui désole, qui cause une grande affliction.

3. — *Quels* noms *et quels* adjectifs *pourraient caractériser la déportation des Acadiens?*

a) *Quelques noms*: injustice, perfidie, infamie, crime, trahison, lâcheté, cruauté, violence, flétrissure, vilenie, déshonneur, avilissement, honte, violation, etc.

b) *Quelques adjectifs*: odieux, cruel, innommable, horrible, lâche, violent, injuste, infâme, vil, avilissant, dégradant, éhonté, criant, etc.

GENRE DIDACTIQUE

43. L'homme doit résoudre le problème de sa destinée

1. — *Quelle est la nature de ce morceau?*

C'est une démonstration apologétique.

— *De quel ouvrage est-il tiré?*

Des *Pensées,* ouvrage inachevé, qui devait être une défense et une apologie de la religion chrétienne.

— *Dites brièvement ce que vous savez de son auteur.*

Cf. *Biographies,* fin du livre de l'élève.

2. — *Quelle en est l'idée maîtresse?*

Il est déraisonnable de se désintéresser de sa destinée.

3. — *Distinguez-en les différentes parties.*

a) *Les indifférents ont un raisonnement déraisonnable* (cinq premiers alinéas) ; b) *Leur opposition à la religion se retourne contre eux en faveur de la religion* (6e alinéa) ; c) *Leurs inconséquences* (dernier alinéa).

4. — *Le 1er et le 6e alinéas fournissent des exemples de ce qu'on a appelé le tour* géométrique *du raisonnement de Pascal; remarquez tout ce qu'il y a de clarté, de précision et de rigueur dans ces deux démonstrations.*

Ces deux alinéas peuvent être présentés sous forme de syllogisme[1] : la majeure est comme un axiome dont la conclusion serait le corollaire.

1. Remarquez que le syllogisme n'est qu'une application du principe d'égalité si utilisé en géométrie : A = B. Or, C = B. Donc C = A.

1er *alinéa: trois syllogismes.*

a) C'est un *grand mal* d'être dans le doute.
Or supposons un homme qui doute.
Il est donc *bien malheureux*.

b) C'est aussi *un devoir* de chercher quand on est dans le doute.
Or supposons un homme qui doute et qui ne cherche pas.
Il est donc bien *injuste* (Au sens de : *non juste*, car il manque à son devoir).

c) C'est une *extravagance inqualifiable* de faire vanité de son malheur et de son injustice.
Or un homme qui fait vanité de son doute fait vanité de son malheur et de son injustice.
Il est donc d'une extravagance inqualifiable.

6e *alinéa: deux syllogismes.*

a) Il est glorieux plutôt que dangereux pour la religion d'avoir des ennemis qui servent à établir sa vérité.
Or les indifférents servent à établir sa vérité.
Donc il est glorieux plutôt que dangereux pour la religion de les avoir pour ennemis.

b) (*Preuve de la mineure du syllogisme précédent*):
La foi chrétienne entend établir deux choses : la corruption de la nature (et la rédemption de Jésus-Christ).
Or les indifférents (ne servent sans doute pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, mais ils) servent à montrer la corruption de la nature par leurs sentiments dénaturés.
Donc ils servent à établir une des vérités fondamentales de la foi chrétienne.

5. — *Mais Pascal n'est pas seulement un logicien dont la dialectique serrée ne laisse à son adversaire aucune échappatoire; c'est encore un apôtre qui veut persuader et convertir*: **il est**

tellement convaincu de la vérité de la religion chrétienne, tellement effrayé à la pensée de l'éternité, qu'il ne peut se contenir en face des impies indifférents. Comment se manifeste, dans les 2e et 5e alinéas, la conviction passionnée qui l'anime?

(*Forme interrogative*) Façon oratoire, plus vivante, d'exprimer une négation: *Où peut-on prendre ...?* — On ne peut prendre nulle part... Etc. Dans les alinéas 2 et 5, Pascal adopte, pour toutes ses phrases, ce tour interrogatif. Il interpelle un interlocuteur invisible. La démonstration devient dramatique, s'allie à une sorte d'action.

(*Phrases vives*) Courtes, faites pour la plupart de deux parties formant contraste :

Quel sujet de joie — à n'attendre que des misères ?

Quel sujet de vanité — de se voir dans les obscurités ?

Comment ... ce raisonnement — dans un homme raisonnable ?

Qui souhaiterait pour ami — un homme ... de cette manière ?

(*Mots violents*) Misères sans ressources, obscurités impénétrables. "Raisonnable", "de cette manière", "à quel usage de la vie" : mots prononcés avec ironie.

6. — *Le discours qu'il prête à son adversaire dans les 3e et 4e alinéas révèle à la fois l'étrange et dangereuse insouciance de ce dernier et l'ironie froide, dédaigneuse, de l'auteur à son endroit; quels sont les passages les plus suggestifs?*

"... je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le néant ou dans les mains d'un Dieu irrité... Voilà mon état, plein de faiblesse et d'incertitude. Et, de tout cela, je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à chercher ce qui doit m'arriver ... Traitant avec mépris ceux qui se travailleront de ce soin, je veux aller, sans prévoyance et sans crainte, tenter un si grand événement et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future."

7. — *Comment fait-il ressortir, dans le dernier alinéa, l'étrange insensibilité de ces indifférents pour les choses religieuses?*

En opposant cette insensibilité à leur facilité de s'émouvoir pour des vétilles.

— *Relevez-y un contraste frappant.*

"... cette sensibilité pour les moindres choses et cette étrange insensibilité pour les plus grandes."

8. — *Le style de Pascal dans ce morceau n'est que la fidèle expression de son âme dont il reflète jusqu'aux moindres émotions. Voilà pourquoi il est aussi naturel que varié. Indiquez quelques phrases remarquables par la vivacité du tour, par leurs images saisissantes.*

"Je tombe pour jamais dans les mains d'un Dieu irrité" (voir la même expression, No 87, fin). — "Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même... Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre. Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus est cette mort même."

Rapprochez de cette méditation de Pascal les vers fameux de la Méditation lamartinienne sur *L'Immortalité* (No 47, vers 29-34).

"... Qui suis-je, et que dois-je être?
Je meurs et ne sais pas ce que c'est que de naître...
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile?"

— *Distinguez*: fasse profession *de* fasse vanité (1er alinéa).

Profession est pris ici dans son sens étymologique de *déclaration publique* (du latin *pro*, idée de chose mise en avant : cf. *pro*-duire, *pro*-clamer; et de *fiteor, fessus, fessio*: idée de déclarer : cf. confession). "Faire profession de douter" veut donc dire : "proclamer son doute", ne pas craindre de le déclarer. Comp. : *faire profession* de foi, ne pas craindre de proclamer sa foi.

Faire vanité de son doute ajoute une nuance au verbe précédent : notre indifférent ne se contente pas d'avouer ses doutes, *il s'en vante.*

— *L'auteur ne craint pas de répéter le mot qui convient, plutôt que d'en employer un autre moins juste: citez des exemples dans le* 1er *alinéa.*

Doute (trois fois). Est ou être (six fois). Chercher et cherche, fasse (trois fois).

9. — *Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?*

Pascal met en lumière, avec une logique impeccable, la légèreté et la sottise de ceux qui se désintéressent de leur destinée éternelle. La démonstration est une paraphrase irréfutable de ce verset des Evangiles, auquel on ne peut pas ne pas songer en lisant les deux dernières phrases du morceau : "Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme?" (*S. Matth.*, XVI, 26).

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **doute, destinée.**

doutance : — Provincialisme, pour soupçon.

doute : — Incertitude, irrésolution. — Soupçon, crainte... Scepticisme.

douter : — lat. dubitare. — Etre dans l'incertitude sur la réalité.

douteur, euse : — Celui ou celle qui doute. (Peu us.)

douteux, euse : — Qui offre des doutes, incertain. — Equivoque.

redouter : — Craindre fort.

redoute : — ital. ridotto, réduit. — Ouvrage isolé, sans angle rentrant.

redoutable : — Fort à craindre.

dubitatif, ive : — Qui exprime le doute.

dubitation : — Figure de rhétorique, par laquelle l'orateur feint de douter pour prévenir les objections.

dubitativement : — Avec doute.

destinée : — Sort qui vous est réservé. — Vie.

destiner : — lat. destinare. — Fixer, déterminer la destination d'une personne ou d'une chose.

destinatoire : — Qui règle la destination.

destination : — Ce à quoi une chose est destinée.

destinateur, trice : — Personne qui a fait un envoi.

destinataire : — Personne à qui s'adresse un envoi.

destin : — Destinée d'un individu. — La vie.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* incertitude, impie, assigner, indispensable.

incertitude : — Etat d'une personne irrésolue, incertaine.

irrésolution : — Etat de celui qui demeure irrésolu. — Incertitude.

doute : — Incertitude, irrésolution. — Soupçon, crainte. — Scepticisme.

indécision: — Etat de ce qui est indécis; irrésolu, douteux, incertain.

indétermination : — Caractère de ce qui est indéterminé; indécis, hésitant...

hésitation : — Action d'hésiter. — Indécision.

impie : — lat. impius. — Qui n'a point de religion. — Contraire à la religion.

sectaire : — Qui suit avec une ardeur excessive les opinions d'une secte.

infidèle : — Qui n'a pas la vraie foi.

incroyant : — Qui n'est pas croyant.

païen : — lat. paganus. — Se dit des peuples anciens polythéistes, ainsi que de ce qui se rapporte à ces peuples, à leurs dieux, etc.

assigner : — préfixe ad, et lat. signum, signe. — Appeler quelqu'un en justice. — Affecter, donner, déterminer.

affecter : — lat. affectare. — Faire un usage fréquent de ... — Faire ostentation de feindre.

déterminer : — Indiquer avec précision.

appeler : — lat. appellare. — Convoquer. — Citer en justice.

citer : — lat. citare. — Appeler devant la justice.

convoquer : — lat. convocare. — Faire assembler; appeler en justice.

indispensable : — Dont on ne peut se passer.

nécessaire : — Dont on a absolument besoin.

3. — *Donnez quelques* verbes *qui pourraient caractériser les différentes attitudes de l'homme envers la religion.*

a) *Le chrétien* croit, espère, aime, prie, se sanctifie, fréquente les sacrements, obéit aux lois, observe les commandements, glorifie, chante les louanges, assiste le prochain, soigne les malheureux, assiste à la messe, accomplit ses devoirs d'état, travaille, élève ses enfants, les éduque, en fait des chrétiens, se prépare au ciel, meurt, est récompensé...

b) *L'indifférent* est calme, ne s'occupe de rien, vit en paix, ne croit à rien, ne pense pas à son âme, n'espère rien pour après la mort, n'aspire pas au ciel, ne s'inquiète de rien, agit comme un être sans raison, ne prie jamais, affecte une grande indifférence, ne différencie pas le bien et le mal, ne croit qu'en la matière, etc...

c) *L'impie* méprise, brave, affecte, fait parade, se moque, ironise, blasphème, conspue, insulte, bafoue, persécute, abuse, injurie, blesse, salit, vilipende, etc...

---

44. Catholicisme et sociologie

1. — *Par quel procédé de style l'auteur établit-il que, dans le catholicisme, on s'occupe les uns des autres?*

Par le procédé du contraste entre le catholicisme et le protestantisme. Dans le premier, la préoccupation du salut est commune; dans le second, individuelle. Celui-ci ne pense qu'à la foi et laisse dépérir l'espérance et la charité; l'autre ne sépare la croyance ni de l'espoir ni de l'amour et considère même la charité, avec saint Paul, comme la plus grande vertu des trois.

2. — *Sur quel dogme repose la "fécondité sociale" qu'il lui attribue?*

Sur le dogme de la communion des saints ou union des trois Eglises triomphante, souffrante, militante, et sur son corollaire la réversibilité des mérites comme des démérites. Le surplus des uns sert à combler les lacunes des

autres; les sacrifices des saints expient les fautes des pécheurs.

3. — *Comment s'appelle cet échange de leurs mérites que font entre eux les membres des trois Eglises?*

C'est ce que nous venons d'appeler la réversibilité : les mérites des âmes pures, ceux dont elles n'ont pas besoin pour elles-mêmes, "se reversent" sur les démérites des âmes contaminées et les effacent aux yeux du Souverain Juge.

4. — *Quels caractères distinguent, d'après l'auteur, la religion protestante?*

Deux caractères surtout : l'individualisme, opposé au communisme catholique; la réduction de la religion à la croyance, alors que le catholicisme associe à la foi l'espérance et la charité.

5. — *Commentez "du centre à la circonférence de ce cercle infini."*

Le "cercle infini" c'est celui qui enferme, avec les saints du ciel et ceux de la terre, les âmes du purgatoire, les élus de tous les pays, de toutes les races, de toutes les langues, de toutes les professions, de tous les temps. Donc les êtres enfermés entre "le centre et la circonférence" de ce cercle éprouvent les uns pour les autres les mêmes sentiments d'amour. Il s'ensuit que, si les saints se désolent des fautes des pécheurs, ils les expient par leurs bonnes œuvres; et les pécheurs, de leur côté, se consolent à la pensée que, s'ils offensent Dieu, les mérites des saints s'appliquent à eux et détournent de leur tête le bras de sa colère.

6. — *Expliquez* théologie, psychologie, sociologie.

Théologie : en général, science des rapports de l'homme avec Dieu; ici, ensemble des dogmes auxquels adhèrent tous les catholiques, du présent, du passé et de l'avenir.

Psychologie : en général, étude des facultés de l'âme humaine; ici, tendance du catholicisme à faire prédominer,

sur les intérêts matériels du corps, les intérêts spirituels de l'âme.

Sociologie : en général, étude des lois qui assurent le bon fonctionnement des sociétés humaines; ici, caractère fondamental du catholicisme qui considère l'homme non comme un individu isolé, mais comme un membre de la grande famille catholique, passée, présente ou future, triomphante, souffrante ou militante.

7. — *La dernière phrase se distingue par une qualité de style évidente; quelle est-elle?*

Il y a là une charnière "il n'est personne en qui ne retentissent (noter ce verbe)", sur les gonds de laquelle tournent, comme deux portes ouvrant sur l'espérance, "pour le désoler, les péchés (des uns), pour le consoler, les mérites des autres." C'est presque une période *ropalique*.

GENRE LYRIQUE

45. Le crucifix

1. — *Quelle est la nature de ce morceau?*

Une méditation poétique.

— *De quel ouvrage est-il tiré?*

Des ''Nouvelles Méditations poétiques''.

— *Dites brièvement ce que vous savez de son auteur.*

Cf. *Biographies,* fin du livre de l'élève.

2. — *Dégagez-en l'idée maîtresse.*

Ce crucifix est un souvenir et une espérance.

3. — *Distinguez-en les différentes parties:*

a) *O mon crucifix, que de pleurs j'ai versés sur tes pieds adorables !* (strophes 1 et 2) ; b) *C'est au lit de mort de celle que je pleure que tu me fus donné* (strophes 3 à 10) ; c) *Tu ne cesses de me rappeler son souvenir* (strophes 11 à 15) ; d) *Puisses-tu être, pour moi et ceux qui me suivront, le soutien de notre dernière heure !* (strophes 16 et suivantes).

4. — *Comment ce crucifix est-il pour le poète un symbole deux fois saint?*

Il représente pour lui et le legs sacré de celle qu'il pleure et l'image de Jésus-Christ, son Dieu : ''... don d'une main mourante, image de mon Dieu'' (vers 3-4).

5. — *Montrez que Lamartine a peint le tableau de la chambre mortuaire avec une saisissante sobriété,*

La chambre mortuaire est décrite dans la 3e strophe.

L'évocation des cierges, du prêtre, des prières, suffit au poète pour esquisser cette sobre description.

— *que tous les détails trop tristes sont rejetés dans la pénombre.*

On remarque que les détails qu'il a retenus n'ont rien de funèbre, ni de lugubre. Il s'est placé *au point de vue* chrétien; ni pleurs, ni couronnes, ni noirs ornements : mais de *saints* flambeaux, de *doux* chants, et encore *murmurés. L'impression* qui se dégage de cette description est toute de sérénité, d'espérance[1].

6. — *Justifiez la comparaison de la troisième strophe,*

La mort, pour le chrétien, n'est qu'un sommeil. Pour faciliter le sommeil de l'enfant, sa mère le berce de ces mélodies lentes, et comme plaintives, que nous connaissons tous. Ainsi le prêtre qui est là, chantant ses prières lentes, semble vouloir faciliter, à celle qui repose ici, la venue de l'éternel sommeil. Notez la délicatesse et les évocations douces des mots choisis : chants, plaintifs, murmure, femme, enfant, s'endort.

— *les images de la quatrième.*

Voici, réduite à ses éléments essentiels, la pensée du poète dans cette strophe. Son visage avait le calme et la sérénité que donne l'espérance chrétienne. La beauté d'autrefois avait quelque chose de plus doux, que la souffrance lui avait ajouté, et de plus majestueux, de plus auguste, que la mort y ajoutait de son côté. Mais voyez comme les formules imagées du poète sont plus concises et plus précises. Elles sont empruntées à l'art du dessin et de la sculpture : l'espoir est écrit, *tracé* sur son front; ses traits sont "frappés" comme une belle médaille; ils portent l'*empreinte* ("empreints") de la grâce et de la majesté. L'immobilité, que donne la mort à ce beau visage, justifie ces images tirées des arts plastiques.

---

1. Pour l'*impression d'ensemble* et le *point de vue* dans l'esprit, voir pp. 27 et 29 des *Exercices de Style*.

7. — *Faites ressortir les deux idées renfermées dans le* 39e *vers.*

Voilà le souvenir ("don d'une main mourante"), et voilà l'espérance ("Image de mon Dieu").

8. — *Y a-t-il longtemps que le poète a perdu cette personne aimée?*

Sept ans[1] :

Sept fois depuis ce jour l'arbre que j'ai planté... etc.

9. — *En quels termes exprime-t-il cette idée: Tu m'as fait garder le souvenir?*

Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli (vers 46).

— *Justifiez l'image dont il s'est servi.*

Le Temps est ici personnifié. Il amène d'ordinaire avec lui l'Oubli, autre personnage. Or, depuis la mort d'Elvire, le Temps a eu beau faire ("Sept fois depuis ce jour ..." etc. ... vers 42-44), le poète n'a pas laissé l'oubli pénétrer dans son cœur.

10. — *A quoi est-il fait allusion dans le* 62e *vers?*

A la prière de Jésus au Jardin des Oliviers.

— *Ne semble-t-il pas renfermer une inexactitude?*

"Tu priais en vain" serait en effet inexact, si l'on prenait l'expression au pied de la lettre. L'auteur fait allusion au vœu non exaucé: *Eloignez de moi ce calice,* aussitôt suivi d'ailleurs de: *Mais qu'il n'en soit pas fait selon ma volonté, mais selon la vôtre.*

11. — *Que demande le poète pour sa dernière heure?*

De rendre sur le sein du Christ le dernier soupir (vers 70).

---

1. Elvire est morte en décembre 1817. Comme le poète compte ici par automnes ("Sept fois l'arbre a changé de feuillage..."), il faudrait donc que la pièce eût été composée en 1825; or, elle figure dans les *Nouvelles Méditations,* parues en septembre 1823. Mais il ne faut pas examiner de trop près les calculs des poètes.

12. — *Quel autre souhait forme-t-il?*

Puisse une épouse (figure en deuil) me suivre et recueillir, comme un héritage sacré, ce crucifix que j'aurai pressé sur mes lèvres (vers 77-80).

— *Justifiez l'emploi des épithètes* triste *et* calme (78e vers).

Triste répond à *éploré* de la fin du vers, et *calme* à *ange*. Pourquoi *triste, éploré ?* En raison de ma mort. La mort a beau n'être qu'une séparation, si brève soient-elles, les séparations sont toujours tristes. Mais *calme,* car, après tout, la mort n'est qu'une séparation; l'épouse survivante ne se livrera point aux transports du désespoir, elle gardera la sérénité, le calme, comme un ange inaccessible aux passions humaines : toujours, en effet, l'imagerie pieuse représente les anges avec des visages sereins.

13. — *La dernière strophe est pleine de grandeur; exprimez-la en termes plus simples.*

Jusqu'à la résurrection des morts.

14. — *Le crucifix a donné au poète l'occasion de manifester ses sentiments. Quels sont ces sentiments?*

Douleur, foi, espérance, amour du Christ consolateur.

— *Montrez qu'ils sont vrais et profonds,*

Cette pièce est, en grande partie, une véritable prière : le poète interpelle le Crucifix, il implore le Christ pour lui et pour les siens. Or, ces accents sont trop émouvants pour n'être pas émus. On ne simule pas à ce point la sincérité. Son émotion ne saurait être feinte. Et elle est profonde. Elle l'est pour deux raisons principales : d'abord on le sent remué jusqu'aux entrailles; il a versé des larmes abondantes :

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore...
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire...;

ensuite les considérations qu'il développe sont parfois tirées de la plus haute théologie. Voyez ces trois strophes magnifiques où le poète demande à Jésus de lui enseigner,

par son exemple divin, l'art de souffrir avec constance et de lui donner la force de bien mourir :

Tu sais, tu sais mourir! et tes larmes divines... etc...

— *tandis que les faits qu'ils supposent sont vaporeux à dessein. (Ainsi, la pièce de vers n'indique aucunement s'il s'agit d'un mort ou d'une morte).*

Les événements profanes, qui servent de point de départ à cette méditation religieuse (à savoir le crucifix qu'Elvire lui fait remettre par un prêtre), n'occupent qu'une place réduite dans la pièce dont ils ne sont en effet que le point de départ et l'occasion. Ce n'est même que par des renseignements étrangers à la pièce que nous savons qu'il s'agit d'Elvire. A la date où elle fut écrite, le souvenir d'Elvire est déjà lointain dans la mémoire du poète. Il vient de conduire à l'autel, il y a quelques semaines à peine, en juin 1823, une pieuse épouse. C'est à elle que vont ses pensées présentes. La pièce, dont une Elvire lointaine lui a fourni le prétexte et le commencement, se termine par des vers consacrés à Mme de Lamartine :

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure...

15. — *Montrez que les pensées s'épurent au cours de la poésie et qu'elles deviennent de plus en plus élevées.*

Les premiers vers évoquent une chambre mortuaire; les derniers, la résurrection des morts. Dans l'intervalle, la pensée du poète se détache de plus en plus des objets matériels et du temps, pour s'élever jusqu'aux plus hautes considérations religieuses. Le crucifix ne lui rappelle d'abord que celle qui le lui a fait donner et les circonstances de sa mort (jusqu'à : " ... Emportez-les, mon fils."). Puis, voici que la méditation du poète prend l'essor. Oh! quel consolateur que le Christ, à l'heure de la mort :

O dernier confident de l'âme qui s'envole...
Divin consolateur...

Il repasse en sa mémoire la vie souffrante du Christ et sa mort sur la croix. Lui aussi laissait des amis et une

mère en pleurs. Le Maître nous a d'abord donné l'exemple. Il nous apprend par sa propre mort l'art de bien mourir. Alors le poète, se faisant l'application de cette doctrine consolante, demande au Christ de lui faciliter, quand viendra l'heure, le redoutable passage.

Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir!

Enfin, se détachant de lui-même et songeant à ceux qui lui sont chers, il demande au Christ de réunir, au dernier jour, ceux qui dorment à l'ombre de cette croix qui symbolise leur espérance éternelle.

16. — *Cette poésie est remarquable par la limpidité, la suavité, l'harmonie de la forme, par la magie incomparable de la mélodie et du rythme; citez les vers qui vous semblent les plus remarquables et justifiez votre choix;*

Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,

Les syllabes sourdes, comme susurrées, donnent à ce vers l'accent recueilli qui convient au silence de cette chambre mortuaire.

Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

La répétition du verbe *murmurer* et du mot *chants* prolonge l'effet apaisant du vers précédent. Ces prières des mots n'ont rien de désolé; elles sont comme un baume très doux sur une plaie vive. Elles se chantent sur un ton plaintif, mais elles rappellent l'air dont la mère endort son enfant. *Doux chants, plaintifs, murmure, femme, enfant,* ces mots caressants, pacifiants, balsamiques, font flotter dans la strophe, comme dans la chambre mortuaire, une atmosphère de douceur, de quiétude. Ils se complètent et se renforcent. Notez aussi le rejet de *l'enfant* ... après ... *une femme.*

La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort, sa majesté.

La douleur ... Aux premiers temps du romantisme (rappelez-vous la *Chute des Feuilles* de Millevoye et le *Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !* de V. Hugo), il était bien porté d'être mal portant. La maladie,

un front pâle, une mort précoce vous conféraient le genre de beauté à la mode. Lamartine retrouve ici, sur le front de la jeune morte, ce prestige de pâleur que la maladie lui a donné. — *Fugitive,* qui s'est enfui, qui n'a fait que passer, atténue l'évocation pénible de *douleur.* — *Avait empreint sa grâce.* Pour cette grâce de la douleur, voir ce que nous disons ci-dessus au mot *douleur.* — *La mort, sa majesté.* La mort (avait empreint sur son visage) sa majesté. S'oppose à: *La douleur ... sa grâce.* L'opposition n'est pas seulement dans l'idée; elle est dans le rythme et la sonorité. D'un côté un rythme fluide, langoureux (12 pieds où abondent les *r* doux-coulantes et les muettes) :

La douleur fugitive avait empreint sa grâce.

D'un autre côté, un mètre plus bref (6 pieds), ramassé sur lui-même, fait de syllabes dures qui évoquent la fixité, et comme la rigidité, du masque mortuaire :

La mort, sa majesté.

Notez enfin les antithèses heureuses des deux dernières strophes :

De celui qui s'éloigne — à celui qui demeure...
Ensemble éveillera — ceux qui dorment à l'ombre...

Le dernier vers, avec toutes les suggestions des mots *éternelle* et *croix,* ouvre à l'imagination d'immenses perspectives sur la fin des temps, sur la résurrection de la chair, sur l'éternité chrétienne. Les résonances de ce dernier vers se prolongent dans nos âmes longtemps après que nous avons achevé la lecture de la pièce.

— *expliquez* bouche expirante, saints flambeaux, œil sans regard, nature en deuil.

Bouche expirante. L'expression s'éclaire par le rapprochement avec d'autres passages de la pièce :

Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir.

Avant de mourir, la défunte avait en effet, comme il est dit plus loin, "pressé sur sa bouche l'image du Sauveur".

Saints flambeaux. Pour ‘‘cierges bénits’’. La périphrase, de même que plus loin *trépas* pour *mort*, appartient à cette langue pompeuse, dite poétique, que les derniers classiques se croyaient tenus d’employer.

Œil sans regard. Expression énergique pour signifier que cet œil ne voit plus, l’âme, qui seule perçoit en nous, s’étant retirée du corps qu’elle animait.

Nature en deuil. Allusion aux phénomènes qui se produisirent lors de la mort du Christ : un voile de ténèbres s’étendit un moment sur la nature.

17. — *Cependant, on y rencontre aussi quelques négligences de style, ce qui ne surprend pas quand on sait que Lamartine n’a pas revu ces vers: c’est, dit-il, assez de les avoir écrits*[1]. *Donnez-en quelques exemples.*

Il faut noter ici et là quelque incohérence dans les images : strophe 13 : l’idée d’âme qui s’envole (comme une colombe, comme un ange) s’associe assez mal à celle de ‘‘confident’’. — Vers 38 ‘‘de *ses* doigts glacés’’ est amphibologique. — Vers 57 : *éclaircir* est impropre. On attendrait : *éclairer.*

18. — *Quelle impression laisse en vous cette lecture?*

Ce n’est pas seulement le cœur qui parle en Lamartine, c’est l’âme. Chez lui le chrétien ne se sépare pas de l’homme : et c’est cette profondeur de sentiment qui rend si émouvante sa poésie. Ajoutons que ce chrétien se double d’un grand poète. Son vers, moins sonore que celui de Hugo, est plus fluide, plus mélodieux, plus suave. Hugo fait retentir au loin le cuivre de son clairon; Lamartine joue, sur la harpe, des airs sacrés qui font songer aux chants d’église.

---

1. Voir là-dessus le *Lamartine* de Maurice Levaillant (classiques Hatier).

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **crucifix.**

crucifix : — Représentation de Jésus-Christ en croix.

crucifier : — lat. crux, crucis, croix, et figere, fixer. — Attacher à une croix.

crucifiement : — Action de crucifier. — Tableau représentant le crucifiement de Jésus-Christ.

crucifié, e : — Attaché à une croix.

crucifiant, e : — Qui crucifie.

crucifère : — lat. crux, crucis, croix, et ferre, porter. — Qui porte une croix. — N. pl. Famille de plantes dont la fleur a une corolle formée de quatre pétales en croix, comme le chou, le navet, etc.

crucial, e, aux : — lat. crux, crucis, croix. — Fait en croix : incision cruciale. — Phil.: Qui permet de faire un choix. — Point capital, situation embarrassante où l'on subit comme le supplice de la croix.

crucifixion : — Action de crucifier.

cruciforme : — En forme de croix.

croix : — lat. crux. — Gibet formé de deux pièces de bois placées en travers l'une sur l'autre, où l'on attachait autrefois les criminels. Figure représentant la croix de Jésus-Christ. Le bois de la croix où il fut attaché.

croisé : — qui s'engageait dans une croisade.

croisé, e : — en croix. — Etoffe croisée.

croisée : — fenêtre. Point où deux choses se croisent. Transept. Bâtons croisés en haut d'une ruche.

croisement : — action de disposer en forme de croix. Endroit où deux voies se rencontrent. — Mélange de deux races d'animaux. — Disposition des fils dont l'entrelacement forme un tissu.

croisade : — expédition en Terre sainte. — Vive campagne menée pour une réforme, contre un abus.

croiser : — disposer en croix. Couper en travers. Rayer, effacer. Mêler par l'accouplement des races d'animaux. Aller et venir dans un même parage pour veiller sur la navigation.

croisette : — petite croix.

croiseur : — navire rapide destiné à éclairer les escadres.

croisière : — surveillance exercée par les vaisseaux qui croisent. Navires qui croisent. Voyage, exploration en mer.

croisillon : — traverse d'une croix, d'une croisée. Transept. Branches de fer qui se croisent dans le cœur d'un arbre tournant, pour l'empêcher de se fendre.

entre-croiser : — croiser en divers sens.

entre-croisement : — disposition des choses qui s'entre-croisent.

2. — *Donnez des synonymes de* tristesse, empreindre.

tristesse : — Souffrance morale. — Abattement. — Mélancolie habituelle.

chagrin : — Tristesse, mélancolie, affliction.

lypémanie : — gr. lupê, tristesse, et mania, folie. — Mélancolie ou délire dépressif.

mélancolie : — lat. melancholia; gr. melas, anos, noir, et kholê, bile. — Etat morbide de tristesse et de dépression. — Sombre tristesse. — Tristesse vague.

abattement : — Découragement, accablement, affaiblissement.

peine : — lat. paena. — Souffrance, affliction, chagrin.

affliction : — lat. afflictio. — Chagrin vif. — Peine de l'âme.

accablement : — Prostration physique ou morale. — Extrême abattement.

prostration : — Abattement extrême. — Accablement.

empreindre : — lat. imprimere. — Imprimer, au propre et au figuré.

imprimer : — lat. imprimere; in, sur, premere, presser. — Faire une empreinte sur quelque chose.

reproduire : — Produire de nouveau. — Imiter fidèlement.

calquer : — lat. calcare, fouler. — Reproduire un dessin sur un papier transparent, en suivant tous les traits à travers ce papier. — Fig. Copier servilement.

décalquer : — Reproduire le calque d'un dessin, d'un tableau sur une toile, une planche de cuivre, une poterie, etc.

3. — *Distinguez* stèle *de* mausolée.

stèle : — gr. stêlê. — Monument monolithe, formé d'une pierre placée debout, chez les Egyptiens et les Grecs. — Colonne brisée, cippe, plaque de pierre, destinée à porter une inscription le plus souvent funéraire ou le texte d'un décret.

mausolée : — Monument funéraire somptueux. — Les riches monuments funéraires portent ce nom et rappellent Mausole, époux d'Artémise II, reine d'Halicarnasse en Carie. Elle lui fit élever un monument qui fut l'une des "sept merveilles du monde" (353 avant J.-C.).

4. — *Indiquez les* noms *qui pourraient exprimer* a) *les sentiments de Jésus-Christ en croix;* b) *ceux du chrétien regardant un crucifix;* c) *les* adjectifs *qui caractériseraient la mort du soldat sur le champ de bataille;* d) *du martyr;* e) *du pécheur impénitent;* f) *du pauvre abandonné;* g) *du chrétien fidèle.*

A) Sentiments :

a) *De Jésus en croix*: — amour infini, soumission à son Père, désir de satisfaire pour les péchés des hommes, horreur du péché, immense pitié pour les hommes, pardon à tous, même à ses bourreaux, satisfaction de voir l'œuvre de la rédemption terminée, joie, désir de retourner à son Père, amour infini de sa sainte Mère, amour des souffrances, etc. (Comment deviner les sentiments du Christ en croix, nous pauvres humains pécheurs ! ! ! !)

b) *Du chrétien regardant un crucifix*: — contrition de ses péchés, ferme propos, fuite du mal, désir d'une vie meilleure, amour des souffrances, acceptation des maux de la vie et des épreuves, amour pour notre bon Sauveur, désir de lui ressembler, componction, désir des sommets, nostalgie des hauteurs, etc.

B) Adjectifs :

a) *Du soldat mort sur le champ de bataille*: — brave, héroïque, courageux, résigné, patriotique, fidèle, satisfait du devoir accompli, vaillant, valeureux, intrépide, hardi, audacieux, confiant dans le Dieu des armées, etc.

b) *Du martyr*: — intrépide, croyant, fidèle, confiant, valeureux, vaillant, héroïque, joyeux, content de marcher sur les traces du Christ Jésus, désireux de donner l'exemple de la fidélité, joyeux d'aller rejoindre le divin Maître, de rendre témoignage devant les hommes avant de mourir, etc.

c) *Du pécheur impénitent*: — hagard, incrédule, impénitent, lâche, désespéré, enraciné, méchant, pécheur, blasphématoire, damné, criminel, sombre, furieux, satanique, bourrelé de remords, livide, . . .

d) *Du pauvre abandonné:* — souffrant, triste, grelottant, désespéré, affamé, transi, déguenillé, confiant, pieux, élevé, soumis, généreux, courageux, résigné, etc.

e) *Du chrétien fidèle:* — joyeux, confiant, soumis, généreux, élevé, fidèle, fidèle à tous ses devoirs; bon patriote, bon chef de famille, exemplaire, serein, calme, tranquille, espérant, confiant, courageux, intrépide, hardi, zélé, etc.

---

46. L'étoile du soir

1. — *Dégagez l'idée maîtresse de ce morceau.*

Le poète s'adresse à l'*Etoile du soir*, qui représente à ses yeux la Beauté. Il lui parle comme à une mystérieuse amie et la presse de ne point quitter l'horizon.

2. — *Comment est représentée l'étoile dans la première strophe?*

Comme une reine (palais), merveilleusement belle (front brillant), porteuse de quelque mystérieux message [1].

— *Justifiez l'emploi de l'épithète* pâle.

L'épithète a ici un sens physique et un sens figuré. L'étoile du soir est la première qui apparaisse au firmament. Quelque reste de jour se montre encore au couchant; cette lumière attardée empêche l'étoile de donner tout son éclat. Au figuré, cette pâleur convient à la mélancolie de cette amie lointaine :

Tu fuis en souriant, *mélancolique* amie... (v. 11).

Le type de la beauté romantique comportait un visage pâle et une âme sombre.

---

1. Plus loin, il se la représente comme une *larme d'argent* (vers 14). Il faut avouer qu'il y a quelque incohérence dans ces images. On sent que le poète est un débutant. Il a vingt ans. Il puise ses images, sans trop de discernement, dans un fonds commun banal. Son originalité s'affirmera plus tard.

3. — *Montrez l'enchaînement des idées dans les 5e et 6e vers.*

L'idée générale est que *le temps est calme* après l'orage de tout à l'heure : la tempête s'éloigne, les vents sont calmés; à peine quelques gouttes de pluie tombent-elles encore des branches : la forêt... pleure sur la bruyère.

4. — *Pourquoi l'auteur parle-t-il d'une phalène et non d'une abeille?*

La nuit tombe. Or, la phalène est justement un papillon crépusculaire et nocturne. L'abeille, à cette heure, est rentrée dans sa ruche.

5. — *Ce n'est pas la première fois que le poète contemple l'étoile: quel mot de la 3e strophe l'indique?*

Amie.

— *L'épithète* tremblant, *se rapportant à l'étoile du soir qui est une planète, est-elle exacte?*

Non.

6. — *L'étoile du soir est encore appelée* étoile du berger, *montrez que Musset ne n'a pas oublié.*

Toi, que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit (15-16).

7. — *Si vous aviez à peindre le tableau représenté par le poète, dites comment il serait composé.*

Les lieux. Au premier plan, une plaine : des prés, une rivière bordée de roseaux. Au dernier plan, la ligne d'horizon constituée par une arête de montagnes; sur le versant, des forêts.

Le moment. Le soleil vient de se coucher.

Les personnages. Au premier plan, le Poète dans une attitude méditative. Il nous tourne le dos et regarde là-bas l'étoile. Dans la plaine, au second plan, un pâtre, que suit un long troupeau, regarde aussi l'étoile. Là-bas, très bas sur l'horizon de collines, au centre du tableau, l'Etoile.

8. — *L'étoile du soir, en elle-même, est chère au poète sans doute (pourquoi?).*

Si belle (v. 19). Bel astre (v. 21).

— *Mais elle l'est bien plus encore comme symbole de la beauté idéale qui a tant d'attrait pour un cœur de vingt ans. Glosez là-dessus.*

Etoile de l'amour... (v. 24).

9. — *Ces vers sont imprégnés d'une mélancolie discrète et tendre; quels sont les termes qui donnent surtout cette impression?*

Pâle .... lointaine (v. 1).
La forêt, qui frémit, pleure sur la bruyère (6).
Tu fuis..., mélancolique... (11).
Et ton tremblant regard est près de s'effacer (12).
Triste larme d'argent du manteau de la nuit (14).
Ah! si tu dois mourir... (21).

10. — *On dit que cette pièce "est un diamant digne d'être serti dans l'or". La grâce et l'harmonie s'y réunissent pour enchanter l'oreille; citez quelques vers des plus remarquables de ce point de vue.*

Tu fuis en souriant, mélancolique amie (11).
Triste larme d'argent du manteau de la nuit (14).
Tomber comme une perle au sein profond des eaux (20).

11. — *Relevez et commentez les principales images;*

"Ah! si tu dois *mourir,* bel astre..." (21).

L'étoile est ici comparée à un bel adolescent blond (vers 22) qui va mourir en pleine jeunesse. Mais de quelle mort ? De celle des astres qui se couchent dans la mer (nous sommes en France) :

"... et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses beaux cheveux (v. 21-22).

"Pâle étoile" ... Il faut entendre cette pâleur surtout au sens figuré. La Beauté est d'autant plus attirante qu'elle passe plus vite : cf. la rose.

— *expliquez:* messagère lointaine, voiles du couchant, palais d'azur, terre endormie, larme d'argent.

Messagère ... Porteuse d'un message. Elle annonce l'arrivée de la nuit — ... *lointaine,* qui apparaît au loin, vers l'horizon.

Voiles du couchant. Les ténèbres sont comparées à un voile ou à des voiles dont la Nuit, ici le Couchant, recouvre la terre. L'image est classique.

Et *le voile des nuits* sur les monts se déplie[1] (*Lamartine*).

Au contraire, au lever du soleil, "*le voile des ténèbres* s'efface et tombe[2]" (*Rousseau*).

Palais d'azur. Le firmament. Pourquoi *palais ?* Parce que c'est la demeure de l'étoile. Pourquoi *d'azur ?* A cause de sa *couleur bleue*. L'épithète est d'ailleurs conventionnelle : car le firmament n'est bleu que le jour : la nuit, il est plutôt gris cendré (même observation pour la verte colline du v. 13). Il faut reconnaître, à la décharge du poète, que cette pièce appartient à ses débuts. Sa personnalité ne s'affirme pas encore.

Terre endormie. C'est la nuit. Les êtres vivants dorment. La *terre*, pour les *vivants* qui l'habitent, le tout pour la partie : synecdoque.

Larme d'argent du manteau de la nuit. Cette goutte de blanche lumière que le poète voit se détacher sur le fond noir des ténèbres lui fait songer à ces larmes de blanc métal qui ornent en France le coin des riches draps mortuaires. Cette image funèbre est appelée par les suggestions de mort et de mélancolie de la strophe précédente.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famile que* étoile (*latin* stella).

étoile : — Astre fixe, qui brille par sa lumière propre. — Fig. Influence autrefois attribuée aux astres sur le sort des hommes. — Destinée. — Fêlures à fentes rayonnantes. — Rond-point où aboutissent des allées. — Décoration. — Personne qui brille d'un vif éclat, particulièrement au théâtre.

---

1. Premières Méditations. Cf. Elève, Vol. I, p. 275.
2. Cf. Elève, Vol. I, p. 235.

étoilé, e : — Semé d'étoiles. — En forme d'étoile. — Fêlé en étoile.

étoilement : — Fêlure en forme d'étoile.

étoiler : — Semer d'étoiles ou d'objets en forme d'étoiles. — Fêler en étoile.

stellaire : — lat. stella, étoile. — Qui a rapport aux étoiles. — Rayonné en étoiles.

interstellaire : — Qui est situé entre les étoiles.

2. — *Expliquez les expressions ci-après relatives au mot* **étoile.**

étoile fixe : — Astre qui brille par sa lumière propre. Ces astres semblent être fixes, mais ne le sont pas en réalité.

étoile filante : — Météore lumineux qu'on aperçoit souvent la nuit dans un ciel serein et qui produit sur les yeux l'effet d'une étoile se détachant et tombant de la voûte céleste. Les deux principaux essaims sont celui des Perséides (10 août), venant de la constellation de Persée, et celui des Léonides venant de la constellation du Lion (novembre).

planète : — Corps céleste qui tourne autour du soleil, mais n'ayant pas de lumière propre. La Terre est une planète.

comète : — Astre errant, décrivant autour du soleil une ellipse très allongée, et qui est accompagné d'une traînée de lumière appelée "queue" ou "chevelure".

nébuleuse : — Amas d'étoiles indistinctes. Lorsque les étoiles sont rapprochées, elles forment des taches blanchâtres connues sous le nom de nébuleuses. La "voie lactée" est une immense nébuleuse.

météore : — Tout phénomène qui se passe dans l'atmosphère, comme le tonnerre, les éclairs, l'arc-en-ciel, la pluie, la neige, la grêle, etc.

bolide : — Corps de petite masse qui erre dans l'espace, traverse parfois notre atmosphère ou même tombe sur la terre.

constellation : — Groupe d'étoiles fixes présentant une figure quelconque et auquel on a donné un nom particulier. Ex.: la Grande Ourse, le Bélier, le Taureau...

voie lactée : — Bande blanchâtre qu'on remarque dans le ciel pendant les nuits sereines, et qui est due à une multitude d'étoiles.

loger à la belle étoile : — Passer la nuit dehors.
avoir le front dans les étoiles : — Porter la tête haute; avoir de l'idéal.
être né sous une bonne étoile : — Expression relative à l'influence autrefois attribuée aux astres sur le sort des hommes.
il croit à son étoile : — Il a confiance dans son destin, dans sa chance.
travailler des étoiles aux étoiles : — Se lever avant le jour et travailler encore après la nuit venue.

---

47. L'Immortalité

1. — *Quelle est la nature de ce morceau?*

Une poésie philosophique.

— *De quel ouvrage est-il tiré?*

Des ''Méditations poétiques et religieuses'' de Lamartine.

— *Dites brièvement ce que vous savez de son auteur.*

(Voir *Biographies,* fin du livre de l'Elève).

2. — *Quelle en est l'idée maîtresse?*

La croyance du poète en l'immortalité de l'âme.

3. — *Distinguez-en les différentes parties:*

a) *L'homme vit peu de temps* (v. 1-4) ; b) *Je ne crains pas la mort parce que je vois en elle un libérateur qui me permettra de m'élancer vers Dieu* (5-28) ; c) *Mis en présence du mystère de la destinée de l'homme, le matérialiste prétend que tout est périssable et que l'homme n'échappe pas à cette loi universelle de la nature* (29-76) ; *Quant à moi, rien ne pourra m'enlever ma croyance à l'immortalité* (77-94).

4. — *La première strophe se déroule grave, majestueuse; appréciez les comparaisons qu'elle renferme.*

La vie humaine y est comparée à une journée, brève

comme le sont les jours : le soleil se lève, et voilà déjà qu'il se couche; c'était l'aurore, et voilà que déjà c'est la nuit : la lumière tremble déjà vaincue par l'ombre, comme vacille la lampe qui se meurt. A peine nos fronts sont-ils touchés de cette lumière que déjà ils languissent avec elle. Cette comparaison de la vie humaine à une journée est un lieu commun, cent fois repris, mais toujours nouveau, et qui garde un intérêt éternel.

— *Montrez l'heureux emploi de l'épithète* tremblants (*que fait présager ce mot?*).

Ce mot, qui s'applique à la lumière vacillante près de s'éteindre, aussi bien qu'aux membres du vieillard près de mourir, fait présager la fin du jour et de la vie, et amorce le vers qui suit:

L'ombre croît, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit.

— *Le 4e vers donne la sensation de la rapidité de la vie, comment?*

Par la succession de ces petites propositions simplement juxtaposées, qui se suivent de plus en plus brèves et dans un ordre de progression décroissante . . .

5. — *L'émotion du poète, croissant peu à peu, éclate bientôt en de sublimes accents où abondent des images d'une richesse et d'une splendeur incomparable. Relevez-en quelques-unes dans les 2e, 3e et 4e strophes.*

Qu'il recule en tremblant des bords du précipice... (v. 6).
Je te salue, ô mort! Libérateur céleste, (v. 13).
Tu n'anéantis pas, tu délivres... (v. 19).
Viens, ouvre ma prison, viens, prête-moi tes ailes! (v. 26).

— *Citez aussi quelques termes mis en relief par leur position.*

1° Par anticipation sur le vers qui suit:
... "Libérateur céleste." (v. 13).
... "ta main", (v. 19).

2° Par rejet : "Que tardes-tu ?" (27).

— *Montrez la précision des verbes* frissonne *et* s'attendrisse (v. 5),

Frissonne amorce le vers qui suit:

"Qui recule en *tremblant* ..." (v. 6). Le verbe est donc bien choisi. *Ait peur* eût été moins fort et plus banal.

S'attendrisse amorce les vers 7 et cœtera...

Qu'il ne puisse de loin entendre *sans frémir". Qu'il gémisse* serait plus banal et aurait un sens hyperbolique moins fort que la litote voulue : *s'attendrisse.*

— *ainsi que le rapport qu'ils ont entre eux.*

Les deux verbes expriment deux impressions produites sur nous par le rappel de la mort : la peur, l'envie de pleurer.

— *Signalez, dans le vers* 13, *une alliance de mots des plus frappantes.*

... ô mort! Libérateur...

6. — *Par contre, on pourrait y relever certaines imperfections de détail.*

— *expressions flottantes* (v. 7-8) : Entendre le chant... prêt à retentir.

— *impropriété* (*vers* 10) : "suspendus sur"'... (pour *penchés, inclinés*).

— *images banales* (vers 16-17).

7. — Tu n'anéantis pas, tu délivres, *voilà ce qui résume avec beaucoup de force tout cet hymne en l'honneur de celle que nous osons à peine nommer;*

Rapprocher ce "*tu délivres*" de "Libérateur céleste" du v. 13, de : "Viens détacher mes chaînes corporelles ! Viens, ouvre ma prison;" des v. 25-26.

— *montrez la vérité de cette conception de la mort.*

La mort, dans la conception chrétienne, est la séparation de l'âme d'avec le corps : le corps est comme une prison où l'âme est enfermée et, pour ainsi dire, enchaînée. Elle ne sera libérée qu'à la mort et que par la mort. D'où la vérité des paroles de Lamartine : "*Tu délivres ...*"

— *Bossuet avait comparé l'issue de la vie "à un précipice affreux"; comment cette manière d'envisager la mort, si différente de celle de Lamartine, se justifiait-elle par le but que se proposait l'orateur sacré?*

Bossuet, dans le passage en question, *se proposait de* montrer à l'homme sa misère, de rabattre notre orgueil,

de nous montrer le néant de notre nature, de nos œuvres, de nos honneurs, de notre durée : tout cela aboutit au précipice de la mort. Mais, après avoir ainsi abaissé l'homme à ses propres yeux et lui avoir montré sa misère, il lui montrait aussi sa grandeur, qui lui vient du prix inestimable et de la destinée éternelle de son âme rachetée par le sang d'un Dieu : "O mort, s'écrie-t-il, si l'homme s'estime trop, tu sais réprimer son orgueil; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage." De ce contraste saisissant entre notre misère et notre grandeur, Lamartine ne développe que le second terme.

8. — *Examinez soigneusement les termes dont s'est servi le poète pour rendre cette idée*: Quand je m'endors, mon espérance, soutenue par ma foi, me fait rêver d'une vie meilleure.

21. Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
22. Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière
23. Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,
24. Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau.

Le vers 21 est la périphrase de : "*Quand je m'endors*" "Fatigué" doit s'entendre des épreuves temporelles. — *Mon œil se ferme* s'oppose à *inonder ma paupière* du vers 22. — *La lumière* du v. 21 s'oppose au *jour plus pur* du v. 22; l'une est matérielle, l'autre, surnaturelle.

Les vers 23 et 24 traduisent cette idée que "mon espérance, soutenue par ma foi, me fait rêver d'une vie meilleure". Ils la traduisent sous forme d'allégorie. On retrouve là en effet des personnages et une mise en scène allégoriques[1]. On se représente aisément le dessin, le tableau cent fois reproduits au XVIIIe siècle: Une femme à demi voilée, debout près d'un tombeau qui justement représente son deuil, songe tristement près de ce tombeau symbolique. La perte est-elle irréparable ? et sa souffrance inconsolable ? Non. Un autre personnage debout auprès d'Elle, et sur lequel elle s'appuie, la Foi, lui verse ses consolations et lui fait entrevoir, là-haut, "dans un monde plus beau", la fidélité "réparatrice".

1. Personnages allégoriques : des vertus, des vices, des abstractions personnifiés : la Foi, la Vertu, la Paresse, etc.

9. — *La 4e strophe exprime les élans spontanés d'une âme avide de voir son Dieu; commentez-en les principaux termes.*

Viens détacher mes chaînes corporelles. Viens...

Le poète s'adresse toujours à la Mort, qu'il considère comme un "Libérateur" (v. 13). *Détacher mes chaînes corporelles* développe justement l'idée de "libérateur". Notre âme est prisonnière dans notre corps. Qui donc la délivrera ? La Mort. — *Ouvre ma prison.* La prison de mon corps où mon âme est enchaînée, prisonnière. — *Prête-moi tes ailes.* La mort, Libérateur *céleste,* est ici un ange : le poète lui prête donc des ailes, comme à tous les anges, — *Cet être inconnu, mon principe et ma fin !* périphrase pour : *Dieu.* — *Inconnu,* car je ne l'ai pas encore vu face à face. — *Mon principe.* D'où je viens, *qui m'a créé.* — *Et ma fin.* Et à qui je dois retourner, *pour qui j'ai été créé.*

10. — *Au commencement de la 5e strophe, le poète pose la grave question de l'origine de l'homme et de sa destinée (citez).*

Qui m'en a détaché? Qui suis-je, et que dois-je être?
Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître.

— *A qui s'adresse-t-il dans le vers 31 et ceux qui suivent?*

A son âme ("esprit, hôte inconnu").

— *Pourquoi a-t-il multiplié les formes exclamatives et interrogatives dans les 4e et 5e strophes?*

Pour diversifier le ton de sa méditation. Exclamations et interrogations sont des tours pathétiques qui expriment, par le mouvement même de la phrase, l'émotion qui nous étreint; et des tours vivants, où l'on s'adresse à un être invisible comme si l'on pouvait être entendu. (Voir ce qui nous est dit de la *Description dialoguée,* p. 33 des *Exercices pratiques de style*).

11. — *Par un artifice de composition, le poète rend plus vivante cette méditation philosophique: il en fait comme une sorte de dialogue; quels en sont les personnages?*

La Mort, l'Ame, le Poète.

— *Relevez quelques périphrases dans les 6e et 7e strophes.*

Moitié de ma vie : *ô mon amie* (du latin *dimidium animæ meæ*). — Du printemps les brillantes couleurs (*la beauté de la jeunesse*). — Le troupeau d'Epicure (*les matérialistes*).

Celui dont la main disséquant la nature
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit
Voit penser la matière et végéter[1] l'esprit (*un matérialiste*).
Au fond de son tombeau... retrouver la vie (*ressusciter*).

12. — *Quelle raison invoquent les matérialistes pour nier l'immortalité de l'âme?*

Toutes choses autour de l'homme passent et meurent. Pourquoi serait-il immortel ?

— *Etudiez de quelle manière le poète a développé la pensée renfermée dans le vers* 59.

Du v. 60 au v. 69, il a développé le contenu de ce *tout* (*tout* marche vers un terme et *tout* naît pour mourir) par l'énumération des éléments qui le constituent: le cèdre, les mers, les cieux, le soleil (Voir le 12e modèle, p. 20 des *Exercices pratiques de Style et de Composition*).

Du v. 69 au v. 72, il reprend (procédé de répétition), sous forme de conclusion, la proposition générale du v. 59.

— *Faites remarquer les fortes antithèses de la fin de la* 7e *strophe.*

Tout, du v. 72, s'oppose à ***l'homme seul,*** du v. 73. — ***Tombeau*** s'oppose à ***vie*** (v. 74) ; ***abattu,*** à ***rêve; temps,*** à ***éternité*** (v. 76).

13. — *Le poète leur répond par le cantique d'espérance de la dernière strophe (vers 81-94), un des plus beaux passages de la littérature française, "une page de Bossuet écrite en vers", a dit E. Faguet. Remarquez la construction de cette période à trois membres de* quatre, quatre *et* six *vers;*

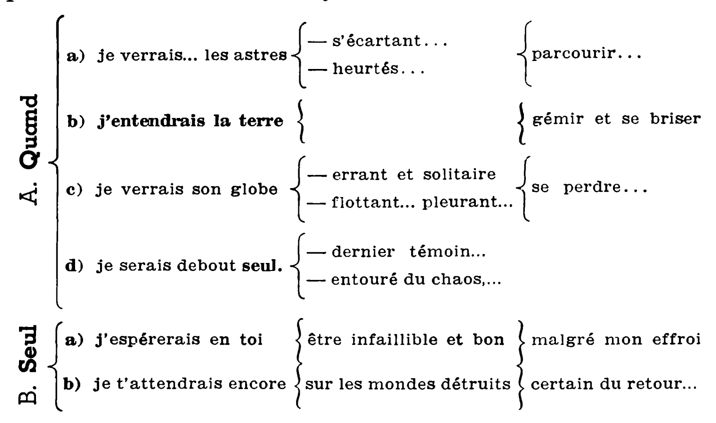
Pour moi, quand je verrais... (v. 81-84)
Quand j'entendrais gémir... (v. 85-88)
Et quand, dernier témoin... (v. 89-94).

---

1. Vivre d'une vie toute végétative.

— *elle est merveilleusement équilibrée*

Cet équilibre peut être rendu sensible à l'œil en présentant la phrase sous forme de tableau synoptique : on verra que les membres divers s'y font contrepoids.



— *et on sent qu'un souffle puissant l'enlève d'un mouvement irrésistible.*

La phrase s'élève par degrés jusqu'à un point culminant marqué par *seul* de la fin du membre *A*. Ce même mot répété au début de *B* marque l'étape où l'on est parvenu et où l'on se maintient. Le membre *B* forme palier.

— *Montrez, par quelques exemples, la netteté et la vigueur du style dans ce passage.*

La netteté et la précision sont d'abord dans le vocabulaire; le choix des épithètes est particulièrement heureux : routes *certaines*, cieux *épouvantés*, *errant* et *solitaire*, *l'éternelle nuit*, *scènes funèbres*, *l'éternelle aurore*. Elles sont ensuite dans la composition même de ce passage. Il est composé de deux parties opposées :

1° *Même si tout croulait autour de moi*,

2° *j'espérerais encore en toi.*

Ces deux parties sont de longueur inégale (1° est plus développé que 2°), mais s'équilibrent en importance. Faut-il en effet que l'espérance du poète soit forte pour contre-

balancer la longue série de cataclysmes de la première partie ? Notez enfin dans cette première partie la progression ascendante de ces cataclysmes qui atteignent successivement les astres, la terre, l'humanité, pour ne laisser debout que celui qui parle.

14. — *Expliquez*: soleil de nos jours, rayons tremblants, airain gémissant, sons éperdus, chaînes corporelles, prison d'argile, troupeau d'Epicure, disséquant la nature, célestes plaines, champs de l'éther.

Soleil de nos jours. Notre vie est comparée à une journée qui a son aurore, son midi, son déclin, et donc son soleil.

Rayons tremblants. Il s'agit là des rayons qu'envoie notre soleil à son déclin. On dira que les rayons du soir ne tremblent pas plus que ceux de l'aurore : mais ici *tremblants* est amené par l'idée de vieillesse (le vieillard tremble) à laquelle songe le poète. Plus simplement encore, *rayons* est ici personnifié : il représente la vieillesse elle-même, la vie déclinante et tremblante qui combat avec peine la Mort toute proche.

Airain gémissant. Les gémissements de l'airain, la cloche sonnant le glas. *Airain* vient d'un mot latin *œris* qui signifie bronze. Le mot a vieilli et ne s'emploie plus guère qu'au sens figuré : *un cœur d'airain,* c'est-à-dire un caractère fortement trempé.

Sons éperdus. Expression formée sur le modèle de : *cris éperdus.* Un cri éperdu est celui que la douleur, le désespoir nous arrachent, en nous mettant, pour ainsi dire, hors de nous (*es-perdre*).

Chaînes corporelles. Le corps enchaîne l'âme et la tient captive.

Prison d'argile. Prison, notre corps. *D'argile,* parce que fait du limon de la terre, de matière.

Troupeau d'Epicure. Les sectateurs d'Epicure. Ils sont dits troupeau, parce que leur système semble les ravaler au rang des animaux. *Epicure,* célèbre philosophe

grec, pour qui le plaisir des sens était le bien suprême de l'homme et le but de la vie.

Disséquant (*dis, secare,* couper), couper au scalpel un être organisé pour en étudier la structure. — *La nature.* La création assimilée ici à un cadavre.

Célestes plaines. Le ciel considéré comme une immense étendue plate, où les astres se frayent leur chemin.

Champs de l'éther. Image analogue à la précédente. L'éther est la partie la plus subtile et la plus haute de l'espace.

15. — *Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?*

Elle satisfait à la fois l'esprit et l'oreille. Elle contient de beaux vers, d'une rare plénitude de sens et qui sont en même temps une pure musique, presque céleste, immatérielle, ailée:

L'ombre croît, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit...
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre...
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit...
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit...
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore!...

De tels vers font fermer la page. Longtemps encore on les écoute chanter en soi, après les avoir lus dans le livre. Une telle musique ne se commente point : le mieux est de se laisser aller au charme de la *sentir.*

16. — *A quelle théorie astronomique font allusion les vers* 80-88?

A la théorie de Newton (1642-1727) sur la gravitation universelle et à celle de Copernic (1473-1543) concernant le double mouvement des astres, l'un sur eux-mêmes, l'autre autour du soleil.

17. — *Commentez*: être infaillible et bon.

"Etre infaillible", qui ne trahit aucune de ses promesses; "bon", qui fait "luire son soleil sur les bons comme sur les méchants" et ne répond à l'ingratitude de l'homme que par de nouveaux bienfaits.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* matière (*lat.* materia).

matière : — Substance étendue, divisible, impénétrable, susceptible de toutes sortes de formes. — Ce dont une chose est faite. — Choses physiques, corporelles.

matérialisation : — Action de matérialiser. — Résultat de cette action.

matérialiser : — Rendre matériel. — Considérer comme matériel.

matérialisme : — Système de ceux qui réduisent tout ce qui existe, y compris l'âme humaine, à l'unité de la matière.

matérialiste : — Qui appartient au matérialisme. — N.: Partisan de cette philosophie.

matérialité : — Qualité de ce qui est matériel ou matière.

matériaux : — lat. materia, matière. — Matières qui entrent dans la construction d'un bâtiment. — Tout ce qu'on rassemble pour la composition d'un ouvrage d'esprit.

matériel, elle : — lat. materialis. — Formé de matière. — Qui a rapport à la matière.

matériellement : — D'une manière matérielle. — Positivement.

immatériel, elle : — Qui n'a pas de consistance matérielle.

immatérialiser : — Rendre une chose immatérielle par la pensée ou le raisonnement.

immatérialisme : — Système des philosophies qui nient l'existence de la matière.

immatérialité : — Qualité, état de ce qui est immatériel.

immatériellement : — D'une manière immatérielle.

2. — *Indiquez des synonymes de* **frissonner, décadence.**

frissonner : — Avoir le frisson, sensation de froid accompagnée d'une crispation de la peau et d'un certain tremblement.

trembler : — lat. pop. tremulare; de tremere. — Etre agité par de petits mouvements saccadés, causés par le froid, la fièvre, une passion.

s'émotionner : — Eprouver de l'émotion, du trouble, de l'agitation de l'âme...

trembloter : — C'est trembler un peu, tremblement causé par la peur, la fièvre, le froid, une passion, etc.

crisper : — lat. crispare, friser. — Causer des crispations de la peau, parfois accompagnées de frisson, de tremblement...

décadence : — préf. de, et lat. cadere, tomber. — Commencement de la ruine, de la dégradation.

détérioration : — lat. deterius, oris, plus mauvais. — Action de détériorer, d'abîmer, de dégrader.

ruine : — lat. ruina, de ruere, tomber. — Dégradation grave. — Destruction, ravage. — Affaiblissement.

déchéance : — Perte de prestige, d'autorité. — Chute, disgrâce.

disgrâce : — Perte des bonnes grâces. — Infortune, malheur, déchéance.

chute : — Action d'un objet qui tombe. — Renversement, ruine.

rétrogression : — préf. retro, et lat. gressus, marche. — Mouvement en arrière. — Au lieu de faire des progrès, retourner à une civilisation inférieure.

rétrogradation : — Action de rétrograder, de retourner en arrière au lieu d'avancer.

3. — *Montrez la composition des mots ci-après*: immortel, disséquer.

immortel : — préf. in, privatif, lat. mortalis, mortel. — Qui n'est point sujet à la mort.

disséquer : lat. dissecare. — préf. dis, issu du grec indiquant la séparation, la différence, la diffusion, etc.; lat. secare, couper en deux. — C'est faire l'anatomie d'un corps organisé, d'une plante, etc.

4. — *Le mot* immortalité *évoque dans votre esprit un certain nombre d'idées; donnez les* noms *qui les désignent.*

En voici quelques-uns: — vie mortelle, vie immortelle, éternité, ciel, purgatoire, enfer, âme, corps, anges, démons, Dieu, la sainte Vierge, les saints, la mort, le jugement, la récompense, la punition; les bonnes actions, le bien, les vertus, les crimes, les péchés, le mal, la damnation, etc.

48. Le vieux soldat de Carillon

1. — *Quelle est la nature de ce morceau? Que savez-vous de son auteur?*

Ce morceau est une pièce lyrique. Son auteur, Octave Crémazie, né à Québec en 1827 et mort en France en 1879, est un des poètes les plus populaires du Canada. Il a surtout chanté la religion et la patrie :

Au nom de vos aïeux qui moururent pour elle,
Au nom de votre Dieu, qui pour vous la fit belle,
Restez dans la patrie où vous prîtes le jour.
(*Emigration*, Vol I, p. 105, des *Lectures*.)

Salut, ô ciel de ma patrie,
Salut, ô noble Saint-Laurent!...
O Canada, fils de la France
Qui te couvrit de ses bienfaits,
Toi, notre amour, notre espérance,
Qui pourra t'oublier jamais! (Vol. II, p. 133, des *Lectures*.)

2. — *Distinguez-en les différentes parties.*

Le morceau se compose de sept strophes qui peuvent se répartir ainsi : a) *Avant l'adieu suprême* (strophes 1 et 2) — b) *Le chant d'adieu* (strophes 3 à 6) — c) *Epilogue* (strophe 7).

3. — *Indiquez les circonstances de temps et de lieu mentionnées dans la 1re strophe.*

La scène se passe en décembre, parmi des champs refroidis et couverts de neige : nous sommes près du lac Champlain, sur la colline que dominait autrefois le fort de Carillon.

4. — *Quels sentiments animent le voyageur d'après les deux premières strophes? Comment les manifeste-t-il?*

Une immense douleur et l'amour nostalgique de la patrie française animent notre voyageur. Ces sentiments se manifestent dans sa physionomie et dans ses actes :

a) La douleur se marque dans sa physionomie (figure *austère,* son *triste* et long regard, ... *sombre* et *silencieux* ... âme *éplorée*) ; *b*) et dans ses actes (gravissant *lentement* ..., il *pleura* bien longtemps ...).

Son regret de la patrie, qui est la source de cette douleur, se traduit surtout par le long regard attendri qu'il jette sur *"les lieux chéris de son enfance"* et par le geste de sa main qui fixe le drapeau et qui en déroule les plis :

Il déroulait au vent les couleurs de la France (10).

5. — *Appréciez l'image que représentent le* 1er *vers et le* 5e.

Dans le 1er vers, la neige est comparée à un blanc manteau que Décembre, personnifié, a jeté sur les champs refroidis. L'image est classique. Déjà au XIVe siècle, le poète Charles d'Orléans avait écrit :

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie...

Plus souvent encore, on compare la "nappe" de neige à un blanc *linceul.* Si banale que soit cette dernière image, elle eût été ici en harmonie avec l'impression de tristesse qui se dégage du morceau.

Dans le vers 5, la Douleur personnifiée est comparée à une sombre et immense déesse qui aurait étendu sa domination, sa main, sur le vieux soldat. Il porte encore au front les marques de cette servitude : Je dis "au front" car, dans un cas semblable, c'est ce mot que l'on emploie. L'auteur a préféré "figure" :

... Sur sa figure austère
Une immense douleur avait posé sa main.

Son choix est d'autant plus discutable que le rapprochement de *"sur sa figure"* et de *"avait posé sa main"* forme un double sens vulgaire qui n'était certainement pas dans la pensée de l'auteur.

6. — *D'où provient cette tristesse plaintive et malheureuse que le vieux soldat manifeste dans sa chanson? faire ressortir le contraste en se plaçant au point de vue du soldat.*

Le vieux soldat se reporte par la pensée aux jours glo-

rieux de la victoire de Carillon. Il compare cet hier avec aujourd'hui. Hier, une nombreuse armée était là réunie; aujourd'hui, le lieu est une solitude. Hier, c'était le bruit des camps, l'appel des clairons; aujourd'hui, c'est le silence. Hier, les Français défendaient victorieusement ce coin de terre; aujourd'hui, leurs anciens ennemis sont les maîtres. Hier, notre soldat florissait de jeunesse et de force; aujourd'hui, il succombe sous le poids des ans et du découragement (Ces contrastes sont exprimés dans la 3e strophe).

7. — *Montrez qu'une idée revient à chaque couplet et que tout concourt à la ramener.*

Une idée revient, comme un "leit-motiv", à la fin de chaque couplet : *Pour mon drapeau je viens ici mourir.* Tout concourt à la ramener : O Carillon, dit-il en substance dans le 1er couplet, toi qui fus la gloire de ma jeunesse, je veux te choisir pour ma tombe : *Pour mon drapeau, je viens ici mourir.* — (2e couplet :) C'est en vain que les autres espèrent, moi, je suis maintenant sans espoir et ma vie va finir : *Pour mon drapeau, je viens ici mourir.* — (3e couplet :) Au jour de la victoire, Montcalm lui avait confié le drapeau. Il le rapporte ici pour l'y faire flotter encore avant de mourir : *Pour mon drapeau,* etc. — (4e couplet :) Heureux ceux qui autrefois sont tombés ici glorieux ! Près d'eux le vieux soldat vient dormir : *Sur vos tombeaux, je viens ici mourir.* [1]

8. — *A qui le vieux soldat s'adresse-t-il successivement?*

1° Au fort de Carillon (1er couplet) — 2° A ses compagnons (2e couplet) — 3° A Montcalm (3e couplet) — 4e Aux morts de Carillon (4e couplet).

9. — *Cette chanson, malgré quelques imperfections de style (par exemple dans les vers* 31, 38, 42), *respire une émotion*

1. Cette analyse suffit à faire comprendre pourquoi la 3e strophe, où le soldat plante son drapeau dans le sol avant de se coucher pour mourir, devrait être la 4e et dernière de ce chant de mort. C'est son testament.

sincère et profonde. Aussi s'intéresse-t-on vivement à ce brave qui chérit son drapeau et que rien ne saurait consoler des malheurs de son pays.

Le membre de phrase qui compose le vers 31 est éloigné du complément *sans espoir* auquel il est coordonné : sans espoir et sans entendre.

Dans les vers 38 et 42, on peut relever deux légers pléonasmes : *Vivra toujours l'immortel* souvenir (v. 38) [2] et : ... *dans la mêlée* moururent *en soldats !* Cependant cette dernière expression peut se soutenir, car ici, "en soldats" peut vouloir dire *en braves.*

Mais, ce qu'il faut voir dans ce morceau, c'est le large souffle patriotique qui l'anime. L'émotion sincère et profonde qu'il respire fait pardonner — et oublier — les quelques imperfections de la forme. On s'intéresse à ce brave lui-même plus qu'à son style et à sa douleur inconsolable plus qu'à la façon dont il l'exprime.

10. — *Le poète fait connaître ses sentiments; relevez les termes qui les expriment.*

Le poète fait connaître ses sentiments en appelant "relique sainte" le drapeau de la France et en ajoutant que cette relique nous "redit encor la gloire du passé".

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* illusion, expirer.

illusion : — lat. illusio; de illusum, supin de illudere, tromper. — Erreur des sens ou de l'esprit, qui fait prendre l'apparence pour la réalité.

illusionner : — Produire de l'illusion.

s'illusionner : — Se faire illusion.

illusionnisme : — Tendance à se faire des illusions. — Art de produire des illusions.

illusionniste : — Syn. de prestidigitateur.

---

2. A moins qu'on entende : *Vivra toujours* (effet), parce qu'il est *immortel* (cause). Le poète dut penser ainsi.

illusoire : — Qui tend à abuser. — Qui ne se produit point.

illusoirement : — D'une façon illusoire.

désillusion : — Perte de l'illusion.

désillusionner : — Faire cesser les illusions.

expirer : — lat. ex, hors de, spirare, souffler : — Expulser de la poitrine par une contraction. — Mourir.

expiration : — Action de chasser hors de la poitrine l'air qu'on a aspiré. — Fin d'un terme convenu.

expirateur : — Se dit des muscles qui resserrent la poitrine pour en chasser l'air, dans l'acte de la respiration.

expirant, e : — Qui se meurt, qui expire.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* austère, drapeau, bière (*vers* 45).

austère : — gr. austêros, sévère, rude. — Rigoureux, dur, sévère, âpre.

sévère : — lat. severus. — Grave, austère.

rude : — lat. rudis, grossier. — Apre, dur, sévère.

âpre : — lat. asper. — Rude.

triste : — lat. tristis. — Qui a du chagrin. — Affligé. — Qui exprime la souffrance, la peine.

grave : — lat. gravis. — Sérieux, posé, pensif.

affligé : — Qui est atteint de quelque mal : peine, chagrin.

drapeau : — Pièce d'étoffe attachée à une sorte de lance, portant les couleurs, les emblèmes d'une nation.

pavillon : — Bannière, enseigne sur lesquelles sont les couleurs nationales.

étendard : — Enseigne de guerre. — Enseigne de cavalerie. — Drapeau.

bannière : — goth, bandi, enseigne. — Pavillon d'un vaisseau. (Vx.)

couleurs : — Au pluriel : Nuances distinctives d'un drapeau, d'une cocarde. Ex. Hisser les couleurs nationales.

enseigne : — lat. insignia, de in, en, et signum, signe. — Pavillon national. Ex. Marcher enseignes déployées.

oriflamme : — Drapeau aux couleurs flamboyantes.

bière : — all. bahre, ou angl. bier. — Cercueil.
cercueil : — Bière, coffre de bois, de métal, où l'on renferme le corps d'un mort.
sarcophage : — gr. sarkophagos : tombe plus somptueuse.

3. — *Construisez une phrase pour chacune des acceptions de* **planer.**

a) **Polir avec la plane :** — Le tonnelier planait du matin au soir.
b) **Se dit d'un oiseau qui se soutient en l'air sur ses ailes étendues, sans qu'il paraisse les remuer.** — L'aigle plane de longues heures à des hauteurs exceptionnelles.
c) **Considérer de haut :** — L'œil de l'aéronaute plane sur la terre.
d) **Considérer en esprit et d'une manière élevée :** — Le génie de Bossuet planait sur les siècles passés.

4. — *Quelles* épithètes *pourraient caractériser l'état d'âme du vieux soldat de Carillon?*

Le texte en mentionne plusieurs: solitaire, triste, langoureux, éploré, désespéré, succombant, expirant, consolé; on pourrait ajouter : morne, mélancolique, souffrant, abattu, désolé, angoissé, mourant, haletant, découragé, éperdu, rendu, exaspéré, etc.

---

49. Adieux à la vie

1. — *Quelle est la nature de ce morceau?*

Un morceau lyrique. [1]

2. — *Distinguez-en les différentes parties*:

a) *Le poète et Dieu* (vers 1-24) ; b) *Le poète et la mort* (25-28) ; c) *Le poète et la nature* (29-32) ; d) *Le poète et ses amis* (33-36).

---

1. Le *lyrisme* peut être défini, d'une façon générale : l'expression forte de *sentiments* profonds. Pour la forme, il comporte des mètres et des rythmes variés. Les morceaux lyriques sont souvent partagés en stances ou strophes (Cf. nos 46, 54).

3. — *Montrez que Gilbert manifeste dans cette poésie ses sentiments.*

De confiance en Dieu (strophes 1 et 4), de reconnaissance pour sa miséricorde (strophe 6), d'espérance dans le jugement de la postérité (strophe 5), de regret de quitter si tôt la vie (vers 25-26), de mélancolie à la vue de l'abandon dont il est l'objet (27-28), d'admiration pour les beautés de la nature (avant-dernière strophe), de douceur et de générosité pour ses amis sourds à sa voix (dernière strophe).

4. — *Faites ressortir les antithèses des deux premières strophes,*

Mon cœur (*coupable*) s'oppose à *Dieu de l'innocence. Guérit,* à *remords. M'arme,* à *constance. Malheureux,* à *enfants. Mes ennemis dans leur colère,* à *Dieu en père. Haine,* à *appui.*

— *le contraste entre les* 7ᵉ *et* 8ᵉ *strophes.*

La 7ᵉ strophe est empreinte d'une sombre tristesse; le poète y exhale l'amertume de son âme devant l'abandon de ses amis.

La 8ᵉ strophe est comme traversée d'un sourire (salut, douce, riant, admirable) ; l'âme du poète s'épanouit au souvenir du seul amour véritable qu'il ait eu sur terre : celui de la nature.

5. — *Comparez la conception de la vie exprimée dans le* 25ᵉ *vers:*

Au banquet de la vie, infortuné convive...

— *à celle de Lamartine dans l'*Immortalité (voir p. 148). *Laquelle est la vraie?*

Pour le poète de *L'Immortalité,* la vie n'est qu'un exil temporaire, qui doit prendre fin à la mort. Il accueille donc la mort avec joie, comme une libératrice: *Je te salue, ô mort, Libérateur céleste!* (p. 149, vers 13). Pour Gilbert, au contraire, la vie est une fête, un banquet, dont la mort expulse brutalement l'infortuné convive. Elle ne semble donc jamais assez longue au poète des *Adieux à la vie* et jamais trop courte à celui de l'*Immortalité.*

6. — *Quelle strophe préférez-vous?*

La sixième.

— *Pourquoi?*

Pour les sentiments qui y sont exprimés ; mais la forme en est moins parfaite que celle de la strophe qui suit.

— *Quels sont les vers les plus remarquables pour la mélancolie qui s'en dégage?*

Ceux de la 7e. Ils sont aussi les plus connus : ce quatrain est dans toutes les mémoires. Notez la répétition de : ... *je meurs* : *Je meurs* ..., ce dernier en rejet. Remarquez l'expression énergique : *J'apparus*. Apparition éphémère ! L'idée est renforcée encore par "*un* jour" : comprenez "*un seul* jour".

7. — *Expliquez les vers* 11 *et* 12.

Ils signifient à peu près ceci : Ton obligé, au lieu de te peindre aux autres comme son bienfaiteur, te prêtera les desseins les plus noirs, ceux mêmes qu'il emprunte à la noirceur de son âme.

8. — *La vie est-elle bien "un banquet"? Discutez.*

Oui ; mais, tandis que, chez la *Jeune Captive* de Chénier, le mot évoque l'idée de jouissance païenne, ici il ne se rapporte qu'à la durée (cf. question 5). La meilleure définition de la vie est encore celle de Lamartine, conforme à la prière chrétienne : *exules filii Evæ.*

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* vie (*cf. N.* 41), pénitence.

vie : — (latin vita). Résultat du jeu des organes concourant au développement et à la conservation du sujet. — Ensemble des actes de l'être vivant. — Manière de vivre. — (latin via, chemin). — Chemin pratiqué dans un marais salant entre les différents bassins ou réservoirs.

vital, e, aux : — lat. vita, vie. — Qui est essentiel à la vie, donne ou conserve la vie.

vitalisme : — Doctrine biologique qui admet un principe vital, distinct à la fois de l'âme et de l'organisme, et qui fait dépendre de lui les actions organiques.

vitaliste : — Qui se rapporte au vitalisme. — Partisan du vitalisme.

vitalité : — Etat de vie. — Energie de la force vitale chez les êtres.

vitamine : — lat. vita, vie. — Nom donné à des substances non définies chimiquement mais qui, introduites dans l'organisme par les aliments, en favorisent l'assimilation.

vivace : — lat. vivax. — Qui a en soi le principe d'une longue vie.

vivace : — mot italien — Musique : vif, rapide, animé.

vivacité : — Promptitude à agir, à se mouvoir.

vivant, e : — Qui vit.

vivarium : — Etablissement aménagé pour la conservation des divers petits animaux vivants.

vivat : — mot latin, signifiant *qu'il vive!* — Interjection.

vive : — lat. vipera. — Genre de poissons comestibles qui vivent dans le sable submergé sur les côtes d'Europe.

vivement : — Avec vivacité, ardeur.

viveur : — Celui qui mène une vie dissipée, et ne songe qu'aux plaisirs.

vivier : — lat. vivarium; de vivus, vivant. — Pièce d'eau d'étendue restreinte, où l'eau se renouvelle facilement et dans laquelle on conserve du poisson vivant.

vivifiable : — Qui peut être vivifié.

vivifiant, e : — Qui vivifie.

vivificateur, trice : — Qui vivifie.

vivification : — Action de vivifier.

vivifier : — lat. vivificare; de vivus, vivant, et facere, faire. — Douer de vie, animer. — Rendre vivant.

vivifique : — Qui vivifie. (Peu us.)

vivipare : — lat. vivus, vivant, parere, enfanter. — Animal qui met au monde ses petits tout vivants.

viviparité ou viviparisme : — Mode de reproduction des animaux vivipares.

vivisecteur : — Celui qui pratique des vivisections.

vivisection : — lat. vivus, vivant, sectio, action de couper. — Opération pratiquée sur un animal vivant, pour l'étude de quelques phénomènes physiologiques.

vivoter : — Vivre petitement.

vivre : — lat. vivere. — Etre en vie. — Nom : Nourriture, aliment.

vivier, ère : — Qui produit des substances alimentaires. — N. : Administrateur ou fournisseur de vivres.

revif : — préf. re, et vif. — Mouvement de croissance des marées.

revival : — mot angl. signif. retour à la vie. — Assemblée religieuse, appelée aussi réveil.

revivification : — Action de revivifier, de ranimer. Chimie : opération qui a pour but de ramener à l'état métallique un métal engagé dans une combinaison (Se dit surtout du mercure).

revivifier : — Vivifier de nouveau. — Réveiller, ranimer. — Chimie : tirer de sa combinaison et ramener à l'état métallique.

reviviscence : — Propriété de certains animaux ou végétaux qui peuvent, après avoir été desséchés, reprendre vie à l'humidité.

reviviscent, e : — Se dit des êtres qui jouissent de la propriété de reviviscence.

reviviscible : — Qui a la propriété de reviviscence.

revivre : — Revenir à la vie. — Reprendre ses forces, ses énergies. — Etre représenté, rappelé.

pénitence : — lat. paenitentia. — Regret d'avoir offensé Dieu. — Vertu qui l'inspire. — Sacrement par lequel le confesseur remet les péchés. — Peine qu'on impose en confession.

pénitencerie : — Dignité, fonction de pénitencier. — Tribunal ecclésiastique, à Rome, pour les cas réservés, les dispenses, etc.

pénitencier : — Prêtre commis pour absoudre les cas réservés. — Bagne.

pénitent, e : — lat. pœnitens. — Qui se repent, qui fait pénitence. — Voué à la pénitence. — N. : Qui confesse ses péchés. — Membre de certaines confréries religieuses.

pénitentiaire : — Qui s'occupe des pénitenciers, qui concerne ces établissements.

pénitentiaux, ielles : — adj. plur. — Qui appartiennent à la pénitence.

pénitentiel : — Rituel de la pénitence.

impénitence : — Endurcissement dans le péché.

impénitent, e : — Qui est endurci dans le péché.

2. — ***Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* révéler, constance.**

révéler : — lat. revelare; de re, et de velum, voile. — Découvrir, faire connaître ce qui était inconnu et secret.

découvrir : — Révéler ou apprendre. — Oter ce qui couvrait. — Trouver ce qui était inconnu, caché.

apprendre : — préf. ad, et lat. prehendere, saisir (par l'esprit): — Acquérir, étudier. — Informer, être informé. — Enseigner.

dire : — Exprimer au moyen de la parole.

exprimer : — lat. exprimere; de ex, hors, et premere, presser. — Manifester ses pensées, ses impressions, par le geste ou la parole.

proclamer : — lat. proclamare. — Publier, acclamer. — Divulguer, révéler.

divulguer : — lat. divulgare. — Rendre public ce qui était ignoré.

publier : — lat. publicare. — Rendre public. — Vanter, proclamer, divulguer.

constance : — lat. constantia; de constare, persévérer. — Fermeté d'âme. — Persévérance dans certains sentiments.

fermeté : — lat. firmitas. — Etat de ce qui est ferme, solide. — Constance, courage, force morale.

persévérance : — Qualité de celui qui persévère, qui persiste. — Fermeté, constance.

courage : — lat. cor, cœur. — Fermeté en face du péril. — Hardiesse, audace.

force : — bas lat. fortia; du lat. fortis, courageux. — Puissance d'action physique chez un être vivant. — Energie morale.

énergie : — gr. energeia; de en, dans, et ergon, action. — Puissance, force physique. — Force, activité.

hardiesse : — Intrépidité, audace.

audace : — lat. audacia. — Hardiesse excessive.

persistance : — Qualité de celui qui persiste, reste inébranlable, persévère.

3. — *Donnez l'étymologie du mot* adieu *et son sens exact.*

adieu : — Etymologie : de à, et Dieu. — Loc. elliptique. Terme de civilité et d'amitié quand on se quitte : Adieu ! Sans adieu ! Ici, il semblerait que le poète veuille dire un adieu définitif à la vie, "adieu" signifie donc : je vais à Dieu; dans le royaume divin, nous nous reverrons seulement.

4. — *Distinguez les trois termes ci-après*: **simplicité, droiture, humilité.**

simplicité : — lat. simplicitas. — Qualité de ce qui est simple, naturel, sans malice, sans détours. Parfois pris en mauvaise part : niaiserie.

droiture : — Justice, équité. — Bon sens. — Jamais pris en mauvaise part.

humilité : — lat. humilitas. — Vertu qui résulte du sentiment de notre faiblesse ou qui nous le donne. — Grande déférence.

5. — *Expliquez les expressions qui suivent relatives au mot* vie:

Avoir la vie dure : — Rendre la vie pénible à quelqu'un.

Ne pas donner signe de vie : — Sembler mort.

Devoir la vie à quelqu'un : — Etre né de lui. — Avoir été sauvé d'une mort certaine par lui.

La vie spirituelle : — Vie de l'âme, en conformité avec la vie de N.-S. J.-C.

Le pain de vie : — La sainte Eucharistie.

Ce discours est sans vie : — Sans activité, sans mouvement, sans chaleur.

Certificat de bonne vie : — Ecrit officiel dûment signé d'une personne compétente, qui atteste que telle personne mène extérieurement une bonne vie.

Je suis la voie, la vérité et la vie (N.-S.) : — Parole de N.-S. J.-C. qui montre que seul Il est la voie que nous devons suivre, la vérité que nous devons croire, la vie dont il nous faut vivre.

50. Gloria in excelsis Deo

1. — *Montrez que cette poésie a les caractères de l'***ode sacrée**: *elle traduit une émotion profonde, portée jusqu'à l'enthousiasme et causée par la contemplation des œuvres de Dieu.*

L'*ode sacrée,* qu'on appelle aussi hymne, cantique ou psaume, chante la divinité ou roule sur des sujets qui se rattachent à la religion. Les Psaumes 18 : *Les cieux racontent la gloire de Dieu*... et 103 : *O mon âme, bénissez le Seigneur,* et le Cantique des trois jeunes gens dans la fournaise (Dan. 3) : *Œuvres du Seigneur, bénissez le Seigneur* ..., sont les prototypes des pièces sacrées et l'emportent de beaucoup sur les odes profanes. Leur poésie est comme un torrent et un orage; elle entraîne tout avec elle; elle ébranle les cœurs, excite les transports, elle nous fait monter dans les cieux, descendre dans les abîmes. L'adoration, l'amour, l'enthousiasme pénètrent les poètes hébreux. Rien n'approche de leurs sublimes envolées.

Sans égaler ces modèles inimitables, Vermenouze les rappelle de loin et par son enthousiasme (qui s'exprime en fortes images, en effusions pieuses, en interpellations directes) et par le dessin même de ses strophes variées (qui sont la forme appropriée du lyrisme) et par le sujet du morceau : comme le Psalmiste, il parcourt l'univers, et partout il voit un nouveau sujet de célébrer la puissance et la bonté du Créateur, depuis les astres qui jettent des torrents de feu (v. 61) jusqu'à l'insecte qui cache sous l'herbe sa pauvre parure[1] (v. 49).

2. — *Quelle en est l'idée maîtresse?*

Gloire au Très-Haut pour ses œuvres admirables !

---

1. La répétition même de certaines formules : *Je vous aime... Je vous aime... Je vous bénis...* (40-56) rappelle les répétitions semblables de certains chants sacrés : *Benedicite... Benedicite... Benedicite. — Laudate... Laudate...*

3. — *Distinguez-en les différentes parties:*

a) *Les œuvres de Dieu* (1-32) ; b) *Le chant d'amour du poète* (33-56) ; c) *Tout lui rappelle la présence du Créateur* (57-72).

4. — *Montrez que le poète a développé son sujet en faisant l'*énumération des parties;

a) Il énumère *les œuvres de Dieu* : monts (1-4) ; mer (5-8) ; arbres (9-12) ; désert et lions (13-16) ; étang et ruisseaux (17-20) ; nids (21-24) ; sapins (25-28) ; blés et fleurs (29-32).

b) Il dit combien il aime le Seigneur *dans toutes ses créatures*: terribles (33-36), sereines ou souriantes (37-40), belles (41-44), humbles (45-52) et même disgraciées (53-56). Chacune de ces subdivisions donne lieu à une énumération qui en développe le contenu, par exemple les créatures terribles sont : la mer, les monts; les créatures humbles sont : le grillon, l'abeille, la fourmi, le moindre bétail.

c) *Tout* lui rappelle la présence de Dieu. Et il développe le contenu de ce *tout* : les aurores, les brouillards, le soir, l'éclair, l'ouragan, la foudre, ...

— *que les principales idées, qui semblent manquer de transition entre elles, sont en réalité étroitement unies par le sentiment.*

Dans la première partie, où il énumère les merveilles de la création, les formules dont il se sert pour attribuer au Créateur ces merveilles font que cette énumération baigne dans une adoration continue : *Seigneur, vous avez fait* les monts ... *Vous avez fait* la mer ... *Vous avez érigé* le châtaignier géant ... *Vous avez déployé* le désert ... *Vous avez endormi* l'étang ...

De même la seconde partie est un hymne d'amour : Dans la sombre mer ... dans les monts ... dans ... dans ... *c'est vous que j'aime.* Je vous aime, Seigneur, dans toute créature, dans ..., dans ..., dans....

Enfin *c'est vous, Seigneur,* que je sens partout : ...

5. — *Il a présenté successivement un grand nombre de tableaux, mais tous sont ramassés en quelques traits bien choisis. fortement dessinés, évoquant de grandes scènes et des mondes d'idées. Citez quelques exemples.*

Un seul exemple, typique, suffira. Lisez la 3e strophe. La grandeur de Dieu se manifeste au poète dans la grandeur des arbres. Il évoquera donc un tableau de la nature où lui apparaîtront, sur un fond d'immensité, les arbres les plus grands :

Le châtaignier géant et le hêtre et le chêne...

6. — *Pour faire ressortir la valeur poétique de l'expression, exprimez à votre façon les idées ou le thème essentiel de chacune des cinq premières strophes,*

C'est le Seigneur qui a fait: 1. les monts. — 2. ... la mer. — 3. ... les arbres. — 4. ... le désert. — 5. ... l'eau douce.

Les quatre premières strophes forment un contraste avec la 5e. Dans les quatre premières, il évoque une création grandiose, puissante, en vue de glorifier Dieu sous l'attribut de sa *force.* Dans la 5e au contraire, c'est une nature *gracieuse, délicate,* qu'il se représente, et c'est la *Beauté* surtout de l'œuvre créatrice qu'il va célébrer. De ce contraste il résulte que la création est variée et que le Créateur a une puissance infinie.

— *puis examinez les* procédés de développement *et les* images *par lesquels le poète le transforme, le colore et l'embellit.*

1re *Strophe.* (N'oublions pas que, dans les quatre premières strophes, le poète se place au point de vue de la grandeur, et non de la joliesse, de la création). *C'est le Seigneur qui a fait les monts.* Le développement de ce thème va être conduit de manière à nous donner une impression de *grandeur.* Le poète nous parlera-t-il des *vertes* montagnes, des montagnes *d'or,* des collines *violettes,* où chantent gaîment les oiseaux ? Non, il nous dira les monts, les monts voisins du ciel, ... sourcilleux ? Oui, mais l'épithète est banale. Il cherchera des équivalents : les monts graves, froncés *comme de vieux visages.* Il nous

les représentera aussi enveloppés de brume : comme d'une jolie écharpe ? Non, *comme d'un* voile de deuil; couverts de glaciers qui fondent : en riants ruisseaux ? Non,

Qui *pleurent* tristement, dans le deuil des nuages,
L'eau pure des glaciers à flot *torrentiel.*

2e *Strophe. C'est le Seigneur qui a fait la mer.* La mer d'azur ? Non, la mer *farouche* et *convulsive.* Ici un "développement par les *effets*" de cette fureur : la mer ...

Qui clame incessamment son long miserere
Et dont la houle... etc... frappe... etc.

3e *Strophe. C'est le Seigneur qui a fait les arbres.* Les arbres jolis et pleins d'oiseaux ? Non, les arbres *géants* (v. la question 5).

4e *Strophe. C'est le Seigneur qui a fait le désert.* Le désert aride ? Non, le désert sans limites. Où vivent les gazelles ? Non, les lions et les ermites plus puissants encore que les lions.

5e *Strophe. C'est le Seigneur qui a fait l'eau douce.* Ici des images caressantes : *"il a endormi* l'étang ..., fait *frissonner la moire* des ruisseaux ..." Pour faire ressortir la grâce de ces ruisseaux, il les oppose à la lande inculte qu'ils traversent.

7. — *Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?*

"Poète chrétien au génie toujours vibrant, a dit un critique moderne[1], Vermenouze a su allier, au coloris le plus juste et le plus riche, le sentiment sincère et chaud qui fait la rare beauté de sa poésie." C'est un psalmiste français.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* froncer (*lat.* frons, *front*).

froncer : — Resserrer, en parlant des sourcils; rider, en parlant du front; plisser, en parlant d'une robe.

froncement : — Action de froncer.

1. G. Aubray, Cf. *Biographies.*

front : — lat. frons, tis. — Partie supérieure du visage, depuis la naissance des cheveux jusqu'aux sourcils.

frontal ou frontail : — Partie de la têtière du cheval, qui passe en avant de la tête et au-dessus des yeux.

fronteau : — Bandeau de toile que les religieuses portent sur le front.

frontispice : — lat. frons, tis, front, et aspicere, regarder. — Face principale d'un monument. — Titre imprimé d'un livre, avec vignettes. — Gravure placée en regard du titre d'un livre.

fronton : — Ornement triangulaire d'architecture, quelquefois semi-circulaire, au-dessus de l'entrée d'un édifice.

2. — *Donnez les doublets de* **poitrail, essaim.**

poitrail : — lat. pectorale. — Devant du corps du cheval, entre l'encolure et les épaules.

poitrinaire : — Phtisique.

poitrine : — lat. pop. pectorina; lat. pectus, poitrine. — Partie du tronc, entre le cou et l'abdomen, qui contient les poumons et le cœur.

poitrinière : — Courroie qui passe sur le poitrail du cheval.

pectoral, e, aux : — lat. pectus, oris, poitrine. — Qui concerne la poitrine. — Bon pour la poitrine.

expectorer : — Dégager la poitrine de ses mucosités.

essaim : — lat. examen. — Groupe d'abeilles ou d'autres insectes hyménoptères, vivant ensemble. — L'essaim constitue une colonie naissante.

essaimage : — Multiplication des colonies d'abeilles, consistant dans l'émigration d'une partie de la population d'une ruche.

essaimer : — Quitter la ruche pour former une colonie nouvelle, en parlant des jeunes abeilles.

3. — *Employez* **encenser, abîme,** *au sens propre et au sens figuré.*

Encenser : —

a) *sens propre* : Balancer l'encensoir devant l'autel. — Ex.: A l'offertoire, le célébrant encense l'autel, les offrandes et le peuple.

b) *sens figuré* : Louanger un ministre puissant, lui faire la cour, etc. Ex.: Les députés encensaient le premier ministre à qui mieux mieux.

abîme : — gr. a priv., et bussos, fond. —

a) *sens propre* : Profondeur sans limite. — Ex.: Des rochers énormes se détachèrent des hauteurs et roulèrent dans l'abîme.

b) *sens figuré* : Ruine, malheur extrême. — Etre sur le bord de l'abîme : être sur le point de se ruiner, de se perdre.

4. — *Quel sens a le mot* aigle, *selon qu'il est masculin ou féminin?*

Aigle au féminin : —

a) Quand il désigne spécialement l'oiseau femelle;
b) Quand il signifie étendard, drapeau;
c) Quand il désigne une figure héraldique;
d) Quand il désigne l'aétite ou pierre d'aigle.

Aigle au masculin : —

a) Dans un sens général : Ex.: un aigle survolait les hauteurs;
b) Quand il désigne un pupitre d'église, surmonté d'une figure d'aigle;
c) Quand il désigne un esprit supérieur;
d) Quand il désigne des yeux perçants;
e) Quand il désigne des insignes et des décorations figurant un aigle;
f) Quand il désigne un format de papier — environ 0.74 m. sur 1.06 m. — appelé "grand aigle".

5. — *Expliquez les mots ci-après restés latins de forme* :

album : — Registre destiné à recevoir des vers, des dessins, etc. — Recueil de musique. — Sorte de livre où des carrés, des ovales sont découpés, pour qu'on puisse y glisser des photographies, etc.

pensum : — mot lat. signifiant tâche. — Surcroît de travail imposé à un écolier pour le punir.

accessit : — mot lat. qui signifie : il s'est approché. — Distinction accordée à ceux qui ont le plus approché du prix.

intérim : — lat. interim : pendant ce temps-là. — Espace de temps pendant lequel une fonction est remplie par un

autre que par le titulaire. — Exercice d'une charge pendant l'absence du titulaire.

exeat : — mot lat. signifiant : qu'il sorte. — Permission donnée à un prêtre, par son évêque, de quitter le diocèse. — Permis de sortie délivré à un élève, ou à un malade.

ultimatum : — lat. ultimus, dernier. — Conditions irrévocables. — Dernier mot. — Dernière proposition, précise et péremptoire, qu'une puissance fait à une autre et dont la non-acceptation doit amener la guerre.

ex-voto : — lat. ex, d'après, et votum, vœu. — Se dit des tableaux, des figures, des objets qu'on suspend dans les chapelles en vertu d'un vœu ou en mémoire d'une chose obtenue.

6. — *Trouvez des* épithètes *qui pourraient marquer la beauté d'un paysage.*

En voici quelques-unes : brillant, éclatant, pourpre, clair, suspendu, doré, dévoilé, recueilli, grandiose, superbe, magnifique, harmonieux, large, creusé, arrondi, onduleux, féerique, lumineux, solennel, beau, prenant, étonnant, imposant, céleste, enchanteur, charmant, fascinant, poétique etc.

---

51. Le Cor

1. — *Quelle est la nature de ce morceau? (Montrez que c'est un* récit épique *encadré dans une* rêverie mélancolique.)

Rêverie mélancolique provoquée par le son du cor (1-28). — Ces airs tristes du cor rappellent au poète le cor de Roland et la légende elle-même de ce preux (29-73). — Le dernier vers nous ramène à la rêverie première sur la tristesse du cor.

2. — *Quelle en est l'idée maîtresse?*

La mort de Roland à Roncevaux.

3. — *Distinguez-en les différentes parties*:

a) *Le son du cor dans les bois* (1-28) ; b) *Le souvenir de Roland.* Trois scènes successives : la fin du combat

(29-36), l'appel du cor (37-64), la mort de Roland (65-72) ; c) *La tristesse du son du cor* (dernier vers).

4. — *Pourquoi le poète aime-t-il le son du cor?*

Il éveille en son âme des souvenirs de chasse et d'épopée.

— *Quelle impression produit-il sur son âme?*

Double :

"J'ai souri de l'entendre et plus souvent pleuré."

— *D'après lui, où faut-il surtout l'entendre?*

Dans les Pyrénées (9-16).

— *Dans la scène décrite dans les 5ᵉ et 6ᵉ strophes, quelles seraient pour un témoin les sensations de la vue?*

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet d'un rocher
Et la cascade unit, dans une chute immense...

— *de l'ouïe?*

Souvent, un voyageur, lorsque l'air est *sans bruit,*
De cette *voix d'airain fait retentir* la nuit;
A ses *chants cadencés* autour de lui se mêle
L'*harmonieux grelot* du jeune agneau qui *bêle;*...
Son éternelle *plainte* au *chant de la romance.*

5. — *La partie épique du morceau comprend plusieurs scènes ou tableaux différents. Quels sont les personnages du premier tableau?*

Roland, Olivier, les Sarrasins.

— *Indiquez les détails qui montrent l'acharnement de la lutte,*

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui,
Il (Roland) reste seul debout,...
"Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des tor-
[rents..."

— *la bravoure de Roland,*

Il rugit comme un tigre et dit: "Si je me rends,
Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées..."

— *la terreur qu'il inspire.*

L'Afrique sur le mont l'entoure *et tremble encore.*

6. — *Que représente le deuxième tableau?*

L'armée de Charlemagne repassant les Pyrénées et entendant l'appel du cor.

— *Quels en sont les personnages?*

Charlemagne, ses preux, dont Turpin l'archevêque.

— *Pourquoi Charlemagne était-il sans crainte?*

Roland gardait les monts...

— *Quelle raison l'archevêque Turpin invoque-t-il pour déterminer l'empereur à suspendre sa marche?*

Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu...
(etc. vers 45-49).

— *Relevez, dans le 44e vers, un terme détourné de son sens ordinaire.*

"Amulettes". Au sens ordinaire, objets que certains fétichistes portent sur eux par superstition comme talisman; ici, objets sacrés : la croix, des reliques, des images pieuses.

— *Pourquoi le son du cor produit-il tant d'impression sur Charlemagne?*

Parce qu'il se dit que, si Roland appelle avec tant d'insistance à son secours, c'est qu'il est en danger de mort.

— *Citez une parole qui paraît au moins étrange sur les lèvres d'un archevêque.*

... (c'est) la voix étouffée
Du nain vert Obéron, qui parle avec sa fée.

— *Comment l'auteur fait-il ressortir les craintes qui agitent l'empereur?*

En en montrant *l'effet* dans ses gestes :

... se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière.
... son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.

7. — *Quels sont les éléments constitutifs du troisième tableau?*

La nuit tombe. Au loin fuient les Mores. Au premier plan, Charlemagne et ses preux revenus sur leurs pas et arrêtés sur les monts qui dominent Roncevaux. Turpin,

tourné vers le fond de la vallée, regarde ... Et il dit à l'empereur ce qu'il voit. Il voit là-bas deux cavaliers, l'un mort, l'autre expirant. L'un des deux élève encore dans sa main le cor d'ivoire qui vient de lui servir pour deux appels suprêmes.

— *Quels termes indiquent que c'est le soir?*

(Roncevaux) Des feux mourants du jour à peine se colore (67).

— *que Charlemagne est revenu à marches forcées?*

L'écume les blanchit (les chevaux)... (66).

— *D'après le poème, comment serait mort Roland?*

Ecrasé sous une roche noire (71).

8. — *Montrez que le récit qui précède a réellement les caractères de l'épopée (personnages héroïques, plus grands que nature;*

Roland, à lui seul, tient tête à l'armée sarrasine que sa vue fait trembler (31); sa clameur est comme le rugissement d'un tigre (34); la fanfare de son cor est telle qu'elle se fait entendre par delà les Pyrénées et la lueur de son épée brandie produit des éclairs dans le ciel (49).

Quant à Charlemagne, son inquiétude revêt des manifestations bien autrement puissantes que chez les humains ordinaires : "son front soucieux est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux".

— *éléments merveilleux;*

Les paroles de Turpin entrouvrent à l'imagination tout un monde surnaturel :

"... ce sont des âmes
Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes
... ou la voix étouffée
Du nain vert Obéron, qui parle avec sa fée."

— *tableaux pleins de grandeur*).

La grandeur des tableaux est faite de lignes simplifiées, tracées par une main naïve et enthousiaste :

... Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
... Qui marchait revêtu de housses violettes...

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux...
Tous deux sont écrasés sous une roche noire.

9. — *Comment se termine la rêverie du poète?*

Tout ce récit, né des suggestions du son du cor, s'achève aussi sur les suggestions tristes, provoquées par les appels de Roland :

Dieu! que le son du cor est triste au fond des bois!

10. — *Relevez, tant dans le récit épique que dans la rêverie qui l'encadre, des détails qui montrent la* couleur locale *de ce morceau.*

Ce sont surtout certains noms bien choisis qui donnent au récit sa couleur locale. Les noms propres géographiques (Frazona, Marboré, Roncevaux, ...) le situent dans l'espace. Certains noms communs (paladins, preux, pairs, destrier, cor d'ivoire) le situent dans le temps car ils se rapportent aux institutions et aux mœurs carolingiennes. Il n'est pas jusqu'à l'interjection : "Par Monsieur saint Denis" qui ne donne au récit l'air archaïque qui lui convient.

11. — *Quelle strophe préférez-vous pour la mélancolie qui s'en dégage?*

La première.

— *pour la cadence et l'harmonie?*

La sixième.

— *pour la vigueur du style?*

La septième.

— *Quelles sont celles qui expriment le mieux l'état d'âme du poète?*

La première, la deuxième, la septième.

12. — *Qu'est-ce qui fait la beauté du premier vers ?*

Pour le fond, les suggestions mélancoliques des mots : cor, soir, bois. Pour la forme, l'alternance des syllabes éclatantes : *ai, or, au,* et des syllabes sourdes : *on, oi,* donne au vers une valeur expressive.

— *du* 24e?

L'opposition des deux hémistiches : le premier, sourd; le deuxième, éclatant.

— *du* 27e?

L'interjection pathétique du 1er hémistiche.

— *du* 60e?

L'harmonie imitative. Le long verbe de la fin : *se prolonge* ... terminé par une muette laisse dans l'oreille un son qui subsiste encore après le mot prononcé et qui fait mourir le vers, comme le son du cor lui-même, dans un long silence.

— *du dernier?*

Il replonge et fait s'évanouir dans le rêve un récit né du rêve.

— *Quelle figure de style renferme le* 2e?

Une synecdoque : "La biche" pour "les biches".

— *le* 31e?

Une synecdoque : "L'Afrique" pour "les Africains".

— *Expliquez*: biche aux abois, paladins antiques, montagnes d'azur, saintes amulettes;

Biche aux abois. Une *biche* est dite *aux abois* quand elle est réduite par les chiens qui l'ont lassée et *qui aboient* autour d'elle.

Paladins antiques. V. le renvoi de la p. 165 du livre de l'élève.

Montagnes d'azur: qui baignent dans un ciel merveilleusement bleu (Rap. *la Côte d'Azur*, le littoral du sud-est de la France, ainsi nommé à cause de la pureté de son ciel.)

Saintes amulettes (voir question 6).

— *justifiez l'emploi des épithètes de* monts *dans le* 13e *vers.*

Gelés. Certains sommets des Pyrénées dépassent 9 000 pieds (le Vignemale, le Montperdu, la Maladetta) et sont couverts de neiges éternelles.

Fleuris. Les parties basses et les magnifiques vallées de cette chaîne (val de Luchon, val d'Aure, val de Campan, etc.) sont au contraire couvertes de verdure et de fleurs, et sont très fréquentées par les touristes. C'est au pied de cette chaîne, du côté français, près du val d'Argelès nommé dans le morceau, que se trouve Lourdes, le célèbre lieu de pèlerinage, avec son torrent le Gave (Vol. I, N. 56).

13. — *Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?*

Quelque chose de la poésie des vieilles *Chansons de geste* est passé dans ce morceau. On y retrouve le souffle épique de la *Chanson de Roland.* Les Français aiment beaucoup cette littérature héroïque qui exalte leur sentiment national, satisfait leurs instincts de bravoure et rappelle leur gloire passée. Mais ce morceau peut plaire aussi aux lecteurs de tous les pays : par les tableaux de nature qu'il renferme et par la mélancolie qui le pénètre, il charme toutes les âmes délicates et portées au rêve.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* roc.

roc : — Masse de pierre très dure, qui tient à la terre.
rocaillage : — Revêtement en rocaille. — Travail en rocaille.
rocaille : — Cailloux, coquillages qui ornent une grotte, une voûte, une salle.
rocailleur : — Qui travaille en rocaille.
rocailleux, euse : — Plein de petits cailloux.
rochage : — Phénomène qui se produit dans la coupellation de l'argent. — Action de rocher.
roche : — lat. pop. rocca. — Grande masse de pierre de même structure. — Pierre la plus dure, employée dans les constructions.
rocher : — Roc élevé, escarpé.
rocher : — Saupoudrer de borax deux pièces métalliques qu'on veut souder. — Mousser, en parlant de la bière qui fermente. — Se couvrir d'excroissances, en parlant de l'argent en fusion.
rocheux, euse : — Couvert de roches, de rochers.
érocher : — Débarrasser de roches.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **ouïr,** étonner; *un homonyme de* écho; *un antonyme de* **soucieux.**

ouïr : — lat. audire, entendre. — Entendre, recevoir les sons par l'oreille. — Ecouter, prêter l'oreille.

entendre : — lat. intendere. — Percevoir par le sens de l'ouïe. — Ecouter.

écouter : — lat. auscultare. — Prêter l'oreille pour entendre.

prêter l'oreille : — Ecouter.

étonner : — lat. pop. extonare, ébranler comme par un coup de tonnerre. — Frapper d'une vive commotion physique ou morale (Vieux en ce sens). — Surprendre par quelque chose d'extraordinaire. — S'étonner : être surpris.

surprendre : — Etonner. — Arriver à l'improviste.

s'ébaubir : — S'étonner grandement.

éblouir : — Origine germ. — Frapper les yeux par un éclat trop vif. — Surprendre.

ébahir : — Faire faire bouche bée à quelqu'un.

Homonymes :

écho (son répété) : — Ecot : tronc d'arbre, rameau imparfaitement élagué. — Ecot : quote-part de chaque convive.

Antonyme :

soucieux : — Insouciant.

3. — *Donnez des diminutifs de* **cascade, agneau.**

cascade : — Cascatelle.

agneau : — Agnelet.

4. — *Montrez la différence de sens entre* **suspendre sa marche** *et* **arrêter sa marche.**

a) **Suspendre sa marche :** — c'est l'interrompre momentanément.

b) **Arrêter sa marche :** — c'est cesser de marcher, le voyage étant terminé.

5. — *Citez quelques* verbes *et* expressions verbales *exprimant l'action de mourir; quelques* épithètes *qui pourraient caractériser la conduite de Roland.*

a) *Action de mourir* : — trépasser, s'éteindre, passer, décliner, perdre la vie, cesser de vivre, s'endormir du dernier sommeil, rendre le dernier soupir, quitter pour l'au-delà, trou-

ver la mort, rencontrer la mort, partir pour l'autre monde, avoir vécu, disparaître, voir l'éternité, quitter la terre, naître à la vie éternelle, etc.

b) *Quelques épithètes* : — grand, héroïque, sublime, courageux, hardi, désintéressé, fidèle, intrépide, vaillant, valeureux, preux, audacieux, etc.

---

52. Les Morts

1. — *Quelle est la nature de ce morceau?*

Une allégorie sur la vie humaine.

— *Dites brièvement ce que vous savez de son auteur.*

Cf. *Biographies,* fin du livre de l'élève.

2. — *Quelle en est l'idée maîtresse?*

La vie n'est qu'un court passage vers l'au-delà où sera fixée notre destinée.

3. — *Distinguez-en les différentes parties*:

a) *Leur passage en ce monde* (jusqu'à : "Des lieux inconnus ..."); b) *Les deux voix d'outre-tombe* (de : "Des lieux inconnus ..." jusqu'à : "Et, nous aussi, ..."); c) *Notre destinée* (dernier alinéa).

4. — *A quoi compare-t-il le temps?*

A un fleuve sur lequel nous sommes embarqués.

— *Justifiez cette allégorie*

Cette allégorie répond à une réalité manifeste : le temps passe, avec la rapidité et la continuité de l'eau qui coule. On dit d'ailleurs : le temps *s'écoule,* le *fleuve* du temps, le *cours* de la vie. L'image est si naturelle qu'elle est devenue classique, et Lamartine en particulier en a tiré dans le *Lac,* une strophe immortelle :

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,

Ne pourrons-nous jamais, sur l'océan des âges,
Jeter l'ancre un seul jour?

— *et relevez dans le morceau les termes qui s'y rapportent.*

Le fleuve du temps, ses bords, ces flots qui nous emportent, les rives s'évanouissaient, lieux où le fleuve se perd.

5. — *Montrez la raison d'être de ces mots du premier alinéa:* aussi, cette *terre.*

Aussi fait allusion à *notre propre* existence, à nous : *nous* passons; eux aussi ont passé.

Cette terre qui est devant nous : *notre* séjour maintenant, comme elle a été *le leur.*

6. — *Comment Lamennais rappelle-t-il que la terre est un lieu d'*épreuve?

"Pendant qu'ils passaient, mille ombres vaines se présentèrent à leurs regards; le monde, que le Christ a maudit, leur montra ses grandeurs, ses richesses, ses voluptés."

— *De combien de manières le monde cherche-t-il à séduire les hommes?*

De trois manières: par ses grandeurs, par ses richesses, par ses voluptés.

— *Citez les paroles de Notre-Seigneur auxquelles il est fait allusion.*

"Malheur au monde à cause de ses scandales." (*S. Matt.*, XVIII, 7.)

7. — *Relevez une antithèse dans chacun des deux premiers alinéas.*

1er *alinéa* : On entendit ... et puis l'on n'entendit plus rien.

2e *alinéa* : Ils les virent ... et soudain ils ne virent plus ...

— *Signalez, dans le troisième, une comparaison, une métonymie, une métaphore et montrez la justesse de ces images.*

Comparaison : "Semblable à un rayon d'en haut, une croix apparaissait pour guider leur course." Les enseignements du Christ sont en effet comme une lumière venue

du Ciel pour éclairer notre route. "Je suis la lumière du monde" (*S. Jean*, VIII, 12).

Métonymie : "Leur course" pour : "ceux qui sont emportés ainsi dans cette course". Par analogie avec : "guider la route de quelqu'un" pour : "guider quelqu'un qui marche sur la route".

Métaphore : "Une croix" pour le Christianisme. La doctrine chrétienne est en effet résumée excellemment dans le symbole de la croix. C'est une doctrine de sacrifice.

8. — *Remarquez l'effet produit, dans ce même alinéa, par la substitution de l'imparfait au passé simple.*

Alors que celui-ci ne fait que raconter, celui-là est pittoresque, il peint mieux à l'esprit, il marque une action qui dure, se prolonge. Ainsi l'apparition de la croix n'est pas transitoire; elle demeure. Citez d'autres exemples.

"Il y en *avait* qui *disaient* ... Et comme ils *disaient* cela, les rives *s'évanouissaient* ...

Il y en avait aussi qui *semblaient* ... *chantaient* ...

... *tous disparaissaient* ... ceux qui se *hâtaient* de passer ...

... une tristesse *était* dans leur cœur : l'angoisse *soulevait* leur poitrine, ... ils *pleuraient*."

9. — *Quels mots servent de transition entre les 3e et 4e alinéas?*

"Il y en avait qui ..."

10. — *De qui parle-t-on dans le 4e alinéa?*

Des incroyants.

— *dans le 5e?*

Des pieux fidèles.

— *Relevez une des assertions mensongères des premiers et réfutez-la.*

"Y a-t-il quelque chose après ce voyage rapide ? Nous ne le savons pas, nul ne le sait."

Dieu, lui, à tout le moins, le sait. Or, il nous a révélé par son Eglise, qui nous parle au nom de Jésus-Christ, les

vérités qu'il faut connaître sur cette vie future. Les preuves de la divinité de Jésus-Christ et de la mission de son Eglise remplissent les traités d'apologétique chrétienne. Si nous ne pouvions ajouter foi à ces preuves, ce serait à désespérer de la raison humaine. Dieu, qui nous a donné la raison, nous laisserait dans l'erreur sans recours. Or, Dieu, qui est la vérité même, ne peut nous tromper.

11. — *Exprimez en termes plus simples les idées de la première phrase du 5e alinéa,*

Il y en avait qui vivaient et mouraient dans des sentiments chrétiens.

— *puis montrez la justesse et la beauté des images qu'elle renferme.*

Ceux dont la vie est remplie par la pensée de Dieu, fermée aux dissipations du monde, Lamennais nous les représente fort justement sous la figure de ces âmes recueillies, occupées dans une conversation continuelle avec Dieu. Au soir de leur vie, quand, tournées vers le couchant, elles regardent mourir le soleil de leur existence, elles voient se lever à cet horizon le véritable soleil qui ne meurt pas, celui du jour éternel. Ces images sont non seulement fort justes, mais fort belles. Lamartine les a mises en vers magnifiques dans l'*Immortalité* (N° 47), où il se proclame "certain du retour de l'éternelle aurore" (vers 93) :

Et, dans le tourbillon au néant emporté,
Abattu par le temps, rêve d'éternité (75-76).

12. — *Comment Lamennais a-t-il indiqué que la mort vient soudainement et que personne ne peut lui échapper?*

"Entraînés pêle-mêle, jeunes et vieux, tous disparaissaient tels que le vaisseau que chasse la tempête."

13. — *Le 7e alinéa est peut-être le plus beau du morceau. Dégagez-en l'idée principale; commentez les principales images.*

La vie est pleine de tristesse.

L'angoisse soulevait leur poitrine. L'image est hardie. *L'angoisse* (latin *angustia*), resserrement, d'ordinaire

étreint ou comprime les voies respiratoires (Rap. *angine, anxiété*). L'inquiétude terrible qui les étouffe les contraint à des efforts qui dilatent visiblement leur poitrine.

Fatigués du travail de vivre. Ils sont au bout de leur course. Elle les a obligés à un long effort. *Travail* a ici le sens de fatigue. Le seul fait d'avoir vécu si longtemps les a fatigués, lassés.

Levant les yeux au ciel : regards de crainte ou regards d'espoir, appel de piété ou geste de délivrance.

— *Pourquoi le verbe* pleuraient *a-t-il été rejeté à la fin de la phrase?*

Pour laisser les lecteurs sous son impression.

14. — *Quelles sont ces deux voix d'outre-tombe?*

Celle des bienheureux, déjà au ciel, et celle des autres.

— *Montrez le contraste qu'elles forment.*

L'une est gémissante et crie au Souverain Justicier des regrets et des supplications. L'autre est joyeuse et chante, en l'honneur du divin Rémunérateur, des hymnes de reconnaissance et de louange.

En quels termes sont exprimées ces pensées: nul n'est irréprochable devant Dieu?

"Si vous scrutez nos iniquités, qui soutiendra votre regard ?".

— Seigneur, nous espérons en vous?

"Mais près de vous est la miséricorde et une rédemption immense".

15. — *Ne vous semble-t-il pas que Lamennais est ici incomplet? Que sont devenus ceux qui, voyant la croix, "ne la regardaient pas"?*

L'auteur ne nous le dit pas.

— *Pourquoi l'auteur n'en parle-t-il pas explicitement?*

Leur sort est fixé. Leur voix serait vaine.

— *Mais n'en est-il pas question d'une manière indirecte?*

Si, dans le "Où sont-ils ? Qui nous le dira ?" opposé à "Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !"

16. — *En quoi le dernier alinéa diffère-t-il des autres?*

Les autres sont impersonnels. Celui-là suppose de la part de l'écrivain un retour sur lui-même, une application de l'allégorie à son propre cas.

— *Pouvez-vous dire quelle devait être l'intention de l'auteur en écrivant cette page?*

Persuader les lecteurs de bien vivre afin de bien mourir, afin d'être comptés parmi ces heureux qui "meurent dans le Seigneur".

— *Montrez que cette parole*: Où sont-ils? Qui nous le dira? Heureux les morts... *est à la fois consolante et terrible.*

Consolante par l'évocation du bonheur de ceux "qui meurent dans le Seigneur";

Terrible par l'incertitude où l'on est de figurer parmi ces morts bienheureux.

— *Quel effet produit sa répétition à la fin de chaque alinéa?*

Un effet obsédant, d'une force étrange. Cette idée qui revient comme un refrain, comme un *leit-motiv,* fait circuler parmi tout le morceau la même pensée lancinante. Elle met aussi une unité visible dans les parties de la pièce, en les cousant ensemble d'un même fil.

17. — *Quels sentiments l'auteur a-t-il manifestés dans ce morceau?*

De crainte et d'espoir. De crainte : "Où sont-ils ? Qui nous le dira ?" Et d'espoir : "Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !".

18. — *Cette page, écrite dans le style* biblique, *c'est-à-dire dans un style grave et sentencieux,*

Quelques-unes des formules de ce style *"grave"* sont même expressément empruntées à la Bible : cf. renvoi 1 de la p. 172 du Livre de l'Elève. De même la formule sentencieuse du refrain : "Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!" est tirée de l'*Apocalypse* (XIV, 13) : *Beati mortui, qui in Domino moriuntur.*

La division du morceau en paragraphes brefs rappelle aussi les versets de la Bible.

Enfin le retour régulier du refrain : "Où sont-ils ? ... etc." rappelle des refrains semblables des chants bibliques les plus connus : le "Cantique des trois jeunes hommes" de Daniel (III, 57-88) ; le *"Benedicite"*, qui revient si fréquemment dans le bréviaire et que Lamennais avait dû réciter bien des fois, renferme une clausule uniforme : " ... *laudate et superexaltate eum in sæcula"*, par laquelle se terminent la plupart des versets.

— *se distingue spécialement par la grandeur des pensées et l'énergie de l'expression. Relevez quelques pensées fortes et profondes; faites ressortir l'énergie avec laquelle elles sont rendues.*

On entendit leur voix sur ses bords, et puis ... l'on n'entendit plus rien. L'antithèse, la répétition des verbes et le rapprochement des deux termes opposés donnent un relief puissant au tableau. Le passage qui suit est construit sur le même modèle : *Ils les virent* (les vanités du monde), *et soudain ils ne virent plus que l'éternité.* C'est encore l'antithèse, la succession rapide de deux tableaux opposés, qui donne leur caractère hallucinant aux formules que voici : *"Comme ils disaient cela, ... les rives s'évanouissaient".* — "L'œil fixé *sur le couchant*, tout à coup ils chantaient *une aurore* invisible."

19. — *Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?*

On dirait une page de l'Apocalypse: des visions grandioses, hallucinantes, obsèdent l'imagination de Lamennais. On le sent qui frissonne sous l'effroi des futurs jugements de Dieu. Songez qu'il mourut dans un silence farouche, sans que l'on puisse dire si son âme restait obstinée ou s'ouvrait au repentir. "Où est-il ? Qui nous le dira ?" Il semble qu'il ait décrit d'avance le drame de sa propre mort. Son éloquence si pathétique — qui remua si profondément ses contemporains — serait-elle donc restée sans vertu sur lui-même ? Pauvre grand écrivain !

20. — *De quelle façon la pièce se rattache-t-elle au genre lyrique?*

A la fois par la forme (strophes ou versets) et le ton (élévations d'une âme qui médite).

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **temps.**

temps : — lat. tempus. — Durée limitée. — Age, époque, siècle. — Moment. — Occasion.

tempo : — mot italien, employé pour noter les différents mouvements dans lesquels est écrit un morceau de musique.

temporaire : — lat. temporarius; de tempus, oris, temps. — Momentané, qui ne dure qu'un temps.

temporairement : — Pour un temps.

temporalité : — Autrefois, juridiction du pouvoir temporel d'un évêché, d'un chapitre, etc.

temporel, elle : — lat. temporalis; de tempus, oris, temps. — Qui a lieu dans le temps, par opposition à éternel. — Qui concerne les choses matérielles, par opposition aux spirituelles.

temporellement : — Durant un temps (peu us.).

temporisateur, trice : — Qui temporise.

temporisation : — Action de temporiser.

temporiser : — lat. tempus, oris, temps. — Retarder, différer avec l'espoir d'un meilleur temps.

temporiseur : — Synonyme de temporisateur.

tempête : — lat. tempestas; de tempus, temps. — Violente perturbation de l'atmosphère, surtout en mer.

tempêter : — Faire un grand bruit par mécontentement.

tempétueusement : — Violemment; en tempête.

tempétueux, euse : — Sujet aux tempêtes. — Qui cause les tempêtes.

contemporain : — Qui est de la même époque.

contemporanéité : — Simultanéité d'existence (peu usité).

intempestif : — lat. intempestivus; de in priv. et tempestas, saison. Qui n'est pas fait dans un moment opportun.

printemps : — lat. primus, premier, et de temps. La première des quatre saisons de l'année. Température douce comme celle du printemps. Année.

printanier, ière : — Qui appartient au printemps. Jeune, propre à la jeunesse.

contre-temps : — Evénement fâcheux, imprévu, qui nuit au succès d'une affaire. Action d'attaquer le son sur le

temps faible de la mesure ou sur la partie faible du temps.

tempérer : — lat. temperare, mélanger convenablement. Modérer, diminuer l'excès d'une chose.

température : — lat. temperatura, climat. Etat atmosphérique de l'air au point de vue de son action sur nos organes. Degré de chaleur. Fièvre.

tempérament : — lat. temperamentum, juste mesure. Etat physiologique, constitution particulière du corps. Constitution morale, ensemble des penchants.

tempérant : — Qui a la vertu de la tempérance; sobre.

tempérance : — lat. temperantia; de temperare, tempérer. Vertu qui modère les désirs, les passions. Sobriété dans l'usage des aliments et des boissons.

intempérant, e : — Qui a le vice de l'intempérance.

intempérance : — Vice opposé à la tempérance. Excès en tout genre. Trop grande liberté qu'on prend en parlant, en écrivant.

intempéré, e : — Déréglé.

chronologie : — du gr. khronos, temps, et logos, discours. Science des temps ou des dates historiques.

chronomètre : — du gr. khronos, temps, et metron, mesure. Instrument servant à la mesure du temps. Montre de précision, construite pour marquer le temps dans les observations marines.

chronographe : — du gr. khronos, temps et graphein, écrire. Instrument qui inscrit le temps.

synchronisme : — du gr. sun, avec, et khronos, temps. Etat de ce qui est synchrone, lequel se dit des mouvements qui se font dans le même temps.

parachronisme : — préf. para, contre, et khronos, temps. Faute de chronologie, qui consiste à placer un événement plus tard que l'époque à laquelle il est arrivé.

anachronisme : — du gr. ana, en arrière, et khronos, temps. Faute contre la chronologie. Erreur dans la date des événements. Chose non conforme aux mœurs d'une époque.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **gémissement, iniquité, miséricorde.**

gémissement : — Plainte douloureuse, inarticulée. — Plainte en général. — Lamentation.

plainte : — Gémissement, lamentation.

lamentation : — lat. lamentatio. — Plainte accompagnée de gémissements et de cris.

doléances : — lat. dolere, souffrir. — Plaintes.

iniquité : — lat. iniquitas. — Caractère de ce qui est inique, c.-à-d. qui blesse l'équité.

injustice : — Vice contraire à la justice, à l'équité.

déloyauté : — Manque de loyauté, manque de sincérité, de droiture, d'honnêteté.

traîtrise : — Caractère de traître. — Action de trahir. — Manquer honteusement de fidélité.

miséricorde : — lat. misericordia; de misereri, avoir pitié. — Vertu qui pousse à pardonner ce qu'on aurait le droit de punir. — Vertu qui porte à avoir compassion des misères d'autrui.

commisération : — Pitié, sentiment de compassion.

compassion : — lat. compassio. — Mouvement de l'âme, qui nous rend sensibles aux maux d'autrui.

magnanimité : — Grandeur d'âme; générosité.

3. — *Construisez une phrase pour chacune des acceptions de* aurore (*lat.* aurora).

a) **Lumière qui précède le lever du soleil.** — Le terrien se lève avec l'aurore.

b) **Commencement :** — Il faut servir le Seigneur dès l'aurore de la vie.

c) **Couleur d'un jaune doré :** — Il acheta des étoffes aurore.

d) **Le levant :** — Le ciel était de pourpre du couchant à l'aurore.

e) **Aurore boréale, aurore australe :** — Les aurores — boréales ou australes — sont d'autant plus remarquables que la région où on les observe est plus voisine de l'un ou l'autre pôle.

f) **Mythologie :** — Déesse du matin, chargée d'ouvrir au Soleil les portes de l'Orient. — L'Aurore fuyait : par la porte du Levant, ouverte par elle, bondissait, triomphant, l'astre du jour.

g) **Nom vulgaire des papillons du genre "autocharis".** — Les nénuphars étaient couverts d'insectes aquatiques et survolés par les aurores.

4. — ***Recherchez dans le texte de combien de manières a été exprimée cette pensée: "Ils moururent".***

Voici les principales :

Ils ont passé sur cette terre . . .
Ils ont descendu le fleuve du temps . . .
On n'entendit plus rien . . .
Ils ne virent plus que l'éternité . . .
Les rives s'évanouissaient . . .
Ils chantaient un jour qui ne finit pas . . .
Tous disparaissaient . . .

5. — ***Nommez les* objets *et les* actions *qu'évoque dans votre esprit une cérémonie funèbre.***

a) *Objets* : — le cercueil, le corbillard, la croix, les fleurs, les voitures, les assistants, les distinctions des porteurs, l'église, le catafalque, les cierges, l'autel, départ. — Cimetière, fosse, terre bénite, enterrement, souvenir, fleurs . . .

d) *Actions* : — la mise dans le cercueil, le dernier regard, la fermeture du cercueil, le départ pour l'église, l'arrivée à l'église, l'entrée, la levée du corps, le chant du service funèbre, le libera, le départ pour le cimetière, l'arrivée à la fosse, la descente du corps, l'enterrement, le retour à la maison, etc.

6. — ***Expliquez les expressions ci-après:***

mort naturelle : — mort qui résulte de la maladie ou de l'âge.

mort accidentelle : — mort qui arrive par accident, par hasard, qui n'est pas prévue.

mort violente : — mort causée par force, par accident.

mort civile : — privation des droits de citoyen.

mort éternelle : — la damnation, privation de la vie bienheureuse.

Lettre morte [1]**:** — "le tout est resté lettre morte" : sans réponse, sans effets, sans résultats.

Morte-saison : — Temps où, dans certaines professions, on a moins de travail, moins de débit qu'à l'ordinaire

Les ombres de la mort : — Les approches de la mort.

Avoir la mort dans l'âme : — Etre très peiné.

Mon âme est triste jusqu'à la mort (N.-S.) : — Mon âme est triste à l'excès.

---

1. Anglicisme (*dead letter*), au sens de *rebut*.

Etre mort au monde : — Se consacrer à Dieu dans un ordre religieux.

Il n'y va pas de main morte : — Il frappe rudement.

Le flot vient mourir sur le sable : — Le flot vient s'y arrêter lentement...

Je meurs tous les jours (S. Paul) : — Je m'approche chaque jour du moment de ma mort.

Dieu ne veut pas la mort du pécheur : — Dieu désire que le pécheur revienne à une vie meilleure.

La mort et le soleil ne peuvent se regarder en face : — La lumière solaire a une vertu curative. — Là où le soleil entre n'entre pas le médecin.

Le plus riche n'emporte qu'un linceul en mourant : — A la mort, tous les hommes sont égaux.

---

53. Mes vieux pins

Lemay, l'auteur de ces vers, est un poète de chez nous. Né en 1837, à Lotbinière, il mourut en 1918. Il excelle à peindre des tableaux rustiques. Rappelons-nous ses scènes de fenaison (Vol. I, p. 192) et de moisson (p. 385). Ici, c'est encore à la campagne qu'il demande son inspiration, puisqu'il va chanter les vieux pins.

Quatre strophes, quatre parties : 1° *vieux pins, toujours debout vous semblez éternels;* 2° *rigides comme nos ancêtres;* 3° *la lumière dans vos branches est belle;* 4° *et elle nous fait rêver au ciel.*

1re strophe. (*Fond*) N'avez-vous jamais vu quelque vieux pin sur la montagne ? Il semble qu'il est là depuis toujours. Il se dresse fièrement là-haut comme un géant invincible. Nous n'étions pas encore au monde qu'il existait déjà, lui. Et, quand nous ne serons plus, il continuera à se dresser à la même place, il fera le même geste de tendre ses branches et il chantera les mêmes chansons.

Entre ces arbres si forts, et pour ainsi dire éternels, et l'être humain si faible et si éphémère, quel contraste ! Ce

contraste douloureux éveille en nos cœurs de la tristesse. Et cette tristesse, produite par le sentiment de notre destin fragile, est proprement la mélancolie.

Or, ces observations diverses que la vue des pins nous suggère si naturellement, voyez avec quel art le poète Lemay les note en sa première strophe et quel relief elles prennent dans ses vers !

O vieux pins embaumés qui chantez à la brise,
Debout sur les coteaux comme de fiers géants...
Vous étiez avant moi sur la rive où je pleure
Et, quand j'aurai quitté ce monde que j'effleure,
Vous chanterez encor avec les océans...

(*Forme*) L'auteur, en vrai poète, anime, personnifie les pins. Il les interpelle (*O vieux pins ...!*) Il leur prête des qualités de personnes vivantes : *vieux, debout, fiers géants, chantez, nudité, bras tendus.*

Notez l'heureux choix du verbe *effleure* qui convient bien à la brièveté de notre passage sur la terre. Notez le rapprochement heureux des *océans* et des *pins,* qui chantent tous les deux une chanson éternelle :

Vous chanterez encor avec les océans...

Ce vers est immense et prolonge longuement ses résonnances dans notre imagination.

Notez enfin l'antithèse des expressions *immortel* et *"qu'un souffle pulvérise"* :

Avec l'homme immortel qu'un souffle pulvérise.

Il est immortel par son âme, mais son corps (qui seul nous intéresse ici) est fragile et éphémère en comparaison des pins.

2e strophe. (*Fond*) La vue des pins, qui restent si fermes et si droits même dans l'orage, qui baignent leurs cimes dans l'azur, dont le cœur retentit sans cesse de la céleste chanson des oiseaux, cette vue suggère au poète une pensée morale. Il se dit que ces vieux pins ressemblent à nos ancêtres, fermes aussi et inflexibles dans leur devoir ; leur rectitude ne craignait rien des orages de la vie, qui ne la brisaient point, tandis que nous, hélas ! ...

Vos troncs fermes et droits résistent à l'orage.
Quand je vois autour d'eux tant d'arbres se briser,
Ils me font souvenir des hommes d'un autre âge.

Leurs âmes habitaient les hauteurs; elles étaient sereines joyeuses, et ne réfléchissaient, comme un pur miroir, que de nobles pensées.

(*Forme*) Cette seconde strophe est proprement une merveille. Il faudrait la commenter vers par vers pour en faire apparaître les intentions morales partout cachées. Notez, par exemple, les suggestions d'innocence et de joie morale contenues dans les expressions *"front pur, soirs calmes, chants joyeux, le lac, brillant mirage"*.

3e strophe. (*Le fond*) Le soir, quand l'or du crépuscule nimbe le front des pins, la terre nous paraît plus belle, parmi ces splendeurs finissantes. Et nous nous attachons d'autant plus à ces merveilles qu'il va falloir les quitter. Les quitter ! Et voilà que le cœur du poète est envahi de nouveau par la mélancolie :

... La terre
Me paraît toute belle! O l'étrange demeure!
Et pourquoi l'aimer tant puisqu'il faut que l'on meure?...

Et il songe au lendemain de la mort : "J'ai soif de l'inconnu, de son profond mystère."

(*La forme*) Remarquez l'heureux choix des verbes : *dorent, descend,* dans les vers 23-24 et 32-33.

4e strophe. (*Le fond*) La lumière, venue du ciel à travers les branches, invite le poète à songer à Dieu, à espérer en Lui.

(*La forme*) Remarquez la belle image du vers 39. La pâle lumière des étoiles (que Chateaubriand comparait à une gerbe renversée dont le pinceau est tourné vers la terre[1]), le poète la compare ici à un flot d'argent qui s'écoule d'urnes renversées situées dans les profondeurs invisibles du ciel.

---

1. Vol. I, p. 164, dernière ligne.

(*Remarque générale*) Dans chaque strophe, les deux derniers vers répètent les deux premiers. En outre, ces vers, qui encadrent la strophe, en indiquent aussi le thème général. Chaque strophe forme ainsi une petite unité lyrique bien définie. A noter une structure semblable, mais pour l'ensemble de la pièce, dans *Le Cor* de Vigny (N° 51).

---

54. Sur une tombe

La fille de V. Hugo, Léopoldine, avait péri accidentellement dans la Seine en 1843. La pièce présente est remplie de ce souvenir douloureux. Elle fait partie du recueil des *Contemplations,* paru en 1856, mais fut composée en 1847, quatre ans après l'accident.

(*Thème général du morceau*) : La résignation à la volonté de Dieu.

(*Division*) : Huit strophes.

1re strophe. (*Fond*) Quatre années ont passé sur le deuil du poète. L'apaisement s'est fait dans son âme : *"Je vous porte, apaisé,* les morceaux de ce cœur ..." Dans les premiers moments, le coup avait été si rude que le pauvre père avait cru ne jamais pouvoir s'en remettre :

> Oh! je fus comme fou dans le premier moment,
> Hélas! et je pleurai trois jours amèrement [1].

(*Forme*) *Les mots. Père* : exprime ici la confiance du poète. — *Apaisé* : notez l'heureuse place du mot, à la rime, où il s'oppose à *brisé.*

(*Les images*) *Morceaux* répond à *brisé.* — *Tout plein de votre gloire* : expression biblique. Instinctivement, le poète, pour exprimer sa religieuse confiance, emprunte aux livres sacrés ses formules. Nous retrouverons, au cours des strophes qui suivent, bien d'autres expressions bibliques.

---

1. *Les Contemplations.* Livre Quatrième, IV.

2e strophe. (*Fond*) Le poète raisonne ici sa confiance. Pourquoi doit-il se résigner ? Parce que Dieu est bon et qu'Il sait mieux que nous ce qu'il nous faut.

(*Forme*) *Les mots.* Simplicité voulue : *êtes, faites.* Notez l'accumulation des épithètes dans le 2e vers. Le poète s'excite à la confiance par un surcroît d'arguments. — Expressions bibliques : — *Dieu vivant. Vous seul savez ce que vous faites*[2]. — *L'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent*[3].

Antithèse : "*Vous seul savez*" s'oppose à : "*L'homme n'est rien.*"

3e strophe. (*Fond*) La pensée du ciel. La vie n'est qu'un passage.

(*Forme*) Antithèses : *Ferme* et *ouvre; terme* et *commencement.*

4e strophe. (*Fond*) Même pensée que dans la strophe précédente, développée par les mêmes moyens.

(*Forme*) *Mots.* Simples. Répétitions (je conviens ...) et accumulations (l'infini, le réel, l'absolu) qui donnent une force singulière à l'expression. — *Père* : terme de confiance, comme dans la première strophe. — Notez le parallélisme heureux des hémistiches du vers 15:

Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste...

5e strophe. (*Fond*) Fait suite à la pensée du vers 16. Sorte de paraphrase du *Fiat voluntas tua.* Comment ne pas rapprocher cette résignation du poète de celle de Veuillot, bénissant la main qui le frappait (voir Vol. II, N. 10) ?

(*Forme*) Notez le parallélisme des hémistiches dans le vers 19 et l'heureux rejet du vers 20 : *Roule à l'éternité.* Un long silence d'angoisse suit ce dernier mot mis en si bonne place à la fin du vers.

---

2. *"Ils ne savent pas ce qu'ils font"* avait dit Jésus sur la Croix. La parole de Jésus est seulement retournée.

3. Adaptation de Saint Matthieu, XI, 7 : "Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? Un roseau agité par le vent ?"

6e strophe. (*Fond*) Paraphrase d'un verset de l'Epître aux Hébreux (XIII, 14) : "Nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente".

(*Forme*) Antithèse : *possède* et *retire.*

7e strophe. (*Fond*) Toujours le néant de l'homme et la résignation à la volonté de Dieu. Cette idée du néant de l'homme revient comme un *leit-motiv* à travers les strophes de cette pièce :

Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent (2e *strophe*)
(Vous seul) Possédez l'infini, le réel, l'absolu (4e *strophe*)
Rien ne lui fut donné dans ses rapides jours (6e *strophe*)
Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient (7e *strophe*)

Musset, lui aussi, dans des strophes immortelles, s'encourage à l'espérance, en se disant que Dieu est tout et que l'homme n'est rien. Voyez à la page 153 :

Créature d'un jour, qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir?...
A qui perd tout, Dieu reste encore,
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas.

(*Forme*) Répétitions voulues : Voir, voient. Sont, soient. J'en conviens, j'en conviens.

8e strophe. (*Fond*) Le rôle de la douleur dans la vie chrétienne.

(*Forme*) *Vos cieux* : qui sont votre demeure, où vous êtes loin des hommes et du spectacle de leurs douleurs. — *Azur immobile et dormant* : en deux mots, le poète nous fait entrevoir l'infini des cieux. *Immobile* s'adresse plutôt aux yeux et *dormant* à l'oreille : silencieux et muet. Cf. le cri d'effroi de Pascal devant le ciel étoilé : "Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie". Notez la place heureuse de *immobile* après la césure. — *La douleur de l'homme entre comme élément* : le poète donne corps et figure à l'abstrait qui devient une réalité concrète. Dieu lui apparaît ici comme une sorte de grand alchimiste qui a besoin de la douleur humaine pour ses combinaisons mystérieuses et pour la marche du monde.

Remarque générale. (*Fond*) C'est surtout par l'imagination que V. Hugo excellait. (Cf. *La pieuvre*, Vol. I, N. 3, *Eveil des cloches*, Vol. I, N. 47, *La conscience*, Vol. II, N. 77, *Waterloo*, Vol. II, N. 80). Mais il ne manquait pas non plus de sensibilité, *Les Pauvres Gens*, Vol. II, N. 81. Son émotion est particulièrement sincère quand il chante l'enfance, la famille. La mort de sa fille fut une des plus grandes douleurs de sa vie : il en demeura comme atterré. Cette douleur a inspiré la pièce admirable qui fait l'objet de notre explication.

(*Forme*) *Vocabulaire.* Hugo se sert ici de mots très simples. Toute affectation de langage eût été déplacée dans l'expression d'une telle douleur. Mais avec les mots de tout le monde, par sa façon de les combiner, de les placer, il obtient des effets auxquels bien peu pourraient prétendre. On songe au mot piquant de Pascal : "Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont on joue l'un et l'autre; mais l'un la place mieux".

(*Rythme*) De l'avis de tous les critiques, V. Hugo possède au plus haut degré l'art de s'exprimer par des phrases musicales, et d'associer intimement le son à la pensée et au sentiment. Sa science rythmique est presque infaillible. Elle se montre, en particulier, dans la pièce qui nous occupe, non seulement dans le détail de chaque vers, mais dans le choix même des strophes. A une strophe unie, grave, austère, faite de quatre alexandrins, succède une strophe composée de vers inégaux : la disparité du rythme traduit les mouvements mêmes de la douleur du poète, tantôt calme, sereine, tantôt sanglotante, agitée.

---

55. Aux jeunes gens

Victor de Laprade demande à la religion le meilleur de ses inspirations. Son œuvre est généreuse, remplie de nobles pensées morales. La forme, nous le verrons, laisse parfois à désirer; aussi n'est-il qu'un poète de second

ordre. Mais c'est par le fond surtout que valent ses vers : la lecture en est bienfaisante.

(*Idée générale*) Le poète invite la jeunesse à chercher l'idéal.

Quatre parties : 1° *Exhortation générale à l'idéal;* a) *Respectez votre jeunesse* (1re strophe); b) *Détournez-vous des passions* (strophes 2 et 3); c) *Le poète vous servira de compagnon et de guide* (strophes 4 et 5).

2° *L'idéal ? cherchez-le, non pas dans les bas-fonds* (strophe 6), *mais sur les cimes* (vers 21-40).

3° *Cherchez-le dans les œuvres des penseurs et des historiens* (vers 41-48).

4° *Cherchez-le plus haut encore, en Dieu* (v. 49-60).

(*Remarques sur le fond*) Les vers 21-24 doivent être entendus au sens figuré autant qu'au sens propre. Les *"landes"*, ce sont les régions d'en bas, où l'on est moins près du ciel, moins près de Dieu, où l'on ne cueille que de "folles guirlandes", c'est-à-dire les fleurs vaines des plaisirs. Le *"printemps"*, dont il est parlé dans la strophe, signifie notre jeunesse, comme plus bas *"l'automne"* désigne le déclin de notre vie.

Les *"chênes"* majestueux et forts de la montagne (v. 35) s'opposent aux vaines fleurs des landes. Ces chênes évoquent, aux yeux du poète, la force morale et l'élan vers Dieu. Leur symbolisme est pareil à celui des vieux pins de Lemay (N° 53) :

> Vos troncs fermes et droits résistent à l'orage
> Et donnent à la nue un front pur à baiser (vv. 15-16).

Dans une description fameuse, *La Mort du Chêne,* qui est peut-être la page la plus connue de son œuvre, Laprade a justement chanté cette beauté et ce symbolisme moral des chênes :

> Quand l'homme te frappa de sa lâche cognée,
> O roi, qu'hier le mont portait avec orgueil,
> Mon âme, au premier coup, retentit indignée
> Et dans la forêt sainte il se fit un grand deuil.

Remarquons enfin que les diverses parties du poème sont disposées en progression croissante : cherchons l'idéal vers les cimes matérielles, vers les cimes intellectuelles, plus haut encore, vers Dieu.

(*Remarques sur la forme*) Le *vocabulaire.*

Beaucoup de mots, outre leur sens propre, ont ici un sens moral : par exemple, le *désert,* du v. 32, signifie sans doute la solitude des cimes, mais aussi l'éloignement du monde corrupteur :

Montons pour respirer la *pureté* sauvage,
L'héroïque vigueur qu'on retrouve au désert.

Sommets (33) : les hauteurs matérielles des cimes, et morales de l'idéal. — *Lumière* (33) : matérielle, qui vient du soleil plus proche, et morale, qui vient de Dieu. — *Bruni* (34) : par le soleil et par l'effort. — *Beauté première* (35) : au sens propre et au sens figuré, d'un être qui s'est gardé sans souillures. — *Le chant des sirènes* (vers 55) : l'appel des plaisirs (Rappelez-vous ce qu'étaient les sirènes).

Signalons maintenant quelques imperfections de ce vocabulaire :

1° Des mots et des expressions vagues: *Tout ce qui* (15). *Toute chose* (16). *Tout ce que* (40).

2° Ou impropres : "Rayonne *un éclair* ... (16) ; "Imprégnez-vous *d'un souffle* ... (36)"; "Lancez vos cœurs *inassouvis* (52)"; "Moissonner ... dans un infini qu'on *n'épuise* jamais (42)".

La syntaxe. Des parallélismes heureux:

Avec le bruit du vent et l'odeur des ravins (38).
Où le bruit de la terre, où le chant des sirènes (55).

Des répétitions énergiques : *Aimez* ... *aimez* (1). — *Portez-la* ... *Portez-la* ... (3-4). — *Avec vous* ... *avec vous* ... (17). — *Des ailes* ... *vos ailes* ... (17-18). — *Plus haut* (répété six fois dans les trois dernières strophes). Mais quelques inversions forcées, gauches, qui rendent la phrase obscure. Voyez par exemple les vers 37-42 : "Quand vous aurez senti couler *dans votre âme*".

Ce dernier complément : *dans votre âme ...* est trop loin du verbe dont il dépend. Voyez aussi le v. 50, qu'il faut relire deux fois pour en saisir le sens :

Au réel trop étroit par votre essor ravis.

(*Impression générale*) Ces légères imperfections de détail ne retiennent guère notre attention. La pièce abonde en beaux vers bien venus, purs de forme et de pensée, jaillis çà et là comme des lis. Le lecteur, ravi, cueille en passant la précieuse gerbe de ces fleurs dont il aimera toujours à respirer le parfum :

Portez-la devant vous comme un calice d'or (4).
Votre âge a des devoirs plus doux que le plaisir (12).
Venez vers ces sommets inondés de lumière:
L'extase y descendra sur votre front bruni (33-34).
... Montez, montez encore
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu! (59-60).

---

56. Le jugement dernier

Gilbert, contemporain de Jean-Baptiste Rousseau (paraphraste des *Psaumes* qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme Jean-Jacques) et de Lefranc de Pompignan[1] (voir p. 190), s'est comme eux beaucoup inspiré de la Bible et en particulier des Psaumes. D'ailleurs, au XVIIIe siècle, les poètes lyriques se répartissent en deux groupes opposés : les lyriques sacrés, dont nous venons de parler, et les poètes légers, comme Parny, qui représentent dans leurs vers le style Louis XV.

Trois parties : 1° *Avant le Jugement* : le cataclysme cosmique (strophes 1 et 2) ;

2° *Le Jugement* (strophes 3 à 9) : *a*) Le tribunal (vers 18-25) ; *b*) La résurrection des morts (26-33) ; *c*) Les réprouvés (34-59) ; *d*) Les élus (60-73).

---

1. Dont les *Poèmes sacrés* ne purent survivre à la terrible boutade de Voltaire : "Sacrés ils sont, car personne n'y touche."

3° *Après le Jugement* (strophes 10 et 11). Réflexions du poète sur : *a*) la destinée des méchants (74-83) ; *b*) des justes (84-90) ; *c*) l'éternité (91-93).

(*Remarques sur le fond*) Gilbert s'efforce de peindre la scène du Jugement dernier d'après les données de la tradition et des Saintes Ecritures (notamment d'après saint Matthieu, XXIV; 1re Ep. aux Corinth., XV, 52; 1re Ep. aux Thessal., IV, 15; Apocalypse, XX, 12-15).

Notre séjour terrestre étant un séjour d'épreuve, la justice de Dieu y est tempérée par sa bonté. Mais, l'épreuve une fois terminée, la justice divine s'exercera implacable. Le poète revient par trois fois sur ces idées, très conformes en effet aux enseignements de la foi :

Et la Religion, mère autrefois sensible,
S'arme d'un cœur d'airain contre ses fils ingrats (24-29).
De la chaîne des ans les jours de la clémence
Sont enfin retranchés (53-55).

L'Eternel a brisé son tonnerre inutile (91). Entendez : *désormais inutile,* car toute justice est rendue.

Observons néanmoins que le poète semble enclin au rigorisme. Il appartient à une génération où le jansénisme compte encore bien des partisans : il adopte sans réserve l'opinion du petit nombre des élus (vers 69-73). Il insiste sur la destinée des coupables plus que sur celle des justes. En réalité, justice veut dire justice et non rigueur : il sera rendu à chacun selon ses œuvres, ni plus ni moins. Un verre d'eau ne restera pas sans récompense.

Gilbert situe à Sion (vers 34) la scène du Jugement, que la tradition — sans que ce détail soit de foi — place dans la vallée de Josaphat [1]. Sans doute entend-il Sion dans un sens large, pour : pays de Sion.

Dernière remarque. Les vers 28-29 demanderaient de longs éclaircissements. Les corps avec lesquels nous ressusciterons seront, comme dit saint Paul, des corps "spiritualisés".

---

1. D'ailleurs, si le fait même du jugement est certain, les modalités de ce jugement, les détails de la mise en scène ne sont pas tous articles de foi.

(*Observations sur la forme*). — *Vocabulaire.* — *Séditieux* (v. 10) s'explique par *révolté* du vers précédent. — *Lyre* (v. 61) : l'instrument poétique par excellence. — *Volupté* (v. 62) : mot impropre ; on attendrait "bonheur" ou "félicité".

(*Style*) Le morceau commence par une interrogation oratoire : *Quel bruit s'est élevé?* Il se continue sur ce ton oratoire. L'auteur développe son sujet à l'aide de toutes les ressources de la rhétorique.

(*Emploi des figures*). — Trop de rhétorique. Toutes les figures de mots et de pensée, qui encombrent les traités de rhétorique, sont assemblées dans ses vers : interrogations [2], interjections [3], interpellations [4], métaphores [5], synecdoques [6], périphrases [7], hyperboles [8].

Il abuse en particulier de l'énumération facile (vers 36 ; 40-43 et 78-81). Quelques épithètes heureuses : les airs *épouvantés* (4) ; *froid* repos (30).

(Les morts) en désordre s'avancent,
Pâles et *secouant la cendre des tombeaux* (33).

Remarquez le relief donné à *pâles* par le rejet. Mais trop d'épithètes de nature, banales, quelconques, sentant

2. Sept.

3. Treize points d'exclamation.

4. Tremblez, humains (18). Coupables, approchez (52). Fuyez, pécheurs (63).

5. Et quelles métaphores ! La Foudre sur *son char de feu* (3). Un cœur *d'airain* (25). *Le sein de l'ombre* (31). *L'ange de la Mort* (58). J'allais oublier la faux et les ailes du temps (92). Métaphores usées, dont il use et abuse.

6. *L'or* et le *diadème* (pour : la richesse et la puissance) (20). Le singulier pour le pluriel (vers 36). L'abstrait pour le concret (*l'innocence,* pour : les innocents, v. 55). La partie pour le tout (*fronts* couronnés, pour : *têtes* couronnées) (73) Etc.

7. Les vents *déchaînés* : échappés de leurs fers (6). — *Le traître* : ce guerrier perfide qui vendit sa patrie en un jour de combat (42-43). — *Les hommes* : les enfants de la terre (7).

8. Astres *teints de sang* (5). — *Battre les cieux* (11). — *Je nage en des flots de clarté* (60).

leur fausse élégance : la trompette *souriante,* la foudre *dévorante, l'horrible guerre,* la nuit *profonde,* etc., etc.

(*Impression générale*) Bref, cette pièce de vers sent trop sa rhétorique. Elle révèle plus d'application que d'inspiration, plus d'art que de sentiment et même plus d'artifice que d'art véritable. Le poète fait des efforts manifestes pour hausser le ton à la hauteur de son sujet. Mais il n'aboutit qu'à la grandiloquence, à la boursouflure.

L'ETERNITE (p. 185)

La pièce de V. Hugo, sur le même sujet, révèle aussi chez son auteur une connaissance minutieuse des figures de la rhétorique (exclamations, interrogations, etc.) et une grande habileté à les mettre en œuvre. Cette habileté technique est proprement l'*art,* que l'on oppose d'ordinaire à l'inspiration. Hugo excelle en effet par son *art,* par sa connaissance du métier de poète. Mais il a aussi une inspiration puissante. Il n'est pas seulement grand artiste, il est encore grand poète. Voyez quelle splendeur d'images! et d'images évocatrices, qui enferment en un mot, ou en un vers, tout un tableau !

Les races à grands flots *se heurtant dans la nuit* (9)
Les rois *se courberont sous le vent de son aile* (14).
Son souffle *remuera* la poussière des morts (18).

Non moins que l'œil, l'oreille trouve son compte dans ces vers. V. Hugo sait jouer, avec un art consommé, des sonorités graves :

Dieu vous dénombrera d'une voix solennelle,

ou éclatantes :

La trompette, sept fois, sonnant dans les nuées.

Il sait mettre en valeur les mots importants :

Poussera jusqu'à lui — *pâles, exténuées...*

Le renvoi de ces deux épithètes après la césure leur donne un relief saisissant. Voyez aussi la place de choix donnée à ces deux mots : *L'éternité ! L'éternité !* Renvoyés tout à la fin de la pièce, ils ouvrent à l'imagination un champ de méditation illimité. Notez enfin que ce mot d'*éternité*

s'oppose à *heures* du vers précédent. Hugo aime à opposer ainsi les mots en de savantes antithèses :

Jours d'éternels *tourments!* jours d'éternel *bonheur!* (3)
Resplendissant d'*éclairs*, de *rayons*... (4)
Et la porte *céleste* et la porte *infernale*... (11).

Cette pièce n'est même au fond qu'une large antithèse développée, puisqu'elle repose tout entière sur le contraste entre la mort et la résurrection, entre le Temps et l'Eternité, entre la destinée des bons et celle des méchants.

Hugo, qui avait l'imagination prodigieusement vibrante, gardera toujours l'impression de ces scènes pathétiques. Nous retrouverons, tout le long de son œuvre, l'évocation du jugement dernier [1].

Et c'était le clairon de l'abîme. Une voix
Un jour en sortira qu'on entendra sept fois...
Le front mystérieux du Juge apparaîtra...
(L. des S., *La trompette du Jugement.*)

Tout à coup, au plus noir du ciel mystérieux,
On entendra le bruit que font deux mains frappées...
L'archange porte-glaive, immense, apparaîtra.
Les méchants trembleront comme un vaisseau qui sombre,
Mais Dieu dira: Trop tard!...
(*Fin de Satan.*)

Le plus haut attentat que puisse faire un homme,
C'est de lier la France et de garrotter Rome.
Dès que ce grand forfait est commis, point de grâce;
La Peine, au fond des cieux, lente, mais jamais lasse,
Se met en marche et *vient*...
(*Les Chât.*, p. 221, nov. 1852.)

Quelqu'un te vengera, pauvre France abattue,
Ma mère! *et l'on verra la parole qui tue*
Sortir des cieux profonds.
(*Joyeuse vie*, *ibid.*, p. 134, janvier 1853.)

1° *Apparitions soudaines.*

Alors la face immense et calme apparaîtra
(*Les Contemp.*, *Magnitudo parvi.*)

---

1. Surtout à partir de 1852, au temps de son exil, les apparitions soudaines et les coups de clairon soudains abondent dans son œuvre, utilisés surtout à des fins satiriques.

Je voyais, au-dessus du livide horizon,
Trembler le glaive immense et sombre de l'archange.
(*Ibid.*, *Les malheureux.*)

2° *Coups de clairons soudains.*

Mais les fêtes cessent
Si soudain, le soir,
Des *clairons* se dressent
Sur l'horizon noir.
(Années fun., *Coups de clairon.*)

... Entendant *le clairon* du jugement qui sonne,
Tous ces assassinés s'éveillaient brusquement.
(Les Chât., *Nox*, p. 19.)

Tout à coup, *un clairon* jette au vent: République!
(*Les Chât.*, 346.)

Peuple, le *clairon* sonne aux quatre coins du ciel.
(Les Chât., *La carte d'Europe.*)

Et ses paroles qui menacent,
Ses paroles, dont l'éclair luit,
Seront comme des mains qui passent,
Tenant des glaives dans la nuit.
... Elles feront frémir les marbres,
... Et si ceux qui vivent s'endorment,
Ceux qui sont morts s'éveilleront.
(*Les Chât.*, p. 30.)

LA DESTINEE DES MECHANTS (p. 186)

Ce contraste, que nous venons de souligner dans les vers de V. Hugo, fait aussi en grande partie l'intérêt de ceux de Racine, cités à la p. 186. Remarquez en particulier l'opposition saisissante de la 1re strophe et des trois autres :

1re STROPHE.	TROIS DERNIÈRES STROPHES.
Rions, chantons...	Qu'ils pleurent... C'est à nous de chanter...

Remarquez aussi les oppositions de mots, à l'intérieur même de ces trois dernières strophes : *Que leur restera-t-il? Ce qui reste d'un songe* (15). Pendant que le pauvre... goûtera la douceur... Ils boiront dans la coupe affreuse ... (19-20).

Une dernière remarque. Les trois petits vers qui terminent la pièce la prolongent aussi comme des échos. Ils font écho en effet à la voix précédente.

3e STROPHE (15-17)

... *songe*
Dont on a reconnu *l'erreur.*
A leur réveil, *ô réveil plein d'horreur!*

4e STROPHE ET DERNIÈRE.

O *réveil plein d'horreur!*
O *songe* peu durable
O dangereuse *erreur!*

---

57. La poésie lyrique dans la Bible et les offices de l'Eglise

REMARQUES DIVERSES

Les Psaumes ont été bien souvent traduits ou paraphrasés en vers français depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Les traductions de Jean-Baptiste Rousseau et de Lefranc de Pompignan au XVIIIe siècle furent très goûtées de leurs contemporains : elles étaient encore lues au début du XIXe siècle et leur influence est visible dans certaines *Odes* de V. Hugo et dans les *Harmonies* de Lamartine.

L'omniprésence de Dieu. — V. Hugo a largement interprété ce passage du psaume 138, dans une pièce de la *Légende des siècles,* "La Conscience", pièce citée plus loin : N° 77.

La vision d'Ezéchiel. — Lamartine et Victor Hugo se sont l'un et l'autre essayés à leur tour à rendre cette impressionnante vision, l'un dans "La Poésie sacrée" des *Méditations,* l'autre dans une pièce des *Contemplations* :

L'Eternel emporta mon esprit au désert.
D'ossements desséchés le sol était couvert.
"Ossements desséchés, insensible poussière,
Levez-vous, recevez l'esprit et la lumière!
Esprit, soufflez sur eux du couchant, de l'aurore,
Soufflez de l'aquilon, soufflez." Pressés d'éclore,

Les restes du tombeau, réveillés par mes cris,
Entrechoquent soudain leurs ossements flétris.
Leurs os sont rassemblés et la chair les recouvre!
Et ce champ de la mer tout entier se leva,
Redevint un grand peuple et connut Jéhovah.
(LAMARTINE, *Médit.* La Poésie sacrée.)

Comment naît un peuple? Mystère!
A de certains moments, tout bruit
A disparu...
Le désert blême est plein de pierres.
Ezéchiel! Ezéchiel!
Mais un vent sort des cieux sans bornes,
Grondant comme les grandes eaux,
Et souffle sur ces pierres mornes,
Et de ces pierres fait des os;
Et le vent souffle et souffle encore
Sur ce triste amas agité,
Et de ces os il fait des hommes,
Et nous nous levons et nous sommes,
Et ce vent, c'est la liberté.
O formidable vision...
Le désert devient ossuaire,
Et l'ossuaire, nation.
(HUGO, *Contemp.* Les Mages.)

---

58. Notre langue

1. — *Reconstituez le plan de cet hommage à notre langue.*

Le plan semble être celui-ci : *a*) caractères de notre langue; *b*) son transport au Canada; *c*) sa conservation chez nous; *d*) vœu.

Seulement, la strophe 7 devrait être la 5e et la 8e être la 6e.

2. — *Essayez d'appliquer à cette langue les traits un peu flous qui servent à Chapman à la dessiner.*

Les quatre premières strophes, plus la 7e, peuvent se ramener à ceci: par ses caractères intérieurs, le français,

apparenté au latin et au grec, exprime à la fois les pensées les plus vigoureuses et les sentiments les plus tendres avec une clarté sans égale; dans sa vie extérieure, il est la langue de la civilisation et de ses agents principaux, la prière ou apostolat catholique, la science ou la culture.

3. — *Quels échos, d'après la 2e partie, a-t-elle éveillés sur nos bords? Fut-elle vraiment la première au pays du Meschacébé et à qui cette mention se rapporte-t-elle?*

Elle a transformé en pays civilisés les bords du Saint-Laurent ou Canada, et ceux du Mississipi ou Etats-Unis. En ce dernier endroit, elle ne fut pas la première, car l'espagnol y avait paru avant elle; seulement, comme les Espagnols y vécurent pour s'enrichir, elle fut la première à y parler de prière, de religion et donc de civilisation.

4. — *Qu'entend le poète en parlant du pays des menhirs, des landes et des falaises?*

Il s'agit de la France : les menhirs font allusion à la Bretagne; les landes, à la Saintonge et à l'Aunis; les falaises, à la Normandie. Ce sont, parmi les provinces françaises, quelques-unes de celles qui ont fourni le plus de colons canadiens.

5. — *Est-il vrai que notre idiome a paru "par moments subjugué"? A quoi cela fait-il allusion?*

Allusion sans doute aux temps malheureux de notre histoire (régime militaire, époque de Craig, soulèvement de 1837). Le poète attribue à la langue le triste état où se trouvait alors la population canadienne-française.

6. — *Analysez les images de l'avant-dernière strophe et dites dans quelle mesure elles conviennent à notre parler.*

On ne peut pas plus l'empêcher de s'exprimer qu'on ne peut empêcher les plantes de croître; pas plus qu'on ne peut intercepter le soleil levant, on ne peut empêcher le français de charmer et d'éclairer. La raison est donnée dans le vers qui précède : "Parce qu'il doit durer autant que notre race." Les images, qui expliquent ce motif, n'expriment pas une vérité absolue, mais seulement la

conviction qui est la nôtre : comme il y aura toujours un Canada français, la langue française y sera toujours parlée.

7. — *L'allusion à la colonne de feu, dans la dernière strophe, vous semble-t-elle appropriée à un simple parler?*

La colonne de feu était la lumière qui éclairait la marche des Hébreux; l'auteur applique ici à la langue cette image, qui serait plus claire si elle représentait la culture française. Le vœu qu'il exprime, c'est que notre race s'éclaire toujours au flambeau qui domina notre berceau: la civilisation chrétienne et intellectuelle de la France.

En somme, l'erreur de Chapman, ici comme ailleurs, fut de grouper autour d'une notion abstraite des images qui ne lui conviennent pas (strophes 2 et 3) ou qui conviennent à autre chose (strophes 4, 7, 12).

---

59. Scrupule poétique

Cette pièce est sans doute celle qui prouve le mieux le sens de l'harmonie qui caractérise Paul Morin. Il sait unir dans un même vers les sons éclatants aux sons atténués :

> Mais la fl*û*te s*o*n*o*re est plus d*ou*ce à ma b*ou*che.

Il sait aussi le jeu des antithèses :

> La fleur après la souche, la mère avant l'enfant.

Il sait enfin la puissance d'expression des consonnes et des diphtongues :

> N'ét*an*t bien célé*br*és que l'*argen*t à la t*em*pe.

Mais le fond de la pièce est encore plus attrayant que la forme. Le poète veut s'excuser d'avoir chanté la France d'abord et d'avoir paru oublier son pays. Avec quel art il se justifie ! D'après la doctrine de Musset (*Nuit de mai*), c'est le cœur qui fait le poète, à condition qu'il ait

souffert; de plus, nos gloires nationales sont si hautes que, pour les célébrer, il faudrait manier "le fier olifant." Or, l'auteur n'est pas encore "mûri par la bonne souffrance" et il n'a encore de goût que pour "la flûte sonore". Il exalte donc aujourd'hui "la mère avant l'enfant", réservant à plus tard de glorifier "la fleur après la souche" et de dire

Les faits d'armes qui sont la couronne éternelle
De *la* grave beauté

de son pays canadien. On ne saurait être ni plus gracieux ni plus habile.

La pièce s'achève sur un correctif délicieux. Même quand il sera plus maître de son art par l'effet de l'âge (*argent à la tempe*) et de l'expérience (*bonne souffrance*), il ne séparera, dans ses chants, ni la fleur de la souche ni la mère de l'enfant; il mariera alors

Les *mots* canadiens aux *rythmes* de la France,
Et l'*érable* au *laurier*.

Notre littérature nationale ne peut qu'être française : c'est la leçon discrète que donne ainsi M. Morin.

---

60. La leçon des érables

1. — *A quelle doctrine fait allusion la 2e strophe?*

A celle de la tradition, si chère à Barrès (cf. Chartier : *Pages de combat*).

Elle se ramène à une assertion et à son corollaire : Ce que nous avons de meilleur en nous, nous le tenons de nos ancêtres. Cet héritage, nous devons donc le conserver et même l'accroître pour le transmettre plus riche à nos descendants, comme s'y engageaient les éphèbes antiques. Voilà la leçon que, par leur exemple (*nous plongeons dans l'humus*), nous prêchent nos érables.

2. — *Quelles fonctions l'auteur assigne-t-il à nos érables dans les strophes* 3 *à* 6?

Leur fonction — la nôtre par conséquent — c'est de perpétuer les gestes de leurs aïeux, en maintenant leur mémoire : de prier comme eux — nous sommes catholiques, — de chanter comme eux — nous sommes Français, — de nous souvenir comme eux, — nous sommes Québecois (*Je me souviens*).

3. — *Quels sont les caractères romantiques que vous découvrez dans toute la première partie?*

Un grand amour de la nature (arbres), de notre nature provinciale surtout (érables), considérée non comme un tableau que l'on admire, mais comme une confidente avec laquelle on cause et de qui on écoute les enseignements.

4. — *Comment les* 2e *et* 3e *parties se rattachent-elles à la* 1re?

La 3e partie est le serment d'accomplir les devoirs que résume la 2e. Or, la 2e nous prescrit de connaître et de faire connaître l'histoire de nos ancêtres, de parler et de faire parler la langue qu'ils nous ont transmise. Ce sont les devoirs justement dont s'acquittent les érables de la 1ère partie; comme leurs ancêtres, "les grands érables morts", ils prient, ils chantent, ils se souviennent. Le lien entre les trois parties est donc on ne peut plus étroit.

5. — *Qu'a voulu dire le poète en parlant des historiens qui "près des tombeaux où sommeille la gloire, à l'âme des vivants mêlent l'âme des morts"?*

Les "tombeaux où sommeille la gloire", ce sont les archives dans lesquelles dorment les exploits glorieux des ancêtres. Comme des sentinelles, les historiens montent la garde auprès de ces tombeaux, ils les fouillent, ils y lisent les secrets des âmes héroïques. Puis, trahissant ces secrets dans leurs livres, ils mêlent à nos âmes de vivants ces âmes de nos grands morts, pour que nos âmes à nous vibrent au diapason des leurs.

6. — *On a dit de l'abbé Groulx qu'il est orateur autant que poète: indiquez une partie de la pièce qui donnerait raison à ceux qui le disent.*

Il fallait un poète pour personnifier cette abstraction qu'est la tradition franco-canadienne dans nos érables. Il faut être orateur pour énoncer avec une pareille émotion le vœu qui termine la pièce et qui s'exprime en une des plus belles périodes que possède notre littérature.

7. — *Quelqu'un a parlé de cette pièce comme d'un programme d'action nationale et personnelle; trouvez-vous qu'elle annonce déjà la carrière et le genre d'influence exercé par l'auteur?*

Toute la 2e partie est l'exposé du programme que l'abbé Groulx traçait alors à notre jeunesse cultivée : étudier notre histoire pour s'en inspirer soi-même et la faire connaître aux autres; parler notre langue pour la faire respecter et même l'imposer. Il se trouve que ce programme d'action nationale, c'est celui que l'abbé Groulx a exécuté pour sa part tout au long de sa carrière : il a fouillé et enseigné notre histoire à l'Université pendant 30 ans (1915-1946) ; il a été l'un des piliers de la restauration de notre parler tant par ses campagnes à l'*Action française* que par son exemple personnel dans ses conférences et sa trentaine de volumes.

8. — *Expliquez les mots en italique.*

Plus grands que leurs revers. C'est le mot d'Isocrate : "Il est des défaites plus honorables que certaines victoires." Appliqué à nous, il revient à ceci : Nous serons grands comme nos ancêtres, même après la défaite de 1760, pourvu que nous tenions aux "nobles choses" qui les ont faits si grands.

Sans mauvais remords. Il est des remords qui font du bien, d'autres qui *font mal* (sens de *mauvais*). Ces derniers sont le résultat d'actes mauvais posés intentionnellement et en pleine conscience. Dieu merci ! l'histoire du Canada français ne rapporte pas d'actes dont le souvenir puisse lui faire mal. Au contraire, sa manière de traiter sa minorité, dans le domaine scolaire entre autres, est unique dans l'histoire du pays.

Plus qu'une rumeur. Dans les mots, il y a deux éléments : les sons formés par l'agencement des lettres en syllabes (c'est leur *rumeur*) ; le sens caché sous la combinaison de ces sons (cf. Lamy : *Discours sur la langue française,* Québec, 1912). Prononcez *Sainte-Hélène;* tout le monde entendra les mêmes trois sons, *sainte, é, lène;* mais un chrétien pensera tout de suite à la mère de Constantin ; un Français, à l'exil de Napoléon I ; un historien canadien, à l'un des sept Macchabées de la Nouvelle-France ; un Montréalais, à l'île qui fait face au port de sa ville. C'est que, les sons étant les mêmes aux oreilles de tous, le sens dépend de l'esprit de chacun. Eh bien ! les mots français ne sont pas seulement des sons (*ont plus qu'une rumeur*) ; chacun d'eux est *fait d'un peu d'histoire,* d'une histoire qu'il faut apprendre, conserver et imiter.

Chaque mot qui part. Et c'est justement pour cela qu'il ne faut *perdre* (sens de *partir,* disparaître) aucun mot de notre langue. En le perdant, nous perdons avec lui la charge d'histoire qu'il porte, sa lourde signification qui est son *âme* à lui, donc un peu aussi de notre âme nationale.

---

61. Milly (extrait)

On n'a pas fini de s'extasier sur cet extrait, qui contient quelques-uns des vers les plus harmonieux de la langue française et qui est à la fois un cri de colère et une prière d'amour.

Cri de colère. Lamartine craignait à ce moment que ses embarras financiers le contraignissent à vendre son domaine de Milly. Devant cette aliénation possible, son cœur se révolte. Plutôt que de voir tomber entre les mains d'un étranger cousu d'or

Les lieux où l'indigence avait seule un trésor,

ce trésor qu'était sa mère nourricière des pauvres, il souhaite que le domaine tombe en ruines, qu'il se couvre d'épines et ne serve plus de refuge qu'aux nids et aux chants des oiseaux.

Prière d'amour. Parmi ces ruines, ses amis voudront lui réserver la place de son tombeau. Il avait pensé d'abord à leur demander de lui dresser là un monument; mais il se ravise. Qu'ils se contentent de l'y coucher ! Il lui semble qu'il goûtera là deux bonheurs à la fois : celui de mieux dormir son dernier sommeil, entouré qu'il sera de tous ses souvenirs et de tous ses morts; celui aussi de se réveiller plus heureux au jour de la résurrection, parce qu'il se retrouvera entouré encore de tous ses souvenirs et de tous ses morts pour dire adieu avec eux aux lieux de leur bonheur terrestre.

Cet adieu, ils le diront tous sans pleurer, parce qu'il sera teint de reconnaissance plus que de regret, parce qu'aussi il sera l'entrée dans un bonheur qui n'aura point de fin.

Ainsi, cet extrait, qui commençait par une protestation contre l'*auri sacra fames,* s'achève en une hymne à la résurrection des morts. Quel merveilleux aboutissement pour un pareil départ !

---

62. Réponse à un acte d'accusation

Les post-classiques accusaient Hugo de mettre au rancart ce qu'il appelait volontiers leur "vieille défroque". Il répond en confessant jugement et, dans notre extrait, sur la question de la langue, si importante en littérature française.

En résumé, il se glorifie d'avoir été sur ce point un Danton et un Robespierre, d'avoir accompli dans ce domaine une révolution qui a donné aux mots la liberté, comme celle de 1789 avait prétendu la donner aux hommes.

Mais, cette confession, il la fait avec un luxe de métaphores et d'antithèses qui est la caractéristique de sa manière. Il a supprimé la distinction entre le mot dit *noble* que l'on réservait à la poésie et surtout à la tragédie (*Phèdre, Jocaste, Mérope*), et le mot *ignoble* (latin *in, nobilis,* sans noblesse, vulgaire, populaire), permis seulement en prose et dans la comédie. Il a ainsi "dépeigné les perruques" et tiré de leur cachot les expressions "prisonnières"; il a brisé "la rapière" du cavalier, le mot noble, et rompu "les carcans de fer" où étouffait "le mot peuple". Du coup sont morts l'Académie, fervente des tropes, Restaut, Dangeau, Richelet, dont les dictionnaires cataloguaient termes princiers et mots roturiers.

En agissant ainsi, Hugo prétend avoir fait œuvre non de grammairien, mais de penseur:

Qui délivre le mot délivre la pensée.

Ne discutons pas. Ce qui est certain, c'est que personne n'a joué des mots comme lui. Plût au ciel qu'ils eussent toujours, ainsi libérés, exprimé sous sa plume des pensées justes et des sentiments nobles ! Malheureusement, il y a, à part *Les Châtiments,* les *Chansons des rues et des bois* et la *Fin de Satan.*

---

63. Epitaphe de Louis Veuillot

Peu d'écrivains ont pu se rendre un témoignage aussi exact que celui-ci. Il y exprime d'abord sa volonté quant à sa dépouille; après avoir tant lutté, il suffit à Veuillot que son corps "sommeille" et que son âme vive de la vie bienheureuse.

Il prévoit ensuite qu'on attaquera en lui le rude polémiste et il interdit qu'on le défende. On n'a pas à défendre un écrivain qui a soutenu toutes les saintes causes et ferraillé contre tous les mécréants. Sa meilleure apologie — et l'avenir lui a donné raison — c'est d'être toujours après sa mort, par ses livres, le chevalier du Christ.

Il rend grâces à Dieu de sa vie, qui fut heureuse. Pécheur, il fut du moins pénitent; agressif, il aima du moins ceux qui l'attaquaient encore plus qu'il ne les rudoyait eux-mêmes.

Son dernier mot jette un regard sur l'avenir. Il emprunte d'ailleurs le mot à son Maître : "Comme je n'ai pas rougi de lui, Il ne rougira pas de moi."

Ce testament si fier s'exprime en des vers qui ne sont pas tous des merveilles; du moins n'y rencontre-t-on aucune cheville. La vigueur chrétienne de la pensée y compense ce que l'expression a peut-être d'un peu tendu.

La musique de Gounod a immortalisé les trois premières strophes et la dernière.

---

64. La cloche de Louisbourg

1. — *Si l'auteur a suivi ici un plan déterminé, quel est-il?*

Il veut prouver que cette cloche est à la fois catholique et française

Comme les cloches de chez nous,

c'est-à-dire comme celles du Québec, bien qu'elle vienne d'un coin du pays en majorité protestant et anglais.

2. — *Où se trouve la proposition développée par le poète?*

Cette proposition, exprimée dans la troisième strophe, est ensuite reprise en résumé à la septième. Les deux images développent l'un des sens de "pieuse relique" : en tant que "bénite", elle est catholique; en tant que "ointe" comme l'étaient les rois de France, elle est française.

3. — *A quels signes reconnaît-on que cette cloche est catholique? qu'elle est française?*

Son caractère catholique (strophes 4-6) ressort des actes de religion auxquels elle a présidé (processions liturgiques; cortèges du baptême, du mariage et de la sépulture; 1res communions), mais aussi des actes de cha-

rité qu'elle a accomplis en sauvant du péril les pauvres pêcheurs. Ne nous étonnons pas de ce que, ayant sonné alors l'hymne acadien pour les rappeler au rivage, elle ait incrusté ses sons dans les vagues et de ce que, même absente, les vagues continuent de répercuter ces sons.

Quant à son caractère français (strophes 7-9), on le devine aux traits qui la marquent et qui sont ceux de la France elle-même : catholique, elle célèbre la fête qui était autrefois la principale pour les Français, la Fête-Dieu; généreuse, elle s'est tant exposée aux coups pour les autres qu'elle en est toute balafrée; cœur avant tout, c'est le cœur de la France qui lui sert de battant.

4. — *Quelle allusion est contenue dans la strophe "O cloche... silence harmonieux"?*

Le double souvenir des luttes que l'Acadie a soutenues en une époque glorieuse (*âges glorieux*) et qui font aujourd'hui encore "soupirer" la cloche; et celui de l'invraisemblable expulsion que subirent les Acadiens en 1755 (*sombres âges*), expulsion sur laquelle la cloche "sanglote" encore.

5. — *Etudiez l'image de la dernière strophe et dites ce qu'elle éveille en vous.*

Les branles de la cloche sont "magiques", fantaisistes, parce que c'est nous qui les lui prêtons. Même imaginaires, les sons produits par ces branles ne se perdent pas dans l'air, mais retentissent dans nos cœurs. Ils y éveillent tous ces vieux souvenirs (*souvenances*) que le poète vient d'évoquer (strophes 4-9). Ils suscitent en nous le désir de retourner souvent (*nostalgiques*) vers ce passé. C'est que, comme la vue d'Hector et d'Astyanax faisait sourire Andromaque à travers ses larmes, ce passé ne nous rappelle que des choses (gloire dans les combats, constance dans l'épreuve)

Douces à nous faire pleurer.

6. — *Que pensez-vous, du point de vue de l'harmonie, de la strophe "Oh! c'était le cœur de la France... aux longs accords"?*

Il s'agit de créer l'impression d'une cloche frappée par le battant. On croit entendre les coups dans l'accumulation

des syllabes fortes et la multiplication des *r*: cœu*r*, F*ran*ce, tait, g*ran*ds, al*ors*, t*r*iomphale, cad*en*ce, g*ra*ve, b*ron*ze, l*on*gs, acc*or*ds.

7. — *Expliquez les mots en italique.*

Gloire en larmes. La cloche porte gravé sur elle un ostensoir (*gloire*) dont les rayons s'appellent justement des "larmes". On peut prendre les deux mots au sens propre et au sens figuré : au propre, c'est l'ostensoir et ses lamelles; au figuré, c'est la valeur dans les combats (*gloire*) et les chagrins du "grand dérangement" (*larmes*). Cet ostensoir est à la fois un blason (signe de noblesse et de dignité), une broderie (allusion à la délicatesse et à la finesse de tout travail français), une fleur de lys (symbole de la royauté française et du régime français chez nous).

Pieuse relique : les deux mots ont ici deux sens. La cloche est une relique, une chose vénérable comme tout ce qui vient du passé, mais aussi une chose consacrée, puisqu'elle fut bénite et ointe. La cloche est pieuse, en ce qu'elle attire la piété des fils de l'Acadie, mais aussi en ce que, cloche d'église, elle porta à la piété les fidèles de Louisbourg.

Nuitée. Un de ces vieux mots qui, comme "souvenance" plus bas, rappellent le parler provincial rapporté de France par les ancêtres des Acadiens et des Canadiens.

Damasquinée: ces chocs et balafres se sont incrustés dans le bronze de la cloche de façon à la rendre incassable comme les vieilles épées.

Estocs. Ce sont précisément ces vieilles épées dont l'histoire fait mention, entre autres la Joyeuse de Charlemagne, la Durandal de Roland et le glaive de Bayard.

Souvenances nostalgiques : souvenirs qui, loin d'être pénibles, nous invitent à nous retourner (du grec *nostos*) vers les scènes qui les ont fait naître.

8. — *Que vient faire ici la mention de l'*Ave Maris Stella?

C'est l'hymne national des Acadiens. Comme il n'a été adopté que vers 1900, c'est un mérite du poète d'avoir

en quelque sorte pressenti cet événement, dès 1883, date de ses *Floraisons mututinales* où figure la pièce — (voir, sur elle, *Revue canadienne,* juin-juillet 1922).

9. — *Qu'est-ce qui a pu inspirer au poète de traiter un pareil sujet?*

C'est que cette cloche, longtemps ignorée, finit par être léguée au château de Ramezay, à Montréal. L'auteur est-il allé l'y voir ? Il ne semble pas; il aurait écrit plutôt d'après une photographie de la relique.

10. — *La forme adoptée vous suggère-t-elle quelque réflexion?*

Un plan si riche : matériel de la cloche, son âme catholique et française, son effet moral appelaient le grand alexandrin. En adoptant le vers de huit pieds, le poète pouvait plus facilement rendre l'impression d'une cloche

> Qui soupire et sanglote encore
> Dans *son* silence harmonieux.

GENRE DRAMATIQUE

65. **Le Cid** (Extraits)

Première scène : **La querelle du comte et de don Diègue.**

1. — *Le comte ne peut prendre son parti de la faveur accordée à son rival; montrez que l'orgueil, le dépit débordent dans son langage.*

Remarquez en effet l'insolence mal contenue qui perce à travers ces mots : "*... la faveur ... vous élève ...*"

2. — *La réponse de don Diègue* (*vers* 4-6) ***forme contraste***: *elle est calme et digne. C'est ainsi que, dès le début, **l'opposition du langage** indique nettement **l'opposition des caractères.***

Cette répònse est en effet pleine de réserve. Il ne parle pas de son mérite. Le roi *fait honneur* à ma famille, dit-il. Je suis peut-être indigne du choix, mais il récompense les mérites *passés* des miens.

3. — *La contradiction, si discrète soit-elle, ne fait qu'exciter la colère du comte qui éclate en plaintes amères contre l'ingratitude royale. Comparez les vers* 6 *et* 10.

Ces deux vers s'opposent mot pour mot :

Il sait *récompenser*: Ils savent *mal payer*
Les services *passés*: Les services *présents.*

4. — *Remarquez alors le changement d'attitude de don Diègue: le vieillard s'efforce de calmer par son urbanité l'emportement de son rival.*

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite **(11).**

— *et de se faire pardonner son triomphe par sa **modestie**; il va même jusqu'à lui faire une **concession*** (***vers*** **12**:

La faveur l'a pu faire autant que le mérite.

— *remarquez comment la place des mots* **faveur** *et* **mérite** *donne du relief à l'antithèse*);

Nous avons déjà fait remarquer bien des fois que, dans une phrase comme dans un vers, le commencement et la fin sont des places de choix : le commencement, car le mot en cette place accroche dès l'abord le regard; et la fin, car (surtout dans un vers à cause de la rime) le dernier mot subsiste longtemps dans l'oreille, comme une note de piano qui résonne encore quand les doigts ne frappent plus les touches [1]. Ils sont nombreux chez les grands poètes les beaux vers construits comme ce vers 12 :

HUGO :

L'Europe se tournait vers le rouge *Orient* (*Orientales*).
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus *rien* [(p. 316, v. 63).
Le granit remplaça la tente aux murs de *toiles* [(*ibid,* v. 50).

CORNEILLE :

La valeur n'attend pas le nombre des *années* [(p. 216, v. 150).

RACINE :

Ses malheurs n'avaient point abattu *sa fierté* [(p. 240, v. 35).

— *il lui apporte l'argument sans réplique qui, à ses yeux, doit clore la dispute* (*indiquez-le*);

"... on doit ce respect au pouvoir absolu
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu."

La volonté du roi est l'argument suprême. Il a ordonné. Il n'y a pas à juger, mais à obéir.

— *il lui demande avec délicatesse et courtoisie, pour Rodrigue, la main de Chimène* (vers 15-19).

La délicatesse et la courtoisie de don Diègue se manifestent d'une façon touchante dans les termes dont il se

---

1. Remarquez aussi qu'un vers alexandrin peut se décomposer en deux hémistiches : la fin de chaque hémistiche pourra être une place de choix :

A vaincre *sans péril,* on triomphe *sans gloire* (v. 178).
Ton bras est *invaincu,* mais non pas *invincible* (v. 162).

sert pour exprimer sa demande. Le roi m'a fait un honneur; vous pouvez, dit-il au comte, m'en faire vous-même un autre (Suit la proposition). Et il ajoute : "Faites-nous *cette grâce et l'acceptez* pour gendre."

5. — *A cette proposition si conciliante, le comte répond par un refus ironique et hautain. Il déverse cette ironie d'abord sur Rodrigue (relevez les termes significatifs),*

> A des partis plus hauts *ce beau fils* doit prétendre;...
> Lui doit *enfler le cœur* d'une autre *vanité* (20 et 22).

— *puis sur le vieillard lui-même qu'il attaque par le seul point vulnérable: son grand âge (faites ressortir l'*insistance *maligne du comte à humilier son adversaire).*

Parmi les exemples et les leçons qu'un gouverneur doit à son royal élève, le comte choisit à dessein ceux qui ne conviennent qu'à un maître encore jeune, comme l'enseignement du métier des armes. Voyez surtout:

> Montrez-lui comme (pour: comment) il faut...
> Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
> Reposer tout armé, forcer une muraille (28-31).

6. — *On comprend aisément que, sous le coup de ces offenses, don Diègue relève la tête; sans se départir de sa noble attitude, sans jactance, il lance au comte cette fière réponse (vers* 35-40) *dont un trait décoché à l'adresse des envieux touchera son rival au point sensible (citez ce trait).*

> "..., en dépit de l'envie,"

7. — *Celui-ci piqué au vif redouble ses attaques, lâche la bride à sa vanité et, dans une tirade emphatique (v.* 43-56), *énumère tous ses titres de gloire; on sent qu'il n'est plus maître de lui.*

Sa confiance en soi passe les bornes. Il ose se flatter qu'une seule journée de ses succès guerriers l'emporterait sur les nombreuses années de gloire de son rival :

> Et qu'a fait, après tout, ce *grand nombre d'années*
> Que ne puisse égaler *une de mes journées?* (43-44).

8. — *Don Diègue, qui a l'avantage de se mieux posséder, réplique par une ironie froide et méprisante qui n'en produit que plus d'effet sur l'orgueil blessé (commentez les vers* 58, 60, 62).

> Je vous ai vu combattre et commander sous moi (vers 58).

Je vous ai vu combattre et commander ... Le comte est brave soldat et grand capitaine. Mais il rappelle ses exploits avec une vanité et une hauteur qui nous irritent. Don Diègue, avec une modération qui donne à sa réponse une grande force, se garde bien de méconnaître les vertus guerrières de don Gormas. Il les connaît et les reconnaît. Seulement, cette concession est suivie de deux mots qui sont comme la flèche du Parthe et qui doivent blesser le comte profondément : ... *sous moi.* Voilà les deux mots cinglants qu'il faut bien détacher dans une lecture. Le rappel ironique de cette subordination doit être cruel à l'orgueil du comte.

Votre rare valeur a bien rempli ma place (vers 60)

Ce vers est construit sur le même plan que le v. 58.

Votre rare valeur ... Cette première partie du vers rappelle les vertus guerrières du comte et chatouille agréablement sa vanité. Mais la seconde partie va le rappeler à l'exacte appréciation des choses.

... *a bien rempli ma place.* Détachez bien : *ma place,* comme au vers 58 : *sous moi.* En somme, le comte n'a fait que remplacer don Diègue. C'est ce qu'il va lui rappeler encore au vers 62 :

Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus (vers 62).

Remarquez l'antithèse des deux hémistiches : le 1er hémistiche fait écho à *combattre et commander* du v. 58, et à *rare valeur* du vers 60. Le 2e hémistiche fait écho à *sous moi* du v. 58, à *ma place* du v. 60. C'est le jet d'eau froide, après l'eau tiède. Ces vers font songer à la douche écossaise.

9. — *La querelle s'envenime de plus en plus, le dialogue se précipite (montrez que la vivacité du style rend à merveille les mouvements de la pensée; remarquez la substitution du* Tu *au* Vous *à partir du vers* 75) ;

A mesure que la querelle s'échauffe, le style devient plus rapide et plus pressé : un vers n'attend pas l'autre. Corneille triomphe dans les dialogues de ce genre où les répliques se croisent comme des coups d'épée. Voyez plus loin vers 141-154 et 183-185. Voyez aussi pp. 230 et 236.

Plus le comte a tort, plus il devient insolent et brutal.

Il en vient à tutoyer le vénérable don Diègue : *Ton* impudence... etc. Remarquez le contraste entre le calme, l'urbanité, du vieillard et l'emportement du jeune comte.

— enfin le soufflet est donné, fait qui amène avec lui tant de conséquences.

Rodrigue voudra venger l'honneur de son père. Le comte sera tué dans le duel. Or, ne l'oublions pas, le comte est le père de Chimène. Que vont devenir l'amour mutuel et les projets de mariage de Chimène et de Rodrigue ? On le voit, cette scène du soufflet a des répercussions lointaines : elle forme le nœud du drame. Toute l'action désormais va tendre à *dénouer* une situation qui semble devenue inextricable.

10. — *Après cet affront, le vieillard ayant mis l'épée à la main, son adversaire n'a pas de peine à le désarmer; mais il flétrit sa victoire par des insultes.*

Honteux trophée, chargé ma main, "en dépit de l'envie" (le trait de tout à l'heure, v. 35, qu'il retourne maintenant à don Diègue), insolent discours, juste châtiment.

11. — *Lequel garde vos sympathies à la fin de cette scène?*

Don Diègue.

— *Pourquoi?*

Son âge déjà et sa qualité d'offensé le recommandent à nos sympathies, sans compter son passé et son noble caractère. Mais, ce qui contribue à le rehausser encore à nos yeux, c'est le contraste avec le caractère si antipathique de son offenseur.

12. — *Indiquez les principaux traits du caractère, tant du comte que de don Diègue.*

Le comte est brave. Il a rendu de réels services à son pays, mais il en parle trop : c'est le type de la jactance espagnole.

Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille;
Mon nom sert de rempart à toute la Castille (47-48).

Sa vanité nous déplaît. La violence de sa nature nous irrite. Sa mort nous laisse indifférents.

Don Diègue est père (pp. 212, 213). Mais, avant d'être père, il est gentilhomme : *Meurs ou tue* (v. 125). *Pour cette âme* de preux, l'honneur passe avant tout :

Mais qui veut vivre infâme est indigne du jour (134).

Avec le sentiment de l'honneur, il a du gentilhomme l'exquise courtoisie : cette dernière qualité est mise en relief par le contraste avec les emportements du comte.

13. — *Montrez le* mouvement *et l'*énergie *du style dans cette scène* (du soufflet, vers 1-86).

(*Mouvement*) La scène part "au ralenti": on échange d'abord de longues tirades. C'est la première partie (v. 1-64). Puis, à partir de 64, une deuxième partie rapide : les répliques deviennent ripostes; la scène est animée : vers contre vers.

(*Energie*) Elle tient aux antithèses (vers 26-62), aux répétitions voulues qui appuient sur l'idée : *comme il faut* ... (24, 28, 38). *Chaque* ... *chaque* (51), *lauriers sur lauriers, victoire sur victoire* (52) ; à la concision des formules : *Ne le méritait pas ? Moi ?* — *Vous* ... (75).

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* honneur (*latin* honor).

honneur : — Gloire, estime que s'attirent la vertu et les talents. — Probité, vertu. — Considération, réputation.

déshonneur : — Perte de l'honneur.

honnir : — germ. haunjan. — Couvrir publiquement de honte. (Vieux).

honorabilité : — Nature de celui, de ce qui est honorable.

honorable : — lat. honorabilis; de honor, honneur. — Qui fait honneur. — Digne d'être honoré.

honorablement : — D'une manière honorable. — Avec honneur.

honoraire : — lat. honorarius. — Qui porte un titre honorifique sans fonctions. — N. pl. : Rétribution accordée à ceux qui exercent des professions libérales.

honorariat : — Dignité d'une personne sans fonctions actuelles.

honorer : — lat. honorare; de honor, honneur. — Rendre honneur et respect. — Faire honneur à.

déshonorant, e : — Qui déshonore.

déshonorer : — Ternir, ôter l'honneur.

se déshonorer : — Perdre son honneur, s'avilir.

honorifique : — Qui procure des honneurs; décerné sans examen préalable (doctorat).

honorifiquement : — D'une manière honorifique. (Peu us.)

honnête : — lat. honestus. Conforme à la probité, à l'honneur, à la décence, à la politesse.

honnêtement : — D'une manière honnête.

malhonnête : — Qui manque de probité. Contraire à la probité. Par extension : incivil, impoli.

malhonnêtement : — D'une manière malhonnête.

malhonnêteté : — Manque de probité. Par extension : incivilité, impolitesse.

déshonnête : — Malhonnête; contraire à la bienséance, à la pudeur.

déshonnêtement : — D'une manière déshonnête.

déshonnêteté : — Vice de ce qui est déshonnête.

2. — *Donnez, avec les nuances qui les distinguent, des synonymes de* **brigue, impudent, outrage.**

brigue : — Manœuvre. — Cabale. — Complot. Faction. Conjuration.

cabale : — hébr. kabbalah, tradition. — Chez les Juifs, interprétation mystérieuse de la Bible transmise depuis Adam ou Abraham par une chaîne continue d'initiés. — Menée, intrigue.

manœuvre : — lat. manus, main, et œuvre. — Ici, il signifie brigue, intrigue.

complot : — Résolution concertée en commun et secrètement, contre quelqu'un.

intrigue : — lat. intricare, embrouiller. — Pratique secrète, qu'on emploie pour faire réussir ou manquer un projet.

menée : — Pratique sourde et artificieuse pour faire réussir un projet.

coterie : — ancien français, cote, cabane. — Réunion de gens intimes, de cabaleurs.

impudent : — lat. impudens. — Effronté, sans pudeur.

effronté : — Impudent, qui n'a honte de rien.

irrévérent : — Synonyme de irrévérencieux.
irrévérencieux : — Qui manque de respect.
ribaud : — De mœurs déréglées.
irrespectueux : — Qui manque au respect, qui blesse le respect.
polisson : — Dont l'irrespect s'ajoute au manque d'éducation.

outrage : — Injure grave de fait ou de parole.
injure : — lat. injuria; de in, contre, et jus, juris, droit. — Injustice. Tort qui en résulte (Vieux en ce sens). — Offense, insulte.
offense : — lat. offensa. — Injure de fait ou de parole. — Péché considéré comme un outrage fait à Dieu.
insulte : — Outrage; agression en actes ou en paroles, avec dessein prémédité d'offenser.
provocation : — lat. provocatio. — Action de provoquer. — Acte par lequel on provoque, on excite, on incite, on défie.
défi : — Provocation.

3. — *Indiquez les* verbes *et les* locutions verbales *qui marquent la colère; les* adjectifs *qui pourraient rendre les divers degrés de la colère; les* noms *qui marquent l'état de la colère.*

a) *Verbes et locutions verbales* : — s'irriter, s'emporter, se fâcher, prendre la mouche, s'émouvoir, s'enflammer, se choquer, s'exciter, s'empourprer, le sang lui monte au visage; voir rouge; enrager, s'enrager, tenir mordicus à, s'impatienter, s'énerver, être agacé, s'exaspérer, sortir de soi, être horripilé, sortir de ses gonds, avoir des fourmis dans les doigts, etc.

b) *Quelques adjectifs* : — agacé, énervé, ému (néolog.: émotionné), troublé, irrité, agité, emporté, choqué, furieux, furibond, forcené, furioso, colère, enflammé, tonnant, exaspéré (néolog.: exacerbé).

c) *Noms qui marquent l'état de colère* : — emportement, agacement, énervement, émotion, trouble, irritation, agitation, chaleur, fureur, furie, exaspération, colère, ire, courroux, etc., néolog.: exacerbation.

---

66. Cinna (Extraits)

1. — *Distinguez-en les différentes parties:*

a) *Auguste rappelle à Cinna les bienfaits dont il l'a comblé* (vers 1-52); b) *Il lui montre qu'il connaît les moindres détails de la conspiration* (53-72); c) *Il examine les motifs qui, selon toute apparence, ont dû le pousser à conspirer et prend plaisir à l'humilier* (73-117); d) *Cinna, atterré, veut se réhabiliter par une bravade* (117-132); e) *Auguste, courroucé, l'accable de son mépris* (133-137); f) *Dans un magnifique élan de générosité, il lui pardonne* (138-155).

2. — *Pourquoi Auguste impose-t-il le silence à Cinna?*

Il prévoit que, devant ses reproches, Cinna va se récrier, nier peut-être, en tout cas l'interrompre.

— *Quels termes font pressentir que l'entrevue va être orageuse?*

... et, si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence...

3. — *Il punit d'abord Cinna en lui rappelant les nombreux bienfaits dont il l'a comblé: indiquez-les.*

Cinna est le petit-fils de Pompée, le rival de ce César dont Auguste est le fils adoptif. Cinna lui-même a combattu aux côtés d'Antoine, contre Octave le futur Auguste, qui l'a fait prisonnier. Auguste n'a pas vengé sur son prisonnier les ressentiments d'Octave: il ne lui a tenu rigueur ni de sa parenté avec Pompée ni de ses actes récents d'hostilité. Bien plus, il l'a attaché à sa cour. Plus encore: il en a fait son ministre. Enfin — et ce trait met le comble à ses faveurs — il lui destine sa fille Emilie pour épouse.

— *Quelle circonstance met particulièrement en relief sa générosité?*

Ce fait que Cinna était autrefois son ennemi.

4. — *Après cette longue énumération, faite avec un calme parfait et une simplicité majestueuse, il laisse tomber ces paroles foudroyantes:* **Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner;**

montrez-en toute la force. Quel effet produisent-elles sur le coupable?

L'effet d'un coup de tonnerre. Cinna est visiblement désemparé, et son premier mouvement sera de nier. Ce vers qui tombe si bref: *Cinna ... et veux m'assassiner,* forme contraste avec le long rappel des bienfaits qui précède. Ce contraste le met en relief. Il y a là un jeu de scène pathétique, que les bons acteurs accusent en baissant la voix et en préparant, par un temps de silence, ce vers terrible.

5. — *Cinna cherchant à nier, l'empereur, pour prouver qu'il a de bons* avis *et non pas seulement de* mauvais soupçons, *le force à entendre les moindres détails de la conspiration. Montrez qu'ils sont des plus précis.*

Il sait l'heure, l'endroit, le signal convenu (58-60), les rôles impartis aux divers conjurés (61-62), leurs noms et leur nombre (64-72).

— *Quels doivent être, à ce moment, pensez-vous, les sentiments et l'attitude du conspirateur?*

Des sentiments et une attitude de confusion et d'accablement. Il essaie de nier, de se récrier, comme un écolier pris en faute.

— *les sentiments d'Auguste en prononçant les vers* 67 *et* 68?

De la tristesse plus encore que de la colère devant les noires ingratitudes de ses obligés:

Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé...

Du mépris, sans plus, pour le reste des conjurés:

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé...

Le reste! Le mot est-il assez hautain et dédaigneux?

6. — *Auguste se demande quels sont les motifs qui ont pu déterminer Cinna; il en cite deux.*

1° *le bien du pays* (77-84); 2° *l'ambition personnelle* (85-92).

— *Par quel argument sans réplique prouve-t-il au conspirateur que ce n'est pas le bien du pays qui le fait agir?*

Auguste, qui voulait abdiquer, a tout à l'heure consulté

ses conseillers sur ce projet: et Cinna l'en a dissuadé. Ce n'est donc pas la passion de la liberté et l'amour du pays qui arment le bras de Cinna.

— *Au sujet du second, il se donne la satisfaction d'écraser pour ainsi dire son rival sous son mépris, en lui montrant sa faiblesse, son incapacité et l'inanité de ses projets ambitieux; dans quels vers surtout exprime-t-il son ironie et son dédain?*

Apprends à te connaître et descends en toi-même (93).
Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle (ta fortune) irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite (97-98).
Ma faveur fait ta gloire et ton pouvoir en vient;
Elle seule t'élève et seule te soutient;
C'est elle qu'on adore et non pas ta personne...
Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui (103-108).

7. — *Cinna est littéralement accablé par la révélation qu'il vient d'entendre; quel mot de sa réponse l'indique?*

"Je demeure stupide" (v. 117). Du latin *stupere*: être figé de stupeur.

8. — *Complètement démasqué et voyant que toute dénégation est inutile, il cherche à se relever par une bravade. Comment essaie-t-il de justifier sa conduite?*

En prétextant qu'il obéissait à la voix du sang: il voulait venger sur Octave la mort de Pompée et de ses deux fils (122-125).

— *Quels sentiments manifeste-t-il dans sa réponse?*

De l'orgueil, de l'obstination dans le crime, une acceptation hautaine des châtiments qui l'attendent.

9. — *Auguste l'accable de sa colère et de son mépris* (133-135). *Montrez qu'à ce moment il semble plutôt disposé à punir qu'à pardonner.*

Fais ton arrêt toi-même et choisis tes supplices (137).

10. — *Justifiez l'emploi de l'apostrophe dans les vers* 138-143.

Auguste vient de triompher des conjurés. Mais la victoire la plus éclatante, c'est sur lui-même qu'il va l'emporter: sa clémence triomphera de ses ressentiments. Sa personnalité est alors comme dédoublée: d'un côté, les

passions inférieures: courroux, désirs de vengeance; d'un autre côté, les plus nobles sentiments: la clémence. C'est ce parti noble qui l'emporte sur l'autre. Victoire difficile! Car son courroux était si légitime! Etre trahi par les siens!

Dans l'enivrement de son triomphe, sa clémence défie les dieux de venir à bout d'elle-même:

En est-ce assez, ô ciel!

et les siècles à venir de l'égaler jamais:

... O siècles, ô mémoire!
Conservez à jamais ma dernière victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.

Ces apostrophes aux dieux et aux hommes s'expliquent donc très naturellement à cette place. Et elles marquent le point culminant de cette tragédie, qui exalte en effet la Clémence victorieuse.

11. — *Par un acte héroïque de clémence, Auguste pardonne aux coupables. Quels vers font ressortir cette magnifique victoire sur lui-même?*

Soyons amis, Cinna, *c'est moi qui* t'en convie (146).
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler (152).
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler (153).

— *N'accorde-t-il à Cinna que son pardon?*

Il lui accorde encore le consulat (v. 155).

— *Montrez la beauté et l'élévation des sentiments exprimés dans les dix derniers vers.*

La clémence d'Auguste triomphe. Elle était déjà admirable avant la découverte du complot (Rappelons-nous les vers 10-50). Maintenant, elle est héroïque. Non seulement les bienfaits de l'empereur ne se ralentiront pas; ils croîtront.

12. — *Relevez, dans le texte, les passages qui indiquent les principaux traits du caractère d'Auguste, du caractère de Cinna.*

Auguste. Générosité: vers 10-50. Colère: vers 144. Clémence surtout: 138-155.

Cinna. Fourberie: vers 58-60. Bassesse: vers 53. Egoïsme: 109-110. Orgueilleuse obstination: 121-132.

13. — *Faites ressortir le* mouvement, *la* sobriété *et l'*énergie *du style.*

Le *mouvement*[1] de ce style? C'est ce récit d'Auguste (11-50), où Corneille fait tenir en moins de quarante vers la vie et la carrière de Cinna. Ce sont ces énumérations des vers 65-66 et 111-112, où semble défiler toute la noblesse impériale. Le mouvement de ce style? C'est Auguste s'interrompant, à la fin de ce rappel de ses bienfaits, pour laisser tomber ce vers soudain:

Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

Le mouvement? c'est l'exclamation qui suit, de Cinna: "*Moi, seigneur, moi, ...*" Et la scène se poursuit parmi des silences angoissants et des paroles haletantes, où l'on sent bondir et s'agiter les deux âmes rivales. Le mouvement de ce style? C'est la variété même des phrases: variété de longueur, de forme ..., (énonciatives, exclamatives, interrogatives...). Elles s'adaptent à des situations elles-mêmes diverses et mouvementées. La peur et l'étonnement font s'exclamer Cinna: "*Moi, seigneur, moi, que j'eusse une âme si traîtresse!*"; et Auguste de lui répondre avec un calme imperturbable:

"Tu tiens mal ta promesse: Sieds-toi..."

La *sobriété* de ce style tient à sa vivacité elle-même. Corneille néglige les détails futiles:

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé (v. 68).

L'*énergie* de son style est faite déjà de cette sobriété dont nous venons de parler; car, plus un style est ramassé, dense, plus sa puissance est grande. Mais Corneille ne se contente pas d'être sobre de mots: il place ces mots dans la

---

1. Par *mouvement* dans le style, on entend deux choses différentes : 1° la qualité d'un récit qui, chargé de matières, se hâte cependant vers son terme, sans piétiner, sans s'attarder :

Soyez vif et pressé dans vos narrations (*Boileau*) ;

2° la qualité d'un style qui fait revivre et *agir* les personnages comme s'ils étaient sous nos yeux.

phrase et dans le vers en une place telle que leur puissance s'en trouve décuplée. Il aime en particulier à opposer les mots les uns aux autres. Ils acquièrent ainsi un relief puissant qui les fait entrer comme un coin dans notre cerveau: "*Ma faveur* fait *ta gloire* (103). *Ma cour* fut *ta prison, ma faveur, tes liens* (24). *Les vainqueurs* sont jaloux du bonheur *du vaincu* (36). C'est *elle* qu'on adore et non pas *ta personne* (105).

Il y a plus: leur place dans le vers, comme on peut le voir, accroît encore le relief de ces mots et la force de l'antithèse. Enfin, pour donner plus de vigueur à l'expression, Corneille se plaît à recourir aux *répétitions*: "*Prends* un siège, Cinna, *prends...*" "*Tu t'en souviens, Cinna ... Cinna, tu t'en souviens ...*" (49-52) "*Chacun* tremble, *chacun* t'offre ..." (95). Etc.

— *Relevez quelques vers* bien frappés, *au rythme ferme et vigoureux, qui se détachent avec un relief ineffaçable et où la beauté s'allie à la majestueuse noblesse des pensées.*

Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie (22).
Ma cour fut ta prison, ma faveur tes liens (24).
Je suis maître de moi comme de l'univers (141).
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler (152).

14. — *Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?*

Corneille nous fait admirer la clémence triomphant d'une vengeance légitime. C'est le dernier degré de l'héroïsme, c'est même de l'héroïsme chrétien. Auguste est en avance sur son siècle. Il pratique le pardon des injures et l'amour des ennemis. L'Auguste de l'histoire ne pouvait guère s'élever à une telle hauteur morale et la psychologie que Corneille lui attribue est peu vraisemblable chez un empereur païen. Mais Corneille s'embarrasse peu de la stricte vérité historique. C'est le poète de l'idéal plutôt que du simple réel. Il peint les hommes tels qu'ils doivent être, plutôt que tels qu'ils sont. Voilà pourquoi ses œuvres, si belles, sont en même temps si bienfaisantes.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **siècle** (*lat.* sœculum), mémoire (*latin* memoria, *gr.* mnêmê).

siècle : — Espace de 100 ans. — Epoque, temps où l'on vit.

séculaire : — lat. saecularis; de saeculum, siècle. — Qui se fait de siècle en siècle.

séculairement : — De siècle en siècle.

sécularisation : — Action de séculariser.

séculariser : — lat. saeculum, siècle. — Rendre au siècle, à la vie laïque, les personnes ou les choses qui appartenaient à la vie ecclésiastique.

sécularité : — Etat du clergé séculier. — Juridiction régulière d'une église, pour le temporel qui en dépend.

séculier, ère : — lat. saeculum, siècle. — Qui vit dans le siècle et n'a pas fait de vœux monastiques.

séculièrement : — D'une manière séculière.

mémoire : — Faculté de conserver les idées antérieurement acquises. — N. m. : Etat des sommes dues. — Exposé des faits et moyens relatifs à un procès.

mémento : — lat. memento, souviens-toi. — Marque destinée à rappeler le souvenir de quelque chose. — Agenda où l'on inscrit les choses que l'on veut se rappeler.

mémorable : — lat. memorabilis. — Digne de mémoire.

mémorablement : — D'une manière mémorable.

mémorandum : — lat. memorandum, chose qu'on doit se rappeler. — Note diplomatique, contenant l'exposé sommaire de l'état d'une question. — Note que l'on prend d'une chose que l'on ne veut pas oublier. — Carnet sur lequel on écrit des notes de ce genre.

mémoratif, ive : — lat. memorare, remettre en mémoire. — Qui concerne la mémoire.

mémorial : — Mémoire servant à l'instruction d'une affaire diplomatique. — Ouvrage dans lequel sont consignés certains faits mémorables. Ex. : le "Mémorial de Sainte-Hélène".

mémorialiste : — Auteur de mémoires historiques.

mémorisation : — Travail de la mémoire. — Action de fixer dans la mémoire.

mnémonique : — gr. mnêmonikos. — Qui a rapport à la mémoire, qui aide à la mémoire. — N. f. : Art d'aider, de cultiver la mémoire.

mnémoniquement : — Par des procédés mnémoniques (peu us.).

mnémotechnie : — gr. mnêmê, mémoire, tekhnê, art. — Syn. de mnémonique, n. f.

mnémotechnique : adjectif : — Qui a rapport à la mnémotechnie. — N. f.: Syn. de mnémotechnie.

commémoraison : — Mention que l'Eglise fait d'un saint le jour où l'on célèbre une autre fête.

commémoratif, ive : — Qui rappelle le souvenir.

commémoration : — Cérémonie qui rappelle le souvenir d'un événement important.

commémorer : — lat. commemorare. — Rappeler au souvenir.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **inclination, dessein.** — *Distinguez les expressions*: **se justifier, se disculper, s'excuser; générosité, grandeur d'âme, magnanimité.**

inclination : — Action de pencher la tête ou le corps en signe d'acquiescement ou de respect. Ici, il signifie : disposition, pente naturelle.

penchant : — Pente, inclination.

propension : — lat. propensio. — Tendance naturelle. Penchant.

pente : — Déclivité. — Ici, penchant, entraînement.

tendance : — Action, force par laquelle un corps tend à se mouvoir vers quelque chose. — Inclination.

entraînement : — Action d'entraîner. — Séduction. — Action et manière de se préparer à un sport, un exercice, etc.

dessein : — Projet, résolution, intention.

projet : — lat. projectus, jeté en avant. — Dessein, entreprise.

résolution : — lat. resolutio; de resolvere, résoudre. — Dessein que l'on prend. -- Décision que l'on prend.

intention : — lat. intentio; de in, vers, et tendere, tendre. — Dessein délibéré d'accomplir tel ou tel acte.

désir : — Mouvement de l'âme qui nous porte à souhaiter un bien, à aspirer à sa possession, à le convoiter.

volonté : — lat. voluntas. — Energie, fermeté. — Etre disposé à faire telle chose.

se justifier : — Prouver qu'on a eu raison de faire ce qu'on a fait.

se disculper : — Se défendre d'une accusation; prouver qu'on n'est pas coupable.

s'excuser : — Plaider les circonstances atténuantes; atténuer ses fautes; faire agréer des excuses.

Les trois verbes pronominaux ont le même sens; cependant *se justifier* indique qu'il n'y a aucune sorte de culpabilité; *se disculper* peut signifier aussi la non-culpabilité ou une culpabilité beaucoup moindre que celle dont on est accusé; *s'excuser* peut aussi signifier la non-culpabilité ou une culpabilité que les circonstances atténuent, rendent très légères.

générosité : — Noblesse de sentiment. — Disposition à donner avec générosité.

grandeur d'âme : — Sublimité; grandeur, noblesse de caractère. — Autorité, puissance, majesté. — Grandeur souveraine.

magnanimité : — Grandeur d'âme, générosité, noblesse des sentiments.

Les trois mots sont synonymes et comportent la noblesse des sentiments qu'on peut trouver chez des individus de toutes les classes. Il semblerait que la *magnanimité* soit plus chez elle chez les grands, la *générosité*, chez tous, mais plus complète, plus parfaite chez les riches vertueux, la *grandeur d'âme* dans tous les cœurs bien nés.

3. — *Expliquez :*

intrigue : — lat. intricare, embrouiller. — Pratique secrète, qu'on emploie pour faire manquer ou réussir une affaire.

menée : — Pratique sourde et artificieuse pour faire réussir un projet.

machination : — Intrigue, menée secrète pour faire réussir quelque complot, quelque mauvais dessein.

brigue : — Manœuvre. — Cabale. — Faction. — Complot. — Conspiration.

cabale : — Menée, intrigue.

conspiration : — Complot formé contre l'Etat.

conjuration : — Conspiration, complot contre l'Etat, le souverain.

sédition : — lat. seditio. — Emeute populaire; révolte contre la puissance établie.

conjuré : — Se dit d'une personne qui prend part à une conjuration, à un complot.

affidé : — Agent secret, espion.

séditieux : — Qui excite une sédition ou y prend part. — Enclin à la sédition.

tramer un complot : — Machiner, préparer, ourdir...

déjouer un complot : — Le découvrir et le faire échouer, le faire rater.

ourdir une cabale : — Ourdir, lat. ordiri, commencer. — Tramer, machiner, préparer.

---

67. Polyeucte (Extraits)

I. **Le dialogue entre Polyeucte et Néarque.**

1. — *Faites ressortir le contraste de ces deux caractères.*

Néarque est chrétien depuis longtemps déjà. Mais il n'a plus l'enthousiasme généreux des premiers jours :

> Mais cette même grâce, en moi diminuée
> Et par mille péchés sans cesse exténuée... **(61, 62).**

Il se défie de lui, bien qu'il ne faille pas prendre à la lettre l'aveu de ces "mille péchés" : c'est l'humilité qui le fait parler ainsi. Inflexible sur les principes (vers 5 et 6), il recommande la prudence en pratique (17).

Polyeucte, au contraire, est encore dans tout le feu de sa conversion récente. L'héroïsme de la foi le transporte. Arrière les hésitations! Il triomphera de l'ennemi du dehors en brisant les idoles (75-80). Il triomphera de l'ennemi du dedans en sacrifiant sa vie elle-même (81-84).

— *D'où proviennent les sentiments qui animent Polyeucte?*

De la grâce encore entière de son récent baptême (58, 59).

2. — *Montrez que, ce qui fait la beauté de cette scène, c'est d'abord "la force irrésistible du sentiment, tiré de ce qu'il y a de plus sublime dans les maximes de la foi";*

Aucun motif intéressé ne dicte à Polyeucte sa conduite. Il ne s'inspire que de sa foi et méprise tous les petits

calculs humains. Nous sommes transportés avec lui aux plus hauts sommets de l'héroïsme. De tels sentiments renferment en eux-mêmes tant de pure beauté qu'il faudrait plaindre celui qu'ils laisseraient insensible.

— *puis le tour vif, animé,*

La coupe rapide rappelle les plus beaux vers du *Cid* :

Vous voulez donc mourir? — Vous aimez donc à vivre[1]?

Corneille triomphe, on le sait, dans ces reparties vives. Voir surtout vers 5-7, 17-27 et 35-37.

— *antithétique du dialogue*: *relevez les principales antithèses.*

V. 3 et 4 : Oubliez-vous ... ? Vous en souvient-il ? — V. 5 : Abhorre, déteste. — V. 6 : Impie, funeste. — 7 : Fuyez, renverser. — 12 : Promettre, accomplir. — 19 : Trouverez, cherche. — 20 : S'ébranle, appui. — 23-24 : Attendre, s'offrir. — 25-26 : Dans ce temple la mort, dans le ciel la palme. — 27-28 : Sainte vie, crimes en vivant. — 29 : Hasard, assure. — 37 : Mourir, vivre. — 40 : Assurément, tomber. — 44 : Rien, trop. — 45 : Tout de sa grâce, rien de ma faiblesse. — 46 : Me presser, vous presse. — 54 : Vous me souhaitiez, je vous souhaite. — 71-72 : Puissé-je vous donner, comme vous me donnez. Souffrir, offrir. — 79 : Eclairer, aveuglement. — 84 : Mourir pour lui, il est mort pour nous. — 107 : Mort, gloire. — 109-110 : Je te suivrai, ne suivez point.

II. **La profession de foi de Polyeucte.**

3. — *En parcourant le texte, on voit les divers sentiments manifestés successivement par Polyeucte (citez deux effets de l'amour de Dieu pour les hommes);*

a) Il est mort pour nous d'une mort ignominieuse (v. 88) ; *b*) Chaque jour il s'offre pour nous en victime (v. 90).

— *comment le martyr montre-t-il l'inconséquence des païens?*

En faisant observer qu'ils punissent chez les hommes des crimes dont leurs dieux donnent pourtant l'exemple (vers 94-97).

---

1. Voir *Le Cid* : Es-tu si las de vivre ? — As-tu peur de mourir ?

— *en quels passages surtout prouve-t-il son courage?*

Dans les émouvantes réponses qu'il fait au gouverneur (vers 102-107). Voyez notamment le mot "Je suis chrétien" deux fois répété.

— *commentez le* 108ᵉ *vers.*

Chère Pauline, ... Cette appellation tendre nous apprend que le cœur de Polyeucte n'est pas fermé aux affections humaines. Le chrétien n'a pas tué l'homme en lui. Son personnage n'en est que plus touchant et son sacrifice plus héroïque. — ... *adieu.* Ce simple mot est pathétique au terme de cette entrevue dernière. *Conservez ma mémoire.* Pauline n'est pas chrétienne. Il l'invite délicatement à se rappeler toujours leur attachement mutuel. De fait, elle gardera si bien le souvenir de son époux qu'elle voudra devenir chrétienne à son tour.

4. — *Quelle impression générale se dégage de tout ce morceau?*

Nous retrouvons dans ce morceau la manière du *Cid* et de *Cinna* : les fortes antithèses y abondent ; et les répliques des dialogues sont souvent elles-mêmes des sortes d'antithèses d'hémistiches et de vers. Nous y retrouvons aussi les nobles sentiments de Corneille. Son héros Polyeucte représente la figure idéale du chrétien qui pousse la foi jusqu'au martyre. De telles pages ne procurent pas seulement un plaisir littéraire. Elles sont édifiantes ; elles font du bien à l'âme.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **zèle, palme.**

zèle : — lat. zelus; du gr. zêlos, ardeur. — Grande activité inspirée par la foi, le dévouement, l'affection.

zélateur, trice : — lat. zelator, trix. — Qui agit avec zèle. — Membre d'une secte juive de Jérusalem, sous Titus.

zélé, e : — Qui a du zèle.

zéleur : — Procureur général des religieux minimes.

zélote : — Syn. de zélateur.

zélotisme : — Manière de penser et d'agir des zélotes.

palme : — lat. palma. — Branche de palmier, rameau de palmier. — Palmier.

palme : — lat. palmus. — Nom de deux mesures de longueur valant l'une 0 m. 225, l'autre 0 m. 029. — Ancienne mesure de longueur italienne, variable selon les contrées. (Pour les autres mots, voir Vol. I, p. 741.)

2. — *Expliquez par l'étymologie les mots ci-après:*

enthousiasme : — grec, en Theos, en Dieu. — Ardeur puisée dans la pensée de Dieu, inspirée par la divinité.

défunt : — lat. defunctus, qui a achevé de s'acquitter. (Achever la tâche qui lui incombait de se sanctifier).

cimetière : — gr. koimêtêrion, endroit où l'on dort (la mort étant le dernier sommeil).

trépas : — lat. tre, au delà; pas, passage. — Passer au delà de cette vie, de cette terre.

condescendance : — préf. con, signifiant avec, et descendre. — Céder par complaisance, s'abaisser au niveau de quelqu'un.

adieu : — Locution elliptique qu'on devrait écrire : à Dieu !

3. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **abhorrer, fureur.**

abhorrer : — lat. abhorrere. — Avoir en horreur, détester, exécrer.

détester : — lat. detestari. — Avoir en horreur, abhorrer, exécrer.

exécrer : — lat. exsecrari. — Avoir en exécration; abhorrer, haïr, détester.

haïr : — germ. hatjan. — Vouloir du mal à quelqu'un. — Ici abhorrer, exécrer, détester.

fureur : — lat. furor. — Colère extrême.

furie : — Grand emportement de colère.

colère : — lat. cholera, bile. — Irritation, mouvement désordonné de l'âme offensée.

ire : — Style poétique (vieux). — Colère.

emportement : — Mouvement violent causé par quelque passion.

impatience : — lat. impatiens. — Manque de patience. — Irritation nerveuse.

irritation : — Colère persistante.

exaspération : — Etat de quelqu'un qui est irrité à l'excès.
aigreur : — lat. acror. — Etat de celui qui est aigri, irrité.
horripilation : — Frisson et hérissement causés par l'effroi, la répulsion, etc. — Agacement extrême qui rend prêt à sortir de soi-même.

4. — *Donnez dix* adjectifs *pouvant qualifier le mot* zèle.

En voici quelques-uns : — ardent, discret, apostolique, charitable, intempestif, éclairé, emporté, efficace, inconsidéré, constant, saint, patriotique, inimitable, imitable, persévérant, etc.

---

68. Athalie (Extrait)

1. — *Résumez brièvement le morceau et tracez-en le plan.*

Résumé du morceau. — Athalie, la reine usurpatrice de Juda, sort du temple accompagnée d'Abner. Elle y était venue pour tâcher d'apaiser par des présents la vengeance divine qu'un songe lui a fait craindre. — Chassée du parvis, elle arrive dans le vestibule au moment où Mathan, prêtre apostat, y arrive lui-même. — Athalie paraît bouleversée. — Elle raconte à Abner et à Mathan le songe qui l'a effrayée : l'apparition de sa mère Jézabel, ses menaces, l'épouvantable métamorphose qui n'offre à ses baisers

... qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange (45-46),

enfin la vision répétée d'un enfant qui plonge dans son sein un "homicide acier". Or cet enfant inconnu, elle vient de le voir là, dans le temple. De là son trouble. Sur le conseil de Mathan, elle veut revoir cet enfant suspect. Elle envoie donc Abner ordonner à Joad, le grand prêtre, ou à Josabet, son épouse, de lui amener l'enfant. Mathan profite de l'absence d'Abner pour le desservir auprès de la reine. Il doit se tramer un complot où Abner et l'enfant inconnu joueront un rôle. La reine, de plus en plus terrifiée, charge Mathan d'aller discrètement alerter les Tyriens dévoués qui forment sa garde.

Athalie n'attend pas longtemps. Voici Abner qui revient du fond du temple avec Josabet et le petit Joas. C'est vers Joas que se porte d'abord l'attention de la reine. Plus elle l'examine, plus elle se convainc que c'est bien lui, l'enfant du songe. Elle va donc l'interroger longuement.

Le plan. — Le morceau se compose de trois scènes, d'importance d'ailleurs inégale:

1°) La scène du récit du songe (1-143);

2°) L'entrevue d'Athalie avec Mathan (143-158);

3°) L'interrogatoire (159-280).

La scène du "songe" se subdivise elle-même en trois parties:

a) Avant le récit du songe (1-31);

b) Le songe (32-67);

c) Après le songe (68-143).

L'entrevue d'Athalie et de Mathan a pour résultat qu'Athalie est décidée à s'emparer de l'enfant mystérieux et à le faire périr, mais d'abord à le revoir pour l'interroger.

L'interrogatoire du petit Joas (159-280) se subdivise aussi en plusieurs parties:

a) D'abord une sorte de moment de silence, de temps d'arrêt (vers 159-163). Josabet, parlant à la cantonade, recommande aux lévites de veiller sur Joas. Athalie, de son côté, emploie ce moment pour observer Joas. Elle le confronte mentalement avec l'enfant qu'elle a vu en songe. C'est bien lui. Deux vers (162-163) sont consacrés à cette reconnaissance physique;

b) L'interrogatoire proprement dit (vers 164-250) se subdivise en trois parties, les questions de la reine portant successivement sur "l'état civil" de l'enfant (nom, parents, lieu et date de naissance), sur ses occupations au temple et enfin sur l'offre de venir au Palais;

c) En dernier lieu se place une longue tirade, où la reine exprime sa fureur, son dépit et ses menaces (vers 251-279).

Ce qui met de l'unité dans les trois scènes précédentes, c'est la personne même du petit Joas. Tout se rapporte à lui comme à un centre. Il est une menace pour la reine: nous l'apprenons par la scène du songe. Cette menace se précise dans l'entrevue de la reine avec Mathan: ce dernier donne à entendre à la reine que l'on pourrait se servir de cet enfant pour la détrôner. Enfin cette menace se précise davantage encore dans la scène de l'interrogatoire où Athalie reconnaît l'enfant du songe et, sans pouvoir percer son mystère, constate qu'elle lui fait horreur. Ces trois scènes sont donc disposées par ordre d'intérêt croissant.

2. — *Faites ressortir avec quelle habileté l'auteur a su décrire le songe d'Athalie. Quel est l'intérêt dramatique de ce songe?*

Tableaux rapides. — La vision d'Athalie comprend quatre tableaux: 1°) Jézabel; 2°) Les chiens dévorants; 3°) L'enfant doux; 4°) L'enfant qui tue. Ces tableaux se succèdent, rapides comme sur un écran de cinématographe et incohérents comme dans un rêve. Ils ont le flou et l'inconsistance du rêve. Ce sont des ombres aux gestes décevants et qui fuient l'étreinte:

Son *ombre* vers mon lit *a paru* se baisser... (43).

Récit sobre et solennel. — Pour la forme, le récit est sobre. Un vers, un seul, suffit pour situer le récit du songe:

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit... (32).

Puis en dix vers, sans plus, le poète nous donne: un discours de Jézabel et un portrait complet de cette reine dans sa vieillesse: portrait physique (*pompeusement parée, éclat emprunté*) et moral (sa *fierté*, son *impiété*: le *cruel* Dieu des Juifs). Le tableau des "chiens dévorants" tient en quatre vers (vers 45-49). Cinq suffisent pour peindre au physique (*jeune, robe éclatante*) et au moral (*douceur, noble, modeste*) le jeune lévite mystérieux. Deux vers enfin, brefs comme un coup de théâtre, évoquent le dernier tableau:

J'ai senti tout à coup un homicide acier,
Que le traître en mon sein a plongé tout entier (55-56).

Telle est la sobriété du poète qu'il ne s'attarde même pas à nous décrire les sentiments d'Athalie pendant ce songe affreux. C'est à nous de les dégager; ils apparaissent à travers le récit de la reine en mots palpitants, comme frissonnants de peur: l'*horreur* d'une *profonde nuit* (vers 32), *épouvantables* (42), *trouble funeste* (53), *le traître* (56), *horreurs* dont j'étais poursuivie (65).

Sobre, ce récit n'est pas moins solennel. Le vocabulaire du poète s'apparie au sujet. Il est composé de termes graves, parfois même d'expressions entières empruntées aux Livres saints. C'est ainsi que le vers

> Je te plains de tomber dans ses mains redoutables (41)

nous rappelle visiblement un verset de l'Epître de saint Paul aux Hébreux (x, 31): "Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant". Aucun mot vulgaire. *Chiens,* au vers 48, pourrait paraître trop familier; mais ce mot est accompagné d'une épithète *"dévorants"* qui le relève au ton tragique de l'ensemble.

A noter certaines alliances heureuses de mots, surtout des oppositions de mots formant contraste [1].

> De ce *temple profane* osez-vous approcher? (vers 4).
> Jéhu, le *fier* Jéhu *tremble*... (22).
> Pour *réparer* des ans l'*irréparable* outrage (38).

Le génie de Racine consiste justement, pour une bonne part, dans ce talent de savoir opposer les mots. Son vocabulaire [2] est des plus simples. Si l'on dressait une liste alphabétique de ses vocables familiers, on serait étonné de leur simplicité. Mais ils se transforment une fois rapprochés, groupés. Soient: *altérer, fierté, malheurs, simple* [3]. Ces mots si communs, si peu recherchés, prennent, dans les vers de Racine, un relief extraordinaire:

---

1. Le maître pourra rappeler ici aux élèves ce qui est dit du développement par les contrastes dans les *Exercices pratiques de style et de composition* (1re partie, pp. 10 et 28).

2. Le *vocabulaire* d'un auteur est l'ensemble des mots dont il se sert.

3. Nous verrons plus loin la valeur étymologique et antithétique de ces mots : *altérer* et *simple.*

Ses malheurs n'avaient point abattu *sa fierté*... (35)
N'altère point encor la *simple* vérité. (172)

Enfin un seul terme très simple, placé en rejet[4], peut acquérir un relief puissant:

Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille!... (42).

Des *périphrases* permettent au poète d'éviter les expressions trop vulgaires. Ainsi au lieu de: *elle était fardée,* il écrit:

Même *elle avait encor cet éclat emprunté*
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage... (36-37).

L'intérêt dramatique[5] *de ce songe.* — Ce songe n'est pas un simple "hors-d'œuvre plus ou moins brillant" (Relire ici l'appréciation de La Harpe citée au renvoi 6 de la page 240 du livre de l'élève). C'est le fondement même de l'action et son principal mobile: il amène Athalie au temple pour y voir et interroger Joas. Et c'est cette démarche de la reine qui poussera le grand prêtre à hâter la proclamation du petit Joas et par conséquent la chute et la mort d'Athalie.

3. — *La scène de l'interrogatoire, "une merveille de l'art", nous intéresse vivement à cause du contraste frappant de la naïveté de l'enfant et de la duplicité d'Athalie. Montrez que c'est une* scène à grand spectacle; *que les réponses de l'enfant sont à la fois prudentes et hardies, circonspectes et compromettantes; que le péril de l'enfant va toujours croissant, entraînant*

---

4. Expliquer ici aux élèves ce que l'on entend par rejet ou enjambement (renvoi au vers suivant d'un ou de plusieurs mots qui complètent le sens du vers précédent) et donner des exemples :

Les pleurs noirs de la nuit sur la colombe blanche
Tombent ... (V. Hugo. *Contemplations,* II, 254).
Un astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits ... (La Fontaine).

5. Expliquer aux élèves en quoi consiste l'intérêt dramatique d'un morceau : c'est l'importance de ce morceau dans l'*action* et pour l'*action* (dramatique vient du mot grec *drama,* action). Si le morceau est inutile, c'est un hors-d'œuvre : il peut alors être très beau, avoir une grande valeur poétique, littéraire, mais il n'a aucun intérêt dramatique.

la même progression dans l'émotion et l'intérêt. Quel est, en définitive, pour Athalie, le résultat de cet entretien?

L'art, c'est-à-dire l'habileté du poète, a consisté d'abord à opposer l'une à l'autre, pour les mettre en relief selon la loi des contrastes[1], la naïveté de l'enfant et la duplicité de la reine. D'un côté, un enfant de douze ans, doux, pieux, candide; il ne sait rien de sa propre famille ni des projets qu'on a sur lui; il se prête naïvement au dangereux interrogatoire; nous tremblons pour lui: un mot maladroit, un geste, un silence, peuvent avoir des conséquences terribles. D'un autre côté, une reine puissante, impie, cruelle, qui craint tout de cet enfant et qui va tâcher de lui arracher son secret. Elle ne veut avoir affaire qu'à lui; il faut que personne ne s'interpose entre cette faiblesse et sa perfidie. Elle se dit que:

> Cet âge est innocent. Son ingénuité
> N'altère point encor la simple vérité (171-172).

Aussi elle n'entend point que Josabet intervienne:

> Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui? (168).

Elle parle avec une douceur feinte. Ses questions sont brèves et mesurées. Elle fait des efforts manifestes pour rester calme. Ce calme ne se dément que lorsqu'elle adresse la parole à Josabet. Mais sa duplicité ne paraît pas seulement dans la violence qu'elle se fait pour dissimuler sa fureur et son trouble. Elle paraît bien davantage encore dans le ton cauteleux et apitoyé de sa voix, dans les promesses qu'elle fait à l'enfant. Elle affecte la compassion, elle multiplie caresses et promesses:

> Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
> Venez dans mon palais... (220-221).
> Je prétends vous traiter comme mon propre fils (240).

La perfide, pour attirer plus sûrement sa proie, rentre ses griffes et se fait caressante.

Cette scène de l'interrogatoire est une *scène à grand*

---

1. Voir ce qui est dit des contrastes comme procédés de l'art d'écrire dans les *Exercices pratiques de style* (1re Partie, pp. 10 et 28).

spectacle[1]. Au centre, Athalie et Joas: Joas est simplement vêtu d'une robe de lin blanc; Athalie, étincelante d'or et de pierreries, est parée avec un luxe barbare. Au second plan, Josabet et Abner. Derrière Josabet, Zacharie, son fils et deux lévites. Au fond de la scène, tout un chœur de jeunes filles de la tribu de Lévi, présidées par Salomith, fille de Josabet. Du côté d'Athalie, le cortège royal. Mettons que le chœur comprenne cinquante jeunes filles, la suite d'Athalie cinquante soldats, nous avons, groupés sur la scène, cent huit personnages. Et cela dans l'encadrement des colonnes géantes du vestibule, avec, au fond, la perspective immense du temple.

Tel est le cadre de cette scène. Et voici maintenant l'interrogatoire lui-même de cet enfant par cette reine.

(*Les réponses de l'enfant sont à la fois prudentes et hardies, circonspectes et compromettantes*). Se taire, pour l'enfant, eût été dangereux; ce qui ne l'était pas moins, c'était de trop parler. Ses réponses sont donc brèves, elles ne renseignent guère plus la reine que n'eût fait un silence.

La reine veut savoir qui est cet enfant mystérieux et à quoi on le destine; elle veut enfin s'emparer de lui. L'interrogatoire se poursuivra donc pour ainsi dire en trois temps: 1°) Qui êtes-vous? 2°) à quel avenir vous prépare-t-on ici? (ou, ce qui revient au même: quelle éducation vous donne-t-on ici?) 3°) enfin: voudriez-vous venir en mon palais?

1re série de questions. — L'enfant a réponse à tout. Il s'appelle Eliacin (Ce nom ne dit rien à la reine.) — Ses parents? il est, dit-on, un orphelin... qui n'eut jamais connaissance de ses parents (notez ce "dit-on" si circons-

1. Le Maître expliquera ici à l'élève ce qu'il faut entendre par pièce ou scène *"à grand spectacle"*. On appelle ainsi une scène ou une pièce qui, indépendamment de sa valeur littéraire (qui plaît à l'esprit), plaît aussi à l'œil auquel elle offre un spectacle agréable par *le grand nombre des figurants,* par le chatoiement des costumes et la somptuosité des décors. — A Paris, le théâtre du Châtelet est spécialisé dans ces pièces à grand spectacle : tel tableau de *Michel Strogoff* suppose plus de trois cents figurants dont plusieurs à cheval,

pect). Ses parents l'ont abandonné! et cela dès sa naissance! (Comment veut-on qu'il se souvienne?). Sait-on du moins son pays?

Ce temple est mon pays. Je n'en connais point d'autre.

Réponse d'une suprême habileté! Est-il Juif? Peut-être. Les inquiétudes de la reine ne sont donc pas dissipées. Elles le seront bien moins encore, même elles seront avivées, par la réponse qui va suivre. Car elle insiste: "Pourrait-on, du moins, savoir où l'on dit que l'on vous a trouvé?" Alors elle obtient cette réponse naïve, cinglante, véritable mot d'enfant terrible:

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer (184).

La reine feint de ne pas comprendre l'allusion. Elle se hâte de continuer l'interrogatoire, mais sans plus de succès. Qui l'a apporté au temple? — "Une femme *inconnue!* qui ne dit *point son nom!* et qu'on *n'a point revue!*" Bref, il ne sait rien. Mais tout cela est bel et bon. Ce silence même est compromettant; il laisse la porte ouverte à toutes les suppositions.

2e série de questions. — L'interrogatoire sur l'identité de l'enfant n'ayant rien donné, la reine va se rabattre sur l'éducation qu'il a reçue. Qui a pris soin de ses premiers ans? Eliacin répond avec une piété si ingénue

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture
Et sa bonté s'étend sur toute la nature (188-190)

que sa candeur et sa grâce troublent et embarrassent la reine; d'autant que ses paroles, loin de compromettre ses éducateurs, sont de simples réminiscences de la Bible: "(Dieu) donne leur nourriture aux troupeaux, aux petits des corbeaux, qui l'appellent par leurs cris" (*Psaume* 149).

Même réponse quand, à propos de l'emploi de son temps, il dit ce que contient la loi qu'on lui enseigne:

Que Dieu veut être aimé,
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé,
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide,
Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide (207-210).

Ah! il ne compromet pas ses bienfaiteurs! il se retranche derrière la Bible. Simplement il récite son catéchisme qu'il sait par cœur: "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... Tu ne tueras point..." (*Bible*, passim). "L'orphelin trouve en Dieu son appui" (*Psaume* x, 14). "Dieu résiste au superbe" (*Psaume* CXVIII, 21). Seulement, pour qui sait entendre, ces citations prudentes sont pleines d'allusions terribles qui atteignent la reine jusqu'au fond du cœur: "J'entends", dit-elle, contenant sa fureur et son dépit. Et elle se hâte de reprendre l'interrogatoire.

Elle veut savoir à quoi l'on s'occupe dans ce temple, autour d'Eliacin. Il doit s'y tramer quelque complot. Que fait tout le peuple enfermé dans ce lieu? Elle songe aux lévites que nous verrons paraître, au 5e acte, groupés en armes autour d'Eliacin devenu leur roi Joas. La réponse d'Eliacin est aussi peu compromettante que possible: "Il loue, il bénit Dieu". Sans doute, mais enfin, se dit la reine, toute leur journée ne se passe pas en prière. N'y a-t-il pas quelque moment consacré à la préparation militaire? Posée sous cette forme précise, la question pourrait mettre en défiance Eliacin et surtout Josabet. Athalie choisit donc une formule plus générale:

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple? (213).

Si Eliacin répond *oui*, il exagère manifestement. S'il répond *non*, la reine insistera pour savoir ce que l'on fait ici dans l'intervalle des heures pieuses. La réponse de l'enfant est très habile:

Tout profane exercice est banni de son temple (214),

ce qui ne rassure pas la reine; car, enfin, la préparation d'un complot contre elle, l'impie, est-il donc un exercice profane? Décidément il n'y a rien à tirer de cet enfant.

3e temps de l'interrogatoire. — Elle va donc tâcher de le séduire par des promesses. Il faut l'attirer chez elle. Ici commence le troisième acte de l'interrogatoire.

Elle promet au jeune enfant de respecter sa foi et de le combler de bonheur. Ses avances ne lui valent que des refus naïvement offensants:

Lui seul est Dieu, Madame, *et le vôtre n'est rien...* (228).
Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule... (230).

Notez que le petit Joas continue de tirer de la Bible ces terribles reparties : "Ils disparaîtront comme l'eau s'écoule" (*Psaume* LVII, 7). "...comme le torrent qui traverse rapidement la vallée" (*Job* VI, 15). L'autorité sacrée des saints livres augmente à la fois l'innocence et la portée tragique de ses propos.

Enfin, de guerre lasse, Athalie propose au petit Joas, non plus seulement les plaisirs du palais, mais la succession de son trône.

Je prétends vous traiter comme mon propre fils (240).

Comme votre fils? Il se tait un moment. Va-t-il donc accepter? Non, son silence n'est pas d'hésitation, mais de stupéfaction : se peut-il qu'on lui fasse une proposition pareille? *Quel père je quitterais!...* Là, il hésite, cherchant la formule la moins offensante. — *Eh bien?* insiste la reine haletante. — *Pour quelle mère!* répond l'enfant. Quel mépris ingénu dans ces trois mots! C'en est trop. La rage et le dépit de la reine éclatent dans l'explosion de fureur qui précède sa sortie.

A ce moment, l'émotion du spectateur est extrême. Que va-t-il advenir de l'enfant? Notez avec quelle habileté le poète nous a amenés par degrés à ce point d'émotion. Il ménage savamment l'intérêt qui, pas un instant, ne faiblit. Notre curiosité est de plus en plus tendue, de plus en plus avide de savoir le détail qui va suivre. Ce détail, cette suite ne sont pas seulement intéressants à connaître, mais en outre, pathétiques [1]; ce n'est pas seulement notre curiosité qui est piquée, mais notre émotion qui va s'accroissant. Tant que l'interrogatoire ne porte que sur des questions peu importantes (le nom de l'enfant,

---

1. Le maître, s'il le juge à propos, fera ici la distinction entre l'*intérêt* et le *pathétique* d'un morceau. Un morceau est *intéressant* quand, par des détails appropriés et gradués, il pique notre curiosité. Mais il est *pathétique* si, en outre, il provoque en notre cœur des émotions de pitié ou de terreur.

Pathétique vient d'un mot grec qui veut dire : propre à émouvoir les sentiments, les passions (*Pathos,* passion — Comparez *apathique*).

celui de ses parents, le moment et le lieu de sa naissance), notre inquiétude est modérée. Eliacin d'ailleurs ne donne aucune précision. A mesure que les questions se font plus captieuses, plus serrées (quand elles portent sur la vie, les occupations, les plaisirs d'Eliacin), les réponses deviennent plus inquiétantes. Elles sont tout à fait angoissantes dans la dernière partie de l'interrogatoire, lorsque Joas repousse les avances d'Athalie. A ce moment d'ailleurs, le dialogue s'anime, devient haletant, coupé de silences: *"Oui... vous vous taisez?... Hé bien?"* Visiblement, la reine s'impatiente, en attendant qu'elle éclate, non contre l'enfant, mais contre Josabet; elle se répand en menaces terribles: *"Nous nous reverrons"*, dit-elle en partant. Notre émotion est à son comble.

(*Quel est en définitive, pour Athalie, le résultat de cet entretien?*) Elle n'a pu obtenir d'Eliacin aucun des éclaircissements qu'elle attendait de lui. Elle sait seulement que cet enfant la méprise et que c'est Josabet et le grand prêtre qui lui ont inculqué ce mépris:

Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur (248).

Le mystère demeure impénétrable; mais il n'en reste que plus inquiétant. Elle soupçonne vaguement que l'enfant est de la race royale de David. Dès ce moment, son parti est pris. Il n'est pas douteux qu'elle va de ce pas réunir ses fidèles Tyriens, revenir au temple, le cerner, massacrer tous les occupants du saint lieu et renouveler la tuerie d'autrefois. Que deviendront alors les prédictions du Dieu qui promit à David, en la personne du Messie futur, une postérité éternelle?

David m'est en horreur et *les fils de ce roi,*
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi...
. . . .
Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente...
Mais nous nous reverrons...

4. — (*Caractère des personnages*) **Athalie** est la reine **orgueilleuse.** La prospérité l'a rendue plus orgueilleuse

encore. Cette prospérité matérielle de son règne, elle l'étale avec complaisance (13-26).

Elle ne peut souffrir aucune autorité au-dessus de son pouvoir, ni même aucun contrôle de son autorité:

> Je ne prends point pour juge un peuple téméraire (10).

Elle entend que toute volonté plie devant la sienne!

> Manquerait-on pour moi de complaisance? (130).

Ses commandements sont impérieux et secs: *Allez!* (143). *Vous sortez?* (201) *Non, revenez* (203).

Cruelle, elle a fait massacrer sa famille (7-12) et s'en fait gloire (250-272).

Impie, elle traite de *vil métier* (236) les fonctions saintes d'Eliacin dans le temple. Notez le mépris avec lequel elle parle des prophètes: *Je ne sais quels prophètes* (257) et de Dieu:

> Enfin de *votre* Dieu l'*implacable* vengeance (269);

ce Dieu, elle se flatte avec une joie mauvaise de faire mentir ses prédictions:

> Que deviendra l'effet de ses prédictions? (275).

Superstitieuse, elle croit aux songes et s'imagine pouvoir apaiser le Dieu des Juifs par des présents:

> J'ai cru que des présents calmeraient son courroux (71).

Inquiète[1], l'âme agitée par ce songe dont la vision lancinante la poursuit d'autant plus qu'elle fait plus d'efforts pour lui échapper:

> Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours,
> De mes prospérités interrompre le cours.
> (Un songe) Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
> Je l'évite partout, partout il me poursuit (27-31).

Craintive, elle s'entoure dans son palais d'une garde de Tyriens idolâtres (158) qui veillent sans cesse sur sa personne. C'est la peur qui dirige ses pas vers le temple, oriente son interrogatoire de Joas. N'a-t-elle pas un ennemi

---

1. Expliquer aux élèves la force étymologique de l'adjectif *inquiète* (*in*, privatif; *quietus*, en repos) : sans repos.

redoutable en cet enfant? Et ne se trame-t-il point un complot?

Avec cela, **violente** et **emportée** comme tous les inquiets et les craintifs que le danger affole. Sa fureur se donne libre cours dans la tirade finale, tirade qui est d'ailleurs d'une éloquence et d'une énergie extraordinaires:

> Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
> A vengé mes parents... etc. (251-272).

D'une douceur astucieuse et hypocrite, elle a su se contenir jusqu'à la tirade qui précède. Et même nous avons vu que, pour gagner Eliacin, elle jouait la comédie de la compassion:

> Je plains *le triste sort* d'un enfant tel que vous (220).

Joas *a la candeur et les grâces de son âge.* Ces charmes de l'enfance sont si sensibles dans toute sa personne, dans son regard, dans sa voix, dans la ligne simple de sa robe blanche, qu'ils opèrent sur la farouche Athalie elle-même. Un instant elle est émue par

> La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce... (194).

Une sagesse précoce inspire ses paroles, simples, prudentes, toutes nourries, comme nous l'avons vu, de réminiscences sacrées.

Le courage en lui ne le cède pas à la prudence; il n'hésite pas, au risque d'indisposer la reine, à lui reprocher son idolâtrie!

> Vous ne le priez point (224),
> Lui seul est Dieu, Madame, *et le vôtre n'est rien* (228).

Sa piété, qui est la source de ce courage et de cette sagesse, se manifeste aussi et s'entretient par la prière: *Tous les jours je l'invoque* (191).

Sa reconnaissance enfin lui fait préférer l'existence effacée qu'il mène auprès de ses parents adoptifs à tous les plaisirs du palais royal: *Quel père je quitterais... et pour quelle mère!* (241-242).

Josabet a pour l'orphelin toutes les *tendresses* et toutes les *alarmes* d'une véritable mère. Elle conjure les lévites de veiller sur lui: *O vous, sur cet enfant si cher...* (159, 160). Elle intervient lorsque les questions de la reine se

sont trop captieuses pour l'enfant: *Hé, Madame! excusez...* (231).

La *crainte* que lui inspire la reine ne dégénère pourtant *pas en faiblesse.* Elle est *très digne.* Oui; elle a appris à Eliacin les crimes d'Athalie, elle ne le nie point:

Peut-on, de nos malheurs, leur dérober l'histoire? (249).

Et comme Athalie, oubliant toute réserve, fait l'apologie de ses crimes et exalte l'heureux effet de sa politique sanglante, Josabet marque sa réprobation sous une forme très polie et pourtant très ferme:

Tout vous a réussi. Que Dieu voie et nous juge! (273)

On songe à la réponse du roseau au chêne: "Mais attendons la fin!"

Abner conserve au fond du cœur l'*amour de ses rois* légitimes, le *culte du vrai Dieu*:

Pour le sang de ses rois, vous savez son amour (148).

Pourtant, il commande les armées de l'usurpatrice, il est au service d'une reine idolâtre. La *prudence,* qui fait le fond de son caractère, peut paraître excessive et ressembler parfois à la timidité, mais sa *franchise* et sa *loyauté* nous le rendent sympathique. Il reproche à Mathan de donner à la reine des conseils sanguinaires:

Hé quoi, Mathan? D'un prêtre est-ce là le langage? (113)

Il prend sous sa garde le petit Zacharie et le petit Joas, et profite de l'attendrissement de la reine pour intervenir en faveur de ce dernier:

Madame, voilà donc cet ennemi terrible (197).

Mathan, c'est l'*hypocrisie* politique et religieuse; c'est le portrait de l'*apostat*: il voudrait anéantir la religion qu'il a quittée et dont l'existence lui est un reproche constant. Il est froidement cruel. Eliacin est dangereux, donc il est coupable: *On le craint, tout est examiné* (104).

5. — *Le style est en harmonie parfaite avec la situation et le caractère de chaque personnage, tantôt* périodique, *où l'idée se déploie en une longue série de vers, tantôt* coupé, *haletant, comme la passion qu'il respire (exemples?); mais toujours d'une* propriété *d'expression si remarquable que "ces vers n'ont pas une ride".*

Le style de ce morceau est remarquable, non seulement par le *mouvement* qui entraîne la phrase et qui change selon la situation et le caractère des personnages, mais aussi par la propriété des expressions.

Il serait trop long d'étudier dans chaque personnage le mouvement de son style et la propriété de son vocabulaire. Nous nous en tiendrons à Athalie, dont le rôle est d'ailleurs le plus long.

Son style change avec ses états d'âme. — Il est pathétique dans le récit du songe: notez-y les épithètes frissonnantes: *épouvantables, horrible, meurtris, affreux, dévorants,* qui ajoutent tant de force au style et qui rayonnent la terreur. Au contraire, il est volontiers uni et simple dans les questions à l'enfant. Par ailleurs, il est tantôt coupé, fait de petits membres qui expriment les halètements de l'angoisse ou de la fureur:

J'entre: le peuple fuit, le sacrifice cesse.
. . . . Adieu, je sors contente,
J'ai voulu voir, j'ai vu... (278-279),

tantôt périodique, c'est-à-dire composé de longues phrases bien équilibrées où la passion *se développe* et, si l'on peut dire, déborde en larges nappes, au lieu de jaillir en cascades. Du vers 253 au vers 264, par exemple, nous n'avons qu'une seule phrase, mais si bien organisée, que sa longueur disparaît. J'y vois deux parties qui s'opposent, se balancent et se font, pour ainsi dire, contrepoids:

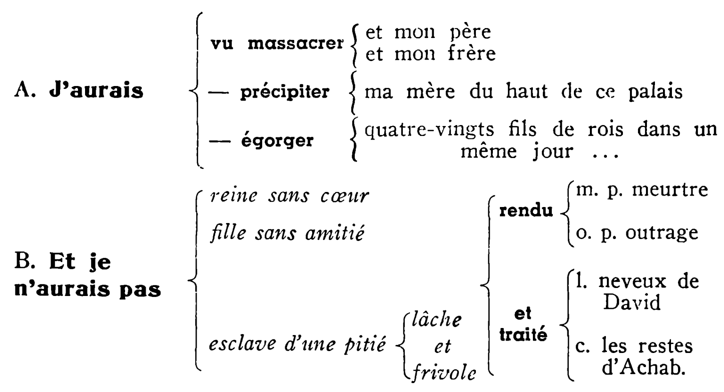
(1) *J'aurais vu massacrer... précipiter... égorger...*

(2) *Et moi je n'aurais pas rendu meurtre pour meurtre: traité comme on traitait...*

A l'intérieur de chacune de ces "périodes", des membres symétriques se font équilibre, si bien qu'une analyse logique un peu poussée, mettant en relief ces parallélismes cachés, permettrait de présenter la phrase sous forme de tableau synoptique [1].

---

1. Le maître pourra proposer aux élèves d'essayer une disposition semblable pour une autre phrase périodique du morceau, par exemple celle qui est comprise entre les vers 114-120: *A*) Moi... *B*) Et vous...



Notez enfin que les membres symétriques forment volontiers un contraste [2]: A. *J'aurais vu...* B. *Et je n'aurais pas rendu...*; ou encore: *mon père, ma mère; reine, esclave...* Victor Hugo, seul, poussera aussi loin l'art de "composer" ses phrases [3]. C'est à une telle entente de la "syntaxe" [4] que l'on reconnaît les grands écrivains.

Le choix des mots, c'est-à-dire l'élégance (*eligere,* élire, choisir) du vocabulaire, ne le cède en rien chez Racine à l'art de les grouper. Il les choisit toujours fort bien *appropriés.* Il faudrait reprendre un à un les noms, les adjectifs, les verbes du morceau pour faire toucher du doigt leur propriété [5]. Le travail serait interminable. Contentons-

---

2. Le maître rappellera aux élèves ce qui est dit du développement par contraste dans les *Exercices pratiques de style et de composition* (p. 28).

3. *Composer* veut dire savoir disposer ensemble, grouper les éléments de la phrase ou du discours.

4. *Syntaxis* est l'équivalent *grec* du latin *compositio* (*syn,* ensemble; *taxis,* arrangement, place).

5. Le maître expliquera ce qu'il faut entendre par *"mot propre".* C'est le mot *unique* (c'est-à-dire qui suffit au lieu de plusieurs : "une faute *inexcusable*", au lieu de "une faute *à laquelle on ne peut trouver d'excuse*") ; et *précis,* c'est-à-dire qui exprime l'espèce plutôt que le genre... Ainsi *labourer, piocher, raboter,* au lieu de *travailler;* et qui indique une particularité, plutôt qu'une banalité, comme *s'étend* au lieu de *est* dans : "Et sa bonté *s'étend* sur toute la nature" (vers 190).

nous de quelques remarques. Racine emploie volontiers les mots dans leur sens premier, originel, proche de la racine; ainsi l'adjectif *fatal* des vers 87 et 200. De là une langue très savoureuse, très pure, retrempée à sa source même. Les exemples sont innombrables et parfois inattendus. Soient les mots: *altère, simple,* dans les vers suivants (171-172):

> Cet âge est innocent. Son ingénuité
> N'*altère* point encor la *simple* vérité.

Simple est ici opposé à *composé,* à *double,* dont l'idée est suggérée par *altère* (de *alter,* latin, qui veut dire, *autre, double*). Voici d'autres exemples[1]:

> Essayez dès ce jour l'*effet* de mes promesses (238).
> Que deviendra l'*effet* de ses prédictions? (275).

Effet a ici le sens de exécution; comprenez: "Ce prince lui donna des espérances, mais il sentit que les *effets* suivraient" (Fontenelle); et ce beau vers de Racine lui-même:

> Prince longtemps de nom mais en *effet* captif.

Au vers 250, nous lisons "... *vous-même en faites gloire*" (comparez: "vous vous en *glorifiez*").

Au vers 251 "... et j'en fais *vanité*" (Comparez: "je m'en *vante*").

Racine fuit en outre les verbes inexpressifs (comme: *être, avoir, il y a, se trouve*...). Il les choisit simples, mais toujours si justes!

> Vous *cultivez* déjà leur haine et leur fureur (247).
> A ma table, partout, à mes côtés *assis* (239).
> J'entends *chanter* de Dieu les grandeurs infinies (217).
> Les plaisirs près de moi *vous chercheront* (et non: *se trou-*
> [*veront*) en foule (229).

D'où la variété, la richesse de son vocabulaire, la rareté des répétitions inutiles. Il ne dit pas: "*Laissez*-là cet habit, *laissez* ce vil métier", mais:

---

1. Le maître pourra signaler encore l'expression *faire part de,* dans le sens de *partager,* du latin *partiri* (d'où : *avoir maille à partir,* à partager avec quelqu'un. *Maille,* liard : N'avoir ni sou ni maille) :

> Je veux vous *faire part* de toutes mes richesses (237).

> *Laissez*-là cet habit, *quittez* ce vil métier (236).

Il ne dit pas: "Je *veux* vous faire part..., je *veux* vous traiter...", mais:

> Je *veux* vous faire part de toutes mes richesses...
> Je *prétends* vous traiter comme mon propre fils (240).

Il ne dit pas: "Où serais-je aujourd'hui, si, *réprimant* ma faiblesse, je n'eusse d'une mère *réprimé* la tendresse, ... *réprimé* vos complots?", mais

> Où serais-je aujourd'hui, si, *domptant* ma faiblesse,
> Je n'eusse d'une mère *étouffé* la tendresse
> .... *réprimé* vos complots? (265-268).

Ces vers si pleins, si tendus, n'ont "pas une ride"; et, comme la perfection du morceau s'étend à la pièce tout entière, on ne s'étonne plus que Voltaire ait pu écrire qu'*Athalie* était "peut-être le chef-d'œuvre de l'esprit humain".

6. — *Dites les impressions que fait naître en vous cette lecture.*

Cette lecture fait naître trois sortes d'impressions: littéraires, sentimentales, religieuses. En d'autres termes elle satisfait notre goût, émeut notre sensibilité, édifie notre foi.

Le plaisir esthétique que nous procure ce morceau provient et de la musique des vers qui sont une caresse pour l'oreille et de l'intérêt du spectacle qui est un charme pour les yeux.

Puis une émotion grandissante nous étreint devant l'intérêt croissant de ce drame pathétique. Qui sortira vainqueur du duel engagé entre la faiblesse de cet enfant et la puissance de cette reine? A un moment, vers la fin de l'interrogatoire, quand le petit Eliacin s'écrie: *Pour quelle mère!* notre émotion atteint son paroxysme et il est difficile de retenir ses larmes.

Beau, émouvant, ce spectacle est surtout bienfaisant: il exalte notre foi. On a pu dire d'*Athalie* que le premier personnage de la pièce, c'est Dieu. Au fait, on sent partout sa mystérieuse présence: dans le songe fameux qui a été

envoyé par lui, dans l'interrogatoire où le petit Joas est visiblement assisté du ciel. Et, quand Athalie ose défier Dieu de donner "ce roi promis aux nations", c'est-à-dire le Messie, parce qu'elle se flatte d'avoir massacré tous les princes de la maison de David, déjà nous voyons se dresser derrière elle l'ombre vengeresse de Dieu. Celui qui, ce jour même, doit la précipiter de son trône est là, en face d'elle. Quelle folie de vouloir s'attaquer à Dieu! Nul sermon sur la Providence n'est aussi impressionnant que cette tragédie.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **horreur,** sacrifice.

horreur : — lat. horror. — Effroi et frémissement causés par quelque chose d'affreux ou d'extrêmement saisissant.

horrible : — lat. horribilis. — Qui fait horreur.

horriblement : — D'une manière horrible.

horrifier : — Frapper d'horreur. (Peu us.)

horrifique : — Qui cause de l'horreur. (Vx.)

horripilant, e : — Qui horripile.

horripilation : — Frisson et hérissement causés par l'effroi, la répulsion, etc.

horripiler : — lat. horrere, se hérisser, et pilus, poil. — Causer l'horripilation.

sacrifice : — Offrande faite à la divinité avec certaines cérémonies. — Le saint sacrifice : le sacrifice de la messe. — Renoncement, volontaire ou forcé, à un bien.

sacrificature : — Dignité, fonction de sacrificateur.

sacrificatoire : — Qui a rapport au sacrifice.

sacrificateur : — Prêtre qui offrait le sacrifice.

sacrifiable : — Qui peut être sacrifié.

sacrifier : — lat. sacrificare; de sacrum, sacrifice, et facere, faire. — Offrir en sacrifice. — Se priver volontairement d'une chose.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **présager, feinte,** *un antonyme de* **profane.**

présager : — Soupçonner une chose à venir. — Prévoir, conjecturer.

prévoir : — Voir, connaître, savoir d'avance.

conjecturer : — Juger par conjecture, c.-à-d., par supposition, opinion, probabilité.

deviner : — Prédire ce qui doit arriver. — Conjecturer, juger par conjecture.

prédire : — Annoncer d'avance ce qui doit arriver.

augurer : — lat. augur. — Présager, conjecturer.

feinte : — Déguisement, artifice.

déguisement : — Ce qui sert à déguiser. — Dissimulation.

artifice : — lat. ars, artis, art, et facere, faire. — Déguisement, fraude, ruse.

fraude : — lat. fraus, dis. — Tromperie, acte de mauvaise foi. — Contrebande.

ruse : — Finesse, artifice dont on se sert pour tromper.

dissimulation : — Action de cacher, de rendre moins apparent, de tenir secret.

travestissement : — italien travestire. — Action de travestir, de déguiser sous l'habit d'un autre, de se faire passer pour un autre.

Antonymes :

profane : — lat. profanus; de pro, avant, et fanum, temple. — Qui est contre le respect dû aux choses saintes.

sacré : — Qui a rapport à la religion, au culte. — Qui doit inspirer une profonde vénération.

3. — *Par quels* noms *pourrait-on rendre* **a)** *les sentiments d'Athalie après le songe qu'elle a eu?* **b)** *ceux d'Abner au moment où Mathan demande la mort de l'enfant?* **c)** *ceux de Josabet durant l'interrogatoire de Joas?*

a) *Sentiments d'Athalie* : trouble, émoi, émotion, crainte, peur, tremblement, inquiétude, soupçon, frayeur, agitation, présage, incertitude sur l'avenir de son trône, sur l'identité des deux enfants, peut-être, vague pressentiment que quelque chose de grave va se passer, que sa fin est proche, épouvante, remords, etc.

b) *Sentiments d'Abner*: — Surprise, protestation puis, après le dilemme de Mathan, révolte, emportement, indignation, apostrophe véhémente à Mathan, marquant la loyauté, la droiture, la bonté compatissante, la générosité de cœur, le zèle pour le temple de Dieu...

c) *Sentiments de Josabet*: — crainte, appréhension, puis, tremblement continuel, trépignement, horripilation devant certaines questions d'Athalie, trouble, anxiété, attachement à l'enfant, à la famille royale, au temple, foi en Dieu, piété, confiance en Dieu, angoisse au sujet de l'avenir...

---

69. **Les plaideurs** (Extraits)

I. **Le monologue de Petit-Jean.**

1. — *Retracez-en le plan.*

a) *Entrée en matière* (vers 1 et 2); b) *Un heureux passé* (3-20); c) *Un présent fâcheux* (21-49).

— *et montrez l'enchaînement de ses différentes parties.*

Petit-Jean énonce, dans son entrée en matière, sous forme de proverbes, cette vérité générale que la peine succède toujours au bonheur. Son monologue ne fait que justifier, qu'illustrer par son exemple personnel, cette vérité générale: il fut d'abord heureux (3-20) et maintenant il est malheureux (21-49).

2. — *Petit-Jean débute par une réflexion qui marque le désappointement et dont le reste du monologue n'est que le développement et la justification (commentez cette réflexion).*

Petit-Jean, en homme du peuple, s'exprime volontiers par images. L'Avenir est pour lui une personne capricieuse à laquelle on aurait tort de se fier. Au lieu de: "l'avenir est incertain", il dira donc:

Ma foi! sur l'avenir bien fou qui se fiera!

Et, s'il veut faire entendre que les peines succèdent toujours aux joies, il traduira ainsi sa pensée:

Tel, qui rit vendredi, dimanche pleurera.

3. — *Puis il raconte dans son langage populaire et savoureux comment il est entré au service du juge Dandin; quels sentiments manifeste-t-il dans les vers* 5-10?

De vanité.

— *Montrez que le* 11e *vers sert de transition.*

Il vient de nous dire en se rengorgeant quels *honneurs* lui valait sa place. Il va nous dire maintenant quels *profits* (11-20) il en retire. La transition entre les deux développements est indiquée par les mots *honneur* et *argent* du vers 11.

4. — *Il exprime ensuite de deux manières différentes cette idée: j'exige de l'argent de quiconque veut voir mon maître; indiquez-les.*

1° "On n'entrait pas chez nous sans graisser le marteau" (v. 14) ; 2° "Point d'argent, point de suisse" (15).

— *Les mots* quelque chose, quelquefois (*vers* 16-17) *ne sont-ils pas suggestifs?*

Si. Ils donnent à entendre que le gaillard tire de jolis profits de ses tours de bâton.

5. — *Le souvenir de son ancienne position arrache encore à Petit-Jean une expression de regret*: c'est dommage (21e vers); *on voit ainsi la persistance du sentiment exprimé dans les deux premiers vers, par suite l'*unité *du morceau.*

"C'est dommage". Cette formule de regret annonce ses déboires présents et rappelle les heures profitables du passé. La fortune a de ces retours ! Petit-Jean, on le voit, ne perd pas de vue la proposition générale dont il a entrepris le développement.

6. — *Qu'est-ce qui, dans la manie du juge, vous paraît conforme à la réalité?*

Le premier et le dernier aux plaids, et bien souvent tout seul. Il s'y serait couché sans manger et sans boire. Il marmotte toujours certaines patenôtres, où je ne comprends rien.

— *semble un peu forcé?*

Il veut bon gré, mal gré, ne se coucher qu'en robe. Il fit couper la tête à son coq... parce que le gallinacé l'avait éveillé plus tard qu'à l'ordinaire. Il disait qu'un plaideur avait graissé la patte à ce pauvre animal.

7. — *Tracez les principaux traits du caractère de Petit-Jean;*

Rusé, finaud, pratique, d'une honnêteté douteuse, d'un dévouement intéressé, vaniteux aussi.

— *de celui du juge.*

Passionné pour son métier jusqu'à la manie, avare, mais naïf et facilement dupé, autoritaire et enclin à la colère.

8. — *Le style, très conforme au caractère et à la condition du personnage, est alerte, concis, naturel, vivant, pittoresque, semé de proverbes, de traits d'esprit. Montrez que c'est le langage d'un homme du peuple;*

Le vocabulaire abonde en expressions empruntées au parler des ''gens de maison'' (à *monsieur* j'en rendais...) et des milieux populaires : bon apôtre, gros messieurs, gros comme le bras, graisser le marteau, son timbre est brouillé, graisser la patte. Ma foi ! (trois fois).

— *citez quelques passages où le style est particulièrement concis;*

Point d'argent, point de suisse. Autrement, serviteur. C'est pitié.

— *relevez les proverbes ou sentences qu'on y rencontre.*

... sur l'avenir bien fou qui se fiera! (1)
Tel, qui rit vendredi, dimanche pleurera. (2)
On apprend à hurler... avec les loups. (6)
... sans argent, l'honneur n'est qu'une maladie. (11)
Qui veut voyager loin ménage sa monture. (27)

II. **Le plaidoyer comique.**

9. — *Dans cette scène, désopilante au possible, Petit-Jean commence par imiter l'emphase pédantesque des avocats du temps (relevez dans ce passage un vers devenu proverbe).*

Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement (6).

10. — *Une intervention inattendue de l'Intimé lui coupe la parole.*

... Quand aura-t-il tout vu? (17)

— *Pendant qu'il s'évertue à retrouver le fil de ses idées, le souffleur impatienté le traite de* cheval, chien, butor, *injures que l'avocat improvisé répète imperturbablement, comme si elles faisaient partie du plaidoyer.*

(Vers 33 et 34, p. 262).

11. — *Dandin ramène enfin l'orateur au fait (remarquez l'enjambement du 38e vers).*

L'enjambement met en valeur ce: *du fait,* sur lequel l'attention est déjà attirée par la répétition: "... venez *au fait.* Un mot... *du fait.*"

— *Las de "tourner autour du pot", Petit-Jean conclut alors qu'à la première récidive, il assommera Citron. Comment "l'assemblée" apprécie-t-elle le plaidoyer de Me Petit-Jean?*

Par un applaudissement vigoureux: "Belle conclusion et digne de l'exorde!" qui est une spirituelle critique des plaidoiries amphigouriques du temps.

12. — *Racine a tourné ici en ridicule certains* travers *de quelques avocats de son temps; quels étaient-ils, à en juger par le discours de Petit-Jean?*

La manie des exordes pompeux, l'oubli du sujet parmi des hors-d'œuvre interminables, l'emploi de termes prétentieux, la recherche des effets oratoires, bref, le manque de naturel et de simplicité.

13. — *Indiquez les passages les plus comiques, les plus spirituels.*

Si vous soufflez si haut, l'on ne m'entendra pas. (2)
Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement. (6)
Quand je vois le Japon... — Quand aura-t-il tout vu? (17)
Et vous l'interrompez *par un discours frivole.* (23)
Psychose... — Hé! le cheval! — Et le cheval... — Encor!
— Encor... Le chien! — Le chien... — Le butor! —
Le butor... (34)
De grands mots qui tiendraient d'ici jusqu'à Pontoise (40)

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* juge *(lat.* judex), plaid.

juge : — de jus, droit, dicere, dire. — Magistrat chargé de rendre la justice.

judicature : — lat. judicaturus, devant juger. — Etat, charge de juge. — Fonction de juge en Israël.

judiciaire : — lat. judiciarius. — Qui est relatif à la justice. — N. f.: Faculté de juger (Montaigne).

judiciairement : — En forme judiciaire, par un acte de la justice.

judicieusement : — D'une manière judicieuse.

judicieux, euse : — lat. judicium, jugement. — Qui a le jugement bon. — Qui annonce du jugement.

jugé : — Ce qui est jugé, apprécié.

jugeable : — Qui peut être mis en jugement, décidé par un jugement.

jugement : — Faculté de l'entendement qui compare et qui juge.

jugeote : — Jugement. — Bon sens.

juger : — lat. judicare. — Décider une affaire, un différend, en qualité de juge ou d'arbitre. — N.: L'action de juger. — Au juger : d'après ce qu'on estime devoir être de telle ou telle manière.

jugeur, euse : — Personne qui juge légèrement, sans les connaissances nécessaires.

plaid : — lat. placitum, assemblée publique. — Plaidoyer, audience. — Manteau à carreaux des Ecossais. — Couverture de voyage, semblable à ce manteau. — Manteau sans manches.

plaidable : — Qu'on peut plaider.

plaidant, e : — Qui plaide.

plaider : — Contester en justice. — Défendre sa cause ou celle d'une partie devant les juges.

plaideur, euse : — Qui plaide, qui aime les procès. (Cf. ***Les Plaideurs***, de Racine).

plaidoirie : — Art ou action de plaider. — Plaidoyer.

plaidoyer : — Discours prononcé à l'audience par un avocat pour défendre une cause.

plaignant, e : — Qui se plaint en justice.

2. — *Indiquez les différentes acceptions du mot* **foi.**

foi : — lat. fides, engagement, lien. — a) Assurance de tenir un engagement;

b) Fidélité à ses engagements;

c) Croyance en la fidélité de quelqu'un ou la vérité de quelque chose;

d) Engagement d'amour, promesse de mariage;

e) Confiance;

f) Ferme adhésion de l'intelligence à la vérité qu'elle reconnaît;
g) Une des trois vertus théologales;
h) Religion chrétienne;
i) Dogme sur lequel l'Eglise s'est prononcée;
j) Acte de foi;
k) Propagation de la foi;
l) Bonne foi;
m) Mauvaise foi;
n) Profession de foi;
o) Faire foi.

3. — *Quelles* épithètes *pourraient caractériser Petit-Jean?*

En voici quelques-unes : — ignorant, niais, madré, campagnard, rusé, normand, simple, matois, spirituel, moqueur, etc.

4. — *Expliquez les expressions ci-après relatives à l'idée de* juge:

juré : — Chacun des citoyens appelés à rendre un verdict sur la culpabilité des accusés. — Membre d'un jury en général.

assesseur : — lat. assidere, s'asseoir auprès. — Adjoint à un juge.

juge d'instruction : — Magistrat chargé de rechercher les crimes et délits, de faire arrêter les prévenus, de recueillir les preuves relatives à la cause.

procureur : — Celui qui a le pouvoir d'agir pour un autre. — Magistrat supérieur qui exerce les fonctions du ministère public près la cour de justice. — L'un des portefeuilles du Ministère. — Le ministre qui le détient.

jury : — Ensemble des jurés auxquels est soumise une affaire.

parquet : — Espace d'une salle de justice qui est enfermé entre les sièges des juges et la barre où sont les avocats. — Ensemble des magistrats du ministère public. — Local qui leur est affecté.

avocat : — lat. advocatus; de ad, auprès, et vocatus, appelé. — Celui qui fait profession de plaider en justice.

avoué : — lat. advocatus. — Officier ministériel chargé de faire les procédures pour les parties devant les tribunaux.

demandeur : — Qui forme une demande en justice.

défendeur : — Qui se défend en justice.

inculpé : — Personne accusée de quelque faute et, spécialement, personne traduite devant les tribunaux.

prévenu : — Accusé.

caution : — lat. cautio. — Personne qui s'engage à remplir les obligations contractées par une autre personne, si celle-ci ne le fait elle-même. — Garantie.

plaideur : — Qui plaide, qui aime les procès.

acte d'accusation : — Exposé des faits imputés à un accusé par le ministère public.

plaidoyer : — Discours prononcé à l'audience par un avocat pour défendre une cause.

plaidoirie : — Art ou action de plaider.

réquisitoire : — Discours ou écrit contenant les griefs d'accusation (Il doit précéder la plaidoirie).

débouter : — Déclarer par arrêt une personne déchue de sa demande en justice.

confirmer : — lat. confirmare. — Sanctionner, ratifier.

casser : — Annuler : casser un jugement.

récuser : — lat. recusare. — Refuser de reconnaître la compétence d'un tribunal, d'un juge, d'un juré, d'un témoin. — Rejeter, ne pas admettre.

en appeler : — Recourir à un tribunal supérieur.

nier sa culpabilité : — Refuser de se reconnaître coupable.

intenter une action : — Entreprendre un procès. — Déposer une demande en justice.

signifier une sommation : — Notifier, par voie judiciaire, quelqu'un qu'il doit se rendre au palais de justice.

purger une sentence : — Subir la sentence du juge.

---

70. **Le Misanthrope** (Extrait)

1. — *Dites brièvement ce que vous savez de Molière.*

Cf. *Biographies,* fin du L. de l'Elève.

2. — *Résumez le morceau, et montrez l'enchaînement des idées.*

Alceste rencontre Philinte, dont les saluts perpétuels et les embrassades multipliées excitent son humeur, vu que Philinte connaît à peine celui qu'il accable de tant de démonstrations d'amitié. Alceste lui reproche vivement ces manifestations peu sincères. Et Philinte de se justifier, avec un calme et des raisons qui achèvent d'exaspérer Alceste.

3. — *Quel incident a occasionné l'indignation d'Alceste?*

Le fait qu'il a trouvé Philinte en train de prodiguer des témoignages d'amitié à un homme qu'il connaît à peine.

— *Relevez les expressions, les tours de phrase, les procédés de style qui manifestent le mieux cette indignation?*

(*Expressions*) Courez vous cacher. Je veux me fâcher. Allez, vous devriez mourir de pure honte. Si j'en avais fait autant, je m'irais pendre. — Morbleu ! (vers 25 et 60).

(*Tours de phrase*) Le tour impératif marquant l'indignation: "Laissez-moi ... Courez ... Rayez cela ... Allez ...". Voyez aussi les incises bourrues : "... je vous prie, vous dis-je (vers 1, 3 et 67)"; les affirmations ou dénégations tranchantes : "Non (41). Non, non (53). Non, vous dis-je (67). Oui (81). Sans doute (84). Fort bien (87). Je vous déclare net ... (11). Et pour le trancher net ... (63)".

(*Procédés de style*) Les répétitions nombreuses : "Laissez-moi, laissez-moi. — Je veux ..., ne veux point ..."; — surtout les répétitions insistantes de *moi* : "*Moi,* je veux (5). *Moi,* votre ami ? (8) Et vous me le traitez, *à moi,* d'indifférent (24)". Enfin les énumérations d'épithètes et de substantifs :

Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infâme (25).
De tous ces grands faiseurs...
Ces affables donneurs...
Ces obligeants diseurs[1]... (44-46).
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse (50).
... lâche flatterie,
... injustice, intérêts, trahison, fourberie. (93-94).

4. — *Cette scène pose la question des rapports entre la politesse et la sincérité; quelle est à ce sujet l'opinion d'Alceste?*

Il ne voit partout que mensonge et grimaces, et se refuse tout net aux concessions les plus innocentes et les plus nécessaires du savoir-vivre. Il condamne la politesse au nom de la sincérité.

— *Expliquez les vers* 35-36.

Belle maxime. Malheureusement, Alceste en outre l'application. Sans doute il faut être sincère. Mais quelle règle de morale nous oblige à dire à un homme, sans de graves raisons, des vérités désagréables. Qu'un sot, à qui je dois le respect, s'avise de me demander "Monsieur, trouvez-vous que j'ai de l'esprit?" irai-je lui répondre "non", brutalement, comme le voudrait Alceste?

5. — *Il ne se contente pas d'exprimer avec force son opinion; il la motive, la développe: selon lui, la conduite de Philinte cet avant tout* ridicule; *commentez les expressions caractéristiques.*

Affectent. Le mot est un blâme, l'affectation étant un défaut. — *Vos gens.* Remarquez le sens méprisant de: *vos.* — *Grands faiseurs.* "Grand" est ironique, comme dans: grand buveur, grand parleur. — *Protestations* (racine *testare* : témoigner de). Affirmations d'amitié, de dévouement... affirmations appuyées. — *Donneurs d'embrassades.* Ces embrassades étaient alors à la mode. La Bruyère parle ainsi en 1687 du courtisan cérémonieux: "Théognis embrasse un homme qu'il trouve sous sa main; il lui presse la tête contre sa poitrine. Il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé." (*Caractères,* Des grands.)

1. Faiseurs, donneurs, diseurs : l'identité des finales renforce ici l'effet de l'énumération.

— *Elle est de plus* injuste.

Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.

6. — *Quelles objections Philinte oppose-t-il à la mise en pratique des théories d'Alceste?*

La "pleine franchise" ne serait-elle point parfois ridicule et hors de propos ? (73-80).

— *Montrez qu'il les appuie par des exemples significatifs.*

Faut-il dire à la vieille Emilie qu'elle est laide et à Dorilas qu'il est importun ? (81-86).

7. — *Ces répliques de Philinte ne font qu'augmenter l'irritation d'Alceste et lui fournissent l'occasion de manifester clairement ses pensées et ses sentiments; dégagez-les de ses dernières paroles.*

Il ne voit partout que lâche flatterie et fourberie. Il est bien résolu (et voyez comme son parti pris extrême l'entraîne vers un excès aussi fâcheux que celui qu'il combat !) à ne dire à ses semblables que des choses désagréables : son dessein est de partir en guerre contre ses semblables, de "rompre en visière à tout le genre humain" (vers 88-96).

8. — *Qui préférez-vous, d'Alceste ou de Philinte?*

Philinte.

— *Chacun d'eux n'a-t-il pas ses défauts?*

Si. Philinte va trop loin quand il entend répondre en rendant "serments pour serments" (40). On peut répondre à des civilités par des civilités. Mais la politesse n'exclut ni la prudence ni la sincérité. On ne se lie point par des serments envers le premier venu.

Mais la rigueur d'Alceste rendrait impossibles toutes relations sociales. Le monde est une grande société de tolérance mutuelle. Alceste est un honnête homme, plein de franchise, mais aussi d'orgueil. Deux choses lui manquent : la mesure et la charité. Ces deux défauts font de lui un être insupportable.

Philinte a trop de souplesse; Alceste, trop de rigidité.

9. — *Montrez que le caractère de Philinte, qui n'est guère qu'esquissé, fait cependant ressortir avec force, par contraste, celui du Misanthrope.*

Le calme et les sourires de Philinte (car il plaisante, voyez vers 29-32 et vers 81-86) font ressortir les emportements et les sourcils éternellement froncés du Misanthrope. Toute cette opposition des deux caractères est merveilleusement résumée dans le vers 87. Dans un sourire, Philinte objecte : *Vous vous moquez...* Et Alceste de répondre avec un pli amer des lèvres : *Je ne me moque point...*

Comparez aussi les longues diatribes, les longues tirades. du Misanthrope avec la réserve de Philinte.

10. — *Pour apprécier les idées émises dans ce morceau, faites ressortir la part de vérité que renferme chacune des deux opinions. Montrez que, dans la pratique, pour concilier les devoirs de la franchise et de la sincérité avec les exigences de la politesse, il faut beaucoup de tact, de la bienveillance, une réelle charité.*

Il n'est pas permis de mentir, c'est-à-dire de parler *autrement qu'on ne pense;* en cela Alceste a raison. Mais il n'est pas nécessaire de dire toujours *tout ce que l'on pense.* Alceste a tort en le prétendant. La prudence ou la charité commandent parfois le silence.

11. — *Indiquez les principales qualités du style dans ce morceau (étudiez particulièrement de ce point de vue les quatorze premiers vers;*

Dès les premiers mots, le théâtre est comme en feu; les deux caractères sont aux prises. Au sourire de Philinte, Alceste oppose ses airs renfrognés. Et voyez comme le dialogue s'enchaîne avec naturel : Alceste s'empare des mots paisibles de Philinte pour les lui renvoyer avec aigreur : "Mais on entend les gens, au moins, *sans se fâcher* — *Moi, je veux me fâcher*". "Et, quoique *amis*, enfin... — Moi, votre *ami ?*"

— *et les tirades d'Alceste*).

Il s'échauffe en parlant. Au début, il se renferme dans un silence boudeur : *Laissez-moi, je vous prie.* Mais, peu à peu, l'aiguillon de la contradiction l'excite et il s'excite de sa propre fureur. Et il termine, après un beau crescendo

de colère, en déversant sa bile non plus seulement sur Philinte, mais sur le genre humain tout entier :

Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

VOCABULAIRE

1. — *Indiquez quelques mots qui renferment la seconde racine de* misanthrope.

En voici quelques-uns : — anthropophage, anthropologie, anthropométrie, anthropomorphisme, anthropophagie, anthropodes, anthropoïde, anthropologiste, anthropomorphe, anthropopithèque, philanthrope, philanthropisme, pithécanthrope, . . .

2. — *Donnez, avec leur sens précis, des synonymes de* sincère; *des antonymes de* misanthrope, sincérité.

sincère : — lat. sincerus. — Qui s'exprime sans déguiser sa pensée. — Qui est éprouvé, dit ou fait d'une manière franche.

franc : — Loyal, sincère.

loyal : — lat. legalis. — Sincère, franc et honnête.

droit : — lat. directus, direct. — Sincère, juste, qui suit la voie de l'honneur.

honnête : — lat. honestus. — Conforme à la probité, à l'honneur. — Qui est honnête, moral, vertueux.

juste : — lat. justus, de jus, droit. — Exact, légitime, conforme à la justice, à la loyauté, à la vérité.

sans dol : — Qui ne trompe pas.

Antonymes :

misanthrope : — gr. misein, haïr, et anthrôpos, homme. — Qui est atteint de misanthropie (haine des hommes, dégoût de la société).

philanthrope : — Qui aime les hommes et s'occupe d'améliorer leur sort.

sociable : — Qui est porté à vivre en société.

sincérité : — (voir définition plus haut) : — Antonymes : hypocrisie, insincérité, mensonge, duplicité, fourberie . . .

3. — *Quelles* épithètes *pourraient caractériser Alceste? Philinte?*

a) *Alceste* : — franc, sincère, irritable, sévère, inflexible, inso-

ciable, passionné de justice et de vérité, à un point que cela le rend du renvers le prochain, intraitable, sauvage, farouche, d'un sérieux excessif. Il ne voit que du mal partout, il n'y a de bien qu'en lui; injuste franchement envers l'humanité, contre laquelle il veut rompre en visière.

b) *Philinte* : — tolérant, complaisant, poli, conciliant, indulgent, sociable. C'est la contre-partie du caractère d'Alceste.

4. — ***Distinguez par des exemples, les mots ci-après:***

charité : — lat. caritas. — Amour de Dieu et du prochain. — Vertu qui porte à faire ou à désirer le bien d'autrui. — La charité couvre la multitude des péchés.

générosité : — Qualité de celui qui est généreux, libéral : — La générosité est la vertu des grandes âmes.

dévouement : — Action de se dévouer, de se sacrifier à une cause. — Le dévouement de Dollard des Ormeaux sauva la colonie en 1660.

bienfaisance : — Inclination à faire le bien. — Action de faire du bien à quelqu'un : — L'Eglise a multiplié les œuvres de bienfaisance.

obligeance : — Disposition à obliger, à rendre service. — La constance dans l'amitié demande que l'on sache obliger ses amis.

condescendance : — Complaisance qui fait condescendre — céder par complaisance — aux sentiments de quelqu'un. — Il faut pratiquer la condescendance sans aller jusqu'à la flagornerie.

philanthropie : — Amour de l'humanité. — La philanthropie a fait des œuvres admirables, la charité en a fait de plus merveilleuses encore.

clémence : — lat. clementia. — Vertu qui consiste à pardonner. — Auguste, pardonnant à Cinna, fit preuve à la fois de clémence et d'habileté.

miséricorde : — lat. misericordia, de misereri, avoir pitié. — Vertu qui porte à avoir compassion des misères d'autrui. — La miséricorde du bon Dieu est infinie, elle ne pardonne cependant qu'au repentir.

71. L'Avare (Extrait)

1. — *Distinguez les différentes parties de ce morceau.*

Le morceau peut se diviser en trois parties principales :

1° *Les recommandations au cuisinier* (jusqu'à : "Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse" page 277) ; 2° *Au cocher dont maître Jacques remplit aussi les fonctions* (jusqu'à: "... Paix", page 279) ; 3° *Le petit discours final de maître Jacques à Harpagon* qui commence à : "Monsieur je ne saurais souffrir les flatteurs...". Ce discours se divise lui-même en deux parties (séparées par un bref dialogue) : l'une a trait principalement à Valère, l'autre concerne Harpagon lui-même.

2. — *Montrez que Molière a su placer Harpagon dans une situation propre à faire ressortir son avarice.*

L'avarice d'Harpagon est d'autant plus odieuse qu'il est plus riche. Sa richesse se laisse deviner à son train de maison : il a un intendant (Valère), des valets (p. 280), une personne qui porte livrée : nous voyons en effet maître Jacques revêtir tantôt la casaque du cocher, tantôt la tenue du cuisinier.

Dans la scène qui nous occupe, l'avarice d'Harpagon apparaît d'autant plus sordide qu'elle se manifeste à l'occasion du festin de ses noces : pour la circonstance, les plus chiches ne regardent pas trop à la dépense, les moins bien pourvus se mettent en frais. Il faut donc que sa ladrerie soit extrême pour ne pas se relâcher en un tel jour.

3. — *Relevez les principaux traits d'avarice d'Harpagon. Parmi ceux que maître Jacques a rapportés, ne s'en trouve-t-il pas un qui est invraisemblable?*

Il fait remplir au même maître Jacques le double office de cuisinier et de cocher. Il veut donner un souper, mais sans donner d'argent. Il y aura dix convives, mais il ne faut prendre que pour huit. Quant au menu, il ne se compose que de choses dont on ne mange guère et qui

rassasient tout de suite. Bien entendu, il ne traite pas mieux ses chevaux que ses hôtes et les fait mourir de faim. Mais, parmi les traits qui se colportent sur son avarice et que rapporte maître Jacques, il en est un manifestement invraisemblable : il aurait appelé en justice... *un chat !* ... qui lui aurait dérobé... quoi donc? *un reste* de gigot!

4. — *Pourquoi, pensez-vous, Harpagon insiste-t-il pour savoir ce qu'on dit de lui?*

Harpagon a toujours été entouré de flatteurs comme Valère, qui ne lui ont jamais rapporté les propos que l'on tient sur lui. L'ignorance de ces propos pique sa curiosité; mais il ne les croit certes pas aussi défavorables, sans quoi il n'insisterait pas.

5. — *Que révèlent les exclamations qu'il pousse lorsqu'on lui demande de l'argent pour le dîner?*

Elles révèlent chez lui l'inconscience de son vice. A l'entendre se récrier, scandalisé au seul mot d'argent, on dirait vraiment que ce vil métal ne l'intéresse pas et que, l'avare, ce soit maître Jacques. La situation semble retournée.

De l'argent, de l'argent, ils n'ont que ce mot à la bouche ! Ces exclamations ont une force comique intense.

6. — *L'avare a-t-il des amis? Croyez-vous que tout le monde, comme le prétend maître Jacques, se moque de lui?*

L'avare aurait un ami en maître Jacques si l'amitié, pour exister, ne supposait une égalité entre ceux qui la cultivent: *Amicitia aut pares invenit aut facit,* dit le poète latin : "L'amitié vous trouve égaux ou vous rend égaux". Au vrai, Harpagon est incapable de ce commerce de confiance que l'amitié crée ou suppose; il n'a pas de véritable ami. Chez lui, Valère le trompe; dehors, tout le monde se moque de lui.

7. — *Quels sentiments maître Jacques a-t-il manifestés dans le cours du morceau?*

Son attachement à son maître se manifeste dans ses paroles et dans ses actions. Dans ses paroles : "*Je suis*

fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous, car enfin, je me sens pour vous de la tendresse'' (p. 279). Dans ses actions, il ''cumule'' les charges et prend allègrement son parti de ce surcroît de besogne.

Sa sincérité éclate dans son franc-parler et même dans son ton bourru; il pousse la sincérité jusqu'à s'attirer des représailles : *''Vous êtes un sot, un maraud, un coquin,''* qu'il avait d'ailleurs prévues; mais il sait dire la vérité même à ses dépens.

Son antipathie pour Valère se marque à plusieurs reprises : il l'interpelle par deux fois sur un ton poli autant que narquois : *''Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret* (de faire bonne chère avec peu d'argent...)'' (273) ; *''Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire''* (279). Plus loin, s'adressant à Harpagon, il s'efforce de le mettre en garde contre les agissements intéressés de cet intendant : ''... *Ses contrôles perpétuels... ne sont rien que pour vous... faire sa cour''* (279).

L'horreur de l'avarice lui donne le courage de tenir tête à la fois à son intendant et à son maître. Elle est telle que, chez lui, l'indignation le rend éloquent, d'une éloquence un peu fruste, mais réelle. Il n'a pas assez de mots pour exprimer la répulsion que ce vice lui inspire: ''... *et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu.''* A ce flot montant de synonymes énumérés en progression : *avare, ladre, etc...*, Harpagon répond par une progression d'injures: *sot, maraud ... etc.* Mais notre brave maître Jacques a du moins soulagé son âme honnête.

Sa tendresse pour ses chevaux est touchante. *''Cela me fend le cœur de les voir exténués''* (278). Elle s'exprime avec une exagération comique : il s'ôte pour eux le morceau de la bouche (278) ; car *il faut avoir pitié... de son prochain!* (278). Veut-il enfin confier à son maître la mesure de son attachement ? Il lui assure qu'il l'aime presque autant que... ses chevaux (279).

8. — *Citez quelques expressions familières employées par lui; sont-elles naturelles dans sa bouche?*

"Vos chevaux, monsieur!... Je ne dirai point qu'ils sont *sur la litière*[1], les pauvres bêtes n'en ont point... (277)... ils ne peuvent *se traîner* (278)... *je m'ôte*... pour eux *les choses de la bouche* (278)... Ses contrôles perpétuels ne sont rien que *pour vous gratter*[2] (279)... On ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende *accommoder*[3] de toutes pièces (280)". Ces expressions venues des cuisines ou des écuries sont fort naturelles dans la bouche de maître Jacques, qui est tout à la fois cuisinier et cocher. Un langage trop châtié ou trop relevé ne conviendrait d'ailleurs pas à ce brave homme de domestique.

9. — *S'il n'a guère d'instruction, il a su du moins mettre de l'ordre dans ce qu'il rapporte à Harpagon; retracez le plan de son petit discours de la fin.*

Son petit discours de la fin comprend trois parties :

a) Une *entrée en matière*: "Monsieur, puisque vous le voulez, ... des contes de votre lésine".

b) Le *corps du discours*, qui consiste dans l'énumération de ces contes qu'il vient d'annoncer.

c) Une *petite conclusion générale*: "Enfin, voulez-vous que je vous dise?... vous êtes la fable et la risée de tout le monde..."

Maître Jacques possède, non seulement le gros bon sens, mais la logique naturelle du menu peuple[4].

10. — *Dans ce discours, il semble prendre plaisir à énumérer, en les accentuant malicieusement, tous les propos que l'on tient*

---

1. D'une personne malade, on dit qu'elle garde *le lit.*

2. Pour vous *chatouiller* agréablement dans votre manie.

3. L'expression est empruntée à l'art culinaire. On dit dans le même sens : *dépecer* une réputation; bien *arranger* son voisin.

4. Le maître pourra même faire remarquer que le bonhomme ne manque pas d'une certaine instruction. Il pratique l'imparfait du subjonctif : "Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse ?" (278). Il se meut à l'aise parmi les : *fîtes, voulûtes* (280). Il dit : *en dépit que j'en aie* (279) dans le sens de : *malgré tout*, expression que nous retrouvons chez Bossuet et Brunetière.

sur le compte d'Harpagon. Montrez qu'ils sont de nature à rendre profondément ridicule et odieuse la passion de l'avarice.

Evidemment maître Jacques accentue les bruits qui courent dans le public au sujet de l'avarice d'Harpagon. Il n'est pas vraisemblable que le public croie et dise sérieusement qu'Harpagon fait imprimer des calendriers où les "quatre-temps" sont doublés; autant vaudrait dire qu'il impose à ses domestiques la semaine des deux vendredis. L'exagération est plus manifeste encore quand il prête à son maître la réputation de dérober l'avoine de ses chevaux. Ce sont là pures galéjades, mais qui s'expliquent par les exigences de la perspective théâtrale : sur la scène, il faut forcer les traits pour qu'ils soient aperçus. Puis ces exagérations mêmes, qui accentuent la manie de notre vieil avare, la rendent plus ridicule et plus odieuse. Car, en France, le ridicule tue; et faire rire d'un vice, c'est le plus sûr moyen d'en détourner le spectateur.

11. — *Appréciez la conduite de Valère.*

A ne juger Valère que par cette scène, il nous apparaît comme un de ces vils flatteurs si nombreux dans l'entourage des riches et des grands. Autant il se montre cassant avec ses inférieurs, autant il est rampant et obséquieux avec son maître, s'ingéniant à flatter ses manies et à renchérir sur ses propos. Au fond, il méprise Harpagon et doit convenir que maître Jacques a raison. Mais il pense d'une façon et agit de l'autre : on soupçonne qu'un intérêt personnel l'aide à tenir ce rôle odieux qui est passablement ingrat. Le reste de la pièce nous apprend quel intérêt le guide : il convoite la main d'Elise, fille d'Harpagon.

12. — *Quels sont les passages les plus comiques du morceau?*

Le passage où maître Jacques change de costume ne manque pas d'obtenir toujours son succès de gaîté. Celui où Harpagon lui met par deux fois la main sur la bouche, pour interrompre la lecture d'un menu jugé ruineux, obtient un succès plus grand encore. Mais ce qui déchaîne tout à fait le rire, c'est le discours final de maître Jacques.

13. — *L' "Avare" est, de toutes les grandes comédies de Molière, la seule qui soit en prose. Montrez, par quelques exemples tirés de ce morceau, que cette prose est* souple *et* naturelle.

La prose de l'*Avare* est *souple, se pliant* aux mouvements très variés du dialogue. La parole passe sans effort de l'un à l'autre des interlocuteurs :

Maître Jacques : Eh bien, il faudra quatre grands potages, etc. ..

Harpagon : Que diable ! voilà pour traiter une ville tout entière.

Maître Jacques : Rôt...

Harpagon : Ah ! traître ! tu manges tout mon bien !

Un simple coup d'œil jeté sur le morceau nous renseigne suffisamment sur ce mouvement si aisé de la conversation. Les personnages se renvoient, comme en jouant, la balle des mots. Une ligne ou deux, tout au plus, suffit à chacun. Nul d'entre eux n'abuse de son droit de parler. Et chacun en use avec une aisance parfaite. Pas de syntaxe compliquée. Pas de lourdes phrases. Et tant de sous-entendus plus éloquents que de longs discours ! A peine maître Jacques a-t-il ouvert la bouche pour ce simple mot de trois lettres : *Rôt*... que, prévoyant la suite des plats et comme si la dépense était déjà faite, Harpagon s'écrie : *Ah ! traître ! tu manges tout mon bien !* et non pas : *Tu vas manger !*... De tels passages sont comiques, moins par les mots que par les silences, moins par ce qui se dit sur la scène que par ce que l'on y tait. Ces choses inexprimées ou à demi exprimées abrègent le dialogue et l'allègent. Il va, vient, rapide, *souple*, endiablé. Et si *naturel !* Ponctué d'interjections familières ! *Que diable !* ... *Ah !* ... *Eh !* ... *Eh bien !* ... *Ma foi !* ... *Paix !* et farci d'interrogations et d'exclamations qui appartiennent au langage parlé. Elles sont des raccourcis de phrases. Elles permettent d'éviter les longueurs et les détours de la syntaxe ordinaire et de dire ainsi plus de choses et plus vite : *Grande merveille !* ... *Que diable ! Toujours de l'argent ! Toujours parler d'argent !*

Parfois, pourtant, la langue de nos personnages se fait sentencieuse : *"Il n'y a rien de plus préjudiciable à l'hom-*

me que de manger avec excès... (275). *Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger* (275). *C'est être d'un naturel trop dur que de n'avoir nulle pitié de son prochain* (278). Mais cela même est encore une façon de parler fort naturelle; car chacun sait que les proverbes sont la sagesse du menu peuple et qu'il en émaille volontiers ses conversations.

Bien *naturel* enfin, et surtout bien français, leur "esprit", leur amour des "jeux de mots": "Voilà *leur épée de chevet*: de l'argent!" "Vos chevaux, Monsieur... je ne vous dirai point qu'ils sont *sur la litière...*"

— *On pourrait peut-être lui reprocher quelques expressions triviales: relevez-en quelques-unes.*

"Est-ce que vous avez envie de faire *crever* tout le monde? (275). Ses contrôles ... ne sont rien que pour vous *gratter* (279). *Fesse-mathieu* (280)".

14. — *Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?*

Ces impressions sont diverses selon qu'elles concernent notre goût, notre sensibilité ou notre volonté.

Cette scène est un véritable régal littéraire; notre *goût* y trouve son compte.

Mais l'impression qu'elle fait sur notre *sensibilité* n'est pas sans mélange. D'une part, le comique des situations, des gestes, des répliques, émeut notre joie. Mais cette gaîté est superficielle. Nous nous disons qu'Harpagon doit souffrir et faire souffrir autour de lui, que la maison doit être inhabitable pour les siens. Le spectacle ou le pressentiment de telles choses est triste. Et voilà pourquoi on a dit de *L'Avare* (comme aussi bien du *Misanthrope* et du *Tartuffe*, autres pièces de Molière) que cette comédie est en réalité une tragédie. Molière scrute si profondément l'âme humaine et ses vices cachés qu'il rencontre à ces profondeurs des nappes de tristesse et des sources de larmes.[1] On sait d'ailleurs que notre grand comique était lui-même porté à la tristesse, volontiers silencieux, mélancolique.

---

1. Rappelons-nous Musset parlant de
Cette mâle gaieté, si triste et si profonde,
Que, lorsqu'on vient d'en rire, on voudrait en pleurer.

En revanche, ces pages tonifient notre *volonté.* Elles nous immunisent contre l'avarice, dont elles nous montrent les laideurs. Seulement, de même qu'il ne faut pas confondre la véritable piété avec une ferveur hypocrite, de même il ne faut pas confondre l'avarice, qui est un vice, avec l'économie, qui est une qualité: les biens matériels sont mis entre nos mains, non pour les thésauriser inutilement ni pour les dissiper follement, mais pour nous en servir avec sagesse.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **vigile** (*latin,* vigilia, *veille*).

vigile : Jour qui précède une fête religieuse importante. — A Rome, garde de nuit.

vigilant, e : — Plein de vigilance. — Qui est fait avec vigilance.

vigilance : — lat. vigilantia. — Surveillance attentive.

vigilamment : — Avec vigilance.

vigigraphe : — De vigie, et du gr. graphein, écrire. — Espèce de télégraphe de vigies qui se correspondent.

vigie : — ital. veggia. — Matelot en sentinelle dans la mâture. Homme chargé à terre de surveiller le large.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **avare, almanach**; *des homonymes de* **brocard**; *des antonymes de* **avare.**

avare : — lat. avarus. — Qui a un amour excessif de l'argent pour l'accumuler.

avaricieux : — Qui a de l'avarice dans les petites choses. — Qui lésine.

lésineur : — Qui lésine; qui fait des épargnes sordides. — Ladre.

ladre : — Homme avare à l'extrême.

fesse-mathieu : — Usurier, avare.

usurier : — Qui prête à usure, à un taux au-dessus de celui que fixe la loi.

pingre : — Homme très avare, surtout en ce qui concerne les petites dépenses non nécessaires.

grippe-sou : — Avare qui fait de petits gains sordides.

almanach : — Calendrier avec indications astronomiques, météorologiques, etc.

calendrier : — lat. calendarium; de calendae, calendes. — Tableau des jours, des mois, des saisons, des fêtes de l'année.

Homonymes:

brocard : — de broche, aiguille — raillerie mordante, moquerie; brocard : chevreuil mâle (On écrit aussi broquart); brocard : règle de droit exprimée en une forme énergique et concise; brocart : tissu de soie brochée.

Antonymes:

avare : — définition plus haut; prodigue, dépensier, dissipateur; généreux, libéral, gaspilleur, vide-poches...

3. — *Quelles* épithètes *pourraient qualifier un avare?*

En voici quelques-unes : — avide, sordide, misérable, malheureux, terrestre, borné, matériel, thésauriseur, déchu, bas, inavouable, pingre, avaricieux, lésineur, terre-à-terre, attaché, lésinant, pauvre, etc.

4. — *Donnez les* noms *qui marquent toutes les nuances depuis la* ladrerie *jusqu'à la* prodigalité.

En voici quelques-uns : — ladrerie, avarice, pingrerie, lésinerie, grippe-sou, griveleur, épargne, indifférence, aumône, charité, libéralité, philanthrope, bienfaiteur, générosité, prodigalité.

---

72. Les Femmes savantes (Extrait)

1. — *Le but de l'auteur, dans ce morceau, c'est d'amener deux pédants à se dire mutuellement leurs vérités et à condamner ainsi eux-mêmes ce dont ils sont les représentants les plus autorisés; montrez que l'auteur a atteint ce but.*

Trissotin et Vadius, après s'être encensés à qui mieux mieux, ne tardent pas à se froisser mutuellement dans leur vanité d'auteurs.

Ils échangent des appréciations aigres-douces sur leurs œuvres respectives. Et, comme ils sont du métier, ils se

critiquent en connaissance de cause. Ils se jugent donc et se condamnent réciproquement.

2. — *Distinguez les deux parties du texte:*

a) *Mutuels compliments* (1-36); b) *Furieuse dispute* (37-90).

3. — *Quelle est l'idée principale renfermée dans les vers 1-14?*

Les auteurs, sauf moi bien entendu, sont des gens très vaniteux.

— *Quels sentiments percent dans ces paroles de Vadius?*

La fatuité (c'est-à-dire le sentiment très vif, et d'ailleurs injustifié, de sa supériorité) et une extrême vanité d'auteur.

— *Ses actes sont-ils d'accord avec ses paroles?*

Non. Il fait aussitôt ce qu'il vient de réprouver: il tire de sa poche une pièce de vers qu'il veut lire à Trissotin.

— *L'effet serait-il le même si l'on remplaçait* gueuser (6[e] vers) *par* quêter,

Non. *Gueuser* implique une signification méprisante que n'a point *quêter*.

— saisissant (7[e] vers) *par* prenant?

Non. *Saisissant* est plus fort et plus expressif.

4. — *Les deux pédants s'exaltent à qui mieux mieux; montrez que les compliments qu'ils s'adressent l'un à l'autre deviennent de plus en plus outrés.*

Comparez le début (15-16) et la fin de leurs congratulations. Vous vous rendrez compte du crescendo de leurs compliments au cours du dialogue. Ils commencent par se complimenter sur les beautés et les grâces de leurs vers. Et, en terminant, ils se décernent du prince (les grands seigneurs allaient alors en carrosse doré) et de l'immortel ("statues"). Dans l'intervalle, ils se sont déclarés supérieurs aux plus grands poètes du passé, à Virgile, à Horace.

5. — *Qu'est-ce qui pousse Trissotin à interrompre Vadius, au 34e vers?*

La hâte qu'il a lui-même de lire ses vers.

— *Faites ressortir la spontanéité, la naïveté de la pensée exprimée dans le 46e vers.*

Notre pédant, persuadé de sa supériorité, ne peut manquer de trouver parfait tout ce qui sort de sa plume. En lisant à haute voix ce vers 46, il faut bien détacher, par des points de suspension, les mots: ... *j'en suis l'auteur.* En les prononçant, Trissotin se renfrogne avec une telle fatuité bouffonne et un tel sérieux que ces quatre mots obtiennent toujours, auprès des spectateurs, un franc succès d'éclat de rire.

6. — *Au 51e vers, Vadius veut revenir à sa ballade: Trissotin ne lui a-t-il pas dit tout à l'heure:* Aux ballades surtout vous êtes admirable; *mais, depuis, Trissotin a changé d'avis* (52e *vers*): *pourquoi?*

Si Trissotin a changé d'avis en effet ("La ballade ... est une chose fade", 52e vers) sur les ballades de Vadius, c'est que Vadius a changé d'avis lui-même sur les sonnets de Trissotin. "Peut-on voir rien d'égal aux sonnets que vous faites?" disait-il au vers 24; et voici qu'au vers 40, il trouve misérable un sonnet de son interlocuteur.

7. — *Alors commence ce duel de répliques acérées où les réponses se croisent comme des fers et dégénèrent bientôt en injures. Faites ressortir par quelques exemples, la véhémence des sentiments exprimés.*

Au début, Trissotin et Vadius gardent encore les formes courtoises. Leur vanité froissée se contient dans des formules où perce le dépit, mais que la politesse tempère:

Vadius: La ballade pourtant charme beaucoup de gens (54).
Trissotin: Cela n'empêche pas qu'*elle ne me déplaise* (55).
Vadius: Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise (56).

Déjà, cependant, ce vers 56 est aigre-doux. La discussion ne va pas tarder à s'envenimer. Remarquez les allusions discourtoises renfermées dans les mots en italique:

Trissotin: Elle a pour *les pédants* de merveilleux appas (57).
Vadius: *Cependant* nous voyons qu'elle ne vous plaît pas (58).

Le crescendo de malignité continue dans les vers qui suivent (où *jetez* aggrave *donnez;* et *impertinemment, sottement*).

Trissotin: Vous *donnez sottement* vos qualités aux autres (59).
Vadius : Fort *impertinemment* vous me *jetez* les vôtres (60).

Alors, voilà nos adversaires déchaînés. Ils échangent des injures de portefaix. Et, comme des portefaix, ils se renvoient les mots. Leurs ripostes commencent par: *Allez*...

Allez, petit grimaud... — *Allez*, rimeur de balle...
Allez, fripier d'écrits,... — *Allez*, cuistre...! (61-64).

Il ne reste plus maintenant qu'à faire succéder le *tu* au *vous*. Ils n'y manquent pas: "*Va, va* restituer ... — *Va, va-t-en faire amende honorable* ..." (65-67). Et la querelle continue sur ce ton de tutoiement injurieux: "Oui, oui, je te renvoie ... Je t'y renvoie aussi ..." (72-73). Ce qui achève d'aggraver ce tutoiement, ce sont des "personnalités" désagréables que nos adversaires échangent. Jusque-là leur querelle s'en était tenue à des "généralités". Maintenant elle s'alimente de traits personnels. Ils se reprochent leurs plagiats, la déconfiture de leurs libraires, les critiques de Boileau. Il va sans dire que le rappel de ces souvenirs désagréables fait monter le ton du dialogue à un diapason suraigu.

8. — *Philaminte essaie vainement d'intervenir: ils continuent à se dire de dures vérités et, finalement, se renvoient mutuellement à Boileau. Montrez comment Trissotin se glorifie même des attaques de l'auteur des* Satires.

L'acharnement de Boileau, dit Trissotin, témoigne que je suis du moins un adversaire redoutable, difficile à abattre (79-86) :

Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux,

tandis que Vadius, adversaire négligeable, n'a été qu'une seule fois pris à partie par l'auteur des *Satires*.

9. — *Comparez les caractères des deux pédants. Qu'ont-ils de commun? Qu'est-ce qui les distingue?*

Tous deux sont des pédants infatués d'eux-mêmes; ils

montrent dans cette scène les mêmes travers. Mais nous savons par le reste de la pièce que l'un, Trissotin, est le bel esprit intéressé, flatteur, hypocrite, et que l'autre, Vadius, est le pédant orgueilleux, violent et brutal:

Je te défie en vers, prose, grec et latin (39).

10. — *Montrez que le style est bien conforme aux pensées et aux sentiments.*

Ces deux parties forment un contraste saisissant et se mettent en valeur l'une l'autre. Au demeurant, l'hyperbole est partout. Dans la première partie abondent les épithètes laudatives (doux attraits; air noble, galant et doux; rien d'amoureux comme; rien d'égal aux; charmant, plein d'esprit; admirable, adorable); ils se font tout sucre et tout miel. Dans la seconde partie, c'est un flot montant de vinaigre et de fiel (Voir question 7).

11. — *Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?*

Le fond. — Après le misanthrope, l'avare, voici les pédants. Molière parcourt toute la série des travers sociaux. Ailleurs, il nous montrera les faux dévots (Tartuffe) et les précieuses. *Castigat ridendo mores*: il corrige en riant les mœurs de la société.

Son observation est si aiguë, sa psychologie si pénétrante, que son rire s'accompagne souvent d'amertume. Nous l'avons dit à propos de l'*Avare;* il faut le répéter à propos des *Femmes savantes.* Trissotin et Vadius représentent une élite intellectuelle et sociale; et pourtant, quel spectacle affligeant ils nous donnent, quand ils dépouillent le masque des conventions sociales et qu'ils se montrent eux-mêmes ! Quelle comédie, quelle *triste comédie!*

La forme. — Molière excelle à conduire un dialogue, à y montrer le conflit des caractères, et d'abord les caractères eux-mêmes. Les figures de Vadius et de Trissotin, les pédants qu'ils représentent, sont fixés en traits inoubliables dans cette scène V du 3[e] acte des *Femmes savantes.*

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **pédant, lecteur.**

pédant : — ital. pedante. — Professeur ridicule. (Vx.) — Celui qui affecte de paraître savant ou de censurer les autres.

pédanterie : — Etat de professeur. (Vx.) — Manières, caractère du pédant. — Erudition fatigante.

pédantesque : — Qui sent le pédant.

pédantesquement : — D'une manière pédantesque. (Peu us.).

pédantiser : — Faire le pédant. (Peu us.).

pédantisme : — Ton, caractère, manière de pédant.

lecteur : — lat. lector, trix. — Qui lit à haute voix, devant d'autres personnes. — Dont la fonction est de lire. — Clerc qui a reçu le deuxième des quatre ordres mineurs.

lecture [1] **:** — lat. lectura. — Action de lire à haute voix ou pour soi-même. — Chose qu'on lit. — Art de lire. — Instruction puisée dans les livres.

lectionnaire : — Livre dans lequel se trouvent les leçons de l'office.

2. — *Distinguez les mots ci-après*:

contestation : — Action de contester. — Débat, dispute.

différend : — Débat, contestation, pouvant engendrer de la froideur entre amis, entre familles, entre parents.

démêlé : — Débat, querelle. — Avec idée de durée et de difficulté.

dispute : — Débat contradictoire. — Discussion publique avec animosité. — Lutte d'émulation pour obtenir quelque chose. — Querelle, altercation.

discussion : — lat. discussio. — Examen, débat. — Contestation. — Discuter un projet de loi. — Le tout admettant un certain décorum.

controverse : — lat. controversio. — Débat, contestation sur une question, une opinion, etc., surtout en matière religieuse. — Le tout se faisant d'après certaines conventions préétablies.

---

1. Anglicisme (*lecture*) au sens de "conférence, entretien".

débat : — Différend, contestation : trancher un débat. — Pl.: discussions politiques : les débats de la Chambre.

querelle : — lat. querela, plainte. — Contestation, dispute, rixe, démêlé. — La querelle dégénère en coups, souvent, et peut conduire devant les tribunaux. — Objet de discussion (Corneille, Racine).

prise : — Querelle, lutte : Prise de bec, au sens figuré et familier. D'habitude, simple chicane.

altercation : — Débat, vive contestation. — Dispute, querelle. Il y a peu ou pas de différence entre la querelle et l'altercation. L'altercation semblerait cependant plus inattendue, arriver d'une manière soudaine, et l'on n'y est pas allé plus loin que les gros mots.

chicane : — Conflit entre deux personnes.

3. — *Trouvez quelques* noms *qui marquent des nuances de l'idée de fatuité.*

En voici quelques-uns: — suffisance, vanité, jactance, hauteur, pédanterie, morgue, superbe, gloriole, orgueil, vantardise, vanterie, pose, affectation, prétention, afféterie, recherche, boursouflure, manière, présomption, engouement, rengorgement, etc.

4. — *Donnez le sens précis des expressions qui suivent* :

Etre gonflé d'orgueil : — En être rempli.

S'en faire accroire : — Trop présumer de soi-même.

Prendre des airs : — Affecter des manières au-dessus de son état.

Etre infatué de sa personne : — S'engouer, se prévenir follement en faveur de quelqu'un ou de quelque chose.

Faire la roue : — Se pavaner, se rengorger.

Morguer : — Traiter avec morgue, braver avec insolence. (Peu us.).

Parader : — de parade, espagn, parada. — Se montrer, se pavaner pour se faire valoir.

Se pavaner : — lat. pavo, paon. — Marcher d'une manière fière, superbe, comme un paon qui fait la roue.

Se panader : — Marcher avec l'allure d'un paon qui fait la roue (Vx). On dit auj.: se pavaner.

Le prendre de haut : — Le prendre avec morgue et hauteur:

Se rengorger : — Faire l'important. — Se donner de l'importance.

Faire étalage : — Faire montre, s'exhiber, exhiber son prétendu mérite.

Se prévaloir : — S'enorgueillir.

Se hisser sur ses ergots : — Faire le fier, comme le coq.

---

73. La Fille de Roland (Extrait)

1. — *Distinguez les différentes parties du morceau:*

a) *Le défi du Sarrasin* (1-46) ; b) *La résolution de Gérald* (47-114) ; c) *Le combat* (115-154).

2. — *Quels sentiments manifeste le Sarrasin dans le premier quatrain?*

D'outrecuidance, d'insolence, de mépris des Français.

— *Que produit cette provocation sur les jeunes seigneurs français?*

L'effet d'un soufflet et le désir unanime de relever le défi.

— *Pourquoi Charlemagne refuse-t-il d'accéder à leur désir?*

Parce qu'il ne les croit pas de taille à se mesurer avantageusement avec le Sarrasin.

3. — *L'insuccès de sa bravade rend Noéthold plus insolent: il rappelle à l'empereur sa gloire d'autrefois, afin de lui faire mieux sentir son impuissance présente. Relevez les expressions les plus propres à exciter l'indignation de l'empereur.*

... j'ai gardé mémoire
D'un jour où tu parus plus jaloux de ta gloire...
Toi, tu ne répondis que quelques mots hautains...
Le mécréant triomphe et le roi chrétien pleure!...
Mon triomphe est complet puisque tu l'as maudit...
De ton neveu Roland je remporte l'épée,
Durandal!... Je l'ai bien conquise, tu le vois;
Roi, regarde-la donc pour la dernière fois.

4. — *La réponse de celui-ci est toute empreinte de noblesse et de fierté; comment rappelle-t-il sa force physique?*

La force en moi décroît, — je n'ai plus soixante ans!
Mais ce reste suffit aux hommes de mon temps (35-36).

— *sa force morale?*

... à survivre ainsi j'aurais trop de remords (43).

5. — *Quelle faveur réclame Gérald à son arrivée?*

De combattre à l'instant le païen (56).

— *Pourquoi ne veut-il combattre qu'à l'épée?*

Parce que c'est l'arme des vrais braves, qui oblige à lutter de près. Les autres armes, qui permettent de combattre de loin, sont bonnes tout au plus pour les lâches.

— *Citez les vers qui manifestent le mieux ses sentiments.*

Je demande à combattre à l'instant le païen (56).
On m'apprit le défi de ce païen, le deuil
De la France, le vôtre, et je conçus l'orgueil
De combattre pour vous, noble Empereur! Mon père
L'a permis... (75-78).
Et m'en tiens à l'épée, à l'arme des vrais braves! (86).
... Pour le Christ et la France! (114).

— *D'après cela, quelle idée vous faites-vous de son caractère?*

Primesautier, brave, fils respectueux, dévoué à son prince, à sa patrie, à son Dieu.

— *Vous est-il sympathique?*

Oui.

6. — *Le public aime à retrouver sur la scène un écho de ses pensées et de ses aspirations; citez quelques allusions qui ont contribué au succès triomphal de cette pièce.*

Nous sommes au lendemain de la guerre de 1870, où l'Allemagne arracha brutalement à la France deux provinces. On conçoit le frémissement patriotique que durent susciter des vers comme ceux-ci :

Pour chasser l'étranger de la terre des Francs (104).
Sa conquête d'un jour, la lui donner pour tombe ! (106).

Ces allusions assurèrent à la pièce un succès triomphal.

7. — *Comment Noéthold apprécie-t-il la résolution du jeune chevalier, son adversaire?*

Il rend hommage à son courage qu'il trouve digne ... de son propre courage, à lui. Mais il ajoute, avec outrecuidance, que l'issue du combat est certaine et qu'elle trompera l'espoir de Gérald.

— *Quels sont les cris de guerre des deux combattants?*

Pour Mahomet! — Pour le Christ et la France! (114).

8. — ***Resté seul avec Berthe, Charlemagne n'exprime-t-il pas son appréhension?***

Si. "Cette fois Dieu sera-t-il pour nous ?" (115).

— *Montrez sa grande foi en Dieu et en la puissance de la prière.*

Prions: j'ai vu toujours, dans ma rude carrière,
Que l'arme la meilleure est encor la prière (117-118).

9. — ***Pourquoi Berthe, dans sa prière, rappelle-t-elle le souvenir de Joseph, d'Agar, de Judith, de Daniel, de David, plutôt que des autres personnages de la sainte Ecriture?***

Parce qu'ils nous offrent, dans leur vie, des exemples éclatants de la protection divine. Rappelez-vous David et Goliath, Daniel dans la fosse aux lions, Judith et Holopherne...

— *Commentez le* 121e *vers.*

Devant qui le méchant frissonne comme l'herbe.

Ce vers traduit, en une image saisissante, la toute-puissance de Dieu et le néant de ses ennemis. Les ennemis ? Ils sont devant lui comme un rien, comme une herbe fragile, que le moindre vent fait courber. *Frissonne* traduit cette idée de faiblesse et y ajoute une suggestion de terreur; le méchant doit frissonner de terreur devant Dieu, comme une herbe qui tremble.

Ces termes (*devant qui, le méchant*) et ces comparaisons tirées des menues choses de la nature (***l'herbe, la*** *feuille, l'eau*) sont tout à fait dans la manière biblique. Comparez :

"L'impie est comme la paille emportée par le vent" (*Job,* XXI, 18), "comme la feuille sèche emportée par le vent (*Ibid,* XIII, 25). Comparez[1]:

1. Voyez aussi J.-B. Rousseau. *Poésies, Ode X* :
Votre souffle m'enlève
De la terre des vivants
Comme la feuille séchée
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

12

(Je suis celui)
Qui, comme Job, frissonne au vent, fragile arbuste.
(*V. Hugo.* Les Contempl. *Ecrit en* 1846).

10. — ***Charlemagne, qui n'est pas complètement rassuré, voudrait épargner à Berthe la vue angoissante d'un combat sans merci; mais la fille de Roland a hérité du courage de son père et, si elle n'est pas sans peur, c'est qu'elle craint pour la vie de celui qui a sauvé la sienne. Quelle exclamation vient comme instinctivement se placer sur ses lèvres à ce moment?***

... Oh! j'ai peur à présent!
Mon Dieu, sauvez Gérald: notre cause est la vôtre! (128-129)

11. — ***Indiquez les péripéties du combat.***

Les deux adversaires croisent le fer. Le Sarrasin s'élance. Puis il doit reculer. Mais, dans un nouveau retour offensif, il fait chanceler Gérald et le blesse. Gérald cependant tient bon. Il esquive un nouveau coup du païen, puis bondit sur lui, se baisse et le frappe au défaut du haubert : l'infidèle chancelle et tombe, atteint mortellement.

— ***Montrez qu'elles sont esquissées par contraste, afin d'augmenter l'intérêt.***

Le premier temps de la rencontre est favorable à Noéthold; le second temps, à Gérald. Mais ce brusque retournement de la situation ne se produit que sur la fin : l'intérêt est donc très habilement ménagé.

— ***Pourquoi l'auteur les fait-il rapporter par les deux personnages, plutôt que par l'un d'eux?***

Il a ainsi très habilement réparti les alternances de crainte et d'espoir qui agitent les spectateurs. L'un d'eux, Charlemagne, traduit les péripéties heureuses du combat : ce rôle lui revenait plus naturellement, son courage et sa qualité d'homme le rendant moins accessible à la crainte. Berthe, au contraire, ne voit et ne traduit que les phases critiques.

— ***Est-ce sans raison qu'il a placé dans la bouche de la jeune fille le récit des phases les plus critiques?***

Non. Sa faiblesse, sa sensibilité féminine, l'inclination

de son cœur lui font redouter une issue malheureuse : elle voit et elle parle conformément à ses craintes.

12. — *Justifiez l'emploi du style coupé, haché, dans ce passage.*

Cette forme hachée répond à la curiosité haletante des deux spectateurs, aux mouvements de leurs âmes tiraillées entre la crainte et l'espoir.

— *Une autre forme plus périodique aurait-elle aussi bien rendu les phases du combat et les impressions des deux spectateurs?*

Non.

13. — *Quels sentiments Charlemagne manifeste-t-il après la victoire?*

De reconnaissance chrétienne (147), d'enthousiasme pour ses barons et de fierté française (148-154).

14. — *Indiquez, d'après cette lecture, les principaux traits du caractère de Charlemagne;*

Noblesse, fierté, foi, amour de la France, tendresse pour les siens, bravoure, zèle à combattre les infidèles.

— *du caractère de Berthe.*

Piété, amour de la France, sympathie ardente pour Gérald, courage, sensibilité vive, tendance toute féminine à craindre pour ceux qui lui sont chers.

— *Ceux de Charlemagne sont-ils conformes à ce qu'en dit l'histoire?*

Oui, tel est bien le Charlemagne que nous connaissons, "l'évêque du dehors", qui repoussait les Sarrasins et amenait à la foi les Saxons.

15. — *Dites vos impressions à la suite de cette lecture.*

Nous songeons au combat de Goliath et de David. Gérald représente un David français. Il incarne même la France tout entière, qui est dans le monde le champion du droit contre la force brutale. Depuis la fin de la dernière guerre, nous songeons aussi qu'entre la capture de Durandal et celle de l'Alsace-Lorraine il y a bien des analogies !

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **mécréant**, prier (*latin* precari).

mécréant : — Qui n'a pas la vraie foi. — Infidèle, impie.

mécréance : — Refus de croire, d'ajouter foi. — Incrédulité, défiance.

mécroire : — Refuser de croire. (Peu us.).

croire : — Tenir pour vrai. — Ajouter foi. — Avoir la foi.

croyable : — Qui peut être cru.

incroyable : — Qui ne peut être cru ou qui est difficile à croire.

incroyablement : — Excessivement : incroyablement riche.

croyance : — Action de croire. — Ce qu'on croit. Foi religieuse.

incroyance : — Etat de celui qui ne croit pas. (Peu us.)

croyant, e : — Qui croit ce que sa religion enseigne.

incroyant, e : — Qui n'est pas croyant.

incrédule : — lat. incredulus. — Qui ne croit que difficilement.

crédule : — Qui croit facilement.

crédulement : — Avec crédulité.

crédulité : — Trop grande facilité à croire.

incrédulité : — Répugnance à croire, défiance. — Manque de foi.

credo : — mot lat. signif. je crois. — Premier mot du Symbole des apôtres, qui sert à le désigner. — Résumé des doctrines de quelqu'un.

crédibilité : — lat. credibilis, croyable. — Raison qui détermine la croyance.

incrédibilité : — Ce qui fait qu'on ne peut croire une chose.

prier : — lat. precari. — Conjurer ou honorer la Divinité par des paroles où l'on exprime ses besoins ou son respect. Prier Dieu.

prié, e : — Invité, convié. — Où l'on ne va que sur invitation officielle.

prie-Dieu : — Meuble sur lequel on s'agenouille pour prier et qui a la forme d'un siège bas muni d'un accoudoir.

prière : — Supplication adressée à la Divinité. — Demande instante.

oraison : — lat. oratio; de orare, parler, prier. — Prière.

oratoire : — lat. oratorium; de orare, prier. — Lieu d'une maison destiné à la prière. — Petite chapelle.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* hautain, infidèles.

hautain : — Fier, altier, orgueilleux.

fier : — lat. ferus, farouche. — Altier, arrogant, orgueilleux.

altier : lat. altus, élevé. — Orgueilleux, fier, hautain.

orgueilleux : — Qui a de l'orgueil, qui en témoigne. — Vaniteux, prétentieux.

suffisant : — D'une vanité impudente.

arrogant : — Qui a ou qui indique l'arrogance. — Hautain, rogue.

fiérot : — Ridiculement fat et orgueilleux.

rogue : — origine celtique. — Fier, arrogant.

vaniteux : — lat. vanitas; de vanus, vain. — Qui désire briller, paraître.

prétentieux : — Qui a de la prétention, (Idée vaniteuse de sa propre personne).

infidèle : — Qui n'a pas la vraie foi.

païen : — lat. paganus. — Se dit de tous les peuples anciens polythéistes.

mécréant : — Qui n'a pas la vraie foi. — Infidèle, impie.

impie : — lat. impius. — Qui n'a pas de religion.

incrédule : — lat. incredulus. — Qui ne croit que difficilement. — Qui ne croit pas aux mystères de la foi.

incroyant : — Qui n'est pas croyant.

3. — *Donnez quelques* épithètes *pouvant caractériser chacun des personnages de ce morceau.*

a) *Noéthold* : — suffisant, hautain, provocateur, insultant, outrageant, orgueilleux, altier, insolent, rogue, prétentieux, impie, blasphémateur, impudent, etc.

b) *Charlemagne* : — noble, fier, brave, tendre pour les siens, fort, grand, reconnaissant envers Dieu, valeureux, courageux, etc.

c) *Gérald*: — valeureux, brave, intrépide, confiant en Dieu, chevaleresque, soumis à son roi, courageux, hardi, grand, magnanime, patriote, etc.

d) *Berthe* : — attachée à Charlemagne, patriote, pieuse, reconnaissante à Gérald, très attachée même ("Mon Gérald"), énergique et courageuse, reconnaissante envers Dieu, brave et hardie, etc.

4. — *Trouvez quelques* verbes *et* locutions verbales *qui expriment l'idée de victoire.*

En voici quelques-uns : — culbuter, mettre en fuite, tailler en pièces, massacrer, mettre en déroute, disperser, remporter la victoire, l'emporter, exterminer l'ennemi, chasser les ennemis, remporter un succès, faire reculer, faire mordre la poussière, réduire à quia.

---

74. Pour la Couronne (Extrait)

1. — *Dites brièvement ce que vous savez de François Coppée.*

Cf. Vol. I, Nos 48 et 93.

2. — *Distinguez les différentes parties du texte*:

a) *Michel ordonne à Constantin de retourner à son poste* (1-10) ; b) *Celui-ci refuse et essaie toutes sortes de moyens pour détourner son père de son infâme dessein* (11-112) ; c) *Il est enfin dans la triste obligation de sacrifier la vie de son père au salut de son pays* (113-148).

3. — *A la question précise de son fils, Michel ne daigne pas répondre; il se contente de lui enjoindre de retourner immédiatement à son poste. Montrez que ses paroles sont hautaines, autoritaires, dures, méprisantes.*

(*Hautaines*) Il ne daigne même pas répondre (v. 1).

(*Autoritaires*) Il entend seulement qu'on lui obéisse au premier signe; or "je veux rester seul, ce soir, sur ce plateau", ajoute-t-il. Il réitère les mots impératifs: "*Pars. Je l'ordonne. Obéis.*" Et au plus tôt! Et par le plus court chemin (5).

(*Dures*) "... et tremble" (5).

(*Méprisantes*) "*Tu prétends!*" ... Suit un silence iro-

nique qui peut s'interpréter ainsi: "Tu prétends, toi, qui comptes si peu, me résister, à moi?"

— *N'y a-t-il pas dans cette manière de répondre, dans les expressions employées, un aveu indirect de trahison?*

Si. Qui ne dit rien, consent. Devant une telle accusation, ne pas répondre, c'est avouer.

— *Comment l'allure du style, dans les dix premiers vers, rend-elle l'énergie des pensées et la fermeté des résolutions?*

Le ton de Michel est de plus en plus cassant. Sa tirade se termine, après des formules impératives de plus en plus brèves, sur un vers qui comprend à lui seul trois phrases:

Je l'ordonne. Retourne à ton poste. Obéis (8).

Remarquez aussi la brutale insistance têtue: "*Seul, ce soir, sur ce plateau. — Par le plus court chemin, sur-le-champ. — Si bon me semble.*" Quant à la ferme résolution de Constantin, elle tient en deux mots: *Je reste* (10).

4. — *Constantin ne s'y trompe pas: son père va trahir. Alors il ne craint pas de lui désobéir, afin de l'empêcher de consommer sa trahison. Quels sont les motifs qui le font agir de cette manière?*

L'honneur même de son père et l'amour du pays: "Je veux sauver, dit-il, mon pays du malheur, mon père de la honte." (18).

— *Comment exprime-t-il que rien ne pourra le détourner de son devoir?*

Il faut... Place! Je veux... (19-20)

5. — *Sur le refus formel de son père de laisser allumer le bûcher d'alarme, Constantin lui montre comment il s'est efforcé jusqu'ici de le sauver de la mort et du déshonneur.*

En ne le dénonçant pas, pour lui épargner la honte et le gibet (21-40).

— *Quels sentiments manifeste-t-il à cette occasion? Appréciez-les.*

Il manifeste des sentiments de piété filiale que l'on peut apprécier diversement. Mais seul un patriotisme farouche pourrait reprocher à ce fils de n'avoir pas livré

son père. Il a attendu, pour intervenir, jusqu'à l'extrême limite du possible. On peut l'approuver sans crainte.

6. — *Loin d'en savoir gré à un fils si aimant, ce père indigne n'a pour lui que des paroles d'une basse et amère ironie; relevez les expressions les plus caractéristiques.*

Trop tard... Fils pieux... Tant pis pour toi (49-53).

7. — *Constantin fait alors appel au patriotisme et à la foi de celui qui fut autrefois un héros chrétien: en quels termes?*

Vous abandonneriez notre vieille frontière!
Les Turcs ravageraient l'Europe tout entière,
Tout le monde chrétien!... (57-59)

— *Il lui fait même pressentir que cette royauté tant désirée, prix de la trahison, pourrait bien se changer en un état de servitude: par quelle saisissante image?*

(La couronne) Vous tomber sur l'épaule et devenir carcan. (64)

8. — *N'ayant pu convaincre son père, Constantin espère du moins le toucher par le souvenir des gloires passées, qu'il évoque dans des vers d'un vrai et pur lyrisme;*

A l'aide, ô souvenirs guerriers... (Etc. 68-92).

Tout ce passage, où Constantin évoque les souvenirs et les victoires du passé, forme une prosopopée magnifique et profondément émouvante.

— *il va même jusqu'à le supplier à genoux de renoncer à son projet criminel.*

Je me jette à vos pieds... (Etc. 93-102).

— *Commentez les principales images de ce passage;*

A l'aide, ô souvenirs guerriers...! Dans tout ce passage, Constantin personnifie les Souvenirs et les Victoires du passé. Il les fait revivre et les appelle au secours: *Accourez, surgissez. Dites-lui.* Nous avons là un bel exemple de prosopopée (figure qui consiste à interpeller ou à faire parler un personnage défunt ou, comme ici, une chose abstraite personnifiée).

Vos anciennes victoires, suppliantes, les bras tendus. Cette évocation des Victoires, aux vers 90-91, n'est que la suite naturelle de la prosopopée qui précède.

Les soufflets des étendards (80), le *murmure* des morts dans les bruyères (86) sont des images saisissantes pour exprimer d'une façon nouvelle cette idée que tout son passé de gloire se lève indigné contre Michel, pour lui reprocher la trahison présente.

Vous arracher du cœur le turpide projet, la promesse honteuse (96-97). Les projets de trahison de Michel sont ici comparés à une honteuse végétation qu'il a laissée prendre racine en son cœur, d'où l'image de *arracher.* Cette comparaison en amène une autre: celle de *jeter au feu* ces projets comme une *herbe hideuse.*

Le vent de la nuit... sur ses ailes. Les ailes du vent: l'image est classique. Le Vent de la nuit: le déterminatif suggère ici l'idée d'une puissance obscure et formidable, déité irrésistible qui peut emporter entre ses griffes les monstres eux-mêmes, comme ce *Rêve horrible* qui symbolise les projets de trahison. Dépouillées de leur vêtement poétique, les paroles de Constantin reviennent à dire ceci: "Allumez le bûcher, ô mon père. Et personne ne saura vos projets maudits: le feu les aura anéantis, le vent les aura emportés".

— *montrez la sincérité et la vivacité des sentiments exprimés.*

Constantin fait appel à toutes les ressources de la rhétorique pour exprimer les sentiments dont son âme déborde: images saisissantes (voir ci-dessus) ; interpellations (accourez, surgissez) ; interrogations (Ne voyez-vous donc pas... ? 90-91) ; répétitions (A l'aide, ô souvenirs..., Vieux souvenirs, à l'aide... ! — Dites, oh! dites...) ; épithètes pathétiques (soirs *enivrants,* père *triomphant,* blessure *tiède,* trahison *vile,* crime *exorbitant,* murmure *indigné,* nom *maudit,* victoires *suppliantes,* *turpide* projet, promesse *honteuse,* herbe *hideuse,* rêve *horrible*). Sa sincérité est manifeste. On ne réussit pas à trouver des accents si émouvants quand on n'est pas ému soi-même.

9. — *Peine perdue: des passions (lesquelles?)*

L'ambition et la luxure (130).

— *ont rendu insensible le cœur du traître. N'ayant plus à les cacher, il les étale maintenant dans toute leur laideur, avec une énergie incomparable.*

Ses imprécations sont terribles: "Par tous les démons!" (103); et ses images sont empreintes d'un réalisme farouche: "Va disputer plutôt sa charogne au lion" (108).

— *N'a-t-il pas encore une expression de dédain pour son fils?*

Si. "Malgré tes colères d'enfant".

10. — *Quelles doivent être, pensez-vous, les impressions de Constantin, à ces paroles de son père?*

Une lutte terrible doit se livrer en lui entre le sentiment filial et l'amour de la patrie.

— *Quel mot surtout lui révèle subitement toute l'horreur de la situation où il se trouve?*

"Vivant!"...

— *Montrez que ce mot va faire précipiter le dénouement.*

"Vivant!"... A ce mot éclôt en Constantin la pensée tragique qui va armer son bras: désormais le sanglant dénouement de cette scène est inévitable. Car Constantin est bien résolu à allumer le bûcher. Or, il ne peut le faire, son père vivant. Alors...

11. — *Faites ressortir la terrible alternative dans laquelle est placé Constantin, par suite de la conduite de son père.*

Ou bien il épargnera son père; le bûcher ne sera pas allumé, et ce sera pour sa patrie la ruine et pour eux deux le déshonneur. Ou bien le bûcher sera allumé, mais alors il lui faut sacrifier son père.

— *Appréciez son acte.*

On peut l'approuver. Constantin se trouve dans le cas de légitime défense: il se défend lui-même en défendant sa patrie. D'autre part, il sauve l'honneur de son père dont la trahison, pense-t-il, restera dès lors secrète.

— *A son arrivée, avait-il l'intention de mettre à mort son père?*

Non.

— *Comment en est-il venu à ce moyen violent et affreux?*
Tous les moyens de persuasion sont restés sans effet.

12. — *Indiquez, d'après le texte, les principaux traits du caractère des deux personnages. Montrez, par quelques exemples, que, dans chaque réplique, ce caractère se manifeste en restant conforme à lui-même.*

Michel. *Hautain* (question 3) Et je ne permets pas qu'on touche à ce bûcher (vers 56). J'ai mon épée aussi qui ne craint pas la tienne (137). — *Méprisant* : Je ne daignerai pas... Tu prétends!... (1 et 11). Tes colères d'enfant (111). Quel devoir ? (123). — *Cœur endurci par l'ambition.* Jamais! (20). C'en est assez!... Je veux devenir roi de la plaine et des monts (104).

Constantin. *Fils aimant.* Entendez l'émouvante façon dont il dit: *Mon père* (vers 13, 18, 21, 48, 94, 147). *Dévoué à son pays*: Je veux sauver mon pays (v. 18). Notre vieille frontière (57). O souvenirs guerriers des anciens jours! (68 et toute la tirade). Les Turcs entrent dans nos vallons (120). Ces Turcs maudits (132). *Dévoué à sa foi*: Dieu m'en demandera compte (17). Dieu vous voit (22). Tout le monde chrétien... Et le Christ, votre Dieu! (59-60). Je défends mon pays et l'Europe chrétienne... (138) Dieu nous voit (141).

13. — *Le style se distingue (faire ressortir ses qualités dans les vers* 103-112,

L'émouvante prière de Constantin vient de se clore sur un vers d'une envolée superbe qui nous a emportés vers les étoiles, aux plus hauts sommets de l'idéal. La réplique de Michel casse les ailes à cette envolée et nous ramène brutalement sur terre. Remarquez l'accumulation des termes cassants: "*C'en est assez. Debout! Je veux... Rien n'y fera. Et, sache-le, on n'allumera pas...*" Ah ! Il ne se perd pas en longues justifications. Il tranche. (Sur ses imprécations et ses comparaisons, voir la question 9.)

— *et les vers* 69-86).

Il trouve, pour évoquer les Victoires, des syllabes éclatantes, claironnantes. Récitez à haute voix ces vers sonores:

Soirs enivrants après les batailles gagnées,
Cris de joie et d'orgueil du père triomphant... (Etc. 69-80).

A ces vers retentissants s'oppose la sourdine des vers 84 et 86 où sont évoqués les morts : vers d'une émotion contenue, où dominent les voyelles atones *eu, ou, u, un*:

Qu'ils en parlent entre *eux sous* terre et qu'on entend
Un murmure indigné *courir* dans les bruy*ères*...

Remarquez aussi l'harmonie expressive de ce dernier vers, due à la présence des *r*.

Les rimes sont chantantes, vibrantes et parfois riches: gagnées — poignées; triomphant — enfant. Etc.

Les coupes de la phrase lui donnent une grande variété. Généralement la césure coïncide avec une coupe du sens:

Désordre du butin — drapeaux pris par poignées.
Prouesses de jadis — exploits des temps passés.
Devant ce malheureux — accourez, surgissez!

Mais, d'autres fois, le premier hémistiche enjambe sur le second: coupes anormales qui traduisent les mouvements d'une sensibilité emportée:

Vieux souvenirs de gloire — *et d'héroïsme,* à l'aide!
Suppliantes, les bras — *tendus,* à vos genoux.
Emportera ce rêve — *horrible* sur ses ailes.

Comparez le rejet intérieur de *horrible* dans ce dernier vers avec le rejet semblable de l'adjectif *frissonnant* dans ce vers de Hugo que nous lisons plus loin (n° 81, vers 66) :

Prend un pauvre marin — *frissonnant* et le brise.

La tirade se termine sur un vers d'une coupe très régulière, d'un mouvement superbe, qui emporte au loin l'imagination. Ce dernier vers, suggestif de mille images, enchante aussi l'oreille par une musique variée. Il est, comme l'on dit, richement orchestré. Vers immense! Ce vers est fait d'hémistiches en contraste : l'un sourd (avec des *r* et des nasales), l'autre sonore et crépitant (*a, é, el*) :

Dans un grand tourbillon — de flamme et d'étincelles!

14. — *Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?*

Notre curiosité angoissée va progressant jusqu'au bout, tant l'intérêt est bien ménagé. Il faut donc reconnaître

que le poète a bien conduit son sujet et en a tiré des effets pathétiques. Mais on serait tenté de lui reprocher le choix même de ce sujet. Cette tragique dispute entre un père et son fils, et qui se termine si tragiquement, est pénible à contempler. On a beau se dire que les choses se passent dans les Balkans, que l'histoire du roi Milan, de Serbie, et de Ferdinand, de Bulgarie, offre des traits presque aussi sombres, nos âmes, nos cœurs, nos nerfs souffrent de ce spectacle. Et le plaisir d'art qu'il nous procure compense mal cette souffrance.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* roi, devoir.

roi : — lat. rex; de regere, gouverner. — Chef d'Etat, investi de la souveraineté.

roitelet : — Roi d'un très petit Etat.

royal, e, aux : — lat. regalis; de rex, regis, roi. — Qui appartient, qui se rapporte à un roi.

royale : — Bouquet de barbe qu'on laisse croître sous la lèvre inférieure.

royalement : — En roi. — Avec une grande magnificence.

royalisme : — Attachement à la monarchie royale.

royaliste : — Partisan du roi, de la royauté.

royaume : — lat. pop. regalimen. — Etat gouverné par un roi.

royauté : — Dignité de roi.

régicide : — lat. rex, regis, roi, caedere, tuer. — Assassin, meurtrier d'un roi.

devoir : — lat. debēre. — Ce à quoi on est obligé. — Etre tenu de payer. — Etre redevable.

dévolu, e : — lat. devolutus, attribué. — Echu par droit.

dévolutaire : — Celui qui a obtenu un dévolu sur un bénéfice ecclésiastique.

dévolutif, ive : — Qui fait qu'une chose passe d'une personne à une autre.

dévolution : — Transmission d'un droit.

2. — *Indiquez des synonymes de* prouesse, exorbitant, sur-le-champ.

prouesse : — de preux. — Action de courage, de valeur.

vaillance : — Valeur, courage à la guerre, dans une lutte.
exploit : — Haut fait de guerre. — Action mémorable.
succès : — lat. successus. — Issue quelconque d'une affaire. — Absolument : issue heureuse.

exorbitant : — lat. ex, hors de, et de orbite. — Excessif, sortant des bornes convenables.
excessif : — Qui passe les bornes ordinaires, excède la mesure.
démesuré : — Qui dépasse la mesure.
outré : — Exagéré.
outre mesure : — A l'excès.
en sus : — loc. adverbiale. — lat. susum. — Outre, au delà de.
excédant : — Qui excède. — Qui contient un excès.
surplus : — Ce qui est en plus.
surajouté : — Ajouté en plus.
surnuméraire [1] **:** — Qui est en plus du nombre régulier.

sur-le-champ : — Sans délai.
sans délai : — Sur-le-champ, sans temps supplémentaire.
à l'instant : — A l'heure même.
tout de suite [2] **:** — Sur-le-champ, immédiatement.
sans retard : — A l'instant, sans délai.
immédiatement : — D'une manière immédiate, à l'instant même.
illico : — Immédiatement, sur-le-champ.

3. — *Donnez quelques* **épithètes** *pouvant caractériser la conduite de Michel; quelques* **noms** *exprimant les sentiments qui animent successivement Constantin.*

a) *Epithètes pouvant caractériser la conduite de Michel* : — ambitieux, traître, libertin, apostat, dur, méprisant, autoritaire, impérieux, hautain, ironique, passionné, vindicatif, lâche, insultant, injurieux, etc.

b) *Sentiments successifs de Constantin* : — piété filiale, angoisse; (Il doute encore sur les intentions de son père; il acquiert la certitude). Inébranlable dans le devoir, croyant en Dieu et en l'avenir, patriote... (Il essaye de sauver

---

1. *Additionnel* est un anglicisme pour *supplémentaire* ou *complémentaire.*

2. Ne pas confondre avec *de suite* : à la suite, les uns après les autres.

son père : services rendus, mort écartée, déshonneur reculé, honte éloignée... Appel à l'honneur, à la foi; horreur du crime, de la trahison, du gibet, rien n'y fait). Emotion, exaltation, angoisse, dernière lutte, derniers arguments, terrible alternative, le devoir austère, cruel, héroïque a parlé : les épées sont dégaînées. Intentions pures de Constantin; conscience nette et droite... Dieu préside !

4. — *Distinguez, par des exemples, les expressions qui suivent exprimant l'ambition* :

convoiter : — du lat. cupiditas, désir. — Désirer avec avidité, immodérément; ce qui pousse aux moyens injustes. — "Je veux être roi, je le serai malgré lui — Dieu —".

envier : — Etre triste du bien qui arrive à autrui. — Désirer vivement ce bien qu'on prend comme une perte pour soi-même. — L'envie ronge l'envieux, comme la rouille ronge le fer.

souhaiter : — ancien français hait, humeur. — Désirer.

appeler de ses vœux : — Souhaiter ardemment, désirer ardemment. — Il appelait de tous ses vœux le jour où il lui serait donné d'exécuter son projet de voyage.

aspirer aux honneurs : — Prétendre à un rang honorifique. — Il aspirait à la magistrature, mais jamais il n'y eut de place pour lui sur le banc.

poursuivre la gloire : — Rechercher la gloire. — Toute sa vie, il poursuivit la gloire, qui se sauvait devant lui.

briguer : — Tâcher d'obtenir par brigue, par cabale, complot, manœuvre. — Longtemps, il brigua une alliance royale, il fut évincé.

intriguer : — ital. intrigare; lat. intricare, embarrasser. — Se livrer à des intrigues, à des menées, à des pratiques secrètes. — Richelieu déjoua les intrigues des grands.

cabaler : — Comploter. — La cabale [1] de Phèdre éloigna Racine du théâtre.

tramer des intrigues : — Construire, ourdir des menées, des pratiques secrètes. Ex.: Les Pitt, père et fils, excellèrent à tramer des intrigues diplomatiques.

---

1. Cf. Allier (Raoul) : *La Cabale des dévôts.*

75. Le nez de Cyrano

1. — *Valvert veut ridiculiser le nez de Cyrano; quel procédé emploie ce dernier pour lui faire sauter l'arme des mains?*

Il se ridiculise lui-même, en recourant à toutes les métaphores les plus exagérées. Il prouve ainsi au jeune homme qu'il n'a ni culture (*lettres*) ni finesse (*esprit*). Après cette série de passes flamboyantes, le vicomte se trouve littéralement désarmé. Cyrano prétend ne varier que "le ton"; c'est la source même des images employées qui varie avec chacune.

2. — *Retrouvez la source de chacune des métaphores dont se compose le morceau et montrez si oui ou non elles conviennent à un nez.*

Amputasse (subjonctif amusant) : chirurgie.

Hanap : art culinaire (cf. plus bas).

Péninsule : géographie. Les deux mots désignent quelque chose qui se profile.

Capsule : commodité sociale. C'est une boîte en long où l'on dépose plumes ou ciseaux.

Perchoir : zoologie. On pense à ces longs fils de téléphone où s'entassent les oiseaux serrés les uns près des autres.

Feu de cheminée : usage social. Quand ils éternuent, les amants du tabac à priser inondent volontiers leurs voisins d'un jet qui peut être pris à la rigueur pour un "feu de cheminée (objet long et haut)".

Poids : commerce. L'image est ici empruntée au poids qui sert, dans la balance, de contrepoids à une marchandise.

Parasol : usage social. C'est ici la couleur truculente du nez de Cyrano, et non sa longueur, qui est en cause. Justement, le parasol sert à empêcher de "se faner" les couleurs de ces dames.

Hippocampéléphantocamélos : zoologie fantaisiste, dont on ne trouve pas de trace même chez Aristophane.

Croc : usage social. Il représente la patère où l'on

suspend son manteau et son chapeau avant d'entrer dans un salon.

Mistral: géographie. Vent violent de Provence, source de rhumes, il n'est même pas capable, tant le nez de Cyrano est long, de "l'enrhumer tout entier".

Mer Rouge: Ecritures. Elle devait son nom au sang versé des 40,000 Egyptiens qu'elle engloutit. Le nez de Cyrano, "quand il saigne", est un torrent analogue.

Enseigne: commerce. Les parfumeurs, dont la fonction est de vendre des produits qui flattent l'odorat, gagneraient de la clientèle à faire savoir qu'ils ont de quoi alimenter jusqu'au nez phénoménal de Cyrano.

Conque: zoologie. Sorte de mollusque plat, dont le rebord s'arrondit en grossissant, image assez juste du nez de Cyrano.

Triton : zoologie (cf. plus bas).

Pignon sur rue: usage social. Le pignon surplombait la rue comme le nez de Cyrano surplombait ses interlocuteurs.

Navet, melon: culture potagère. La comparaison, déjà amusante, est accentuée par "géant" et "nain", et par le contraste plaisant des deux.

Cavalerie: armée. Pour accueillir les cavaliers, les commandants font pointer la baïonnette des fusils à la hauteur du poitrail des chevaux. Le nez de Cyrano pointe ainsi vers ceux qu'il rencontre.

Gros lot: usage social. Dans toute loterie, il y a toujours, à part les lots moyens à gagner, un lot spécial d'une valeur attrayante. Si Cyrano voulait se payer ce jeu, son nez emporterait ce prix capital.

Rougit : théâtre. La grosseur et la longueur du nez de Cyrano rompent la régularité de sa physionomie. Plaisamment, il suppose que la couleur rubiconde de ce nez provient de la honte que celui-ci ressent à briser ainsi la régularité du visage de son maître.

3. — *Signalez les termes qui révèlent chez Rostand l'esprit de mots.*

Sans parler des imparfaits du subjonctif, presque toujours drôlatiques, ni de la variété des tons indiqués avant chaque image, il faut signaler presque tous les termes que nous allons expliquer et qui presque tous sont de vrais jeux de mots.

4. — *Expliquez* **hanap, péninsule, hippocampéléphantocamélos, triton, pignon sur rue, loterie.**

Hanap : tasse ou bol, ayant au rebord une garde, plus une fissure entre la garde et le rebord. La fissure laisse passer le liquide et la garde empêche la barbe (ici le nez) d'y tremper.

Péninsule : langue de terre plus longue que large, qui s'avance dans l'eau tout en restant fixée au continent. Le nez de Cyrano se profile ainsi en avant de son corps.

Hippocampéléphantocamélos: mot imaginaire, qui associe la corne de l'hippocampe ou cheval marin à la trompe de l'éléphant et à la bosse du chameau. Piquant droit comme la corne, le nez de Cyrano est long comme la trompe et protubérant comme la bosse.

Triton: animal à la tête d'enfant joufflu et ayant une queue qui, comme le rebord d'une conque, va en s'arrondissant et en se retrécissant à sa base, comme le nez de Cyrano se rétrécit à son sommet.

Pignon sur rue : les familles aisées, au lieu de bâtir leurs maisons dans le sens de la rue, en tournaient le pignon vers elle. Comme ce pignon surplombait la rue, pour désigner les riches on disait qu'ils avaient "pignon sur rue".

Loterie : souscription, souvent gouvernementale, par laquelle une association ou un Etat se procurent des revenus supplémentaires. On mise sur des lots (de là *loterie*) ou prix, que l'on gagne si le numéro de son billet correspond au numéro du lot.

5. — *A quoi fait-on allusion en parlant de Pyrame?*

Dans une tragédie de Théophile, Pyrame apostrophait le poignard avec lequel il venait de tuer Thisbé. Il reprochait ce crime au poignard, comme si celui-ci en eût été l'auteur, et prétendait que l'arme s'en reconnaissait cou-

pable parce que "il en rougit, le traître !" Le rapport entre cette arme qui tue et le nez qui "brise l'harmonie des traits de son maître" est bien un peu forcé. L'aspect rubicond du nez correspond seul à la rougeur du sang sur l'autre.

6. — *Trouvez un mot qui définisse exactement le caractère que révèle ici Cyrano.*

L'esprit, et l'esprit ironique, se payant la tête d'un seigneur qui se croit très fort.

7. — *D'après ces vers, découvrez l'un des aspects du talent de Rostand.*

Ce qui frappe, c'est moins l'art de faire ressortir le ridicule que celui de le peindre à coups de jeux de mots et d'images comiques. Dans *Chantecler* au contraire, si le décor est comique, l'action et la langue sont presque tragiques.

---

76. Le chapeau de Napoléon

1. — *Exprimez à votre façon les reproches que, sous le couvert de son chapeau, Metternich fait ici à Napoléon Ier.*

Il lui reproche de s'être jeté en aveugle à la tête de toutes les nations de l'Europe (*chauve-souris*) ; de n'avoir infligé à ses adversaires que des défaites (*te découpais*) ; d'avoir enlevé aux vaincus tout ce qu'il pouvait (*escamoteur*). Et voilà pour le guerrier. Quant à l'homme, il lui en veut de sa morgue (*insolemment*), des salamalecs qu'il imposait à Metternich lui-même (*saluts plats*), du mépris qu'il faisait de tous (*tu restais sur sa tête*). — Au Napoléon vainqueur succède le Napoléon vaincu. Metternich lui en veut de la légende qui perpétuera sa mémoire (*histoire*), des continuelles victoires dues à la masse du peuple de France (*rumeurs, bruits de mer, grand peuple*), de la réputation conquise par cette France en suite de ses victoires (*orgueil français*), le tout popularisé par les chansons de

Béranger, les tableaux de Raffet et le "Mémorial de Sainte-Hélène".

2. — *En fait, ses reproches ne seraient-ils pas l'un des plus beaux éloges qu'on ait faits de l'empereur et du guerrier?*

On ne déploie pas tant de haine contre un impuissant. En fait, si on l'examine bien, la diatribe de Metternich proclame que Napoléon fut un grand général et un diplomate de grande envergure; qu'il concourut, par ses victoires comme par ses malheurs, au prestige extérieur de la France. Au fond, c'est un éloge du héros, fait par son pire ennemi.

3. — *Détachez de leur contexte les métaphores ici accumulées et rendez compte de leur justesse ou de leur inexactitude.*

Chauve-souris: Napoléon ne se jeta pas en aveugle sur les nations, mais attaqua celles dont les intrigues contrecarraient l'influence française.

Demi-disque: allusion au soleil qui brilla sur la plaine d'Austerlitz et que le poète applique à toutes les victoires du héros.

Escamoteur (cf. ci-après, question 5).

Morceau de castor: Metternich oppose par ces mots la simplicité vestimentaire de Napoléon aux parures dont s'affublaient tous ceux qui venaient lui rendre hommage à sa cour.

Saluts plats: peinture de la crainte révérentielle qu'inspirait l'empereur aux personnages les plus puissants de l'Europe.

Ombre altière, œil jacobin: résument la légende qui entourera la mémoire de Napoléon et sa survivance dans les pages de l'histoire comme un guerrier redoutable.

Rumeurs, conque, coquillage, bruit de mer: tous ces termes expriment la marche ininterrompue autant que bruyante des soldats français à travers les plaines de l'Europe. Barbier avait peint cette allure en disant que, pendant vingt ans, le cheval du Corse passa

Sur le ventre des nations.

Faire les cornes: c'est "jouer un sale tour". Le bicorne de Napoléon n'a d'autre rapport avec l'expression que celui de contenir le mot "corne". L'image signifie que Napoléon a réduit tous ceux à qui il s'est attaqué.

4. — *Que signifient les allusions à Béranger, à Raffet? les "rayons cousus dans l'île"?*

Béranger: il s'agit entre autres des *Souvenirs du peuple*, la chanson qui a plus fait que tous les livres, chez les petites gens, pour exalter la gloire de l'empereur.

Raffet: ses tableaux des vieux grognards ont fait pour leur gloire autant, sinon plus, que les récits des historiens.

Rayons cousus dans l'île: Metternich considère, comme autant de rayons ajoutés au soleil qui symbolise la gloire de Napoléon, et le "Mémorial" du grand empereur et les mémoires laissés par les compagnons de sa captivité, les généraux de Las Cases, de Montholon, etc...

5. — *Commentez le vers* Te relevais ayant escamoté le tout.

Le prestidigitateur ne jouit jamais plus que lorsqu'avec son bâton de magicien il tire d'un chapeau vide les objets les plus disparates. Ainsi de son bicorne Napoléon faisait-il sortir Arcole, Iéna, Austerlitz, Eylau, Wagram, Marengo, etc., autant de victoires plus glorieuses les unes que les autres. La métaphore est d'autant plus juste qu'il s'agit, dans les deux cas, d'un chapeau, d'un chapeau "posé" quelque part, d'un chapeau qui "escamote" tout ce qu'il y a sous lui.

6. — *Expliquez de quelle* légende *il s'agit à la fin, de quel* coteau *et de quel* soleil *il est question au début.*

Pour Metternich comme pour le peuple, ce qui perpétuera la gloire de Napoléon, ce sont encore moins ses exploits réels que les qualités que l'imagination populaire lui prête et dont Béranger s'est fait l'écho comme les mémorialistes. Voilà la "légende napoléonienne", celle qui oppose au grand acteur de l'histoire le père de ses soldats et l'ami des petites gens. Le coteau, c'est celui d'Austerlitz, rendu vermeil par la rougeur que le soleil imprime à sa verdure.

7. — *Les cris de haine de Metternich ne seraient-ils pas les cris d'admiration de Rostand et de la France?*

En fait, c'est moins Metternich qui parle ici que Rostand, écho en cela de toute la France. Malgré tous les reproches qu'elle a pu faire à l'empereur, elle est unanime à louer en lui le guerrier qui promena sa valeur sur tous les champs de l'Europe et lui rendit là un prestige quelque peu défraîchi.

GENRE EPIQUE

(TABLEAUX et FRESQUES)

77. La conscience

1. — *Quelle est la nature de ce morceau?*

Une poésie.

— *De quel ouvrage est-il tiré?*

De *La Légende des siècles.*

— *Dites brièvement ce que vous savez de son auteur.*

Cf. *Biographies,* à la fin du L. de l'Elève.

2. — *Dégagez-en l'idée maîtresse.*

Caïn, après son crime, cherche partout, mais en vain, à fuir l'œil de Dieu.

3. — *Distinguez-en les différentes parties*:

a) *Caïn au pied d'une montagne* (vers 1-11) ; b) *Caïn sur le bord de la mer* (12-13) ; c) *Caïn sous la tente* (24-34) ; d) *Caïn derrière le mur de bronze* (35-39) ; e) *Caïn dans la ville énorme, de granit et de fer* (40-60) ; f) *Caïn sous terre* (61-68).

4. — *Le poète a emprunté à la Bible le fond de ce récit et les principaux personnages. En vous aidant des notes, indiquez ce qu'il doit à l'histoire et ce qu'il doit à son imagination.*

Le fond du récit est emprunté à la *Genèse* (IV) :

"*Caïn sortit donc de la présence de Dieu et s'enfuit.*" Il s'enfuit où ? Pour les détails de cette fuite, il s'est sans doute souvenu d'un passage du psaume 138, relatif à l'omniprésence de Dieu (voir p. 188) :

"Où fuir pour échapper à ton regard? Si je monte aux cieux, tu y es; si je me couche dans le séjour des morts, te voilà! Que j'aille habiter aux confins de la mer, là encore... etc. Et je dis: Au moins les ténèbres me couvriront... Les ténèbres n'ont pas pour toi d'obscurité."

Il ajoute à ces données les diverses étapes de Caïn: au pied de la montagne, sous la tente, derrière le mur de bronze. Surtout il les remanie et les groupe par ordre d'intérêt croissant, de manière à rendre de plus en plus saisissante l'inanité des efforts de Caïn pour fuir la présence de Dieu.

Hugo doit à la Bible non seulement Caïn, mais encore ses autres personnages: Jabel, Tsilla, Jubal, Hénoch, Tubalcaïn font en effet partie de la famille biblique de Caïn. Quant aux renseignements qu'il nous donne sur chacun d'eux, il les tire aussi en grande partie de la Genèse:

"*Jabel* fut le père des habitants des tentes et des pasteurs" (*Genèse,* IV, 20).

... *Jabel,* père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond. (27-28).

"*Jubal* est le père de ceux qui jouent de la harpe et du chalumeau" (*Genèse,* IV, 21).

Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours.
(35-36).

"*Tubalcaïn* forgeait tous les instruments d'airain et de fer" (*Genèse,* IV, 22).

Alors *Tubalcaïn,* père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine... (44-45).

Mais il va sans dire que la construction de cette dernière ville, ville de fer et de granit, est de l'invention de Hugo, de même que le geste de Jabel développant la tente et celui de Jubal construisant un mur de bronze.

Quant à Hénoch, le nom seul vient de la Genèse; les paroles que lui prête Hugo sont imaginées.

L'imagination du poète s'est donné plus libre carrière encore autour du personnage de Tsilla. Dans la Genèse, elle est la mère de Tubalcaïn. Or, Hugo en fait une jeune

enfant, évidemment plus jeune que Tubalcaïn, le puissant forgeron.

5. — *On peut se figurer ici la méthode de travail de V. Hugo. Après avoir déterminé le sujet, il a fouillé la Genèse afin d'avoir des renseignements historiques précis (lesquels, par exemple?)*

Ceux que nous venons d'indiquer touchant la famille de Caïn. Ajoutez-y le rappel des autres familles issues d'Adam, qui peuplent alors la terre, et le rappel de l'antique haine dont celle de Caïn les poursuit.

Pendant qu'il (Tubalcaïn) travaillait, ses frères dans les plaines
Chassaient les fils d'*Enos* et les *enfants de Seth.*

— *et de sauvegarder la* couleur locale (*montrez qu'elle existe dans ce morceau*).

Costumes, mobilier, mœurs, paysages de ces temps et de ces lieux sont reconstitués par Hugo d'après les maigres indications fournies par la Bible. Sa reconstitution est, sinon véritable, du moins vraisemblable. Il nous transporte parmi les âges antérieurs à l'histoire :

... Il atteignit la grève
Des mers *dans le pays qui fut depuis Assur*

au milieu d'une humanité encore primitive de costume et d'habitation :

Lorsqu'avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes...
Sous des tentes de poil dans le désert profond...
Et quand on l'eut *fixée avec des poids de plomb*....

où l'institution familiale garde encore toute sa force, l'organisation sociale n'étant pas née; le père est le chef. Caïn commande aux siens en maître. Enfin cette humanité antérieure aux civilisations n'étant pas encore amollie par le bien-être, on se la représente volontiers plus vigoureuse et plus puissante que la nôtre, et plus cruelle :

Construisit une ville énorme et surhumaine...
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes...
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait...

Les noms eux-mêmes des personnages apportent dans le récit leur pittoresque et contribuent à sa couleur locale. Ils s'appellent : Caïn, Tubalcaïn, Jabel, Jubal, Hénoch. Ils semblent faits de syllabes cyclopéennes; leurs étranges

et rauques sonorités évoquent je ne sais quelle primitive barbarie.

— *Puis il a choisi un certain nombre de circonstances (quelles circonstances de lieu, entre autres?) propres à mettre en lumière l'idée maîtresse qu'il ne perdait pas de vue.*

Caïn fuit *en vain* la présence de Dieu, Caïn fuit *au milieu des tempêtes.* Cette circonstance déjà marque la colère divine déchaînée contre lui. Ce qui marque mieux que tout le reste l'inanité de ses efforts, c'est une succession de six tableaux ordonnés en progression croissante : Caïn nous y est montré s'efforçant de fuir *dans des lieux de plus en plus retirés.* Il met entre Dieu et lui : 1° l'espace d'un jour; 2° de trente jours; 3° il essaie de se réfugier dans sa tente; 4° derrière un mur de bronze; 5° dans une citadelle surhumaine; 6° au fond d'un souterrain. Vains efforts. Chacune de ces tentatives ramène implacablement Caïn devant l'œil toujours présent. Chacune des six parties se clôt sur un vers semblable qui forme impasse, contre lequel la fuite de Caïn vient se heurter :

1° Il vit un œil, tout grand ouvert...
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
2° L'œil à la même place au fond de l'horizon.
3° Et Caïn répondit: Je vois cet œil encore.
4° Et Caïn dit: Cet œil me regarde toujours.
5° Et Caïn répondit: Non, il est toujours là.
6° L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

6. — *Indiquez les sentiments de Caïn (relevez les termes qui les font mieux connaître);*

Terreur (échevelé, tremblement, muet, pâle, frémissant aux bruits, furtif). *Remords* (enfui de devant Jéhovah; Caïn ne dormant pas, songeait; "Je vois cet œil"; "Cet œil me regarde toujours"; "Il est toujours là."). *Tristesse morne* (livide, sombre, lugubre, hagard).

— *ceux de ses enfants, pour lui,*

Ils sont soumis à son autorité (fatigués, hors d'haleine), obéissant à ses ordres, dévoués.

— *pour les étrangers,*

Féroces.

Et l'on crevait les yeux à quiconque passait.

— *pour Dieu.*

Impies.

Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.

7. — *La composition de ce récit est remarquable par son* **unité** (*il y a un centre d'intérêt: quel est-il?*

L'œil de Dieu toujours présent.

— *montrez que tout y converge*);

Tous les efforts de Caïn pour fuir le ramènent implacablement en présence de cet œil.

— *par la* **gradation** *de ses parties.*

Caïn s'efforce de fuir dans des lieux de plus en plus retirés, comme nous l'avons déjà dit. De là, une progression d'intérêt qui rend le lecteur de plus en plus haletant [1].

8. — *Jamais le ver rongeur du remords n'a été dépeint avec plus de force.*

Le récit de Hugo est un symbole. Outre son sens historique, il a un sens caché, plus profond, tout moral, et qui pourrait s'exprimer ainsi : *Le coupable ne peut échapper à son remords, à sa conscience. Où qu'il fuie, elle le poursuit, d'autant plus obsédante qu'il fait plus d'efforts pour lui échapper. Il porte en lui-même la voix accusatrice : et le moyen de se fuir ?*

L'histoire de Caïn, dans la pensée de Hugo, est donc surtout destinée à illustrer cette idée de la conscience vengeresse. *La Conscience*, tel est d'ailleurs le titre qu'il a donné à ses vers.

— (*relevez les expressions les plus énergiques, les plus suggestives*).

... l'homme sombre...
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
Et lui, restait lugubre et hagard...
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

1. Sur la progression de l'intérêt, voir Vol. I, nº 1, question 17.

— *V. Hugo, comme d'ordinaire, a multiplié les antithèses (citez les plus frappantes)* ;

Les antithèses de mots abondent : (Montagne — plaine). (Dormons — ne dormant pas). (Œil ouvert — dans les ténèbres). (Muraille — flottante). (Granit — toile). (Rien ne me verra plus — je ne verrai plus rien).

Caïn lui-même a son antithèse en Tsilla, la gracieuse enfant ; jeune, blonde, douce, elle fait contraste avec son aïeul, vieux, sombre et farouche.

L'antithèse n'est pas seulement dans les mots, dans les personnages, bref dans le détail, elle est dans la composition générale du morceau. Tout ce poème n'est en définitive qu'une vaste antithèse organisée : tout s'y ramène à l'opposition fondamentale entre *la fixité* du regard divin et *la fuite* incessante de Caïn.

— *il a su adapter le rythme de la phrase à la marche de la pensée; par exemple, la coupe irrégulière des vers* 13-14;

Notez en effet le rejet intérieur de *dormant* et de *sinistre* après la césure médiane :

Il réveilla ses fils — *dormant,* sa femme lasse,
Et se remit à fuir — *sinistre* dans l'espace.

— *puis c'est la fuite : course d'abord régulière et persistante,*

Il marcha trente jours,
Il marcha trente nuits.

Les deux hémistiches se reproduisent comme des étapes renouvelées.

— *à laquelle succède une allure rapide,*

Notez en effet le style haché, coupé de virgules :

Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits.

— *mais irrégulière,*

16. Il allait, muet, pâle — et frémissant aux bruits,
17. Furtif, sans regarder — derrière lui, sans trêve...

Rejet de : *et frémissant,* de : *furtif,* surtout de : *derrière lui.* Alternance de membres brefs : *muet, pâle, furtif, sans trêve,* et longs : *et frémissant aux bruits, sans regarder derrière lui.*

— *enfin un galop effréné.*

... sans trêve,
Sans repos, sans sommeil...

Répétition de *sans,* des membres brefs, rejet de *Sans repos...* On enjambe les jours et les nuits.

9. — *Quelle différence, dans la manière de rendre la pensée, entre:* regardait fixement dans l'ombre *et* regardait dans l'ombre fixement (11e *vers*)?

Fixement, placé à la fin de la phrase[1], est ainsi mis en relief. Le lecteur reste sous l'impression de ce mot lu en dernier lieu. Noyé au milieu de la phrase, le mot eût perdu de sa force. Comparez: La vie *charmante* nous souriait; et: La vie nous souriait, *charmante.*

— *Quels sont les mots mis en relief dans les onze premiers vers, par la coupe ou par la place qu'ils occupent?*

1. Lorsqu'avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
2. Echevelé, livide au milieu des tempêtes,
3. Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
4. Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
5. Au bas d'une montagne en une grande plaine;
6. Sa femme fatiguée — *et ses fils hors d'haleine*[2]
7. Lui dirent: "Couchons-nous sur la terre et *dormons*"[3].
8. Caïn, ne dormant pas, — *songeait*[2] au pied des monts.
9. Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres
10. Il vit un œil, tout grand — *ouvert*[2] dans les ténèbres,
11. Et qui le regardait dans l'ombre... *fixement*[3].

— *A quoi fait allusion l'épithète* funèbres (9e vers)?

Au meurtre d'Abel par Caïn.

— *Quel effet produit dans le dernier vers l'emploi de l'imparfait?*

Il marque une action qui se prolonge et se répète (voir ce que nous disions de l'imparfait au Vol. I, N. 39, questions 8 et 15).

---

1. Le début de la phrase est également une place de choix : l'esprit est frappé par ce qu'il voit en premier lieu aussi bien que par la dernière impression qu'il reçoit.

2. Rejet intérieur, après la coupe.

3. Place du mot à la fin.

10. — *Cet* œil *que Caïn ne peut éviter, qui ne cesse de le regarder, qui le suit partout, que les murs épais comme des montagnes n'arrêtent pas, cet œil qu'il retrouve jusque dans la tombe, a quelque chose de tragique et de saisissant. Quelles réflexions vous suggère-t-il?*

Cet œil représente la conscience humaine. En matérialisant ainsi une réalité morale, Hugo la rend plus saisissante : il la fait tomber sous le regard. D'autre part, la répétition de la même formule : *Cet œil me regarde toujours... Je vois cet œil encore... etc.*, marque d'une façon matérielle les remords obsédants qui s'attachent au crime.

— *Quelles impressions fait-il naître en vous?*

Cette idée de la conscience partout présente est une vérité largement humaine, vraie de tous les temps et de tous les lieux. Vérité d'une moralité très haute et doublement bienfaisante : car la conscience n'est pas seulement vengeresse, elle est aussi rémunératrice. Elle a un double rôle : s'il n'est crime si secret qui provisoirement ne reçoive d'elle son châtiment, en revanche il n'est vertu si cachée qui ne lui doive sa récompense. Provisoirement, car la récompense ou le châtiment définitifs et proportionnés à la faute ne sauraient être de ce monde.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **conscience.**

conscience : — lat. conscientia. — Connaissance, notion. — Sentiment intérieur par lequel l'homme se rend témoignage à lui-même du bien et du mal qu'il fait.

consciemment : — D'une façon consciente.

consciencieusement : — D'une manière consciencieuse.

consciencieux, euse : — Qui a la conscience délicate, qui remplit avec soin tous ses devoirs.

conscient, e : — Qui a la conscience, la notion.

inconsciemment : — D'une manière inconsciente.

inconscience : — Etat de celui qui est inconscient.

inconscient, e : — Qui n'est pas conscient, qui n'a pas conscience de ses actes.

subconscience : — Conscience obscure, ou demi-conscience.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* crainte, tressaillir, livide.

crainte : — Peur, appréhension.

peur : — Sentiment d'inquiétude, en présence ou à la pensée du danger.

appréhension : — Crainte vague.

inquiétude : — lat. inquietudo. — Etat d'une personne qui n'a pas de repos.

trouble : — Agitation, émotion inquiète.

agitation : — Inquiétude de l'âme. — Trouble.

tremblement : — Agitation de ce qui tremble, ici, causée par la peur.

tremblotement : — Petit tremblement.

tressaillir : — lat. transilire, sauter par delà. — Eprouver un tressaillement ou secousse brusque de tout le corps, généralement à la suite d'une émotion vive.

tressauter : — Sursauter, tressaillir.

sursauter : — Faire un sursaut, un mouvement brusque.

livide : — lat. lividus; de livere, être blême. — De couleur plombée, bleuâtre et tirant sur le noir.

blême : — Très pâle.

pâle : — lat. pallidus. — Décoloré. — Faible, sans éclat.

exsangue : — préf. ex, lat. sanguis, sang. — Qui a peu de sang, qui en a perdu beaucoup, qui est pâle.

pâlot : — Un peu pâle.

blafard : — anc. allem. — Pâle, décoloré, d'un blanc terne.

décoloré : — Qui a perdu sa couleur. — Terne.

terne : — Qui a peu ou point d'éclat. — Sans couleurs.

3. — *Distinguez* remords *de* repentir.

remords : — Vifs reproches de la conscience. — L'âme a perdu toute paix.

repentir : — Regret d'avoir fait ou de n'avoir pas fait une chose. — Repentir vrai, sincère, mais qui n'enlève pas la paix de l'âme.

4. — *Donnez quelques expressions qui ont servi ou servent encore à désigner Dieu.*

En voici quelques-unes : — Jéhovah, Jahvé ou Iahvé, le

Seigneur, le Dieu des armées, le Très-Haut, "Celui qui est", le Tout-Puissant, l'Etre suprême, celui qui règne dans les cieux, le Créateur, le bon Dieu, le Juge suprême, le Maître de la vie et de la mort, le grand Maître, le Maître de l'univers, etc.

5. — *Citez dix* épithètes *pouvant caractériser la conscience.*

Dix épithètes: — paisible, agitée, pure, coupable, erronée, scrupuleuse, large, timorée, étroite, fausse, élastique, chargée, surchargée, bouleversée (par les remords), purifiée, etc.

---

78. Combat des Romains contre les Francs.

1. — *Le but de Chateaubriand, dans ce récit, est de reconstituer un épisode de la lutte des Romains contre les Francs. Que savez-vous de ces peuples?*

Les Romains doivent leur nom à la ville de Rome, fondée vers 754 av. J.-C., par Romulus, dans des circonstances plus ou moins légendaires. Rome fut d'abord gouvernée par des rois (Numa, Tarquin le Superbe sont les plus connus) avant de devenir une république, puis un empire; l'empire romain dura depuis Auguste (†15) jusqu'au Ve siècle où il tomba sous les coups des barbares: il englobait alors tout le monde connu des anciens, depuis l'Euphrate jusqu'aux Portes d'Hercule (détroit de Gibraltar).

Les Romains furent toujours d'habiles administrateurs et de merveilleux soldats: leurs légions sont restées célèbres. Le récit qui nous occupe se passe dans les premiers siècles de l'ère chrétienne: les Romains obéissent alors à un empereur.

Les Francs étaient une tribu germaine établie vers le Rhin supérieur, qui conquirent la Gaule vers le Ve siècle de notre ère. Leurs premiers chefs les plus célèbres s'appelaient Clodion le Chevelu, Mérovée, Clovis. Clovis se convertit et reçut le baptême en 495.

2. — *Distinguez les différentes parties du récit:*

a) *César donne le signal du combat* (1er alin.); b) *Les*

archers gaulois et grecs font pleuvoir sur les Francs une grêle de traits (2e alin.) ; c) *Clodion se précipite à la rencontre de la cavalerie romaine* (3e et 4e alin.) ; d) *La masse de l'infanterie barbare vient aux prises avec les légions* (5e alin.).

3. — *Montrez que le premier alinéa est développé par antithèse.*

Effet de silence, jusqu'à: "Un cri s'élève..." Effet de bruit, depuis: "Un cri s'élève..."

— *Pourquoi les 2e et 3e phrases sont-elles si courtes?*

La brièveté rend fort bien l'immobilité et le silence que ces phrases expriment.

— *Faites ressortir la justesse des images*: les éclairs se croisent,

Chaque épée jette une lueur en sortant du fourreau. Tirées toutes à la fois, elles renvoient en même temps, comme autant de miroirs, mille rayons lumineux qui s'entremêlent.

— repoussent ce cri.

Le cri des légions est ici comparé à un assaillant plus faible, qu'un assaillant plus fort (à savoir un affreux rugissement) empêche d'aller plus loin, et même refoule et repousse vers son point de départ.

— *Expliquez cette expression biblique*: les cataractes de l'abîme.

Ici, Chateaubriand combine deux expressions empruntées au récit du déluge, de la *Genèse* (VII, 11) : "Les fontaines de l'abîme et les cataractes du ciel s'ouvrirent". Par fontaines de l'abîme, la Genèse entendait les eaux jaillies du sol; par cataractes du ciel, celles qui tombaient des nuages. En écrivant: cataractes de l'abîme, pour désigner une terrible pluie d'orage, Chateaubriand a donc pris le mot "abîme" dans un sens anormal; *l'abîme* représente ici pour lui une sorte de lieu mystérieux et redoutable.

4. — *Chateaubriand connaît l'art d'employer comme moyens d'expression la longueur relative des mots ou des membres de*

phrases et la qualité des sons. Comment, par exemple, la première phrase du 2e alinéa donne-t-elle, par sa coupe et le choix des mots, une sensation de vitesse bien en rapport avec la pensée?

La longueur des membres de phrases est proportionnée à la longueur des actions qu'ils expriment. Trois membres, trois actions: "*Les Gaulois lancent*, etc. ..." Le geste du jet et le trajet des javelots demandent du temps à s'accomplir: aussi ce premier membre est-il plus long. Suit un membre plus bref, exprimant une action plus rapide: "*mettent l'épée à la main*". Enfin un 3e membre, le plus bref des trois: "*et courent à l'ennemi*" traduit en deux mots ce vif assaut dernier.

Le choix des mots n'est pas non plus livré au hasard: *dégaînent*, au 2e membre, offrirait un tableau moins détaillé; *se mettent en marche pour se porter à la rencontre de l'ennemi* serait une formule languissante qui ôterait au 3e membre tout son nerf.

— *Quel est l'effet du mot* intrépidité, *dans la phrase qui suit?*

A cette place, en fin de phrase, ce long mot, fait de syllabes sonores et solides, marque un brusque arrêt de l'offensive. Elle vient se briser contre cet obstacle infranchissable. Comparez avec un autre mot mis en une autre place: "*C'est avec bravoure* que l'ennemi les reçoit..."

5. — *Pourquoi les Francs étaient-ils transportés de rage?*

Parce qu'ils sont frappés de loin, sans pouvoir rendre coups pour coups.

— *Que veut dire*: blessures sans vengeance et sans gloire?

Dont on ne peut se venger, car l'ennemi est hors de portée, et dont on ne peut se glorifier, comme on le ferait si on les avait reçues dans un glorieux corps à corps, en les faisant payer chèrement.

6. — *Relevez dans ce 2e alinéa deux comparaisons et appréciez-les.*

1° "... le vaste corps ... les repousse: *tel un grand vaisseau, voguant par un vent contraire, rejette de ses deux*

bords les vagues qui fuient et murmurent le long de ses flancs.''

L'image des lignes assaillantes comparées à des vagues est classique et fort juste (Rappr.: *vagues d'assaut*).

2° *''Comme un taureau vainqueur dans cent pâturages, fier de sa corne mutilée et des cicatrices de sa large poitrine, supporte avec impatience la piqûre du taon sous les ardeurs du midi, ainsi les Francs, percés de nos dards, deviennent furieux à ces blessures sans vengeance et sans gloire.''*

Comparaison fort juste. Cette lutte du taureau contre le petit taon insaisissable est irritante, parce qu'elle est inglorieuse pour le puissant animal et qu'elle le trouve sans défense (Rapp. *Le Lion et le Moucheron*).

— *Montrez la précision toute réaliste des détails de la dernière phrase.*

Les verbes énumérés: *brisent, se roulent, se débattent,* expriment d'une façon saisissante les efforts de cette rage aveugle qui se retourne contre elle-même. *Aveugle* a ici le sens de *folle, insensée;* la raison ne l'éclaire point.

7. — *Les verbes de la première phrase du 3e alinéa sont-ils bien choisis?*

Oui.

— *Pourquoi?*

Parce qu'ils font image. *S'ébranle,* comme une masse pesante. *Enfoncer* suppose des coups portés par une lourde machine. *S'élance*: voyez ce qui est dit plus haut de l'agilité de son cheval. Comparez les verbes précédents avec ceux-ci : ''La cavalerie romaine *se met en marche* pour *attaquer* les barbares: Clodion *vient* à sa rencontre.''

8. — *Comment l'auteur a-t-il exprimé cette idée: En hiver, la jument de Clodion emportait le traîneau de son maître avec une extrême rapidité?*

''... jamais ses pieds ne s'enfonçaient dans les frimas, et, plus légère que la feuille..., elle effleurait à peine la cime des neiges nouvellement tombées.''

9. — *Signalez une faute de composition dans ce même alinéa.*

La généalogie du cheval de Clodion est oiseuse: elle arrête la marche du récit.

10. — *La dernière phrase du* 3e *alinéa et la première du* 5e *ne forment-elles pas antithèse?*

Si. Le contraste est entre la légèreté de ce cavalier et la lourde masse de l'infanterie barbare.

11. — *Montrez la tactique des Romains et celle de leurs ennemis.*

Les Romains amènent les Francs à attaquer. Les Francs attaquent en effet: leur masse compacte s'enfonce comme un coin dans la légion. La légion romaine s'entrouvre, laisse pénétrer le triangle ennemi, puis se rabat et se referme sur lui. Les Francs, encerclés, sont pressés de tous les côtés à la fois.

12. — *Le dernier paragraphe présente le spectacle de l'effroyable mêlée, tableau plein de mouvement et de vie. Comment Chateaubriand a-t-il rendu le désordre de cette mêlée?*

(*Pour le fond*) Il a insisté sur les effets de désordre, de tumulte: poussière, sang, armes souillées et brisées, clameurs.

(*Pour la forme*) Il traduit ce désordre en jetant pêle-mêle, simplement juxtaposés, les traits qu'il énumère: "Les casques ..., les boucliers ..., les cuirasses ... — L'haleine ..., le souffle ..., la vapeur ... — Des cris, des insultes, des menaces, du bruit des épées, des coups de javelots, etc." Il a recours aussi à des comparaisons tumultueuses (les torrents d'hiver; les flots de l'Euripe ..., l'orage ...). Mouvements, lignes, couleurs et bruits s'enchevêtrent.

— *Quelle idée a-t-il voulu donner des Francs?*

Une idée avantageuse de combattants valeureux et formidables (*Cf.* la phrase: "Le Franc, fier de ses larges blessures ...")

— *Montrez que, dans ce tableau, il n'a pas même oublié les couleurs.*

"Poussière *rougie*. *Blancheur* d'un corps demi-nu.

Brillant éclat des armes. *Sombre couleur* de la poussière. Une espèce de *météore. La lueur* d'un glaive. Trait *brillant* du foudre. *Livide clarté* d'un orage."

13. — *Faites remarquer l'ordre dans lequel les troupes sont engagées.*

Du côté romain: les troupes légères (archers, cavalerie), puis l'infanterie. — Du côté des Francs, même ordre: la cavalerie, puis l'infanterie.

14. — *Pour que ce récit soit conforme à la vraisemblance, l'auteur a dû étudier les mœurs des Romains et celles des Francs, leur tactique de combat, etc. Montrez, en effet, tout ce que ce morceau doit à la* couleur locale.

L'armée romaine. Sa composition: légionnaires romains; auxiliaires gaulois et grecs. Les armes: javelots, piques, épées. L'étendard: la cotte d'armes de pourpre. Le patriotisme: Victoire à l'empereur!

Les Francs. Les noms propres cités à leur propos sont rudes, sauvages (Sicambres, Pharamond, Rinfax, Skinfax), et collaborent à la description pittoresque de ces guerriers. Les allusions à leur faune (troupeaux de rennes et de chevreuils ...) rendent la même note sauvage.

Notez enfin les détails tactiques indiqués plus haut (questions 11 et 13). Ces traits divers, habilement disséminés à travers le récit contribuent à sa vraisemblance historique et font revivre, aux yeux de notre imagination, la figure des hommes et des choses de ce temps.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **combat**

combat: — Lutte entre gens armés. — Rixe.

combattant, e: — Personne qui prend part à un combat.

combatif, ive: — Porté à la lutte, agressif.

combativité: — Penchant qui porte l'homme à la lutte.

combattre: — Se battre contre. — Lutter contre.

battable: — Qui peut être battu.

battage: — Action de battre les blés, les laines, les cotons. — Temps que dure chacune de ces opérations.

battant : — Espèce de marteau suspendu dans l'intérieur d'une cloche.

battant, e : — Qui bat.

batte : — Maillet à long manche, pour aplanir ou écraser. — Petit battoir qui frappe la balle, au jeu de paume.

battée : — Endroit du chassis où bat une porte ou une fenêtre. — Récipient pour laver des sables aurifères.

battellement : — Double rang de tuiles formant la partie basse d'un toit.

battement : — Choc d'un corps contre un autre. — Pulsation.

batterie : — Querelle accompagnée de coups. — Double rangée de canons sur le pont d'un navire. — Pièces d'artillerie réunies.

2. — *Distinguez* **bataille** *de* **combat; blessure** *de* **plaie; balafre** *de* **cicatrice.**

bataille : — Combat général entre deux armées. — Combat quelconque, querelle, discussion.

combat : — Lutte entre gens armés. — Rixe.

Le mot "combat" semble moins étendu et réservé aux rencontres d'adversaires, d'antagonistes. — Le choc de deux armées se traduira par le mot "bataille".

blessure : — Lésion produite sur un être vivant par un choc, une arme.

plaie : — lat. plaga, coup. — Solution de continuité, — interruption, — dans les parties molles du corps. — Synonyme de blessure.

La plaie semblerait indiquer rupture des tissus, ouverture dans les chairs. La blessure peut être cela et, en plus, les résultats de coups, les meurtrissures d'une chute, les contusions reçues dans un accident, etc.

balafre : — Longue blessure au visage et, plus souvent, la cicatrice qui en reste. Dans le sens de cicatrice, il s'agit de quelque chose de considérable. — On dit : "balafré de cicatrices" (Cf. Henri le Balafré).

cicatrice : — lat. cicatrix. — Trace qui reste d'une plaie, d'une blessure, après guérison.

3. — *Donnez des homonymes de* **cotte, pique.**

Homonymes :

cotte : — Sorte de chemise faite de petits anneaux de fer; cotte : jupe de paysanne; cotte : vêtement de travail;

cotte : casaque riche qui se portait par-dessus la cuirasse; cotte : genre de poisson de mer, à nageoires épineuses.

Homonymes :

pique : — Arme de main, composée d'une hampe et d'un fer aigu; pique : ancienne mesure de longueur; pique : brouillerie, aigreur; pique : une des couleurs noires du jeu de cartes; pic : instrument de fer recourbé; pic : terme du jeu de piquet, lorsque le joueur fait 60; pic : montagne élevée, isolée et pointue; pic : genre d'oiseaux grimpeurs.

4. — *Indiquez quelques* verbes *qui pourraient décrire une troupe de cavalerie se ruant sur l'ennemi.*

En voici quelques-uns : — galoper, piétiner, foncer, trépigner, ébranler, déboucher, piaffer, se cabrer, trotter, onduler, bondir, trembler, se dresser, se rejeter, tomber, retomber, piler, bouleverser, couler, hennir, renâcler, s'emporter, etc.

---

79. Combat de Mérovée et d'un chef gaulois

1. — *Quelle est la nature de ce morceau?*

Un récit épique en prose.

— *De quel ouvrage est-il tiré?*

Des "Martyrs".

— *Dites brièvement ce que vous savez de son auteur.*

Cf. Vol. I, N. 11.

2. — *Distinguez-en nettement les trois parties*:

a) *Le portrait de Mérovée* (1er alin.) ; b) *La provocation du chef des Gaulois* (de : "*Le chef* des Gaulois aperçut..." jusqu'à : "Toute l'armée s'arrête...") ; c) *Le combat* (dernier alinéa).

— *Donnez un titre à cette troisième partie.*

Le combat singulier des deux chefs et la victoire de Mérovée.

3. — *Quelle est l'attitude de Mérovée?*

Immobile, il contemple, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il a jonché la plaine.

— *A quoi le compare-t-on?*

A un lion de Numidie qui se repose après le carnage.

— *Remarquez l'ampleur et la puissance de cette comparaison; s'il vous fallait dessiner le tableau qu'elle présente, quels en seraient les éléments?*

Au centre du tableau, le lion couché : crinière sanglante, griffes puissantes, yeux mi-clos, tête allongée sur ses griffes croisées. Autour du lion, agneaux égorgés, restes sanglants où l'on distingue de blancs flocons que lèche encore sa gueule sanglante.

4. — *Pour juger de la* propriété *des verbes de ce premier alinéa, essayez de les remplacer par des synonymes et voyez s'ils produisent le même effet.*

Les verbes substitués sont mis entre parenthèses : on verra combien ils paraissent ternes à côté de ceux de Chateaubriand.

"Mérovée, rassasié de meurtres, *contemplait* (regardait) ... les cadavres dont il avait *jonché* (rempli) la plaine. Ainsi *se repose* (se tient) un lion de Numidie, après avoir *déchiré* (attaqué) un troupeau de brebis; ... sa poitrine *exhale* (sent) l'odeur du carnage; il *ouvre et ferme tour à tour* (il remue un peu) sa gueule fatiguée, *qu'embarrassent* (où il y a) des flocons de laine; enfin il *se couche* (il se met) au milieu des agneaux égorgés : sa crinière, *humectée d'*(où il y a) une rosée de sang, *retombe* (est) des deux côtés de son cou; il *croise* (il met l'une sur l'autre) ses griffes puissantes; et... il *lèche encore* (il passe encore la langue sur[1]) les molles toisons *étendues* (qui se trouvent) autour de lui."

---

1. Rappelons-nous que le mot propre est souvent celui qui épargne toute une circonlocution.

5. — *Montrez aussi comment l'auteur a su diversifier les sujets des différentes propositions.*

C'est en effet un principe de style qu'il faut diversifier les sujets si l'on veut éviter la monotonie.

AU LIEU DE:	CHATEAUBRIAND ÉCRIT:
Le lion se repose... *Il* a apaisé sa faim... *Il* ouvre sa gueule qu'*il* sent embarrassée par des flocons... *Il* se couche. *Il* a une crinière qui retombe...	Ainsi se repose *un lion. Sa faim est* apaisée. *Il* ouvre sa gueule qu'embarrassent *des flocons*... *Il* se couche... *Sa crinière* retombe...

6. — *Quels mots servent de transition entre les parties?*

''*Le chef des Gaulois* aperçut *Mérovée dans ce repos insultant et superbe.*''

7. — *Indiquez les sentiments manifestés par les deux adversaires et relevez les expressions qui les expriment.*

Le Gaulois manifeste successivement une considération railleuse pour son jeune adversaire (*Jeune brave, tu mérites ... Je ne veux point te laisser languir ...*); puis de la colère et de la fierté (*Je ne crains qu'une chose, c'est que le ciel tombe sur ma tête*); enfin de la présomption (*La terre que je te céderai, tu la garderas éternellement*).

Le Franc se montre hautain, méprisant (*Qui es-tu ? ... Esclave romain, ...*), orgueilleux (*Cède-moi la terre*).

8. — *Le dialogue fait allusion à deux faits historiques: rappelez-les brièvement.*

''Alexandre, durant une expédition en Thrace (vers 335 avant Jésus-Christ), eut une entrevue avec les Celtes qui venaient lui demander le titre d'alliés. Le roi leur fit un cordial accueil et leur demanda pendant le repas ce qu'ils craignaient le plus, croyant bien qu'ils diraient que c'était lui. Mais ils répondirent: ''Nous ne craignons personne, sauf que le ciel tombe sur nous'' (D'après Strabon, *Géographie*, liv. VII, N° 8). Cet auteur est né en 60 avant Jésus-Christ). Le Gaulois de Chateaubriand fait sienne cette parole.

Dans sa dernière réplique au Sicambre, c'est un mot de Marius qu'il prend à son compte. Marius, après avoir exterminé les Teutons, attaquait les Cimbres, leurs alliés. Comme ces derniers réclamaient des terres en Italie pour eux et leurs alliés: ''Quels sont vos alliés ? leur demanda le général romain. — Les Teutons. — Alors, repartit Marius, vos alliés ont la terre que nous leur avons donnée et ils la garderont éternellement.''

9. — *Que remarquez-vous sur le temps des verbes de cette partie?*

Les verbes sont au présent : le récit en est plus vivant; les événements semblent se passer actuellement sous nos yeux.

10. — *Comment l'auteur a-t-il développé cette idée: Mérovée va au-devant du Gaulois?*

Il l'a montré sautant de son char pour se porter à la rencontre de l'adversaire. Et il décompose ce mouvement avec une précision impressionnante : ''... s'appuyant sur sa framée, s'élance ..., tombe... et se présente...''

11. — *Ne trouve-t-on pas un détail à peine vraisemblable?*

''Ses yeux roulent à terre. Son corps reste encore un moment debout, étendant des mains convulsives.''

12. — *Relevez dans le dernier alinéa deux comparaisons très suggestives.*

1° ''Le fils de Clodion bondit comme un léopard''. 2° ''La hache de Mérovée s'enfonce dans le front du Gaulois, comme la cognée d'un bûcheron dans la cime d'un pin.''

— *Citez une phrase remarquable par l'*harmonie imitative.

''La hache de Mérovée part, siffle, vole et s'enfonce dans le front du Gaulois...''[1]

---

1. Voyez aussi plus haut l'effet d'embarras produit par la multiplication des *c*, des *g* et des *r*, dans : "Mérovée à son tour lance son angon, qui, par ses deux fers recourbés, s'engage dans le bouclier du Gaulois."

13. — *Montrez que le style de ce passage est remarquable par sa rapidité.*

Emploi du présent, peu de compléments, mais au contraire, énumération de verbes exprimant des actions successives.

Fond, presse, frappe, blesse. — Part, siffle, vole et s'enfonce. (Remarquez que ces verbes énumérés sont simplement juxtaposés et non coordonnés, ni surtout subordonnés : d'où un effet de rapidité).

14. — *Faites ressortir l'*unité *de ce morceau: quel est le rôle des premières parties?*

Dans ce drame rapide, les deux premières parties servent d'exposition : on y présente les personnages.

15. — *Relevez les détails qui lui donnent la* couleur locale.

Armure : framée, angon, bouclier, javelot, hache.

Noms propres : Pharamond, Teutatès.

Traits de mœurs : l'altercation avant le combat, l'usage des chars attelés de taureaux.

Ces détails situent le récit en un temps et en un lieu bien déterminés (c'est-à-dire l'imprègnent de couleur locale).

16. — *L'auteur n'a-t-il pas manifesté ses sentiments dans le dernier alinéa?*

Si.

— *En quels termes?*

"*L'infortuné* Gaulois ... *Objet d'épouvante et de pitié.*"

17. — *Quelles sont vos impressions successives à la lecture de ce texte?*

Le récit, commencé au repos, s'anime graduellement jusqu'au furieux corps à corps final. Il comprend trois épisodes : un tableau presque champêtre, un dialogue de plus en plus violent, un duel pathétique.

Les deux chefs nous sont d'abord présentés au repos, en deux portraits qui forment contraste. L'un est immo-

bile, dans l'assurance tranquille de sa force; l'autre se montre agité, furieux, prompt à l'ironie et à l'insulte. Mais, si leurs attitudes diffèrent, ils ont de commun une fierté ombrageuse, une vigueur peu ordinaire et une vaillance éprouvée. Leur soudaine mise en présence nous jette dans une attente anxieuse. Que va-t-il résulter de leur choc ? L'intérêt est donc bien ménagé et progresse d'une façon continue. Suit le récit du combat. Ce récit se hâte vers son dénouement : il se déroule aussi rapidement que les faits eux-mêmes. Le lecteur, comme le spectateur, assiste haletant au dénouement tragique et si brusque. Nous sommes partagés entre l'admiration, l'épouvante et la pitié.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* victoire (*lat.* victoria; *de* vincere, *vaincre*).

victoire : — Avantage remporté à la guerre. — Succès remporté sur un rival. — Résultat heureux.

victorieusement : — D'une manière victorieuse.

victorieux, euse : — Qui a remporté la victoire.

Victor : — Nom propre très répandu.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* contempler.

contempler : — lat. contemplari. — Considérer attentivement avec les yeux du corps ou ceux de l'esprit.

considérer : — lat. considerare. — Regarder attentivement.

regarder : — Arrêter la vue sur quelque chose.

fixer : — Regarder fixement.

voir [1] **:** — Découvrir les caractères de l'objet qu'on a regardé.

3. — *Donnez deux adjectifs dérivés de* **cadavre.**

cadavre : — cadavérique, cadavéreux, cadavéreuse.

4. — *De quels verbes vous serviriez-vous pour décrire une lutte corps à corps?*

---

1. Cf. le mot de Lamennais, appuyé sur les murs de Saint-Malo, et faisant face à la mer : "Tout le monde regarde ce que je regarde, mais aucun ne voit ce que je vois".

En voici quelques-uns : — s'empoigner, se frapper, tomber, rouler, s'étreindre, retentir, souffler, se serrer, assommer, fracasser, transpercer, tirer, étrangler, étouffer, râler, renâcler, rugir, hurler, crier, suer, rougir, saigner, transpirer, blesser, briser, arracher, mordre, pousser, trébucher, étourdir, tuer, etc.

---

80. La charge des cuirassiers à la bataille de Waterloo (1815)

1. — *Quelle est la nature de ce morceau?*

Un récit d'histoire, grandiose comme un fragment d'épopée.

— *De quel ouvrage est-il tiré?*

Des "Misérables".

— *Dites brièvement ce que vous savez de son auteur.*

Cf. Vol. I, No 3.

2. — *Montrez qu'il a voulu produire d'abord une impression de grandeur, puis une impression d'effroi, d'horreur et de pitié.*

La description des cuirassiers au repos produit une impression de puissance; leur charge, une impression d'effroi; leur écrasement, une impression d'horreur et de pitié.

3. — *Distinguez les différentes parties du morceau*:

a) *L'ordre de Napoléon* (1er alinéa) ; b) *La description des cuirassiers* (2e alinéa) ; c) *La charge*: tableau épique (3e, 4e et 5e alinéas) ; d) *L'armée anglaise dans l'attente* (6e alinéa, sauf les dernières phrases) ; e) *L'apparition des cuirassiers sur le plateau;* f) *La chute effroyable dans le ravin* (dernier alinéa).

4. — *Par un simple tracé, montrez la situation des deux adversaires et la marche des cuirassiers.*

5. — *En quels termes V. Hugo décrit-il l'armure des cuirassiers?*

"Ils portaient le casque sans crins et la cuirasse de fer

battu, avec les pistolets d'arçon dans les fontes et le long sabre-épée.''

— *Montrez-en la précision.*

Comparez la description de V. Hugo avec la formule vague que voici: ''Ils étaient bien armés et bien équipés''. Hugo ne s'en tient pas à ces généralités; il précise, il détaille.

6. — *Quels termes emploie-t-il pour donner l'impression de la force redoutable des cavaliers?*

''Hommes *géants* sur des chevaux *colosses.''*

— *de leur admirable cohésion pendant la charge?*

''Toute cette cavalerie... descendit, d'un *même* mouvement et comme *un seul* homme..., *bélier de bronze...''*

— *Quelle était leur attitude?*

''Graves, menaçants, imperturbables''.

— *Justifiez cette alliance de mots*: étendards et trompettes au vent.

Au vent flottent la soie des étendards et le cordon des trompettes.

7. — *En quels termes V. Hugo peint-il l'aspect général de la charge vue de loin?*

Pêle-mêle de casques, de cris, de sabres, de chevaux...

— *Quel était le caractère de ce* tumulte?

Un tumulte *''discipliné et terrible''*. On eût dit une hydre en marche, à la fois formidable comme un monstre et disciplinée comme une armée. Cette image de l'hydre est suggérée au poète par les cuirasses qui ressemblent à des écailles.

8. — *Où se trouvait l'infanterie anglaise?*

''Derrière la crête du plateau.''

— *Les cuirassiers la voyaient-ils?*

Non.

— *Comparez son attitude à celle des cuirassiers.*

Son immobilité, son silence, la position des fusils en joue

forment un contraste saisissant avec le mouvement, le bruit et les sabres brandis de la cavalerie française.

— *Pourquoi le verbe* attendait (6e *alinéa) est-il rejeté à la fin de la phrase?*

Il est ainsi mis en relief.

9. — *Faites ressortir la justesse de la gradation des idées dans la phrase:* Elle entendait... farouche.

D'abord un bruit *indistinct* qui grandit. Puis on *distingue* le rythme des sabots. Ensuite le froissement des cuirasses. Maintenant on perçoit le cliquetis des sabres. Enfin voici que le souffle lui-même des hommes, des chevaux, de cet ouragan, est là qui vous frappe au visage.

10. — *Comparez les sentiments qui animent les cuirassiers montant la pente du plateau à ceux qu'ils manifestent au sommet de la crête.*

Enthousiasme, joie de leur force, sentiment d'être irrésistibles. — Puis, brusquement, devant l'obstacle brutal et inévitable, surprise, désespoir, rage.

11. — *Qu'annoncent les mots* chose tragique *au commencement du dernier alinéa?*

L'effroyable surprise du ravin.

— *Pourquoi les cavaliers poussent-ils cette clameur effroyable?*

A cause de leur surprise et de leur rage.

— *Justifiez l'emploi de l'épithète* effrénés.

Effrénés (*e,* hors de, *frenum,* frein), sans aucun frein à leur élan, à leur furie.

— *Quel effet produit le rapprochement des mots* fossé *et* fosse?

Un effet funèbre: au mot *fosse* est étroitement associée l'idée de la mort.

12. — *L'auteur peint la catastrophe avec une telle précision et une telle intensité de vie qu'il nous semble l'avoir sous les yeux; quels termes révèlent surtout la violence des chocs et l'étendue du désastre?*

"Le second rang *y poussa* le premier, et le troisième *y*

poussa le second; les chevaux... *pilant et bouleversant* les cavaliers; ... la force acquise pour *écraser* les Anglais *écrasa* les Français: cavaliers et chevaux *se broyant* ..., *ne faisant qu'une chair* dans ce gouffre et, quand cette *fosse fut pleine d'hommes vivants,* on marcha dessus..."

— *Expliquez*: le ravin inexorable ne pouvait se rendre que comblé.

Le Ravin est ici personnifié. C'est un ennemi. Ennemi *inexorable* (*in* négatif, *exorare,* prier, *exorabilis,* que l'on apaise par des prières), que l'on ne peut apaiser. Même cet ennemi *ne peut pas* se rendre: car, pour cesser d'être dangereux, il faudrait qu'il pût être évité. Or, aucun moyen de reculer. Sa résistance hostile ne cessera, il ne *se rendra* donc que lorsqu'il ne sera plus fossé, quand il sera *comblé.*

13. — *Comment V. Hugo a-t-il su graduer l'intérêt depuis le début jusqu'au dénouement?*

Avant la rencontre du fossé, il ne nous laisse rien soupçonner de l'obstacle. Le lecteur suit la charge avec la confiance superbe des cavaliers eux-mêmes; leur masse, leur nombre, leur moral nous ont été montrés irrésistibles, ... jusqu'au dernier alinéa. L'intérêt est fort bien ménagé. Et, quand s'est ouvert devant les cuirassiers le gouffre inattendu, nous continuons à suivre haletants les péripéties de la ruée tragique, pour savoir comment cela finira. En lisant les derniers mots: "... *et le reste passa*", nous éprouvons tout ensemble un sentiment d'horreur et de soulagement.

14. — *Montrez que la composition de ce morceau est parfaite, les idées étant exprimées dans l'ordre naturel des événements.*

Il n'est que de lire pour se rendre compte que V. Hugo suit les faits pas à pas. Ce qui est vrai de l'ensemble du récit est vrai aussi de chacune des phrases qui le composent. Remarquez par exemple l'ordre d'apparition des cuirassiers sur le plateau, vus du côté anglais: on voit d'abord tout ce qui dépasse les têtes (sabres, bras levés, trompettes, étendards), puis les têtes, puis les moustaches (p. 330, lignes 8-11). Rappelez-vous aussi la notation des

bruits successifs qui annoncent l'arrivée de la trombe (question 9). Voyez enfin la dernière phrase: "... le second rang y poussa le premier, et le troisième y poussa le second; les chevaux se dressaient, se rejetaient en arrière, tombaient sur la croupe, glissaient les quatre pieds en l'air..." Les phases successives de la chute ne sauraient être plus minutieusement décrites.

— *L'usage de l'antithèse est un procédé particulièrement cher à V. Hugo: relevez-en quelques-unes.*

Hugo se montre ici assez sobre d'antithèses de détails. En voici pourtant quelques-unes:

Disparut — reparut (p. 328, lignes 7 et 8);

Murat y manquait—mais Ney s'y retrouvait (5e alinéa);

Elle ne voyait pas les cuirassiers, — et les cuirassiers ne la voyaient pas (6e alinéa).

La véritable antithèse est dans le fond même du récit: une ruée irrésistible — qui trouve une brusque résistance.

15. — *Le mouvement et la cadence du style sont bien appropriés aux pensées exprimées; montrez-le, en analysant les deux longues phrases périodiques:* Toute cette cavalerie..., *et la dernière qui, toutes deux, donnent admirablement l'idée d'une poussée forte et irrésistible.*

"*Toute cette cavalerie...*" Remarquez que la phrase se poursuit d'un seul élan, avec un même sujet, jusqu'à la fin. Les éléments dont elle se compose: sujet, verbes, sont accompagnés de compléments puissants. Le tout forme un bloc, une masse compacte, qui donne une impression de force organisée.

Toute cette cavalerie (comment se présente-t-elle ?) : *sabres levés, étendards et trompettes au vent, formée en colonnes par division,...*

descendit ... (deux lignes de compléments),
s'enfonça ... (une ligne de compléments),
y disparut ... puis *reparut* ...
montant ... (deux lignes de compléments).

Le ravin était là ... (brusque arrêt; description du ravin, brève: on n'a pas le temps de s'arrêter à l'exa-

miner longuement) ; *le second rang y poussa le premier, et le troisième y poussa le second* ... Voilà le récit qui repart d'un nouvel élan. La description de la charge se faisait remarquer par ses membres puissants et bien ordonnés. Ici la phrase est heurtée, bousculée, comme il convient : onze sujets; des propositions d'inégale longueur; des entassements de verbes, donnant une impression d'effroyable pêle-mêle : *se dressaient, se rejetaient, tombaient, glissaient;* enfin plusieurs participes présents, lourds, massifs, habilement répartis dans le texte et qui évoquent par leurs finales monotones, sonores, lourdes, les chutes pesantes et le pilonnement des corps entassés : *pilant et bouleversant* ... *se broyant* ... ne *faisant* ... Notez que le participe présent indique, comme l'imparfait de l'indicatif, une action qui dure ou se répète.

16. — *Relevez les plus riches comparaisons et les métaphores les plus heureuses.*

(*Comparaisons*) Bélier qui ouvre une brèche. Comme un anneau de polype. Comme les écailles sur l'hydre. Comme l'entrée d'un tremblement de terre.

(*Métaphores*) Coup de foudre. Un nuage de mitraille crevant sur elle. Marée d'hommes.

17. — *On a reproché à V. Hugo de manquer parfois de mesure et de sobriété. Ici, par exemple, il a peut-être trop multiplié les épithètes destinées à produire une impression violente; citez-en quelques-unes* :

Géants, colosses, énormes, formidable, épouvantable, colossal, orageux, terrible, farouche, effroyable.

18. — *Expliquez* :

Fer battu. Feuilles de fer travaillées au marteau (d'où : *battu*) ou embouties à la presse.

Anneau de polype. Polype ou poulpe sont pour Hugo synonymes de pieuvre [1]. Or, cet animal est fait d'une masse gélatineuse en forme de cercle, à laquelle aboutissent

1. Hugo a choisi ici *polype* parce que cette appellation, plus savante, tout en évoquant une idée effrayante et mystérieuse, exclut les suggestions repoussantes de *pieuvre*.

les tentacules. C'est ce cercle que V. Hugo appelle ici anneau.

Bondissement orageux. L'épithète est hardie. Ce bondissement des croupes est formidable et brutal comme le passage d'un ouragan.

Tumulte discipliné. Alliance de mots qui forment contraste, tumulte étant synonyme de désordre, d'indiscipline. Le pêle-mêle des chevaux et des hommes évoque en effet une idée de désordre. Mais cette cohue *obéit* pourtant à une impulsion secrète, réfléchie (voyez plus haut: il semblait que cette masse eût *une âme*), d'où tumulte *discipliné.*

Marée d'hommes. Cette masse est comparée à des vagues humaines qui refluent vers un rivage qu'elle va balayer irrésistiblement, comme une marée que l'on ne peut endiguer.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **charge** *et donnez-en la signification.*

charge : — Ici, attaque impétueuse d'une troupe, principalement de cavaliers.

chargé, e : — Qui a reçu une charge. — Soumis à une charge. — Comblé.

chargement : — Action de charger. — Charge d'une voiture, d'un bâtiment, d'une bête de somme.

charger : — du bas lat. carricare, charrier. — Mettre une charge sur. Attaquer avec impétuosité. — Se charger : prendre sur soi une charge.

chargette : — Petite éprouvette métallique avec laquelle on mesure la poudre ou le plomb qui doivent entrer dans une cartouche.

chargeur : — Qui charge des marchandises. — Dispositif permettant d'introduire plusieurs cartouches dans le magasin d'une arme à répétition.

décharge : — Action d'enlever la charge. — Action de décharger simultanément plusieurs armes à feu. — Libération d'une obligation. [1]

---

1. En ce sens, ne pas dire : "J'ai obtenu ma *discharge* (anglicisme)", mais "ma décharge, mon congé, mon permis, ma libération",

déchargement : — Action de décharger un navire, un bateau, etc.

déchargeoir : — Endroit où l'eau se décharge. — Conduit ou vanne par où s'écoule le trop-plein d'un bassin.

décharger : — Oter la charge. — Soulager.

déchargeur : — Qui décharge des marchandises.

rechargement : — Action de recharger.

recharger : — Charger de nouveau des marchandises. — Mettre une nouvelle charge.

2. — *Relevez les termes militaires qui donnent au style de ce morceau du relief et de la couleur.*

Termes militaires : — cuirassiers, front, escadrons, division, chasseurs, garde, lanciers, casques, cuirasse, pistolet d'arçon, fontes, sabre-épée, clairons, cavalerie, étendards, trompette, colonne, mitraille, fanfare, canon, bataillon, infanterie, projectile, etc.

3. — *Donnez le sens des expressions :*

Se ranger en bataille : — Se placer en ligne, dans un ordre déterminé devant l'armée ennemie; prendre ses dispositions pour la bataille.

Affronter le feu : — Braver le feu, au mépris du danger.

Lutter pied à pied : — Pas à pas, graduellement.

Vendre chèrement sa vie : — Mourir en se défendant avec courage.

Bataille rangée : — Celle où les deux armées se font face et sont rangées en lignes.

Ouvrir les hostilités : — Commencer les hostilités; attaquer le premier, livrer la première bataille.

Avoir les honneurs de la guerre : — Capituler en obtenant des conditions honorables.

---

81. Les Pauvres Gens

1. — *Dégagez l'idée maîtresse de ce fragment épique.*

Les pauvres sont charitables. "Heureusement pour les pauvres, il y a des pauvres" (L. VEUILLOT.)

2. — *Distinguez les deux grandes divisions du texte:*

a) *La vie ordinaire d'un ménage de pêcheurs* (1-96); b) *Un épisode de cette même vie* (97-248).

— *Puis, avant d'étudier successivement chacune des parties indiquées dans le morceau, essayez d'en exprimer nettement l'idée générale.*

a) Pauvres, mais bons; b) Une preuve touchante de leur cœur.

3. — *Ce poème si émouvant a un début digne de lui dans le tableau des quinze premiers vers. Tous les détails qui s'y trouvent sont nécessaires pour la suite du récit et concourent à faire ressortir, soit la* pauvreté, *soit l'*amour du foyer, *les deux ressorts essentiels de l'action. Pourquoi, entre autres, parler de* grands *rideaux* tombants? *d'*humble *vaisselle? de* filets *de pêcheurs? de* vieux *bancs? de flammes qui* veillent?

Tous ces détails sont révélateurs de la pauvreté, mais aussi de l'intimité chaude de ce foyer. Cette *humble* vaisselle qui étincelle, bien nette, aux planches d'un modeste bahut, ce matelas posé sur de *vieux* bancs nous disent combien on est pauvre ici; mais ces *filets* nous disent aussi que l'on y est laborieux. Quant à ces *grands* rideaux *qui tombent* et à cette flamme qui *veille* dans l'âtre, ils nous apprennent en revanche que, si le logis est misérable et si les enfants sont nombreux, du moins on y a chaud et on y aime.

4. — *Montrez que ce tableau est, de plus, très poétique:* 1° *à cause des détails pittoresques qu'il renferme (les nommer);*

Logis plein d'ombre. Le bahut où étincelle la vaisselle. Un matelas sur de vieux bancs. Cinq petits enfants, nid d'âmes. Le plafond sombre que rougit la flamme.

— 2° *par le charme mystérieux d'une lumière douce et colorée;*

(Vers 2 et 3).

— 3° *à cause de la magnificence du cadre;*

... Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre Océan jette son noir sanglot.

4° *par l'excellence de la composition (où est le centre d'intérêt de ce tableau?)*

Dans ce grand lit où ''sommeillent cinq petits enfants''. Ils sont à la fois le symbole de cette pauvreté, le but de ce labeur, la preuve de cet amour.

5. — *On pourrait encore étudier dans cette partie*: 1° *la* propriété *des termes (pourquoi, au* 4e *vers,* accrochés *et non* suspendus?

Ils sont là posés pour un instant bref. On va les reprendre.

— distingue, *au* 7e *vers, et non* voit, aperçoit?) ;

Nous sommes dans une demi-obscurité.

2° *l'art de* placer *les mots (comment* prie, *au* 12e *vers, est-il mis en relief?*

Par un rejet intérieur (enjambement du 1er hémistiche dans le 2e).

— *L'effet serait-il le même si l'on remplaçait, au* 11e *vers,* plafond sombre *par* sombre plafond?) ;

Non. *Sombre* est ainsi mieux détaché. De plus, à cette place, le mot vibre contre la césure.

— 3° *le merveilleux accord du rythme et de la pensée: c'est ainsi que les vers* 12-13 *donnent bien la sensation d'angoisse; les vers* 14-15 *donnent celle d'effort, d'insistance (comment?);*

Par la longueur de l'énumération et par la similitude monotone des formules d'introduction : *au* ..., *aux* ..., *aux* ..., *à la* ..., *à la* ....

4° *la* justesse *et la* beauté *des images (relevez et commentez les principales).*

Nid d'âmes. Les cinq petits enfants, blottis frileusement dans leur lit, évoquent tout naturellement l'idée d'une

nichée de petits oiseaux. Et leur innocence fait songer à de pures âmes.

Noir sanglot. Ce n'est pas un chant triomphal que représente, pour la mère inquiète, le bruit de l'Océan sinistre : c'est un sanglot. *Noir* est pris ici au sens figuré, pour : *effrayant, funèbre.*

6. — *Montrez la transition qui relie ce qui précède à ce qui suit.*

L'homme par opposition à *"Cinq petits enfants"* ... *Une femme à genoux* ..

7. — *Pourquoi* l'homme (16ᵉ vers) *et non* son mari, le pêcheur?

Le chef, le travailleur.

8. — *Quelles sont les circonstances qui rendent si pénible la vie de ce pêcheur?*

Il lui faut travailler seul, par tous les temps, d'un dur labeur. Et le lieu de la pêche est difficile à atteindre.

— *Lui, s'en occupe-t-il outre mesure?*

Non.

— *A quoi songe-t-il lorsqu'il est en mer?*

"A sa Jeannie" (41).

— *Quelles sont, pendant ce temps, les occupations de Jeannie?*

"La femme est au logis, cousant, remmaillant les filets, préparant l'hameçon, surveillant l'âtre ..., priant ..., pleurant ..."

9. — *Montrez comment le* 17ᵉ *vers donne la sensation de lutte;*

Répétition des *r.* Hiatus de : *au hasard.* Place et effet de *sombre.*

— *le* 40ᵉ, *celle de souffrance.*

Répétition de l'*r,* marquant l'effort, et du son aigu et déchirant : *é* ou *è* : *é* fè râl*é* ... lès agrès, *e*ffar*é*s.

— *Expliquez:*

Lames en démence (29ᵉ vers). Comp. : lames en furie, tempête folle.

Divins oiseaux du cœur (43e vers). Leurs pensées *s'envolent* l'une vers l'autre, comme des oiseaux partis de leurs cœurs. *Divins,* au sens figuré : merveilleux et doux comme des messagers célestes.

10. — *L'effet serait-il le même si l'on remplaçait* mauve (44e *vers*) *par son synonyme* mouette?

Non. Le diminutif *mouette,* avec sa finale grêle, suggère plutôt un spectacle gracieux, tandis que *mauve* sonne comme *fauve.*

11. — *V. Hugo a rendu l'horloge* vivante (*comment?*);

En la personnifiant : *sang, artère, goutte à goutte, battements.*

— *il a substitué aux termes abstraits* naissance *et* mort *des termes concrets: indiquez-les.*

Berceau. Tombes (54).

12. — *Quelles sont les visions qui hantent l'esprit de Jeannie?*

Des écueils, une mer démontée, des matelots emportés par les flots furieux, ses petits sans pain, un pauvre marin sombre en pensant au port ensoleillé.

— *Dites les impressions qu'elles lui causent.*

Elles troublent son cœur, la font trembler et pleurer (72-73).

— *Distinguez* songe *de* rêve (55e *vers*).

Songer n'est ici qu'un synonyme un peu plus fort de *réfléchir* (Comp. : *elle songe à sa détresse*). *Rêver* suppose un état de sommeil ou du moins un état semblable à celui du sommeil : *Rêver de choses horribles* (Rappelons-nous que l'on dit : *songer à ...* et *rêver de ...*)

13. — *Pour faire ressortir la* valeur poétique *de la forme, le meilleur moyen est de réduire une phrase à son thème essentiel, en prose, et d'examiner ensuite les* procédés de développement *et les* images *par lesquelles le poète a transformé, embelli ce thème. Par exemple, les vers* 62-71 *pourraient se réduire à quoi? Examinez maintenant comment V. Hugo a rendu ces mêmes pensées.*

Minuit est personnifié. D'abord, comme un danseur folâtre, il rit sous un loup de satin. Puis, au contraire, comme un brigand mystérieux, voilé d'ombre, il prend un pauvre marin et le brise contre les rochers.

— *Remarquez la force et la puissance d'évocation de certains termes comme* **rugit** (58e *vers*), **sent fondre** (69e *vers*).

Pour saisir toute la force de ces expressions, il suffit de les comparer avec d'autres qui leur seraient substituées :

O Dieu! Le vent ***crie*** **comme un soufflet de forge (58).**
Voit couler **et s'enfoncer le bâtiment qui plonge (69).**

14. — *Le pêcheur n'a-t-il pas sa manière à lui pour rendre la violence du vent?*

Si. Il la montre par une image :

"Le diable était caché dans le vent qui soufflait" (208). Il la montre aussi par ses effets : *tintamarre, le bateau se couchait, amarre a cassé* (209-211).

15. — *Montrez le contraste du langage très vif du pêcheur et la phrase haletante de Jeannie* (*vers* **208-215**).

Le pêcheur est quelque peu irrité de cette pêche infructueuse. Il la raconte en termes vifs, comme un chasseur qui revient bredouille. Non seulement il n'a rien pris, mais son amarre a cassé. Il a hâte de passer à un autre sujet de conversation. Ne parlons pas de sa pêche. Parlons de Jeannie. *"Et toi, qu'as-tu fait ?"* Ah ! voilà la question redoutée ? Que va-t-elle répondre ? Le moment est mal choisi d'avouer ces deux nouvelles bouches à nourrir. Ce qu'elle a fait ? *"Moi, dit-elle, ah ! mon Dieu ! rien..."* Rien !! Si, pourtant, elle a cousu !! Enfin, après de longs silences, des paroles insignifiantes et embarrassées (*J'écoutais la mer... J'avais peur* ...), elle finit par raconter sa visite à la morte : *"A propos, notre voisine est morte."* Cet *"à propos"* n'est-il pas délicieux ?

16. — *Quel incident fait encore ressortir davantage l'héroïque charité du pêcheur?*

Il a spontanément l'idée de recueillir les petits : ignorant l'initiative prise par sa femme, il la presse d'aller les chercher.

17. — *Le langage que le poète prête à ces pauvres gens est-il conforme à leurs caractères, à leur condition?*

Ce sont des gens du peuple. Pas de grands mots ni de longues phrases : vocabulaire et syntaxe fort simples, mais aussi des plus pittoresques. Dans leur cerveau populaire, les idées sont immédiatement converties en images : la pauvreté, c'est le pain d'orge sur la table et les enfants allant pieds nus (vers 56-57) ; le danger, c'est le ''rocher monstrueux apparu brusquement'' (67) ; la défense du matelot, c'est ''un bout de planche avec un bout de toile'' (86) ; la joie du retour, c'est d'apercevoir ''le vieil anneau de fer du quai plein de soleil'' (71).

Le pêcheur a, aussi, une façon imagée de s'exprimer. Mais il y ajoute une certaine manière joyeuse de prendre les choses tristes, qui est bien particulière au travailleur français. Il se venge par un bon mot du malfaiteur qui lui a fait manquer sa pêche : ''Je suis volé, dit-il; la mer, c'est la forêt'' ! (205). Il n'existe pas un ouvrier ni un paysan de France qui ne comprennent aussitôt cette gaîté.

— *Relevez quelques expressions originales du pêcheur.*

Le diable était caché dans le vent qui soufflait... (208).
... ces chiffons? (232).
C'est gros comme le poing... (233).
Il faut pour les comprendre avoir fait ses études (234).
Cela nous grimpera le soir sur les genoux (240).

18. — *Ce long récit se termine par un dénouement d'un seul vers, mais montrez combien il est* **suggestif, naturel, complet.**

Suggestif, il en dit long sur la bonté de ces deux excellents cœurs qui se trouvent à avoir, chacun de leur côté, la même idée généreuse. — *Naturel,* il résulte de tout ce qui nous a été raconté auparavant de ces braves gens et de ces orphelins. Mettez leur bonté en présence de cette détresse. Ils vont se rencontrer, c'est sûr, dans la même pensée charitable. Leurs âmes sont si parfaitement accordées : ''... leurs pensées se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur !'' (43).

19. — ***Indiquez les traits communs du caractère du mari et de celui de la femme;***

(*Affection conjugale*) Voir surtout vers 41-43.

(*Dévouement pour leurs enfants*) Voir surtout vers 18-19; 56; 185-188.

(*Charité héroïque*) Voir surtout vers 217-248.

(*Activité au travail*) Voir surtout vers 16-18; 22-24.

— ***puis les traits qui les distinguent.***

(*Foi robuste du pêcheur*) : 230-231; 244.

(*Courage invincible*) : 28-40; 245.

(*Gaieté inaltérable*) : 203; 205; 208; 234.

(*Piété de Jeannie*) : 12; 25; 44.

(*Sa grande sensibilité*) : pâlit (12); pleurant (42); tremble et pleure (73); frissonnant (194); angoisse (195-199); frisson, se troubla (212).

20. — ***Au cours du poème, on sent fort bien l'émotion de l'auteur, sa tendresse, sa pitié, son admiration; citez quelques passages à ce sujet.***

Voyez le paragraphe 4 et les vers 165-170. Ces passages forment comme des apartés dans le récit : le poète y exprime directement ses réflexions personnelles. Dans le récit lui-même, les sentiments du poète transparaissent encore. Sa tendresse, sa pitié, son admiration se laissent entrevoir dans le choix de certains détails émouvants, de certaines épithètes et comparaisons significatives :

(*Tendresse*) Comme ils dorment tous deux dans *le berceau qui tremble !*

Leur haleine est *paisible et leur front calme* ...
(149-150).

La mère, se sentant mourir, leur avait mis
Sa mante sur les pieds et sur le corps *sa robe*
(*Afin qu'*) *ils eussent chaud pendant qu'elle aurait froid*
(144-148).

(*Pitié*) (Le vent) prend *un pauvre* marin *frissonnant*...
(66).

Sur les murs *vermoulus* tremble un toit *hasardeux* (111).
Les objets étaient pris d'une *pitié suprême* (125).
Son bras *livide* et *froid* et sa main déjà *verte* (137).

Le *sinistre* Océan jette son *noir* sanglot (15).
(*Admiration*) Il livre au hasard sombre une *rude* bataille (17).
Lui, *seul,* battu des flots ... (26). *Dur* labeur ! (28).

— *Quelles sont vos propres impressions à la lecture de ce morceau?*

L'auteur porte notre émotion à son comble : elle va croissant jusqu'au pathétique mot de la fin : "*Les voilà !*" Le détail de la pièce n'est pas moins émouvant; ni moins beau, l'ensemble. Tel vers suffit à suggérer tout un tableau :

Et le pêcheur, traînant son filet ruisselant (202).

Voyez aussi le délicieux tableau, bien digne du "poète de l'enfance", où nous est offert en spectacle le sourire d'un enfant endormi.

La facture du vers est d'un art savant. Voyez ce rejet :

Son bras livide et froid et sa main déjà verte
Pendre,... (138).

Voyez ces parallélismes et la place des mots :

Le *sinistre Océan* jette son *noir sanglot* (15).
Il s'en va *dans l'abîme* et s'en va *dans la nuit* (27).
Seul dans cette *âpre nuit!* seul sous ce *noir linceul!* (92).
Son bras livide et froid et *sa main* déjà verte (138)
Sa mante sur les pieds et sur le corps *sa robe* (145).

Le style est varié, tantôt familier :

Diable! diable! dit-il en se grattant la tête (226).
Bah! tant pis!... (230).

tantôt évocateur de visions immenses :

Les constellations fuir dans l'ouragan noir (60).
Le refroidissement lugubre du tombeau (170).

21. — *V. Hugo a un faible pour l'antithèse; outre les antithèses déjà signalées on peut dire que le morceau est constitué 1° par une antithèse dans le fond (laquelle?); 2° par une antithèse dans le développement (laquelle?).*

Ces dénouements brefs, comparables aux "mots de la fin" signalés chez d'autres auteurs (voir Vol. I, N° 5, question 11; et Vol. II, N. 5, question 12), sont tout à fait conformes aux habitudes de composition de V. Hugo; voyez Vol. I, N. 3, question 16, et le Vol. II, N. 77.

Outre cette antithèse générale qui ressort du plan lui-même, il existe dans le morceau un certain nombre d'antithèses de détail :

D'un côté *les berceaux* et de l'autre *les tombes* (54)
C'est l'heure où, gai danseur, *Minuit rit et folâtre*
Sous le loup de satin...
Et c'est l'heure où *Minuit, brigand mystérieux,*
Voilé d'ombre... (62-65).
Depuis *le mousse enfant* jusqu'au *mari patron* (79).
(Afin qu')*ils eussent chaud* pendant qu'*elle aurait froid*
[(148).

22. — *En résumé, ce poème est remarquable par la beauté morale du récit, par la poésie grandiose qui s'en dégage, par la vérité des mœurs, par l'abondance et la splendeur des images, par le merveilleux accord du rythme et de la pensée* (*montrez-le*).

Et quelle belle leçon de charité il nous donne !

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* heure (*lat.* hora).

heure : — Vingt-quatrième partie d'un jour. — Moment déterminé du jour. — L'instant, le moment.

horaire : — lat. horarium. — Qui a rapport aux heures. — N.: Tableau indiquant les heures de départ, d'arrivée des trains, etc.

horloge : — grec hôra, heure, legein, dire. — Machine destinée à marquer les heures.

horloger, ère : — Qui concerne l'horlogerie. — N.: Qui fait, répare, vend des horloges, des pendules, des montres.

horlogerie : — L'art, le commerce de l'horloger. — Son magasin, sa fabrique.

horographie ou gnomonique : — gr. gnômôn, indicateur. — Art de tracer les cadrans solaires. — Qui a rapport à la gnomonique.

horographique : — Qui a rapport à l'horographie.

horokilométrique : — Se rapportant au temps et à l'espace.

horométrie : — gr. hôra, heure, metron, mesure. — Art de deviner, de mesurer le temps.

horométrique : — Relatif à l'horométrie.

horoscope : — gr. hôra, heure, skopein, examiner. — Présages qui étaient tirés par un astrologue de l'état du ciel, à l'heure de la naissance. — Prédiction conjecturale.

gnomon : — Instrument quelconque marquant les heures ou les hauteurs du soleil par la direction de l'ombre qu'il projette sur un plan ou sur une surface courbe.

2. — *Distinguez:*

logis : — Maison, habitation, logement habituel.

cabane : — lat. vulgaire, capanna. — Maisonnette, hutte, baraque, bicoque, réduit chétif, abri. — Ce n'est pas le logis habituel.

chaumière : — Petite maison couverte de chaume. — Elle peut servir de logis aux pauvres.

isba : — Chaumière russe.

mas : — Chaumière et ferme provençales.

crépuscule : — lat. crepusculum. — Lumière qui précède le soleil levant ou suit le soleil couchant. (Différence d'avec aurore).

aurore : — lat. aurora. — Lumière qui précède le lever du soleil.

brume : — lat. bruma, hiver. — Brouillard épais.

ondée : — Grosse pluie subite et passagère. — Synonyme de averse.

averse : — Pluie subite, abondante et souvent de peu de durée.

3. — *Employez* rayonner *dans ses diverses acceptions.*

a) **Jeter des rayons :** — Du soleil rayonnait (neutre) une chaleur brûlante. [1]

b) **Porter l'expression du bonheur :** — Il entra en coup de vent, le visage rayonnant de bonheur.

c) **Partir à plusieurs reprises d'un même centre dans des directions diverses :** — Pendant ce temps, du poste central, la force constabulaire rayonnait dans toutes les parties de la ville.

d) **Se dit de tout ce qui semble briller :** — De son front rayonnait le génie.

---

1. *Rayonner* (actif ou transitif) est un néologisme.

4. — *Expliquez les expressions qui suivent*:

Un filet de pêcheur : — Tissu à claire-voie pour retenir les poissons.

Un filet d'eau : — Liquide peu abondant, mais coulant continuellement.

Un filet de bœuf : — Partie charnue qui se lève sur l'épine du dos du bœuf.

Un filet de voix : — Emission gutturale presque effacée.

Tomber dans les filets de quelqu'un : — Tomber dans un piège, une embûche qu'il nous avait tendue.

Faire un beau coup de filet : — Prendre, à la fois, une grande quantité de poissons ou de criminels.

---

82. Discours de la Mollesse à la Nuit

1. — *Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Dites brièvement ce que vous savez de son auteur.*

Ce morceau est un discours en vers, tiré du *Lutrin,* poème héroï-comique. L'auteur, Boileau, poète et critique français, compte parmi les plus grands noms du XVIIe siècle. On l'a surnommé le législateur du Parnasse, parce qu'il faisait, pour ainsi dire, la loi dans le royaume des lettres.

Il légiféra pour les poètes dans son *Art poétique.* Dans ses *Epîtres,* il encouragea les bons écrivains. Contre les mauvais, il dirigea ses *Satires.*

Il composa aussi *Le Lutrin,* où il s'est diverti à traiter en style *épique,* à la façon d'un grand sujet, un événement insignifiant (une querelle entre le chantre et le trésorier de la Sainte-Chapelle, à l'occasion du déplacement d'un lutrin).

C'est par ses qualités solides: un jugement sûr, du bon sens, de la raison, plutôt que par les dons brillants de l'imagination ou de la sensibilité, que Boileau se recommande à l'estime des lettrés.

2. — *Distinguez-en les différentes parties:*

a) *Avant le discours* ou *attitude de la Mollesse* (quatre premiers vers) ; b) *Le discours de la Mollesse* (vers 5-29) qui, après une courte introduction de deux vers, comprend lui-même: 1° sa louange des rois fainéants (vers 7-17), 2° ses plaintes contre Louis XIV (vers 17-29) ; c) *Après le discours* ou *assoupissement de la Mollesse* (quatre derniers vers).

3. — *Quels sont les détails qui peignent le mieux l'attitude de la Mollesse à son réveil? Montrez la raison d'être des épithètes* languissant *et* faible (3e *vers); l'heureux choix de l'expression* laisse tomber (*dire pourquoi* prononce, articule, *par exemple, ne produisent pas le même effet*).

Les détails qui peignent l'attitude de la Mollesse à son réveil se rapportent, les uns à ses gestes, les autres à ses paroles. Ses gestes sont paresseux, comme il convient: elle ne se relève que sur un bras et elle ouvre languissamment les yeux. Quant à ses paroles, elles sont faibles, elle les laisse tomber et les coupe de longs silences .

Languissant convient au regard de la Mollesse, et *faible,* à sa voix. Ce sont là des épithètes de caractère, et non de circonstance.

Laisse tomber, c'est-à-dire est passive et non active en les disant : *prononce, articule,* supposeraient un effort dont elle est incapable.

4. — *Pourquoi fait-elle l'éloge du temps passé ? Commentez* s'honoraient (8e *vers*). *Remarquez comment le rythme des vers* 15-16 *rend bien la marche indolente du chariot royal.*

Elle fait l'éloge du temps passé, parce que ce temps où régnaient des "rois fainéants" devait être évidemment l'âge d'or pour la Mollesse.

S'honoraient (8e vers), se faisaient un honneur du nom de fainéants. Aux yeux de la Mollesse, un tel titre est, en effet, honorable. Les vers 15-16 ont un rythme d'une lenteur expressive, qui fait image; on se représente cette marche lente des bœufs dans le silence des choses. Tout contribue à accuser cette impression de lenteur: "*quatre* bœufs, d'un pas ... *lent, promenaient* ... *indolent*" ...

5. — *Quelles raisons a-t-elle de se plaindre du présent? Montrez qu'elle fait, sans le vouloir, un éloge flatteur de l'activité de Louis XIV. Par quelles expressions surtout?*

Le présent est trop rempli de l'activité du roi et du bruit de sa gloire: ses plaintes au sujet de Louis XIV: *"il brave mes douceurs", "des outrages cruels qu'il me fait tous les jours"* tournent à l'apologie du monarque.

6. — *Pourquoi n'achève-t-elle pas son discours?*

Elle est lasse de parler.

7. — *Faites ressortir la précision du dernier tableau. Quels sont les termes les plus suggestifs? Qu'est-ce qui fait la beauté du dernier vers?*

Chaque geste de la Mollesse se décompose — car rien chez elle ne se fait vite — en un certain nombre de mouvements intermédiaires que l'auteur note avec précision. Elle s'endort en deux temps principaux, dans l'ordre contraire à celui de son réveil: *a*) les paroles s'éteignent dans sa bouche; *b*) puis, lentement, l'engourdissement du sommeil gagne ses membres.

a) Les termes les plus suggestifs et les plus réjouissants, employés par l'auteur, pour dire qu'elle se tait sont: *"... à ce mot ..." et "succombant sous l'effort"*. Dame! elle a osé dire, en esquissant un semblant de protestation, un: "je veux" adouci: "du moins ne permets pas ..."

b) Ce qui fait la beauté du dernier vers, c'est que l'on y trouve notées les étapes diverses qui engourdissent de proche en proche tout le corps de la Mollesse:

Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

8. — *Montrez que le langage prêté à la Mollesse est bien celui qui convient à son caractère.*

"On reposait la nuit, on dormait tout le jour": ah! "le doux siècle". Tandis qu'aujourd'hui... Et ses plaintes qui suivent, touchant l'activité de Louis XIV, conviennent également très bien à son caractère.

9. — *Quel intérêt trouvez-vous à la lecture de ce morceau?*

Un intérêt de curiosité amusée et aussi un véritable

plaisir littéraire. Ce morceau, fait de deux parties en contraste, est vraiment bien composé, non seulement dans l'ensemble, mais dans le détail. Le vers 22:

> L'été n'a point de feux; l'hiver n'a point de glace

est la réplique des vers 13 et 14, qui contiennent d'ailleurs une délicieuse description de printemps, digne de La Fontaine:

> ... au printemps, quand Flore dans les plaines
> Faisait taire des vents les bruyantes haleines.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **mollesse.**

mollesse: — Etat de ce qui est mou. — Manque de fermeté.

mollement: — D'une manière molle.

mollasse: — Mou et flasque. — Dont le corps a une consistance flasque. — Roche calcaire mêlée de sable et d'argile.

mol, olle, mou: — lat. mollis. — Qui cède facilement au toucher.

mou: — N.: Nom vulgaire du poumon de certains animaux de boucherie.

mollet: — Saillie que font les muscles de la partie postérieure de la jambe.

mollet, ette: — Mou et doux au contact.

molleterie: — Cuir de vache, dont on fait des semelles pour les chaussures légères.

molletière: — Bande de cuir, de toile, s'adaptant au mollet.

molleton: — Etoffe moelleuse de laine.

molletonner: — Garnir de molleton.

molletonneux, euse: — Qui est de la nature du molleton.

mollification: — Action de mollifier.

mollifier: — Rendre mou. (Peu us.)

mollir: — lat. mollire. — Devenir mou.

amollir: — Rendre mou.

amollissement: — Action d'amollir.

amollissant, e: — Qui amollit.

ramollie, e: — Personne qui a un ramollissement du cerveau; qui est réduite à un état de quasi-imbécilité.

ramollir : — Rendre mou. — Se ramollir : devenir mou : la cire se ramollit à la chaleur.

ramollissable : — Qui est susceptible de se ramollir.

ramollissant, e : — Qui ramollit, relâche.

ramollissement : — Etat de ce qui est ramolli. — Altération de certains organes qui se ramollissent. — Etat de quasi-imbécilité.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* indolent, fatigué; *des antonymes de* **mollesse, fatigue.**

indolent : — lat. indolens. — Insouciant, nonchalant, apathique.

insouciant : — Qui ne se soucie de rien, ne s'affecte de rien.

nonchalant : — Qui manque d'ardeur par insouciance. — Qui agit, parle, avec mollesse et abandon.

apathique : — Insensible à tout, indolent.

paresseux : — Qui hait le travail, l'action.

flémard : — Se dit d'une personne paresseuse, molle.

mou : — lat. mollis. — Qui manque de vigueur. — Efféminé.

fatigué : — Qui annonce de la fatigue; qui est exténué, lassé.

lassé : — Fatigué, ennuyé.

rendu : — Fatigué, harassé.

exténué : — lat. extenuare. — Qui est affaibli, fatigué, rendu.

épuisé : — Affaibli, lassé.

affaibli : — Rendu plus faible par l'effort fourni; — Fatigué.

harassé : — Lassé, fatigué à l'excès.

courbaturé : — Qui ressent des douleurs résultant de la fatigue.

fourbu : — Harassé, fatigué.

Antonymes:

mollesse : — dureté, énergie, rudesse, allégresse, facilité, . . .

fatigue : — repos, délassement, vigueur, gaillardise, . . .

3. — *Quelle est la composition de*:

interrompre : — Préf. inter, et rompre; lat. interrumpere. — inter, et rumpere. — Rompre la continuité d'une chose.

infatigable : — Préfixe privatif, in, le mot fatigue, lat. fatigare, et suffixe able. — Qui ne peut être lassé.

impitoyable : — Préfixe privatif in, le mot pitié, lat. pietas, et suffixe able. — Qui est sans pitié.

4. — *Donnez quelques* **verbes** *et quelques* **épithètes** *se rapportant à l'idée de paresse.*

a) *Quelques verbes* : — muser, lambiner, paresser, flâner, musarder, s'amuser, perdre son temps, rêver, être engourdi, traîner, négliger, fainéantiser, bayer aux corneilles, ...

b) *Quelques adjectifs* : — négligent, indolent, musard, lambin, paresseux, flâneur, engourdi, empesé, flémard, mou, apathique, insouciant, nonchalant, mollasse, flasque, amollissant, ramolli, ramollissant, etc.

ELOQUENCE SACREE

83. La mort soudaine d'Henriette d'Angleterre

1. — *Distinguez les différentes parties de ce morceau:*

a) *La leçon donnée par la mort de Madame* (jusqu'à: "O nuit désastreuse! ..."); b) *Le récit de cette mort* (de: "O nuit désastreuse! ..." jusqu'à: "... nous l'enlevait entre ces royales mains."); c) *Réflexion sur la soudaineté de cette mort* (avant-dernier alinéa); d) *L'œuvre de la mort* (dernier alinéa).

2. — *L'oraison funèbre doit être en même temps un* éloge *du défunt et une* prédication. *Relevez, dans ce fragment, les expressions à la louange de la princesse ou des manières détournées et délicates de faire son éloge.*

"Madame se meurt! Madame est morte! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? (*et le reste de cet alinéa*). — La mort ... *nous l'enlevait* ... — Le matin elle fleurissait, avec quelles grâces! vous le savez ... — Ce grand cœur, cette princesse si admirable et si chérie!"

3. — *Bossuet, tout en se conformant aux bienséances, s'attache surtout à dégager de cette mort foudroyante une leçon salutaire. Il commence par rappeler que Dieu frappe souvent les grands de la terre pour l'instruction du reste des hommes. Montrez qu'il a développé cette idée d'une façon oratoire.*

Au lieu de s'exprimer sous une forme générale et impersonnelle: *Dieu frappe les grands pour instruire le reste des hommes,* il engage avec son auditoire une conversation

pathétique: "Considérez, Messieurs ..." Il se met en scène lui-même avec ceux qui l'écoutent: *nous*... *nous*... *nous*... Dieu frappe *les grands*. Qu'est-ce à dire: *les grands?* Ici une définition oratoire comprenant deux membres antithétiques: "ces *grandes* puissances que nous regardons *de si bas, ... Dieu les frappe pour nous avertir*." Pour développer cette pensée, il va recourir à la répétition: il la reprendra sous une forme différente: "Il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes."

4. — *Mais, avant d'aller plus loin, il s'empresse, en véritable orateur qui sait deviner les répugnances de ses auditeurs, d'enlever à cette première idée ce qu'elle pourrait avoir de pénible pour les parents et les amis de la princesse; montrez que, tout en partageant leur émotion, il parle avec l'autorité d'un maître et fait appel à leurs sentiments chrétiens.*

Il fait observer que, par ce coup subit, Dieu a voulu sauver Madame: et cette pensée doit être pour les siens une consolation dans leur douleur: "Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie...: Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit."

5. — *Il formule ensuite sa thèse, qui doit servir de leçon:* Nous devrions être convaincus de notre néant. *Pour la développer, il va mettre en lumière, par la* soudaineté *du coup qui a frappé Madame et par l'*impuissance *de son entourage, la* souveraine puissance de la mort. *Mais ce récit des derniers moments de la princesse est moins* narratif *que* lyrique, *c'est-à-dire qu'au lieu de raconter la mort de Madame, il expose plutôt les sentiments de ceux qui la voyaient mourir. Quels sont ces sentiments?*

La douleur et le désespoir, qui se manifestent par des cris, et par la consternation visible de tous (*Voir toute cette p.* 348, *jusqu'à*: "Quoi donc!...").

6. — *Bossuet est vivement ému (qu'est-ce qui le prouve?),*

"*Qui de nous* ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille?"

— *c'est la condition indispensable pour émouvoir les autres. Pour communiquer son émotion à ses auditeurs, il exhale le*

sentiment surexcité qu'il éprouve lui-même et surtout il fait appel à leurs souvenirs personnels (il parle à un auditoire qui a connu, aimé la princesse, et qui a été témoin de la catastrophe six semaines auparavant). Montrez que la sensibilité inspire à l'orateur des mouvements de la plus émouvante éloquence.

Il ne trouve pas assez d'épithètes, ni d'assez fortes (*haut de la p.* 348), pour rendre l'émotion qui l'étreint : ... *grand, terrible, désastreuse, effroyable, étonnante* (étymologiquement: terrible comme un coup de *tonnerre*). Il a recours aux exclamations: *O nuit...! ô nuit...!* Mais les exclamations aussi défaillent, impuissantes; et il ne trouve rien de plus fort que le simple rappel des paroles qui annonçaient l'invraisemblable nouvelle: *Madame se meurt! Madame est morte!* Voltaire nous rapporte qu'après ces paroles, l'orateur fut obligé de s'arrêter, l'auditoire ayant éclaté en sanglots.

7. — *Comment fait-il ressortir l'impuissance absolue et désolante de l'entourage de la princesse à arracher Madame à la mort?*

En montrant l'inutilité des cris et des embrassements par lesquels on s'efforçait de la retenir (alinéas 2 et 3).

— *Pourquoi note-t-il que la mort enlève la princesse* entre ces royales mains?

Parce que, comme il vient de le dire dans l'alinéa précédent, "le roi même tenait Madame serrée par d'étroits embrassements". D'autre part, l'impuissance du roi lui-même fait mieux ressortir la toute-puissance de la mort.

8. — *Pour mettre encore mieux en relief la souveraine puissance de la mort, il montre la rapidité foudroyante du trépas de Madame,* 1° *par la rapidité du style dans le récit (relevez les expressions les plus remarquables à ce point de vue),*

"O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! — Madame se meurt! Madame est morte! — Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré."

— 2° *par des images empruntées à la sainte Ecriture (citez-les).*

"Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tom-

beront au peuple de douleur et d'étonnement[1]. — Madame a passé du matin au soir ainsi que l'herbe des champs[2]. — Elle va descendre à ces... demeures souterraines pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre[3]."

9. — *Ce n'est pas tout. Bossuet semble vouloir poursuivre la vanité humaine jusque dans l'ignominie du sépulcre; il fait assister ses auditeurs, tous gens de haute naissance, à la lente décomposition, à la disparition même du cadavre. C'est un tableau effrayant dont la plupart des traits sont tirés de la sainte Ecriture. Montrez la progression descendante des idées pour aller de ce qui était la vie à "ce qui n'a plus de nom dans aucune langue".*

1° Un corps sans vie et privé de sa beauté. La voilà telle que la mort nous l'a faite. 2° Encore l'ombre de gloire et d'honneurs qui lui reste va-t-il disparaître: le tombeau cachera ces restes à notre vue et les confondra parmi tant d'autres sépulcres innombrables. 3° Il ne restera donc plus qu'une forme humaine, un cadavre. Un cadavre? Oui, mais pas longtemps. Notre chair bientôt change de nature, notre corps prend un autre nom. 4° Il devient *un je ne sais quoi* qui n'a de nom dans aucune langue."

Bref: 1° un corps sans beauté; 2° un corps oublié; 3° un corps qui prend un nom nouveau: cadavre; 4° une chose sans nom.

10. — *Bossuet, quand il écrit, ne se préoccupe que de la* propriété *des mots et du ton, afin de conformer exactement le style aux nuances de la pensée; il en résulte que son style est aussi* naturel *que* varié;

Ainsi, il est *rapide* et *entraînant* dans le récit de la catastrophe; d'une *vive sensibilité* (en quels passages surtout?) quand il raconte la scène attendrissante des vains embrassements (2e et 3e alin.) et qu'il médite sur tant de grâce si tôt moissonnée (4e alinéa).

---

1. *Ezéchiel*, 7, 27.
2. *Psaume* 89, 6.
3. *Job*, 3, 13-14.

— d'une *énergie* sobre et pleine de grandeur (dernier alinéa) ;

Cf. Surtout la dernière phrase de ce dernier alinéa:

— oratoire: citez quelques phrases périodiques,

1. On accourt à Saint-Cloud au bruit de cette nouvelle;
on trouve tout consterné excepté le cœur de cette princesse;
partout on entend des cris;
partout on voit la douleur et le désespoir.

2. Elle va descendre
à ces sombres lieux
à ces demeures souterraines
pour y dormir
avec les grands,
avec ces rois,
parmi lesquels à peine peut-on la placer
tant les rangs y sont pressés,
tant la mort est prompte!

— quelques mouvements oratoires: exclamation,

O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! Madame se meurt! Madame est morte! Quoi donc! elle devait périr sitôt!

— interrogation,

Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup...?

— énumération.

Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout ...

— *On y rencontre aussi certains termes se rapprochant de leur sens originel* (enchantés, étonnante, consterné),

Enchantés. Ensorcelés comme par une incantation.

Etonnante. Qui produit l'effet d'un coup de tonnerre. Bossuet aime cette image: "... retentit tout à coup comme un éclat (remarquez ici encore le sens étymologique: le fait d'éclater, un éclatement) de *tonnerre,* cette *étonnante* nouvelle." Plus loin : les mains tomberont au peuple de douleur et *d'étonnement.*

Consterné (latin, *sternere,* étendre par terre): abattu. Comp. *prostration.*

— *de franches et légitimes nouveautés d'expression,*

Coups de surprise, les mains tomberont, Madame a passé ..., un je ne sais quoi.

— *de nombreuses allusions à la sainte Ecriture (relevez-en quelques-unes).*

Celles d'Ezéchiel, des Psaumes et de Job rapportées à la question 8.

Il faudrait ajouter que la pensée et le style de Bossuet doivent beaucoup aussi aux Pères de l'Eglise. Voyez dans ce seul morceau des citations de saint Ambroise (2e alinéa) et de Tertullien (dernier alinéa).

11. — *Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?*

A près de trois siècles des événements, cette éloquence nous émeut encore. Faut-il que l'orateur ait été ému lui-même, que la flamme de sa parole ait été brûlante, pour n'être pas encore refroidie! Cette oraison n'est pas un simple discours d'apparat [1], on n'y sent même pas l'apparat, tant la sincérité et le naturel y éclatent. Ce n'est pas un orateur officiel qui aligne des phrases, c'est un homme qui laisse parler son cœur et c'est surtout un prêtre qui parle avec sa foi, un évêque qui fait entendre les plus austères vérités à ses auditeurs. Et quels auditeurs! Les plus grands seigneurs du royaume, les princes, et le roi en personne! Ah! si l'on se représentait les évêques de l'ancienne France comme disposés à toutes les flatteries et à toutes les condescendances, quel démenti viendrait nous infliger la noble indépendance de Bossuet!

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **émotion** (*latin* motio), chair (*latin* carnem).

émotion : — latin motus, ému. — Trouble, agitation de l'âme.

émotif, ive : — Qui a rapport à l'émotion, à la sensibilité.

émotionnable : — Qui s'émeut facilement.

émotionner : — Donner, causer de l'émotion. S'émotionner (néolog.) : Eprouver de l'émotion.

émotivité : — Disposition à s'émouvoir.

émouvant, e : — Qui émeut.

émouvoir : — lat. movere. — Troubler dans son fonctionnement. — Exciter. — Causer un trouble de l'âme.

1. On appelle ainsi un discours de cérémonie, de commande; l'expression est synonyme de grandiloquence et d'insincérité.

s'émouvoir : — S'alarmer, se troubler.

moteur, trice : — lat. motor, trix; de motum, supin de movere, mouvoir. — Qui donne le mouvement. — N. : Appareil qui engendre l'énergie.

motif : — lat. motivus, qui meut. — Ce qui porte à faire une chose. — Raison d'agir.

motilité : — Faculté de se mouvoir.

motion : — lat. motio, — Impulsion qui détermine le mouvement (Vx) — Proposition faite par un membre dans une assemblée délibérante.

motiver : — Exposer les motifs d'un arrêt, d'une opinion, etc.

moto : — préf. indiquant l'emploi d'un moteur dans une machine, une opération. Familier : — Motocyclette.

motoculture : — Application du moteur à l'agriculture.

motocycle : — Cycle mû par un moteur.

motocyclette : — Appareil de locomotion à deux roues, mû par un moteur.

motocycliste : — Personne montant une motocyclette.

motorisation : — Action de motoriser.

motoriser : — Pourvoir d'un moteur automobile un appareil, un homme, précédemment traîné ou porté par un cheval.

motricité : — Propriété que possèdent certaines cellules nerveuses de déterminer la contraction musculaire.

chair : — Voir vocabulaire du N° 38.

incarnation : — lat. incarnatio. — Action par laquelle Dieu se fait homme en unissant la nature divine à la nature humaine : le mystère de l'incarnation.

incarnadin, e : — ital. incarnatino. — D'une couleur plus faible que l'incarnat ordinaire.

incarnat, e : — ital. incarnato, de carne, chair. — D'une couleur entre celle de la cerise et celle de la rose.

incarnatif, ive : — préf. in et lat. caro, carnis, chair. — Qui favorise la reproduction des chairs dans une plaie.

incarner : — lat. incarnare; de in, dans, caro, carnis, chair. — Unir à la chair, à la nature humaine en parlant d'un être surnaturel. — S'identifier à un autre.

s'incarner : — Prendre un corps de chair, en parlant de la Divinité.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **consterné, convaincre.**

consterné : — Frappé de consternation, accablé.

épouvanté : — Terrifié, effrayé.

stupéfié : — Paralysé d'étonnement. — Interdit. — Immobile de surprise.

désolé : — Très affligé.

accablé : — Abattu à l'extrême, prostré.

affligé : — Atteint d'affliction. — Désolé.

prostré : — Abattu, sans force, anéanti.

terrifié : — Frappé de terreur.

anéanti : — Stupéfait, confondu.

atterré : — Comme jeté à terre par l'émotion, la consternation.

convaincre : — lat. convincere. — Réduire quelqu'un, par le raisonnement ou par des preuves sensibles et évidentes, à reconnaître une vérité, l'exactitude d'un fait.

persuader : — lat. persuadere. — Porter quelqu'un à croire; le décider à faire.

réduire : — Faire taire toutes les objections, réduire au silence; convaincre.

confondre : — préf. con, et lat. fundere, fondre. — Réduire au silence. — Convaincre en couvrant de confusion.

séduire : — Se concilier quelqu'un par son esprit ou sa finesse.

3. — *Citez quelques* **noms,** *quelques* **verbes** *ou* **locutions verbales** *qui pourraient rendre les sentiments de la cour à la mort de la princesse.*

a) *Quelques noms* : — saisissement, consternation, stupéfaction, terreur, douleur, désolation, épouvante, accablement, affliction, prostration, anéantissement, affolement, tristesse, étonnement, tremblement, attendrissement, émotion, etc.

b) *Quelques verbes* : — pleurer, gémir, trembler, meurtrir, être désolé, être désemparé, être abattu, désespérer, être consterné, mourir, périr, être frappé, passer, sangloter, souffrir, ressentir de la peine, émouvoir, attendrir, toucher, apitoyer, s'apitoyer, déplorer, éplorer, alarmer, affoler, être atterré, etc.

4. — *Expliquez les expressions ci-après relatives au mot* **larmes:**

Pleurer à chaudes larmes : — Pleurer beaucoup.

Fondre en larmes : Verser des larmes abondantes.

Essuyer les larmes de quelqu'un : — Le consoler.

Dévorer ses larmes : — Les retenir.

Rire aux larmes : — Rire très fort jusqu'à en répandre des larmes.

Avoir le don des larmes : — Avoir la faculté de verser ou de faire verser des larmes très souvent.

Avoir des larmes dans la voix : — Parler d'une voix émue, tremblante.

Larmes d'argent : — Ornement en forme de larme, rayons de l'ostensoir.

Larmes de Job : — Espèce de graminée des Indes dont les graines ont la forme d'une larme. — On dit aussi "Larmille des Indes".

Larmes de crocodile : — Larmes hypocrites.

---

84. Péroraison de l'oraison funèbre de Condé

1. — *Distinguez les différentes parties du texte:*

a) *Bossuet appelle au tombeau de Condé* : 1° *les peuples et les grands* (alin. 1 et 2) ; 2° *les compagnons d'armes du prince* (alin. 3) ; 3° *les amis du prince* (alin. 4) ; *b*) *Il y vient lui-même à son tour* (les deux derniers alinéas).

2. — *Bossuet invite d'abord* **les peuples** *et surtout* **les grands** *à venir voir* "le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire". *Pourquoi s'adresse-t-il plus spécialement aux grands?*

Pour deux raisons principales : 1° parce que, aux funérailles de ce prince du sang, l'auditoire est surtout composé de grands de la terre (cour et noblesse) ; 2° parce que la leçon qui se dégage de la mort de ce prince les concerne tout spécialement : ils sont trop portés à oublier leur néant, à se croire supérieurs au commun des mortels. Or, naissance, grandeur, gloire, qu'est-ce que tout cela ? Venez voir, leur dit Bossuet, le peu qui nous en reste après la mort.

3. — *Justifiez l'emploi des périphrases qui servent à désigner le clergé et les magistrats.*

(*Les magistrats*) "Vous qui jugez la terre..." (*Le clergé*) "Vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel..."

Pour le fond et pour la forme, ces façons de s'exprimer sont bien choisies. (*Fond*) L'orateur y désigne les prêtres et les magistrats en rappelant *leurs hautes fonctions*. Or, justement, sa pensée est de faire entendre que *les plus hautes dignités* ne nous exemptent pas du sort commun. — (*Forme*) Remarquez en outre que ces formules nobles, amples, qui drapent à longs plis la pensée, répondent au ton majestueux du discours; elles répondent aussi à son ton religieux, sacré : car ces deux formules sont empruntées à l'Ecriture sainte : l'une est tirée des Psaumes : "... *qui judicatis terram* (Ps. 2) : *vous qui jugez la terre*" [1]; l'autre rappelle le fameux verset de saint Matthieu (XVI, 19) : "Je te donnerai les clés du royaume des cieux".

4. — *Montrez comment l'orateur a mis en relief le néant des grandeurs humaines* **(fin du premier alinéa),**

Il oppose une petite formule brève, dédaigneuse, incolore : *le peu qui nous reste,* à l'énumération détaillée, pompeuse, de ces grandeurs humaines : *une si auguste naissance, tant de grandeur, tant de gloire.* Le contraste est saisissant.

— *le néant même des honneurs qu'on leur rend* **(deuxième alinéa).**

Même contraste entre les petites formules dédaigneuses et les expressions pompeuses longuement développées. Les petites formules dédaigneuses sont soulignées en italique :

"*Voilà tout ce qu'a pu faire* (il montre ici, du geste, le vain appareil funéraire) la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, *vaines marques de ce qui n'est plus;* des figures *qui semblent* pleurer *autour d'un tombeau* et de *fragiles* images d'une douleur *que le temps emporte avec tout le reste;* des colonnes qui

---

1. Bossuet avait déjà employé cette expression dans le texte de l'oraison funèbre d'Henriette de France : *Et nunc reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram* : Et maintenant, ô rois, comprenez; instruisez-vous, ô vous qui jugez la terre.

semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage... *de notre néant* (admirer ce contraste de "magnifique" et de "néant") ; et rien ne manque enfin dans tous *ces honneurs* que celui à qui on les rend"[2].

5. — *Commentez*: une douleur que le temps emporte,

Le temps fuit, rien ne l'arrête; la douleur, si vive soit-elle au début, s'émousse avec le temps. S'il en était autrement, les douleurs et les chagrins s'additionnant, la vie ne serait plus tenable. Le peuple a traduit cette idée par ce proverbe: Loin des yeux (et de la pensée), loin du cœur. "Sur les ailes du temps la tristesse s'envole," a écrit La Fontaine.

— le magnifique témoignage de notre néant.

Les titres, inscriptions, figures, colonnes, etc., qui ornent le catafalque étant des choses étrangères au mort, plus on en fait un étalage somptueux, plus nettement apparaît le néant du disparu qu'on veut honorer.

6. — *Bossuet convoque ensuite* **les guerriers** *au tombeau du prince, pour leur apprendre qu'* "avec le roi de la terre, il faut encore servir le Roi du ciel". *Par quelles expressions sont-ils désignés?*

"O vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides..."

7. — *Quelles qualités l'orateur reconnaît-il à Condé en disant*: quel autre fut plus digne de vous commander?

Celles d'un grand capitaine.

8. — *Montrez comment il mène ses auditeurs par une progression admirable de la douleur à la consolation, au courage et à l'espérance.*

---

2. La mort a passé : tout est anéanti. Ces formules *de néant,* rebelles à l'expression, car le rien ne peut s'exprimer, nous rappellent le fameux passage de l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre : "Notre chair change bientôt de nature, notre corps prend un autre nom. Même celui de cadavre ne lui reste pas longtemps; il devient *un je ne sais quoi* qui n'a de nom dans aucune langue; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes."

Leur douleur est d'autant plus légitime que celui qu'ils pleurent était plus grand: *"grand capitaine ... ses exemples ... son ombre même eût pu gagner des batailles"* (notez la progression dans ces motifs de le pleurer).

Mais, en revanche, des enseignements consolateurs se tirent de cette mort: *"Son silence, son nom même nous anime, nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, il faut servir le Roi du ciel."*

9. — *Comment fait-il ressortir l'obligation absolue de travailler pour Dieu?*

Que nous reste-t-il, à la mort, des plus illustres travaux? Rien. Quelle ressource emportons-nous dans l'éternelle demeure? Aucune. Pourtant si. Il nous reste le bénéfice d'avoir servi... le Roi du ciel. Ce service, la récompense en est incomparable: car il s'agit d'un roi immortel et qui récompense le moindre soupir, le moindre verre d'eau, avec plus de largesse que ne font les rois de la terre pour toute une vie dévouée à leur service.

10. — *A quelle parole de l'Evangile fait-il allusion?*

A cette parole de Notre-Seigneur rapportée par saint Matthieu (x, 42): "Quiconque donnera à l'un de ces plus petits seulement un verre d'eau froide en qualité de mon disciple, en vérité, je vous le dis, il ne perdra point sa récompense."

11. — *Il invite ensuite* **les amis** *du prince à venir lui donner leurs larmes et leurs prières et à conserver le souvenir de ses vertus. Quelles qualités morales lui reconnaît-il ici?*

Les dons de l'amitié; la douceur du commerce (dans le sens de relations); la bonté; le courage.

12. — *Avant de terminer,* **Bossuet lui-même** *vient adresser ses derniers adieux à celui qui fut son intime ami. Pas un mot, dans ce passage, qui ne soit l'expression d'un sentiment profond, d'une grande idée religieuse. Montrez comment il a exprimé sa sincère affection,*

"O prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire... Agréez ces derniers efforts d'*une voix qui vous fut connue.*"

— *sa foi ardente,*

Son souvenir, ses adieux ne s'adressent ni à l'homme ni au grand capitaine ni au prince, mais au chrétien mort en prédestiné. C'est avec les yeux de la foi, et non avec les regards du monde, que le prélat se représente son ami par delà le tombeau. "Votre image y sera tracée (dans ma mémoire) non point avec cette audace qui promettait la victoire; *non, je ne veux rien voir* en vous de ce que la mort y efface ...; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai, plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy..."

— *la ferme espérance de revoir son ami,*

Cette espérance est impliquée dans certains termes significatifs: "Vous vivrez *éternellement.* Traits *immobiles.* Je vous y *verrai.* C'est là que je vous *verrai.* Jouissez *éternellement* par *l'immortelle* vertu de ce sacrifice."

— *l'amour de ses devoirs d'état.*

Il entend tirer pour lui-même une leçon de cette mort, en s'efforçant d'achever sa vie saintement, de bien administrer son diocèse et de bien évangéliser son troupeau.

13. — *En lisant à haute voix la dernière phrase, remarquez combien elle est harmonieuse, bien cadencée.*

Arrêtez-vous, en lisant, à la fin de chacune des lignes ci-après; et marquez en outre une pause plus légère aux endroits signalés par un trait.

Au lieu de déplorer la mort des autres, | grand prince,
Dorénavant | je veux apprendre de vous
A rendre la mienne sainte:
Heureux | si, averti par ces cheveux blancs
Du compte que je dois rendre | de mon administration,
Je réserve au troupeau | que je dois nourrir de la parole
[de vie
Les restes d'une voix qui tombe | et d'une ardeur qui s'éteint.

Les arrêts nécessaires à la respiration sont si bien répartis, entre les divers membres et à l'intérieur de chacun d'eux, que la phrase se lit sans effort et se développe avec aisance.

Notez en outre que les derniers membres sont les plus longs: la phrase progresse ainsi, comme il convient, selon un rythme de plus en plus ample.

— *Etudiez aussi de ce point de vue les deux premières phrases du morceau.*

Venez, peuples, | venez maintenant;
Mais venez plutôt, | princes et seigneurs,
Et vous qui jugez la terre;
Et vous qui ouvrez aux hommes | les portes du ciel;
Et vous, plus que tous les autres, | princes et princesses,
Nobles rejetons de tant de rois,
Lumières de la France,
Mais aujourd'hui obscurcies
Et couvertes de votre douleur | comme d'un nuage,
Venez voir | le peu qui nous reste
D'une si auguste naissance, | de tant de grandeur, | de tant [de gloire.
Jetez les yeux de toutes parts;
Voilà tout ce qu'a pu faire
La magnificence et la piété | pour honorer un héros:
Des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est [plus;
Des figures | qui semblent pleurer | autour d'un tombeau,
Et de fragiles images d'une douleur | que le temps emporte [avec tout le reste;
Des colonnes | qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel
Le magnifique témoignage | de notre néant;
Et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs | que celui à [qui on les rend.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* néant.

néant : — du lat. ne, non, et ens, entis, être. — Rien, ce qui n'existe pas.

néanmoins : — de néant, et moins. — Toutefois, pourtant, cependant.

néantise : — Nullité, absence de facultés. — Paresse extrême (Vx).

anéantir : — de à et de néant. — Détruire entièrement, abolir, exterminer. — Par ext. : rendre stupéfait, confondu. — Exténuer de fatigue.

anéantissement : — Action d'anéantir. — Par ext. : abattement, accablement, prostration.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **animer, déplorer, magnificence.**

animer : — du lat. anima, âme. — Donner la vie. — Au fig. exciter, encourager. — Donner de la force, de la vigueur.

exciter : — lat. excitare. — Activer l'action.

encourager : — Donner du courage. — Favoriser le développement.

stimuler : — lat. stimulare. — Exciter, aiguillonner.

pousser : — lat. pulsare. — Au fig. stimuler, attiser. Croître.

provoquer : — lat. provocare. — Inciter, exciter. — Au fig. produire, occasionner.

ranimer : — Rendre la vie. — Redonner de la vigueur, du mouvement.

ranimable : — Qui peut être ranimé.

déplorer : — lat. deplorare. — Plaindre avec un sentiment de compassion. — Trouver mauvais, regretter.

plaindre : — lat. plangere. — Témoigner de la compassion.

compatir : — lat. cum, avec, et pati, souffrir. — Etre touché de compassion par les maux d'autrui.

regretter : — goth gretan, se lamenter. — Etre affligé de ne pas avoir ou de ne plus avoir.... — Avoir du déplaisir de....

magnificence : — Qualité de ce qui est magnifique (magnus, grand, facere, faire). — Faste, luxe, grandeur. — Générosité, somptuosité. — Acte de libéralité.

faste : — lat. fastus, ostentation. — Etalage de pompe, de magnificence. — Ostentation dans certaines actions.

luxe : — lat. luxus. — Somptuosité excessive dans le vêtement, la table, etc. — Profusion.

générosité : — Qualité de celui qui est généreux. — Magnificence. — Dons, bienfaits.

somptuosité : — Grande et magnifique dépense.

libéralité : — Penchant à donner. — Don fait avec générosité.

ostentation : — lat. ostentatio; de ostendere, montrer. — Affectation qu'on apporte à faire parade d'un avantage ou d'une qualité.

profusion : — lat. profusio. — Excès de libéralité ou de dépense.

pompe : — du gr. pompê, procession. — Appareil somptueux et solennel. — Apparat, procédés solennels.

munificence : — lat. munus, présent, et facere, faire. — Vertu qui porte à faire de grandes libéralités.

opulence : — lat. opulentia. — Abondance de biens, grande richesse.

richesse : — Abondance de biens. — Opulence.

3. — *Donnez les différentes acceptions de* **piété, carrière.**

piété : — lat. pietas.

a) Affection et respect pour les choses de la religion : la piété d'une carmélite.

b) Amour pour ses parents : Antigone est le symbole de la piété filiale.

c) En héraldique, sur le blason, gouttes de sang tombant de la poitrine du pélican.

d) En histoire, titre que prenaient et recevaient les empereurs, les rois mérovingiens et les hauts dignitaires ecclésiastiques, le pape notamment : *Votre Piété.*

e) Divinité allégorique, à qui Acilius Glabrion éleva un temple à Rome.

carrière : ital. carriera.

a) Lieu fermé de barrières, pour les courses de chevaux ou de chars.

b) Course à parcourir.

c) Cours de la vie : bien remplir sa carrière.

d) Profession : adopter la carrière des armes.

e) Entreprise difficile : débuter dans la carrière.

f) Pleine liberté : donner carrière.

4. — *Distinguez les verbes ci-après qui ont rapport au don de l'éloquence*: **charmer, persuader, convaincre, entraîner, enlever, enflammer, remuer, émouvoir.**

charmer : — Fasciner. Plaire extrêmement, ravir d'admiration. On s'adresse plus à la sensibilité qu'à la raison.

persuader : — Porter quelqu'un à croire, le décider à faire. On l'a convaincu.

convaincre : — Réduire quelqu'un, par le raisonnement ou par

des preuves sensibles et évidentes, à reconnaître une vérité, l'exactitude d'un fait. On s'adresse à la raison surtout.

entraîner : — Soumettre, emmener, avec une sorte de violence morale.

enlever : — Ce verbe a ici le sens d'exciter l'enthousiasme, d'obtenir, de ravir. L'auditeur est subjugué entièrement.

enflammer : — Ce verbe a le sens d'exciter, d'échauffer. On prépare l'adhésion de celui qui écoute.

remuer : — Emouvoir, être ébranlé. L'adhésion est obtenue en partie.

émouvoir : — Exciter, toucher, convaincre. Ce qui peut être fait sans aucune résolution d'agir encore chez l'auditeur qui est cependant préparé à prendre cette résolution.

5. — *Citez quelques* épithètes *pouvant caractériser l'éloquence.*

On peut mentionner : entraînante, verbeuse, irrésistible, enlevante, haute, superbe, élevée, sacrée, militaire, judiciaire, politique, persuasive, émouvante, talentueuse, touchante, enflammée, charmeuse, remuante, etc.

---

85. La Passion

1. — *Bossuet se propose dans ce sermon d'exciter la compassion de ses auditeurs pour Jésus souffrant. Montrez que, pour atteindre leur sensibilité, il emploie quatre procédés différents et gradués.*

Il cherche d'abord à émouvoir lentement mais profondément leurs cœurs par une vive peinture des souffrances du Sauveur (1er *alinéa*) ;

Il retrace à grands traits la Passion du Sauveur en ne retenant dans ce tableau que les détails les plus significatifs, les plus propres à émouvoir.

— puis il accélère le mouvement, se fait de plus en plus pressant, prend à partie leur sensibilité dans une sorte de corps à corps suprême (apostrophe, énumération du 2e alinéa) ;

(*Apostrophe*) "Eh bien ! chrétiens, avez-vous considéré cette peinture épouvantable ?... Quoi ! je vois encore vos yeux secs ? Quoi ! je n'entends point encore de sanglots ?" etc... (Jusqu'à la dernière phrase exclusivement, l'orateur continue à interpeller l'auditoire.)

(*Enumération*) Un Judas qui le baise, un Pierre qui le renie, un Malchus qui le frappe, des faux témoins qui..., des prêtres qui ..., un juge qui ... — Notre criminel gémissant..., suant..., usant..., émoussant..., lassant...

— attire ensuite tous leurs regards sur Jésus, les y retient avec une insistance passionnée (répétitions du 3e alinéa) ;

Le voilà, le voilà, cet homme; le voilà cet homme de douleurs. "Voilà l'homme". Un homme... ?... un homme vivant ? ... c'est un homme. Etc... ("*Voilà*" est répété dix fois dans le cours de l'alinéa; et "*homme*", dix-sept fois ...)

— enfin tente directement l'effort final sur leur sensibilité par un plein déploiement de la sienne (4e alinéa).

Tout cet alinéa est une effusion lyrique, une suite d'ardentes oraisons jaculatoires où le pieux prélat jette toute son âme. On reconnaît là toute la ferveur des *Méditations sur l'Evangile* et des *Elévations sur les Mystères.*

2. — ***Le premier alinéa n'est que le développement du texte de la sainte Ecriture cité au commencement; montrez que ce texte est développé par l'énumération des circonstances.***

Il se livrait :

A qui ? A celui qui le jugeait injustement; et ... (à) tous ceux qui entreprennent de l'insulter.

Pourquoi ? Pour faire tout ce qu'ils veulent, le baiser, le lier, le souffleter, le frapper, le flageller, l'accuser, se moquer de lui.

Comment ? Tout entier : face, cheveux, barbe, front, épaules, mains. Et sans réserves : pour toutes les indignités que l'on voudra.

3. — ***L'orateur rajeunit le sujet en le dramatisant (en quels passages, par exemple?),***

Dans le rappel du couronnement d'épines, des moqueries souffertes chez Hérode et de la crucifixion, c'est-à-dire depuis ''Venez, venez, camarades ...'', jusqu'à : ''Tenez, la voilà encore'', il met *en action* la résignation de Jésus. Tout le passage est d'un intense mouvement dramatique [1] (*drama,* action).

— en lui donnant une forme nouvelle, saisissante; il ne recule pas même devant des détails d'un réalisme parfois excessif (relevez-en quelques-uns de ce genre);

''Crachats de cette canaille. On lui arrache les cheveux et la barbe.''

— il donne à son développement un tour rythmique, ayant son refrain: Tradebat..., *ce qui est de nature à produire et à fortifier de plus en plus l'impression qu'il désire.*

Ce refrain ramène constamment sous nos yeux cette oblation volontaire du Sauveur, que l'orateur veut mettre en lumière.

4. — *Le troisième alinéa présente un tableau des plus pathétiques: l'état affreux où se trouve réduit notre Sauveur y est mis en relief par des contrastes (citez-en),*

''Cette face, autrefois les délices, maintenant l'horreur des yeux ! — Un homme ou un ver de terre. — Un homme vivant ou bien une victime écorchée. — Bien loin de paraître Dieu, il avait même perdu l'apparence d'homme. — Un homme défiguré pour reformer en nous l'image de Dieu. — Cet homme tout couvert de plaies afin de guérir les nôtres.''

— par des images suggestives dont la plupart sont empruntées à la sainte Ecriture (relevez-en quelques-unes).

''Il s'abandonnait à celui qui le jugeait injustement (I. Ep. S. Pierre, II, 23) — Voilà l'homme! (Ev. S. Jean, XIX, 5) — Nous l'avons vu et il n'était plus reconnaissable (*Isaïe,* LIII, 2) Il a été blessé pour nos péchés, il a été froissé pour nos crimes; et nous sommes guéris par la lividité de ses plaies (*Isaïe,* LIII, 5).

---

1. Le mot s'oppose à *narratif* et à *lyrique.*

— D'autre part, on perçoit aisément, sous la forme, l'émotion intense qui étreint l'âme de l'orateur, en face d'une si grande infortune: elle est rendue sensible par des interrogations pleines d'angoisse,

"Et qui est-ce ? Un homme ou un ver de terre ? est-ce un homme vivant ou bien une victime écorchée ?... O Jésus, qui vous pourrait reconnaître ? Est-ce lui ? est-ce lui ? est-ce là cet homme qui nous est promis, cet homme de la droite de Dieu, et ce Fils de l'homme sur lequel Dieu s'est arrêté ?"

— par des répétitions significatives,

Outre les répétitions signalées à la question 3, voyez les expressions ci-après : "Et *qui est-ce ? est-ce* un homme vivant ?... *Est-ce* lui ? *est-ce* lui ? *Est-ce* là cet homme ?... C'est lui, n'en doutez pas."

— par un rythme coupé, haletant (donnez des exemples).

Voyez les exemples donnés ci-dessus, dans les deux sous-questions qui précèdent. De plus, ce halètement, cette fragmentation du discours sont rendus sensibles à l'œil par la multiplicité des points (finals, exclamatifs ou interrogatifs).

5. — *Dans le dernier alinéa, cette émotion toujours croissante lui arrache des accents* lyriques *de la plus touchante éloquence: quels sentiments y manifeste-t-il?*

D'adoration, d'amour, de repentir.

— Indiquez des termes et des procédés d'expression qui en font ressortir toute l'intensité.

La multiplicité des épithètes pathétiques (flétrissures *sacrées,* tête *percée,* yeux *meurtris,* corps *déchiré,* sang *précieux*). L'emploi continu du tour exclamatif : "O plaies ... ô sang ... ô sang précieux...!" Enfin et surtout les répétitions : "Terre, terre, ne bois pas ce sang !" *Sang* est répété sept fois au cours de l'alinéa; Bossuet revient constamment à ce mot pathétique, de même que sa méditation tourne toujours autour des tragiques réalités que ce *sang* représente. Quel réalisme dans son style ! Et en revanche quelle ferveur, quels élans dans sa foi !

6. — *Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?*

Ce morceau, si beau dans sa forme, est surtout bienfaisant, émouvant. L'émotion, la ferveur de Bossuet sont communicatives. Bossuet atteint son but qui est d'édifier d'abord. Mais ses sentiments sont si beaux que leur expression même participe à leur beauté. Il nous charme en même temps qu'il nous édifie et nous émeut.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **passion, homme.**

passion : — lat. passio; de pati, souffrir. — Souffrance, série de tourments.

passiflore : — lat. passio, passion, flos, oris, fleur. — Genre de passifloracées, dites aussi grenadilles ou fleurs de la passion, de l'Amérique tropicale et de l'Asie, et qui doivent leur nom à la forme de leurs fleurs, dont les organes représentent les instruments de la passion (couronne d'épines, clous, marteaux, etc.).

passifloracées : — Famille de dicotylédones dialypétales.

passionnaire : — Livre qui contient la passion de Jésus. — Ancien livre relatant les souffrances des martyrs.

passionnant, e : — Propre à passionner.

passionné, e : — Qui a des passions ardentes. — Inspiré par la passion.

passionnel, elle : — Qui concerne les passions et particulièrement l'amour, ou qui en dépend.

passionnément : — Avec passion.

passionner : — Inspirer une ardeur passionnée à. Intéresser vivement.

se passionner : — Concevoir un sentiment ardent.

homme : — lat. homo. — En général, l'espèce humaine. — Spécial.: être humain du sexe masculin.

hommasse : — Se dit d'une femme dont les traits, la voix, la taille, les manières tiennent plus de l'homme que de la femme.

hommager : — Celui qui devait l'hommage. (Vx.)

hommagé, e : — Tenu en hommage.

hommage : — Devoir que le vassal était tenu de rendre au seigneur dont son fief relevait. — Respect, vénération.

homicide : — lat. homo, homme, caedere, tuer. — Meurtrier d'un être humain. — Action de tuer un être humain.

hommelet : — Petit homme, sans importance ou sans force. (Peu us.)

humain, e : — lat. humanus; de homo, homme. — Qui appartient à l'homme, qui le concerne.

humainement : — En homme. — Avec humanité. — Selon les forces, les capacités de l'homme.

humanisation : — Action d'humaniser. — Son résultat.

humaniser : — Rendre bon, plus charitable, plus traitable.

s'humaniser : — Devenir plus doux.

humaniste : — Homme versé dans la connaissance des langues et des littératures anciennes. — Celui qui étudie les humanités dans un collège.

humanisme : — Doctrine des humanistes de la Renaissance, qui ont remis en honneur les langues et les littératures anciennes, qui rendent plus homme. — Philos.: — Culte, déification de l'humanité.

humanitaire : — Qui intéresse l'humanité. — Qui s'occupe des intérêts de l'humanité.

humanitarisme : — Doctrine des humanitaires.

humanité : — lat. humanitas. — Nature humaine. — Genre humain. — Bonté, bienveillance. — (au pluriel) Partie de l'enseignement secondaire qui comprend la troisième, la deuxième et la première.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **iniquité, plaie.**

iniquité : — lat. iniquitas. — Caractère de ce qui est inique. — Action inique. — Personne inique.

injustice : — Manque de justice. — Acte contraire à la justice.

faute : — Acte contraire au devoir ou à la vérité.

crime : — lat. crimen. — Toute violation très grave de la loi morale, religieuse ou civile, et, spécialement, infraction dont la répression est du ressort de la cour d'assises.

péché : — lat. peccatum. — Transgression de la loi divine.

prévarication : — lat. praevaricari. — Action de prévariquer.

c.-à-d. de manquer, par intérêt ou mauvaise foi, aux devoirs de sa charge.

scandale : — gr. skandalon, pierre d'achoppement. — Occasion de chute, de péché. Se dit surtout de l'occasion de péché fournie par l'exemple de quelqu'un.

sacrilège : — lat. sacrilegium. — Profanation des choses sacrées.

monstruosité : — Vice de ce qui est monstrueux (prodigieux, excessif, horrible, du point de vue moral).

infamie : — Caractère de ce qui est infâme, c.-à-d. flétri par la loi ou l'opinion publique. Action infâme, vile.

flétrissure : — Tache à l'honneur. — Déshonneur, diffamation.

plaie : — lat. plaga, coup. — Solution de continuité dans les parties molles du corps. — Blessure.

blessure : — Lésion produite sur un être vivant par un choc, une arme.

lésion : — lat. laesio. — Perturbation apportée dans la texture des organes, comme plaie, contusion, etc.

contusion : — lat. contusio. — Meurtrissure produite par un corps dur, contondant (qui meurtrit sans couper).

meurtrissure : — Contusion avec tache livide.

ecchymose : — gr. ek, dehors, khumos, humeur. — Epanchement formé par l'infiltration du sang dans l'épaisseur de la peau.

3. — *Expliquez les expressions ci-après qui se rapportent à l'idée de* **pitié.**

compassion : — lat. compassio. — Mouvement de l'âme qui nous rend sensible aux maux d'autrui.

commisération : — Pitié, sentiment de compassion.

miséricorde : — lat. misericordia; de misereri, avoir pitié. — Vertu qui porte à avoir compassion des misères d'autrui. — Vertu qui pousse à pardonner ce qu'on aurait le droit de punir.

attendrissement : — Etat de l'âme émue. — Mouvement de tendresse, de compassion.

grâce : — lat. gratia. — Faveur qu'on fait sans être obligé. — Aide que Dieu accorde en vue du salut.

apitoyer : — Exciter la pitié.

attendrir : — Rendre tendre. — Emouvoir.

émouvoir : — lat. movere. — Troubler dans son fonctionnement. Exciter. — Causer un trouble de l'âme.

toucher : — germ. tukkan. — Intéresser, émouvoir.

fléchir : — lat. flectere. — Ployer, courber. — Toucher de pitié, attendrir.

compatir : — lat. cum, avec, pati, souffrir. — Etre touché de compassion pour les maux d'autrui.

déplorer : — lat. deplorare. — Plaindre avec un sentiment de compassion.

être affecté : — lat. affectari. — Etre touché, être ému.

épargner : — all. sparen. — Accumuler par économie. — Employer avec réserve. — Ne pas gaspiller. — Ne faire aucun mal : épargner les captifs.

ménager : — Employer avec économie. — Ne pas exposer. — Ne pas accabler : ménager un adversaire. — Traiter avec compassion et égards : ménager les sots.

---

86. La médisance

1. — *Quel but se propose l'orateur sacré dans ce sermon?*

Montrer que la médisance est un grave défaut.

2. — *Le plan du morceau est d'une grande clarté; distinguez-en les parties.*

La médisance est *un vice a*) *des plus lâches* (alinéas 1 et 2) ; *b*) et *aussi des plus odieux* (alinéas 3 et 4).

3. — *Par quels arguments Bourdaloue démontre-t-il que la médisance est une lâcheté?*

Elle agit : 1° dans l'ombre, 2° par mille détours — (En d'autres termes, elle n'opère : 1° ni au grand jour ; 2° ni directement).

4. — *Si l'on remplaçait, dans la première phrase,* réduite *et* imprime *par* destinée *et* laisse, *la pensée ainsi exprimée aurait-elle la même précision et la même netteté?*

Non, car *réduite* et *imprime* ont ici des significations

désavantageuses que *destinée* et *laisse* ne sauraient avoir. De plus *réduite* et *imprime* évoquent des actions qui parlent au regard; *destinée* et *laisse* sont des termes plus abstraits qui ne disent rien à l'imagination.

5. — *Relevez, dans le premier alinéa, une comparaison suggestive.*

"... des serpents qui piquent sans faire de bruit."

6. — *Comment l'orateur prouve-t-il, d'une façon péremptoire, que le médisant, qui demande le secret, confesse par là-même sa culpabilité?*

Demander le secret, c'est avouer que la confidence n'est guère honorable pour celui qui la fait. "En vous parlant de telle personne, je blesse la charité, ne suivez pas mon exemple."

7. — *Quel effet produit le changement de personne dans les deux dernières phrases du premier alinéa?*

Ce changement pique l'attention et anime le discours. Le ton, de didactique, devient oratoire.

8. — *Remarquez avec quelle finesse, quelle sagacité, quelle puissance d'analyse, Bourdaloue démasque les différents artifices qu'emploie la médisance pour se faire accepter, bien plus, pour se rendre même agréable. Rendez-les encore plus sensibles par quelques exemples tirés de votre expérience personnelle.*

Frédéric et Louis paraissaient inséparables, mais depuis un mois on ne les voyait plus ensemble. Frédéric semble te fuir, dit-on un jour à Louis. Pourquoi cela? — Pourquoi? Oh, c'est bien simple, jeta négligemment cette mauvaise langue de Louis ... je lui ai prêté une piastre.

Entre deux commères: Tiens! Voyez donc Madame Ménard! Elle porte des cols montants maintenant? — Oui, répond l'autre pleine d'une compassion cruelle: elle a un eczéma au cou.

9. — *Non seulement la médisance est un des vices les plus lâches, c'est aussi un des plus odieux; pour quelles raisons l'orateur soutient-il cette affirmation?*

Pour deux raisons: 1° Le médisant s'en prend *à tous;* 2° Il est redoutable *partout.*

10. — *La logique vigoureuse et serrée, caractéristique des sermons de Bourdaloue, apparaît nettement dans le dernier alinéa: l'orateur y divise sa matière avec attention pour ne rien oublier (montrez-le);*

Il est redoutable partout. C'est-à-dire: 1° dans une ville; 2° dans une communauté; 3° dans les maisons particulières; 4° chez les grands; 5° chez les petits (L'énumération est complète et l'on chercherait en vain un groupement humain quelconque qui ne fût pas compris dans cette liste).

— *il reprend ensuite chacune de ces divisions, avance méthodiquement, pas à pas, de manière à emporter l'entière conviction de ses auditeurs.*

L'orateur reprend chacun des cinq termes ci-dessus, pour montrer en quoi l'action redoutable du médisant se fait sentir dans le groupe dont il s'agit. Il est redoutable:

1° Dans une ville *parce qu'il y suscite des factions et des partis;*

2° Dans une communauté *parce qu'il en trouble la paix et l'union;*

Etc. ... Autant de *parce que* ... que de groupes énumérés.

11. — *Il s'adresse, dans ce morceau, bien plus à la raison qu'à l'imagination et à la sensibilité;*

"D'où vient qu'aujourd'hui, s'écrie Bourdaloue, la médisance s'est rendue si agréable dans les entretiens et les conversations du monde?" Un orateur moins soucieux d'idées que d'images et de pittoresque n'aurait pas manqué de dire à sa place: "Le monde sourit aux médisants: ils s'asseoient à toutes les tables, sont fêtés dans tous les salons". Et ce dernier aurait dit probablement encore: "Ce miel qui recouvre du fiel" au lieu de *"les termes dont elle s'enveloppe";* et probablement aussi : "Ces caresses sont des soufflets", au lieu de: *"Ces louanges suivies de certaines restrictions et de certaines réserves, ces réflexions pleines de compassion cruelle".*

— *aussi on y rencontre très peu d'images; le style est simple, clair, ferme, d'une grande propriété et netteté d'expression; montrez-le en commentant les principaux termes du second alinéa;*

Artifices (plus précis que *précautions*), moyens employés pour dissimuler, pour farder quelque chose (racine: *art* opposé ici à *vérité*), semblants hypocrites.

Tours, circonlocutions, est précisé par: "termes dont elle s'enveloppe" (voir deux lignes après).

Bons mots, traits d'esprit. Les médisants s'en arment volontiers contre le prochain. Exemple: Un tel est aussi suffisant qu'insuffisant.

Equivoques (latin *æquus,* équivalent; et *vox,* mot), mots à double entente. Les bons mots proviennent souvent d'un sens équivoque. Ainsi l'on jouerait sur le double sens du mot *esprit,* si l'on disait méchamment d'un tiers: "La mort lui sera facile: il n'aura pas d'esprit à rendre".

— (*expliquez* s'insinuer, s'applaudit;

S'insinuer, se faufiler adroitement dans l'esprit.

S'applaudit, se félicite de, se donne à elle-même des applaudissements. Le verbe suppose que la Médisance est personnifiée; elle l'est en effet: voyez plus haut "cet air enjoué qu'elle prend" et plus bas "ces œillades ..."

— *justifiez l'emploi de l'épithète dans l'expression* compassion cruelle;

Cruelle, car cette comparaison est injurieuse. Dire de quelqu'un sous prétexte de le plaindre d'un insuccès: "C'est vraiment dommage que ce pauvre garçon soit si maladroit et si sot", ce n'est pas le plaindre, c'est lui décocher un trait qui le pique au sang (lat. *cruor*).

— *distinguez* se montrer *de* paraître)

Paraître est en progression de sens par rapport à *se montrer*. *Se montrer,* c'est simplement se faire voir. *Paraître,* c'est s'afficher, se faire voir avec ostentation (Rapp. *être très apparent*). Une pièce de Lavedan a pour titre: *Paraître;* il y tourne en ridicule ces gens du monde dont le désir et tout le souci est de *paraître*, de faire figure dans le monde.

— *Citez quelques images qu'une imagination moins retenue aurait suggérées, dans le dernier alinéa, pour faire ressortir les déplorables effets de la médisance.*

(Voir celles que nous citons au commencement de cette question.)

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **médisance.**

médisance : — Propos désavantageux, mais exact, tenu avec l'intention de nuire.

médire : — Dire de quelqu'un, avec une intention mauvaise, un mal qui est vrai.

médisant, e : — Qui médit.

dire : — lat. dicere. — Exprimer au moyen de la parole et, par extension, exprimer par écrit. N.: Ce qu'une personne dit. — Déclaration juridique.

redire : — Répéter ce qu'on a déjà dit. — Répéter ce qu'un autre a dit.

redite : — Répétition oiseuse.

dédire : — Désavouer quelqu'un de ce qu'il a fait ou dit pour nous.

se dédire : — Se rétracter, ne pas tenir sa parole.

dédit : — Action de se dédire. — Somme à payer en cas de non-accomplissement d'un contrat.

maudire : — Condamner la conduite de quelqu'un. — Le chasser.

2. — *Quelle est la composition de* **impunément, confident, équivoque, compassion?**

impunément : — Du préf. priv. im, du verbe punir, et du suffixe ment. — Sans s'exposer à être puni.

confident : — lat. confidere, avoir confiance. — préf. con, signifiant avec, en, lat. fides, foi.

équivoque : — lat. aequus, égal, vox, voix. — Qui a un double sens.

compassion : — lat. compassio; de compatir, préfixe cum, avec, pati, souffrir.

3. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **odieux, équivoque** (*nom et adj.*), **artifice.**

odieux : — lat. odiosus, de odium, haine. — Qui excite la haine, l'indignation. — Haïssable.

haïssable : — Qui mérite la haine, l'antipathie, l'aversion.

indigne : — lat. indignus. — Qui n'est pas digne. — Qui n'est pas convenable. — Méchant, odieux.

déshonorant : — Qui déshonore, abaisse.

méchant : — anc. fr. meschoir. — Désagréable, dangereux, haïssable.

bas : — Vil, abject, détestable, odieux.

exécrable : — Qui inspire de l'aversion; qu'on a en horreur.

détestable : — Très mauvais, qu'on doit détester.

équivoque (adj.) : — lat. aequus, égal, vox, voix. — Qui a un double sens. — Suspect, douteux.

suspect : — lat. suspectus, de suspicere, regarder d'en bas. — Qui est soupçonné; sur qui on ne peut se reposer.

douteux : — Qui offre des doutes. — Equivoque, dont on ne sait que penser.

incertain : — Douteux, variable.

équivoque (nom) :

calembour : — Jeu de mots fondé sur une équivoque de sens, une similitude de sens.

jeu de mot : — Allusion fondée sur la ressemblance des mots.

quiproquo : — lat. quid pro quod, un quid pour un quod. — Méprise qui fait prendre une chose pour une autre.

méprise : — Erreur de celui qui se méprend, qui prend une chose pour une autre.

calembredaine : — Vain propos, plaisanterie, jeu de mots.

galéjade : — Pirouette verbale.

artifice : — lat. ars, artis, art et facere, faire. — Déguisement, fraude, ruse.

déguisement : — Etat d'une personne déguisée. — Ce qui sert à déguiser. — Artifice.

ruse : — Finesse, artifice dont on se sert pour tromper.

tour : — Trait d'adresse et de friponnerie.

insinuation : — lat. insinuatio. — Manière subtile.

manœuvre : — Brigue, intrigue. — Moyens employés pour surprendre la confiance.

machination : — Intrigue, menée secrète.

menée : — Pratique sourde, artificieuse, pour faire réussir un projet.

dissimulation : — Caractère de ce qui est caché, en dessous, déloyal, trompeur.

feinte : — Déguisement, artifice.

feintise : — Feinte, déguisement. (Vx.)

finesse : — Action fine, ruse.

intrigue : — lat. intricare, embrouiller. — Pratique secrète qu'on emploie pour faire réussir ou échouer un projet.

4. — *Quels sont les différents sens de* **essuyer?**

essuyer : — lat. exsuccare, extraire le suc. — a) Oter, en frottant, l'eau, la sueur, l'humidité, la poussière, etc.
b) — Sécher par évaporation;
c) — Subir, souffrir : essuyer une défaite.
d) — Habiter une maison trop neuve : essuyer les plâtres.
e) — Consoler : essuyer les larmes.

5. — *Distinguez les verbes ci-après*:

médire : — Dire de quelqu'un, avec une intention mauvaise, un mal qui est vrai.

noircir : — Ici, diffamer.

calomnier : — Atteindre quelqu'un dans sa réputation ou dans son honneur, par des accusations que l'on sait fausses.

diffamer : — lat. diffamare. — Décrier, chercher à perdre de réputation.

vilipender : — lat. vilipendere. — Traiter comme vil. — Mépriser. — Dire du mal de.

dénigrer : — lat. denigrare, noircir. — Chercher, par son langage, à diminuer l'estime qu'on accorde à un homme, à une œuvre.

détracter : — Déprécier injustement; rabaisser le mérite.

décrier : — Déprécier, en parlant d'une personne ou d'une chose.

discréditer : — Faire tomber en discrédit (perte d'influence, de considération).

déblatérer : — lat. deblaterare, bavarder. — Débiter violemment : déblatérer des sottises. — Absol. : déblatérer contre quelqu'un : en dire du mal.

87. La mort du pécheur

1. — *Quelle impression Massillon veut-il inspirer à ses auditeurs?*

Leur inspirer la crainte d'une mort semblable à celle qu'il décrit.

2. — *Pour y réussir, comment s'y prend-il? Distinguez les parties dans le texte.*

1° Il fait l'analyse des angoisses du mourant; 2° il montre les effets extérieurs et sensibles de ces angoisses.

a) *Analyse des angoisses du mourant* (jusqu'à: "... il s'agite ..."); b) *Effets extérieurs et sensibles de ces angoisses* (de: "... il s'agite ..." à la fin).

3. — *Montrez avec quel art sont* groupés *tous les détails renfermés dans la première phrase.*

(Trois causes d'angoisses bien nettement déterminées...). 1° le souvenir du passé; 2° les images du présent; 3° la pensée de l'avenir.

4. — *Quels sont les divers sentiments qui agitent le pécheur mourant?*

Regrets, affliction, épouvante.

5. — *Par quel procédé l'orateur a-t-il développé cette idée:* il ne sait plus à qui avoir recours?

Par le procédé de l'énumération. Il décompose la collection des *êtres à qui* le pécheur ne peut plus recourir: *créatures, monde, hommes, Dieu.*

— *Commentez:* ennemi déclaré.

L'expression s'oppose à *ennemi secret.* Le pécheur en effet est en guerre ouverte avec Dieu à qui il a *déclaré* la guerre.

6. — *Pour faire ressortir la* propriété *des termes, essayez de remplacer par des synonymes les verbes ci-après:* accablent, affligent, épouvantent, échappent, s'évanouit.

"Le pécheur mourant ne trouvant dans le souvenir du

passé que des regrets qui l'*accablent* (lui pèsent) ... des images qui l'*affligent* (le contristent) ... des horreurs qui l'*épouvantent* (l'effraient) ... ni aux créatures qui *lui échappent* (le quittent) ni au monde qui *s'évanouit* (disparaît)."

7. — *Massillon veut donner à ses auditeurs la sensation même de l'état affreux du moribond; relevez les termes qui sont de nature à produire cette impression,*

Il s'agite. Les fureurs de son âme. Paroles entrecoupées de sanglots. Regards affreux. Saisissements. Il soupire profondément.

— *certains mots sont destinés aussi à frapper l'imagination*:

Sanglots. Affreux. Crimes. Désespoir (Il choisit le mot fort: déjà à la question 6, on a pu remarquer que, entre deux synonymes, il préfère le plus pathétique).

8. — *Mais il affaiblit cette impression par la* surabondance *des détails; citez-en quelques-uns qu'il eût été préférable de retrancher.*

L'avant-dernière phrase pourrait avantageusement se terminer après: "... l'amour ou la haine qu'ils expriment". Elle n'aurait rien à perdre, et tout à gagner, à se décharger de ces périodes redondantes: "... l'on ignore si ... etc., et l'on ne sait si... etc."

— *Commentez*: regards affreux, il entre dans des saisissements.

Affreux peut signifier ici *affreux à regarder* aussi bien que *qui regardent affreusement.* Le mot vient de *affres* (souffrances terribles: *les affres de l'agonie*). Le moribond a une façon de regarder qui suppose chez lui des souffrances terribles. En même temps, la façon dont il regarde provoque une souffrance semblable chez le spectateur. "*Regards affreux*" précise un peu l'idée trop vague exprimée cinq lignes auparavant: "Il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche."

Il entre dans ... Il lui prend soudain des ... *saisissements,* émotion forte et soudaine (de *saisir*). Le mot

se dit de la joie et de la tristesse. Il s'agit ici de saisissements produits par la terreur.

9. — *Le morceau se termine par une peinture vigoureuse, **bien** propre à inspirer l'effroi et l'horreur. Montrez la force **et la** puissance d'évocation de l'expression* s'arrache;

Arracher (déprendre, en amenant à soi les racines elles-mêmes). Son âme était enfoncée dans la boue de ce corps, comme la *racine* est enfoncée dans le sol. Tant de liens, tant de *racines* retiennent cette âme à ce corps que leur arrachement suppose un effort extraordinaire.

— *de cette grande image*: tomber entre les mains de Dieu. *Rappelez l'idée qui la rend plus terrible*: ni au Dieu juste...

L'image est tirée de la Bible: "Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant" (Epître aux Hébreux, x, 31) ; elle évoque un précipice, une trappe soudainement ouverte sous nos pas, une embuscade, un péril soudain. Associée au mot Dieu, l'expression prend un aspect de nouveauté et une force inattendus. *Tomber entre les mains* ... De qui donc? De Dieu. Surtout quand on songe qu'il s'agit de ce "*Dieu juste que* (notre moribond) *regarde comme un ennemi déclaré et dont il ne doit plus attendre* d'indulgence".

10. — *Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?*

Tant par la scène qui y est décrite que par la façon dont Massillon l'a décrite, cette page nous donne le frisson: terreur salutaire qui doit nous inspirer de sages résolutions.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* pécheur.

pécheur, pécheresse : — Qui commet des péchés. — Enclin au péché.

peccabilité : — Etat d'un être peccable.

peccable : — lat. peccare, pécher. — Capable de pécher.

peccadille : — espagnol, peccadill. — Faute légère.

peccata : — pluriel du latin peccatum, péché. — Ane, bourrique (vieux). — Homme stupide.

peccavi : — mot latin signifiant j'ai péché. — Aveu, accompagné de repentir, de ses fautes.

pécher : — lat. peccare. — Commettre le péché.

péché : — lat. peccatum. — Transgression de la loi divine.

impeccabilité : — Exemption du péché.

2. — *Trouvez des synonymes de* **épouvante, déclaré** (*ennemi*).

épouvante : — Terreur grande et soudaine. Effroi, frayeur, terreur.

terreur : — lat. terror. — Epouvante, frayeur, grande crainte.

effroi : — Grande frayeur.

frayeur : — lat. fragor, bruit. — Crainte vive, grande peur causée par l'image d'un mal véritable ou apparent.

angoisse : — lat. angustia, resserrement. — Anxiété physique ou morale.

horreur : — lat. horror. — Effroi et frémissement causés par quelque chose d'affreux ou d'extrêmement saisissant.

anxiété : — lat. anxietas. — Angoisse, inquiétude, tourment d'esprit.

tourment : — lat. tormentum. — Torture. — Violente douleur physique ou morale.

torture : — lat. tortura. — Grand tourment de l'esprit.

déclaré : — Dans le sens d'ennemi déclaré. — Qui s'est fait connaître comme tel. — Qui a pris parti. — Qui a fait connaître ses sentiments.

connu : — Bien su, clair, certain.

certain : — Indubitable, sûr, assuré.

indubitable : — Dont on ne peut douter. — Assuré.

assuré : — Certain, garanti.

3. — *Indiquez les noms qui expriment les sentiments du pécheur mourant; du juste mourant; des assistants au lit de mort de l'un et de l'autre.*

a) **Sentiments du pécheur mourant :** — voir p. 195 et analyse du texte, question 4.

b) **Sentiments du juste mourant :** — voir p. 195.

c) **Sentiments des assistants au lit de mort du pécheur :** — tristesse, effroi, crainte, inquiétude, chagrin, horreur, foi en la justice de Dieu, en sa miséricorde aussi, jugement de

Dieu, enfer, ciel perdu, damnation, tremblement, serrement de cœur, étreinte, etc.

d) **Sentiments au lit de mort du juste :** — confiance en Dieu, édification, sérénité d'âme, espérance, prières ferventes, confiance en la bonté de Dieu, joie surnaturelle, pensée du ciel, foi aux indulgences, paix, amour de Dieu, ferme résolution de mourir ainsi, et, pour cela, commencer par bien vivre.

---

88. Jésus-Christ Roi des cœurs

1. — *Quelle est l'idée maîtresse de ce morceau?*

Que, parmi tous les "morts", Jésus-Christ seul continue à vivre dans les cœurs et à y régner.

2. — *Distinguez-en les différentes parties*:

a) *L'homme n'est pas aimé ici-bas au gré de ses désirs; mort, il est vite oublié* (1er alinéa) ; b) *Jésus-Christ, seul, est éternellement aimé* (2e et 3e alin.) ; c) *Les hommes qui ont voulu se faire adorer ont toujours été détestés* (4e alinéa) ; d) *Jésus-Christ, au contraire, reçoit de toutes parts l'adoration* (5e alin.) ; e) *Les attaques de ses ennemis n'ont servi qu'à confirmer sa gloire* (dernier alinéa). — En somme, 3 idées : a et b; c et d; e.

3. — *Expliquez, par des exemples, ces mots du texte*: **Poursuivant l'amour toute notre vie.**

Nous voulons être aimés des autres : parents, épouses, amis, concitoyens.

4. — *Montrez que l'homme ne connaît pas cet amour parfait qu'il désire si ardemment.*

"Nous ne l'obtenons, dit Lacordaire, que d'une manière imparfaite qui fait saigner notre cœur". Incompréhension, froideur, ingratitude répondent souvent à nos avances. Puis notre désir d'être aimé n'est jamais satisfait : même une affection partagée ne suffit point à le combler. Nous

voudrions être aimés par tous et toujours, et avec une ardeur égale.

5. — *L'eût-il obtenu durant sa vie, que lui en resterait-il, selon l'orateur, après la mort?*

Rien. D'abord peut-être une prière amie le suivra, puis un souvenir pieux, mais bientôt après vient l'oubli. "C'est fini, c'est à jamais fini".

6. — *Relevez les principales images du 1er alinéa et faites-en ressortir la justesse.*

Poursuivant l'amour. Notre besoin d'amour est fort bien comparé à une poursuite : tous nos désirs, nos appétits, nos gestes sont tendus vers lui. Mais il nous fuit, nous échappe.

Qui fait saigner notre cœur. Les yeux pleurent. Le cœur saigne. Un cœur non satisfait, ou incomplètement satisfait, saigne. Il va sans dire que le mot est employé au sens figuré.

"Une prière amie *nous suit.*" Dans sa marche au delà du tombeau, le défunt est accompagné d'abord par des prières, mais les amis se lassent. Bientôt, ce n'est plus une prière, mais un simple souvenir qui s'attache à notre ombre : "*un souvenir* pieux prononce encore notre nom". Mais le temps passe. Cette idée, que le temps passe et marche, est rendue par Lacordaire d'une façon originale : "*le ciel et la terre ont fait un pas*". Un pas, et il suffit (que sera-ce lorsqu'ils en auront fait plusieurs !) pour que *prières* et *souvenirs* restent loin derrière nous. Nous restons seuls.

L'oubli descend. Le silence nous couvre. Images saisissantes pour dire que, peu à peu, nous sommes oubliés.

Aucun rivage n'envoie plus sur notre tombe la brise éthérée de l'amour. L'oubli est venu tout à fait. C'est fini. "Aucun rivage n'envoie plus" ... C'est-à-dire: d'aucun côté ne vient plus. Tout à l'heure des prières, des souvenirs venaient encore d'ici et de là. "*La brise de l'amour*", l'amour est ingénieusement comparé à un vent caressant qui vient souffler sur nos terres arides, ici sur

notre tombe. — *Ethérée* ... subtile comme l'éther et, par extension de sens: idéale, souverainement agréable.

7. — *Le second alinéa renferme un des plus beaux* ***traits*** *d'éloquence qui arrachait à l'un des auditeurs,* ***Montalembert,*** *lui-même orateur renommé, ce cri d'admiration: "Nul n'a jamais rien entendu de pareil!" Faites-en ressortir le* rythme *et* ***la*** progression.

(*Le rythme*) Ce qui donne au développement un tour rythmique, c'est le retour à neuf reprises de la même formule: *Il y a un homme* ... Les phrases ainsi introduites forment comme autant de couplets.

(*La progression*) Ces couplets suivent un crescendo pour le sens: Il y a un homme qui, bien que disparu, est aimé. — Dont le sépulcre même est aimé. — Dont le berceau est vénéré par tous. — Dont la vie est remémorée par tous. — Dont les paroles produisent, plus que l'amour, des vertus. — Qui est mort sur une croix et dont on adore la croix. — Qui a été supplicié et que l'on aime jusqu'à l'extase. — Que les uns poursuivent encore de leur haine et les autres de leur amour. — Un Dieu dont le nom seul rappelle à Lacordaire tous les bienfaits qu'il en a reçus et lui arrache des accents troublants.

Et ce n'est pas seulement l'idée qui progresse, c'est aussi l'émotion de l'orateur: l'alinéa s'achève d'une façon pathétique sur une effusion personnelle de brûlant amour pour Jésus.

— *Quel effet produit la répétition de la formule*: **Il y a** un homme?

Cette répétition, comme celles des fameux *Tradebat* et *Voilà l'homme* dans le sermon de Bossuet sur la Passion (No 85), est de nature à produire et à fortifier de plus en plus l'impression que l'orateur désire, à savoir que Jésus-Christ est *le seul homme* qui, après sa mort, *est toujours aimé.*

8. — ***Le sépulcre de N.-S. n'est pas seulement glorieux, il est encore aimé; distinguez ces deux idées.***

Etre glorieux, c'est être célèbre et célébré, être acclamé

par tous les clairons de la renommée, voler sur toutes les *lèvres*. *Etre aimé*, c'est attirer *les cœurs*. Le tombeau de Napoléon est glorieux. Peut-on dire qu'il soit aimé?

9. — *En quels termes l'orateur dit-il que les enseignements de Jésus, consignés dans l'Evangile, n'ont pas cessé de produire de merveilleux effets dans les âmes?*

"... chaque mot qu'il dit vibre encore et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour" (p. 369).

— *Pourquoi insiste-t-il sur les humiliations du Sauveur?*

Parce qu'elles auraient dû être un obstacle à sa gloire et à l'amour dont on le poursuit. Or, c'est le contraire qui s'est produit.

10. — *Expliquez*: dont l'amour garde la tombe, dont la cendre n'est pas refroidie, qui renaît dans la pensée.

Dont l'amour garde la tombe. Lacordaire vient de dire que, sur la tombe des hommes les plus aimés dans leur vie, aucun rivage n'envoie plus la brise éthérée de l'amour. Or, ajoute-t-il ici: il en est un pourtant sur la tombe duquel veille un amour éternel, un amour personnifié qui reste là auprès de cette tombe comme un gardien qui ne s'endort jamais.

Dont la cendre n'est pas refroidie. Qui est toujours aussi vivant que le jour de sa mort, dans les pensées et les cœurs.

Qui renaît dans la pensée. Etre oublié, c'est être mort deux fois. Mais on pense toujours à Jésus. Mort, il reste aussi vivant que s'il commençait seulement sa vie mortelle, que s'il naissait seulement. Et, comme ce phénomène se reproduit à chaque génération depuis dix-neuf cents ans, Lacordaire peut donc dire en vérité que *Jésus renaît dans la pensée des hommes.* Au contraire, chaque génération nouvelle se reprend.

11. — *Le divin Crucifié a fondé son amour sur la terre, ce que n'a pu faire aucun des grands hommes: quels exemples cite l'orateur pour le confirmer?*

Ceux d'Alexandre, de César, de Charlemagne, d'Aristote, de Platon, de Mahomet.

— *Pourquoi a-t-il multiplié les propositions interrogatives, au début du 3e alinéa?*

Pour exciter l'attention: le tour est oratoire et vivant. Il équivaut à un tour négatif: *Qui donc est aimé, des grands hommes? = Nul des grands hommes n'est aimé.*

12. — *Indiquez la transition qui relie le 4e alinéa au 3e.*

Toutefois, ce n'est pas tout. Jésus-Christ ne devait pas se contenter ... *d'un amour immortel* (*amour* rappelle le 2e alin.), il devait exiger *l'adoration* (*adoration* annonce le 3e alinéa).

13. — *A quelle passion Lacordaire fait-il allusion en disant que* tous, plus ou moins, nous voulons être adorés?

A l'orgueil.

— *Montrez, par des exemples, quelques-unes des manifestations de cette passion.*

On se croit supérieur aux autres. On se vante pour obtenir les hommages d'autrui. On recherche le succès, les richesses, les fonctions publiques, pour être honoré d'autrui.

14. — *Citez quelques faits historiques qui confirment ce que dit l'orateur à la fin de ce 4e alinéa.*

César, Néron, Vitellius, Caracalla, Héliogabale et la plupart des empereurs romains avaient leurs temples, leurs statues, leurs autels et se faisaient appeler *divins,* ce qui ne les empêcha point de mourir tragiquement. Vitellius, dit Tacite, fut poussé aux Gémonies. Il tomba percé de coups et la populace renversa ses statues et le déchira après sa mort aussi indignement qu'elle l'avait flatté pendant sa vie.

15. — *Comment l'orateur a-t-il développé cette pensée: J.-C. reçoit de toutes parts l'adoration?*

Son autel est toujours debout, et partout, et chez les peuples les plus cultivés, et dans les temples les plus magnifiques. Et quel autel! un gibet!

16. — *Si l'on ne considère pas en J.-C. sa divinité, n'y a-t-il pas, dans ce culte qui lui est rendu, quelque chose qui déconcerte la raison humaine?*

Si.

— *A quelles épreuves soumet-il notre foi?*

A deux épreuves principales: adorer comme Dieu un supplicié et l'adorer sous les viles apparences du pain et du vin.

17. — *Relevez, dans l'histoire, les principales luttes qu'ont eu à subir J.-C. et son Eglise.*

Les persécutions. Les schismes. Les hérésies.

— *Expliquez ce passage*: le génie l'a protégé... empire.

Le génie l'a protégé contre le génie. Allusion aux attaques des hérésiarques et des philosophes: Arius, Luther, Calvin, Jansénius, Voltaire, Renan, contre lesquels se levèrent des défenseurs de l'Eglise qui ne leur cédaient point en valeur intellectuelle: saint Jérôme, saint Augustin, saint Jean Chrysostome, Bossuet, Lacordaire, Veuillot.

La science contre la science. Allusion aux prétendus savants, qui opposent science et foi, et aux réponses victorieuses que leur ont faites les Ampère, les Henri Fabre, les Pasteur. Bacon disait: "Un peu de science éloigne de Dieu. Beaucoup de science y ramène". Pasteur disait: "J'ai la foi d'un Breton. Si je savais davantage, j'aurais celle d'une Bretonne".

L'empire contre l'empire. "Empire" représente ici la force matérielle. Elle s'est employée souvent contre le Christianisme, avec les empereurs romains païens et d'autres souverains rebelles à ses enseignements: Henri IV d'Allemagne, Henri VIII d'Angleterre. Mais d'autres souverains: Constantin, Clovis, Charlemagne, saint Louis, mirent leur puissance à son service.

18. — *Dans ce morceau, Lacordaire parle-t-il de J.-C. comme Dieu ou comme homme? Montrez-le par le texte.*

Comme Homme-Dieu tout à la fois. Comme homme: "*Il y a un homme* ..." (p. 369) "*Homme* mortel et

mort ...'' (p. 372) ''Il semble que *cet homme* ait pris *plaisir* ...'' (p. 373). Comme Dieu: ''Cet homme, *c'est vous, ô Jésus!* ... (p. 370). ''Jésus-Christ, *étant Dieu,* ...'' (p. 372). ''Quand on le croyait à terre, le monde l'a vu debout, calme, serein, maître *adoré''*. (p. 373).

19. — *Son but est évidemment de faire partager à ses auditeurs les sentiments qui l'animent; quels sont ces sentiments?*

La foi, l'adoration, l'amour.

— *Citez un passage lyrique où il les a manifestés explicitement.*

''Et cet homme, c'est vous, ô Jésus, qui avez bien voulu me baptiser, me oindre, me sacrer, ...'' (Etc., jusqu'à la fin de l'alinéa).

20. — *Qu'est-ce qui caractérise l'éloquence de Lacordaire dans ce morceau: la force de sa dialectique ou bien plutôt la chaleur et l'éclat dans l'expression de ses sentiments?*

La chaleur et l'éclat. Ses conférences valent par le brillant et par le pathétique plutôt que par la profondeur. Elles s'adressent au cœur, à l'imagination. Il est tout imagination et toute sensibilité... Et l'on a pu parler de son ''romantisme'' [1]. Mais ses qualités étaient de celles qui plaisaient à ses contemporains. Il fut l'orateur choisi par la Providence pour comprendre et ramener à Dieu la génération frémissante qui applaudissait *Hernani*, les *Orientales* et les *Nuits*.

21. — *Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?*

Nous comprenons que Montalembert ait pu s'écrier, après cette conférence: ''Il y a dans l'accent de Lacordaire ce quelque chose de poignant qui atteint les cordes les plus intimes de l'âme ... L'émotion (de) l'orateur bouleverse et enlève l'auditoire'' (cité en renvoi de la p. 369). Même sous la cendre des mots, nous retrouvons la flamme brillante et chaude de cette voix.

---

1. Cf. Fabre (abbé): *Lacordaire orateur.*

VOCABULAIRE

1. — *Indiquez quelques dérivés de* **Christ.**

Christ : — gr. Khristos, oint. — Le Rédempteur, le Messie, et, chez les chrétiens, Jésus-Christ. — Figure de Christ attachée sur la croix.

chrétien, enne : — lat. christianus; de Christus, le Christ. — Qui est baptisé et professe la religion du Christ.

chrétiennement : — D'une manière chrétienne.

chrétienté : — Ensemble de tous les pays ou de tous les peuples chrétiens.

chrisme : — Monogramme du Christ, qui figure sur de nombreux monuments chrétiens.

Christophe (porte-Christ) : — Prénom fort répandu.

christianiser : — Rendre chrétien.

christianisme : — Religion chrétienne.

christmas : — mot anglais. — Fêtes, réjouissances qui ont lieu en Angleterre à l'occasion de la fête de Noël. — Nom donné à des cartes avec devises, qu'on envoie à cette occasion.

déchristianiser : — Faire cesser d'être chrétien.

déchristianisation : — Action de déchristianiser, de se déchristianiser.

rechristianisation : — Action de christianiser de nouveau.

rechristianiser : — Christianiser de nouveau.

antéchrist : — Imposteur, qui, selon l'Apocalypse, doit venir quelque temps avant la fin du monde pour remplir la terre de crimes et d'impiété, et enfin être vaincu par le Christ lui-même.

antichrétien, enne : — Qui est opposé à la religion chrétienne.

2. — *Donnez des synonymes de* **sépulcre, opprobre.**

sépulcre : — lat. sepulcrum. — Monument consacré à la sépulture d'un ou de plusieurs morts.

tombeau : — Monument élevé sur les restes d'un mort.

tombe : — Table de pierre, de marbre, etc., dont on couvre une sépulture.

tertre : — Tertre funéraire : éminence de terre recouvrant une sépulture.

mausolée : — Monument funéraire somptueux.

crypte : — gr. kruptos, caché. — Souterrain d'église, où l'on enterrait autrefois les morts.

sarcophage : — Tombe, au sens de bière, où repose le mort.

opprobre : — lat. opprobrium. — Ignominie profonde; état d'abjection.

ignominie : — lat. ignominia. — Infamie, grand déshonneur, honte, affront.

abjection : — Abaissement, avilissement.

infamie : — Flétrissure, vilenie, déshonneur.

honte : — germ. haunita. — Trouble de l'âme causé par la crainte du déshonneur, du ridicule, etc. — Opprobre.

affront : — lat. frons, tis, front et préf. ad. — Injure, insulte, outrage, honte, déshonneur, qui fait rougir le front.

avilissement : — Etat d'une personne, d'une chose avilie, dégradée, dépréciée, rendue vile.

outrage : — Injure grave de fait ou de paroles.

injure : — lat. injuria, de in, contre, et jus, juris, droit. — Injustice, offense, insulte, outrage.

insulte : — Outrage, agression en actes ou en paroles.

3. — *Distinguez les mots ci-après*:

sermon : — lat. sermo, discours. — Discours prononcé en chaire sur un sujet religieux.

conférence : — Discours scientifique, littéraire ou religieux, prononcé devant un public. — Réunion de personnes qui discutent des questions pendantes.

homélie : — lat. homilia, conversation. — Instruction familière sur la religion, principalement sur l'Evangile.

panégyrique : — gr. panêgurikos. — Discours à la louange de quelqu'un.

oraison funèbre : — lat. oratio; de orare, parler. — Discours public et, en particulier, discours religieux prononcé en l'honneur d'un mort illustre.

4. — *Quelle est la composition des mots*: **inénarrable, inextinguible, anéantissement.**

inénarrable : — préf. privatif in, et verbe narrer, latin, narrare. — Qui ne peut être narré.

inextinguible : préf. privatif, in, et latin extinguere, éteindre. — Qui ne peut être éteint.

anéantissement : — préf. a privatif, néant = latin ne, non, et ens, entis, être, qui est ici un nom commun, puis, le suffixe ment. — Action d'anéantir, de détruire entièrement.

5. — *Les mots* Mahomet, Charlemagne, *évoquent dans votre esprit un certain nombre d'idées; donnez les* noms *qui les désignent.*

a) *Mahomet* : — hégire, islamisme, Coran, La Mecque, Médine, An 622, mahométan, fatalisme, Charles Martel, Poitiers, Abdérame, Espagne, Castille, calife, vizir, omnal, cadi, iman, muezzin, etc.

b) *Charlemagne* : — Empereur en 800, Saxons, Lombards, Aquitains, Bavarois, Espagne, Maures, Roncevaux, Roland, Ganelon, Preux, "La Chanson de Roland", Académie palatine (Alcuin), lois capitulaires. Ecoles fondées, "La Fille de Roland" (tragédie), les guerres de Charlemagne...

---

89. Saint Paul devant l'Aréopage

1. — *Le début de ce discours vous paraît-il habile? pourquoi?*

Bien que leur culte fût tout extérieur et rituel, les Athéniens, parce qu'ils mêlaient la religion à tout, se vantaient d'être les plus religieux des Grecs. Saint Paul leur fait compliment de leur religiosité, en empruntant sa preuve à eux-mêmes. Ils ont tant de piété que, pour être sûrs de n'en manquer à l'égard d'aucune divinité, ils honorent même le *Dieu inconnu.* Cet argument local est d'une habileté consommée.

2. — *Quels points du dogme catholique l'orateur expose-t-il ici?*

Le dogme de la Création faite par le Dieu unique et personnel; celui de sa maîtrise universelle; celui de sa demeure dans "les régions inaccessibles." L'apôtre passe ensuite à la création de l'homme, qui tient de son souverain Seigneur et Maître tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, entre autres le fait qu'il possède la filiation divine.

3. — *Que vaut l'argument tiré de notre filiation divine? sur quoi l'orateur l'appuie-t-il? quelle conséquence en tire-t-il?*

Cette filiation repose sur l'une des Epîtres de saint Pierre. S'appuyer sur un texte scripturaire devant des païens eût été aussi vain que maladroit. Avec une habileté dont nous trouvons ici le deuxième exemple, saint Paul emprunte sa preuve à Cléanthe, un poète athénien du 3e siècle avant J.-C. Il enlève ainsi à ses auditeurs toute possibilité de récriminer. Il en tire cette conclusion : Puisque nous sommes fils de Dieu, puisque nous ne sommes faits ni de bois, ni d'argent ni d'or, il ne se peut que Dieu le soit. Il ajoute à cette conclusion un corollaire: Ce Dieu, irrité qu'on lui ait préféré des statues tirées de la matière, vous prescrit de faire pénitence si vous voulez, lors du jugement universel, trouver grâce à ses yeux. Car vous serez jugés par Lui, après qu'Il vous aura ressuscités; car Il vous tirera du tombeau, puisqu'Il en a tiré son Fils.

4. — *Quelle impression pareille éloquence a-t-elle pu faire sur les Athéniens?*

Nous savons, par les Actes des apôtres, que ces intellectuels orgueilleux firent les indifférents. Mais nous savons aussi, par saint Paul, que, peu d'années après, cet Evangile était prêché et cru dans toute l'Achaïe, c'est-à-dire dans toute la Grèce.

5. — *Que pensez-vous de cette déduction: "Puisque nous sommes les enfants de Dieu, la divinité ne saurait être semblable à l'or"?*

Il ne peut y en avoir de plus solide; car elle est fondée sur cet axiome inconcussible de la philosophie: La cause ne peut être différente en nature de son effet. Puisque nous ne sommes pas des statues tirées de la matière, mais des êtres spirituels; puisque, d'après vos poètes mêmes, nous sommes de la race de Dieu, ce Dieu lui-même ne peut être que spirituel, d'une spiritualité exempte, à la différence de la nôtre, de tout contact avec la matière. C'est ce qu'on appelle une démonstration apodictique et en outre *ad hominem*.

90. Aveuglement causé par l'ambition

1. — *Marquez les effets que l'aveuglement produit chez l'ambitieux.*

A la représentation fausse (*idée*) que se fait l'ambitieux de l'état qu'il convoite, Bourdaloue oppose (*contraste*) la représentation vraie (*réalité*). Or la réalité s'offre de deux façons: pendant que l'ambitieux se dirige vers l'objet de sa convoitise, après qu'il a atteint le but auquel il tendait.

2. — *On a dit que jamais médecin ne promena son bistouri dans les recoins du corps avec autant de sûreté que Bourdaloue ne projeta sa loupe dans les replis de la conscience. Jugez si c'est vrai d'après ce texte.*

Il n'y a qu'à examiner chacune de ces façons pour percevoir à quel degré d'acuité peut atteindre l'œil d'un psychologue. Au cours de sa poursuite, l'ambitieux parcourt une route pleine d'épines, devient le jouet de toutes les passions, entre en lutte avec toutes sortes de concurrents, se dépite de continuels retards, quand ce n'est pas d'un échec définitif. Une fois qu'il est installé en place, de nouvelles angoisses le prennent à la gorge: il redoute tout, il ne jouit de rien, il prend ombrage de tout, en attendant de succomber sous un fardeau trop lourd pour ses faibles épaules.

3. — *La phrase: "Pour contenter une seule passion... et domestiques?" forme un discours en miniature. Démontrez-le.*

La proposition est contenue dans la négation interrogative : Pour contenter *une seule* passion (*l'ambition*), il faut s'exposer à devenir la proie de *toutes* les passions. La démonstration est double et repose sur deux gradations ascendantes (*aigrit, envenime, enflamme, — accable, dessèche, dévore*) ; elle s'achève sur un résumé (*espèce d'enfer*) où les tortionnaires de l'ambitieux sont définis par le mot le plus corrosif de la langue française (*bourreaux*).

4. — *Dans la même phrase, étudiez la relation entre eux des substantifs, des verbes et des adjectifs.*

Il y a là six images représentées par les verbes, avec chacun desquels concorde chaque substantif et chaque épithète: *a*) amertume (*aigrit, dépits, amers*) ; *b*) empoisonnement (*envenime, inimitiés, mortelles*) ; *c*) brûlure (*enflamme, colères, violentes*) ; *d*) chagrin (*accable, tristesses, profondes*) ; *e*) sécheresse (*dessèche, mélancolies, noires*) ; *f*) carnage (*dévore, jalousies, cruelles*). Il n'est que de recourir à l'étymologie grecque ou latine de chacun de ces termes pour découvrir leur convenance et comprendre qu'il n'est pas possible d'en remplacer un seul.

5. — *L'histoire d'Aman est-elle bien probante?*

Bourdaloue veut prouver que sa passion rend l'ambitieux "délicat (susceptible)" sur tout et se défiant de tout. Aman veut devenir premier ministre. Or, Mardochée se tient tous les jours à la porte du palais et la reine est sa nièce. Que faire pour l'évincer? Trouver une raison. Et la raison que découvre Aman, c'est que Mardochée ne l'a pas... salué! On ne peut être plus "délicat (susceptible)", plus "défiant". Il est justement puni par "le ressentiment" qui le rend "malheureux" au milieu de la "félicité".

6. — *Expliquez*: idée, domestiques, patron, piquer, monstre.

Idée: pris ici au sens de "tu te fais des idées", des fantômes, des rêves absurdes.

Domestiques: sens latin, qui le poursuivent jusqu'à l'intérieur de sa maison (*domus*), ici sa conscience.

Patron: homme de condition qui prend un inférieur sous sa protection et lui accorde son patronage.

Piquer: image empruntée au cavalier. Sa passion pique l'ambitieux au point qu'il dépasse les bornes de l'ambition, comme le cheval piqué saute par dessus les bornes de l'hippodrome. L'image répond donc à celle de *bornes,* comme, tout à côté, *allumer* forme contraste avec *éteindre.*

Monstre: être difforme par sa grosseur. Appliquée à l'ambitieux, l'image revient à ceci: il "grossit" tellement

"le sujet le plus léger" que celui-ci prend à ses yeux des proportions monstrueuses.

7. — *Le résumé final est-il exact?*

Le résumé est parfait: "bonheur imaginaire" reprend "idée", "vrai" et "certain" répondent à "réalité".

---

91. A la Légion étrangère de France

1. — *Essayez de reconstituer le plan de cette allocution.*

Le premier alinéa constitue une protestation délicate contre l'attribution à la *Légion,* par rapport à la France, de l'épithète "étrangère". Le second rend hommage aux morts du peloton et le troisième exalte le courage des survivants, présents dans le temple.

2. — *L'absence de liaisons entre les phrases vous empêche-t-elle de saisir les liens entre les idées? marquez ces liens.*

L'idée du dévouement à la France, synthétisée dans "Il y a de la France dans votre cœur surtout" entraîne le souvenir des morts qui ont donné leur vie pour elle et, par similitude partielle comme par contraste partiel, cet hommage aux défunts éveille le souvenir des blessures reçues par les survivants du peloton. Le tout se tient donc parfaitement.

3. — *Quelle forme de développement présente le premier alinéa?*

Il constitue un développement *étymologique,* appuyé sur une antithèse: "Bien que vous proveniez de diverses parties qui ne sont pas la France, vous n'êtes *pas étrangers* à la France, puisque vous vous êtes identifiés avec elle au point de la reconnaître pour votre propre patrie, celle pour laquelle on meurt."

4. — *Etudiez, du point de vue de la construction, le troisième alinéa.*

Il repose sur l'opposition entre ce que l'on connaît et ce que l'on ignore. Seulement, dans le premier membre, au lieu de dire qu'il ne sait pas, l'orateur commence par

accumuler les compléments exclamatifs indirects et les résume dans le verbe "je *ne saurais* le dire". En ouvrant alors le second membre par "ce que nous *savons*" il marque nettement l'opposition par le seul rapprochement des deux verbes. Comme c'est sur les compléments que porte l'éloge, leur mise en tête, dans le premier membre, attire l'attention sur les titres de gloire partiellement inconnus; leur mise en queue, dans le deuxième membre, met en relief ceux que l'on connaît et permet à l'orateur de "finir en beauté", avec l'héroïque devise du peloton.

5. — *Malgré son allure de simple exposition, le morceau ne manifeste-t-il pas une grande émotion? par quoi?*

C'était la caractéristique des discours de Mgr Bruchési d'avoir toujours l'air d'un exposé. Et l'exposé paraissait d'autant plus simple que les mots étaient ceux du langage courant (les "termes les plus généraux" de Buffon) et que la phrase était généralement très courte, même hachée. Seulement, l'orateur avait une voix si perçante et si haute, il mettait dans sa diction une telle netteté et une telle vibrance qu'on sentait tout son cœur tressaillir au cliquetis des termes et aux résonances des phrases. Cette fois, l'émotion du ton était si sensible que des larmes perlèrent aux joues des légionnaires. Même, d'un geste discret, l'orateur dut prévenir l'applaudissement qui s'esquissait chez quelques membres de la colonie française (témoignage oculaire).

6. — *Le vocabulaire vous semble-t-il approprié à l'auditoire spécial qui l'écoutait?*

Le thème, c'est un éloge de la valeur militaire; l'auditoire spécial est celui de soldats dont plusieurs savent, en fait de français, seulement ce que comporte le vocabulaire de l'armée. Tous les mots employés sentent la poudre, ce qui était de circonstance. Seulement, l'on remarquera que pas un seul n'est un terme technique; que tous ces vocables pouvaient être compris par n'importe quel homme du peloton, mais aussi par n'importe quel des assistants, même le plus étranger aux choses de l'art militaire. Il est vrai que l'émotion de l'orateur aurait remplacé l'incompréhension de quiconque, tant il est vrai que *pectus disertos facit*.

ELOQUENCE ACADEMIQUE

92. Hommage de Pasteur à ses parents

1. — *Quelle est la nature de ce morceau?*

Une allocution.

— *Que savez-vous de son auteur?*

Cf. *Biographies,* fin du livre de l'élève. Ajoutez que Pasteur était un grand chrétien.

2. — *Distinguez-en les différentes parties*:

a) *Sa modestie proteste contre tant d'honneur* (alin. 1 et 2); b) *Mais cet honneur le touche profondément* (3e alin.); c) *Il rend hommage à ses parents* (4e et 5e alin.); d) *Il dit ses remerciements* (dernier alinéa).

3. — *La réponse de Pasteur met d'abord en relief sa* modestie: *comment?*

Il se défend d'être digne d'un hommage "qui ne se rend qu'aux morts illustres".

4. — *Elle ne montre pas moins son* amour filial, *marque d'une grande âme. N'est-ce pas touchant de voir cet illustre savant, connu du monde entier, rapporter à ses humbles parents toute la gloire dont il est l'objet? Dans quels termes se manifeste surtout l'intensité de cet amour filial?*

"Oh! mon père et ma mère! Oh! mes chers disparus, qui avez si modestement vécu dans cette petite maison, c'est à vous que je dois tout!"

— *Que reconnaît-il devoir à sa "vaillante mère"?*

Ses enthousiasmes.

— *Quel hommage rend-il à son "cher père"?*

Il reconnaît lui devoir la ténacité dans le travail, l'admiration des grands hommes et des grandes choses.

— *En résumé, de quelles vertus a-t-il eu les exemples à la maison paternelle?*

D'idéalisme, de labeur, de patriotisme!

5. — *Les paroles de Pasteur ne manifestent-elles pas aussi les grandes lignes directrices de sa propre vie?*

Si. Il fut un idéaliste : un grand croyant (il a démontré expérimentalement l'inexistence de la génération spontanée, laquelle est le fondement du matérialisme) ; un grand laborieux (ne se décourageant pas de l'insuccès de ses premières expériences), un serviteur précieux de son pays et de l'humanité (la lutte contre les microbes et l'utilisation des vaccins et sérums datent de lui).

— *Quel est le sens de*: chercher à s'élever toujours?

Apprendre toujours davantage: voilà pour l'élévation de l'esprit. *Regarder en haut*: vers l'idéal, vers Dieu: voilà pour l'âme.

6. — *L'auteur vous est-il sympathique?*

Oui.

— *Pourquoi?*

A cause de sa modestie, de sa piété filiale, de tout ce que nous savons de sa foi et de sa science.

7. — *Dans ce morceau, il n'y a rien qui sente la rhétorique. Pasteur y a exprimé avec simplicité et précision ce qu'il pensait et ce qu'il sentait : c'est là le secret de la vraie éloquence. Relevez les termes par lesquels il exprime explicitement son émotion.*

Je suis profondément ému. Je suis touché et remué jusqu'au fond de l'âme. Oh! mon père et ma mère! Oh! mes chers disparus! Soyez bénis l'un et l'autre, mes chers parents. Messieurs, je vous remercie... Je vous remercie... Et je remercie la ville de Dôle!...

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **reconnaissance.**

reconnaissance : — Gratitude pour un bienfait reçu.

reconnaissable : — Facile à reconnaître.

reconnaissant, e : — Qui a de la reconnaissance.

reconnaître : — Se remettre dans l'esprit comme antérieurement connu. — Distinguer à certains caractères.

se reconnaître : — Retrouver son image, son caractère, dans quelqu'un ou dans quelque chose. — Se retrouver, s'orienter.

méconnaissable : — Qu'on ne peut reconnaître qu'avec peine.

méconnaissance : — Action de méconnaître. — Ingratitude.

méconnaissant, e : — Qui méconnaît. — Ingrat.

méconnaître : — Ne pas reconnaître. — Désavouer, affecter, par orgueil.

se méconnaître : — Oublier ce qu'on a été, ce qu'on est, ce qu'on doit aux autres.

connaissable : — Qui peut être connu.

connaissance : — Idée, notion. — Relation de société, de familiarité.

connaissant, e : — Qui connaît.

connaissement : — Déclaration contenant un état des marchandises qu'on a chargées sur un navire.

connaisseur, euse : — Qui se connaît à quelque chose.

connaître : — lat. cognoscere. — Avoir l'idée, la notion d'une personne ou d'une chose. — Distinguer. — Reconnaître.

se connaître : — Avoir une idée juste de soi-même.

inconnaissable : — Mystère, chose qui ne peut être connue que par la foi.

2. — *Quelle est la composition des mots qui suivent :*

sympathie : — gr. sun, avec, et pathein, ressentir. — Rapport d'inclination entre deux personnes, penchant instinctif qui les attire l'une vers l'autre.

contemporain : — lat. cum, avec, et tempus, temporis, temps. — Qui est du même temps.

commémoratif : — du verbe commémorer, latin, commemorare, rappeler au souvenir. — Suffixe tif. — Propre à rappeler le souvenir.

3. — *Distinguez :*

gratitude : — lat. gratitudo; de gratus, reconnaissant. — Reconnaissance affectueuse.

reconnaissance : — Souvenir, gratitude pour un bienfait reçu.

toucher : — germ. tukkan. — Intéresser, émouvoir.

émouvoir : — lat. emovere. — Exciter, causer un trouble de l'âme.

remuer : — Emouvoir, remuer l'âme.

ténacité : — Etat de ce qui est tenace. — Attachement opiniâtre à une idée, à un projet.

acharnement : — Animation furieuse, ardeur opiniâtre.

persistance : — Action de persister, de rester inébranlable.

opiniâtreté : — Trop grand attachement à son opinion, à sa volonté (sens péjoratif).

persévérance : — Fermeté, constance.

entêtement : — Attachement opiniâtre à ses idées (sens péjoratif).

obstination : — lat. obstinatio. — Entêtement (sens péjoratif).

4. — *Exprimez, dans une phrase, un sentiment de reconnaissance, selon la qualité de celui à qui vous vous adressez.*

— Soyez remercié, Monsieur le Curé, d'être venu dans ma maison voir mon fils malade; votre démarche nous honore grandement; et nous en garderons le plus consolant souvenir.

---

93. Le droit à sa langue maternelle

1. — *Quelle est la nature de ce morceau?*

La démonstration philosophique d'une thèse.

2. — *Quelle thèse l'auteur y soutient-il? Exprimez-la en termes précis.*

Chaque peuple a droit au libre usage de sa langue maternelle.

3. — *Remarquez son argumentation. Distinguez les parties dans le texte.*

a) *Le droit à la langue est fondé sur la constitution même de l'homme* (trois premiers alinéas) ; b) *Le témoi-*

gnage de l'histoire et de l'expérience (trois derniers alinéas).

4. — ***En quels termes a-t-il exprimé que les idées et les sentiments se manifestent par les mots?***

En comparant la langue à une sorte de gaufrier dans lesquels nous versons nos idées: "C'est dans le moule des mots propres à une langue que ceux qui la parlent versent leurs idées, leurs affections, leur culte, leurs aspirations, leur histoire."

5. — ***Qu'arrive-t-il si l'on abandonne la langue maternelle?***

Les idées qui ne sont plus contenues dans le moule spécial se dispersent et se perdent. "Le type de la race ... se modifie peu à peu en lui" (p. 385).

6. — ***Quelle raison l'auteur donne-t-il pour expliquer les rapports de la langue et de la race?***

Cette raison que la langue est un instrument d'échange, un véhicule des idées. Elle s'imprègne des particularités de la race qui l'emploie. "Chaque race trouve en elle le miroir de ses conceptions et l'instrument approprié de sa vie" (2e alin.). L'anglais, par exemple, sera une langue plus positive, faite pour des desseins pratiques; le français, plus idéaliste, convient mieux aux usages philosophiques et littéraires.

7. — ***Pourriez-vous citer quelques exemples de ces persécutions contre la langue de peuples vaincus?***

La guerre faite au polonais, par les Russes, en Pologne; au français, par les Allemands, en Lorraine.

8. — ***Sous quelle forme l'auteur a-t-il rendu cette pensée de Mistral***: Si un peuple vaincu tient sa langue, il tient la clef qui de ses chaînes le délivre?

"La langue maternelle est le dernier asile où se réfugie la patrie mutilée..." (Etc. jusqu'à la fin de l'alinéa). (p. 386).

9. — ***L'auteur a traité le sujet d'une manière générale, afin de l'envisager dans toute son ampleur et en ne s'appuyant que***

sur des principes incontestables; sa démonstration n'en a que plus de force. Quelles conclusions pratiques pourrait-on en tirer?

Que nous devons nous-mêmes aimer, défendre, maintenir notre langue française, comme le plus sacré de nos biens, comme le legs vivant de nos pères et la sauvegarde de notre foi.

10. — *Il a su donner à sa pensée une forme claire, précise, parlant parfois à l'imagination par des images bien choisies: relevez-en quelques-unes.*

L'empreinte de la race. *Le miroir* de ses conceptions. Un *écho à* la voix des ancêtres. *Le souffle* qui les a animés. Le *dernier asile* (de) la patrie mutilée.

11. — *De quel grand orateur et de quel grand romancier s'agit-il à la fin?*

Le grand orateur est Montalembert; le grand romancier, Barrès.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* nation (*lat.* natio), vertu (*lat.* virtus).

nation : — Réunion d'hommes habitant un même territoire et ayant une origine et une langue communes, ou des intérêts longtemps communs.

national, e, aux : — Qui appartient à une nation.

nationalement : — D'une manière nationale.

nationalisation : — Action de nationaliser.

nationaliser : — Rendre national.

nationalisme : — Préférence déterminée pour ce qui est propre à la nation à laquelle on appartient.

nationaliste : — Qui concerne le nationalisme. — Partisan du nationalisme.

nationalité : — Groupement d'individus ayant une même origine ou tout au moins une histoire et des traditions communes.

internationalisme : — Confusion ou mixture entre les nations.

vertu : — Disposition constante de l'âme, qui porte à faire le bien et à éviter le mal. — Courage. — Force.

vertubleu ou vertuchou : — Sorte de juron ancien.

vertueusement : — D'une manière vertueuse.

vertueux, euse : — Qui a de la vertu.

virtualité : — Qualité de ce qui est virtuel.

virtuel, elle : — lat. virtus, force. — Qui est en puissance, non en acte. — Qui n'a pas d'effet actuel.

virtuellement : — D'une manière virtuelle.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **opprimer, asile, préjugé.**

opprimer : — lat. opprimere. — Accabler, par violence, par abus d'autorité.

oppresser : — lat. oppressum, supin de opprimere. — Tourmenter, fatiguer.

tourmenter : — Soumettre à des tortures. — Importuner, harceler.

accabler : — gr. a privatif, et katabolê, catapulte. — Faire succomber sous le poids. — Surcharger.

persécuter : — lat. persequi, poursuivre. — Tourmenter tyranniquement et cruellement.

harceler : — Importuner, provoquer. — Fatiguer par des attaques réitérées.

importuner : — Fatiguer, incommoder.

asile : — lat. asylus. — Lieu de refuge.

refuge : — lat. refugium. — Asile, retraite, lieu où l'on se retire pour échapper à un danger.

retraite : — lat. retrahere, retirer. — Lieu où l'on se retire pour échapper à un danger.

abri : — Lieu où l'on peut se mettre à couvert de la pluie, du soleil, du danger, etc.

préjugé : — Opinion préconçue, adoptée sans examen.

parti-pris : — Opinion préconçue dont on ne veut pas revenir.

préférences : — Marques particulières, justifiées ou non, d'affection ou d'honneur, qu'on accorde à quelqu'un.

partialité : — Préférence injuste.

jugement à priori : — Jugement trop rapide, sans avoir eu recours à l'expérience.

3. — *Quelles* épithètes *pourraient caractériser la langue française?*

En voici quelques-unes : — Claire, harmonieuse, limpide, souple, ancestrale, maternelle, originale, nationale, poétique, succulente, riche, nuancée, vigoureuse, élevée, grave, solennelle, piquante, savoureuse, correcte, soutenue, pure, noble, chantante, éclatante, coulante . . .

4. — *Expliquez les expressions ci-après relatives à* **mot**:

Mot d'ordre : — Qui sert à se reconnaître.

Mot de passe : — Mot conventionnel, grâce auquel on se fait reconnaître, admettre.

Un bon mot : — Parole spirituelle.

Au bas mot : — En évaluant au plus bas prix.

Prendre au mot : — Accepter du premier coup une proposition.

Se donner le mot : — Etre d'intelligence.

Traîner ses mots : — Parler très lentement.

Savoir le fin mot : — Savoir la raison, le sens caché, d'une chose.

Avoir le dernier mot : — L'emporter dans une discussion.

Qui ne dit mot consent : — Garder le silence, c'est accepter ou avouer.

---

94. Le but de la vie

1. — *Quel but s'est proposé l'auteur dans ce fragment de discours?*

Montrer aux élèves à qui il s'adresse que le vrai but de la vie et le seul chemin du bonheur, c'est l'accomplissement du devoir.

2. — *Distinguez-en les différentes parties*:

a) *Chacun de vous aura sa tâche* (1[er] alinéa) ; b) ***Qu'il s'en contente et la remplisse avec fidélité, sans envie, sans découragement*** (2[e] et 3[e] alinéa) ; c) ***C'est là le vrai but de la vie et le véritable bien*** (4[e] alin.) ; d) ***Abordez la vie avec***

la volonté d'accomplir votre devoir et vous ne serez point déçus (5e et dernier alinéa).

3. — *Comment sera cette tâche? Que dit Jouffroy à ceux dont la carrière sera moins brillante? Il leur donne deux raisons de s'en consoler: lesquelles? Quel exemple cite-t-il pour faire mieux comprendre sa pensée?*

Cette tâche sera "brillante" pour les uns, "obscure et cachée" pour les autres.

Jouffroy dit à ces derniers de n'en point murmurer.

Quelles raisons ils ont de s'en consoler? "D'un côté la Providence est juste" et ne les jugera pas sur le plus ou moins d'éclat de leur existence. D'un autre côté, "dans le mécanisme de la société, il n'y a pas de ressort inutile". Exemple: l'artisan qui travaille de ses mains et le ministre qui gouverne l'Etat diffèrent par l'importance de leur fonction; mais leur "mérite moral est le même."

4. — *Pourquoi faut-il se contenter de sa propre tâche?*

"Quelle que soit (notre) carrière, elle (nous donne) une mission, des devoirs, une certaine somme de bien à produire." (2e alinéa.)

— ... *Montrez la justesse de la comparaison dont s'est servi l'orateur*: dans votre chemin..., concours...

La vie est ici comparée à un *chemin* au bout duquel est un *but à poursuivre* [1]. Les hommes qui marchent dans ce chemin courent ensemble (de là *concours*) vers ce but, d'une marche plus ou moins rapide, plus ou moins retentissante. *Concours* évoque aussi l'idée d'émulation entre les *concurrents*.

---

1. Le maître pourra faire observer que l'expression de Jouffroy, par ailleurs fort répandue, est légèrement vicieuse. *But* évoque l'idée de *cible*. On peut donc *viser* un but, *atteindre* un but, mais non le poursuivre. On poursuit un dessein, une idée, un projet. A éviter aussi l'expression : *"dans ce but"*, pour : *A cette fin, dans ce dessein*. Mais ici le verbe semble bien avoir le sens de "vers lequel on doit tendre, que l'on doit atteindre".

— ... *Malgré votre bonne volonté, d'autres réussiront mieux que vous, pourquoi?*

En raison de leur talent ou de leur chance.

— *Commentez les belles et consolantes paroles de la fin du 3e alinéa; distinguez par exemple l'*effort *et le* succès.

Le *succès* n'est pas ce qui importe. Ce qui importe, c'est d'être meilleur au regard de Dieu et à nos propres yeux. Or qu'est-ce qui nous rend meilleurs, qu'est-ce qui donne à nos actes leur prix, leur mérite caché ? C'est l'intention qui les a dirigés et l'effort qu'ils nous ont *coûtés*: l'effort seul, qui est une application de la *volonté* ("paix aux hommes de bonne volonté") donne à nos actes leur prix. Seul l'effort dépend de nous, il marque notre vie de notre empreinte personnelle, de l'effigie de notre âme: il transforme nos actions en une monnaie précieuse qui fait notre richesse aux yeux de Dieu et qui nous permet d'acquérir le ciel. Le *succès,* lui, ne dépend pas de nous: il tient aux circonstances favorables, au talent, à la chance, autant dire au hasard. S'il vient, tant mieux, mais n'en tirons aucun orgueil. S'il nous est refusé, qu'importe? Ne nous en plaignons pas. L'homme vraiment fort, a dit Théodore Roosevelt, "affrontera la vie avec un courage résolu, remportera la victoire s'il le peut, acceptera la défaite s'il le faut, sans chercher à imputer à ses semblables une responsabilité qui n'est pas la leur [1]". Les soldats morts à Vimy n'ont pas vu le succès couronner leur sacrifice: ils n'en sont pas moins des héros.

"Que de gens sont simples à nos yeux qui, en fait, sont nos maîtres (au regard de Dieu)... ! Parmi ces pauvres femmes que l'on voit dans nos villages avec un fichu sur les oreilles et dont les sabots grincent si rudement sur les dalles de l'église, souvent j'ai pensé qu'il se révélerait de très grandes dames de la cour céleste [2]." Ces saintes créatures n'auront donc pas aimé et souffert en vain. Mais, au surplus et en attendant ces succès de l'autre

1. *L'idéal américain,* p. 108, traduction de Rousiers. Paris, Colin.
2. *Solitude et Union à Dieu* (chap. XII), par Mgr Lavallée, Lyon, Vitte.

monde, leurs efforts aboutissent, par surcroît et dès ce monde-ci, à un succès inattendu. Il en est en effet du monde moral comme du monde physique. Aucun mouvement ne se perd dans le monde matériel. Mise en branle par un premier moteur, une molécule déplace la molécule voisine, et ainsi de proche en proche le mouvement s'étend et se communique à travers les espaces. Ainsi du monde moral. Le plus petit, le plus humble peut devenir le point de départ d'un mouvement considérable. Bonne, notre influence ne s'arrête pas à nous et à notre entourage. Elle s'étend au loin dans l'espace et dans le temps (Cf. N. 44).

5. — *A quels signes peut-on reconnaître que l'accomplissement du devoir est el vrai but de la vie ?*

A ces deux signes "qu'il dépend uniquement de notre volonté de l'atteindre et qu'il est à la portée de tous, du pauvre comme du riche, etc." (4e alin.).

— *Pourquoi le vrai bonheur ne saurait-il exister en dehors de la fidélité au devoir? (Quel est le principal élément du bonheur?)*

Le principal élément du bonheur est "le contentement de soi-même". Or, sans la fidélité au devoir, impossible d'être content de soi. Donc pas de bonheur.

6. — *Arrivé à la conclusion, l'orateur résume tous les arguments en faveur de sa thèse* (Citez-les.)

"Dans quelque condition que le hasard vous place (rappel du 1er alin.), vous vous sentirez toujours dans l'ordre (rappel du 2e alin.), associés aux desseins de la Providence, y concourant librement par votre volonté (rappel du 3e alin.), ... maîtres de votre bonheur qui ne dépendra que de vous et sur lequel ni la fortune ni les hommes ne pourront rien (rappel du 4e alin.)."

— *Puis, comme complément de sa démonstration, il expose les conséquences de l'infidélité au devoir, et spécialement de l'ambition: en quels termes?*

"Renversez cet ordre, abandonnez-vous aux ambitions de votre nature, et vous marcherez de déception en déception, et vous vous ferez une vie malheureuse pour vous, inutile aux autres."

7. — *Pas de mécompte pour l'homme de devoir pendant sa vie; en aura-t-il à sa mort? Qu'en dit Jouffroy?*

Pas de mécompte pour l'homme de devoir, quand il quittera la vie. "Qu'importent aux autres et à nous, quand nous quittons ce monde, les plaisirs et les peines que nous y avons éprouvés ? Tout cela n'existe qu'au moment où il est senti."

— *Expliquez la comparaison et le contraste de la fin.*

L'avant-dernière phrase contient une comparaison tirée du passage du vent dans les feuilles. Le vent passé, que reste-t-il de son passage? Rien. Ainsi de nos plaisirs ou de nos peines après notre vie. Cette comparaison du vent dans les feuilles existe chez nos auteurs sacrés. A leur suite, nos poètes français, notamment Hugo et Lamartine, l'ont bien des fois exploitée.

Votre souffle m'enlève
De la terre des vivants
Comme la feuille séchée
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents. (*J.-B. Rousseau*[1].)

... cette feuille morte
Que je suis, qu'un vent pousse et qu'un vent emporte.
(*V. Hugo*[2].)

Et moi je suis semblable à la feuille flétrie,
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons.
(*Lamartine*[3].)

La dernière phrase contient un contraste entre ce que nous emportons de cette vie et ce que nous y laissons, qui s'explique de lui-même pour peu que nous relisions la réponse à la 4e question. Notre véritable richesse, ce sont nos mérites; nous les emportons. Et, si nous avons fait du bien moral à nos frères, c'est encore là une richesse, mais dont ils sont bénéficiaires et que nous laissons après nous: "La vertu, a dit Euripide, est le seul bien qui ne meurt pas avec l'homme."

---

1. *Poésies.* Ode X, tirée du Cantique d'Ezéchias. (*Isaïe* 37).
2. *Les Contemplations.* Aujourd'hui, A Jules J.
3. *Méditations poétiques.* L'isolement.

8. — *Faites remarquer l'enchaînement des parties et l'unité de la composition.*

La dernière phrase contient la proposition générale que l'orateur se proposait de prouver. Elle clôt et *résume* l'alinéa 5. Or cet alinéa n'était lui-même que le résumé de tout le discours, comme nous l'avons établi en répondant à la 6e question. Ce discours forme donc un tout bien enchaîné.

Notons seulement que les arguments développés dans les quatre premiers alinéas s'enchaînent eux-mêmes dans un ordre rigoureux: modifier leur suite serait briser la rigueur du syllogisme qu'ils forment:

Majeure. La vie, telle que Dieu l'a faite, comprend plusieurs tâches, mais un seul devoir (1er alinéa).

Mineure. Or, le devoir consiste à bien faire sa tâche (2e alin.) et non à la faire avec succès (3e alin.).

Conclusion. Donc, en faisant bien notre tâche, nous atteignons le véritable but de notre vie (4e alin.).

9. — *Quels sentiments l'orateur a-t-il manifestés dans ce discours? Relevez les termes qui les expriment.*

(*Optimisme*) Optimiste (du latin *optimus,* excellent), celui qui croit bonne la vie et qui fait sa tâche avec joie. "Quelle que soit sa carrière, elle lui donnera une somme de bien à produire (2e alinéa). Abordez la vie avec cette conviction et vous n'y trouverez point de mécompte... maîtres de votre bonheur qui ne dépendra que de vous..." (5e alinéa).

(*Confiance en la Providence*) "... la Providence est juste (1er alin.)... tout est bien ordonné dans la vie quand on la comprend comme Dieu l'a faite." (4e alinéa).

(*Bienveillance pour ses auditeurs*) "Que chacun de vous, jeunes élèves, se contente donc de la part qui lui sera échue." (2e alin.). "Abordez la vie avec cette conviction, jeunes élèves, et vous n'y trouverez point de mécompte."

10. — *Montrez que ce discours brille par la* clarté.

La clarté est en effet le principal éclat de ce discours.

L'ordre des alinéas est tel qu'ils rentrent, nous l'avons vu, dans le plan d'un syllogisme : à l'intérieur de chaque alinéa, même exacte disposition des phrases : la 1re phrase de chacun d'eux énonce l'idée générale à développer ; puis viennent les considérations particulières qui la développent ; enfin l'alinéa se termine par une phrase qui en résume les conclusions. — Le style est sobre, fait de mots qui parlent à la raison plus qu'à l'imagination, comme il convient à cet exposé moral : il s'agit d'édifier, de convaincre ces jeunes auditeurs, bien plutôt que de flatter leur oreille par la musique des mots. Pour le même motif, les comparaisons sont peu nombreuses et simples : "...il permet à Dieu de nous jeter tous dans la même balance... (4e alin.)... la trace du vent dans les feuilles... (5e alin.)."

11. — *Quelles sont vos impressions à la lecture de ce morceau : 1° quant à la substance du discours ; 2° quant à la personne de l'orateur ?*

1° Les idées sont justes, bien enchaînées, mais d'un spiritualisme trop uniquement rationnel. Elles auraient gagné à être complétées par quelques considérations plus expressément chrétiennes.

2° L'orateur, Jouffroy, était en effet un philosophe spiritualiste du milieu du XIXe siècle, appartenant au temps et à l'école de Cousin : il cultive une morale élevée qui s'appuie sur la religion naturelle ; mais il néglige trop les lumières de la Révélation et les forces morales de la Grâce.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **monde, effort.**

monde : — lat. mundus. — Ensemble de tout ce qui existe. — Terre, séjour de l'homme.

monde (adj) : — lat. mundus. — Pur, net, en style de l'Ecriture. (Peu us.)

mondain : — lat. mundanus. — Attaché aux plaisirs du monde. — N.: personne mondaine.

mondainement : — D'une manière mondaine. (Peu us.)

mondanité : — Caractère de ce qui est mondain. — Goût pour les choses mondaines.

monder : — lat. mundare. — Nettoyer, séparer des impuretés ou des parties inutiles : monder de l'orge.

mondial, e, aux : — Qui enferme, intéresse le monde entier.

mondifier : — lat. mundificare. — Chirurgie : nettoyer : mondifier une plaie.

émonder : — Débarrasser un arbre de ses branches parasites.

immonde : — Impur.

effort : — Action énergique du corps ou de l'esprit.

s'efforcer : — Faire tous ses efforts.

fort, e : — lat. fortis. — Robuste, vigoureux. — Fortifié.

forte : — mot italien qui se met, en musique, aux endroits où l'on doit renforcer le son.

fortement : — Avec force.

forte-piano : — mot italien. — Expression musicale indiquant qu'il faut d'abord chanter ou jouer fort et tout de suite après, piano.

forteresse : — Lieu fortifié, destiné à recevoir une garnison et à défendre une certaine étendue de pays.

fortifiant, e : — Se dit des substances qui augmentent les forces.

fortification : — Art ou action de fortifier.

fortifier : — lat. fortis, fort, et facere, faire. — Entourer de fortifications. — Donner plus de force ou de solidité.

fortin : — ital. fortino. — Petit fort.

fortiori (à) : — De à, et du lat. fortius, fortioris, plus fort. — A plus forte raison.

fortissimo : — mot italien qui indique les passages où il faut renforcer beaucoup les sons.

renforçage ou renforcement : — Action de renforcer; son effet.

renforçateur : — En phot.: bain de renforcement.

renforcé, e : — Achevé, fortifié.

renforcer : — Rendre plus fort, plus nombreux.

renforcir : — pop. Rendre plus fort. — Devenir plus fort.

renfort : — Augmentation de force.

2. — *Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de* **émule,** talent.

émule : — lat. aemulus. — Personne qui cherche à en égaler une autre.

concurrent : — Compétiteur, rival.

rival : — lat. rivalis. — Qui aspire aux mêmes avantages qu'un autre.

antagoniste : — Adversaire, ennemi.

compétiteur : — lat. cum, avec, et petere, demander. — Qui aspire à une chose avec un ou plusieurs autres.

ennemi : — lat. inimicus. — Qui hait quelqu'un, qui cherche à lui nuire.

adversaire : — lat. adversus, opposé. — Celui qui est d'un parti opposé, d'une opinion contraire et que l'on combat soit avec les armes, soit avec la parole.

opposant : — Qui s'oppose, qui fait opposition.

opposé, e : — Chose opposée, directement contraire.

contraire : — lat. contrarius. — L'opposé.

talent : — lat. talentum. — Aptitude naturelle ou faculté acquise.

aptitude : — lat. aptus, propre à. — Disposition naturelle à quelque chose.

faculté : — lat. facultas, de facilis, facile. — Ici, disposition, aptitude.

facilité : — lat. facilitas. — Disposition à faire sans effort.

disposition : — lat. dispositio. — Inclination pour quelque chose. — Aptitude.

inclination : — Disposition, pente naturelle à quelque chose.

penchant : Inclination, pente...

3. — *Quelles sont les différentes acceptions de* **fortune** (*lat.* **fortuna**) ?

a) Hasard, chance : — Le Japon tenta la fortune des armes.

b) Sort : — Il attacha son avenir à la fortune de cette personne.

c) Bonheur, heureuse chance, malheur, accident : — Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, il faut espérer en la Providence.

d) Biens, richesses : — Il fit en peu de temps une fortune colossale.

e) Réussir : — Le mot d'Archimède a fait fortune.

f) Objet improvisé : — Le personnel logea longtemps dans des locaux de fortune.

4. — *A quoi peut-on comparer la vie?*

On peut comparer la vie à un voyage, à un combat, à un banquet, à un fleuve, à un fil, à un jour, à une fleur, à l'herbe des champs, à une lampe qui brille et se consume, etc.

5. — *Quelles qualités suppose la fidélité au devoir?*

En voici quelques-unes : — la connaissance de son devoir, la droiture de conscience, la foi aux promesses divines, l'espérance en la récompense éternelle, l'amour de Dieu, la volonté de se sanctifier, la force de caractère, l'énergie morale, la franchise en tout, la constance, la persévérance, la fidélité à la grâce divine, la fuite du mal, l'amour du bien, etc.

---

95. Une revendication de nos droits

1. — *Distinguez nettement les différentes parties de ce morceau:*

a) *La thèse*: (1er alinéa); b) *Sa démonstration*: (2e, 3e et 4e alinéas); c) *La conclusion*: (5e alinéa: ''Que l'on se garde bien... d'éteindre...''; d) *La réfutation d'une objection*: (dernier alinéa).

2. — *Quelle est la thèse de l'orateur?*

Que les catholiques de langue française ont le droit de propager le catholicisme en leur langue.

— *Montrez que, s'il l'a exprimée en des termes qui révèlent une conviction profonde, il a su d'abord l'amener avec habileté, afin de se concilier la bienveillance et la sympathie.*

Avant d'énoncer sa thèse, et pour se concilier la bienveillance et l'attention sympathique des catholiques anglophones qui peuvent l'écouter, surtout de Mgr Bourne qui vient de soutenir une thèse contraire, l'orateur fait habilement remarquer qu'en revendiquant leur droit, les catholiques de langue française ne méconnaissent pas le droit semblable des Anglais et des Irlandais à parler leur propre langue. Il ajoute même que le clergé canadien-français est tout disposé à leur apporter les secours de la

religion dans la langue de leurs pères, à eux, Anglais ou Irlandais. Pourquoi donc refuser aux Canadiens ce qu'ils ne refusent, eux, à personne?

3. — *Après l'avoir énoncée, il semble deviner les répugnances instinctives de certains de ses auditeurs. Avant d'aller plus loin, il lui faut dissiper leurs préventions et les mettre ainsi en état d'apprécier avec justice les arguments qu'il va présenter.*

Certains catholiques anglophones du Canada pourraient croire que l'orateur se laisse guider par un nationalisme étroit et qu'il entend *imposer* à toute l'Eglise catholique du Canada l'obligation de prêcher en sa langue française à lui. Il rassure leurs préventions; il ne s'agit pas d'obliger les anglophones à parler une langue qu'ils ne veulent pas parler, il s'agit de reconnaître aux francophones le droit de prêcher dans la leur.

— *C'est pour cela qu'il précise sa pensée en délimitant nettement sa thèse: en quels termes le fait-il?*

"Je ne veux pas, par un nationalisme étroit, dire, ce qui serait le contraire de ma pensée — et ne dites pas, mes chers compatriotes — que l'Eglise catholique *doit être* française au Canada. Non."

— *Montrez que sa modération ne contribue que mieux à faire ressortir l'intolérance de celui qu'il réfute.*

Il accorde en effet, à ceux qu'il réfute, des droits qu'ils lui refusent, à lui. Leur intolérance entend lui imposer une langue dont il ne veut pas. Sa modération leur reconnaît le droit de parler la langue qu'ils veulent.

4. — *Quels arguments l'orateur apporte-t-il pour la démonstration de sa thèse?*

Trois sortes d'arguments: *a*) la conservation de l'idiome traditionnel est la garantie de la conservation de la foi chez les Canadiens français, car cet idiome est trop intimement mêlé à la vie et à l'histoire pour que sa suppression ne soit pas mortelle (2e alinéa) ; *b*) le clergé de l'Amérique du Nord doit beaucoup au clergé canadien-français de Québec; *c*) les établissements religieux de l'Amérique du Nord ne doivent pas moins à la communauté canadienne-française.

— *Appréciez-en la valeur.*

Le premier argument est un excellent argument de raison : on ne se dépouille pas de sa langue comme d'un vêtement : elle tient à notre chair, à notre sang, à notre cœur, à nos souvenirs (Cf. N. 93). Vouloir étouffer ce qui a le droit d'être respecté et de vivre, c'est être criminel. C'est de plus, être ingrat envers la communauté canadienne-française qui a rendu tant de services au clergé du Nouveau-Monde. Ces derniers arguments s'adressent au cœur ; ils ne portent guère sur les esprits pratiques, mais toutes les âmes délicates, tous les cœurs bien nés, doivent y être sensibles.

5. — *A quoi fait-il allusion par ces mots*: **quand le Christ était renié par les Anglais?**

Il fait ici allusion à l'alliance des Anglais protestants avec les tribus infidèles du Canada pour combattre l'influence française : ils trahissent ainsi leurs frères chrétiens.

— *Pourquoi rappelle-t-il ce fait ici?*

Pour montrer aux chrétiens anglais ou anglophones qu'ils doivent non seulement du respect, mais de la gratitude, à la communauté canadienne-française.

6. — *Montrez, par ce que vous savez de notre histoire, que les Canadiens français ont* **confessé le Christ dans leur langue.**

Depuis l'arrivée sur les bords du Saint-Laurent des premiers immigrés français (missionnaires, explorateurs, colons) jusqu'à la fondation de l'admirable Université Laval en 1852, ce foyer de culture catholique et française, l'histoire du catholicisme au Canada s'y confond avec celle du parler français. Ils eurent les mêmes adversaires : d'abord les tribus indigènes et, plus tard, les nouveaux maîtres protestants, pour qui catholique et Français étaient synonymes.

Pour leur religion et leur langue, nos pères donnèrent parfois leur sang, comme ces héroïques Acadiens qui faisaient partie au XVIIe siècle de la Nouvelle-France et qui subirent un véritable martyre.

7. — *Comment l'orateur a-t-il mis en relief la merveilleuse vitalité religieuse de la province de Québec?*

En montrant que la diffusion du catholicisme dans l'Amérique du Nord est aux trois quarts son œuvre.

8. — *Dites à quoi se rapportent ces expressions*: **foyer de lumière** *et* **source de charité.**

"Foyer de lumière" rappelle ces lignes du 3e alinéa: "De cette petite province de Québec ... sont sortis les trois quarts du clergé de l'Amérique du Nord ... qui sont venus puiser au séminaire de Québec ou à Saint-Sulpice la *science* ..."

"Source de charité" rappelle les fondations charitables de toutes sortes énumérées dans le 4e alinéa.

9. — *Quels sentiments l'orateur a-t-il manifestés dans ce morceau? Relevez les termes qui les expriment.*

De tolérance (pas de "nationalisme étroit") ; — de loyalisme (à l'ombre "du drapeau britannique") [1]; — d'attachement filial à l'Eglise ("houlette maternelle de l'Eglise") ; — d'amour de la petite communauté canadienne-française, vénérable déjà par sa seule antiquité, "trois millions de catholiques, descendants des premiers apôtres de la chrétienté en Amérique," mais plus glorieuse encore par son héroïque histoire, dont on peut dire, comme de celle des Francs, que l'on y retrouve la main de Dieu. "Non pas... que les Canadiens français aient été meilleurs que les autres, mais parce que la Providence leur a permis d'être les apôtres de l'Amérique du Nord ... Nous ne sommes qu'une poignée, mais nous comptons pour ce que nous sommes."

10. — *Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?*

Non seulement tous les chrétiens du Nouveau-Monde doivent de la reconnaissance aux Canadiens français, mais tout homme de raison et de cœur leur doit du respect et

---

1. L'allusion au "glorieux étendard étoilé" avait pour but de flatter Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul, qui avait aussi précédé l'orateur.

de l'admiration. Ce serait un déni de justice que de toucher à leur idiome. Mais, même si la justice n'était pas intéressée à leur cause, la seule humanité devrait interdire de porter atteinte à leur langue, tant doit être cher à tout homme de cœur tout ce qui touche à ce peuple admirable.

11. — *N'y a-t-il pas deux imperfections, dues à l'improvisation, dans les mots en italique ?*

On n'adore pas *dans* une langue mais "à l'aide, par le truchement de" un idiome. On ne doit pas tarir une *source;* mais il est difficile à une source de "consoler, recueillir, faire aimer", s'il lui est possible, comme à Lourdes, de "soigner, soulager". Les trois autres infinitifs se rattachent à l'idée de *charité,* non de source. Mieux valait supprimer la métaphore et s'en tenir au mot charité; les cinq infinitifs lui conviennent parfaitement.

VOCABULAIRE

1. — *Cherchez les mots de la même famille que* **séminaire,** empire.

séminaire : — lat. seminarium, pépinière. — Etablissement où l'on élève des jeunes gens qui se destinent pour la plupart à l'état ecclésiastique.

séminal, e, aux : — lat. semen, inis, semence. — Qui a rapport à la semence.

séminariste : — Celui qui est élevé, instruit dans un séminaire.

sémination : — Phénomène par lequel les semences se dispersent et germent.

parsemer : — Semer en épandant.

empire : — lat. imperium; de imperare, commander. — Etat gouverné par un souverain qui porte le titre d'empereur. — Commandement, autorité. — Nation, pays, qui a pour souverain un empereur. — Influence, prestige.

empereur : — lat. imperator; de imperare, commander. — Chef souverain d'un empire.

impératif, ive : — lat. imperativus; de imperare, commander. — Qui a le caractère du commandement.

impérativement : — D'une manière impérative.

impératrice : — La femme d'un empereur. — Celle qui gouverne un empire.

impératoire : — Plante de la famille des ombellifères.

impérial, e, aux : — lat. imperialis; de imperium, empire. — Qui appartient à un empereur ou à un empire.

impériale : — Dessus d'une diligence, d'un omnibus, d'un tramway, d'un wagon. — Petit bouquet de barbe sous la lèvre inférieure, mis à la mode par Napoléon III.

impérialement : — En empereur, d'une façon impériale.

impérialisme : — Opinion favorable au gouvernement impérial. — Doctrine politique visant à resserrer les liens qui unissent l'Angleterre et ses colonies et à étendre la puissance britannique.

impérialiste : — Favorable au gouvernement impérial.

impérieusement : — D'une façon impérieuse.

impérieux, euse : — lat. imperiosus; de imperium, commandement. — Hautain, qui commande avec orgueil. — Devoir qui s'impose comme un ordre.

2. — *Indiquez des synonymes de* **idiome, sauvegarde.**

idiome : — gr. idioma; de idios, propre. — Langue propre à une nation. — Langage particulier à une région plus ou moins étendue.

dialecte : — gr. dialektos. — Variété régionale d'une langue. Ex.: parler provençal.

langue : — Idiome d'une nation. — Ex.: la langue française.

parler : — Dialecte, langue.

patois : — bas lat. patriensis, du pays paternel. — Idiome populaire propre à une province.

jargon : — Langage particulier à certains milieux.

baragouin : — Langage corrompu et incompréhensible.

baragouinage : — Manière de parler vicieuse, embrouillée, difficile à comprendre.

patoiserie : — Langage qui imite un patois.

argot : — Langue spéciale aux gueux, aux malfaiteurs, etc. Langage particulier adopté dans certaines professions : l'argot des peintres, des militaires, etc.

sauvegarde : — Protection accordée par une autorité quelconque.

protection : — lat. protectio. — Action de protéger. — Appui, secours.

sauf-conduit : — Permission donnée par l'autorité d'aller en quelque endroit, d'y séjourner quelque temps et de s'en retourner librement, sans crainte d'être arrêté.

conservation : — Etat de ce qui est conservé, maintenu en bon état, gardé avec soin. — Ici : moyen de conservation.

garantie : — Ce qui assure l'exécution, la conservation.

3. — *Quelle est la composition de* compatriote?

compatriote : — Préfixe com, cum, signifiant avec, et du mot patriote, formé de patrie, et du suffixe ote. — Qui est du même pays qu'une autre personne.

4. — *Expliquez les expressions ci-après relatives au mot* langue:

Un coup de langue : — Calomnie, médisance, épigramme.

Une méchante langue : — Une personne qui aime à médire, (langue de vipère).

Tenir sa langue : — Ne rien dire alors qu'on éprouve une grande tentation de parler ou de répliquer.

Avaler sa langue : — Garder le silence.

Jeter sa langue aux chiens : — Renoncer à deviner quelque chose.

Avoir la langue bien pendue : — Parler avec facilité.

Qui langue a, à Rome va : — Quand on sait s'expliquer, on peut aller partout.

Il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler : — Avant de parler, de se prononcer, il faut mûrement réfléchir.

---

96. Leçon d'histoire

1. — *De quels éléments se compose ce morceau?*

Après une brève introduction, l'orateur raconte : *a*) notre accaparement du sol, 1608-1635 (2e alinéa) ; *b*) la transformation du sol par notre habitant, 1635-1791 (3e alinéa) ;

c) l'œuvre de nos parlementaires, 1791-1867 (4e alinéa); *d*) la libéralité du Canadien français, 1867 à nos jours (5e alinéa). Puis, il synthétise le tout en un symbole (6e alinéa). La dernière phrase est un mot discret de fierté.

2. — *Sous l'enveloppe des mots, essayez de retrouver les circonstances historiques auxquelles fait allusion l'orateur.*

Nous les avons marquées en exposant le plan. On pourrait les exprimer autrement que par les dates, avec les mots mêmes de l'orateur: la création de la vie, le geste du paysan, le triomphe parlementaire, réclamation et reconnaissance des droits acquis.

3. — *Quel caractère assigne-t-il au peuple canadien-français dont il parle?*

Le Canadien français serait l'homme "de la tolérance et de l'honnêteté d'opinion". De fait, si on examine sa conduite à l'égard des noirs et des étrangers, à l'égard surtout de la minorité québecoise et en matière scolaire, on doit admettre qu'il est difficile de le définir, en tant que *homo politicus,* plus exactement. La contre-preuve est facile à faire, par l'étude du traitement réservé aux minorités scolaires là où ce n'est pas le Canadien français qui domine.

4. — *Le rôle qu'il attribue à sir Hippolyte Lafontaine est-il conforme à l'histoire?*

Si Pierre Bédard avait fait allusion, dès 1808, à la responsabilité ministérielle (et non au "gouvernement responsable", traduction bâtarde de *responsible government*), c'est bien sir Hippolyte qui en retrouva le principe dans la Constitution de 1791 et le fit appliquer, de concert avec son ami Baldwin, par sir George Prévost (cf. Ludovic Brunet: *La province du Bas-Canada;* Gérin-Lajoie: *Histoire de dix ans au Canada,* 1840-1850).

5. — *Commentez: "La race française est assise; elle est chez elle."*

Dans un salon, la maîtresse du logis peut demeurer assise pour recevoir ses invités, précisément parce qu'elle

est "chez elle". L'orateur veut dire que, les Français ayant été les premiers civilisés conquérants du sol, les Canadiens, leurs héritiers, peuvent seuls dire qu'ils y sont "chez eux". Il prête à l'artiste la pensée d'avoir voulu proclamer ce fait en faisant asseoir, et seule, la femme qui symbolise, sur le monument d'un roi britannique, la race française.

6. — *Expliquez*: pionnier de l'art *et* pionnier du sol.

Le pionnier du sol, notre premier habitant, fut Louis Hébert. Notre premier grand sculpteur fut Louis-Philippe Hébert, non seulement l'homonyme du pionnier du sol, mais son descendant. Les deux fils de ce dernier sont des artistes comme leur père, l'un peintre, l'autre sculpteur.

7. — *Que signifie*: Il pensait généreusement?

On dit volontiers de quelqu'un qui manque de bravoure: "Il ne s'est jamais battu dangereusement". Peut-être l'orateur a-t-il calqué son assertion positive sur ce tour négatif. L'expression reprend, sous une autre forme, l'éloge du "peuple *qui* donna le spectacle de la tolérance" et qui, "réclamant des droits acquis, comprit qu'il devait d'abord les appliquer chez lui."

8. — *Ne faudrait-il pas lire plutôt: "Les nations comme les individus ne gagnent rien à renier leurs origines"?*

Il semble en effet y avoir ici une métathèse qui a échappé à l'esprit de l'orateur. La première phrase fait l'éloge de notre peuple "fier de ses origines". Il nous justifie ensuite au moyen d'un axiome où le principe s'applique aux nations, où les individus ne servent que de terme de comparaison (*comme*).

---

97. Discours de réception à l'Académie française (extraits)

1. — *L'éloge de ses collègues étant obligatoire pour le récipiendaire, appréciez celui que décerne ici La Bruyère dans les paragraphes 2 et 3.*

Encore du temps de La Bruyère, en effet, l'éloge de ses collègues, après celui de Richelieu, était encore imposé aux nouveaux admis. La Bruyère, obligé de se conformer à l'usage, y apporte cependant une grande discrétion. Il procède par allusions, en indiquant d'une phrase brève la qualité fondamentale qui distingue chacun de ses nouveaux collègues ; mais l'allusion est si transparente que l'on reconnaît aussitôt le personnage. L'éloge de Bossuet est même devenu classique.

2. — *Pourriez-vous retrouver dans ce texte presque tous les genres de phrases que recommandent les manuels?*

Le 1er paragraphe contient deux volitives ou exhortatives (impératif). Le 2e est tout entier composé de propositions déclaratives (indicatif). Deux interrogatives, dont l'une au futur et l'autre au présent de l'indicatif, composent le 3e. Enfin, le 4e entremêle les différentes formes : déclarative, interrogative, hypothétique, exclamative.

3. — *Le parallèle entre Corneille et Racine vous paraît-il exact? ou du moins habile?*

Ce parallèle, développé dans *Les Caractères*, est demeuré classique autant que l'éloge de Bossuet. La Bruyère y loue d'une part Corneille d'avoir accaparé le théâtre, c'est-à-dire d'avoir fait oublier, par sa supériorité, tous ses devanciers. Mais, d'autre part, il félicite Racine non pas d'avoir évincé Corneille, mais de s'être hissé au même rang que lui, bien que leurs qualités d'écrivains et leur conception du drame soient toutes différentes. C'est bien le jugement de l'histoire littéraire : tout en s'opposant, Corneille et Racine sont égaux comme dramaturges.

4. — *Indiquez le sens de* oraison *et expliquez la différence entre les quatre épithètes* fins, délicats, subtils, ingénieux.

Oraison est pris ici au sens latin de "façon de s'expri-

mer''. Or, il y en a deux: la prose et les vers, que désignent le pronom ''l'une et l'autre''.

Fins est à peu près l'équivalent de ''spirituels''; ils expriment leurs pensées d'une manière qui frappe les esprits.

Délicats se rapporte aux bienséances: ils ne disent rien qui choque les mœurs ou les usages de la bonne société.

Subtils équivaut à l'''esprit de finesse'' de Pascal; ils traitent leurs sujets de façon à en épuiser tous les aspects, même les plus difficiles à saisir.

Ingénieux enfin suppose qu'ils découvrent des relations nouvelles entre les idées ou sont habiles à trouver des façons nouvelles de les expliquer et de les faire accepter.

5. — *Le portrait de Bossuet est-il complet? retrouvez les œuvres auxquelles La Bruyère fait allusion.*

On reconnaît l'auteur des *Sermons* et des *Oraisons funèbres* dans le mot ''orateur''. Le *Discours sur l'histoire universelle* et les *Variations des églises protestantes* sont dus à l'historien, comme ''théologien'' cache le mystique des *Méditations sur l'Evangile* et des *Elévations sur les mystères*. Quant à ''philosophe'', il fait penser à la *Connaissance de Dieu et de soi-même,* au *Traité de la concupiscence* et aux discussions avec Leibnitz. Le ''défenseur de la religion'', c'est le controversiste aux prises avec Richard Simon et le pasteur Jurieu. ''Eloquence'' désigne le caractère spécifique de Bossuet et ''Père de l'Eglise'' le classe dans la lignée à laquelle il appartient, seul de sa race.

---

98. Attrait des jardins

1. — *Lamartine parle devant le Comice agricole de Mâcon; étant donné son tour d'esprit et sa fonction d'homme de lettres, pouvait-on attendre de lui autre chose?*

Les connaissances agricoles de Lamartine ne devaient pas être suffisantes pour lui permettre d'aborder un sujet

technique. D'ailleurs, ce n'est pas ce qu'on attendait de lui; ses compatriotes devaient compter davantage sur un air de musique. Le poète des *Harmonies* les servit à souhait.

2. — *Quel est le thème qu'il développe?*

La thèse abstraite se trouve indiquée tout à la fin: "la nature reprend sa place dans les existences mêmes qui paraissent le plus loin d'elle"; elle s'accorde avec le tempérament du chantre de la nature. La thèse concrète porte sur "la séduction qui, dans tous les âges", attira dans les jardins les hommes de pensée, hommes d'Etat, philosophes, écrivains, naturalistes. Le procédé de développement est celui de l'énumération; la source des arguments, les exemples fournis par l'histoire.

3. — *Les preuves qu'il apporte sont-elles toutes probantes? se déroulent-elles selon un certain ordre?*

Lamartine mêle tous les pays (Grèce, Rome, Sicile, Italie, Suisse, France), tous les temps (antiquité grecque et romaine, *quattrocento* italien, XVIIe et XVIIIe siècles français), toutes les races aussi et, de crainte d'en avoir oubliés, s'excuse par cette phrase de la fin: "*Je n'en finirais pas* si je voulais vous citer tous les hommes illustres qui ont laissé leur souvenir dans les jardins". Quant à l'ordre, il faut avouer que, si la dernière phrase du développement respecte à peu près l'ordre chronologique (Voltaire, Buffon, Rousseau), le reste offre un mélange assez disparate: ainsi Dioclétien figure entre Scipion et Horace, Pétrarque entre Pline et Théocrite; Montesquieu entre Mme de Sévigné et Machiavel. La chose n'avait d'ailleurs aucune importance, ses auditeurs n'y voyant que du feu et demeurant ébahis devant l'accumulation et la sonorité de ces noms.

4. — *Commentez* Mes arbres en sont tout tristes.

C'est l'une des phrases qui contredisent l'assertion que le XVIIe siècle ignorait la nature et que, dans tous les cas, il la comprenait autrement que nous. Déjà Mme de Sévigné sent la vérité du mot d'Amiel: "Un paysage est

un état de l'âme''; c'est sa propre tristesse qu'elle prête à ses arbres. Mieux encore, elle voit dans la nature, tout comme les romantiques, un être qui participe à nos sentiments au point que des arbres peuvent pleurer sur la mort du jardinier qui les entretenait. Il y a beaucoup de traits pareils dans La Fontaine, sans parler de la merveilleuse *Méditation* ou *Contemplation nocturne* de Bossuet.

5. — *Que savez-vous de la sépulture de Rousseau?*

Mort à Ermenonville, près de Senlis, dans le domaine du marquis de Girardin, Rousseau repose en effet dans une île que contient le petit lac artificiel de la propriété.

6. — *Que pensez-vous de l'assertion*: On referait l'histoire de tous les grands esprits, etc?

Lamartine veut dire que toutes les grandes œuvres ont été pensées, sinon écrites, au cours de promenades dans des jardins retirés. Cela est vrai de son œuvre à lui, presque tout entière composée au château de Saint-Point, près de Mâcon. Ce pourrait bien ne pas être aussi vrai de tous ceux qu'il mentionne, de Dioclétien, par exemple, ou même de Scipion, qui n'ont rien écrit. Puis, parmi ceux qui ont écrit, la retraite qu'ils habitaient pourrait peut-être expliquer le ton de leurs ouvrages; elle ne nous apprendrait rien sur le choix de leur sujet, qui tient à leur tour d'esprit et à leurs connaissances, ni peut-être sur leur genre de vie, que les écrivains ont toujours écarté de leur œuvre avant le romantisme.

7. — *A quoi se rapportent la paraphrase concernant Buffon: "les magnificences de la nature qu'il décrivait" et celle qu'inspire Montesquieu "évoquant les ombres des empires et l'esprit des législateurs"?*

A propos de Buffon, l'allusion est à l'*Histoire naturelle* et aux *Harmonies de la nature;* à propos de Montesquieu, à la *Grandeur et Décadence des Romains* et à l'*Esprit des lois*, celui-ci mis à l'Index tout comme les *Lettres persanes*.

---

99. M. Nisard et l'esprit français

1. — *Quelle est exactement ici la part de l'éloge et la part du blâme?*

M. Nisard se représentait la littérature française comme une chaîne de montagnes où les pics figurent les époques de perfection et les vallées, les époques de décadence. Le pic le plus élevé, celui de l'apogée du génie français, ce sont les 40 ans que l'on désigne comme la période classique, de 1660 à 1700 (on dit aujourd'hui, depuis Paul Hazard et son livre *La crise de la conscience européenne,* les 25 ans, de 1660 à 1685). Eh bien! M. de Vogüé déclare (II) absolument sûr l'itinéraire qu'il nous fait suivre et passionnants les spectacles qu'il nous dévoile. Seulement, le fil conducteur dont se sert M. Nisard pour nous guider dans cette promenade, le caractère qu'il attribue à l'ensemble de la chaîne, la "configuration générale" de cette chaîne, M. de Vogüé ne l'accepte pas (I) ; le fil est trop court, le caractère trop étroit. En somme, la description de la chaîne est presque parfaite; le motif qui en explique la grandeur et la beauté est incomplet.

2. — *De quelle façon l'auteur corrige-t-il la définition donnée par Nisard de l'esprit français?*

Pour M. Nisard, l'esprit français n'a qu'une facette: la soumission chez lui à la raison de la sensibilité et de l'imagination, ce qui est vrai de la période classique. A d'autres époques, lui réplique M. de Vogüé, il est représenté par la subordination de la raison à la sensibilité et à l'imagination (*romantisme*), par le rire gaulois (*Rabelais*), par l'esprit tout court (*Voltaire*), par la raison sans plus (*Calvin*), par la passion (*Pascal*), par l'ironie (*S.-Simon*). Le critique aurait pu ajouter qu'à d'autres époques encore, au XIXe siècle entre autres, l'esprit français est fait surtout d'observation minutieuse (*réalisme, naturalisme*). Il résume alors sa correction dans cette formule: "Il comprend tous les esprits; il est humain et universel".

3. — *Pourquoi cette définition exclut-elle, d'après lui, tous ceux qu'il mentionne? justifiez ou corrigez pour chacun d'eux.*

La définition de M. Nisard, où le mot "soumission" est le terme essentiel, exclut: *a*) *Calvin,* parce qu'il n'a que du jugement sans imagination ni sensibilité; *b*) *Pascal,* parce qu'il est le type du génial insoumis; *c*) *Saint-Simon,* parce que son ironie féroce brise tous les cadres; *d*) *Chateaubriand,* parce que l'imagination domine chez lui la raison; *e*) la *Chanson de Roland,* parce qu'il n'y a là aucune raison, mais un simple récit légendaire; *f*) *Lamartine,* parce que sa sensibilité fait d'ordinaire dévier sa raison. La définition exclut enfin "la moitié de Rabelais", la part du rire énorme, "la moitié de Molière", celle qui pleure et fait pleurer en faisant rire, "tout Voltaire", qui n'est qu'esprit, "tout Béranger", chez qui la grivoiserie habituelle fait oublier quelques lueurs de bon sens et quelques cris du cœur. M. de Vogüé a de quoi se justifier amplement.

4. — *Que vient faire ici l'épitaphe composée par Boileau pour Racine et quel usage en fait l'auteur?*

M. Nisard propose l'Ecole classique comme le type de la vraie grandeur: il entend par là "la soumission de l'imagination et de la sensibilité à la raison". M. de Vogüé trouve qu'il y a quelque chose de plus grand: l'humilité du chrétien qui soumet à son Dieu sa raison comme ses facultés inférieures. Et il se trouve que les deux représentants de cette "vraie grandeur" sont en même temps deux des membres les plus huppés de l'Ecole classique: Pascal et Racine. Comme Boileau a noté ce trait dans son épitaphe latine de Racine, M. de Vogüé insinue discrètement que M. Nisard eût peut-être rédigé une définition plus juste s'il était allé à S.-Etienne-du-Mont s'inspirer de l'éloge de Boileau appliqué à Racine, étendu à Pascal.

5. — *Commentez* **le roi des épouvantes de l'esprit** *et* **le roi des enchantements du cœur.**

Le jansénisme, qui a restauré la religion de crainte, n'a pas eu de propagandiste supérieur à Pascal; personne n'a dit comme lui l'épouvante qu'inspire à l'âme le Dieu

vengeur. Racine a peint comme personne le charme (*carmen,* incantation, envoûtement) sous lequel la passion tient sa victime (Hermione, Néron, Agrippine, Mithridate, Phèdre). Dans le jansénisme, c'est l'esprit qui se détraque; dans le théâtre de Racine, c'est le cœur. Racine est donc "le roi des enchantements du cœur" comme Pascal est "le roi des épouvantes de l'esprit".

6. — *Sur quelle métaphore repose tout le passage? appliquée à l'œuvre de Nisard, est-elle juste?*

C'est la chaîne de montagnes avec ses pics et ses vallées (question 1) ; M. Nisard, dans la partie citée, décrit l'Ecole classique comme le sommet du versant qui monte. Nous ne savons pas, d'après le texte, comment il peint "l'autre versant". Nous rappelons que, selon M. de Vogüé, ce n'est pas la promenade (description des sites) qui est manquée, mais le fil conducteur ("configuration générale") qui est trop mince.

7. — *Que signifie "réputations poinçonnées par Boileau"?*

La métaphore représente Boileau comme une espèce d'inspecteur des poids et mesures qui étiquette (*poinçonne*) les marchandises acceptables et jette au rebut celles qui sont adultérées. M. Nisard n'accepte comme représentants de l'esprit français tel qu'il le définit que ceux que Boileau a proclamés de vrais écrivains; tous ceux que Boileau a proscrits, M. Nisard les écarte comme lui. M. de Vogüé se range ici du côté de Nisard et de Boileau.

---

100. Hommage à Puvis de Chavannes (1895)

1. — *Exprimez à votre façon de quelle manière Chavannes aéra, spiritualisa et poétisa la peinture.*

Le travail d'aération appliqué à la peinture a consisté, pour Chavannes, à entourer ses personnages d'un cadre et à les faire respirer dans une atmosphère qui ne sont

pas quelconques, mais ceux mêmes de la Provence, de la Normandie et de l'Ile de France, où ils avaient vécu. Chavannes a spiritualisé la peinture en ce que, au lieu de mettre dans ses toiles des personnages imités de la nature brute, il y a placé "des figures idéales, épurées", dont les couleurs et les formes ne parlent pas aux sens, mais à l'esprit; aussi, comme la Bérénice de Racine est "la pièce des connaisseurs", les œuvres de Chavannes sont la peinture des gens d'esprit. La poésie est dans ce fait que les êtres ou les spectacles représentés ne le sont pas tels qu'on les trouve dans la nature, mais tels que Chavannes les a vus. Il les a débarrassés de leur "matérialité" et en a fait des créatures qui font penser, rêver, et qui nous enlèvent à "la réalité".

2. — *Connaissez-vous quelques-unes de ces "figures idéales" qui ornent les peintures de Chavannes? Décrivez-les.*

Les deux plus remarquables sont sans doute l'Apollon du *Bois sacré* et la sainte Geneviève de la *Veillée sur Lutèce.* On peut dire de celle-ci qu'elle n'est presque pas un être humain, mais un ange gardien préposé à la garde de la ville pendant que sommeillent les Parisiens. Apollon, lui, préludant sur son luth au concert des Muses, a l'air de répercuter sur ses cordes non pas les sons qui retentissent en son âme, mais les airs que le ciel même fait entendre à ses oreilles.

3. — *Etudiez la phrase: "Peintre de la Provence — peinture monumentale" et rendez compte de sa composition.*

Au lieu de dire: "Vous vous êtes emparé de ce que l'art du paysage a fait de conquêtes et vous vous en êtes servi pour peindre la Provence et la Normandie, pour évoquer le plus lointain passé de notre race (*Veillée sur Lutèce*) ou les secrètes harmonies de la nature (*Bois sacré*)", Brunetière met en tête le but vers lequel tendait Chavannes (*peindre, évoquer*) et il a réservé pour la fin le moyen employé (*conquêtes de l'art du paysage*). Cette disposition lui permet de souder directement au moyen employé le résultat obtenu (*donner la sensation des rapports subtils,* etc.). La grandeur du but atteint ressort

mieux ainsi de son rapprochement avec la simplicité du moyen.

4. — *Etudiez pareillement la phrase qui termine le 3e paragraphe et justifiez la gradation qu'on y remarque.*

La gradation est parfaite : les visions évoquées ne sont pas des scènes matérielles, puisqu'elles "purifient les yeux des hommes"; ces visions suggèrent des rêves qui s'achèvent en pensées", ce qui est déjà nous lancer en plein monde spirituel; et nous montons jusqu'au monde surnaturel par ce fait que ces pensées "nous enlèvent aux réalités de la vie présente". Abstraction de la matière, spiritualisation, surnaturalisation, c'est presque la reprise des trois parties de cette allocution (*aération, spiritualisation, poésie*).

5. — *Qu'entend l'orateur par "les rapports subtils qui font de l'être humain la créature de son milieu, l'expression du sol, de l'air et des eaux"?*

Lamartine a eu beau dire cette sottise :

Je suis concitoyen de tout homme qui pense,

Brunetière sait que "tout homme", en plus d'être le produit de son ascendance (Barrès), doit une grande part de ce qu'il est à son entourage et au pays où il est né (*milieu, sol, air, eaux*). C'est la célèbre théorie de son maître Taine (*milieu, race, moment*), que celui-ci n'a eu que le tort de trop étendre et de croire fatale.

6. — *En quoi consiste, d'après l'orateur, la "modestie" de Chavannes?*

Chavannes a été "modeste" en ce qu'il n'a pas protesté contre la théorie étroite que la peinture doit être "l'imitation de la nature" (sur cette étroitesse, cf. préface des *Œuvres de Boileau*, édit. Brunetière). Il s'est inspiré lui aussi de la nature, mais pour en faire l'"interprète de l'idéal" qu'il trouvait en lui. Les prétentieux seuls "coupent les vieilles barbes" et "abattent les idoles à coups de matraque"!

7. — *A qui fait-il allusion en parlant d'*alphabet, *de* bleu *et de* rouge?

L'allusion est au poète Arthur Rimbaud qui prêtait

à chaque voyelle de l'alphabet la propriété d'évoquer toujours la même couleur:

"A est blanc; E est rouge," etc.

En multipliant les mots en *a*, on produirait ainsi une *Symphonie en blanc.* La théorie avait déjà fait long feu avant même la mort de son inventeur.

---

101. L'homme, instrument de Dieu (condensé)

1. — *Quelles sont, exprimées à votre manière, les vérités philosophiques contenues dans le 1er paragraphe?*

Il y en a quatre entre autres: l'homme est un composé de matière (*poussière*) et d'esprit (*souffle*) ; le principe de son activité, c'est l'âme (*emporte*) ; chacun de ses actes, tout en ne dépendant que de lui comme cause seconde (*liberté*), dépend aussi de Dieu comme cause première (*autorité*) ; ces deux causes, tout en agissant chacune à leur façon, ni ne se contredisent ni ne se contrarient (*harmonie*). Nous avons ici, développé, le mot de Fénelon: "L'homme s'agite, Dieu le mène".

2. — *Que signifient les "pouvoirs moteurs" dont parle l'orateur dans le 2e paragraphe?*

Le tramway existe, mais il ne part pas tout seul pour son voyage; il faut que le pouvoir qui est en lui soit déclenché et maintenu en action par un mécanicien. Ainsi en est-il de l'humanité, toujours prête à partir pour des découvertes ou des conquêtes nouvelles; mais, pour qu'elle se mette en branle, il faut qu'elle soit traînée par ces pouvoirs que sont les hommes de génie, eux-mêmes simples fantoches entre les mains de la Providence. Tant il est vrai de dire que "l'homme est l'instrument de Dieu", instrument direct s'il a le génie, instrument indirect s'il est un simple mortel!

3. — *Développez le 3e paragraphe et montrez que toute l'histoire de Colomb y est contenue en raccourci.*

L'orateur parle en 1892 de la découverte du Nouveau-Monde en 1492; il y a donc bien "quatre cents ans". En 1492, Colomb fut le "prodige" qui devina qu'il y avait une terre entre son pays d'Europe et l'Asie ou Cathay. Avant d'exécuter son dessein de découvrir cette terre, il eut à subir l'incompréhension et les rebuffades de ses compatriotes les Génois; après l'avoir découverte, il fut jeté dans les fers et y mourut sans avoir la consolation d'entendre donner son nom à sa découverte. Au lieu de Colombie, elle s'appelle Amérique. On sait que son tombeau est à La Havane, mais on n'a pas encore réussi à le localiser. Sa mémoire même aurait péri, sans les fêtes de 1892 où "le soleil de la gloire l'inonda de ses rayons les plus éclatants".

4. — *Faites ressortir la gradation (de quelle espèce?) qui se remarque dans la succession des trois paragraphes.*

Il s'agit d'arriver à Christophe Colomb, sujet du discours. L'orateur entre en matière en partant de l'idée la plus générale, l'humanité; passe par une idée moins ample, celle des grands hommes dans l'humanité; détache enfin de ce dernier groupe l'un de ses membres, celui qui intéresse l'auditoire, Christophe Colomb. Du point de vue de l'extension, c'est donc une gradation ascendante; du point de vue de la compréhension, c'est une gradation descendante.

5. — *Connaissez-vous, dans notre propre histoire, un grand homme dont la tombe est demeurée longtemps "ignorée et solitaire"?*

Si notre d'Iberville n'a pas subi tous les malheurs de Colomb, il a du moins ceci de commun avec lui que, gouverneur de La Havane et enterré là comme le découvreur, il y est demeuré "ignoré et solitaire" jusque vers 1900. On reconnut alors son tombeau par une pierre qui l'appelait quelque chose comme Vervilla. Notre ministre à Cuba est en train de ressusciter la mémoire du héros qu'avaient déjà mis en relief deux livres: *Les Macchabées de la*

Nouvelle-France, de Charles de la Roncière, et *Pierre Lemoyne d'Iberville le Conquérant,* de Guy Frégault.

6. — *Commentez le mot de notre Crémazie: "Qui dira de combien de déceptions se compose une gloire?"*

Le mot de Crémazie, qui est de 1867, est une autre forme de celui du juge Routhier: "C'est au prix de luttes et de souffrances infinies qu'ils arrivent au succès". L'un et l'autre ne font que répéter une vérité de toujours, tirée par saint Paul de la vie de son Maître: *Sine sanguinis effusione non fit redemptio.* Elle revient à dire que tous ceux qui parviennent à la gloire doivent escalader, pour l'atteindre, des échelons plus ou moins douloureux. Ce fut le cas de l'Homme-Dieu (N. 88), celui du grand Colomb, celui de notre poète Crémazie.

7. — *Est-il vrai que "l'humanité ressemble à l'Océan"?*

La comparaison remonte loin; tous les écrivains l'ont tour à tour exploitée. La similitude s'appuie sur l'instabilité commune à l'une et à l'autre, sur la soudaineté de leurs violences comme sur leur retour inexplicable au calme. Scipion disait déjà de ses soldats révoltés: *Mare per se tranquillum habet; venti et aurae cient,* "De soi, la mer est calme; mais les vents et les brises l'agitent". Il en est de même des hommes: d'instinct, ils gardent la paix; mais ils comptent toujours quelques meneurs prêts à les soulever. Faites l'application aux pays rongés par le communisme. Chez le juge Routhier, la similitude porte sur deux points: la liberté des agitations de la mer comme de l'humanité; leur soumission au Maître qui dit à l'humanité comme il a dit à l'Océan: *Tu iras jusqu'ici, tu n'iras pas plus loin.*

---

102. Nos archaïsmes

1. — *Opposez le néologisme à l'archaïsme et montrez, par des exemples, le danger du premier et la richesse du second.*

Le néologisme ne se justifie que s'il recouvre un objet qui n'a pas encore de nom spécifique; c'est le cas de tous

les outils et appareils nouveaux réclamés par des industries nouvelles. L'archaïsme, lui, peut difficilement se remplacer, parce qu'il porte en soi une signification consacrée par les siècles. Ainsi, "averti" est beaucoup plus faible que "compétent", "as" beaucoup plus imprécis que "maître". Au contraire, "à c't'heure" est d'une précision horologique dont n'approche pas "à présent" et "r'venants" dépasse infiniment "fantômes". "Copain" ne dit rien à côté de "camarade" ni "libéral, généreux" en regard de "le cœur sur la main". Ne parlons pas de nos canadianismes savoureux comme "sucrerie", ou pittoresques comme "poudrerie"; ils ne sont pas ici en question.

2. — *Comment s'appelle le procédé qui fait défiler à la suite les anciennes provinces de France?*

Au figuré, c'est une litanie; au propre, c'est une énumération. Elle porte sur les anciennes provinces de France pour une raison très simple: si les Français s'accommodent de la division en départements de leur pays, pour nous, surtout quand il s'agit des origines de notre parler, il n'existe qu'une carte: celle des provinces d'où viennent nos ancêtres. L'orateur les énumère d'ailleurs sans trop de souci de leur proximité ou de leur éloignement géographiques.

3. — *Etudiez dans Geddes* (Mémoires du 1er congrès de la langue française, 1912) *les mots qui nous viennent de chacune de ces provinces et montrez si les désignations de l'orateur sont justes.*

Nous avons mentionné *asteur* (à cette heure), un terme saintongeois; le "sel gaulois" y consiste dans la précision qu'il apporte à *à présent,* équivalent de au*jour*d'hui. *Des étoiles aux étoiles,* un mot du Berry, ne pouvait être trouvé que par des paysans "amants de la terre". *Godendard,* qui est normand, a presque la sonorité de "hallebarde", l'arme des "conquérants" de Hastings. Et *allumelle,* d'origine poitevine, adoucit (*doux*) ce que "lamelle" a de trop rude. On n'a qu'à continuer cette étude pour constater que, si quelques descriptions de l'orateur sont un peu littéraires et subjectives, en général ses désignations sont fondées sur l'étymologie ou l'histoire.

4. — *Pourquoi les provincialismes, plutôt que les termes classiques, ont-ils "gardé" notre langue et "l'esprit de notre race"?*

Si nous n'avions conservé que les termes classiques, comme tout le monde aurait parlé la même langue que les Français, notre langage ne se serait pas distingué du leur. Nos habitants, en nous conservant nos provincialismes, ont fait de notre parler populaire un langage qui nous fait reconnaître tout de suite comme des Français d'autrefois et non d'aujourd'hui. Ils nous gardent cet "esprit de notre race" qui prouve que nous ne sommes pas descendants de la Révolution, mais un produit des XVI[e] et XVII[e] siècles. Rappelons-nous la théorie extrémiste de Crémazie: "Une littérature canadienne-française serait possible si nous parlions iroquois ou algonquin; mais, comme nos écrivains emploient une langue qui ne diffère pas de celle des écrivains de France, notre littérature ne fera jamais que se confondre avec la française." C'est pour éviter cette confusion que certains des nôtres ont créé toute une littérature dite régionaliste: *Rapaillages* (abbé Groulx), *Chez nous* et *Chez nos gens* (juge Rivard), *Récits laurentiens* (Frère Marie-Victorin), *Contes de chez nous* (Frère Gilles), etc.

5. — *Qu'est-ce que la "conscience nationale" dont parle l'orateur à la fin de son allocution?*

Notre "conscience politique", cette dictée intérieure qui nous impose des devoirs envers l'autorité qui nous gouverne, s'exprime par la loyauté à l'Angleterre : *Albion, notre foi,* disait Crémazie. Mais notre "conscience nationale" nous prescrit de conserver intact le souvenir de nos origines françaises: *la France, notre cœur,* disait encore Crémazie; *Je me souviens,* dit la devise du Québec. Cette conscience, qui est celle de notre nationalité française et non de notre condition de sujets britanniques, ne peut s'exprimer que par le langage que nous ont transmis nos ascendants des provinces françaises. En somme, nous avons deux consciences: l'une politique, due à notre condition de Canadiens; l'autre nationale, issue de notre descendance française.

6. — *Que savez-vous de la langue d'oui et de la langue d'oc?*

La langue d'oui ou d'oïl ou langue de Wace, d'où provient le français de l'Ile-de-France, est celle qu'employaient les habitants du nord de la Loire; ils affirmaient par "oui". La langue d'oc (d'où Languedoc), perpétuée par le provençal, était parlée au sud de la Loire; les habitants affirmaient par "hoc" devenu "oc". Les troubadours chantaient en langue d'oc; les trouvères en langue d'oïl. Wace avait fixé celle-ci; Mistral a fixé l'autre, avec ses compagnons du Félibrige.

7. — *Qui a dit que l'esprit français est "le patrimoine idéal de l'humanité"? Montrez si c'est vrai ou faux.*

Sauf erreur, c'est Rivarol dans son *Universalité de la langue française,* où il déclare aussi qu'elle a "une probité attachée à son génie". Que l'assertion soit exacte, la preuve en a été faite par le fait de l'expansion mondiale du français, dans Brunot : *Histoire de la langue française.* Quant aux motifs de cette préférence, personne ne les a mieux développés, avant Rivarol, que du Bellay dans sa *Défense et illustration de la langue française,* comme personne ne les a mieux condensés que Voltaire dans sa *Lettre à M. Deodati* (N. 17).

---

103. Littérature vivante et héroïque (1889)

1. — *Quel titre donneriez-vous à chacune des trois parties qui composent ce morceau?*

La première pourrait se résumer ainsi: La littérature ne fleurit qu'aux époques de paix. La deuxième se ramène à ceci: De 1608 à 1760, le Canada fut continuellement en guerre. De là découle cette conclusion: "Ne soyons pas surpris qu'il n'y ait pas eu ici, durant ce siècle et demi, de littérature nationale". La troisième, qui atténue ce que cette déduction aurait de trop absolu, aurait pour titre une phrase même du texte, celle que nous avons mise en

évidence: “Nos aïeux faisaient de la littérature vivante et héroïque”.

2. — *Essayez de faire ressortir la relation (de quelle espèce?) entre les deux premières.*

La relation est celle qui existe entre les trois propositions d'un syllogisme, qui serait celui-ci: On n'écrit qu'en temps de paix. Or, pendant un siècle et demi, le Canada ne connut que la guerre. La littérature n'a donc pu fleurir chez lui pendant ce temps.

3. — *A part les trois siècles mentionnés dans la première, l'orateur aurait-il pu en indiquer d'autres? pourquoi les a-t-il omis?*

Il aurait pu mentionner, en Italie, le siècle de Léon X et, en Angleterre, celui de la reine Elizabeth. Si l'orateur ne les a pas mentionnés, c'est d'abord qu'une démonstration littéraire n'exige pas d'être complète. C'est ensuite que ces époques ne constituent pas des siècles *classiques* au sens propre du mot, c'est-à-dire des siècles dont les œuvres forment la base de l'enseignement classique (grec, latin, français).

4. — *Etudiez la phrase centrale du paragraphe 2e et montrez qu'elle résume toute notre histoire au temps du régime français. Quel est le caractère de cette phrase?*

Le résumé est tellement exact que l'on pourrait, en écrivant une histoire politique et économique du régime français au Canada, prendre chacun de ses termes pour titre d'un chapitre. L'orateur aurait pu écrire: “Or, notre histoire sous la domination française ne raconte pas autre chose que nos luttes contre la forêt,” etc. Seulement, comme il avait émis cette assertion générale: “Toutes les épreuves et tous les périls semblaient avoir été réservés à cette poignée de héros”, le développement logique appelait le détail inclus dans ces mots génériques (*luttes, rivalités, conflits*, etc.), détail que synthétise le mot de la fin : “toute notre histoire”.

5. — *Vers quel but tend l'orateur en édifiant les deux premières parties?*

Il tend à excuser nos pères, à qui certains reprochent de n'avoir pas cultivé les lettres. Fondée sur une histoire locale qui reproduit les faits mêmes de l'histoire universelle, la réponse est apodictique. Elle revient à dire: Ne blâmez pas nos ancêtres de n'avoir pas fait mieux que la Grèce, Rome et la France. L'abstentionnisme des nôtres se justifie par le même motif qui explique celui de ces trois grands peuples.

6. — *Quel est le rapport entre celles-là et la troisième?*

Une fois l'excuse solidement démontrée, l'orateur est à l'aise pour apporter à son assertion un *correctif*: "S'il est vrai que nos ancêtres ne firent pas de littérature écrite, ils pratiquèrent une littérature vivante en posant les actes qui allaient être la matière de la littérature à venir. Nos livres, qui sont des actes, étaient en puissance dans leurs gestes; s'ils n'avaient pas posé ces gestes, nous n'aurions même pas de quoi écrire (se rappeler, dans Aristote, la théorie de la puissance et de l'acte). Ils sont donc la cause première d'un art dont nous ne sommes que les causes secondes."

7. — *La dissertation sur l'épopée, le lyrisme, le drame, l'histoire, qui figure dans cette dernière, sert à quoi?*

Cette dissertation tend à prouver que, si aujourd'hui nous écrivons, ou du moins pouvons écrire, des épopées, des œuvres lyriques, des drames, des manuels inspirés par notre histoire nationale, c'est que nos pères accomplissaient des actions épiques ou dramatiques sous l'empire d'un souffle vraiment lyrique et gagnaient, au lieu d'en écrire le récit, les batailles que nous exaltons dans nos histoires militaires. En résumé, nos pères posaient des actes, nous les racontons; ils traçaient en maîtres "une œuvre originale", nous ne sommes que "des copistes, des traducteurs" souvent infidèles. Des deux groupes, lequel écrit la littérature la plus belle?

8. — *Etudiez et justifiez l'image contenue dans la phrase "Durant* 150 *ans... pacifique germination."*

Pour être d'un ordre différent, cette nouvelle image conduit à la même conclusion. La précédente provenait de la peinture; celle-ci est tirée de l'agriculture. Tout à l'heure, nos pères étaient des "maîtres d'originaux"; nous n'étions que des "copistes". Cette fois, nos pères sont des semeurs qui préparent la moisson; nous, nous sommes les moissonneurs qui se contentent de l'engranger. De celui qui "sème dans les pleurs (dureté de la tâche, incertitude du résultat)" ou de celui qui "moissonne dans l'allégresse (tâche facile, résultat tangible)", lequel est le plus méritoire?

L'ensemble de la démonstration se réduit donc à ceci: Nos pères ont *fait* les livres que nous *écrivons;* quels sont, d'eux ou de nous, les plus grands *littérateurs?* Elle roule sur les deux aspects du mot littérature: sujets que l'on traite, livres où on les traite.

---

104. Psychologie des Métis

1. — *Etudiez la justesse des raisons sur lesquelles s'appuie l'orateur pour expliquer la condamnation de Lépine par les siens.*

L'argumentation part d'un fait: bien qu'ils fussent de son sang et de sa foi, des Métis ont condamné Lépine à mort. Comment expliquer ce fait? Les arguments peuvent s'exprimer en ces deux syllogismes: *a*) Celui que Lépine a tué était un employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Or, comme aux yeux des Métis cette Compagnie était un véritable gouvernement, Lépine, en s'attaquant à l'un de ses officiers, s'attaquait à une "institution sacrée". Il méritait donc que cette institution compensât, par la mort du meurtrier, l'offense faite à son autorité; *b*) D'après la religion catholique, qui confirme en cela la philosophie naturelle, personne n'a le droit de se faire justice à soi-

même. Or, en tuant Scott, Lépine s'était arrogé ce droit qui est celui de la société seule. Il méritait donc que la société récupérât, par la mort du meurtrier, son droit à elle seule.

2. — *Expliquez les mots en italique.*

Jurés: membres du tribunal, composé des pairs d'un accusé, qui, dans le droit criminel anglais, doit être constitué pour le juger. *In casu* : la majorité des jurés étaient des Métis, comme Lépine.

Tutelles: ici autorités morales qui, en l'absence d'une autorité politique, s'imposent tout comme celle-ci en raison de leur prestige ou de leurs bienfaits.

Garanties: cautions que l'on fournit en retour d'un prêt et par lesquelles on s'engage à le rembourser à la date convenue. Ici, la Compagnie, tout comme nos Caisses populaires, acceptait pour caution unique la probité de ses emprunteurs.

Influence: joug moral sous lequel on se place volontiers, pour se laisser guider par celui qui l'impose au nom de son autorité ou de sa bienfaisance. Ici, autorité civile acquise à la Compagnie par sa libéralité; autorité ecclésiastique détenue par la religion catholique et son représentant Mgr Taché en raison de leur prestige et de leurs services.

Amnistie (du grec ''ne pas se souvenir, oublier) : déclaration où une autorité constituée s'engage à passer l'éponge sur les injures qu'elle a subies . Ici, annonce attendue du gouverneur général par laquelle il accorderait à tous les Métis soulevés l'absolution de leur révolte.

Epreuve: peine ressentie par l'orateur de n'avoir pu sauver de la corde son client Lépine et de ce que le gouverneur général n'ait pas encore jugé à propos de recommander à la reine l'amnistie précitée (chose qu'on avait accordée au Canada après le soulèvement de 1837).

Justification: raisons qui expliquent et excusent, au moins partiellement, les Métis de s'être soulevés. Personne n'en fit valoir de plus solides que Mgr Taché.

3. — *Si le respect de l'autorité explique le verdict de Winnipeg, n'expliquerait-il pas aussi notre conduite à l'égard de l'Angleterre en* 1760?

Si nous nous sommes ralliés si vite au régime britannique en 1760, non toutefois sans résistance de la part de certains groupes, c'est précisément sous l'empire du respect de l'autorité constituée. La couronne changeait de tête, mais c'était toujours la couronne, le symbole humain de l'autorité départie par Dieu. Nos pères, accoutumés au régime royal, crurent qu'il n'y aurait pas de différence entre le nouveau et l'ancien. C'est ce qui explique la ferveur de leur "adresse" à George III en 1763, leur résistance aux appels du Congrès américain en 1766 et leur opposition aux tentatives françaises en 1787.

4. — *A quoi tend l'allusion personnelle contenue dans le dernier paragraphe?*

A faire oublier ce que l'orateur appelait plus haut une "épreuve". Le grand criminaliste se console d'avoir perdu sa cause en songeant aux épreuves beaucoup plus rudes et plus nombreuses du saint Mgr Taché, le protecteur des Métis. Il considère comme un honneur de se voir associé aux peines morales qu'endure le grand patriote.

5. — *Que savez-vous de Mgr Provencher et de Mgr Taché?*

Mgr Provencher, fondateur de l'Eglise manitobaine, est l'un des auxiliaires que l'évêque de Québec avait obtenus à Rome et à Londres en 1818. Il obtint à son tour que la vaste Eglise de l'ouest américain fût subdivisée (Mgr Demers, les deux évêques Blanchette, Mgr Seghers). Mgr Taché, sacré à 26 ans auxiliaire de Mgr Provencher, n'eut qu'à continuer les œuvres établies par son devancier. On lui doit la subdivision de l'Eglise de l'Ouest canadien, plus tard Edmonton, Regina, Gravelbourg, alors Athabaska, Prince-Albert, Grouard, etc. Il dut mener deux grandes luttes entre autres: l'une au profit des Métis, l'autre en faveur des écoles catholiques au Manitoba. Sur ces deux personnages consulter l'*Histoire de l'Eglise catholique dans l'ouest canadien,* par le Père Adrien Morice, et la *Vie de Mgr Taché,* par Dom Benoît.

6. — *Qu'est-ce que l'on entend par "soulèvement des Métis"?*

Il ne faut pas confondre le soulèvement de 1870 avec celui de 1885. Comme l'histoire en est assez obscure et très compliquée, on peut l'étudier dans l'ouvrage, assez partial assurent les experts, de A. M. de Trémaudan, mais surtout dans ses deux correctifs; le livre précité du Père Morice et le *Riel* du journaliste Donatien Frémont.

7. — *Connaissez-vous des livres d'histoire ou de fiction qui se soient inspirés de ce soulèvement?*

A part les ouvrages mentionnés ci-devant et d'autres dont la liste serait trop longue, il y a lieu de rappeler le roman du Normand Joseph l'Hôpital: *Le Sang des Bois-Brûlés* (titre de la 1re édition, dans *La Croix* de Paris, 1906) devenu *Les Arpents de neige* vers 1908. Le roman a connu une large diffusion tant en France qu'au Canada.

ELOQUENCE POLITIQUE

105. La langue française à la Chambre de 1792-93

1. — *Rassemblez les arguments résumés par Garneau dans cette page et examinez-en la valeur.*

Le premier argument, c'est que l'ignorance de la langue du roi n'empêche pas les sujets d'avoir certains droits, entre autres celui de parler leur propre langue même au parlement (Papineau). Le second, c'est que la différence de langue entre le roi et ses sujets ne nuit en rien à la fidélité de ces derniers: exemple, les îles de la Manche (J. Panet). De plus, ce sont des rois et des guerriers d'origine et de langue françaises qui ont posé les bases du glorieux empire anglais (Garneau). Quatrièmement: il ne convient pas que les "nouveaux sujets" (les Canadiens), étant en grande majorité, soient contraints d'adopter, même au parlement, la langue de la minorité (de Lotbinière). Enfin, la conservation du français est le moyen pour les Canadiens de conserver leurs propriétés, outre que sa suppression entraînerait un bouleversement où les Anglais ont tout à perdre (de Rocheblave). Leur force provient, pour les deux premiers, de la relation absurde qu'on voulait établir entre la loyauté des sujets et leur langue; pour le troisième, de ce qu'il est emprunté à l'histoire même de l'Angleterre; quand au quatrième, de ce qu'il en appelle à l'intérêt, rouage suprême de la politique anglaise.

2. — *Est-il vrai que notre langue nous est garantie par nos diverses constitutions?*

Aucune de nos constitutions, avant celle de 1841, ne mentionne même la question de langue. Mais, comme le faisait remarquer le jeune étudiant Norbert Morin dans sa *Lettre au juge Bowen* (1822), ce silence même est la meilleure preuve que l'Angleterre n'entendait pas toucher à notre langue. Si elle avait eu l'intention de l'abolir, il lui aurait fallu le faire par un texte explicite, contraire. au droit des gens.

3. — *A l'argument tiré des îles de la Manche, est-ce que M. de Lotbinière n'en ajouta pas un tiré de la ville même de Québec?*

De fait, M. de Lotbinière le rappela: en 1775, tandis que les 800 Anglais de Québec se réfugiaient à l'île d'Orléans devant l'invasion américaine de Montgomery et d'Arnold, les milices canadiennes s'unissaient aux soldats de Carleton pour défendre la citadelle, les murs et le parlement de Québec, alors la chapelle de l'évêché. Il tirait de là cette conclusion mordante que la loyauté des sujets n'a rien à voir avec la langue qu'ils parlent.

4. — *Que révélait ce conflit sur le caractère des députés tant anglais que français?*

Il révélait déjà, sur le compte des Anglais, la vérité de la maxime qui serait la synthèse de leur politique: *What we have we hold; what we have not we take.* Mais il révélait aussi, chez les Français du Canada, l'obstination qui les a conservés jusqu'à aujourd'hui ce qu'ils sont : des Français de cœur, par la conservation de leur langue et de leur foi ancestrales.

5. — *Connaissez-vous la raison donnée par Pitt pour séparer alors le Canada en deux provinces ?*

Comme il le déclara lui-même dans les Chambres anglaises, Pitt entendait conserver à la population majoritaire de chaque province son caractère, ses lois et ses usages, et prévenir ainsi entre les deux éléments canadiens les conflits que pouvait faire naître entre eux la différence des nationalités. Pour lui, il n'y avait de paix possible que dans la séparation.

6. — *Dissertez sur la maxime que Garneau emprunte à un savant.*

Cette maxime énonce une vérité que confirme l'histoire de tous les peuples: Vous pouvez, si vous avez pour vous la force, les opprimer et les réduire au silence; mais, le jour où vous vous attaquez à leur langue maternelle, la meilleure part de leur héritage naturel, vous provoquez fatalement chez eux la révolte. En fait, là où la langue d'un peuple s'est perdue, c'est parce qu'on lui laissait les coudées franches; même chez ceux-là, la persécution a provoqué une reviviscence de la langue perdue (Irlande, pays de Galles).

7. — *A propos de la proposition de M. de Lotbinière (Nous demandons... dans les deux langues), dites ce qu'elle révèle sur notre caractère et ce que vous pensez du bilinguisme.*

M. de Lotbinière affirmait ainsi ce qui dès les débuts constituait le trait fondamental de notre caractère: Notre puissance de majorité ne nous confère qu'un droit, celui de respecter les droits équivalents de la minorité. Sur le terrain de la langue, le corollaire est celui-ci: Comme il faut pourtant s'entendre, s'il est juste que la minorité apprenne et parle celle de la majorité, il est sage que la majorité apprenne et parle celle de la minorité. Malheureusement, dans Québec et de l'aveu des Anglais eux-mêmes, parce que ceux-ci ont une difficulté assez naturelle pour l'étude des langues, parce qu'ils ont la conviction que leur langue est supérieure aux autres au moins comme langue des affaires, la proportion des Anglais bilingues y est d'à peine un quart. Pourtant, s'ils exigent que tous les fonctionnaires français parlent leur langue, ils ne devraient pas être surpris de voir l'élément français exiger la connaissance correspondante chez les fonctionnaires anglais. Le bilinguisme unilatéral est aussi injuste d'un côté que de l'autre, aussi désagréable aux Français qu'aux Anglais.

---

106. Retirez vos préteurs !

1. — *A quoi tend l'invocation aux dieux qui ouvre ce discours?*

Bien que la religion du Romain fût, comme celle du Grec, purement rituelle, il était de bon ton, dans la haute société et donc au Sénat, de se montrer complaisant envers les superstitions de la plèbe. En commençant de cette façon, le paysan flattait l'orgueil des patriciens auxquels il prouvait ainsi que les peuples conquis se modelaient sur la métropole.

2. — *Résumez en prose les arguments dont il se compose. Quelle proposition ces arguments ont-ils pour objet de démontrer?*

L'argument de fond, c'est que les préteurs sont en train de pervertir et de faire périr les Germains. Ils les tuent à petit feu en les poussant au *crime;* ils les pervertissent en les accablant de *malheurs*: ces deux termes constituent le développement. A ce raisonnement le paysan du Danube ajoute l'argument de la crainte, suite au motif d'intérêt assez puissant sur des Romains: les dieux, irrités, pourraient bien transporter aux Germains le pouvoir accaparé par leurs maîtres du jour. Et cela est d'autant plus vraisemblable — voici le motif de droit, le plus impératif pour ces esprits juridiques — que l'autorité romaine ne se fonde nullement sur la justice, mais sur la force. Depuis quand la force prime-t-elle le droit? Toute cette démonstration tend à prouver le devoir des Romains de *retirer leurs préteurs,* conclusion exprimée à deux ou trois reprises.

3. — *Expliquez les termes en italique.*

Conducteurs : substitution d'une apposition à une complétive. En prose, on aurait : "Veuillent les immortels *conduire* ma langue *pour que* je ne dise rien *qui* (= de tel que)."

Témoin: contraction adverbiale, équivalant à "prenez pour exemple nous que punit", etc.

Arts: ici professions manuelles, telles que ébénisterie, sidérurgie, etc.

Inhumanité: sans y apporter de sentiments qui ne conviennent pas entre êtres humains.

Autels: interprété par "immortels" plus bas, donc "vos dieux", sous-entendu "qui ne devraient pourtant s'offenser de rien de votre part".

Objets: mot générique, pris au sens de "spectacle, ce qu'on voit". Ils n'aperçoivent qu'horreur, mépris, avarice.

Laissons: abréviation fréquente encore au Canada pour "délaissons", au sens de "quittons, désertons".

Conversons (lat. *conversari*) : sens de "vivre avec, fréquenter (cf. saint Paul : *Conversatio nostra est in cœlis*)". Ils se réfugient dans les forêts où ils partagent la vie des fauves.

Jours bientôt bornés: périphrase pour "nous souhaitons de les voir bientôt morts".

Refuge aux lois: latinisme (*refugium in legibus*). On dirait aujourd'hui: "Nous demandons aux lois de nous offrir un refuge".

Ministère: la façon dont on les administre, pour "les lenteurs de la procédure".

4. — *Qu'était-ce qu'un préteur?*

Le préteur était à peu près l'équivalent de nos gouverneurs de provinces ou lieutenant-gouverneurs. Seulement, tandis que ceux-ci, comme le gouverneur général dans tout le pays, représentent directement et personnellement le roi, les préteurs représentaient le peuple romain, de qui ils tenaient tous leurs pouvoirs.

5. — *Que savez-vous de la façon dont Rome, par ses préteurs, administrait ses provinces?*

Bien qu'ils eussent à rendre compte au peuple leur mandataire, ils ne se gênaient pas pour dépasser leurs attributions. Nommés souvent par des coteries, qu'ils étaient sûrs d'apaiser par leur faste au retour et par leurs présents, quelques-uns pressuraient des populations que leur

éloignement de la métropole empêchaient de se plaindre. Ce sont ces tortionnaires qui, au contraire d'un Cicéron en Cilicie et d'un Pline le Jeune en Bithynie, provoquèrent presque toutes les révoltes où sombra finalement l'empire romain.

6. — *Trouvez-vous que le paysan parle un langage conforme à son caractère?*

Si son argumentation est celle d'un avocat retors, au courant des procédés courants de l'éloquence romaine, son langage est en effet celui d'un rustre qui ne ménage pas le fouet. N'en citons qu'un exemple:

Gens de rapine et d'avarice :
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.

7. — *Comment expliquer la construction "N'a-t-on point... c'est en vain"?*

C'est l'équivalent fréquent, et plus vif, de la conditionnelle-suppositive: "Supposez que l'on n'ait point,... on espère en vain".

8. — *Le paysan définit-il bien son discours en disant que c'est "une plainte un peu trop sincère"?*

Son discours est en effet un exposé de griefs, donc une plainte. Quant à "sincère", il faut l'entendre au sens de "rude, amer". Aussi bien certaines expressions sont-elles d'une amertume assez vive. Qu'on pense à "Quel droit vous a rendus maîtres?", à "S'ils avaient eu l'avidité, *comme vous*", à "*Comme eux* deviendront gens de rapine et d'avarice".

9. — *Connaissez-vous un de ces préteurs dont les exactions ont été mises au jour par un grand orateur romain? Résumez son histoire.*

Il s'agit de Verrès, préteur en Sicile, dont les exactions donnèrent lieu à cinq discours de Cicéron. Non content de s'approprier des impôts supplémentaires, il avait fait enlever des maisons des riches tableaux, peintures et statues. Surtout, il avait fait périr sur la croix des gens qui se réclamaient de la citoyenneté romaine. Les *Verrines* de Cicéron sont encore le modèle du réquisitoire éloquent.

107. Appel à la révolte

1. — *Quel est ce Spartacus que l'orateur fait ici parler? Connaissez-vous l'adaptation qu'a faite de son histoire un auteur français?*

Spartacus était un de ces esclaves entreprenants, qui de temps à autre prenaient la tête d'une révolte contre l'autorité impérieuse de Rome. Il réussit à grouper autour de lui une masse de ses compagnons, à les attirer hors de la ville, à les armer et à les préparer à l'assaut de Rome. Pendant deux ans, il défia les légions, mais fut enfin capturé en 71 av. J.-C., ce qui mit fin à l'aventure. Si Léon Daudet a emprunté à celle de Sylla l'affabulation de son livre portant ce titre, il semble bien que *L'Esclave Vindex* de Louis Veuillot doive beaucoup de traits à l'échauffourée de Spartacus.

2. — *A quoi reviennent les arguments invoqués par l'esclave?*

Ils se ramènent tous à la supériorité de la population esclave sur le peuple libre. Les esclaves l'emportent par le nombre, par le talent; s'ils ne l'emportent pas par le droit, dès lors que pour un Romain ce sont les triomphes militaires qui créent le droit, qu'est-ce qui empêche les esclaves de le tourner en leur faveur en remportant une victoire ? On remarquera que, comme chez le *Paysan du Danube,* l'argument juridique, le plus fort aux yeux d'un Romain, est réservé pour le dernier.

3. — *Dans quelle mesure est-il vrai que les esclaves étaient à Rome les professeurs des fils de famille? Connaissez-vous un ouvrage là-dessus?*

Cela est si vrai que Juvénal, offensé de leur prépondérance, dirigea contre eux quelques-uns des traits les plus acerbes de ses *Satires.* Les plus influents étaient des Grecs; Juvénal, par mépris, les appelle des *Graeculi,* des avortons grecs. Leur histoire constitue la thèse passionnante d'Emile Jullien: *Les professeurs de littérature à Rome, d'Auguste aux Antonins.* Rappelons-nous que le philosophe Epictète était un esclave.

4. — *Expliquez les mots en italique.*

Porter: sens de "supporter, endurer", comme dans "il portait son fardeau avec patience".

Patriciens: gens de la noblesse, qui de ce fait avaient seuls le droit de parole dans l'assemblée des *Patres conscripti* ou Sénat. Ils étaient la cible de la plèbe et des fonctionnaires nommés par celle-ci, parce qu'ils accaparaient, avec les hauts postes, tous les honneurs et toutes les richesses.

Horde: troupeau sans discipline, opposé ici à l'armée disciplinée que Spartacus dresse contre lui.

Ont enseigné, enseignent: cf. le livre précité d'Emile Jullien.

Droit: faculté qui, possédée par quelqu'un, en réduit un autre en sa puissance et permet au possesseur d'imposer des devoirs à son subordonné.

Titre: document attestant la faculté ou pouvoir dont il vient d'être question. Pour le ton, se rappeler le mot de François Ier: "Je voudrais bien voir l'article du testament d'Adam qui attribue l'Amérique aux Espagnols!"

5. — *La définition de l'esclave qui figure au début de ce texte correspond-elle à l'idée que les Romains se faisaient de l'esclavage?*

La description de Spartacus correspond assez exactement à la définition de l'esclave, telle qu'on la trouve chez Aristote et chez les anciens juristes romains: *Tanquam res et nihil.* Evidemment, en Grèce surtout, la nature et l'intérêt corrigeaient souvent les rigueurs de la théorie; mais, même adoucie par les mœurs, la théorie demeura toujours la même. Cf. Wallon: *Etude sur l'esclavage antique,* 3 vols.

6. — *Cette notion est-elle complètement étrangère à certaine partie de notre Amérique du Nord? Dites ce que vous savez là-dessus d'un roman célèbre.*

Les mêmes réflexions s'appliquent à la population noire du sud des Etats-Unis. Sans doute, on y a permis à ceux qui le voulaient d'aller fonder en Afrique la république de Libéria. On ne défend pas non plus aux noirs de s'ins-

truire dans des universités à eux; et l'on a même vu l'un d'eux y faire partie de la Cour suprême. Mais leur condition sociale n'a guère changé, depuis le jour où elle fut décrite dans l'immortel *Uncle Tom's Cabin* de madame Beecher Stowe (notons que le héros, l'oncle Tom, est venu mourir en Ontario, dans un poste de pasteur protestant).

7. — *A quoi fait allusion Spartacus en parlant, au début, de "spectacles barbares" et de "travaux"?*

Les ''spectacles barbares'' sont une allusion aux combats de gladiateurs si brillamment décrits dans *Les Martyrs* de Chateaubriand. En fait de ''travaux'', tout ce qui était le plus dur et le plus abject était réservé aux esclaves: la tenue des rames dans les galères, le creusage des mines, l'exploitation des forêts et des fermes, la construction et l'entretien de la voirie. Cf. encore Walllon.

---

108. La langue française à la Chambre de 1842

1. — *Tout ce texte repose sur une question que se serait posée La Fontaine: quelle est-elle?*

Le conférencier suppose que La Fontaine s'est demandé: En quelle langue vais-je parler? Il admet ainsi qu'il a pu y avoir à ce moment, dans l'âme du jeune chef du Bas-Canada, un instant d'hésitation, une lutte entre deux sentiments contraires, donc un drame de conscience que le conférencier n'a plus qu'à décrire. Vu le tempérament de La Fontaine, on peut se demander si pareille lutte intime est même vraisemblable et si l'auteur n'est pas influencé par un combat analogue qui se livre dans l'âme de Constantin Brocomir, le héros du *Pour la couronne* de François Coppée (N. 74), dont il fera état plus loin.

2. — *Cherchez le plan qu'a suivi l'écrivain pour exposer la réponse que donna La Fontaine à son interrogation présumée.*

L'auteur expose d'abord les motifs qui pousseraient La Fontaine à parler anglais; il y en a quatre. Il leur

oppose les quatre raisons qui engagent le jeune chef à parler français. La réponse que se fait l'orateur, comme conclusion à ce présumé débat de conscience, est provoquée par l'intervention, historique celle-là, de son collègue de Toronto.

3. — *Quels motifs le portaient à parler anglais? Lesquels l'engagent à parler français? Examinez-en la valeur.*

Raisons de parler anglais: *a*) La loi impériale dont il s'agit est évidemment l'article 41 de l'Acte d'Union; nous y reviendrons; *b*) Plusieurs des collègues du jeune député ont signé une pétition pour exclure de la Chambre l'emploi du français. Si la crainte de les blesser peut le porter à parler leur langue, leur injustice devrait l'engager à préférer la sienne; *c*) Même s'il est député par la province anglaise et par sa capitale, le fait qu'il ferait entendre en français leurs revendications ne saurait empêcher la Chambre d'y faire droit, si elles sont justes; *d*) *Le Canadien* avait insinué, en un jour de "découragement" chez son rédacteur et non chez les Canadiens français, qu'il valait autant céder tout de suite à une nécessité "fatale" selon lui: celle de se rallier à la population socialement la plus influente et de renoncer à sa langue et à ses institutions. Bien que ce rédacteur fût peut-être Etienne Parent, le conseiller même de La Fontaine, on peut croire, en le jugeant d'après toute sa conduite, que son attitude du moment fut sa réponse au *Canadien* autant qu'à M. Dunn. Cette réponse était évidemment prête depuis longtemps, ce qui exclut la vraisemblance même d'une lutte intime.

Raisons de parler français: *a*) De fait, La Fontaine était le premier Canadien-français appelé à un poste officiel, celui de co-premier ministre. C'était toute sa race qu'il installait avec lui au siège du gouvernement. Il en était "la voix" et "le chargé (d'affaires)." Le motif est d'autant plus puissant que cette voix remplaçait celle de Papineau, désormais incapable d'exprimer les vrais sentiments du Canada français; *b*) Cette peinture du chef qui "esquisse hardiment le geste de défense et de salut" dut en effet séduire La Fontaine, si elle passa devant ses yeux. Mais

le geste, ce n'était pas "au-dessus de la foule" qu'il allait l'esquisser; il ne fit que porter devant la Chambre le geste même de la foule qu'il incarnait en tant que son chef; *c*) La "loi inique", c'est encore l'article 41 de l'Acte d'Union; nous y reviendrons pareillement; *d*) L'idée du "brin de revanche" à cause de la date du 13 septembre devait en effet fasciner La Fontaine, s'il avait été un dramaturge. On peut seulement se demander si une idée pareille est venue à l'idée du juriste et si elle n'est pas plutôt une création du conférencier.

4. — *On a dit de M. Groulx qu'il était un poète; voyez s'il n'y a pas ici un vrai drame.*

Nous l'avons insinué déjà (question 1) ; c'est ici un vrai drame en trois actes: *a*) la tentation de parler anglais; *b*) la protestation de la conscience française; *c*) le triomphe de l' "appel de la race". C'est le même drame qui forme le fond d'un roman de l'auteur portant ce dernier titre et d'un autre de ses romans *Au cap Blomidon.*

5. — *Commentez à votre manière le discours de La Fontaine.*

Ce discours est celui d'un maître, d'autant plus admirable que le maître a seulement 35 ans (né en 1807). La Fontaine parle comme le chef de sa province, le co-premier ministre des provinces unies, le porte-parole de ses compatriotes. Supposons qu'il n'eût pas profité de sa première apparition pour faire reconnaître à sa langue les mêmes droits parlementaires qu'à l'anglais, ses collègues anglais auraient pu croire qu'il acceptait l'article 41 de l'Acte d'Union. En s'y opposant tout de suite, il préparait la transformation en l'Acte de 1848 de ce qui n'était qu'un *proviso* dans celui de 1841.

6. — *En quel sens faut-il comprendre que c'est son premier discours?*

En ce sens que c'est son premier discours devant la Chambre élue en 1841, son premier discours aussi comme premier ministre, son premier discours enfin comme remplaçant de Papineau à la tête de ses compatriotes. Elu en 1836 (sauf erreur), La Fontaine avait déjà parlé maintes

fois devant la Chambre (cf. les journaux de l'Assemblée) ; ce n'est donc pas son premier discours de député, comme le prétendent certains manuels d'histoire.

7. — *Quelle est exactement la nature de la proscription imposée par la loi? défendait-on de* parler *français à la Chambre?*

L'article 41 de l'Acte d'Union ne défendait de parler français ni à l'église ni à l'école ni dans la famille ni dans la rue ni même au parlement. En fait, depuis 1791, à moins de vouloir se faire comprendre de leurs collègues unilingues et cela par pure complaisance, nos représentants n'avaient jamais parlé que français (cf. encore les journaux de l'Assemblée). La teneur de l'article 41 était celle-ci : Quand un député voudra s'appuyer sur un document parlementaire, il devra le citer dans le texte anglais. Toutefois — et c'est là le *proviso* — rien n'empêche que les députés français n'en aient entre les mains le texte français ni que cette traduction ne figure dans les journaux de la Chambre à côté de l'original anglais (en fait, on l'y trouve presque toujours). Ce contre quoi protestait La Fontaine, c'était cette préférence donnée au texte anglais ; il aurait voulu, sinon que les deux textes fussent également officiels, du moins que le texte français le fût quand il s'agissait de matières françaises ou proposées par des Français, tout comme le serait l'anglais pour des lois d'inspiration anglaise ou proposées par des Anglais. Personne n'a mieux défini qu'Etienne Parent la teneur de la revendication de La Fontaine, quand il écrivait dans *Le Canadien* de 1842 : "Nous demandons la reconnaissance du français *comme langue parlementaire et légale*", c'est-à-dire comme officielle dans les lois adoptées au Parlement. C'est ce qu'obtint La Fontaine par son attitude et ce que consacra l'Acte de 1848.

8. — *Expliquez les mots en italique.*

Loi impériale : décision adoptée par le parlement d'Angleterre et sanctionnée par la reine de l'empire anglais. En fait, il s'agit d'un seul article de l'Acte d'union de 1841, le 41e.

Leader: en politique, chef d'un parti ou d'un groupe; dans le journalisme, article de tête.

Espèrent: mot de saint Paul, *Contra spem in spem.* Il s'applique à ceux qui ne perdent pas confiance en dépit des pires difficultés. On en trouve, dans Molière, la contre-partie comique:

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

Origine: anglicisme, pour "race, nationalité". Des fautes de ce genre sont constantes chez nos parlementaires, et cela dès 1791.

Tories: nom du parti conservateur anglais, auquel on reproche de négliger tout autre intérêt que celui de l'Angleterre et de son empire. Il s'oppose à *Whigs* ou parti libéral, qui est censé défendre tous les intérêts justes, qu'ils soient anglais ou non.

Oligarchie: il s'agit du *Family Compact,* de ce petit groupe d'aventuriers anglais qui accaparaient, pour eux et leurs amis, tous les postes de commande, en plus des honneurs, des salaires et des profits. Le type en est Ryland, l'âme damnée de Craig.

Gouvernement responsable: traduction barbare de Responsible Government, pour responsabilité ministérielle". C'est la théorie démocratique en vertu de laquelle les ministres (Exécutif du gouvernement) n'ont à rendre leurs comptes ni au gouverneur ni à la Chambre non élue (Sénat, Conseil législatif), mais seulement à la Chambre élective (Communes, Assemblée législative). Ils ne peuvent donc être démis que par un vote majoritaire de cette dernière, la seule qui représente vraiment le peuple, vu qu'elle est seule composée et mandatée par lui.

---

109. On ne s'attaque pas au Saint-Siège

1. — *S'il vous paraît qu'il y a une gradation dans ce discours, faites-la ressortir.*

La gradation est d'abord ascendante, puis descendante: *a*) embarras de la force aux prises avec le Saint-Siège (alinéas 1-2) ; *b*) embarras de la force aux prises avec la femme et la mère (alinéa 3) ; *c*) embarras de la force aux prises avec cette femme et cette mère qu'est l'Eglise (alinéa 4).

2. — *Du point de vue des idées, l'argumentation repose sur une double antithèse: découvrez-la.*

La première antithèse est celle de la force matérielle aux prises avec la faiblesse matérielle, mais aussi la force morale, du Saint-Siège. La seconde est celle de la vigueur virile aux prises avec la faiblesse féminine, mais aussi sa force morale.

3. — *Il y a là aussi une comparaison* a fortiori; *développez-la.*

La comparaison est celle de la femme et de la mère en général avec cette femme et cette mère toute spéciale qu'est l'Eglise. Les deux termes communs sont pris en des sens différents dans les deux membres: au sens propre dans le premier, au sens figuré dans le second. La relation analogique consiste en ceci que l'Eglise s'apparente à la femme par sa faiblesse matérielle, à la mère par les œuvres qu'elle a enfantées dans le cœur des hommes. Qu'on se rappelle le mot de Guizot: "L'Eglise a fait l'Europe comme l'abeille son miel".

4. — *Peut-être pourriez-vous trouver là un accent prophétique et prouver que les faits ont donné raison à l'orateur.*

Nous sommes en 1849. Lorsque le Pape se fut réfugié à Gaëte l'année précédente, on put croire que l'Italie avait eu raison de la Papauté abandonnée par la France. Le Pape rentra pourtant dans Rome et reprit son trône pontifical. De même, en 1870, on put penser que c'en était à jamais fini du pouvoir temporel sapé par Cavour et Gari-

baldi. Et cependant, en 1929, l'Italie elle-même, représentée par son dictateur Mussolini, devait constituer un royaume en faveur de Pie XI, représenté par le cardinal Gasparri et le frère de l'actuel Pie XII.

5. — *Par ce que vous savez d'histoire, détaillez l'assertion concernant "les embarras de la force aux prises avec la faiblesse."*

Il s'agit de la force matérielle en lutte avec la force morale. L'histoire du monde est pleine de ces conflits où la force des armes semble d'abord primer le droit moral. Mais il vient toujours une heure où le droit finit par l'emporter, où les impérialismes en apparence les plus solides finissent par succomber. Qu'on pense à l'empire maritime d'Athènes, à l'empire romain, au Saint-Empire, à l'impérialisme germanique de 1914-18 et 1939-1945. Qu'on pense aussi à la Pologne, à la Suisse, à l'Irlande, même au Canada français. Et qu'on lise là-dessus, dans le *Parfum de Rome* de Louis Veuillot, l'admirable chapitre intitulé *Ecco la fiera.*

6. — *Détaillez aussi l'assertion que "l'empire pontifical a eu raison des plus fiers empereurs."*

Il y a ici une allusion au Pape Léon Ier devant Attila, au Pape Grégoire VII et à sa lutte contre Henri IV d'Allemagne, au Pape Pie VII aux prises avec Napoléon Ier, au Pape Pie IX se défendant contre Victor-Emmanuel de Sardaigne.

7. — *Quelle qualité de caractère fallait-il à un pareil orateur pour employer ce ton devant un pareil auditoire?*

Chez un orateur de 39 ans, devant une Chambre issue de la Révolution de 1848 et remplie d'anticléricaux sectaires, il fallait l'audace que donnent seules de profondes convictions catholiques pour inspirer ce ton provocateur. Il fallait aussi une grande puissance de vision pour découvrir, sous les faits de l'histoire ecclésiastique et politique, cette vérité à l'apparence paradoxale: "C'est la *faiblesse* du Saint-Siège qui fait sa *force* contre vous". Il fallait enfin une confiance profonde dans l'influence de la conviction pour aborder avec une pareille audace une question

dont l'énoncé seul faisait bondir les partis de gauche. La noblesse du ton sauva l'orateur d'un échec, bien qu'il ait obtenu une victoire partielle.

---

110. La prétendue influence de la vertu

1. — *De quelle source proviennent les arguments que l'orateur oppose à la parole du ministre?*

Ils sont tous empruntés à l'histoire : à celle de l'antiquité, dans la première partie ; à celle toute récente de France, dans la deuxième. Il y a longtemps que Cicéron a proclamé l'histoire "la suprême institutrice des vivants".

2. — *En quel sens s'applique aux différents cas cités le mot* vertu?

Appliqué à Athènes et à Rome, il correspond au grec *arétè* et au latin *virtus,* "civisme, patriotisme". Aristide, le fondateur de la Ligue maritime d'Athènes ; Thémistocle, le vainqueur de Salamine ; Miltiade, celui de Marathon ; les vainqueurs des Arginuses en 405 ; Phocion, l'un des adversaires de Démosthène et le conseiller du parti de la paix avec la Macédoine, étaient tous d'ardents patriotes. Au contraire, ceux des Romains que mentionne l'orateur se signalèrent par les troubles qu'ils suscitaient dans leur patrie, entre autres Catilina (cf. les *Catilinaires* de Cicéron et le *Catilina* de Gaston Boissier). Appliqué à la Révolution française, il désigne le patriotisme farouche, imité de celui des Romains, qui caractérisait ceux qui montèrent au Capitole ; mais, pour ceux qui montèrent à l'échafaud, il correspond, chez les uns, au simple stoïcisme devant la mort, chez les autres, à la résignation chrétienne des martyrs.

3. — *Il y a là deux passages, l'un qui suinte l'ironie, l'autre qui est une hypotypose : quels sont-ils?*

Le passage ironique est celui-ci : "Le ministre a donc

eu *le bonheur de vivre loin du monde* depuis vingt-sept ans? *il n'a donc pas connu* les hommes qu'il était destiné à gouverner?" L'hypotypose (*prosopopée* quand elle évoque et fait parler des humains) est cette évocation où l'orateur fait lire au ministre, sur les pavés ensanglantés, cette sentence: "Non, ce n'est point ici-bas", etc.

4. — *Répondez aux deux interrogations: "Qui donc a-t-il vu monter au Capitole? à l'échafaud?"*

Traduisez "monter au Capitole" par "être porté en triomphe" et vous comprendrez qu'il s'agit de Robespierre, Marat, Danton, Fouquier-Tinville et de tous les coupeurs de têtes ou chefs de la Révolution française. Traduisez de même "monter à l'échafaud" par "mourir ignominieusement sous le couperet de la guillotine" et vous penserez aux victimes de cette même Révolution: les martyrs des Carmes, Louis XVI et Marie-Antoinette, Mme Roland, la princesse de Lamballe, André Chénier, les noyés des pontons de Nantes, etc.

5. — *De quelle "place du crime" s'agit-il?*

Il s'agit de la place de Grève, à Paris, où avaient lieu la plupart des sanguinaires exécutions.

6. — *Le 2e paragraphe contient une métaphore; détaillez-la et examinez si elle est juste.*

Le ministre est ici comparé à un dormeur. Il dort si bien qu'il n'aperçoit même pas l'abîme sur le bord duquel est posée sa couche et où elle menace de tomber. C'est que "ses vertueuses illusions" bercent son sommeil et l'y enfoncent. Il faut donc le réveiller pour l'empêcher de sombrer dans l'abîme. Cette image revient à dire que le ministre entretient un rêve dangereux quand il s'imagine qu'il suffit à un homme public d'être un patriote pour acquérir de l'autorité sur ses concitoyens. L'image, qui se soutient tout le long de la phrase, caractérise on ne peut mieux ces hommes qui vivent dans la lune, se nourrissent de mots ronflants et se gargarisent de formules aussi flamboyantes qu'elles sont fausses. Ils ressemblent à un enfant qu'endort le balancement de son berceau.

111. Fils de Voltaire, fils des Croisés

1. — *D'après ce texte, quels sont les principes dont se nourrit la foi de la jeunesse catholique en France?*

La Charte de 1830 ayant promis de respecter toutes les libertés, la jeunesse catholique revendiquait pour l'Eglise la liberté du culte et celle de l'enseignement. C'est ce qu'elle exprimait en adhérant à la célèbre formule de Montalembert: "L'Eglise libre *dans* l'Etat libre". Cet axiome signifiait alors: Nous ne demandons pour l'Eglise aucun privilège, seulement l'application du droit commun. Qu'on la laisse ouvrir ses temples à qui veut y entrer, former et soutenir ses ministres comme elle l'entend, tenir enfin ses propres écoles et Universités sans ingérence de l'Etat. Malheureusement, au second congrès de Malines (1867), il devait donner à la formule un tout autre sens, s'attirer séance tenante une verte réplique et plus tard le blâme du Vatican.

2. — *Que savez-vous de la Charte de* 1830?

C'est la Charte déjà concédée à la France par Louis XVIII en 1814, mais refondue et rendue encore plus large en 1830. Comme elle semblait annoncer le respect de tous les droits, les catholiques crurent pouvoir s'y appuyer pour réclamer ceux de l'Eglise. Mais le procès dit de l'Ecole libre vint leur apprendre, dès 1831, qu'ils avaient trop compté sur le libéralisme gouvernemental. Ce n'est qu'en 1875 qu'ils obtinrent, pour leur enseignement secondaire et supérieur, une liberté d'ailleurs limitée de toutes sortes de façons.

3. — *Quand il parle de "liberté", qu'est-ce que l'orateur entend ici exactement?*

L'exclusion de l'Etat dans l'administration intérieure de l'Eglise, surtout dans l'éducation qu'elle entend donner à ses fidèles (cf. question 1).

4. — *Etudiez la métaphore: "Croit-on que nous nous relevions tout disposés à tendre nos mains aux menottes d'une*

légalité anticonstitutionnelle?" En prose ordinaire, que deviendrait-elle?

En prose ordinaire, la figure reviendrait à ceci: Parce que nous nous engageons devant nos prêtres à respecter toutes les lois *justes* de l'Etat, croit-on que nous sommes prêts à nous soumettre à tous les décrets, *contraires* à la Charte de 1830, qu'il plaît à des gouvernements sectaires d'adopter contre nous? En d'autres termes: Nous entendons obéir à tout ce que l'Etat nous impose en fait d'obligations conformes à sa constitution. Mais nous nous reconnaissons le droit de ne pas obéir dès qu'il se montre infidèle à ses propres engagements. L'image est empruntée au policier qui ligote le malfaiteur et au confesseur qui "lie ce que Dieu a lié", mais aussi "délie ce que le ciel a délié".

5. — *Que vous dit ce texte sur le caractère qui était alors celui de Montalembert et de ceux qui le suivaient comme leur chef?*

Il révèle la détermination absolue d'empêcher le gouvernement de traiter les catholiques non en citoyens ordinaires, mais en esclaves. C'est ce que signifie le mot "ilotes", emprunté à Sparte. Obéissants envers l'Etat tant qu'il s'enferme dans les limites de son pouvoir temporel, ils se refusent à se soumettre à lui quand il ose intervenir dans le domaine spirituel et se fait l'oppresseur des consciences.

6. — *Dégagez les traits du portrait qu'il dessine de ses adversaires.*

Montalembert les représente comme des gens qui veulent accaparer pour eux-mêmes tous les rayons de soleil et n'en laisser aucune part aux autres. Parce qu'ils ont l'autorité temporelle, ils s'imaginent avoir le droit de se subordonner l'autorité spirituelle. A ce trait s'ajoute celui de félonie: le gouvernement retire en sous-main les droits qu'il a proclamés dans la Charte.

7. — *En quel sens peut-il opposer les Croisés à Voltaire, les descendants des uns aux disciples de l'autre?*

En ce sens que, comme les Croisés, en cherchant à délivrer le tombeau du Christ, protégeaient l'Eglise sortie

de son sépulcre, de même les catholiques, en voulant libérer l'enseignement, assuraient à l'Eglise l'instrument essentiel à la formation de ses enfants. Au contraire, les ministres qui s'évertuaient à priver l'Eglise de ses droits ne faisaient que continuer Voltaire, qui la décapitait par ses sarcasmes et la discréditait aux yeux des fidèles.

---

112. Respect aux morts !

1. — *Que redoute M. Barrès de la part du gouvernement français?*

Ce qu'il redoute, c'est que la loi de séparation ne respecte pas la volonté des morts. Ils ont laissé à leur église paroissiale et à son curé la somme nécessaire pour s'assurer, par une messe annuelle, que l'on pensera à eux une fois par année. M. Barrès craint que l'Etat, en se séparant de l'Eglise, n'assume pas à la place de celle-ci l'obligation qu'elle avait contractée de "penser aux morts".

2. — *Pour empêcher ce qu'il redoute, quel moyen propose-t-il, à supposer qu'il en propose?*

Il ne propose pas de moyen; mais, en insinuant que le ministère des cultes pourrait bien ne pas faire célébrer les messes promises par l'Eglise, il suggère du même coup que l'on devrait laisser à l'Eglise l'administration des fondations de messes, au lieu d'inclure ces fonds dans le budget des cultes.

3. — *Pour faire accepter ce moyen, de quelle argumentation se sert-il? Exprimez-la à votre façon.*

Son argumentation est à peu près celle-ci: Quand un homme meurt en laissant par testament une fondation de messes, il dit à ses héritiers : "Je sors du monde des vivants, mais je ne veux pas en sortir tout entier. J'entends encore faire partie de l'humanité, de mes concitoyens et de mes coreligionnaires surtout, par le *souvenir* qu'ils entretiendront de moi chaque année". En attestant leur croyance à la pérennité des liens qui unissent les morts

aux vivants même par delà la tombe, un pareil geste honore les survivants à l'honnêteté de qui le testateur fait confiance et à la sympathie desquels il se confie pour ne pas mourir tout entier. Mais en même temps le geste impose aux survivants une obligation inviolable, une dette à la fois matérielle et morale. Cette double dette, il faut indiquer, même dans une loi de séparation, le moyen certain de s'en acquitter.

4. — *Que vaut-elle en soi? que vaut-elle surtout par rapport à l'auditoire qui l'écoute?*

En soi, l'argumentation est solide, parce qu'elle s'appuie sur un sentiment naturel et universel: le respect dû aux dernières volontés d'un homme. On remarquera que l'orateur n'aborde pas l'aspect religieux de la question. Il en a peut-être deux raisons : l'une, c'est que lui-même à cette époque (1907) n'est peut-être pas préoccupé de la croyance et du culte catholiques autant qu'il le sera quand il publiera *La grande pitié des églises de France* (1914); l'autre, c'est que, la majorité peut-être de ses auditeurs étant des incroyants ou même des athées, l'argument dogmatique les révolterait ou du moins les laisserait indifférents. Aussi leur présente-t-il le seul motif que ne puisse récuser un esprit normal, même privé de toute teinte de philosophie: le motif de "moralité", c'est-à-dire le devoir de satisfaction dû aux volontés des morts.

5. — *Comment jugez-vous l'attitude de cet homme non pratiquant, parlant devant des incrédules d'une question essentiellement religieuse?*

L'attitude de Barrès est ici celle d'un honnête homme et d'un patriote à la fois. Sa probité ne lui permet pas de laisser dire que des hommes chargés de l'administration de la chose publique ont failli à un devoir au moins moral. Son amour de Lorrain pour la France ne peut se faire à l'idée que cette terre de tous les respects ait manqué à celui qui s'impose à tout homme, surtout à tout Français. On se souviendra enfin que la doctrine de Barrès a pour base cet axiome qui est de lui: "Ce que nous avons de meilleur en nous, nous le devons à nos morts. Il nous

faut donc mettre nos pas dans leurs pas, recueillir d'eux tout notre héritage et le transmettre enrichi à nos descendants''.

6. — *Certaines expressions ironiques (retrouvez-les) n'attestent-elles pas un vrai courage?*

L'ironie est même féroce dans ''la qualité de vos votes ne vous mérite pas une si grande grâce''. Mais elle est déjà assez astringente dans la ''romance de café-concert'', dans ''arguments de légistes'' et ''compte d'*oremus*'', dans ''morts intelligents, morts qui nous ressemblent''. Il fallait avoir un vrai courage pour harponner de la sorte une Chambre toujours en ébullition.

7. — *Voyez même si le parti que tire l'orateur du "pensez à moi" n'est pas d'une habileté consommée.*

L'habileté consiste en ceci que le ''pensez à moi'' est prêté à chacun des auditeurs comme ''sa dernière parole lucide'' et que les prières de l'Eglise pour les morts sont tout simplement la réponse à cette requête, la satisfaction du ''besoin profond et universel'' qui la dicte à chacun. Il y a là une contamination ingénieuse entre un argument d'ordre purement moral et un fait d'ordre religieux.

8. — *A quel dogme se rattache cette "chaîne de prières qui relie le vivant aux morts et à ceux qui naîtront"?*

Il s'agit du dogme de la communion des saints (bienheureux du ciel, âmes souffrantes du purgatoire, belles âmes de la terre), que l'orateur accommode à son auditoire en en faisant le dogme de la communion des vivants et des morts. Le premier reporte sur les âmes souffrantes et sur les pécheurs le superflu des mérites accumulés par les âmes saintes. Le second établit entre les morts et les vivants le lien d'un héritage: les mérites des morts nous ont faits ce que nous sommes; la simple reconnaissance, en plus de la justice, nous impose de satisfaire à leurs dernières volontés. Ce dogme purement humain se condense dans cette synthèse on ne peut plus heureuse *in casu*: ''Je ne crois pas qu'on puisse imaginer un *lien social* plus puissant et plus idéal''.

ELOQUENCE JUDICIAIRE

113. Plaidoyer pour Louis XVI (1793)

1. — *On a dit que la vraie force d'un accusé, c'est sa conviction de la justice de sa cause. Cet exorde atteste-t-il cette conviction chez l'orateur?*

L'orateur se déclare tellement convaincu de l'innocence de son client que: *a*) il se réjouit de voir arrivé le moment du procès, tant il est sûr de la démontrer; *b*) il voudrait voir la France entière assister aux débats, tant il est sûr de l'apitoyer sur le sort de son roi; *c*) il compte sur "l'impartialité" et même sur "la faveur" de ceux qui vont prononcer le verdict. On peut difficilement pousser plus loin l'affirmation d'une conviction profonde.

2. — *Pourquoi écarte-t-il l'attente de l'Europe et le jugement de la postérité pour s'en tenir au verdict de la France actuelle?*

Louis XVI est tellement l'homme de la France et de la France dont il fut roi pendant près de vingt ans (1774-1793) que seul lui importe le jugement de celle-là. Il se peut que l'Europe, même s'il est condamné, le proclame quand même innocent; ce verdict européen ne l'intéresse pas. Il se peut que, s'il meurt, la postérité voie dans sa mort un crime de lèse-majesté; cette absolution posthume ne l'intéresse pas davantage. Ce qu'il veut, c'est l'absolution donnée par ses sujets, parce que c'est avec eux qu'il a procès, c'est eux qu'on a trompés sur son compte, c'est eux qu'il faut "détromper". C'est une grande habileté de présenter ainsi l'accusation comme une simple erreur;

c'est une flatterie consommée de laisser entendre que, le voile de l'erreur une fois levé, la France actuelle verra sans peine la folie où on l'entraîne.

3. — *Etudiez le 2e paragraphe et jugez d'après lui en quoi consistent les mœurs oratoires: que suggère aux juges l'orateur?*

Les "mœurs oratoires" sont les moyens susceptibles de gagner la sympathie des juges. Or, ici, de Sèze déclare que le procès présent n'en est pas un de vengeance (*colère, prévention*), mais de justice. Il ajoute qu'il n'y a pas ici simplement une forme de procès, mais un acte judiciaire en règle où son client bénéficie de tous ses moyens: il est *libre* de se faire entendre comme ses juges sont *tenus* par la loi de l'écouter sans prévention. Enfin, l'accusé, par sa situation inférieure, n'en a que plus de droits à l'attention et même à l'intérêt (argument qu'on retrouve chez Andocide, au début de son discours sur les *Mystères*). Ce que de Sèze suggère donc au tribunal, c'est d'apporter dans la préparation comme dans l'énoncé du verdict autant d'esprit de justice qu'en ont manifesté ceux qui ont organisé cet appareil judiciaire: des magistrats ne sauraient se montrer inférieurs à de simples fonctionnaires. Cela est d'une flatterie consommée.

4. — *Quelle sorte d'argument vous semble contenu dans le 3e paragraphe?*

L'argument consiste à établir l'égalité de rang social entre l'accusé d'une part, ses juges et ses accusateurs d'autre part. S'il était roi, ses juges pourraient craindre, en l'absolvant, de soulever la foule qui l'accuse. S'il était roi, la foule pourrait redouter que ses juges oublient les crimes dont elle l'accuse pour ne penser qu'aux faveurs qu'ils attendent de lui. Mais il n'est qu'un homme; il est en face d'hommes qui l'accusent et d'hommes qui vont le juger. Ceux-ci lui doivent ce qu'on se doit d'homme à homme: la sympathie, selon la maxime de Térence, *Homo* sum et nihil *humani* a me alienum puto. Nous avons donc affaire à l'argument d'humanité.

5. — *Où se trouve la vraie proposition que l'auteur se charge de démontrer?*

Elle est indiquée à deux endroits: "prouver qu'il n'est pas coupable" (4e alinéa), " démontrer qu'il est innocent" (6e alinéa).

6. — *A quelles "inculpations" devra-t-il répondre pour la démontrer?*

On lui reprochait d'avoir mal administré, par ses trésoriers, les finances publiques, d'avoir aidé les émigrés, d'avoir négocié avec l'étranger. Sa fuite à Varennes apparaissait comme une confession de jugement. Voilà les accusations dont de Sèze entreprend de le disculper.

---

114. Plaidoyer pour Lally-Tollendal père (1792)

1. — *De combien de parties se compose ce réquisitoire?*

Après une courte introduction (1er alinéa), nous entendons la *protestation du père* contre le silence que son fils a gardé à la suite de l'infâme discours du procureur général (alinéas 2-6), puis la *protestation du fils* contre les reproches de son père (alinéas 7-10).

2. — *Quelle raison donne le fils pour s'excuser d'avoir laissé le ministère public insulter son père? que vaut-elle?*

La raison est résumée dans cette phrase du dernier alinéa: "Il était utile à votre cause qu'on vît se déployer dans toute son étendue la barbarie de vos ennemis". De fait, il peut être avantageux à un défendeur de laisser son adversaire exagérer l'attaque contre son client. Cela lui permet, quand il prend à son tour la parole, de ramener l'attaque à sa vraie mesure. On a rarement raison quand on se croit tenu à de pareils emballements pour gagner sa cause. Ce procédé de la *mise au point,* bien connu au Palais, a souvent sauvé plus d'accusés que ne l'aurait fait une défense directe. C'est derrière lui que se retranche le fils de Lally-Tollendal pour se justifier de son silence

momentané: il a préféré attendre pour répondre à un énergumène, et cela de sang-froid, plutôt que de s'exposer à paraître lui-même un énergumène. Le procédé est habile et généralement heureux, bien qu'il ait l'air d'une ruse d'avocat retors.

3. — *Ces évocations, apostrophes ou prosopopées sont-elles conformes aux habitudes du temps? en connaissez-vous d'autres?*

Elles étaient à la mode depuis que Jean-Jacques Rousseau, dans sa célèbre prosopopée, avait dressé Fabricius en contempteur des mœurs de la société. Celle de Lally-Tollendal est une des imitations les mieux réussies de ce procédé littéraire.

4. — *Etudiez le 4e alinéa et montrez sur quoi le gouverneur fonde son innocence.*

Le gouverneur fonde sa défense sur le fait que, depuis son incarcération jusqu'à sa mort ignominieuse, il "n'a pas tracé une seule ligne, proféré un seul mot, fait un seul geste, qui ne fussent un garant de son innocence". Ces trois assertions ne valent que par leur développement, dont nous ne trouvons pas ici la trace. Rappelons-nous, pour ne pas blâmer l'orateur, que nous avons ici seulement la péroraison ou résumé de son discours. Le développement ici absent se trouve tout au long de ses mémoires; on n'a qu'à l'y chercher.

5. — *Les allégations du 5e ne sont-elles pas déjà une condamnation des auteurs de l'inique procès?*

Rapprochez "vouloir ôter l'honneur, ôter la vie, ôter la paix de la mort"; ajoutez-y "faire dévorer de nouvelles insultes, forcer ma bouche à me calomnier, m'empêcher de me défendre": et vous avez en six mots le pire réquisitoire qu'un prévenu ait jamais dressé contre ses accusateurs.

6. — *Que signifie la dernière phrase?*

Elle revient à ceci: "La nature me prescrivait de parler; j'ai refusé de céder à mon affection pour mon père afin de faire éclater mieux son innocence, à l'aide des injures atroces de ses accusateurs".

115. Plaidoyer pour le comte de Morangiès

1. — *Multipliez le nombre de voyages par le nombre de sacs, et voyez si vous arrivez à l'impossibilité matérielle invoquée par l'avocat.*

13 voyages à 1000 louis par voyage représentent un total de 13,000 louis. Le louis valant vingt-quatre livres ou francs, c'est donc 312,000 livres ou francs, au lieu de 100,000, que Dujonquay aurait transportés en 6 heures de la maison de la veuve Veron au château du comte de Morangiès. Et l'avocat va prouver que, non seulement en 6 heures il n'a pu transporter 300,000 francs, mais qu'il n'a même pas pu en transporter 100,000! Quel prestidigitateur!

2. — *De combien de parties se compose cette démonstration et quel est, à partir de "Mais enfin", le rapport entre la fin et le début?*

Le 1er alinéa résume les *prétentions* de la veuve Veron. Le 2e ajoute les *oublis* de la veuve Veron, qui ruinent ses prétentions, mais que l'orateur lui concède. Le 3e établit le *compte exact*, en corrigeant les oublis de la veuve. Le 4e enfin montre que, sur les six heures prétendues, il faut en retrancher deux et demie. Il reste donc que les 312,000 francs auraient été transportés en 3 heures et demie. Et l'orateur a prouvé qu'on n'a pu transporter même 100,000 francs en six heures! Encore une fois, quel prestidigitateur! Le terme "mais enfin" sert de transition entre les prétentions et les oublis de la veuve Veron d'une part et, d'autre part, les prétentions que lui oppose l'orateur: le rapport entre la fin et le début est celui d'une concession ironique culbutée par la conclusion ridicule tirée de cette concession. Les deux parties aboutissent à la notion d'invraisemblance ou d'impossibilité physique, c.q.f.d.

3. — *Quelle est la valeur d'une argumentation fondée ainsi sur des calculs? ceux-ci sont-ils seulement problématiques ou mathématiques?*

Les calculs sont mathématiques en ce qui concerne les

voyages accomplis et les sommes transportées dans chacun. Ils ne sont plus que problématiques pour tout ce qui se passe dans l'intervalle des voyages dans la maison du comte. Seulement, l'exactitude des premiers fait qu'on oublie la précarité des seconds; la superstition du chiffre aidant, on se trouve en face d'une inconcevable énormité. C'est ce que voulait sans doute atteindre l'orateur.

4. — *Quelle serait la construction équivalente de "qui additionnerait, qui compterait... trouverait"?*

Nous avons affaire à une conditionnelle: "si l'on (*si quis*) additionnait, on trouverait". Ce latinisme n'a pas disparu de la langue: Emile Faguet en raffolait et en abusait.

5. — *Quel est le rôle de la consécutive "tout étant employé par les* obstacles, *il ne restait aucune seconde pour le* chemin direct"?

La veuve Veron prétendait que la somme avait été transportée en 5½ heures, Linguet démontre que ce temps suffisait à peine à Dujonquay rien que pour écarter les obstacles de sa route. Donc, il ne lui reste plus de temps pour avoir accompli ses treize voyages présumés. La consécutive constitue une conclusion ou une argumentation *ab absurdo*.

6. — *Des faits ou témoignages, des hypothèses, une conclusion fondée sur une concession, cela constitue-t-il un plaidoyer solide?*

Le plaidoyer serait précaire si faits, témoignages, hypothèses et conclusion ne se tenaient pas par un fil mystérieux. Linguet, en insérant entre eux la notion d'un *ridicule* achevé, établit que les faits et témoignages ne tiennent pas debout, que l'accusation est matériellement absurde. En France, le rire a toujours tué; car c'est le rire qui est le fond et la force de cet étrange plaidoyer.

---

116. Plaidoyer pour le prince Louis-Napoléon

1. — *Quelle était dans cette cause la situation particulière des juges? celle de Louis-Napoléon?*

La plupart des juges, maréchaux ou généraux, ducs, marquis, comtes ou barons, devaient leurs honneurs soit personnels soit domestiques à Napoléon Ier en personne. Ils étaient donc assez mal placés pour condamner celui qu'un ministre de Charles X avait reconnu comme l'héritier du ''souverain légitime'' auquel ils devaient leurs dignités. Quant à Louis-Napoléon, la mort du duc de Reischtadt en 1832 avait fait de lui l'héritier présomptif de la couronne impériale, le jour où un second Empire remplacerait la monarchie de Juillet. Les juges devaient donc être assez gênés pour lui refuser un titre que la monarchie même de Charles X n'avait pu lui dénier.

2. — *Quelle fut ici la grande habileté de Berryer, légitimiste défendant un bonapartiste? dans quel passage la découvrez-vous?*

Berryer était un légitimiste, un partisan des Bourbons détrônés en 1830 par les Orléans; comment pouvait-il défendre l'héritier de celui qui, en 1804, avait substitué l'Empire à la monarchie des Bourbons? Son habileté géniale fut de mettre de côté ses préférences personnelles, de ne voir devant lui que des juges napoléoniens en train de juger le descendant napoléonien. Se recouvrant alors de leur propre peau, il peut leur servir ce premier argument *ad hominem,* que l'on trouve au 3e alinéa: ''Louis-Napoléon a voulu, par sa descente à Boulogne, réclamer son héritage. Or cet héritage, vous avez vous-même proclamé qu'il lui revenait de droit (*principes posés, exemples, actes solennels*). Donc, s'il a commis un crime en le réclamant, c'est vous qui êtes les auteurs de son crime. Comment pouvez-vous, vous, l'imputer à celui qui est l'héritier légitime, selon vous-mêmes, de celui à qui vous devez votre propre situation?'' L'argument tient son caractère apodictique du fait que, sans rien céder des convictions de

l'orateur, il se fonde sur les convictions affichées des juges eux-mêmes.

3. — *Examinez l'argument* ad hominem *qu'il tire de l'insuccès de l'entreprise : que vaut-il en soi et par rapport aux juges à qui il s'adresse?*

Les juges, en évoquant l'insuccès de l'entreprise pour condamner le prétendant, raisonnaient ainsi : "On n'attaque pas un pouvoir établi, même si l'on a le droit pour soi, sans être sûr d'avance qu'on réussira à le détrôner. Or, Louis-Napoléon avait si peu de moyens à son service qu'il a raté son entreprise. Il a donc inconsidérément mis en péril le pouvoir établi et doit pour cela être puni". Berryer leur déclare qu'ils raisonnent mal et qu'ils devraient raisonner ainsi, dans leur situation (alinéa 5) : "Un droit n'a de valeur que s'il est couronné par le succès. Eh bien! pour prouver que Louis-Napoléon n'avait aucun droit, même s'il avait réussi, nous aurions refusé de nous rallier à lui!" Ce refus, Berryer savait bien que les juges ne pouvaient pas plus l'opposer à l'héritier qu'ils ne l'avaient opposé à Napoléon I[er] (alinéa 3). Et il conclut implicitement contre eux: "Puisque vous n'auriez pas nié son droit *quand* il aurait réussi dans son entreprise, comment pouvez-vous le nier *parce qu*'elle n'a pas réussi?" En soi, l'argument est inattaquable, la légitimité d'une entreprise ne se jugeant pas au succès, mais à l'effort (cf. Démosthène: *Couronne*). Par rapport aux juges, il était draconien : "Que l'entreprise eût réussi, vous ne pouviez, en vertu même de vos principes, faire autrement que de vous rallier à Louis-Napoléon. Vous êtes donc absolument incapables de le condamner, malgré son insuccès!" On ne peut récuser des juges plus habilement.

4. — *A quoi est-il fait allusion au début: "on a senti le besoin de réveiller l'orgueil de ce nom en France" et, plus loin, "les sentiments dont vous avez animé tous les Français"?*

A la "légende napoléonienne", commencée par les mémorialistes de Sainte-Hélène, continuée par Béranger et Raffet, complétée par la discussion sur le retour des cendres de l'empereur, retour qui allait s'effectuer l'année d'après

(N. 76). Désabusés par l'administration de Charles X, dégoûtés surtout du fameux traité de Londres mentionné ici, beaucoup de royalistes mêmes se consolaient de leurs déboires présents en évoquant sans cesse le souvenir des gloires du premier Empire.

5. — *Le droit de Louis-Napoléon que l'orateur fonde là-dessus vous paraît-il solidement établi?*

A supposer que le vœu de rétablir l'Empire fût commun à la majorité des Français, le droit de Louis-Napoléon à la couronne impériale était indéniable au moins à partir de 1832, date de la mort de l'Aiglon. Mais l'orateur ne considère ce droit que dans la mesure où il était reconnu par les seuls juges du procès. De leur part, son assertion ne supportait même pas de réplique.

6. — *Exposez à votre façon l'apostrophe finale et dites ce qu'elle vaut.*

L'apostrophe finale se ramène à ceci: "Je vous reconnais pour juges, si vous pouvez m'affirmer que, au cas où Louis-Napoléon aurait réussi, vous auriez refusé de vous rallier à lui". Cela sous-entend: "Mais vous n'auriez pas refusé, parce que vous êtes liés par la reconnaissance envers son oncle. Donc, je vous récuse en tant que partie au procès". Comme nous l'avons insinué plus haut, l'apostrophe, inopérante ailleurs, devenait un coup de massue dans la circonstance, accentuée surtout par le "devant nous qui vous connaissons (comme les bénéficiaires du pouvoir impérial)."

7. — *Que vaut enfin la répudiation de juges napoléoniens par le neveu et héritier de Napoléon Ier?*

En soi, elle étonne au premier abord, ces juges décorés par l'oncle devant être *a priori* favorables au neveu. Mais, quand on songe que ces juges essayaient de se faire pardonner par les Bourbons leur adhésion au pouvoir impérial, on comprend que Louis-Napoléon ait pu penser qu'ils considéreraient un verdict contre lui comme un moyen habile de conquérir un pardon définitif. Plus habile qu'eux, l'avocat du neveu récuse comme juges les protégés de l'oncle.

117. Plaidoyer contre Frédéric Benoît (1832)

1. — *Cette description vous paraît-elle aussi imaginaire que l'orateur la déclare? n'est-elle pas fondée sur l'examen même des lieux?*

Nous avons souligné intentionnellement les pronoms démonstratifs par lesquels, avec le geste cher aux Grecs, l'orateur indique aux auditeurs les divers lieux du crime. Il a l'air de leur en faire suivre le tracé avec une baguette comme sur une carte placée devant eux. La reconstitution est si vivante que les auditeurs peuvent se croire en visite dans la chambre même du crime. Elle s'explique seulement par l'examen minutieux que l'orateur en avait fait lui-même préalablement.

2. — *D'après l'une des phrases, de combien d'éléments est-elle formée?*

Le 2e alinéa décompose la description en deux éléments: les efforts inouïs de la *victime,* la rage persévérante du *meurtrier.* En fait, l'orateur, en suivant les phases qui composent le crime, dessine simultanément les deux éléments. La description n'en est que plus terrible, puisque les deux éléments, au lieu d'être traités séparément, reviennent à cinq ou six reprises associés l'un à l'autre.

3. — *Les sentiments que l'avocat prête à l'auditoire, comme provenant de son récit, vous paraissent-ils aussi imaginaires que le récit lui-même?*

L'orateur suppose que l'auditoire frémit et est ému. Si le récit, vrai parce qu'il est fondé sur l'examen des lieux, est imaginaire parce qu'il est reconstitué devant un tribunal loin de la scène du crime, il n'en est pas de même de ces sentiments. Nous savons, par l'histoire du procès, que l'auditoire trahissait son émotion de plus en plus à mesure que s'accumulaient les divers tableaux. Cette émotion fut à la fin si vive qu'elle gagna le meurtrier jusque-là impavide: son propre frémissement, dû à cette contagion partie de l'orateur, trahit sa culpabilité.

4. — *Quel* a fortiori *eût-il pu tirer de sa dernière phrase, s'il avait continué sur ce ton?*

Il aurait dit: "Si vous frémissez rien qu'au récit du crime, quels sentiments n'auriez-vous pas éprouvés devant le spectacle lui-même! Or, mon récit est tellement exact qu'il équivaut à la vue de la scène elle-même. Quelle horreur donc ne doit pas être la vôtre pour le jeune homme acteur de cette lutte et coupable de ce sang versé!" L'orateur a mieux aimé laisser l'auditoire sous le coup de la suspension. Il est des cas, il le savait, où le silence est plus éloquent que la parole; sa science ne l'a pas trompé, cette fois du moins.

5. — *Il y a là une antithèse prenante entre la victime et le meurtrier; retrouvez-la.*

L'antithèse est entre ce meurtrier, qui veut enlever la vie à sa victime pour l'empêcher de trahir un secret fatal à l'assassin et qu'elle est seule à posséder (nous le savons par un autre endroit du plaidoyer), et la victime qui veut à tout prix sauver sa vie. Les efforts qu'elle fait pour y parvenir ne font qu'augmenter la rage de l'agresseur; sa culpabilité s'accroît d'autant.

6. — *Il y a aussi un paragraphe émotif inspiré par le lieu où est frappée la victime; indiquez-le.*

C'est l'alinéa 5 où l'on *voit* littéralement la victime appeler, de son gosier impuissant, les gens de joyeuse vie ou le voyageur attardé qui *peut-être* se font entendre de l'autre côté de la porte. Cette vision de scènes problématiques est peut-être, vu l'état de la victime, plus saisissante que la vision de scènes réelles.

7. — *Une phrase enfin* résume *les deux caractères qui marquent ce récit: essayez de la reconnaître.*

C'est la phrase du 9e alinéa: *récit de terreur,* qui rapporte les actes terribles accomplis par le meurtrier; *récit de pitié,* qui provoque la pitié envers la victime pour son courage à se défendre et l'inutilité de ses efforts. La phrase reprend celle qui annonçait les deux parties apparentes du récit (question 2).

8. — *Après cet exposé, l'accusé pouvait-il dire encore, comme avant: "Personne ne m'a vu"?*

Il sentit lui-même l'impossibilité à ce point que, croyant avoir été vu par tout le monde après ce récit fantastique encore plus que fantaisiste, il trahit lui-même sa certitude et déclara inconsciemment sa culpabilité. C'est ce que nous apprend l'histoire de ce procès, unique sous ce rapport dans les annales judiciaires.

---

118. Plaidoyer pour M. Desmazières (1849)

1. — *Sur quel argument M. Rousse fonde-t-il le droit qu'avait M. Desmazières de mettre son journal au service du candidat Chambrun?*

Sur le fait que les candidats, venant de toutes les parties de la France et non plus d'un "cercle restreint", étant donc à peu près inconnus de la circonscription où ils se présentent, ils ne peuvent plus se contenter d'une simple affiche électorale ou de visites de politesse, mais doivent organiser autour de leur candidature une large publicité. La propagande par les journaux n'est pas dès lors un procédé de corruption, mais un moyen tout simple imposé par les "institutions nouvelles".

2. — *Que pensez-vous de l'antithèse entre le suffrage restreint et le suffrage universel? du parallèle entre les avantages et les inconvénients de ce dernier?*

Le premier parallèle est exact. Quand il n'avait à conquérir les suffrages que du petit groupe qui l'entourait et le connaissait d'avance, le candidat n'avait besoin que de paraître. Aujourd'hui qu'il est le candidat de tous, il lui faut se faire connaître de tous ceux qui ne l'ont jamais vu et dont il sollicite les suffrages. Le second ne l'est pas moins. Le suffrage universel a cet inconvénient que le candidat, s'il veut se faire élire, doit recourir à une vaste publicité. Mais il a cet avantage que la corruption n'y

est pas possible, personne n'étant ''ni assez fou ni assez riche'' pour entreprendre de corrompre tant de monde. Nous savons cependant par l'expérience que, si la corruption est dans ce cas plus difficile, elle n'est pas impossible : dans le suffrage restreint, on offrait ''un pont, une cloche, une bourse, un bureau de tabacs''; dans le suffrage universel, on emploie les mensonges des journaux, la surenchère des brochures électorales et surtout cet appoint autrefois inconnu, l'achat des votes au moyen de l'argent. M. Rousse ne connaissait pas encore... les perfectionnements que le système électoral a reçus depuis lors!

3. — *"L'ennui de la politique et le dégoût de la liberté" sont-ils vraiment "le malheur d'une république"?*

L'orateur a raison, du moins en ce qui concerne son pays. Pour qu'une république soit heureuse, il faut que chaque citoyen lui assure par son vote une représentation honnête, agent d'une saine administration. Le jour où les bons s'abstiennent de voter parce que cela les ennuie ou leur semble inutile, le jour où ils n'usent plus de leur droit de suffrage (*liberté*) par dégoût de ce que les mécréants l'emportent toujours, ce jour-là, c'en est fait du bonheur de l'Etat. La racaille profite de cet abstentionnisme, installe les siens au pouvoir et sabote, sous leur œil complaisant, les meilleures institutions. L'histoire des trois républiques qui ont en France précédé la présente ne donne que trop raison à l'orateur. Jusqu'à cette heure, l'histoire de la quatrième, encore récente, ne présage guère mieux.

4. — *L'histoire du bureau de tabacs n'a-t-elle pas son équivalent ailleurs, et même chez nous?*

Chez nous, où n'existe pas la régie des tabacs, les bureaux sont inconnus. Mais nous en avons l'équivalent dans le régime des contrats officiels, des commissions et des places. Beaucoup de services, qui relevaient autrefois de l'initiative privée, sont devenus entreprises d'intérêt public et relèvent du gouvernement. Celui-ci a une tendance naturelle à réserver, à ceux qui l'ont porté au pouvoir, les travaux qui rapportent de gros bénéfices et les postes de

fonctionnaires. Pour se déguiser sous les noms de rond-de-cuirisme, favoritisme, patronage, achalandage, la corruption est aussi possible là que dans l'ancien système.

5. — *Expliquez les mots en italique.*

Fiefs à vie: circonscription qu'un candidat détient jusqu'à sa mort, par allusion aux propriétés que les anciens seigneurs concédaient à leurs censitaires.

Royautés héréditaires: circonscriptions où la candidature se transmettait de père en fils et de fils en petit-fils, comme la couronne dans un pays où la royauté est héréditaire dans une famille.

Monnaie courante: moyens couramment employés en ce temps-là pour assurer sa candidature, comme on assure aujourd'hui son approvisionnement en payant les marchands avec la monnaie qui a cours.

Cercle restreint: nombre de candidats entre lesquels les électeurs peuvent choisir, parce que, dans une circonscription limitée à 500 ou 300 voix, il y a tout au plus un ou deux candidats qui s'imposent.

6. — *Il y a quelque part une concession faite aux anciennes mœurs électorales: commentez-la.*

La concession, c'est qu'autrefois "on pouvait suffire personnellement aux exigences de la position" (4e alinéa). La raison, c'est que d'ordinaire les électeurs n'attendaient du futur député rien pour eux-mêmes, mais tout au plus une faveur peu onéreuse faite à la commune. C'est aussi que le candidat, connu de tous à cause de sa noblesse et du long séjour de sa famille dans le pays, n'avait à payer que de sa personne et très peu de son argent. C'est surtout que, très souvent, la candidature étant dans une famille "un fief à vie et même une royauté héréditaire", le représentant de la famille n'avait même pas d'opposant et était élu sans lutte. Que l'on compare cette situation de tout repos avec la véritable guerre que décrit le dernier alinéa.

119-120 Plaidoyers contre et pour le général Trochu (1872)

1. — *En comparant les deux textes qui précèdent, montrez comment deux avocats, partant des mêmes faits, des mêmes gestes, des mêmes paroles et des mêmes signes, en arrivent à des conclusions diamétralement opposées.*

Tous deux reconnaissent, M. Lachaud en le disant, M. Allou sans le dire, que le procès gît tout entier dans la façon dont le général Trochu s'est conduit à l'égard de l'impératrice. Tous deux admettent que le général ne s'est pas rendu tout de suite aux Tuileries, bien qu'il eût fait à l'impératrice le serment, si elle était en danger, de se trouver à ses côtés. Tous deux concèdent qu'il s'y est rendu le lendemain matin. Comment donc arrivent-ils à demander l'un la condamnation, l'autre l'exonération du général?

2. — *Quelle interprétation de l'abstention du général donne M. Lachaud pour le condamner et laquelle sert à M. Allou à l'absoudre? Commentez les deux.*

La différence entre eux ne procède pas des faits, mais de leur *interprétation.* Lachaud part du fait brutal que le général s'est abstenu la veille et mentionne à peine sa visite du lendemain. Il aggrave la conduite peu chevaleresque du gouverneur de Paris en insistant sur son égoïsme: il faut que celui-ci se repose, dîne bien et dorme comme un sourd avant de se rendre à l'appel. Allou excuse l'absence du général par les circonstances atténuantes que Lachaud passe sous silence: il a perdu son poste, "sa fierté blessée" l'empêche de se présenter tout de suite à l'impératrice; celle-ci lui a demandé de sauver d'abord l'Assemblée et l'Assemblée réclame sa présence immédiate; enfin, ne pouvant y aller en personne, il dépêche auprès de sa souveraine le général Schmitz. De plus, le signe fait à Chevreau par l'impératrice, que Lachaud traduit par "Il ne faut plus compter sur le général Trochu", Allou le rend simplement par "Tout est perdu". De cette opposition absolue entre les deux interprétations des faits provient la différence non moins absolue entre les conclusions des deux avocats.

3. — *Que vaut la distinction de M. Lachaud entre l'impératrice et la femme? à quoi lui sert-elle?*

Lachaud ne le dit pas; mais la différence qu'il établit entre l'impératrice et la femme est une habileté d'avocat. Même si Trochu ne s'est pas rendu aux Tuileries parce que l'impératrice l'en avait presque exempté, il devait comprendre qu'on n'abandonne pas une femme seule dans un désarroi pareil, quand surtout elle est menacée de représailles de la part de la populace. Or, partout, le soutien de la femme fait partie du code chevaleresque; même s'il n'a pas failli à son devoir politique, le général a manqué au devoir le plus élémentaire du chevalier français. En France, un argument pareil a toujours une immense portée auprès d'un auditoire, surtout si celui-ci est prévenu par ailleurs.

4. — *Le devoir du général tel que le définit M. Lachaud s'oppose-t-il tant que cela à celui que lui reconnaît M. Allou?*

Pour Lachaud comme pour Allou, le devoir du général était de soutenir l'impératrice dans son deuil. Mais, pour Lachaud, le seul moyen de la défendre était de se trouver à ses côtés, et cela tout de suite, dès l'annonce du désastre de Sedan. Pour Allou, il y avait un autre moyen de la secourir, que l'impératrice elle-même aurait indiqué à son confident: bien tenir en mains l'Assemblée pour l'empêcher de prendre, sous le coup de l'humiliation nationale, des résolutions aventureuses. Encore ici, l'opposition entre les deux textes n'est pas dans la notion du devoir à accomplir, mais dans la façon de s'en acquitter. Si l'impératrice avait vraiment conseillé le gouverneur, le moyen proposé par Allou semble plus vraisemblable que l'autre.

5. — *Trouvez quelque part un commentaire du vers célèbre de Victor Hugo:*

Ah! n'insultez jamais une femme qui tombe!

Le vers s'applique-t-il à une femme détrônée ou à une femme déshonorée?

Ce commentaire se trouve dans la phrase de Lachaud: "Que nos afflictions ne nous enlèvent pas ce qu'il y a de meilleur dans le caractère français : le respect pour la femme

accablée''. Sans doute, le vers de Victor Hugo s'applique à la femme qui a failli à son devoir de pureté. Mais, dans les deux cas, le sentiment est le même: celui de la pitié (Lachaud dit: *respect*, V. Hugo dit: *n'insultez pas*) envers la femme qui tombe, que ce soit des marches du trône ou des hauteurs de la vertu.

---

121. Plaidoyer pour Mgr Gouthe-Soulard

1. — *Puisqu'il écarte l'aspect juridique de la question, à quel point de vue se place donc ici l'avocat?*

Il s'en tient à l'honneur de la France et au respect de l'Eglise catholique. Les ouvriers attaqués et bafoués étaient des Français et des catholiques. Le ministre des cultes n'ayant pas réclamé contre les insultes adressées à des pèlerins de ce double caractère, c'est ce reproche que lui avait fait l'archevêque dans sa circulaire. Le ministre le cita devant les tribunaux pour outrages à un fonctionnaire public: c'était là l'aspect juridique du procès. M. Boissard prétend que l'outrage n'est pas celui de l'archevêque au ministre, mais celui du ministre à la France et à l'Eglise. Pour lui donc, le point juridique soulevé par le ministre n'existe pas.

2. — *Quels arguments invoque-t-il contre la circulaire du ministre?*

D'abord son inutilité, puisque les pèlerinages avaient été interdits, par télégramme public, deux jours avant qu'elle parût; surtout son caractère insultant, puisque le ministre, au lieu d'y défendre les ouvriers attaqués, attribuait à leurs provocations les coups qu'ils avaient reçus à l'étranger.

3. — *Quelle raison l'aurait dictée, d'après l'avocat? et quels motifs auraient dû interdire de la publier?*

La raison serait, d'après l'avocat, l'allégeance du ministre à la Franc-maçonnerie. A ce titre, tenu par serment

de condamner tout ce qui est chrétien et à plus forte raison catholique, le ministre devait blâmer les pèlerins parce qu'ils étaient catholiques, même si c'était des Français. C'est sur ce point que le reprend l'avocat, pour lui faire comprendre qu'il n'aurait jamais dû écrire circulaire pareille. A l'étranger, un Français n'est que Français: dès qu'on insulte son drapeau, c'est la France qu'on outrage en lui. Au lieu de le rendre responsable de l'insulte, un gouvernement français n'a qu'un devoir: celui de réclamer à l'étranger réparation pour la brèche faite à l'honneur national.

4. — *Comment l'orateur rétorque-t-il la prétention que la réponse de l'archevêque dépasse la mesure?*

D'après le ministre, l'archevêque a manqué de mesure en *blâmant* en lui un fonctionnaire de l'Etat. L'avocat répond: Mgr l'archevêque n'a même pas pensé à vous. Son manque de mesure a consisté, non dans un blâme à votre personne, mais dans son *amour* pour les ouvriers, pour l'Eglise et surtout pour la France dont ils font partie. Ce manque de mesure est tellement noble que le ministre non seulement ne le commettra jamais, mais ne le comprendra jamais.

5. — *Indiquez quelques phrases qui exigeaient du courage, presque de l'audace, pour être prononcées en un pareil débat.*

"Vous savez bien que ce n'est pas vrai!" qui s'adresse, par dessus la tête du ministère public, au ministre en personne. "Il faut des termes très vulgaires pour exprimer certains sentiments" qui, venant après ce qui précède, constitue une botte féroce. "Les hommes qui nous gouvernent ont eu le cœur franc-maçon avant d'avoir le cœur français", c'est-à-dire préfèrent leur sectarisme à la France, même devant les insultes de l'étranger. "Accordez-nous moins de liberté qu'à Constantinople et en Irlande", c'est-à-dire conduisez-vous à notre égard comme les Turcs et les Anglais d'avant 1830. "Nous nous défendrons!", ce qui est presque une provocation. "Ceux-là seuls ont le droit... qui se sentent *incapables* de ce violent amour et de ces saintes colères" (sous-entendu : par exemple, vous,

M. le ministre, et le gouvernement dont vous faites partie). La phrase finale, opposant la noblesse de tout le barreau d'Aix à la vilenie des conseillers du ministre, est aussi un courageux coup de boutoir.

6. — *Que dit le 3e paragraphe sur la façon dont l'on traitait alors en France les catholiques?*

On les considérait comme des parias, étrangers à la nationalité française (cf. Lecanuet: *L'Eglise de France sous la troisième république*). D'après l'orateur, cela est "un tort" en France; devant l'étranger, cela devient un crime de "lèse-nation". A l'intérieur, on fait tort à la France, parce qu'on la divise au lieu de contribuer à l'union sacrée; à l'extérieur, on sacrifie son prestige séculaire, son rôle de protectrice des opprimés et de fille aînée de l'Eglise.

7. — *Expliquez les mots en italique.*

Cœur franc-maçon: ils subordonnent leur amour pour la France leur patrie à leur sympathie pour la franc-maçonnerie, une simple secte qui se nourrit de haine.

Crime de lèse-nation (cf. de *lèse-patrie*, de *lèse-majesté*) : une offense grave faite à la nation française tout entière dans la personne d'ouvriers catholiques et français.

Prévention: Mgr l'archevêque d'Aix était prévenu, c'est-à-dire accusé, d'avoir offensé le gouvernement de son pays en discutant et même condamnant la circulaire d'un de ses membres. La phrase revient à dire que l'accusation est nulle et non avenue.

ELOQUENCE MILITAIRE

122-123. **Après Austerlitz** et **Adieux de Fontainebleau**

1. — *D'après les deux textes qui précèdent, qu'est-ce qui domine dans la pensée de l'Empereur?*

Le souci de la gloire militaire (*la maintenir dans ce haut éclat de gloire*), l'affection pour ses soldats (*vous serez l'objet de mes plus tendres sollicitudes*), le bonheur de la France (*elle eût été malheureuse*), la sagesse administrative (*soyez soumis à votre nouveau roi*), l'oubli enfin de soi (*je serai heureux lorsque je saurai que vous l'êtes*).

2. — *Du point de vue de la phraséologie, qu'est-ce qui vous frappe dans l'un comme dans l'autre?*

Tous deux se caractérisent par la brièveté tranchante de la phrase, comme il convient au style militaire. Même les phrases apparemment plus longues deviennent courtes par la juxtaposition, au lieu de la coordination, de leurs éléments (*Quarante drapeaux... à jamais célèbre*).

3. — *Commentez "plaça sur ma tête la couronne impériale" et "elle-même a voulu d'autres destinées".*

C'était bien la France qui, en 1804, l'avait proclamé empereur par le vote des deux Chambres. L'habileté ici de Napoléon, c'est de dire implicitement à ses soldats que, si sa couronne s'est maintenue glorieuse, si donc la France a gardé son prestige, le résultat est dû à leur bravoure, non à son génie. — "Les autres destinées", c'est la substitution de la royauté des Bourbons, en 1814, à l'empire des Bonaparte. C'était en effet le Sénat qui avait proclamé la déchéance de l'empereur et l'avait remplacé par

Louis XVIII. La défaite de Waterloo, après le retour de l'Ile d'Elbe, et l'exil à Sainte-Hélène achevèrent la déchéance du fondateur d'une dynastie. Mais le souvenir de l'Aiglon son fils et la légende créée autour des deux (N. 76) empêchèrent la dynastie de sombrer dans l'oubli.

4. — *Napoléon a-t-il tenu sa promesse d'écrire les grandes choses de son règne?*

Sur son rocher de Sainte-Hélène, il dicta les *Mémoires de Napoléon,* qui parurent de 1823 à 1847. Ils racontent les guerres de la Révolution et de l'Empire; ils complètent ainsi la *Correspondance* ou recueil des proclamations, bulletins, actes diplomatiques émis par le général-empereur.

5. — *Quelles puissances s'étaient armées contre lui? Quels généraux l'ont trahi?*

A un moment donné et par deux fois, l'Empereur eut toute l'Europe coalisée contre lui. Il fut même en butte à sept coalitions composées de divers pays d'Europe. Mais ses pires ennemis furent la Prusse, l'Autriche, la Russie et l'Angleterre. Quant à ses généraux, celui auquel Napoléon sans doute fait surtout allusion, c'est Bernadotte, qui avait associé son royaume de Suède à trois reprises aux coalitions antinapoléoniennes. Les autres sont peut-être ceux qui avaient accepté d'empêcher sa descente en France après le retour de l'île d'Elbe, entre autres Pichegru.

6. — *Que vous dit la dernière phrase de la proclamation d'Austerlitz?*

Elle est le résumé des sentiments qui animaient l'empereur à l'égard de ses soldats (question 1) et la fin est la synthèse de ces mots trouvés par lesquels il enflammait leur courage et les fascinait presque jusqu'à l'adoration.

7. — *Qu'est-ce que l'aigle dont parlent les* Adieux?

C'est le drapeau que lui-même faisait fabriquer et remettait en personne aux divisions victorieuses. Il tient son nom de l'aigle impériale qui surmontait la hampe.

APPENDICE

124. Pensées et Maximes

UNE PENSEE DE PASCAL

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt et, l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

1° *Définition des termes* ...: ... *qu'un roseau.* Pascal choisit dans la nature un être frêle: *le roseau,* afin de rabaisser l'homme à ses propres yeux par cette comparaison. "S'il s'élève, je l'abaisse", dit-il, dans une autre de ses pensées.

... *le plus faible* : exagération, mais voulue, pour rabaisser l'homme davantage.

L'univers: l'universalité des choses.

...*entier*: tout entier. Le mot, ajouté à *univers,* produit une expression hardie, un léger pléonasme; mais l'expression ainsi formée établit un contraste plus saisissant avec *vapeur, goutte d'eau.*

Il ne faut pas que : il n'est pas nécessaire que ... Pascal va donner des preuves, des exemples, de cette faiblesse de l'homme.

Ce qui le tue. Il y a du mépris dans le mot *ce*, du mépris qui rejaillit sur la victime humaine. Par le neutre *ce,* Pascal insiste sur ce fait qu'il suffit, non d'une personne, mais d'une chose, pour tuer l'homme.

Une vapeur, une goutte d'eau: bref, un rien. Enumération décroissante.

Mais ... Ce mot introduit une deuxième partie qui s'oppose à la première. Jusque-là, Pascal a montré la faiblesse de l'homme. A partir de *mais,* il va montrer sa noblesse.

... *quand* : quand bien même, lors même que ... *et l'avantage* ... : et (il sait) que, l'avantage que l'univers a sur lui, etc. Aujourd'hui on évite de coordonner un nom à une proposition. On ne dit plus avec Racine: "Je crois *l'âme* immortelle et *que* c'est Dieu qui tonne". On dit plutôt: Je crois *que* l'âme ... *et que* c'est Dieu qui tonne [1].

2° *Remarques sur le fond.* Pascal, dans la pensée précédente, développe une double antithèse:

1° L'homme, si l'on ne considère que son corps, n'est rien, par rapport à l'immense univers;

2° Mais, si l'on considère qu'il pense, il dépasse infiniment l'univers matériel qui, lui, ne pense pas.

La première proposition tend à réfuter les matérialistes pour qui l'homme est tout. C'est en méditant sur ce néant de l'homme et de l'immensité des mondes que Pascal laisse échapper le cri émouvant, tant de fois repris après lui:

Le silence éternel de ces espaces infinis... m'effraie.

La seconde proposition vient à l'appui de la foi chrétienne pour qui l'homme a une grandeur et une destinée surnaturelles.

Et ainsi ces *Pensées* se rattachent au dessein général de Pascal, qui était d'écrire une apologie chrétienne. Qu'est-ce en effet que notre faiblesse humaine à côté de la puissance des forces de la nature, du Niagara par exemple? Et pourtant, l'homme les dépasse infiniment et se les asservit par son esprit. D'un autre point de vue, notre corps, par quoi nous communiquons avec l'univers, n'est qu'un atome misérable qui passe; mais notre âme,

---

1. Pourtant Sully Prudhomme a écrit :
Je connus *mon* bonheur *et* qu'au monde où nous sommes...

par quoi nous communiquons à Dieu, ne meurt pas, et elle nous élève au-dessus des choses.

3° *Remarques sur le style.* Pascal ne se préoccupe nullement d'écrire pour écrire. Il se soucie peu d'éviter les répétitions de mots:

deux fois: *roseau*
quatre fois: *univers*
deux fois: *écraser.*

Il coordonne à un même verbe deux compléments de nature différente[1]: "il sait qu'il meurt et, l'avantage..." Nous dirions aujourd'hui[2] : ...qu'il meurt et que, l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

Visiblement, les idées seules comptent pour Pascal. Mais elles sont belles par elles-mêmes, tant elles sont élevées ou, si l'on aime mieux, profondes.

Ces idées sont si belles que leur expression même participe à leur beauté. L'antithèse, qui (nous venons de le voir) fait le fond de sa méditation, se retrouve dans la forme même de ses phrases. Elles se composent de membres qui s'opposent, se répondent, se font valoir les uns les autres, comme les ombres et les lumières, comme les reliefs et les creux:

roseau faible est opposé à *roseau pensant;*
univers entier est opposé à *une vapeur, une goutte d'eau;*
écraser est opposé à *tuer.*

Bref, il ne cherchait pas la beauté de la forme, mais il la trouvait sans la chercher.

UNE MAXIME DE LA ROCHEFOUCAULD.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne de son jugement.

1° *Définition* des termes. *Mémoire,* la faculté de se souvenir, celle de nos facultés qui est la plus mécanique.

---

1. Une proposition et un substantif (cf. plus haut) : "et = tandis que".

2. Avec deux propositions.

Jugement. Faculté de bien raisonner, de bien appliquer son intelligence, celle qui nous fait le plus d'honneur.

2° *Remarques sur le fond.* a) *Explication de la maxime.* Dans son livre des *Maximes,* fruit amer d'une vie pleine de mécomptes et de désillusions, La Rochefoucauld affirme, avec le plus orgueilleux dédain d'un grand seigneur pour le reste des hommes, que toutes nos actions et nos paroles s'expliquent par l'égoïsme, c'est-à-dire par l'intérêt ou la vanité.

La maxime qui nous occupe n'est qu'un cas particulier de ce jugement général. C'est par vanité que l'on se plaint de sa mémoire, la mémoire étant celle de nos facultés qui nous fait le moins d'honneur (c'est un simple instrument enregistreur, une simple servante). Comme les qualités de la mémoire nous sont communes avec les perroquets et les phonographes, nous prenons aisément notre parti d'être privés de cette supériorité humiliante. Nous imputons à notre défaut de mémoire tous nos insuccès, toutes nos insuffisances, au lieu de nous en prendre à nous-mêmes. Si, au contraire, l'on obtient quelques succès, vite on se rengorge et l'on en fait honneur à son jugement. Comme les dons de l'intelligence ne sont accordés qu'à quelques privilégiés, cette supériorité en pareille matière est flatteuse pour nous-mêmes. Observons pourtant que l'auteur ne dit pas que l'on se vante de son jugement. Il dit que l'on *ne s'en plaint pas.* Il y a une nuance dans cette litote: chacun trouve son jugement irréprochable à ses propres yeux: il ne s'en prévaut pas aux yeux des autres, mais son silence n'est qu'un orgueil plus subtil; s'il étalait son propre mérite, "quel orgueilleux!" dirait-on. Mais, comme il ne peut pas s'empêcher de parler de lui-même, il fera semblant d'en dire ... du mal; il se plaindra d'un défaut qui ne tire pas à conséquence: d'un défaut de ... mémoire! "On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en pas parler", dit plus haut La Rochefoucauld (ligne 3 de la p. 461), à condition que ce mal ... tourne à son avantage et flatte sa vanité.

b) *Appréciation.* Cette maxime contient une grande part de vérité. Mais, sous la forme générale que La Rochefoucauld lui a donnée: *Tout le monde ..., personne ...,* elle renferme une exagération manifeste. N'en déplaise à La Rochefoucauld, il y a eu avant lui, il y avait de son temps, il y aura toujours, des gens qui se défient de leur sens propre, qui n'osent pas dire du bien de leur jugement: ce sont les gens vertueux et modestes; ils ne s'exagèrent pas leur propre valeur. ils se nomment saint François de Sales, saint Vincent de Paul, saint Benoît Labre, le saint Curé d'Ars. Ils sont légion sous l'habit religieux et dans la foule anonyme des bons chrétiens: comment les connaître? ils s'ignorent eux-mêmes. "L'honnête homme, a dit La Rochefoucauld lui-même, ne se pique de rien", c'est-à-dire ne se flatte jamais d'avoir un meilleur jugement que les autres.

c) *Remarques sur la forme.* Cette maxime est présentée sous forme d'antithèse: *tout le monde ... personne — jugement, mémoire.* Les mots y acquièrent ainsi plus de relief. Même observation pour la pensée ci-après.

MAXIME DE VAUVENARGUES

On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur.

1° *Définition* des termes. *On doit...*: Notre devoir est de... La pensée de Vauvenargues contient donc autre chose qu'une constatation: elle exprime un précepte *moral.*

Cœur, par opposition à "*grands* talents et *grandes* places" signifie ici les grands et beaux sentiments, notamment l'amour agissant pour le bien du prochain. Nuance à noter: ces sentiments sont *cachés* (comme le cœur l'est lui-même en nous), à la différence des grands talents et des grandes places qui nous mettent en évidence.

2° *Remarques sur le fond.* La maxime dans ses deux phrases comprend aussi comme deux parties. La première renferme un précepte, à tout le moins un conseil: "On doit..."; la seconde nous dit *pourquoi* l'on doit: On doit

se consoler, *parce que* "l'on peut être ... etc." Cette seconde phrase, avec son apparence paradoxale, demande quelques explications.

Les hommes jugent par les signes extérieurs. Ce qui leur sert à classer leurs semblables, à établir entre eux une hiérarchie, ce sont la naissance, le pouvoir, la fortune, les places, le talent, toutes choses qui se voient. Mais, si l'on pouvait classer les hommes selon leur véritable valeur, d'après leurs âmes, voir leurs âmes comme Dieu les voit ("Lui qui scrute les reins et les cœurs"), oh! alors, quel bouleversement dans la hiérarchie! Beaucoup seraient au premier rang, que nous mettons au dernier, et beaucoup au dernier, qui sont au premier : *"Multi erunt primi novissimi, et novissimi primi."* Or, justement, dans notre âme, ce ne sont ni nos talents ni notre place qui font notre valeur devant Dieu, mais notre amour, autant dire notre cœur.

Ajoutons enfin que, par "cœur", on entend quelquefois le *courage*, la bonne volonté: *avoir du cœur à l'ouvrage.* Dans ce sens, la pensée de Vauvenargues a beaucoup de ressemblance avec les paroles rapportées plus haut (No 94, 3e alinéa) de Jouffroy, disant que, ce qui importe, ce n'est pas le succès, mais l'effort.

3° *Remarques sur la forme.* Seulement la concision de Vauvenargues donne à sa maxime un relief autrement puissant! Il n'est que de comparer cette concision avec la prolixité de Jouffroy.

Jouffroy	*Vauvenargues*
Dans ce concours de la vie, ils pourront vous surpasser par le talent, ou devoir à la fortune un succès qui vous échappera. Ne leur en voulez pas et, si vous avez fait de votre mieux, ne vous en voulez pas à vous-mêmes. Le succès n'est pas ce qui importe, c'est l'effort: c'est là ce qui dépend de l'homme, ce qui l'élève, ce qui le rend content de lui-même.	On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur.

126. Justice à l'Ouvrier et à l'ouvrier !

1. — *Qu'est-ce qui constitue l'habileté fondamentale de ce discours?*

Elle consiste en ce que, ouvrier lui-même s'adressant à des ouvriers, Brucker a l'air de faire leur éloge. Ses auditeurs l'entendent si bien ainsi que, quand il conclut la 1re partie de sa démonstration, ils laissent éclater leurs applaudissements. C'est alors seulement qu'il les détrompe, pour amorcer la contre-partie du compliment, l'éloge de l'Ouvrier qui est Dieu !

2. — *Rapprochez l'exorde et la péroraison et dites quelle impression crée chez vous ce rapprochement.*

L'exorde et la péroraison ont ce caractère commun d'exprimer l'*indignation* qu'inspire à Brucker l'indifférence, pour ne pas dire l'hostilité, que l'on entretient à l'égard de l'ouvrier. Il y a pourtant cette différence : l'hostilité, dans l'exorde, est celle-là même que les ouvriers reprochent aux autres classes et que Brucker fait sienne ; son indignation dès lors les flatte et *lui* gagne leur sympathie. Au contraire, dans la péroraison, l'hostilité est celle que Brucker reproche aux ouvriers de pratiquer à l'égard de Dieu. Son blâme, qui les humilie, *leur* est salutaire : ils comprennent qu'ils ne doivent pas tenir, à l'égard du Créateur des ouvriers, la conduite insultante qu'ils reprochent aux autres de tenir envers les ouvriers créés. En fin de compte, c'est *Dieu* qui retire le profit de cette admonestation. Il n'y a pas jusqu'à la parité des phrases, des termes et des sonorités, qui ne contribue au but que Brucker a en vue : forcer les ouvriers à respecter l'Ouvrier.

3. — *Pourquoi, dans la 1re partie, cet entassement de verbes désignant différents corps de métiers et, dans la 2e, cette réduction à trois arts seulement?*

L'énumération des mots, qui sont précisément le vocabulaire quotidien des classes ouvrières, a pour objet d'ébahir les auditeurs. Il leur montre, dans cet homme

instruit qui "fait dans les journaux", un monsieur de leur niveau qui connaît les finesses de leurs métiers, qui en admire la grandeur autant que l'utilité, qui emploie, pour leur en parler, le même langage qu'eux-mêmes. Quand il arrive à Dieu, la hauteur même de son sujet l'engage à user des termes dont usent les gens instruits, les prédicateurs entre autres. Les termes d'art remplacent les termes de métier, quand ils diffèrent; quand ils se ressemblent, les mêmes termes reviennent pour montrer qu'il n'y a pas tant de différence entre l'art et le métier. Le vocabulaire même de l'orateur relève les ouvriers à leurs propres yeux, en apparentant leur travail manuel au travail intellectuel des artistes.

4. — *Expliquez les mots en italique.*

Nébuleuses: assemblage de nuées qui ont l'air de se pourchasser dans l'espace, sans cependant quitter "leurs routes certaines" ni occasionner de dégâts dans l'atmosphère.

Ether : substance impondérable, au sein de laquelle évoluent les mondes connus (univers, monde planétaire et stellaire) ou inconnus.

Dans l'éternité de sa pensée et de son plan divin: formule abstraite signifiant que Dieu a créé, en vertu de son intelligence qui ignore les limites du temps et selon le modèle qu'il portait en lui depuis toujours, tous les êtres bornés par le temps. Des formules pareilles font béer d'admiration les auditeurs; l'homme qui tantôt parlait leur propre langage leur est donc bien supérieur, puisqu'il peut s'exprimer en un langage aussi flamboyant!

Palette: pièce de bois percée d'un trou au sommet pour être tenue par les doigts du peintre. Celui-ci y accroche parfois ses pinceaux et toujours y délaye ses couleurs avant de les fixer sur sa toile. Brucker prête donc à Dieu les mêmes outils dont se servent les peintres; il rapproche ainsi le Créateur de cette catégorie d'ouvriers.

5. — *Supposez que Brucker eût mis la péroraison à la place de l'exorde, quelle différence cela eût-il fait?*

La différence eût été énorme. Comme la péroraison est un reproche à leur adresse, c'eût été les provoquer au lieu de les calmer. De plus, comme les auditeurs sont des incroyants ou des indifférents et que la péroraison leur parle de Dieu, ils auraient répondu à Brucker comme les Athéniens à saint Paul: "Nous t'entendrons là-dessus une autre fois". L'exorde, leur parlant d'eux-mêmes et réclamant justice pour les ouvriers dans les termes qu'ils emploient eux-mêmes, est impossible à intervertir. L'interversion mettrait Dieu en tête, mais les ouvriers en queue; or, pour que Dieu finisse par être en tête, il faut, selon le plan de Brucker, y mettre d'abord les ouvriers. Une simple chiquenaude les délogera finalement de la place que l'orateur leur avait fait usurper.

6. — *Que vous révèle ce discours sur les idées et le caractère de Brucker?*

Il révèle d'abord un homme d'une érudition phénoménale; rien ne lui est étranger des connaissances spéciales familières à chaque groupe de ses auditeurs. Sa psychologie est à la hauteur de sa science; il sait que le meilleur moyen de réduire un adversaire sur la défensive, c'est de se faire d'abord son allié pour le mieux mater ensuite. Surtout, Brucker se montre ici un apologiste on ne peut plus habile ni plus convaincu. Il faut être un croyant de haute volée pour parler de Dieu sur ce ton devant des auditeurs de ce calibre. Il faut être un maître de l'art pour retourner ainsi un auditoire prévenu, particulièrement en matière de foi.

127. Le Cyprès

1. — *Expliquez les trois métaphores qui terminent la 1re strophe.*

La vie a été souvent comparée à un festin (Gilbert, Chénier, cf. No 49) où l'on chante et rit; pour Louis Veuillot, la vie a maintenant perdu cet aspect rieur. La métaphore qui suit continue l'image. Dans ces festins de la vie, on vide le vin couleur d'or et l'on croit qu'il sera facile de "redorer la coupe", de la remplir de nouveau de vin doré. Louis Veuillot a maintenant perdu cette illusion. Enfin, la vie est une avenue au bout de laquelle, dans le lointain, des spectacles colorés enchantent le regard. L'on croit que ces couleurs persisteront toujours; Louis Veuillot en est venu à l'heure où ces enchantements ont cessé, où le lointain se "décolore".

2. — *Reconstituez le plan du morceau.*

La 1re partie (strophes 1-début de 4) rappelle les joies du passé. A ce spectacle de gaieté, la seconde (4-moitié de 5) oppose la tristesse des deuils. Leur tristesse est telle que, la vie, c'est maintenant la mort: ceux avec qui on riait quand ils vivaient, on vit maintenant avec eux en les pleurant (moitié de 5-moitié de 7). Aussi en est-il de la mort comme du cyprès: parmi tous ceux qui sont tombés à nos côtés, seule elle reste debout (moitié de 7).

3. — *Quelle en est l'idée de fond? En d'autres termes, que représente ici le cyprès?*

L'idée de fond est celle-là même qu'exprimait déjà Lamartine:

Ici-bas la douleur à la douleur s'enchaîne.

Nos jours sont remplis des deuils qui s'accumulent autour de nous. La douleur croît dans nos cœurs, comme le cyprès sur les tombeaux; de même qu'autour de lui tout est poussière et que seul il croît, de même dans nos âmes, où s'entassent les souvenirs de nos disparus, seule la douleur survit.

4. — *Il y a une antithèse entre les deux premières parties: résumez-la à votre façon.*

L'antithèse est entre les joies du passé (jeunesse gaie, mariage, paternité) et les chagrins du présent (fleurs moissonnées, parfums disparus). Pourtant, si la mort enlève la vie à ceux qu'on aime, elle n'empêche pas qu'on vive avec eux par la pensée: cette correction, apportée par la 3e partie, tempère ce que la 2e a de trop sombre et de trop déprimant.

5. — *Détachez quelques vers plus prenants que les autres et presque passés en proverbes.*

C'est le quatrain qui suit:

Le temps, ce ravisseur de toute joie humaine,
Nous prend jusqu'à nos pleurs — tant Dieu veut nous sevrer! —
Et nous perdons encor la douceur de pleurer
Tant de chers trépassés que l'esprit nous ramène.

6. — *Comment concilier "Et nous perdons encor la douceur de pleurer" avec "trésors qu'au moins je pleure"?*

C'est un fait psychologique: parvenues à un certain degré, "les douleurs sont muettes" et les larmes mêmes ne coulent plus (cf. Longhaye: *Théorie des belles-lettres*, ch. des Passions). C'est aussi un fait historique: les stoïciens prétendaient ne plus sentir les chagrins et arrivaient même à les nier. Les incroyants, ceux pour qui il n'est pas vrai que "par delà les tombeaux — les yeux qu'on ferme voient encore", estiment aussi qu'il n'y a pas lieu de gémir sur la perte de gens que la terre dévore tout entiers et qu'on ne reverra plus. Tous ces gens, par nature, par bravade ou par ignorance, perdent en effet "la douceur de pleurer". Mais le croyant, pour qui les siens continuent de vivre dans l'au-delà et dans son souvenir, considère comme simplement humain de pleurer leur départ comme il pleurait leurs chagrins; il a le sens chrétien de pleurer des gens qui, partis pour un monde meilleur, le laissent seul dans "la vallée des larmes". Louis Veuillot, homme et croyant, ne pouvant plus leur parler de bouche à bouche, "au moins pleure" les trésors qu'il n'a plus.

7. — *Il y a quelque part une expression d'une souveraine délicatesse: retrouvez-la.*

Ce sont les vers de la 3e strophe où Adèle Murcier (*on*) annonce à son mari qu'elle sera bientôt mère. A-t-on jamais dépassé en délicatesse cette confidence:

Pour *t'aimer,* j'ai *deux* cœurs, je porte *en moi deux* âmes?

8. — *Expliquez ou commentez les mots en italique.*

En chansons : Dans sa correspondance, Veuillot raconte lui-même comment, se promenant avec ses amis sur une des routes de Périgueux, ils faisaient retentir le calme de la nuit des chansons qu'il avait composées tout en se distrayant de ses austères devoirs de journaliste. Les *Jeux du Pouliguen* sont des chansons enchâssées dans un décor. Et ses *Œuvres poétiques* abondent en pièces qui sont des chansons. Le mot, pris au sens propre, est aussi juste qu'au sens métaphorique de rire ou gaieté juvénile. **Cette enfant :** il s'agit d'Adèle Murcier que, relativement plus vieux qu'elle, il avait prise toute jeune pour épouse. Le ciel de fête, l'orgue, l'autel, le bouquet d'oranger ne sont que la décoration de la cérémonie du mariage. **Sceau :** sens de "complément, perfectionnement, achèvement". La récompense de l'amour des deux époux est complète le jour où l'enfant, présagé dans le vers qui précède, apparaît dans le berceau avec son père prosterné à ses côtés. Le contrat de mariage, par lequel les époux s'unissaient en vue de la procréation, se trouve scellé par la naissance du premier enfant. Le mot est aussi juste au sens propre qu'au sens imagé. **Tranchant :** la faux (*fer*) du moissonneur tranche les épis mûrs dont les têtes s'affaissent et dont la fraîcheur se fane. Ainsi le souffle de la mort a tranché les "fleurs" qu'étaient les enfants de Veuillot et desséché les vertus (*parfums*) qu'ils portaient en eux. La relation, dans cette image si exacte, est entre la faux et la mort, dont le terme mitoyen est "le tranchant". **Comme elle vit, la mort ! :** les deux termes accolés ont l'air de jurer d'être ensemble. Mais Veuillot veut dire (cf. *comme ils sont présents!*) que ses disparus, tout morts qu'ils sont, vivent dans sa pensée par la vie que son souvenir leur conserve. C'est en usant

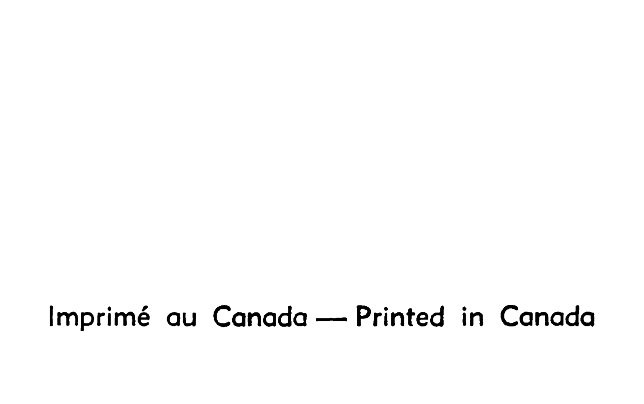
du même tour hardi que saint Augustin a pu dire du Christ au tombeau : *Mortua est vita.* — **Mord :** la mort est comparée à un chien qui, poursuivant l'homme toute sa vie, le harcèle sans cesse de ses morsures jusqu'à une dernière dont l'homme meurt enfin. **Gerbe :** comme, dans la Trinité, l'amour ne fait qu'un Dieu des trois personnes (cf. Tardivel: *Pour la patrie*), de même l'amour était si intense dans la famille de Veuillot que sa femme et ses enfants ne constituaient avec lui qu'un être. L'image, tirée de l'unité de la gerbe dans la multiplicité des épis, s'achève en une seconde image: la mort a "moissonné" la famille comme le faucheur enlève les gerbes. **Char :** au sens propre, le corbillard qui emporte les morts; au sens métaphorique, la charrette qui transporte la "gerbe moissonnée". Racine a souvent ainsi des mots pris au double sens à la fois : Veuillot a de qui tenir ! **Champ romain :** sens en même temps de "campagne romaine" (latin *campus,* cf. Virgile: *Campos ubi Troja fuit*) et de "cimetières *romains*" (cf. "le champ des morts"). Les ruines qui le couvrent sont surtout l'aqueduc de Claude et les thermes de Caracalla. **Poussière de splendeur :** expression abstraite pour dire que les splendides monuments de Rome elle-même sont tombés en poussière. Pour Chateaubriand (cf 1er volume: *La campagne romaine*) comme pour Taine (*Voyage en Italie*), les monticules de poussière qui y dépassent la surface du sol sont aussi la poussière des grands hommes qui ont créé la splendeur de la Ville éternelle. Dans leur immobilité, ils cherchent encore à se hausser pour contempler ce qu'est devenue leur œuvre grandiose et rappeler qu'on la leur doit.

9. — *Comment la dernière strophe se rattache-t-elle au reste du morceau?*

Le souvenir — car c'est plutôt un souvenir qu'une image — est appelé par la comparaison qui précède. La douleur s'accroît dans l'âme accablée comme les cyprès croissent sur les tombes désolées. De même que, dans la campagne romaine, parmi les ruines de tant de splendeurs, "le cyprès seul est toujours vert", de même, parmi les ruines que la mort a accumulées dans l'âme, la douleur seule est

toujours vivace. Ses voyages à Rome n'eussent-ils inspiré à Louis Veuillot que le vers final, frappé en médaille, ils lui auraient fourni une merveille ; mais la pièce tout entière, issue du cœur d'un père tendre et croyant, est d'un vrai poète.

TABLE ALPHABETIQUE



Imprimé au Canada — Printed in Canada